amU
Aix Marseille Université

NNT : 0000AIXM0000

THÈSE DE DOCTORAT

Soutenue à Aix-Marseille Université
le 14 novembre 2025 par

Leela AZORIN

Variations autour de *BE going to/gonna* : étude linguistique et sociolinguistique comparée entre un corpus web et un corpus oral

Discipline
Sciences du Langage

École doctorale
ED 356 – Cognition, Langage, Éducation

Laboratoire/Partenaires de recherche
Laboratoire Parole et Langage (LPL)
Conflits, représentations et dialogues dans l'univers anglo-saxon (CORPUS)

Composition du jury

Sylvie HANOTE Professeure (Université de Poitiers)	Rapporteuse
Denis JAMET-COUPÉ Professeur (Université Jean Moulin Lyon III)	Rapporteur
Sibylle KRIEGEL Professeure (Aix-Marseille Université)	Examinatrice
Robert McKENZIE Associate Professor (Northumbria University)	Examinateur
Agnès CELLE Professeure (Université Paris-Cité)	Présidente du jury
Sophie HERMENT Professeure (Aix-Marseille Université)	Directrice de thèse
Laure LANSARI Professeure (Université de Picardie Jules Verne)	Co-directrice de thèse

Affidavit

Je soussigné, Leela Azorin, déclare par la présente que le travail présenté dans ce manuscrit est mon propre travail, réalisé sous la direction scientifique de Sophie Herment et Laure Lansari, dans le respect des principes d'honnêteté, d'intégrité et de responsabilité inhérents à la mission de recherche. Les travaux de recherche et la rédaction de ce manuscrit ont été réalisés dans le respect à la fois de la charte nationale de déontologie des métiers de la recherche et de la charte d'Aix-Marseille Université relative à la lutte contre le plagiat.

Ce travail n'a pas été précédemment soumis en France ou à l'étranger dans une version identique ou similaire à un organisme examinateur.

Fait à Aix-en-Provence, le 12 septembre 2025

Signature :



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Liste de publications et participation aux conférences

1) Liste des publications réalisées dans le cadre du projet de thèse :

    1. Byamungu, J.-C. M., Río, J. I. A., Daouaga, G., Ngo, B.-L., Schuchman, K., Boucharechas, M., & Matar, M. (2024). *Norme(s) et transgression(s) en sciences du langage : Contextes, pratiques et enjeux* (**L. Azorin**, A. Buturlakina, J.-C. M. Byamungu, & C. Weng, Éds.). https://u-paris.hal.science/hal-04757217
    2. **Azorin, L.,** & Lansari, L. (2025). « How progressive is gonna be Ving? » In A. Carlucci & J. Nykiel (Éds.), *The Progressive Revisited : Historical and Quantitative Studies in Germanic and Romance Languages* (p. 98-125). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/slcs.236
    3. **Azorin, L.** (2025). « Breaking free from the *be going to / gonna* dichotomy? A study of variation in an emerging English modal », A. Basile, A. Celle & C. Morin (Éds.), *Cognitive Approaches to Variation and Change in the English Modal Domain*. English Language & Linguistics 29(3). https://doi.org/10.1017/S136067432510049X
    4. **Azorin, L**. (2025). « *Gonna* et le métadiscours ». L. Patrukhina & J. Vigneron-Bosbach (Éds.), *Linguistique et didactique de l'oral spontané en Europe francophone : perspectives croisées des cultures scientifiques de l'allemand, du français et de l'anglais*. Cahiers d'Études Germaniques 89. 223—240. https://doi.org/10.4000/15bx9
    5. **Azorin, L**. (Article soumis à publication – fin 2026/début 2027). « Phonetic variation and acoustic reduction in American English: a case-study on *BE going to/gonna*. » H. Chatellier & C. Viollain (Éds.), *Syntax of Spoken English*, Journal of English Linguistics.

2) Participation aux conférences au cours de la période de thèse :

    1. **Azorin, L** & Lansari, L. (2021). « How progressive is the new construction gonna V-ing? » Communication Orale. Workshop : *The Development of Progressive Constructions in Germanic and Romance Languages*, 24 septembre 2021, Bergen (Norvège).
    2. **Azorin, L**. « Corpus web et analyse de tweets : enjeux théoriques pour l'analyse de l'innovation linguistique. » Communication orale. *Rencontres Jeunes Chercheurs 2022 – Étudier le langage à l'ère numérique*, 9-10 juin 2022, Paris (France).
    3. **Azorin, L**. (2022). « Breaking free from the *BE going to/gonna* dichotomy: a preliminary study of variation in en emerging English modal. » Communication orale. Linguistic Workshop : *Variation, contact and modal constructions in English*, 8 juillet 2022, Paris (France).

4. **Azorin, L**. (2023). « Phonetic variation and acoustic reduction in American English: a case-study on *BE going to/gonna*. » Communication orale. *PAC International Conference 2023 – Spoken English varieties: interfaces and multidimensional approaches*, 12-14 Avril 2023, Nanterre (France).
5. **Azorin, L**. (2023) « De *BE going to* à *gonna* : variations phonétiques et morphosyntaxiques d'un auxiliaire modal émergent », Communication orale. Séminaire VESPA, 13 novembre 2023, Aix-en-Provence (France).
6. **Azorin, L**. (2024). « Frontières et catégorisation: *BE going to, gonna, imma* – étude linguistique et phonétique des contractions d'un semi-modal émergent. » Communication orale. *Congrès de la SAES 2024 – Frontières et déplacements*, 30 mai-1er juin, Nancy (France).
7. **Azorin, L.** (2024). « Cross-corpora diversity in web and spoken data : *BE going to* and its variants (*gonna, imma,* etc.) » Communication orale. *ICAME 45 – Interlocking Corpora and Register(s): Diversity and Innovation*, 18-22 juin 2024, Vigo (Espagne).
8. **Azorin, L**. (2024). « How can we question one's relationship to norms? Presentation of the VAP-G protocol: preliminary results and analysis. » Communication orale. *7th Prescriptivism Conference – Transmitting prescriptivism and norms,* 26-28 juin 2024, Aix-en-Provence (France).
9. **Azorin, L**. (2025). « VAP-G Spoken : Variation, Acceptability and Perception of gonna and its variants in a spoken corpus. » Communication orale. *PAC International Conference 2025 – Spoken English varieties: Perceptions and Representations*, 18-20 juin 2025, Aix-en-Provence (France).

Résumé

La présente thèse propose une analyse pluridisciplinaire et multidimensionnelle de la variation autour des formes *BE going to* et *gonna*. Si *BE going to* est généralement décrit dans la littérature comme le résultat d'un processus de grammaticalisation, dont *gonna* constitue la forme contractée et plus grammaticalisée, peu d'études se sont attachées à décrire *gonna* en tant que telle, et encore moins d'autres variants phonétiques, morphologiques et morphosyntaxiques appartenant à ce paradigme linguistique. À partir de deux corpus issus de médiums favorisant l'innovation linguistique – un corpus de tweets et un corpus d'anglais oral spontané – nous examinons la variation des formes disponibles pour *BE going to/gonna*. En mobilisant des cadres théoriques relatifs au changement linguistique, tels que les théories de la grammaticalisation et celles de la grammaire de construction, nous cherchons à mieux comprendre le statut de ces formes, leurs emplois, ainsi que leur fonctionnement morphosyntaxique et sémantico-pragmatique.

Nos résultats mettent en évidence l'existence, en anglais américain, d'un ensemble de formes au-delà de *BE going to* et *gonna*, incluant notamment *gon* et *ima*. Ces formes présentent des distributions morphosyntaxiques différentes, comme l'absence de *BE* ou la contrainte syntaxique d'un certain sujet grammatical, créant un ensemble complexe de variants autour du paradigme *BE going to/gonna*. Une partie des variants recensés semblent crées à parti de *gonna* et non plus de *going to,* suggérant une indépendance progressive de cette forme vis-à-vis de *going to*, sur un plan morpho-syntaxique et possiblement sémantico-pragmatique. *Gonna* pourrait être en passe de devenir un auxiliaire semi-modal plus important dans le système de l'anglais contemporain.

Enfin, nos analyses linguistiques s'accompagnent d'une enquête sociolinguistique créée pour notre thèse afin d'interroger la perception des différents variants sur une population de locuteur·rices natif·ves. Notre enquête révèle que certains variants sont plus associés à certaines ethnicités ou bien sont considérés comme plus plaisants que d'autres, qu'ils ne bénéficient pas du même degré d'acceptabilité. Ces jugements dépendent également du profil sociologique et sociolinguistique des participant·es.

Cette thèse s'appuie sur une méthodologie nouvelle et innovante, croisant données écrites issues du web et données orales, approches quantitatives et qualitatives, analyses intra- et extralinguistiques, afin d'examiner de manière approfondie la variation des formes liées à *BE going to/gonna* et la place de ces variants au sein du système linguistique et sociolinguistique.

Mots-clés : variation, interface écrit-oral, sociolinguistique, linguistique de corpus, semi-modaux, changement linguistique, constructions émergentes

Abstract

This dissertation offers an interdisciplinary and multidimensional analysis of variation around the forms *BE going to* and *gonna*. While *BE going to* is commonly described in the literature as the outcome of a grammaticalization process, with *gonna* considered its contracted and more grammaticalized counterpart, few studies have focused on the description of *gonna* itself, and even fewer on other phonetic, morphological, and morphosyntactic variants within this linguistic paradigm. Drawing on two corpora from mediums which enable linguistic innovation – a corpus of tweets and a corpus of spontaneous spoken English – we examine the variation of forms available for *BE going to/gonna*. Building on theoretical frameworks of language change, including grammaticalization theory and construction grammar theories, we aim to better understand the status of these forms, their uses, and their morphosyntactic and semantic-pragmatic behaviours.

Our results show that American English displays a wide variety of forms beyond *BE going to* and *gonna*, such as *gon* and *ima*. These forms exhibit different morphosyntactic distributions, such as the absence of *BE* or the syntactic restriction to a specific grammatical subject, thus forming a complex set of variants around the *BE going to/gonna* paradigm. Some variants seem to be created from *gonna* and not from *going to,* suggesting that *gonna* is progressively becoming independent from *going to*, both morphosyntactically and, possibly, semantically and pragmatically. *Gonna* may be on its way to establishing itself as a more central semi-modal auxiliary in the future.

Finally, our linguistic analyses are complemented with a sociolinguistic survey created for our study in order to investigate how native speakers perceive the different variants. The results indicate that certain variants are perceived as associated with specific ethnicities or different degrees of acceptability, and that they are not uniformly accepted by the surveyed population. These perceptions also vary according to the sociological and sociolinguistic profile of the participants.

This dissertation therefore introduces a new and innovative methodology, combining written web-based data and spoken data, quantitative and qualitative approaches, intra- and extralinguistic analyses, in order to examine in more detail the variation of forms for *BE going to/gonna* and the status of these variants within the linguistic and sociolinguistic system.

Keywords: variation, spoken-written interface, sociolinguistics, corpus linguistics, semi-modals, language change, emerging constructions

Remerciements

La thèse a son propre espace-temps, où les semaines s'étirent et les années filent à toute vitesse. Ces quatre années ont parfois paru très longues, parfois beaucoup trop courtes. Heureusement, j'ai été merveilleusement entourée durant cette période, et je tiens à remercier toutes les personnes qui ont rendu ce parcours possible, qui ont adouci ce chemin et qui m'ont aidée à tenir le cap.

Avant tout, je remercie de tout cœur mes deux directrices de thèse. Laure, tu m'as suivie depuis le M2 et tu m'as fait confiance, moi qui venais de la littérature américaine et qui découvrais à peine la linguistique, au moment même où je décidais de changer de spécialité entre le M1 et le M2. Merci pour ton soutien constant, ta motivation, ta bonne humeur et le recul que tu m'as aidée à prendre sur les études et le monde universitaire. Merci d'avoir accepté de poursuivre cet encadrement et d'avoir proposé cette collaboration avec Sophie – je n'aurais sincèrement pas pu rêver mieux. Sophie, merci de m'avoir accueillie si chaleureusement à Aix-en-Provence, de m'avoir fait découvrir le laboratoire et la ville. Tu as été pour moi, pendant ces quatre années (dont trois à Aix), un soutien immense. Merci pour ta joie, ta positivité et ta bienveillance. Nos réunions Zoom à toutes les trois ont toujours été pour moi une parenthèse précieuse. Peu importe mon état d'esprit au début – stressée, anxieuse ou découragée – j'en ressortais à chaque fois plus légère, plus joyeuse, et surtout plus fière : fière d'être votre étudiante, et fière aussi, peu à peu, du travail que je parvenais à accomplir grâce à vos retours. Il est difficile de mettre des mots sur tout ce que vous avez fait pour moi, tant sur le plan professionnel que personnel. Je dois énormément de cette thèse et de la personne que je suis aujourd'hui à toutes les deux, alors je vous adresse un immense merci.

À l'approche de la soutenance, je tiens à remercier Agnès Celle et Sibylle Kriegel, qui ont constitué mon CSI durant ces quatre années. Merci pour votre bienveillance et vos conseils, qui m'ont toujours permis d'élargir mes horizons et d'explorer des pistes auxquelles je n'avais pas pensé initialement. Je suis très reconnaissante que vous ayez accepté de faire partie de mon jury. Je remercie également les autres membres du jury : Sylvie Hanote, Denis Jamet-Coupé et Robert McKenzie.

J'ai eu la chance, au cours de cette thèse, de côtoyer des environnements variés – au laboratoire comme dans les départements où j'ai eu l'occasion d'enseigner. Je remercie mes

collègues du DEMA à Aix-Marseille Université, et en particulier les directrices du département Monique de Mattia-Viviès et Sara Greaves pour leur aide avec les démarches administratives et l'offre de formation pendant mes trois années de contrat doctoral. Depuis plus d'un an, j'exerce comme ATER à l'ENS de Lyon au département des langues : merci à la section Anglais et au Centre des Langues. Je suis reconnaissante à Vanessa Guignery pour m'avoir choisie pour ce poste, et pour m'avoir permis, avec Sophie Lemercier-Godard, de mener cette année dans d'excellentes conditions. Je remercie aussi le laboratoire ICAR de m'avoir accueillie parmi vous – et un grand merci aux doctorantes, lectrices et PRAG du département pour les soirées lyonnaises partagées.

Au LPL, je remercie sincèrement tous les membres du laboratoire qui m'ont aidée, de près ou de loin, sur le plan professionnel, administratif ou technique. Je pense notamment à Nadéra, Stéphanie, Annelise et Claudia ; à Gilles, pour ce beau projet VAP-G que tu m'as aidée à faire valider auprès du comité éthique ; à l'équipe VESPA, et à tant d'autres. J'ai conscience de la chance que représente une thèse menée dans un tel environnement et une telle atmosphère : je la chéris précieusement. Je souhaite également remercier le LPL et l'ILCB pour leur soutien financier au protocole VAP-G, sans lequel ce projet qui me tenait tant à cœur n'aurait pas pu exister dans de si bonnes conditions.

Je ne peux évoquer le LPL sans une pensée particulière pour l'OS des doctorant·es. En quatre ans, beaucoup de visages se sont succédés : merci aux ancien·nes – Estelle, Outhmane, Auriane (le gang disruptif grâce à qui je pouvais parfois oublier de travailler dans l'OS), Martha, Lydia, Lena, Émilie, Airelle – ma marraine pour Sophie. Merci à celles et ceux qui, comme moi, terminent bientôt leur thèse : Yen-Lin, Daria, Kübra et Salvatore. Un grand courage à celles et ceux qui ont encore du chemin : Clara, Maïwenn, Sophie, sans oublier Marine et Giulia. Merci à toutes les deux pour les moments « *off* » de la thèse et les fous-rires. Giulia, merci pour tous ces après-midi de travail partagé (et pour les soirées ciné !).

J'ai une pensée également pour les enseignant·es qui m'ont d'abord poussée vers des études littéraires, au collège puis au lycée. Malgré les doutes de mon entourage, je n'ai jamais regretté ce choix – et encore moins aujourd'hui. Parmi tous·tes ces enseignant·es que j'ai pu croiser dans mes études, je souhaite apporter ma plus profonde reconnaissance à Benjamin Delorme, maître de conférences à l'ENS Paris-Saclay (anciennement Cachan), qui a fait naître en moi une passion pour la linguistique que je n'aurais jamais imaginée. Vos cours sont restés pour moi, même pendant l'année éprouvante de la préparation à l'agrégation, de véritables instants privilégiés, parmi les plus précieux de mon parcours.

Enfin, je remercie toutes celles et ceux qui m'accompagnent depuis bien plus de quatre ans : mes ami·es du collège, de la prépa et de l'ENS. Merci Lucile, Zoé et Mattéo. Merci Alice, Matthieu, Apo, Antoine et Hugo – j'ai hâte de vous revoir à Paris. À l'ENS, merci aux Anglaises, Camille, Alizée, Faustine – clin d'œil à Coline, qui soutient sa thèse en même temps que moi ; et un immense merci à Oliv', aux autres membres du BDE et à celles et ceux qui ont dansé avec moi. Cette année a été l'une des plus belles de ma vie. Merci Romain et Lucie pour ces parenthèses d'air frais à la montagne. Merci à Spammens pour toutes ces années à l'ENS, nos soirées et nos vacances : Marie, Adrien, Louis, Elric, Alex, D'Hooge, Gaspard, Victor et la team Maza, JX et Marion. Marion. Je suis obligée d'écrire un mot à part pour tout ce qu'on a vécu ensemble. Je te l'ai déjà dit mais je suis si heureuse de t'avoir rencontrée. « Marion et Leela, c'est la même chose » : alors non, mais, de tant de manières, oui. Merci pour tout ce qu'on a partagé, pour les rires, les larmes, les festivals, les vacances et les galères de voyage. Merci mille fois également d'avoir relu ce travail.
À tous·tes, j'ai hâte de ce que l'avenir nous réserve ensemble !

Je souhaite aussi remercier ma famille pour leur soutien, même quand iels ne comprenaient pas toujours ce que je faisais – et pourquoi j'étais encore étudiante à mon âge ! Merci Maman pour ton écoute, Raphaël pour tes conseils, Charmila et Miguel pour votre intérêt et vos questions. Merci Mamie pour tout ce que tu m'as apporté, pour ton sourire et les étoiles dans tes yeux chaque fois que je parlais de ce que je faisais depuis toutes ces années.

Je terminerai ces remerciements par celui et celle qui partagent mon quotidien, et grâce à qui j'ai traversé ces années avec plus de sérénité. Lucas, merci pour tout : nous savons tous les deux que ces années n'ont été faciles ni pour l'un ni pour l'autre, mais je suis tellement heureuse du chemin que nous avons parcouru ensemble ! Merci pour ton soutien sans faille et merci de croire en moi, toujours, même dans les moments où je n'y crois plus moi-même. Nessie, tu ne pourras jamais lire ces mots mais merci pour tout ce que tu m'apportes au quotidien, tes ronronnements et tes demandes de caresses ; merci de marcher sur mon ordinateur de temps en temps pour me signaler qu'il est l'heure de faire une pause. Ton soutien, à côté de moi ou sur mes genoux, est constant.

À Françoise Desplats, Mamie,
La plus littéraire de la famille.

TABLE DES MATIERES

SYMBOLES, ABREVIATIONS ET NOTE SUR L'ECRITURE INCLUSIVE..... XIV

INTRODUCTION 1

CHAPITRE 1 – ÉTAT DE L'ART – UNE ANALYSE NECESSAIREMENT MULTIDIMENSIONNELLE 7

1. *BE GOING TO* ET *GONNA* : ESSAI DE DEFINITION DES FORMES 7

1.1. TOUR D'HORIZON DES DEFINITIONS DE *BE GOING TO* ET *GONNA* 8

1.1.1. Dans les dictionnaires 8

1.1.2. Dans les grammaires de l'anglais 12

1.1.3. Des auxiliaires modaux émergents 18

1.1.4. Going to, gonna et autres auxiliaires modaux émergents 19

1.2. ORIGINES DES FORMES 20

1.2.1. Retracer l'origine de BE going to 20

1.2.1. Retracer l'origine de gonna 24

1.3. PRESENCE DE CES FORMES DANS DES VARIETES D'ANGLAIS NON BRITANNIQUES OU AMERICAINES TRADITIONNELLES (SBE OU GA) 26

1.3.1. African American English (AAE) 27

8.1.2. Variétés d'origine créole 31

2. PERSPECTIVE SEMANTICO-PRAGMATIQUE : SENS DES FORMES VERBALES ETUDIEES 33

2.1. *BE GOING TO* ET *GONNA* : DES FORMES EQUIVALENTES ? 33

2.2. UNE CONSTRUCTION PROGRESSIVE ? (BE + V-ING) 34

2.2.1. Rappels sur le progressif en anglais 34

2.2.2. Progressif, sémantisme et effets de sens 35

2.2.3. Gonna est-elle toujours une forme progressive ? 36

2.3. LE RAPPORT AU FUTUR 37

2.2.1. Futur proche ? 38

2.2.2. Futur lointain ? 39

2.2.3 Indéfinition du futur 40

2.3. LE RAPPORT A L'INTENTION ET A LA PREDICTION 41
2.4. LE RAPPORT A L'INFERENCE ET L'EVIDENTIEL : PREMIERS TRAVAUX 44
2.5. *BE GOING TO VS. WILL* 47
3. ANALYSER LE CHANGEMENT LINGUISTIQUE ET LA DIFFERENCE ENTRE *BE GOING TO* ET *GONNA* 54
3.1. THEORIE DE LA GRAMMATICALISATION 54
3.1.1. Une ancienne tradition 54
3.1.2. Précédents travaux sur BE going to et gonna dans le cadre de la grammaticalisation 61
3.1.3. Apports et limites des théories de la grammaticalisation 63
3.2. GRAMMAIRE DE CONSTRUCTION (CXG) 63
3.2.1. Une théorie linguistique cognitive 64
3.2.2. Précédents travaux sur BE going to et/ou gonna (CxG et théories cognitives affiliées) 67
3.2.5. Apports et limites des théories de CxG 69
3.3. LINGUISTIQUE DE L'ENONCIATION ET L'ETUDE DE *BE GOING TO/GONNA* 70
3.3.1. La T.O.E. et approche sémantico-pragmatique 70
3.3.2. Précédents travaux sur BE going to/gonna dans le cadre de la TOE 72
3.4. GRAMMAIRE ET LINGUISTIQUE DE L'ANGLAIS ORAL 74
3.4.1. Généralités : pourquoi une grammaire de l'anglais oral ? 74
3.4.2. Sur la contraction de TO 80
3.4.3. Sur la présence du schwa 85
CONCLUSION 89

CHAPITRE 2 – PRESENTATION DES CORPUS ET METHODOLOGIE D'ANALYSE 91

1. INTRODUCTION : LA NECESSITE DE DEUX CORPUS D'ANALYSE 91
2. LE CHOIX D'UN TRAVAIL SUR DES CORPUS WEB 93
2.1. LA COMMUNICATION MEDIEE PAR ORDINATEUR – ANCRAGE THEORIQUE 94
2.1.1. Une tradition récente 94
2.1.2. Des questionnements théoriques 97
2.1.3. Les caractéristiques d'une e-grammaire 98
2.2. IWEB : UN CORPUS WEB A GRANDE ECHELLE 102
2.2.1. L'intérêt d'iWeb 103
2.2.2. Les limites d'un corpus web à grande échelle : l'exemple d' iWeb 104
2.3. CORPUS TWITTER : CLIMATE CHANGE TWEETS IDS 105
2.3.1. Analyses de corpus web 2.0 : le cas de Twitter 105

2.3.2. Recherche du corpus : piétinements et Harvard Dataverse 110
2.3.3. Nettoyage du corpus : un travail manuel 114
2.3.4. Analyse d'un corpus aux données brutes et non annotées 116
2.3.5. Les limites de ce corpus Twitter thématique 117
3. CORPUS ORAL : SANTA BARBARA CORPUS OF SPOKEN AMERICAN ENGLISH (SBC) 122
3.1. PRESENTATION DU CORPUS 123
3.2. TRAVAIL SUR LE CORPUS SBC 125
3.2.1. Nettoyage, annotation et segmentation du corpus sur PRAAT et Audacity 125
3.2.2. Méthodologie et création des tires pour l'analyse 129
3.3. LES LIMITES D'UN TEL CORPUS 133
4. UNE METHODOLOGIE DOUBLE : COMPARAISONS CROISEES ET TRANSVERSALES DE DEUX MEDIUMS 134
4.1. UN CROISEMENT INNOVANT 135
4.2. LE CHOIX DE CRITERES COMMUNS 136
4.3. SOULIGNER LA PARTICULARITE DES MEDIUMS : LA NECESSITE D'ANALYSES SPECIFIQUES 138
4.4. MELER ANALYSES QUANTITATIVES ET QUALITATIVES 139
CONCLUSION 141

CHAPITRE 3 – VARIATION INTRALINGUISTIQUE : QUELLE PLACE POUR LES VARIANTS ? 143

1. POUR UNE APPROCHE THEORIQUE DE LA VARIATION 143
1.1. LA DEMARCHE VARIATIONNISTE 144
1.2. VARIATION A L'ORAL ET VARIATION A L'ECRIT : DEFINIR UN VARIANT 149
1.3. VARIATION ET LINGUISTIQUE COGNITIVE 152
2. METHODOLOGIE DE L'ETUDE : COMMENT RENDRE COMPTE DE LA VARIATION ENTRE *BE GOING TO* ET *GONNA* ? 158
2.1. UNE EXPLORATION ORTHOGRAPHIQUE ET PHONETIQUE 159
2.2. DES CRITERES SEMANTIQUES 160
3. TYPOLOGIE DE LA VARIATION POUR LA VARIABLE *BE GOING TO/GONNA* 161
3.1. TYPOLOGIE DANS LE SBC 161
3.2. TYPOLOGIE DANS LE CCT 164
3.3. MISE EN PERSPECTIVE ET EN PARALLELE DES DEUX TYPOLOGIES 165
3.4. LIMITES DE LA TYPOLOGIE 168
4. METHODOLOGIE POUR L'EXPLORATION DE LA VARIATION 169
4.1. RECHERCHES SUR ANTCONC ET PRAAT 169
4.2. LA CREATION D'UN JEU DE DONNEES DIRECTEMENT EXPLOITABLE SUR R 172

5. EXPLIQUER LA VARIATION : CRITERES MORPHOSYNTAXIQUES 173
5.1. TYPE DE SUJET 174
5.2. PRESENCE DE *BE* 180
5.3. PRESENCE DE LA NEGATION 183
5.4. TEMPS, DIATHESES, ET ASPECTS 185
5.5. POSITION AU NIVEAU SYNTAXIQUE 188
6. EXPLIQUER LA VARIATION : CRITERES SEMANTICO-PRAGMATIQUES 192
6.1. INTENTION *VS*. INFERENCE 192
6.2. PRESENCE ET TYPE DE VERBES 214
6.4. PRESENCE D'ADVERBE 219
7. EXPLIQUER LA VARIATION : CRITERES PHONETIQUES 224
7.1. COARTICULATION HARMONIQUE 225
7.2. METHODOLOGIE POUR L'ANALYSE PHONETIQUE : SCRIPTS ET PACKAGES UTILISES 227
7.3. L'EXISTENCE D'UN VARIANT REDUIT ET NON-ACCENTUE /ɡənə/ ? 230
7.3.1. Valeurs et qualité des voyelles impliquées 230
7.3.2. Durée des voyelles impliquées 233
7.4. LE CAS D'AUTRES VARIANTS 234
7.4.1. Valeurs et qualités de la voyelle (première ou deuxième) 235
7.4.2. Durée de la voyelle – variants monosyllabiques 236
7.5. DIPHTONGUES *VS*. MONOPHTONGUES 237
8. EXPLIQUER LA VARIATION : DISCUSSION DES RESULTATS 238
8.1. PARADIGME *BE GOING TO/GONNA*, VARIETES D'ANGLAIS ET GRAMMATICALISATION 238
8.2. L'IMPORTANCE D'UNE ANALYSE MULTIDIMENSIONNELLE 243
8.2.1. Syntaxe x Morphologie x Sémantique 243
8.2.2. Syntaxe x Sémantique x Phonétique 247
8.3. DES ELEMENTS CONTEXTUELS 250
CONCLUSION 253

CHAPITRE 4 – COMPARAISON ENTRE LES DEUX CORPUS ET VARIATION EXTRALINGUISTIQUE 255

1. LES DEUX CORPUS FACE AUX RESULTATS 255
1.1. DES SCHEMAS DIFFERENTS POUR L'ECRIT ET L'ORAL 255
1.2. UNE SPECIFICITE DE L'ORAL ? *GONNA* ET LE METADISCOURS 264
1.2.1. État de l'art : essai de définition du métadiscours et verbes de paroles 265
1.2.2. Critères syntaxiques et sémantiques 268

1.2.3. Une analyse pragmatique et énonciative 274
1.3. UNE INTERRELATION ECRIT/ORAL 279
2. LES DEUX CORPUS FACE AUX METADONNEES 283
2.1. PANORAMA DES RESULTATS PAR LOCALISATION, GENRE, ET AGE 284
2.2. LA DIFFICULTE DE CORPUS COMPARABLES AUX NIVEAUX DES METADONNEES 290
3. VARIATION, CHANGEMENT LINGUISTIQUE ET LINGUISTIQUE DE CORPUS 291
3.1. L'INTERET DU SBC ET DU CCT POUR LES FORMES A L'ETUDE 291
3.2. DISCUTER D'UNE METHODOLOGIE D'UN NOUVEAU GENRE : UNE APPROCHE DOUBLE 292
4. ALLER PLUS LOIN : LA PLACE DE CERTAINS VARIANTS DANS LA POP-CULTURE 294
4.1. CE QUE LES CORPUS NE PERMETTENT PAS DE MONTRER 294
4.2. UNE REALITE SOCIOLINGUISTIQUE : ENTRE DONNEES ET REPRESENTATIONS 302
4.3. L'IMPORTANCE DE LA POP-CULTURE DANS LE CHANGEMENT LINGUISTIQUE 303
CONCLUSION 309

CHAPITRE 5 – LE PROTOCOLE VAP-G : UNE ENQUETE SOCIOLINGUISTIQUE 311

1. ASSISE THEORIQUE 311
1.1. SOCIOLINGUISTIQUE VARIATIONNISTE 312
1.2 LA REPRESENTATION SOCIALE DU LANGAGE DANS LES ETUDES LINGUISTIQUES – *« LANGUAGE REGARD »* 316
1.2.1. Folk Linguistics 317
1.2.2. Language attitude 320
1.2.3. Language awareness 322
1.2.4. Jugements d'acceptabilité 323
2. CREATION DU PROTOCOLE 325
2.1. OBJECTIFS DE L'ETUDE ET HYPOTHESES 325
2.2. CHOIX METHODOLOGIQUES 328
2.2.1. Choix des questions 328
2.2.2. Choix des plateformes 332
2.2.3. Études pilotes et préparation du protocole 333
2.2.4. Post-protocole : choix d'analyses 334
2.3. COMITE ETHIQUE, P.I.A. ET FINANCEMENT 334
2.4. DEROULEMENT DE L'ETUDE 338
3. PRESENTATION DES RESULTATS 342
3.1. PRESENTATION DE LA COHORTE 342
3.1.1. Quelques données démographiques supplémentaires 342

3.1.2. Les participant·es face au changement linguistique 344
3.1.3. Les participant·es face aux formes à l'étude dans VAP-G 349
3.2. TACHES 1 ET 2 : COMMENT SONT EVALUES LES VARIANTS DE *BE GOING TO/GONNA ?* 354
3.2.1. Perception globale des variants du paradigme et de la contraction 355
3.2.2. Ethnicité perçue : l'hypothèse de l'AAE 362
3.2.3. Âge, prescriptivisme & changement linguistique 365
4. CONCLUSION – DISCUSSION DES RESULTATS ET DU PROTOCOLE 369
4.1. ÉTUDIER LA PERCEPTION A L'ECRIT ET A L'ORAL 369
4.2. IMPLICATION DES RESULTATS POUR L'INDEPENDANCE DES FORMES A L'ETUDE 370
4.3. LIMITES ET INTERET DE CE PROTOCOLE EN LINGUISTIQUE 372

CONCLUSION GENERALE 375

SYNTHESE GENERALE 375
APPORTS DE LA THESE 377
LIMITES DE L'ETUDE 378
PISTES ET PERSPECTIVES DE RECHERCHE 379

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 383

ANNEXES 437

A. TABLEAU DETAILLE DES UTILISATEUR·RICES DES DIFFERENTS RESEAUX SOCIAUX, PAR FACTEUR DEMOGRAPHIQUE (PEW RESEARCH CENTER, 2018) 437
B. ANALYSE DE COLLEXEMES DISTINCTS POUR *BE GOING TO/GONNA* – RESULTATS DU SCRIPT DE GRIES (2024) 438
C. CHAPITRE 4 : ANALYSES SUPPLEMENTAIRES 439
D. CHAPITRE 5 : VAP-G – DONNEES COMPLEMENTAIRE 441

Table des Figures

Figure 1.1 – Définition de « BE going to » sur merriam-wester.com *8*
Figure 1.2 – Définition de « BE going to do/be something » sur dictionary.cambridge.org *8*
Figure 1.3 – Définition de « gonna » sur merriam-webster.com *9*
Figure 1.4 – définition de « gonna » sur dictionary.cambridge.org *9*
Figure 1.5 – Urban Dictionary, gonna – définition la plus votée *11*
Figure 1.6 – Urban Dictionary, gonna – autre définition *11*
Figure 1.7 – Échelle de l'auxiliarité et critères permettant de définir des auxiliaires (issu de Quirk et al., 1985 : 137) *13*
Figure 1.8 – Un des plus anciens exemples de going + to en Vieil Anglais (gangende + to), repris chez Perez (1990 : 7) *21*
Figure 1.9 – going + to en ME, repris chez Perez (1990 : 7) et adapté de Scheffer (1975) *21*
Figure 1.10 – Occurrences de BE going to et gonna dans le COHA, de 1890 à 2019 ..... *25*
Figure 1.11 – Auxiliaires du futur en AAE, extrait de Green (2002 : 36) *28*
Figure 1.12 – Pourcentage de suppression de « is » dans quatre variétés Éboniques (Labov, 1982 : 189) *29*
Figure 1.13 – Continuum des éléments favorisant l'élision de la copule (adapté de Labov 1969, 1972) *30*
Figure 1.14 – Absence de la copule en AAE et dans divers créoles, repris chez Rickford (2015 : 43) *31*
Figure 1.15 – Distribution des marqueurs du futur par distance temporelle (repris chez Cacoullos & Walker, 2009 : 330) *41*
Figure 1.16 – Étapes de grammaticalisation de BE going to, reprise chez Hopper & Traugott (2003 : 93) *58*
Figure 1.17 – La grammaticalisation comme un outil de résolution de problème (a « problem-solving device »), repris chez Heine et al. (1991 : 29) *59*
Figure 1.18 – Organisation de la grammaire de construction – Cinq concepts fondateurs (Fried & Nikiforidou, 2025 : 2) *66*
Figure 1.19 – Organisation d'une métaconstruction (Leino & Östman, 2005 : 207, adapté avec Lorenz : 2020) *68*
Figure 1.20 – Cinq étapes de la réduction phonétique à l'indépendance cognitive (Lorenz & Tizón-Couto, 202 : 5, adapté de Lorenz, 2013) *68*
Figure 1.21 – Sept conditions intervenant en conversation (chez Leech, 1998 : 9) *77*
Figure 1.22 –Propriétés de la langue orale (chez Miller & Weinert, 1998 : 22-23) *78*
Figure 1.23 – Règle de la contraction de TO (Bresnan, 1971 : 1, repris chez Broadbent & Sifaki, 2013 : 515) *81*
Figure 1.24 – Trapèze vocalique (IPA Chart – 2020) *86*

Figure 2.1 – Exemple d'un tweet issu du corpus Climate Change Tweets dans sa représentation graphique sur la plateforme Twitter (capture d'écran faite en 2022) *96*
Figure 2.2 – Quelques exemples de contextes pour « going to » dans iWeb *102*
Figure 2.3 – Site Harvard Dataverse, qui héberge le corpus Climate Change IDs *112*
Figure 2.4 – Extrait d'un fichier .txt comportant les identifiants de CCT *113*
Figure 2.5 – API de Twitter *113*
Figure 2.6 – Interface Hydrator *114*
Figure 2.7 – Extrait de différentes localisations des tweets du CCT émis aux États-Unis *116*
Figure 2.8 – Liste des mots clés et # choisis pour la collecte du CCT (issu de Harvard Dataverse) . *118*
Figure 2.9 – Site du Santa Barbara Corpus of Spoken American English *124*
Figure 2.10 – Transcription de SBC002 : 154-158 ..... *125*
Figure 2.11 – Correspondance son-écrit-segmentation du SBC002 dans PRAAT *126*
Figure 2.12 – Réduction du bruit sur Audacity *127*
Figure 2.13 – Tires SBC et Leela SBC004 : 373-374 ..... *130*
Figure 2.14 – Classement et numérotation des locuteur·rices *131*
Figure 2.15 – Tires pour les locutrices F007 et F008 dans SBC004 : 373-374 ..... *131*
Figure 2.16 – TextGrid SBC059 : un exemple de difficulté de lisibilité *133*
Figure 3.1 – Étapes de réduction et d'émancipation des formes contractées, selon Lorenz (2013) et Lorenz & Tizón-Couto (2017) *155*
Figure 3.2 – Réseau de construction hypothétique pour la macro-construction V to V_{inf} (Lorenz & Tizón-Couto, 2024 : 31) *157*
Figure 3.3 – Extrait de SBC006 : 457-465, après transformation des variants *170*
Figure 3.4 – Antconc – Recherche sur gonna *171*
Figure 3.5 – Extrait du document « Corpora_Analyses », feuille « SBC » (occurrences 610 à 620) *173*
Figure 3.6 – Diagramme de la distribution des sujets par variant dans les deux corpus (sur une échelle pseudo-logarithmique) *174*
Figure 3.7 – Distribution des sujets par variant par corpus (échelle pseudo-logarithmique) *176*
Figure 3.8 – Présence et forme de BE par variant dans les 2 corpus (en %) *181*
Figure 3.9 – Présence de négation par variant dans les deux corpus (en %) *184*
Figure 3.10 – Répartition des catégories sémantiques pour C1 et C2, avec significativité *190*
Figure 3.11 – Carte proportionnelle (treemap) des catégories sémantiques en fonction des variants *197*
Figure 3.12 – Répartition des catégories sémantiques par corpus (en %) *198*
Figure 3.13 – Distribution des variants pour la catégorie « Intention » (échelle logarithmique) *199*
Figure 3.14 – Distribution des variants pour la catégorie « Inférence » (échelle logarithmique) *203*
Figure 3.15 – Distribution des catégories sémantiques en fonction du type de sujet (animé/inanimé) *204*
Figure 3.16 – Distribution des variants pour la catégorie « Futur programmé » (échelle logarithmique) *207*
Figure 3.17 – Diagramme montrant la distribution des verbes suivant going to et gonna dans les deux corpus (fréquences normalisées pour 1000 mots) *216*

Figure 3.18 – Analyse de collexèmes distincts avec les verbes les plus fréquents pour going to et gonna 218
Figure 3.19 – Extraction des formants des voyelles (ici la voyelle « & » d'un segment d'un audio SBC) avec le script cp_formants....228
Figure 3.20 – Exemple de segment qui a été retiré de l'analyse formantique (« discard ») 228
Figure 3.21 – Valeurs des formants F1 et F2 pour les variants de gonna (locutrices à gauche ; locuteurs à droite), avec, pour valeurs de référence, Hillenbrand et al. (1995) 231
Figure 3.22 – Distribution des durées selon les voyelles, avec intervalle de confiance et significativité, pour les variants de gonna 233
Figure 3.23 – Moyennes des voyelles & et $ pour les variants de gonna 234
Figure 3.24 – Valeurs des formants F1 et F2 pour les variants monosyllabiques (locutrices à gauche ; locuteurs à droite), avec pour valeurs de référence Hillenbrand et al. (1995) 235
Figure 3.25 – Distribution des durées des voyelles des variants monosyllabiques 237
Figure 3.26 – Reprise de 1.13: Continuum des éléments favorisant l'élision de BE (adapté de Labov 1969, 1972) modifié....239
Figure 3.27 – Modèle de décréolisation dans l'anglais carribéen – Exemple de la copule (Winford 1992 ; repris dans Winford, 1998) 241
Figure 3.28 – Deux potentielles voies de grammaticalisation pour goin(g to) dans les créoles et en anglais standard....242
Figure 3.29 – Continuum de grammaticalisation (adapté de Howe 2003 : 231)....242
Figure 3.30 – Réseau de constructions hypothétique pour le paradigme BE going to/gonna....246
Figure 3.31 – Variants par nombre de caractères dans le CCT....252
Figure 4.1 – Distribution des variants par corpus et représentation des résidus standardisés positifs257
Figure 4.2 – Distribution des formes de BE par corpus et représentation des résidus standardisés positifs 259
Figure 4.3 – Distribution des catégories sémantiques attribuées par corpus et représentation des résidus standardisés positifs....260
Figure 4.4 – Distribution des adverbes par corpus et représentation des résidus standardisés positifs261
Figure 4.5 – Analyse de corpus distincts : verbes les plus fréquents dans le SBC (en haut) et dans le CCT (en bas, sous la barre)....262
Figure 4.6 – Analyse de corpus distincts : verbes de parole – préférence pour le SBC 263
Figure 4.7 – Taxonomie du métadiscursif chez Ädel (2010 : 83), par sous-catégories et fonctions discursives 266
Figure 4.8 – Paramètres pour caractériser le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels, Koch & Oesterreicher (2001 : 586)....281
Figure 4.9 – Densité des occurrences aux EU (CCT) 285
Figure 4.10 – Densité des occurrences aux EU (SBC)....285
Figure 4.11 – Densité des occurrences aux EU (CCT) - Par variant....286
Figure 4.12 – Densité des occurrences aux EU (SBC) - Par variant 286
Figure 4.13 – Proportion des variants par genre (CCT)....288

Figure 4.14 – Proportion des variants par genre (SBC) *288*
Figure 4.15 – Proportion des variations par catégorie d'âge (CCT) *289*
Figure 4.16 – Proportion des variants par catégorie d'âge (SBC) *289*
Figure 4.17 – Variant imonna sur Reddit_A *294*
Figure 4.18 – Variant imonna sur Reddit_B *295*
Figure 4.19 – Gonnas – extrait de Twitter (accès : 2019) *296*
Figure 4.20 – Gonnant Extrait de Twitter (accès : 2019) *296*
Figure 4.21 – Not gonna lie_A *296*
Figure 4.22 – Not gonna lie_B *297*
Figure 4.23 – Trois graphies différentes - Ima *301*
Figure 4.24 – Divers exemples des variants de BE going to/gonna sur les réseaux sociaux *301*
Figure 4.25 – Origine géographique des artistes utilisant I('m)ma jusqu'en 1987, selon The Right Rhymes *304*
Figure 4.26 – Origine géographique des artistes utilisant I('m)ma jusqu'en 1990, selon The Right Rhymes *305*
Figure 4.27 – Origine géographique des artistes utilisant I('m)ma jusqu'en 1997, avant diffusion hors des EU, selon The Right Rhymes *305*
Figure 5.1 – Modèle linéaire de l'incrémentation, ici pour une locutrice de l'âge de 1 ans jusqu'à 45 ans (extrait de Labov, 2001 : 448) *314*
Figure 5.2 – La place de la folk linguistics dans l'étude de la langue (extrait de Niedzielski & Preston, 2000 : 26) *318*
Figure 5.3 – Carte des dialectes aux États-Unis selon un·e locuteur·rice du Michigan (extrait de Niedzielski & Preston, 2000 : 58) *319*
Figure 5.4 – Instructions à l'introduction de l'étude (Slide 3 – Labvanced) *330*
Figure 5.5 – Question portant sur l'attention des participant·es *331*
Figure 5.6 – Analyse d'impact sur PIA *337*
Figure 5.7 – Résultats de l'analyse d'impact sur PIA – Cartographie des risques *338*
Figure 5.8 – Données démographiques des participant·es de VAP-G (âge, environnement géographique, niveau d'étude et pays de naissance) *343*
Figure 5.9 – Distribution des participant·es par état (EU) et comté (RU) *344*
Figure 5.10 – Réponse des participant·es au changement linguistique : comparaison EU/RU (Tâche 3) *345*
Figure 5.11 – Réponse des participant·es au changement linguistique : comparaison par catégories d'âge (Tâche 3) *346*
Figure 5.12 – Acteur·rices du prescriptivisme, par ordre d'influence *347*
Figure 5.13 – Insécurité linguistique en fonction du pays de naissance *348*
Figure 5.14 – Insécurité linguistique en fonction de la catégorie d'âge *349*
Figure 5.15 – Gonna et l'association avec une variété non-standard (par pays de résidence et catégories d'âge) *350*

Figure 5.16 – Connaissance des formes I'ma, Ima et Imma par les participant·es, par pays de résidence, catégorie d'âge, et utilisation des réseaux sociaux *352*
Figure 5.17 – Environnement où i('m)ma est trouvé ou utilisé, selon les participant·es *354*
Figure 5.18 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » et « Pleasantness » – par stimulus *356*
Figure 5.19 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » et « Pleasantness » – par Variant *357*
Figure 5.20 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » et « Pleasantness » pour imena et ima à l'oral et à l'écrit *358*
Figure 5.21 – Score moyens et intervalles de confiance (95%) de « Sophistication » et « Education » – par variant *360*
Figure 5.22 – Matrice de corrélation (r de Pearson) entre « Correctness », « Pleasantness », « Sophistication » et « Education » *361*
Figure 5.23 – Carte de chaleur de l'ethnicité perçue par variant (en pourcentages) *362*
Figure 5.24 – Répartition des ethnicités perçues – par stimulus *363*
Figure 5.25 – Carte de chaleur de l'ethnicité perçue pour CCT par variant (en pourcentages) *364*
Figure 5.26 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Perceived Age » – par stimulus et par médium *367*
Figure 5.27 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » en fonction du score au changement linguistique (tâche 3) *368*

Liste des Tableaux

Tableau 2.1 – Fréquences brutes et fréquences normalisées (par million de mots) de BE going to et gonna dans le BNC et le COCA *92*
Tableau 2.2 – Fréquences brutes et fréquences normalisées (par million de mots) de BE going to et gonna dans le BNC, le COCA et iWeb *103*
Tableau 2.3 – Division du SBC par année de publication *124*
Tableau 3.1 – Typologie du SBC (fréquences brutes et normalisées par million de mots) *162*
Tableau 3.2 – Typologie du CCT (fréquences brutes et normalisées par million de mots) *164*
Tableau 3.3 – Tableau à l'issu des analyses sémantico-pragmatiques pour identifier la catégorisation sémantique *213*
Tableau 3.4 – Distribution des verbes après un variant du paradigme (top 20) *215*
Tableau 3.5 – Distribution des verbes après going to et gonna dans les deux corpus (fréquences normalisées pour 1000 mots) *216*
Tableau 3.6 – Effet des adverbes sur la catégorie sémantique (référence : Inference) *222*
Tableau 3.7 – Effet des adverbes sur l'Inference (référence : Intention) *222*
Tableau 3.8 – Comparaison statistique des moyennes et des variances des formants pour la première voyelle (&) et la seconde voyelle ($) dans les variants de gonna *232*
Tableau 4.1 – Fréquences brutes et en pourcentages des phénomènes métadiscursifs avec going to/gonna dans le SBC *268*
Tableau 4.2 – Verbes recensés dans les 63 occurrences de métadiscours, par ordre de fréquence *269*
Tableau 4.3 – Sujets recensés dans les 63 occurrences métadiscursives, par ordre de fréquence ... *273*
Tableau 4.4 – Effets de sens pour gonna dans des situations métadiscursives dans le SBC *274*
Tableau 5.1 – Déroulement de l'évaluation d'un stimulus *339*
Tableau 5.2 – Tâche 3 : Prescriptivisme et changement linguistique pour les formes à l'étude *341*
Tableau 5.3 – Classement des scores moyens et écarts-types pour « Correctness » et « Pleasantness » – par variant *359*
Tableau 5.4 – Influence de l'âge des participant·es sur « Correctness », « Understandability », « Pleasantness » et « Sophistication », par variant impacté *366*

SYMBOLES & ABREVIATIONS

ˈ	Accent primaire
[ ]	Notation phonétique
/ /	Notation phonémique
< >	Graphie, forme orthographique

AA	Afro-Américain·es
AA(V)E	African-American Vernacular English
CCT	Corpus de Tweets utilisé (Climate Change Tweets)
CxG	Construction Grammar
DW	Discours du web
EME	Early Modern English
EU	États-Unis
ME	Middle English
OE	Old English
R/P	Relation prédicative
RU	Royaume-Uni
SBC	Santa Barbara Corpus of Spoken American English
TO(P)E	Théorie des Opérations (Prédicatives et) Énonciatives
VAP-G	Variation, Acceptabilité et Perception de *gonna* et ses variants

Note sur l’écriture inclusive

Le présent tapuscrit a été écrit, autant que possible, en adoptant l’écriture inclusive. Nous avons pris le parti d’écrire cette thèse de manière à rendre visibles toutes les personnes mentionnées, qu’elles soient de genre féminin, masculin ou non binaire, notamment par l’utilisation du point médian. Ce choix est politique et symbolique et s’inscrit dans une perspective linguistique et sociale : comme le montre Viennot (2014), *Non, le masculin ne l’emporte pas sur le féminin* ; la langue n’est pas neutre et peut refléter ou renforcer des rapports de pouvoir.

Cette pratique s’inscrit également dans une cohérence méthodologique avec le sujet de la thèse, qui porte sur la variation, tant sur un plan linguistique que sociolinguistique. Elle incarne une démarche consciente visant à utiliser la langue de manière égalitaire et respectueuse de la diversité des genres. Il est possible que des erreurs ou des oublis subsistent, car, comme toute langue, l’écriture inclusive se pratique, s’apprend et se perfectionne.

Enfin, cet engagement linguistique s’inscrit dans une démarche réflexive et critique vis-à-vis des normes établies, en accord avec l’idée de Foucault selon laquelle « le discours n’est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s’emparer » (Foucault, 1971 : 3).

Introduction

À l'école, lorsque l'on apprend l'anglais, les enseignant·es disent généralement à leurs élèves qu'il existe deux manières principales d'exprimer le futur : *WILL* et *BE going to*. Ainsi, l'élève peut apprendre à construire deux phrases différentes :

I will make him an offer he can't refuse.

I'm going to make him an offer he can't refuse.

Plus tard, iel apprendra peut-être la différence entre l'utilisation de *BE going to* face à *WILL*. Seulement, dans la réalité de la langue, dans sa pratique et son utilisation, que ce soit dans les romans, les films, les chansons ou encore sur internet et de nombreux autres supports, iel rencontrera fréquemment des formes comme :

I'm gonna make him an offer he can't refuse. (F. F. Coppola, *The Godfather*)

De même, d'autres variations circulent, telles que :

I gon make him an offer he can't refuse.

I'ma make him an offer he can't refuse.

Pourtant, si cet élève, anglophone ou non, est amené à utiliser une de ces autres possibilités dans un contexte académique, iel sera immédiatement repris·e, puisque *gonna*, tout comme les autres variants, est considérée comme « non standard ». Cette remarque soulève une question essentielle : est-ce bien toujours le cas au XXI^{ème} siècle ? La notion de « non-standard » suggère que c'est essentiellement le registre de langue qui détermine la légitimité de ces formes. Mais est-ce bien le seul facteur en jeu, et surtout, est-ce le plus pertinent pour comprendre leur fonctionnement linguistique ?

De ce décalage entre les grammaires traditionnelles et la réalité de la langue est né notre intérêt pour la forme *gonna* dans un premier temps. Nous avons mené une première étude sur *gonna* exclusivement (Azorin, 2019), qui a fait apparaître que, dans les grammaires de référence (Quirk et al., 1985 ; R. Huddleston & Pullum, 2002) comme dans une grande partie de la littérature sur *BE going to* (et *gonna*) (Budts & Petré, 2016 ; Disney, 2009, 2009 ; Haegeman, 1989 ; Nicolle, 1997 ; Petré, 2019 ; Wada, 2000), la forme *gonna* souffre d'un manque de description. Lorsqu'elle est mentionnée, c'est le plus souvent pour être présentée comme une

simple contraction de *going to* (Biber et al., 1999 : 28), utilisée uniquement à l'oral (Berglund, 2000a, 2000b ; Krug, 2000 : 174). Il apparaît pourtant que ces seuls critères ne permettent pas de véritablement comprendre la forme, son fonctionnement et son origine. Il nous semble également qu'ils ne permettent pas de complètement justifier la place que prend cette forme dans l'usage linguistique, à l'oral comme à l'écrit, tout particulièrement au XXI^{ème} siècle.

Un deuxième constat est venu compléter le premier : notre travail préliminaire de 2019 a révélé les limites d'une exploration fondée sur une dichotomie opposant *BE going to* à *gonna* puisqu'il existe en réalité d'autres variants pour ces formes, mentionnés plus haut. Ces variants, absents des grammaires et d'une grande partie de la littérature, sont pourtant utilisés par des locuteur·rices natif·ves anglophones.

À partir de ces observations, cette recherche vise à dépasser la vision binaire qui oppose « forme standard » et « contraction ». Nous postulons qu'il existe en réalité un continuum de formes autour de *BE going to/gonna*, révélateur d'un changement linguistique en cours. Ce continuum met en lumière les dynamiques de variation, d'innovation et de perception sociale dans l'anglais contemporain.

Une réflexion sur le statut de ces formes implique de s'interroger sur les notions de norme, de standard et de non-standard. Le standard désigne une variété linguistique socialement reconnue comme « légitime » dans les contextes formels. Il est codifié par des grammaires, des dictionnaires et une orthographe stabilisée, et il bénéficie d'un prestige social particulier (Milroy, 2001). À l'inverse, le non-standard regroupe traditionnellement toutes les formes ou variants non inclus dans ce modèle : dialectes régionaux, variétés vernaculaires, formes orales ou informelles. Plusieurs travaux ont mis en évidence la dimension idéologique de la standardisation. Milroy & Milroy (1985) montrent notamment comment le standard est socialement construit et maintenu, au prix d'une stigmatisation des variétés alternatives. Comme l'écrit Milroy (2001 : 531) : « standardization consists of the imposition of uniformity upon a class of objects. […] Therefore, uniformity has to be imposed on such classes of objects, and uniformity, or invariance, then becomes in itself an important defining characteristic of a standardized form of language. ». Plus récemment, Curzan et al. (2023) rappellent que l'existence d'un standard implique un affaiblissement de la variation : « language standardization involves minimizing variation, especially in written forms of language. ». Cependant, Milroy (2006 : 134) souligne que, bien que la standardisation décourage la variabilité, aucune langue n'est jamais complètement invariante. Autrement dit, étudier la variation revient déjà, d'une certaine manière, à étudier le non-standard, et à interroger les hiérarchies implicites qui organisent les représentations sociales et le choix d'usage des formes linguistiques.

Trois interrogations centrales guident notre travail :

- Quelle est la place de *gonna* vis-à-vis de *BE going to* dans le système linguistique de l'anglais ?
- Comment se situent les autres variants du paradigme par rapport à *going to* et *gonna* ?
- Quels facteurs guident le choix d'une forme plutôt qu'une autre ?

De ces questions de recherche découlent plusieurs sous-questions :

- *Gonna* doit-elle être considérée comme une simple réduction phonétique de *going to* ou comme une forme distincte, dotée d'emplois et de valeurs propres ?
- Certains variants présentent-ils des spécificités morphologiques, syntaxiques, sémantiques ou sociolinguistiques ?
- Enfin, comment ces formes sont-elles perçues et évaluées par les locuteur·rices natif·ves ?

A partir de ces différents éléments, trois hypothèses principales structurent notre étude :

- Il existe un continuum de formes pour les variants autour de *BE going* to, loin d'une opposition binaire *BE going to/gonna*, et ce continuum est révélateur du changement linguistique à l'œuvre.
- *Gonna* tend à acquérir une autonomie croissante vis-à-vis de *BE going to* : cela a été suggéré par Lorenz (2013) mais nous estimons que notre étude peut apporter un nouvel éclairage à cette indépendance progressive.
- Certains variants sont associés à des traits sociologiques et sociolinguistiques spécifiques, ce qui entraîne leur stigmatisation et leur perception comme non-standard.

Pour répondre à ces questions et explorer ces hypothèses, deux corpus natifs ont été sélectionnés : un corpus d'anglais oral spontané et un corpus écrit issu du web. Ces corpus ont été choisis en raison de la richesse des innovations linguistiques qu'ils contiennent, dans la mesure où ils échappent en grande partie aux contraintes normatives de l'écrit académique. Comme l'écrit Laks (2002 : 7) : « la norme de référence de l'oral reste une norme d'usage, floue, composite et très difficile à cerner », ce qui rend l'étude de la variation particulièrement féconde dans de tels contextes. De manière similaire, la liberté permise sur le web, où l'utilisateur·rice peut s'affranchir des normes (McCulloch, 2019) fait de ce médium un lieu propice aux innovations linguistiques et à la variation.

Ces choix de corpus et de méthodologie invitent à ouvrir deux questions plus larges qui traversent l'ensemble de notre travail. Tout d'abord, quelle place accorder à la variation dans

l'étude de la langue ? Nous défendons l'idée qu'une analyse fine de la variation permet non seulement de mieux comprendre le système linguistique, mais aussi les liens entre plusieurs variétés d'anglais et les changements en cours. Ensuite, quel est l'intérêt d'un croisement des corpus et des disciplines (linguistique, phonétique, sociolinguistique) pour appréhender la variation et le changement linguistique ? Cette recherche plaide pour un décloisonnement méthodologique, afin de saisir les phénomènes dans toute leur complexité.

Dans cette perspective, notre thèse poursuit quatre objectifs principaux :

- Objectif **théorique** : combler un manque dans la description de l'anglais contemporain et interroger les cadres théoriques les plus pertinents pour étudier la variation.
- Objectif **méthodologique** : proposer un modèle pluridisciplinaire croisant plusieurs types de données (écrit/oral) et d'analyses (morphosyntaxe, sémantico-pragmatique, phonétique, sociolinguistique), tout en adoptant une approche à la fois quantitative et qualitative.
- Objectif **cognitif** : envisager la place et le statut de *gonna* par rapport à *BE going to*, et ceux des différents variants au sein de ce paradigme, en faisant l'hypothèse d'un réseau de constructions.
- Objectif **sociolinguistique** : interroger les notions de norme, de stéréotype et de standard dans la perception et l'évaluation des formes à l'étude.

Nous proposons de considérer que le cas de *BE going to/gonna* constitue une version plus avancée d'un processus plus large qui touche d'autres semi-modaux (Daugs, 2017), et qu'il cristallise les débats sur le statut et la place de ces formes dans le système linguistique anglophone.

Les deux premiers chapitres de ce tapuscrit présentent les cadres théoriques et méthodologiques utilisés pour notre étude. Les chapitres 3 et 4 s'intéressent à la variation au sein des corpus sélectionnés, en comparant les différentes formes recensées mais également les différences entre les corpus, tandis que le chapitre 5 mobilise ces mêmes données dans le cadre d'un questionnaire sociolinguistique de perception. Plus précisément, notre étude se décompose de la manière suivante :

Le **Chapitre 1** propose une exploration des approches théoriques qui peuvent être convoquées pour traiter de *BE going to* et *gonna* et du changement linguistique à l'œuvre dans le passage d'une forme à l'autre. Si les théories de la grammaticalisation permettent de mieux comprendre le passage de *BE going to* à *gonna*, certaines approches cognitives – en particulier la grammaire de construction – aident à situer ces formes au sein du système de l'anglais contemporain. Nous convoquons également la Théorie des Opérations Énonciatives (T.O.E.)

pour éclairer le rôle intersubjectif que peuvent prendre ces formes. Ce chapitre retrace ainsi l'origine des formes associées à *BE going to/gonna* et les différents sens qui leur sont affiliés.

Le **Chapitre 2** développe la méthodologie adoptée dans notre étude et nos choix de corpus. Nous nous appuyons sur deux types de données très différentes, que nous tentons de croiser : des données orales (fichiers audios) avec analyse de spectrogramme et des données écrites, web et transcriptions, qui font appel à des méthodes de la linguistique de corpus. Nous exposons dans ce chapitre les avantages et les limites des données sélectionnées et détaillons l'articulation entre approche qualitative et quantitative.

Le **Chapitre 3** constitue une analyse approfondie de la variation dans les deux corpus sélectionnés. Nous interrogeons la manière de rendre compte de la variation, ainsi que la place que cette dernière prend dans nos corpus pour *BE going to/gonna*. La variation est explorée sous différents angles, de la morpho-syntaxe à la phonétique en passant par la sémantique et la pragmatique. Nous concluons ce chapitre par une discussion des résultats et de leurs implications pour une meilleure compréhension des formes du paradigme exploré.

Après nous être intéressée à la variation intralinguistique, nous consacrons le **Chapitre 4** à l'étude des différences et similitudes entre les deux corpus dans un objectif de toujours mieux comprendre la variation des formes. Les deux corpus sont comparés à l'aune des résultats, mais également à l'aune des métadonnées sociologiques et géographiques que permettent ces corpus. Nous terminons ce chapitre par une exploration de certains aspects que les corpus sélectionnés ne permettent pas de mettre en évidence ainsi que par une réflexion sur l'impact sociolinguistique que certains variants peuvent avoir de nos jours.

Pour finir, le **Chapitre 5** clôt ce tapuscrit en abordant la question sociolinguistique de la perception des formes étudiées. Après avoir présenté les cadres théoriques utilisés pour l'étude de la perception, nous détaillons le protocole original mis en place. Nous présentons par la suite une partie des résultats de ce protocole, permettant de mieux comprendre la manière dont certains variants sont perçus par des locuteur·rices natif·ves, en fonction du médium, mais également en fonction des paramètres sociologiques et sociolinguistiques de chaque particpant·e.

Chapitre 1

État de l'art – Une analyse nécessairement multidimensionnelle

Dès l'ébauche de notre projet de recherche, il nous a semblé essentiel que l'analyse de *BE*[1] *going to* et *gonna*, ainsi que de la transition d'une forme à l'autre, adopte une approche plurielle. Bien que ce passage soit morphologiquement visible et phonétiquement audible, il engage en réalité de multiples domaines de la linguistique. L'étude de la variation peut impliquer des changements à plusieurs niveaux linguistiques : phonétique, morphologique, syntaxique, sémantico-pragmatique, etc. Pour permettre d'analyser ces différents niveaux, plusieurs approches théoriques doivent être convoquées, et ensuite croisées, dans une optique d'étude globale de la variation. Ce chapitre introduit donc ces considérations théoriques sur le statut, la forme et le sens des éléments linguistiques étudiés, afin de mieux comprendre les choix d'analyses de notre étude.

1. *BE going to* et *gonna* : essai de définition des formes

Tout d'abord, les formes choisies souffrent parfois d'un manque de clarté dans leur description linguistique. Il s'agira alors dans cette section d'établir un panorama de la description de ces formes dans les manuels les plus traditionnels de la langue anglaise : les dictionnaires et les grammaires, pour ensuite essayer de comprendre leurs sens et origine.

[1] Nous avons décidé dans notre travail de recherche, et conformément à des normes d'écritures utilisées dans la linguistique de corpus, d'utiliser les majuscules pour désigner un élément linguistique et toutes ses possibilités de conjugaison. Ainsi, *BE* indique à la fois *be* mais aussi, *am, is, are, was, were, has been,* etc.

1.1. Tour d'horizon des définitions de *BE going to* et *gonna*

Les dictionnaires et les grammaires anglaises sont une première étape intéressante dans le cadre d'un travail sémasiologique. Ces ouvrages permettent de remarquer ce qui a été écrit sur ces formes à l'intention d'un public *a priori* non-linguiste.

1.1.1. Dans les dictionnaires

Une première consultation des dictionnaires permet de cerner le sens des formes étudiées, de vérifier les différences mises en avant entre *BE going to* et *gonna*, et de comprendre leurs contextes d'utilisation respectifs. En ce sens, deux dictionnaires ont été plus particulièrement consultés : les versions en lignes du *Cambridge dictionary* pour la variété d'anglais britannique, et du *Merriam-Webster* pour la variété plus traditionnellement américaine.

Les Figures 1.1 et Figure 1.2 présentent des captures d'écran de la définition associée à *BE going to*, respectivement dans le *Merriam-Webster*[2] et le *Cambridge dictionary*[3].

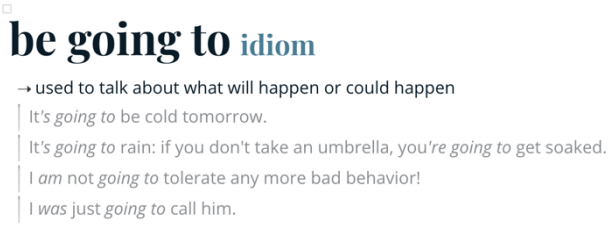


Figure 1.1 – Définition de « BE going to » *sur merriam-wester.com*



Figure 1.2 – Définition de « BE going to do/be something » *sur dictionary.cambridge.org*

Nous pouvons observer des similitudes entre les deux définitions. Les deux sites mentionnent un élément futur, qui peut être plus ou moins certain (« will happen or could happen » pour *Merriam-Webster*, et « to BE certain or expected to happen » pour *Cambridge dictionary*). En

[2] "Be going to." Merriam-Webster.com Dictionary, Merriam-Webster, https://www.merriam-webster.com/dictionary/be%20going%20to. (Consulté le 16 Avril 2025.)

[3] BE going to do/be something. Cambridge dictionary, https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/be-going-to. (Consulté le 16 Avril 2025).

outre, les définitions montrent que *BE going to* est classé dans une catégorie particulière de périphrases : *idiom* pour *Merriam-Webster* (le sens de l'expression ne peut pas être induit de la définition de chacun des mots individuellement) et *phrase* pour *Cambridge dictionary* (groupe de mots qui vont ensemble). Il est intéressant de remarquer que, lorsque *Merriam-Webster* propose une définition succincte, *Cambridge Dictionary* distingue deux sens pour la périphrase : *avoir l'intention de faire ou d'être quelque chose dans le futur*, ou *[quelque chose étant] sûr de se produire ou prévu de se produire.* Cela oriente déjà vers une définition scindée de BE *going to*, peut-être selon l'énonciateur·rice, comme l'indiqueraient les exemples :

- Ceux de la première définition incluent toujours le·a locuteur·rice.
- Ceux de la seconde définition ne présentent que des sujets extérieurs au·à la locuteur·rice, et parfois impersonnels.

Intéressons-nous désormais à la définition associée à *gonna*, deuxième forme à l'étude, dans ces mêmes dictionnaires. Les Figure 1.3 et 1.4 présentent respectivement des captures d'écran du Merriam-Webster[4] et du Cambridge dictionary[5].

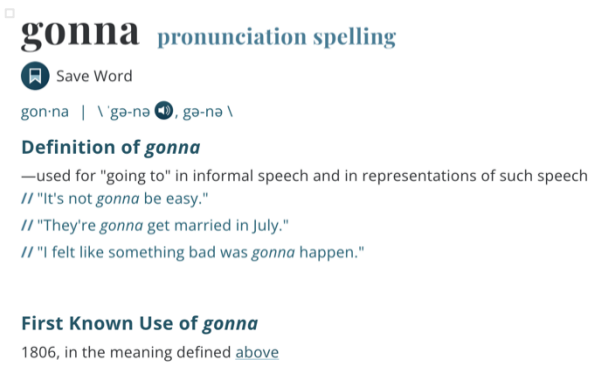


Figure 1.3 – Définition de « gonna » *sur merriam-webster.com*



Figure 1.4 – définition de « gonna » *sur dictionary.cambridge.org*

[4] "Gonna." Merriam-Webster.com Dictionary, Merriam-Webster, https://www.merriam-webster.com/dictionary/gonna. (Consulté le 16 Avril 2025.)

[5] gonna. Cambridge dictionary, https://dictionary.cambridge.org/dictionary/english/gonna. (Consulté le 16 Avril 2025).

Les Figures 1.3 et 1.4. appellent plusieurs remarques sur la forme *gonna*, et les définitions sémantiques qui y sont associées :

- Avant tout, les deux dictionnaires précisent qu'il s'agit d'une forme informelle pouvant être employée à la place de *going to*, sans toutefois indiquer qu'il s'agirait d'une forme plus courte ou contractée de *going to*.
- Ensuite, alors que le *Merriam-Webster*, de tradition américaine, ne précise pas de variété particulière, le *Cambridge dictionary* indique que *gonna* est le plus souvent associé à l'anglais américain.
- Enfin, il est particulièrement notable de voir que plusieurs prononciations sont proposées pour *gonna* dans les deux dictionnaires, avec des variants portant à la fois sur le degré d'accentuation (primaire ou secondaire) et sur la réalisation de la première voyelle. Cet aspect sera développé au Chapitre 3.

En ce qui concerne la catégorisation, le *Cambridge dictionary* qualifie *gonna* de verbe modal, tandis que le *Merriam-Webster* le définit comme un « pronunciation spelling. » – le *Cambridge dictionary* précise d'ailleurs que la forme est généralement orthographiée de manière conforme à sa prononciation. Ainsi, le *Cambridge dictionary* propose une qualification particulière de *gonna*, qu'il n'accordait pas à *going to* (caractérisée[6] de « *phrase* » Figure 1.2), quand l'autre dictionnaire associe totalement *gonna* à *going to*, et en fait un variant de prononciation et d'orthographe informel.

Ces diverses remarques introductives seront développées plus en détail dans les prochains chapitres de ce tapuscrit.

Pour clore cette première approche lexicographique, nous avons choisi de consulter le site *Urban Dictionary* (urbandictionary.com), un dictionnaire en ligne participatif anglophone lancé en 1999. A l'instar d'autres plateformes comme *Wikipédia*, le site est participatif et implique un fort esprit de communauté : les internautes écrivent les définitions, et peuvent voter pour celles qui leur paraissent les plus appropriées. Nous avons décidé d'inclure ce dictionnaire car il permet une approche « par le bas » (« *bottom-up* ») de la langue, et s'intéresse donc aux perceptions que les utilisateur·rices de cette langue ont de tel ou tel mot. En ce sens, un·e utilisateur·rice quelconque peut donner sa définition du mot ainsi que la manière dont iel l'utilise ou le voit utilisé. Il s'agit d'une approche qui nous est chère, et que nous développerons

[6] Les formes et variants convoqués dans ce travail de recherche sont conjugués au féminin, *going to* ou *gonna* par exemple pouvant être comprises comme « la forme *going to* » ou « la forme *gonna* ».

dans le Chapitre 5 de ce tapuscrit. Il faut noter que le site web est un « dictionnaire urbain », qui répertorie tous les mots argotiques, les néologismes, ainsi que les expressions numériques ou provenant de la pop-culture. L'*Urban Dictionary* ne possède pas de définition de *(BE) going to*, mais recense *gonna*[7]. Deux définitions en particulier, faisant partie des quatre définitions les plus mises en avant par le site, et donc les plus plébiscitées par les utilisateur·rices, ont attiré notre attention. Elles sont présentées dans les Figure 1.5 et Figure 1.6.

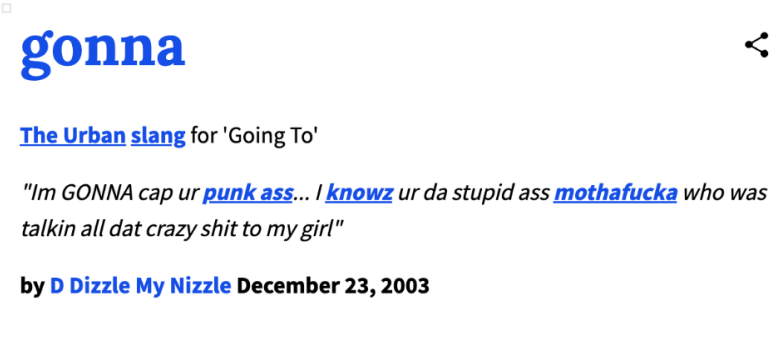


Figure 1.5 – Urban Dictionary, gonna *– définition la plus votée*

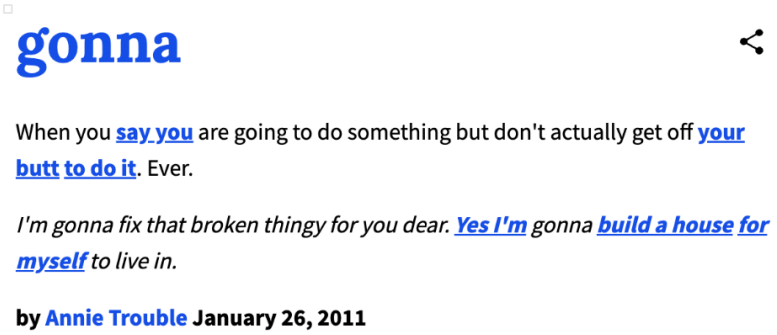


Figure 1.6 – Urban Dictionary, gonna *– autre définition*

La définition présente dans la Figure 1.5 considère *gonna* comme une forme argotique de *going to* : à cet égard, cette définition se rapproche des notions « non-standard » et « informel » associées à *gonna* dans les deux autres dictionnaires de référence. Cependant, la seconde définition (Figure 1.6), propose une nuance de sens qui nous a parue intéressante, car absente des autres définitions liées à *gonna*. Selon l'utilisateur·rice « Annie Trouble » et les personnes ayant voté pour cette définition, présentée semble-t-il sur un ton humoristique, *gonna* pourrait être utilisée pour signifier que l'énonciateur·rice évoque une action future, sans envisager réellement son aboutissement[8]. Cet effet de sens est intéressant, et pourrait alors potentiellement

[7] Urban Dictionary: gonna. *Urban Dictionary*. https://www.urbandictionary.com/define.php?term=gonna (Consulté le 16 Avril 2025).

[8] Nous signalerons par ailleurs que cette même nuance de sens se retrouve dans une autre définition de *gonna* sur le même site, également dans les définitions les plus plébiscitées par les internautes.

permettre une distinction entre *going to* et *gonna*. Cela sera étudié plus avant dans notre tapuscrit, lorsqu'il s'agira de mieux appréhender le sens véhiculé par les différentes formes.

1.1.2. Dans les grammaires de l'anglais

Si les dictionnaires proposent des définitions brèves et peu ambigües de mots ou de périphrases, expressions ou idiomes, les grammaires anglaises, qui peuvent être plus ou moins détaillées, constituent déjà un premier pas vers une description plus complète d'une forme linguistique, de son utilisation en contexte, et de ses sens. Les grammaires étudiées dans ce tapuscrit sont écrites par des linguistes, et regroupent une variété de formes et de principes régissant la langue anglaise. Cependant, il convient de souligner que ces descriptions restent parfois succinctes et peuvent manquer de nuances, du fait de la grande variété de données à traiter dans le cadre d'une grammaire générale.

Trois grammaires différentes seront abordées dans cette section : *The Cambridge Grammar of the English Language* (R. Huddleston & Pullum, 2002), *A Comprehensive Grammar of the English Language* (Quirk *et al*., 1985) et la *Longman Grammar of Spoken and Written English* (Biber *et al*., 1999) pour une approche de la grammaire orale plus particulièrement. Nous avons décidé de présenter ces manuels par ordre chronologique de publication, afin de déterminer la manière dont *going to* et *gonna* sont traités dans ces trois ouvrages, et ce que nous retiendrons de ces travaux pour nos analyses.

- **Quirk, Greenbaum, Leech & Svartvik (1985)**

Dans leur grammaire, Quirk *et al.* opèrent une classification des types de verbes, au sein de laquelle ils inscrivent *BE going to*. Quirk *et al.* (1985 : 167) présentent une échelle de verbes allant du verbe auxiliaire au verbe lexical (appelé « main verb » dans leur grammaire). Nous reprenons cette échelle dans la Figure 1.7.

(one verb phrase)	(a) CENTRAL MODALS	*can, could, may, might, shall, should, will/'ll, would/'d, must*	(*cf* 3.39)
	(b) MARGINAL MODALS	*dare, need, ought to, used to*	(*cf* 3.41*ff*)
	(c) MODAL IDIOMS	*had better, would rather/sooner,* BE *to,* HAVE *got to,* etc	(*cf* 3.45*f*)
	(d) SEMI-AUXILIARIES	HAVE *to,* BE *about to,* BE *able to,* BE *bound to,* BE *going to,* BE *obliged to,* BE *supposed to,* BE *willing to,* etc	(*cf* 3.47*f*)
	(e) CATENATIVES	APPEAR *to,* HAPPEN *to,* SEEM *to,* GET + *-ed* participle, KEEP + *-ing* participle, etc	(*cf* 3.49)
(two verb phrases)	(f) MAIN VERB + nonfinite clause	HOPE + *to*-infinitive, BEGIN + *-ing* participle, etc	(*cf* 16.38*f*)

Fig. 3.40a The auxiliary verb – main verb scale

Table 3.40b Criteria for auxiliary verbs

AUXILIARY CRITERIA (Op = operator)	AUXILIARY	MAIN VERB
(a) Op in negation	He *cannot* go.	*He *hopes not* to go. (*cf* Note)
(b) Negative contraction	*can't*	**hopen't*
(c) Op in inversion	*Can* we go?	**Hope* we to go?
(d) Emphatic positive	*Yes, I DÒ *can* come.	Yes, I DÒ *hope* to come.
(e) Op in reduced clause	I can come if you *can*.	*I hope to come if you *hope*.
(f) Position of adverb	We *can always* go early.	We *always hope* to go early.
(g) Postposition of quantifier	They *can all* come. ?They *all can* come.	?They *hope all* to come. They *all hope* to come.
(h) Independence of subject	Ann can do it. ~ It can be done by Ann.	He hopes to do it. *It hopes to be done by him.
MODAL AUXILIARY CRITERIA	**MODAL AUXILIARY**	**MAIN VERB**
(j) Bare infinitive	I *can go*.	*I *hope go*.
(k) No nonfinite forms	**to can/*canning/*canned*	*to hope/hoping/hoped*
(l) No *-s* form	*She *cans* come.	She *hopes* to come.
(m) Abnormal time reference	You *could* leave this evening. [not past time]	You *hoped* to leave this evening. [past time]

Figure 1.7 – Échelle de l'auxiliarité et critères permettant de définir des auxiliaires (issu de Quirk *et al., 1985 : 137)*

Pour Quirk *et al*., la classification des types de verbes est d'abord formelle :

> Many of the intermediate verbs, particularly those at the higher end of the scale, have meanings associated with aspect, tense, and modality: meanings which are primarily expressed through auxiliary verb constructions. Our principal task, however, is to distinguish these classes by formal criteria, while making any semantic observations that may be useful.
>
> (*ibid.*, 1985 : 136)

L'échelle présentée Figure 1.7 se situe dans une section intitulée « verbs of intermediate functions », « on a gradient between modal auxiliaries at one end, and full verbs » (*ibid,* 1985 : 136). Parmi ces verbes, nous retrouvons *BE going to*. Plus précisément, la forme est catégorisée comme un SEMI-AUXILIAIRE, et non comme un idiome modal, aux côtés de *HAVE to* ou *BE about to* par exemple. Elle se situe au milieu du continuum théorisé par ces linguistes. Quirk *et al*. précisent toutefois que les frontières entre ces catégories intermédiaires peuvent être floues (*ibid.*, 1985 : 143). Concernant les idiomes modaux, ils écrivent :

> In informal speech, the first word of *HAVE got to* and *had better* is often completely elided, so that the pronunciation of the whole idiom is reduced to /gota/, /betar/, thus making it resemble a single modal auxiliary. This reduction is represented in very informal written style (eg in fictional dialogue) by the omission of *'ve, 'd,* etc, and sometimes by the nonstandard spelling *gotta*.
>
> (*ibid.,* 1985 : 142)

Seulement, cela est aussi vrai pour certaines formes verbales comme *HAVE to* et *BE going to*, pourtant catégorisées « semi-auxiliaires ». Finalement, la distinction entre les deux catégories pour Quirk *et al.* semble être sémantique : les idiomes modaux n'expriment qu'un sens modal, quand les semi-auxiliaires peuvent également avoir un sens aspectuel. Ces auteurs précisent néanmoins que le sémantisme de ce qu'ils appellent les « auxiliaires marginaux » est très proche, sur un spectre aspectuel et/ou modal. Ainsi, au niveau temporel et aspectuel, *BE going to* exprime le futur quand, au niveau modal, il pourra exprimer la volition (*ibid.,* 1985 : 236).

Toujours au niveau sémantique, ces linguistes précisent leur positionnement sur *BE going to* en disant qu'il exprime un « future fulfilment of the present » (*ibid.*, 1985 : 214), que l'on pourrait traduire par l'accomplissement futur d'une situation présente :

> Its general meaning is 'future fulfilment of the present'. Looked at more carefully, the construction has two more specific meanings, of which one, FUTURE FULFILMENT OF PRESENT INTENTION, is chiefly associated with personal subjects and agentive verbs. […] The other meaning, FUTURE RESULT OF PRESENT CAUSE, is found with both personal and nonpersonal subjects.
>
> (*ibid.*, 1985 : 214)

Ils distinguent ainsi deux sous-sens à *BE going to* : l'un proche de l'intention du sujet, et l'autre proche de causes présentes au moment de l'énonciation, ce que l'on retrouvait déjà dans la définition du *Cambridge dictionary*. Enfin, ces auteurs précisent à nouveau que *BE going to* se

retrouve particulièrement dans un contexte informel : « especially in informal speech » (1985 : 214).

Si nous nous intéressons désormais à *gonna*, il faut immédiatement noter que la forme ne comporte que trois entrées dans cette grammaire, dont une note, que nous souhaitons évoquer. Au niveau syntaxique, Quirk *et al.* y mentionnent une caractéristique qui sera explorée dans notre étude : dans leur section « ellipsis of subject plus operator » (*ibid.*, 1985 : 898), ils écrivent : « in familiar style the common elliptical phrases *(I've) got to* and *(I'm) going to* have acquired semi-institutionalized nonstandard spellings *gotta* and *gonna* respectively: *Gotta go now; Gonna go now* ». Ainsi, il est possible, dans un style très particulier, de supprimer *BE* ainsi que le sujet avec *gonna* entre autres. Cette remarque n'est pas faite pour *BE going to*. Cette différence pourra donc être discutée dans notre étude, tout comme les différents critères pour définir et classer les auxiliaires présentés dans la Figure 1.7.

- **Biber, Quirk & Johansson (1999)**

Dans la *Longman Gramman of Spoken and Written English*, les auteurs décrivent *BE going to* et *gonna* comme des SEMI-MODAUX, qu'ils définissent comme « fixed idiomatic phrases with functions similar to those of modals » (Biber, Quirk & Johansson*,* 1999 : 484), parmi lesquels se trouvent *(had) better, have to, (have) got to, BE supposed to,* et *BE going to*. Cette catégorie semble ainsi fusionner les catégories « modal idioms » et « semi-auxiliairies » de la grammaire précédente. Dans l'ouvrage de Biber, Quirk & Johansson, *BE going to* comme *gonna* sont considérés comme appartenant à la même catégorie: « the semi-modals are sometimes transcribed as two words and sometimes as a single contracted form » (*ibid.*, 1999 : 28). Ils mentionnent également qu'au niveau syntaxique les formes pleines de ces semi-modaux, lorsqu'ils sont utilisés en conversation, apparaissent souvent réduites, allant parfois même jusqu'à une réduction voire une suppression de l'auxiliaire (*ibid.,* 1999 : 484). Cette grammaire a attiré notre attention en particulier car les remarques des auteurs se fondent sur un travail de corpus : plus de 40 millions de mots ont été recensés pour leur grammaire, dans des registres très différents en anglais britannique et américain. Grâce à ce travail de corpus, ces auteurs montrent alors que les périphrases modales sont plus souvent utilisées à l'oral (*ibid.,* 1999 : 489), et plus particulièrement en anglais américain (*ibid.,* 1999 : 487). Ces deux caractéristiques rejoignent les définitions présentées données en 1.1.1.

Dans leur section consacrée à la grammaire de l'oral, dans un chapitre intitulé « The grammar of conversation », les auteurs reviennent sur les semi-modaux, et précisent :

> Semi-modals such as *be going to, have got to*, and *had better*, particularly frequent in conversation (6.6.2), comprise a historically transitional category, and are becoming progressively grammaticalized, in that they are losing their association with the grammatical constructions they exemplify in their written form. For example, *be going to*, historically containing the progressive aspect of the verb *go*, no longer has the meaning associated with that form. Instead, it conveys futurity, typically associated with intention. […] A further sign of grammaticalization is that, in speech, these semi-modals are given a much reduced pronunciation orthographically represented by the spellings *gonna, gotta,* and *better* (with loss of *had*). […] For some time now a fresh wave of auxiliary creation has been under way, most clearly seen in the phonological reduction and semantic specialization of *be going to, have got to, had better*, and *want to*.
>
> (*ibid*., 1999 : 1051-1052)

Dans les trois grammaires consultées, Biber, Quirk & Johansson (1999) sont les seuls à associer explicitement *BE going to* et *gonna* – et le passage de l'un à l'autre – au phénomène de grammaticalisation, qui sera développé plus loin dans ce chapitre (Chapitre 1, Section 3.1). Ces auteurs insistent également sur la spécificité des diverses transcriptions orthographiques de ces semi-modaux :

> Regarding the pronunciation of any particular semi-modal token, we cannot draw any conclusions from its spelling in transcription. However, the fact that transcribers often find it more appropriate to render semi-modals in conventionalized non-standard written forms such as *gonna* is a sign that, for present-day English speakers, the standard written form, which preserves the historical syntactic origin of these forms, is often no longer felt to be appropriate.
>
> (*ibid.*, 1999 : 1052)

Il est intéressant de constater que ces linguistes perçoivent dans la transcription d'une forme – initialement orale – par une graphie non standard la marque d'un changement : si, à l'oral, *BE going to* est réalisé *gonna* et transcrit ainsi, ce serait parce qu'elle dénote quelque chose de différent de *going to*.

- **Huddleston & Pullum (2002)**

Enfin, dans leur grammaire de 2002, Huddleston & Pullum classent *BE going to* parmi les idiomes modaux. Cependant, ils précisent que, dans les périphrases verbales, seul le premier verbe est un auxiliaire, et non l'idiome dans son ensemble, ce qui pour eux est le cas pour *BE going to* mais aussi pour *have got, had better/best, would rather/sooner* : « it is just the first

verb (*be, have, had, would*) that is an auxiliary, not the whole idiom » (*ibid.,* 2002 : 92). Nous observons ici une différence de vision par rapport à la grammaire de Quirk *et al*. En effet, Huddleston & Pullum considèrent ces idiomes en les scindant d'abord, quand, pour Quirk et ses collègues, le tout est considéré comme un semi-auxiliaire, à l'instar de Biber, Quirk & Johansson.

Huddleston & Pullum développent plus en détail le cas de *BE going to* en particulier, considérée comme une expression « idiomatique » (2002 : 210), en rappelant que l'idiome provient de l'auxiliaire *BE* et du verbe *go* à sa forme progressive dans une construction avec une proposition subordonnée en *TO*. Cette complémentation en *TO* constitue, selon eux, ce qui distingue une périphrase comme *BE going to* d'autres auxiliaires comme les auxiliaires modaux *WILL* ou *CAN*. Ils ajoutent : « The idiom differs from ordinary *be going* in that *going* is virtually inseparable from the following *to*; in some varieties the *to* may be incorporated into a compound verb [gənə] » (*ibid.,* 1985 : 210-211). Par là-même, ces auteurs reconnaissent l'existence de *gonna*, mais ils ne présentent ici que sous sa transcription phonétique, et non orthographique.

Dans l'ouvrage entier, la grammaire d'Huddleston & Pullum contient uniquement deux entrées pour *gonna*, dont une note. En particulier, *gonna* est traité comme non-standard, mais ce n'est pas exactement le cas de *BE going to*, contrairement à la grammaire de Quirk *et al*, plus ancienne. Si *BE going to* n'est pas entièrement non-standard, Huddleston & Pullum précisent quand même qu'on trouve la forme dans un style généralement informel (« relatively informal style », 2002 : 211). Cela peut refléter un changement de vision et une plus grande acceptation de certaines formes entre les deux grammaires, entre 1985 et 2002. Plus particulièrement, dans une section traitant de variétés d'anglais comme l'AAVE (African American Vernacular English) et le Cockney, Huddleston & Pullum donnent un exemple où *gonna* est utilisé, et où la phrase entière est jugée comme non standard : « *You gonna spend your whole life [not trustin' nobody]?* » (*ibid.*, 2002 : 846). Il est intéressant de constater que, lorsqu'ils proposent une version standard juste en-dessous, ces linguistes « développent » *gonna* en *BE going to* : « *Are you going to spend your whole life [not trusting anybody]? »*, et ne le remplacent pas par un autre verbe dénotant le futur, comme l'auxiliaire modal *WILL* : *Will you spend your whole life not trusting anybody ?*

Sur le plan sémantique, cette grammaire de 2002 traite du sens de *BE going to* par comparaison avec l'auxiliaire modal *WILL*, les deux exprimant la notion de futurité. Si cela fait l'objet d'une section à part dans notre étude (Voir Chapitre 1, Section 2.2.4.), mentionnons néanmoins quelques remarques faites par les auteurs sur *BE going to* : la forme *to* met davantage l'accent sur la situation d'énonciation, c'est-à-dire le moment présent à partir duquel le·a

locuteur·rice envisage l'événement futur (« greater focus on matrix time », *ibid.,* 2002 : 211). En outre, Huddleston & Pullum précisent que *BE going to* exprime de l'intention, quand *WILL* exprime une volonté. Cette distinction se remarque plus particulièrement à la négation. Ils donnent pour exemple : *« I have asked her to join us but she's not going to / won't. »* (*ibid.,* 2002 : 212). En effet, comme ces auteurs l'expliquent dans cet exemple, le refus de volonté est clair avec *won't*, quand *not going to* peut apparaître plus neutre et nuancé : *mais elle ne viendra pas / mais elle n'a pas l'intention de venir*.

Ainsi, la section 1.1.2. montre que *gonna* est très peu mentionné dans les grammaires – à l'exception de la grammaire orale – tandis que *going to* bénéficie d'une description plus détaillée. Qu'en est-il alors dans la littérature et dans les articles de recherche en linguistique ?

1.1.3. Des auxiliaires modaux émergents

Notre recherche progressive passe donc des dictionnaires aux grammaires de l'anglais, et se conclut par une recherche de la définition et de la caractérisation des formes étudiées dans des articles de recherche. Nous souhaitons ici nous intéresser à la description des formes *going to* et *gonna* dans la littérature, sans pour l'instant développer les théories linguistiques auxquelles le passage d'une forme à une autre peut être associé. Quels traitements sont réservés à *BE going to* ? À *gonna* ?

Dans les ouvrages et articles de recherche, la périphrase *BE going to* est caractérisée par de nombreux termes : « quasi-modals » (Collins, 2009), « emerging modals » (Krug, 2000), « semi-modals » (Leech, 2012) ou encore « periphrastic modals » (Biber *et al*., 2021 : 484). Hopper & Traugott désignent même *BE going to* comme un auxiliaire plein (« auxiliary », Hopper & Traugott, 2003 : 69). Cette diversité de termes montre bien que la forme relève du domaine modal, tout en ne correspondant pas entièrement à la définition classique d'auxiliaires modaux comme *CAN, WILL* ou *MUST*, peut-être en raison du paramètre « périphrastique » de *BE going to*, comme le suggèrent Biber *et al.* (2021). Cependant, cette hétérogénéité terminologique révèle également l'instabilité de la caractérisation de cette forme. Pour l'instant, nous choisissons de regrouper *BE going to* et *gonna* sous une même étiquette, empruntant au label de Krug (2000) et postulant que ces formes sont des AUXILIAIRES MODAUX EMERGENTS : elles regroupent un certain nombre de critères que nous pouvons associer aux auxiliaires modaux, mais ne sont pas encore assez fréquentes ni suffisamment conventionnalisées pour être considérées comme des auxiliaires modaux pleins. En outre, elles ne se rapprochent pas, sur le plan syntaxique, des autres auxiliaires modaux de la langue anglaise.

La périphrase verbale *BE going to* (et non *gonna*) a longtemps été étudiée dans la littérature. Dès 1923, Royster & Steadman écrivent sur le « going-to » futur (Royster & Steadman, 1923), tout comme Fries (1927) ou même Whyte (1944) qui compare *going to* avec les autres formes du futur *SHALL* et *WILL*. Whyte parle à ce propos déjà d'auxiliaires modaux pour les trois verbes. Royster & Steadman concluent leur étude en affirmant que *going to* est une forme véritablement modale, car elle implique des sens liés à l'immédiateté ou à la détermination : « In the common language of America today, *I will* and *I'll* are pure future forms and *I'm going to* the modal form » (Royster et Steadman, 1923 : 400).

Plus récemment, la périphrase BE *going to* a continué d'être étudiée par de nombreux linguistes depuis la fin des années 1990 : parmi eux, citons Nicolle (1997), Mair (1997), Brisard (2001), Szmrecsanyi (2003), Berglund (2005), Belladelli (2009), Collins (2009), Gesuato (2009) et Lansari (2009). Ces auteur·rices se sont attelé·es à l'étude de *BE going to*, mais n'ont que très rarement mentionné *gonna*, et de façon très superficielle.

Finalement, nous constatons à nouveau que *gonna* est peu abordée dans les articles de recherche portant sur *BE going to*. Surtout, les deux formes sont presque toujours étudiées ensemble, *gonna* n'étant alors considérée que comme une réduction phonétique de *going to*. Rares sont les linguistes qui distinguent clairement les deux dans leurs travaux. Parmi elleux, citons, entre autres, Poplack & Tagliamonte (1999), Berglund (2000), Krug (2000), Col & Duchet (2001), Lorenz (2013), Machová (2015) et Ahanda *et al.* (2022), chercheur·euses dont nous développerons plus amplement les travaux dans la Section 3. de ce chapitre. Ces linguistes se questionnent sur une potentielle différence entre *going to* et *gonna*, selon une grande variété de paramètres : le type de sujet, le type de verbe employé, le genre du corpus, le style, l'âge, etc. Nous nous inscrivons dans cette même perspective dans ce tapuscrit.

1.1.4. Going to, gonna *et autres auxiliaires modaux émergents*

Avant de poursuivre notre présentation de *BE going to* et *gonna*, il convient de noter que ces formes ont, dans la littérature, très souvent été associées à d'autres formes, ce que montrent les étiquettes mentionnées dans la Section 1.1.3. « Emerging modals » ou « semi-modals » représentent toute une catégorie de verbes qui obéiraient aux mêmes règles, présenteraient des caractéristique sémantiques communes (liées à la modalité) et évolueraient d'une façon similaire. Il s'agit ainsi de déterminer si la langue anglaise propose une même classe de verbes, au sein de laquelle opèrent les mêmes phénomènes qui sous-tendent le changement linguistique à l'œuvre pour *BE going to/gonna*.

La liste peut être variable mais, le plus souvent, voici les verbes qui sont regroupés – nous retenons ici la liste de Traugott (1997), reprise par Krug (2000) dans son ouvrage central

Emerging English Modals : *BE to, BE going to, HAVE to, ought to, had better, BE about to, BE able to, BE bound to.*

Ainsi, notre étude vise également à constituer un premier cas d'analyse approfondie dans le cadre d'une étude plus globale sur les auxiliaires modaux émergents : les cadres méthodologiques et analytiques exploités ici pourraient être réappliqués à d'autres formes comme *HAVE to/hafta, WANT to/wanna, got to/gotta, had better/betta* etc. Le choix a été fait de prendre *BE going to* comme cas d'étude car il s'agit de la forme qui semble être la plus avancée dans son changement linguistique, longtemps étudiée comme un exemple-type de la grammaticalisation (Hopper & Traugott, 2003 ; Petré & Van de Velde, 2018).

1.2. Origines des formes

L'origine de *BE going to* a longtemps fait l'objet de recherches et de spéculations. Si la plupart des linguistes sont parvenus à un consensus – pour *BE going to* notamment – certain·es expriment encore des désaccords quant à l'origine première de *gonna*. Nous décidons ici de présenter l'hypothèse majoritaire, avant de nous pencher sur d'autres pistes potentielles que nous estimons sources de discussion.

1.2.1. Retracer l'origine de BE going to

L'histoire et l'origine de *BE going to* et de son processus de grammaticalisation (voir Section 3.1.) ont été retracées par plusieurs auteur·rices, notamment Mitchell & Robinson (1986), Perez (1990), Denison (1993), Danchev & Kytö (1994), Elsness (1994), Poplack & Tagliamonte (1999), Disney (2009a, 2009b), et Petré & Van de Velde (2018).

Perez (1990) reprend l'histoire de *BE going to* à son origine, pour retrouver le moment où *go* + progressif a été associée à la préposition *to*. Tout d'abord, elle identifie deux potentielles étymologies à *go* en Viel Anglais (Old English – OE, 500 – 1100 ap. J-C). L'ancêtre le plus probable de *go* est OE *gān* mais, en Vieil Anglais, un autre verbe signifie également *go* : OE *gangan*. Les deux ont un sens d'immédiateté dans l'action. Selon Perez (1990 : 4), « these similarities in form and meaning could have produced a confusion between *gān* and *gangan* that is likely to have contributed in some way to the development of modern-day *go* ». En outre, la linguiste précise qu'il est possible que *gān* et *gangan* soient en fait issues d'un même verbe, où *gangan* ne serait alors qu'une réduplication pour ajouter de l'emphase, ou bien *gān* une forme contractée de *gangan*. Dès cette période, Perez note que *go* est un candidat propice à pouvoir exprimer le futur et la notion de progressivité.

L'ajout de la forme progressive en *-ing* perm*et al*ors de renforcer l'idée d'une action en cours. L'origine exacte du progressif a longuement été débattue (Kranich, 2010 ; Scheffer, 1975) et le progressif pourrait avoir deux origines étymologiques différentes – mais potentiellement complémentaires, comme l'expliquent Perez (1990) et Scheffer (1975) : le suffixe *-ung* ou le suffixe *-ende*, qui fut ensuite en compétition avec le suffixe *-ing* en Moyen Anglais (Middle English, ME, 1100 – 1500).

Perez montre que *going* + *to* n'a longtemps pas été la collocation la plus fréquente, particulièrement en Vieil Anglais. L'un des premiers – et seuls – exemples retrouvés date de 855 environ :

ða	*sume*	*dæge*	*wæs*	*he*	*to*	*ðam*	*baðe*	*gangende*
then	some	day	was	he	to	the-dat	bath-dat	going

"Then one day as he was going to the bath ..." [c 855]
(Gregory's Dialogues, C p3 line 4)

Figure 1.8 – Un des plus anciens exemples de going + to *en Vieil Anglais (*gangende + to*), repris chez Perez (1990 : 7)*

Ce n'est qu'en Moyen Anglais que *going to* prend alors véritablement la forme morphologique de *going(e)* ou *goyng(e)* + *to(o)*, et que les formes se suivent véritablement sur un plan syntaxique, comme nous pouvons le voir ici :

Philip (...) was going too ðe ouer Greece (Alisaunder of Macedoine, line 901)

Figure 1.9 – going + to *en ME, repris chez Perez (1990 : 7) et adapté de Scheffer (1975)*

Perez souligne que si tous les composants de ce qui deviendra le semi-auxiliaire *BE going to* sont déjà présents, la construction est encore peu fréquente et ce n'est qu'à partir de l'anglais moderne naissant (Early Modern English, EME, 1550 – 1700) qu'elle s'établit véritablement : « These developments enable the construction to become an indivisable phrase, *be going to* rather than a combination of auxiliary verb + present participle + preposition. » (Perez, 1990 : 9). En outre, ce développement présente aussi le passage de *to* préposition à *to* opérateur verbal.

Néanmoins, jusqu'à cette période, *BE* + *going* + *to* a un sens purement locatif (appelé « andatif »), et n'exprime pas encore le futur. En Moyen Anglais, la forme n'est d'ailleurs suivie que par des syntagmes nominaux, et commence à être suivie par des formes infinitives à partir de l'anglais moderne naissant (EME), notamment dans l'œuvre de Shakespeare, comme le montrent Perez (1990 : 9) et Disney (2009 : 67) :

(1) PISANIO: I was ***going****, sir,* ***To*** *give him welcome. Exit*

(*Measure for Measure, III.ii*, Shakespeare 1604)

Ce changement syntaxique ouvre la voie à un changement sémantique : « extension from "travelling to a place", to "travelling to perform an action:" that is, the infinitive implicitly involves intention » (Perez, 1990 : 9). Disney (2009) note que BE *going to* exprimant le futur avec une notion d'immédiateté (sans agentivité) apparaît dès le XVII[e] siècle, comme BE *going to* exprimant l'intention. Il remarque aussi une forte augmentation de la fréquence de *going to* + inf. pour exprimer l'intention (« purposive » *go*) à partir du milieu du XVII[e] siècle. Cependant, ces changements sémantiques et syntaxiques ne sont qu'embryonnaires : Disney compte 29 occurrences de *going to* + inf. dans toute l'œuvre de Shakespeare, et Danchev & Kytö (1994: 69) identifient le premier exemple de la construction en 1482 :

> *(2) Therefore while this onhappy sowle by the vyctoryse pompys of her enmyes was* ***going to be broughte*** *into helle for the synne and onleful lustys of her body.*
>
> (*The Revelation to the Monk of Evesham*, 1482 : 43)

Cet exemple, souvent cité dans la littérature, révèle la première occurrence repérée de *BE going to* grammaticalisée. Cependant, plus récemment, Petré & Van de Velde (2018) ont montré que la conventionnalisation de la grammaticalisation de *BE going to* aurait plutôt eu lieu entre 1620 et 1640. Ils estiment alors que l'exemple de 1482 est un cas rare pour l'époque, et que la pratique grammaticalisée n'est pas encore institutionalisée.

À la même période, *BE going to* est associée dans des grammaires à *BE about to* en tant que construction permettant de dire le futur, mais déjà affiliée uniquement à l'oral :

> The forms, *to be about, being about*, which are set down in the future of the infinitive mood, and in the future participle, are little used at present; for the participle *going* is now commonly substituted instead of *about*; as, *to be going to have, being going to have*. But this is only in the language of conversation.
>
> (Ward, 1765 :396)

Si *BE going to* peut désormais être utilisée pour exprimer de l'intention, il est difficile de savoir à quel moment le sens de mouvement, encore inhérent dans des exemples comme (1), disparaît dans *BE going to*. L'un des arguments avancés par Perez, et nous souscrivons à cette

analyse, est la présence de *going to* avec un autre verbe exprimant le mouvement, comme *go*. L'autrice trouve un exemple de cela dès 1844, chez Dickens[9] :

(3) He was always, in a manner, ***going to go****, and never going.*

(*The Life and Times of Martin Chuzzlewit,* Dickens*,* 1844)

Pétré & Van de Veld (2018 : 880) en proposent un exemple encore plus ancien, datant de 1727 :

(4) If a Contention should be ***going to go*** *to Begin, Oh! let it BE left off before 'tis Begun.*

(*Cotton Mather*, 1727)

Un autre critère sémantique attribuable au passage d'un *BE going to* lexical à une construction grammaticalisée – outre l'absence de mouvement – est l'absence de contrôle. Comme le rappellent Petré & Van de Veld (2018 : 881), pour utiliser le verbe lexical *to go*, le sujet doit avoir un contrôle sur la situation : « The main verb *go* when referring to motion requires the subject to BE in control of that motion ». Ainsi, un élément clé du changement linguistique et de la grammaticalisation de cette forme est précisément cette absence de contrôle (« *lack of control* »), longtemps à tort attribuée exclusivement à l'usage du passif avec *going to*, mais qui peut finalement être élargie à un grand nombre grand nombre d'emplois, notamment avec le passif ou encore avec des sujets non animés.

Finalement, Disney souligne que ce n'est qu'au XX^{e} siècle que « the form/meaning pairing "be going to + infinitive = prediction based on evidence" » devient une construction véritablement établie, et suffisamment fréquente pour être considérée comme telle, ce qui est corroboré par Krug (2000 : 4), qui ne présente *BE going to* comme une construction véritablement courante en termes de fréquences absolues qu'après 1850. Le sémantisme invoqué par Disney constitue en réalité un deuxième épisode dans la grammaticalisation de la construction *BE going to*. Cette étape, que Krug (2000) et Petré & Van de Veld (2018) mentionnent également, représente le passage de l'expression d'un futur immédiat à la possibilité pour la construction d'exprimer un futur non-immédiat. Ainsi, la construction grammaticalisée telle qu'on la connaît aujourd'hui reste relativement récente, même si elle prend ses racines dans le Vieil Anglais.

[9] Le COHA (Corpus of Historical American English, Davies, 2010) note une première occurrence à la même époque, en 1842, dans *Sporting Scenes and Sundry Sketches*, de Henry William Berbert : « but if them two sailors is **a going to go,** I sha'nt go ».

Enfin, Perez (1990 : 12) remarque une grande variation dans l'écriture de la construction *BE going to*, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Toutefois, « the restrictions of the prescriptive era prevented it from appearing frequently in the literature ». Outre ces restrictions dues au prescriptivisme, Krug (2000 : 196) souligne qu'il faut attendre environ 30 ans avant qu'un changement linguistique apparent à l'oral puisse se retrouver dans des exemples à l'écrit.

Il est légitime de se demander pourquoi ce changement – du mouvement au futur – est apparu avec *go*, et non avec un autre verbe. Or, ce phénomène existe dans un grand nombre de langues avec des équivalents de *go* (« *go*-futures », Bybee *et al.*, 1994). Si ce processus a pu se déclencher avec *go*, c'est parce que le sémantisme du verbe est « non-marqué », comme l'expliquent Bybee *et al*. (1994) : *go* est la forme de mouvement la plus neutre, en comparaison à *stroll, run, wander,* etc. *Go* peut être utilisé avec n'importe quel type de sujet, et dans n'importe quel type de situation. Ce sémantisme général perm*et al*ors plus facilement l'utilisation d'un tel verbe pour des fonctions grammaticales.

1.2.1. Retracer l'origine de gonna

BE going to a avec le temps pu être contractée sous la forme de (*BE*) *gonna*. Ce processus est un processus à la fois phonétique et morphosyntaxique (Pullum, 1997). La forme est apparue à l'oral d'abord (Petré & Van de Veld, 2018), puis a été retranscrite à l'écrit sous la forme *gonna*. La forme est apparue en conséquence d'un processus de grammaticalisation (voir Section 3.1.) et d'une fréquence importante de *BE going to* à l'oral. Ainsi, les locuteur·rices ont tendance à contracter ces mots, résultant en l'univerbation *gonna*.

Si nous nous en tenons à l'écrit, *gonna* est une forme relativement récente. Une recherche dans le COHA (The Corpus of Historical American English, Davies, 2010) montre une première occurrence de *gonna* en 1917, dans la pièce de Thomas Augustus *The Copperhead* :

*(5) It's **gonna** make it hard in Pennsylvania*

(T.Augustus, *The Copperhead*, 1917)

Cependant, comme le soulignent Col & Duchet (2000), il est difficile de savoir exactement à quel moment la forme est apparue car la forme était considérée comme non-standard et donc évitée dans les transcriptions et les écrits: « L'apparition de *gonna* est difficile à dater, du fait

de l'évitement graphique dont cette forme semble être victime ». L'*Oxford English Dictionary* (OED) répertorie la première occurrence de *gonna* en 1806, dans les écrits d'Andrew Douglas.[10]

Afin de mieux visualiser la différence de fréquences entre *BE going to* et *gonna*, et leurs évolutions dernièrement, la Figure 1.10 – Occurrences de BE going to et gonna dans le COHA, de 1890 à 2019 présente ces fréquences dans le COHA :

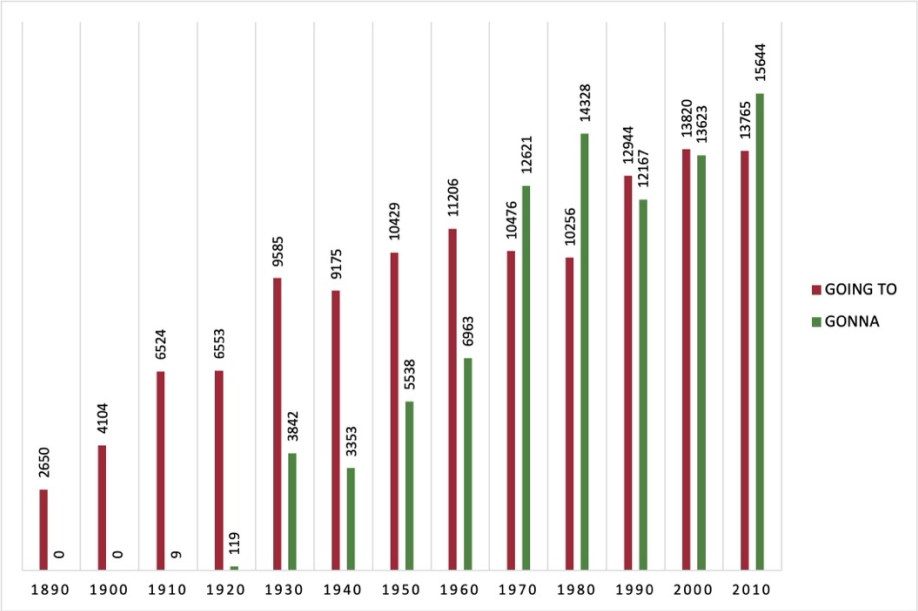


Figure 1.10 – Occurrences de BE going to *et* gonna *dans le COHA, de 1890 à 2019*

Nous pouvons remarquer dans la Figure 1.10 l'augmentation des deux formes en anglais américain, surtout à partir des années 1930 pour *BE going to*, et à partir des années 1970 pour *gonna*, date à laquelle le nombre d'occurrences de *gonna* par décennie dépasse celui de *BE going to*.

Pour certains auteurs (Budts & Petré, 2016 ; Petré & Van de Velde, 2018), la coalescence de *BE going to* à *gonna* marque également un élargissement du sens de la construction, à savoir le passage de l'expression d'un futur immédiat à un futur non-immédiat. S'il faut noter que ce changement sémantique n'est pas valable que pour *gonna* mais pour *going to* également, il est intéressant de remarquer qu'un changement morpho-syntaxique amène aussi un changement sémantique.

[10] https://www.oed.com/dictionary/gonna_v

1.3. Présence de ces formes dans des variétés d'anglais non britanniques ou américaines traditionnelles (SBE ou GA)

Les sections précédentes se sont efforcées de développer les origines de *BE going to* et *gonna* à partir des deux variétés d'anglais les plus connues et les plus traditionnelles : l'anglais britannique et l'anglais américain. Seulement, certaines études sur *going to* et *gonna* pointent vers une possible influence de l'anglais afro-américain (AAE) dans l'utilisation de ces formes aux États-Unis. C'est par exemple l'hypothèse qu'en fait Eisenstein (2015 :171) : « Multiword phenomena include gonna, gunna, imma, finna, and fitna. Such examples, which Preston (1985 : 328) calls 'allegro spellings', may be best viewed as derived from the system of tense and aspect in African American English (Green, 2002) ». Dans notre propre expérience de la forme dans la culture populaire, elle est aussi souvent associée à des personnages afro-américains. Nous avons donc décidé de consacrer cette section à l'exploration du lien possible entre *going to/gonna* et diverses variétés d'anglais.

Les formes d'anglais parlé les plus connues sont le SBE : Southern British English, parfois appelé R.P. (Received Pronunciation), et le GA : General American. Ces deux variétés d'anglais regroupent les variétés les plus traditionnelles de la langue, font office de normes lorsqu'il est question d'étudier ou de comprendre la langue anglaise, et ce sont à partir de ces normes que les données développées dans les sections précédentes ont donc été présentées. *Going to* est plus largement associée à un anglais américain qu'à un anglais britannique selon les dictionnaires étudiés Section 1.1.1. Seulement, qu'en est-il de ces formes verbales dans d'autres variétés d'anglais ? Certaines variétés d'anglais peuvent-elles nous permettre de mieux comprendre les sens et statuts attribués à *BE going to* et *gonna*, et le passage d'une forme à l'autre ?

Selon nos recherches, cette influence – si influence il y a – serait principalement Ébonique, de la notion d' « ebonics », inventée par Robert Lee Williams en 1973, concrétisée dans un livre édité en 1975 (Williams, 1975). Il définit la notion comme « the linguistic and paralinguistic features which on a concentric continuum represents the communicative competence of the West African, Caribbean, and United States slave descendant of African origin. It included the various idioms, patois, argots, idiolects, and social dialects of black people especially those who have been forced to adapt to colonial circumstances. » (Williams, 1975 : vi). Ainsi, *Ebonics* fait référence à l'anglais afro-américain, mais aussi à d'autres variétés d'anglais comme celles parlées par des personnes noires en Jamaïque ou aux Caraïbes en général, variétés que nous tenterons ici succinctement d'explorer dans le cadre de l'étude de *going to/gonna*.

1.3.1. African American English (AAE)

L'objectif de cette section n'est pas de faire un examen détaillé des liens qui peuvent exister entre certaines variétés d'anglais et les variétés d'anglais plus standards que sont le SBE et le GA, mais plutôt de nous focaliser sur les formes de *going to* et *gonna*, ou des formes proches, que nous retrouvons dans ces variétés.

Si les origines de l'African American English, aussi appelé African American Language (AAL) et parfois African American Vernacular English (AAVE)[11], ne sont pas certaines, plusieurs linguistes lui prêtent une origine d'abord créole, des langues parlées par les esclaves issu·es de la traite négrière – hypothèse créoliste (Mufwene *et al.*, 1998 ; Rickford, 2015 ; Rickford & Rickford, 2000 ; Winford, 1998) – et donc venant de nombreux créoles différents (Caribéens entre autres, eux-mêmes venant probablement de divers pays d'Afrique, Dalby, 1972), quand d'autres linguistes lui supposent une origine d'abord anglaise – hypothèse angliciste (Poplack, 2000 ; Schneider, 1989 ; Van Herke, 2015) –, dans un objectif d'adaptation à la langue parlée par les colons. Comme l'expliquent Holm (1984), Winford (1997, 1998) et Green (2002 : 10) entre autres, ces deux hypothèses ne sont pas contradictoires, et il est fort possible que l'AAE que nous connaissons aujourd'hui soit né de ces influences diverses.

Dans son ouvrage dédié à l'AAE, Green propose une description générale des auxiliaires utilisés en AAE et les présente sous forme de Tableaux (2002 : 36-37). Pour le futur, deux auxiliaires semblent être possibles – et potentiellement en concurrence : *WILL* et ses variants, et *gon* et ses variants. Concernant la concurrence entre les deux formes, qui existent aussi en SBE et GA, les linguistes spécialisé·es dans l'AAE notent que *BE going to* et ses variants sont généralement préférés à *WILL* dans cette variété d'anglais (Poplack & Tagliamonte, 1999 ; Winford, 1998). Le Tableau pour le futur est présenté Figure 1.11.

[11] Ce que nous appelons dans ce tapuscrit AAE a de nombreuses étiquettes différentes, certaines ayant été oubliées avec le temps, au profit de termes moins péjoratifs ou plus précis (*Black English, Negro Speech*, notamment). Entre autres, notons que de nombreux linguistes ne font pas forcément une distinction entre l'AAE et l'AAVE, traitant les deux comme la même variété d'anglais. Toutefois, nous souhaitons préciser que le terme « vernaculaire » peut parfois avoir des connotations péjoratives, raison pour laquelle nous préférons autant que possible l'emploi du terme plus neutre AAE dans notre étude.

(3) a. **Future tense**

Future	**Emphatic affirmation**	**Negative**
'a eat, run, rub	WILL eat, run, rub	won't eat, run, rub

(reduced *will* ('*a*) attaches to the preceding pronoun, as in *I'a*, *she'a*)

(3) b. **Future tense**

Person, number	**Future**	**Emphatic affirmation**	**Negative**
1st sg.	I'ma eat	–	I ain't gon/ I'm not gon
2nd, 3rd sg, pl.	gon eat		ain't gon/not gon

(Note: There are also variations such as *I'm gonna*/*I'monna* and *you gonna*.)

Figure 1.11 – Auxiliaires du futur en AAE, extrait de Green (2002 : 36)

Nous remarquerons qu'un des deux auxiliaires de prédilection pour le futur n'est donc pas *BE going to* ici, comme en GA ou SBE, mais bien *gon* ; et l'autrice note plusieurs variants possibles, notamment avec *I* (*I'ma eat, I'monna* et *I'm gonna*) et le variant *gonna*, sans *BE*.

Cette forme (*gon*) est corroborée par d'autres linguistes, comme Labov (1972 : 357) dans son étude sur l'élision[12] de la copule *BE* avec « gon(na) » ou bien encore DeBose (2015) qui, en s'intéressant au système de TMA (Temps, Modalité et Aspect) de l'AAE, parle de « future tense marker « gon » […] (pronounced /gõ/) » (DeBose, 2015 : 372). Dans son ouvrage fondateur de 1972, Labov (1972 : 24-25) note différents variants possibles en AAE (nous avons gardé ses transcriptions) : « Various forms derived from going to are quite frequent: *gonna, gon', 'on', gwin,* and with *I, I'm'na* and *I'ma* [ɑmənə, ɑmə]. ». En général, les auteur·rices qui parlent du marqueur de futur en AAE font référence à *gonna* ou *gon* comme forme verbale indiquant explicitement un évènement futur.

Notons que dans la Figure 1.11 ci-dessus, Green présente comme variant possible pour *WILL* en AAE le morphème enclitique « 'a », pouvant donner *I'a, She'a* ou même *We'a* ou SN'a comme dans des exemples qu'elle donne un peu plus loin, sur le futur contracté (Green, 2002 : 40) :

*(6) Bruce**'a** study when he get home.*

*(7) We**'a** put the cakes in the oven.*

(6) et (7) seraient des formes contractées de *Bruce will study* […] et *We will put* […]. Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que ce morphème *'a* se retrouve également dans

[12] Nous souhaitons préciser que nous avons choisi dans ce tapuscrit de parler d'« élision » pour l'effacement possible de l'auxiliaire *BE* avec *going to, gonna* et d'autres variants de ce paradigme, estimant que, si le terme « élision » semble principalement utilisé pour parler de données orales, comme l'existence des variants de *going to/gonna* semble pouvoir trouver son origine dans des contractions à l'oral, ce terme pourrait alors également être employé pour des données écrites.

*gonn**a***, et dans *I'm**a***, qui est une contraction de *I'm gonna*. Peut-être est-il alors difficile de savoir à quel point ce morphème est une réduction de *WILL*, ou de *gonna* en AAE.

Toujours d'un point de vue morphosyntaxique, un élément prototypique de l'AAE concerne l'élision de la copule (« copula delition »), à savoir *BE*[13]. Ce phénomène peut avoir lieu dans une grande variété de contextes en AAE, y compris avant *gonna*. Labov a longtemps étudié ce phénomène (Labov, 1969, 1972, 1982 ; Labov *et al.*, 1968), à partir de populations différentes aux États-Unis, toutes parlant une forme d'Ébonique (AAE, Gullah, Jamaican English). Ses études montrent la place importante de l'élision de la copule en AAE, et tout particulièrement avant *gonna*, comme le montre la Figure 1.12, reprise de Labov (1982 : 189) :

Percentage Deletion of *is* for Four Black Dialects
(from Labov 1982, p. 189)

	___*NP*	___*Adj*	___*Loc*	___*V*	___gonna
New York City: Cobras (BEV)*	14%	72%	31%	59%	78%
Los Angeles adults (BEV)**	32%	56%	33%	62%	72%
Gullah (see tables 1 and 2)	11%	62%***	22%	28%****	88%
Jamaica (see tables 1 and 2)	22%	66%	17%	17%	32%

*Labov draws this analysis from Baugh (1979, pp. 180–81); Baugh's data come from "26 recordings of the Cobras [a Harlem street gang in the 1960s] made by [John] Lewis and [Clarence] Robbins" (Labov 1982, p. 187).

Figure 1.12 – Pourcentage de suppression de « is » *dans quatre variétés Éboniques (Labov, 1982 : 189)*

Labov note que le schéma est le même, que ce soit pour la contraction ou la suppression de *BE*, peu importe le contexte. En outre, « we find that the following general principle holds without exception: wherever SE [Standard English] can contract, BEV [Black English Vernacular] can delete *is* and *are* and vice versa; wherever SE cannot contract, BEV cannot delete *is* and *are*, and vice versa. » (Labov, 1972 : 73). Labov ainsi que d'autres linguistes comme Rickford & Rickford (2000 : 116), en étudiant le phénomène, ont remarqué des préférences collocationnelles ou syntaxiques pour l'élision de la copule : « they delete *is* and *are* least often

[13] Soulignons tout de même, comme le fait Labov (1969 ; 1972a), que le terme « copula » ici ne s'applique pas dans le cadre grammatical dans lequel la notion est généralement entendue. En effet, *BE* peut être distingué du fait que la forme joue, en fonction des contextes, un rôle d'auxiliaire, comme dans l'aspect *BE + V-ing* ou le passif par exemple, ou bien un rôle de copule, comme lorsqu'il est suivi d'un adjectif ou d'un SN (*She is a boss ; He was tired*). Cependant, dans le cadre de l'analyse de l'AAE notamment, le concept de « copula delition » (suppression de la copule) est utilisé pour faire référence à tous les cas dans lesquels *BE* peut être supprimé, qu'il soit en réalité auxiliaire ou copule. Si Labov (1969 ; 1972a) estime que cette différence n'est pas d'importance dans le cas de l'élision de *BE*, Winford (1997) considère au contraire que cette distinction se doit d'être gardée et étudiée.

before a noun ("*He a man*"), more often before an adjective ("*He happy*") and most often before *going to* or its reduced forms, *gonna* and *gon* ("*He gon tell Mama*") » (Rickford & Rickford, 2000 : 116). Ces réflexions sur l'élision en fonction de certains paramètres syntaxiques amènent Labov à proposer le continuum suivant :

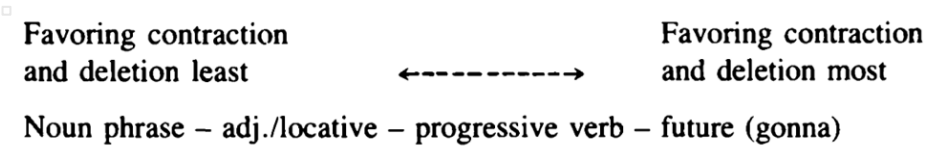


Figure 1.13 – Continuum des éléments favorisant l'élision de la copule (adapté de Labov 1969, 1972)

Il est intéressant de voir que la plupart des éléments concernent des catégories syntaxiques, quand *gonna* est un élément en soi et à part entière, suffisamment important pour qu'il constitue une catégorie en soi.

Plusieurs linguistes (Holm, 1984 ; Mufwene, 1996 : 10 ; Rickford, 1998 : 183) associent cette absence de copule avant *gon(na)* comme une preuve de l'origine créole de la forme, qui viendrait du marqueur pré-verbal *irrealis*[14] / de l'irréel *go* (hypothèse dite « créoliste »). Ce phénomène pourrait alors être relié aux notions de « convergence » et d'« hybridation », comme présentées par Aslanov *et al.* (2022). En reprenant et traduisant Bollée (1982 : 70), iels définissent la convergence comme suit : « La convergence fait référence au fait que des structures similaires présentes dans deux langues en contact se rencontrent et se renforcent mutuellement ou qu'une tendance observable dans une langue se grammaticalise sous l'influence d'une structure présente dans une autre langue. ». Le contact entre les différentes langues, variétés et créoles explique que des phénomènes similaires puissent se retrouver entre l'AAE et d'autres variétés que nous développons un peu plus loin, comme le Gullah et l'anglais jamaïcain. Ainsi, Rickford (2015 : 43) présente des résultats de ses études avec d'autres collègues pour une comparaison entre l'élision de la copule dans l'AAE et dans d'autres créoles anglais (Figure 1.14) :

[14] « Realis refers to situations that have already occurred or are in the process of occurring, while is refers to unrealized states and events, including, but not limited to, predictions about the future. » (Poplack & Tagliamonte, 1999 : 322). L'irréalis inclut donc le futur, mais aussi le conditionnel, l'hypothétique, etc.

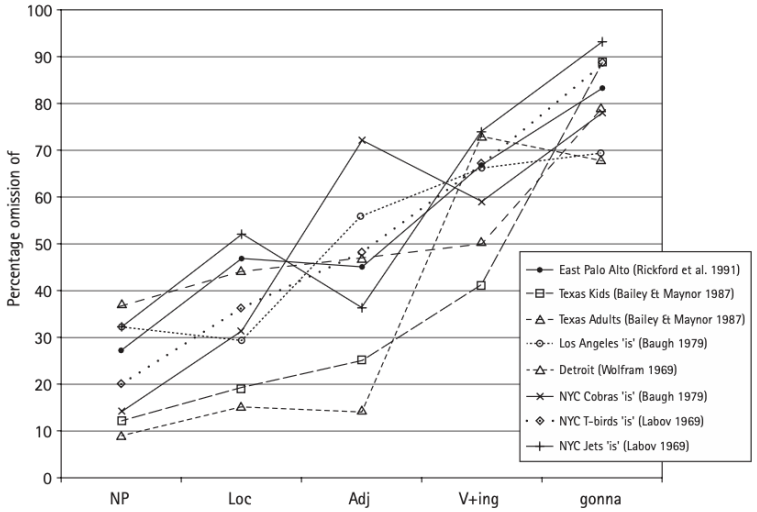


FIGURE 2.1 Copula absence in contemporary AAVE (from Sharma and Rickford 2009, 64, based on table 6.16 in Rickford 1998, 190).

Notes: Average R_S (correspondence to AAVE order): .93 ($p < .05$, nearly perfect correlation); Cronbach's α (internal consistency): 0.969.

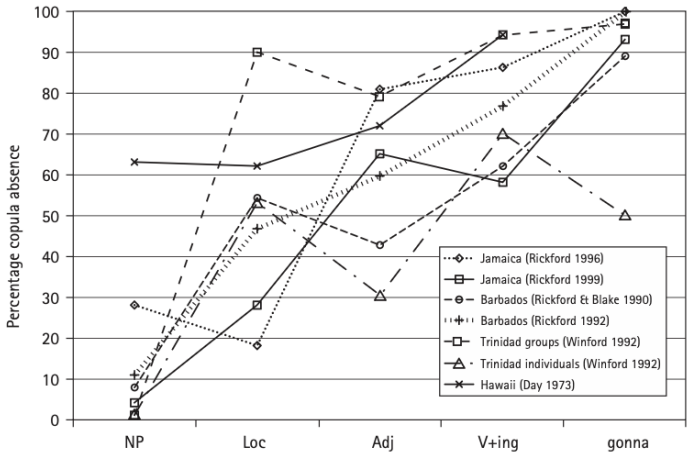


FIGURE 2.2 Copula absence in Creoles (from Sharma and Rickford 2009, 64, based on table 6.16 in Rickford 1998, 190).

Notes: Average R_S (correspondence to AAVE order): .84 (very strong correlation); Cronbach's α (internal consistency): 0.951.

Figure 1.14 – Absence de la copule en AAE et dans divers créoles, repris chez Rickford (2015 : 43)

Nous remarquons que les courbes suivent généralement la même direction et toutes les variétés, à l'exception du créole trinidadien, présentent le taux d'absence de copule le plus fort avec *gonna*. Ces linguistes montrent donc que ce n'est pas qu'une simple coïncidence, et que l'AAE est donc bien en lien avec des créoles anglais, principalement des Caraïbes.

8.1.2. Variétés d'origine créole

Des études intéressantes nous montrent une potentielle origine de *gonna* dans des créoles anglais ayant des racines africaines. Notamment, les linguistes montrent des formes indiquant le futur à partir du verbe *go* dans certaines variétés d'anglais et dans certains créoles anglais, formes qui ressemblent souvent plus à *gonna* – ou d'autres variants plus contractés –

que *going to*. Nous souhaitons ici plus particulièrement développer le cas du Gullah et de créoles caribéens (Jamaïcain en particulier).

Dans *A Handbook of Varieties of English*, Schneider (2004 : 1107) note un certain nombre de marqueurs pour exprimer le futur dans les créoles : « To mark future events, creoles have a wide range of preverbal markers, including *ga* (Gullah), *gwine* (Gullah, JamC, CAmC), *go/goin'* (eastern CarCs, TobC, TrnC; reduced to o in SurCs), *gon* (Turks Island, Anguilla), *wi* (Turks, CAmC), *sa* (GuyC, SurCs), and *wan* (BelC and other CAmCs). » À l'exception des trois derniers (« wi », « sa » et « wan »), tous les autres marqueurs sont reliés, de près ou de loin, à *go*.

Le Gullah est une variété d'anglais parlée particulièrement aux États-Unis sur les littoraux en Géorgie, dans la Caroline du Sud et au nord de la Floride, dans les Sea Islands (Jones-Jackson, 1978 : 423) et qui s'est développée au XVIII^{e} siècle (Mufwene, 2008 :357). Le Gullah est considéré comme un créole anglais, mais son statut est régulièrement remis en question, notamment par Mufwene (2001 ; 2008). Pour Jones-Jackson (1978), le Gullah est généralement considéré comme un créole car la langue résulterait d'un mélange de plusieurs langues d'Afrique de l'Ouest et de l'anglais. Mufwene (1994, 2008) et Abdou (2014) expliquent que le futur s'exprime en Gullah par des marqueurs pré-verbaux, à savoir *g(w)in(e)* et *go/ga* (respectivement transcrits [gwaʲn] et [g(ə)], Mufwene 1994 : 61). Le système préverbal permet de marquer le temps à l'aide de marqueurs (mots ou morphèmes simples) puisque les verbes eux-mêmes ne prennent pas d'inflexion pour marquer le temps. Mufwene (2008 : 369-372) donne des exemples transcrits de ses terrains d'enquête :

(8) *Uh **ga** put up da drop net.*
*I'll put/I'm **going to** put the drop net*

(9) *We hear say Bill ain **ga** come*
*We heard that Bill isn't **going to** come*

Ces formes verbales, véritablement issues d'un mélange entre l'anglais et d'autres langues africaines, expriment donc le futur à l'aide de formes similaires à *gon* ou *gonna* (Weldon, 2003).

Mais le Gullah n'est pas la seule variété où les marqueurs *gon*, *goin/gwin* ou *go* sont utilisés pour marquer le futur. En réalité, Poplack & Tagliamonte (2000) expliquent que ce marqueur est utilisé dans la plupart des créoles à base anglaise : « The most widely used marker *go(n)/guo/o* (< *going to*) has reflexes in just about every attested English-based creole (Aceto, 1998; Bailey, 1966; Bickerton, 1975; Fayer, 1990; Gibson, 1992; Holm, 1988; Seuren, 1981; Winford, 1996; see also Faraclas, 1989; Hancock, 1987). Its frequency may explain the creole

origin many impute to variants of *going to*, particularly *gon(na)*, in contemporary AAVE and in Gullah (Mufwene, 1996:8) ». Le cas de *going to* n'est pas isolé : Raible (2003 :143) parle de « la similarité structurelle qui existe parmi un grand nombre de créoles », et ce dès 1871.

La littérature montre qu'il existe des marqueurs similaires en anglais caribéen (Aceto, 2004 : 1638 ; Facchinetti, 1998), en anglais Hawaïen (Sakoda & Siegel, 2004 : 1954) ou en anglais Trinidadien (Winford, 1992 : 33) par exemple. Rickford & Blake (1990 : 258) notent même que cela s'accompagne souvent d'une élision de *be*, notamment avec *I* comme : « I Ø gon be a Rasta », ici pour l'anglais parlé à la Barbade. Une forte influence créole et AAE pour *be going to* et *gonna* est donc à envisager.

2. Perspective sémantico-pragmatique : sens des formes verbales étudiées

Après nous être intéressée aux formes principales de l'étude, *BE going to* et *gonna*, ainsi qu'à leurs origines, il nous semble maintenant important d'étudier plus précisément le sens de ces formes verbales.

2.1. *BE going to* et *gonna* : des formes équivalentes ?

Gonna est une forme contractée de BE *going to*, d'abord issue d'un phénomène phonétique (voir Section 3.1.2. pour une discussion plus approfondie). Plusieurs chercheurs mentionnent la forme *gonna*, et en font une forme plus contractée et informelle que *BE going to* (Berglund, 2000a, 2000b ; Krug, 2000).

Il est intéressant de voir que BE *going to*, sans que la forme soit contractée, est déjà considérée comme une forme qui serait plus familière et utilisée dans des contextes informels : Mair (1997) et Mair & Hundt (1995), qui ont étudié *BE going to* dans des corpus britanniques écrits, font de *BE going to* la marque d'un processus de colloquialisation de l'écrit. La présence de *BE going to* à l'écrit, après avoir été très présent à l'oral (Berglund, 2000a ; M. G. Krug, 2000) serait alors une manière de montrer que l'écrit tend à devenir plus informel. Si *BE going to* et *gonna* sont généralement traitées ensemble – quand *gonna* est même mentionné – c'est parce que les auteur·rices estiment qu'il s'agit d'une même forme, avec les mêmes sens.

En effet, *BE going to* et *gonna* semblent avoir un sémantisme équivalent au premier abord, lié à l'aspectualité et la modalité. Ainsi, s'il existe une différence de sens, elle est mineure et peut-être concomitante d'autres paramètres comme l'énonciateur·rice ou bien le style du texte ou de la conversation dans lequel la forme est employée.

Ainsi, dans la section suivante (Section 2.2), nous considérerons *BE going to* comme forme de référence, en adoptant pour l'instant l'hypothèse que *BE going to* et *gonna* sont équivalentes, à l'exception d'une différence de registre ou de formalité. L'objectif de notre étude sera précisément d'examiner si des divergences plus profondes ou plus subtiles existent entre ces deux formes.

2.2. Une construction progressive ? (BE + V-ing)

2.2.1. Rappels sur le progressif en anglais

L'anglais compte plusieurs aspects grammaticaux, comme l'aspect perfectif ou l'aspect progressif. Le terme aspect vient du latin **specere* : observer, regarder. Ainsi, l'aspect permet toujours de dénoter un point de vue sur une situation. L'aspect progressif, schématisé *BE* + V- *ing*, consiste en *BE*, conjugué selon le temps et le sujet, et le verbe lexical au participe présent. Cet aspect grammatical présente le procès en jeu comme étant non-arrivé à son terme – la borne de gauche a été dépassée, le procès a débuté, mais la borne de droite n'a pas encore été atteinte. BE + *V-ing* permet donc de présenter un procès comme non-accompli, mais en cours d'accomplissement :

*(10) He **is** wash**ing** the dishes.*

Dans l'exemple (10), l'énonciateur présente la situation comme telle : le sujet *he* a débuté la situation <wash the dishes>, et ce procès n'a pas encore atteint son terme (qui serait : *the dishes are washed*). Ainsi, l'aspect progressif est souvent associé à une action « en cours » (aspect inaccompli) et, par effet de sens, à une action qui peut durer dans le temps.

Williams (2001 : 87) rappelle une différence sémantique importante dans l'utilisation du progressif face à la forme simple : le progressif implique l'idée que la situation est susceptible de changer, tandis que l'emploi du non-progressif implique alors que la situation n'est pas susceptible de changer. Ainsi, au passé, nous pouvons dire :

*(11) He **was** wash**ing** the dishes when the phone rang.*

Dans l'exemple (11), la situation <He – wash the dishes> était en cours au moment de l'énonciation mais gardera bien son aspect inaccompli, puisqu'elle a cessé sans arriver à sa borne de fin (*all the dishes are washed*), interrompue par <the phone – ring>. En ce sens, que *BE going to* ait une origine aspectuelle progressive pourrait indiquer qu'en utilisant cette forme,

l'énonciateur·rice signalerait que la situation peut être amenée à changer, ce qui ne serait pas possible avec l'emploi d'une forme simple comme *will*.

Dans son usage, Comrie (1976) définit le progressif comme impliquant typiquement des procès dynamiques et non des états, ce qui est effectivement le cas de *going*. En outre, Bybee *et al*. (1994), dans leur étude cross-linguistique, notent que la majorité des formes progressives dérivent d'expressions impliquant des éléments locatifs, et que ces formes progressives sont souvent grammaticalisées, ce qui se passe également avec *BE going to* (voir Section 3.1.).

Enfin, pour les énonciativistes (Théorie des Opérations Énonciatives, voir Section 3.3.), la forme en *-ing* du verbe lexical dénote une reprise : la situation prédicative dont il est question est considérée comme ancienne au niveau énonciatif. Adamczewski & Delmas (1982 : 58) parlent d'anaphorisation pour *BE + ing* : l'aspect grammatical (*BE +ing* et *HAVE +en*) est considéré comme un processus de phase deux. Ainsi, il reprend toujours une relation prédicative déjà préconstruite, pour y ajouter un point de vue. La relation prédicative dont il est question est donc déjà considérée comme validée et *-ing* est la marque de cette antériorité opérationnelle.

2.2.2. Progressif, sémantisme et effets de sens

BE going to, au niveau morphologique, correspond à l'auxiliaire *BE*, généralement conjugué, et au verbe lexical *go*, à sa forme de participe présent. Donnons pour exemple :

*(12) She is **going to** love this book!*

Ainsi, *BE going to* correspond bien morphologiquement à un aspect progressif. Dans l'exemple (12), *BE* est conjugué au présent, à la troisième personne du singulier. Le syntagme verbal est également composé du participe présent de *go* : *going*. Ce syntagme verbal semble avoir pour complément d'objet direct une proposition subordonnée nominale infinitive : [to love this book]. Or, comme le rappellent Huddleston et Pullum (2002 : 211) et Leech (2004), « *BE going to + Infinitive* here is a single construction, not to be confused with a combination of the verb of motion *go* with the infinitive of purpose. » (Leech 2004 : 80, §92). Huddleston et Pullum (2002 : 211) appellent cette forme un idiome et déclarent : « *going* is virtually inseparable from the following *to* ». Ainsi, la forme *BE going to* est à comprendre comme un tout, et ce tout a un sens particulier, qui se détache syntaxiquement et sémantiquement parlant de l'aspect progressif. Cela peut expliquer pourquoi certains dictionnaires et certaines grammaires mentionnées dans les sections précédentes y associent les termes d'« idiome » ou d'« expression » : *BE + going + to* constituent un tel idiome, et pas uniquement BE + *going* d'un côté, puis [*to + inf*] de l'autre.

Maintenant, pouvons-nous expliquer l'utilisation d'une forme progressive pour créer un tel idiome ?

La forme progressive signalant qu'une situation est en cours à T0, *BE go**ing** to* permet de rappeler que ce dont il est question a un lien direct avec la situation d'énonciation : des signes sont présents (causes ou intention) dans la situation à T0 et expliquent l'utilisation de cette forme. L'évènement dont il est question porte quand même certains éléments de l'aspect progressif, à savoir que « la situation est en cours » ; l'évènement a un intérêt au moment où la personne s'exprime.

2.2.3. Gonna est-elle toujours une forme progressive ?

La question d'associer *BE going to* a une forme progressive se pose d'un point de vue morphologique, syntaxique et sémantique. Seulement, qu'en est-il alors pour *gonna* ? La forme peut-elle être considérée comme progressive sur un plan morphologique ?

Tout d'abord, rappelons que *BE going to* n'a pratiquement jamais été considérée comme une forme progressive (voir Section précédente) dans la littérature. Comme l'explique Leech (2004 : §96) : « « BE going to has no non-progressive variant *go(es) to, and so it cannot really be considered a Progressive form, nor can it follow a Progressive: **I'm being going to*. »

Ainsi, un phénomène que nous commençons à trouver dans les corpus est l'ajout d'une forme progressive après la forme grammaticalisée, qu'elle soit *BE going to* ou *gonna*. Ce phénomène peut être relié à la généralisation de la forme progressive en anglais, mentionnée dans de nombreuses publications (Hundt & Mair, 1999 ; Mair & Hundt, 1995 ; Williams, 2002 ; Nesselhauf, 2007 ; Aarts *et al.*, 2010). Il semblerait alors que si une forme progressive peut être ajoutée après ces formes, *BE going to* et *gonna* n'auraient pas de sens de progressif associé (Azorin & Lansari, 2025) et la forme progressive qui suit serait un moyen de réinsuffler de la progressivité dans la périphrase verbale, agissant comme un « booster » d'aspectualité :

*(13) You're **gonna be freaking out** while you wait for the reply.*

(Azorin & Lansari, 2025, iWeb corpus)

Il est à noter que cette forme progressive peut avoir plusieurs nuances de sens aspectuelles, telles qu'un renforcement de la durée, une plus forte affirmation de la validation de la R/P (« hyper-assertiveness », Azorin & Lansari, 2025 : 120), etc.

2.3. Le rapport au futur

Au niveau sémantique, *BE going to* fait référence au futur. Il faut rappeler que la langue anglaise ne compte officiellement pas de temps futur (Fries, 1927), mais que l'on retrouve des expressions du futur. Comme Leech le souligne, « in English the major formal distinction of Present and Past Tenses can be associated with two major time zones, 'past' and 'non-past', so that future time is subsumed under 'non-past'. This helps to explain why English, which does not have a Future Tense as such, uses Present Tense (or Present Tense auxiliaries such as *will* and *is going to*) to express future time » (Leech, 2004 : 9, §4). Ainsi, l'anglais ne distingue que le passé et le non-passé, dans lequel se trouve alors le futur. Huddleston (1995) nuance cette position en précisant que ces expressions (*will/shall* et *BE going to*) ne sont donc pas des expressions du futur pour lui, mais des expressions modales et périphrastiques qui ont pour effet de sens d'exprimer la futurité – par la prédiction entre autres.

Un peu plus loin dans son ouvrage, Leech note cinq manières principales d'exprimer le futur (2004 : 76, §86)[15] :

- *will* (ou *shall*) + infinitif : *The parcel will arrive tomorrow.*
- *be going to* + infinitif : *The parcel is going to arrive tomorrow*.
- Présent progressif (ou présent en BE + *V-ing*) : *The parcel is arriving tomorrow*.
- Présent simple (« present futurate ») : *The parcel arrives tomorrow*.
- *will* (ou *shall*) + infinitif progressif : *The parcel will be arriving tomorrow*.

Il précise que, si ces formes verbales permettent toutes d'exprimer du futur, elles ont des nuances de sens qui permettent de les identifier, et ne sont donc pas interchangeables. Cela est en accord avec ce qu'exprimait déjà Dahl en 1985 concernant l'expression du futur : « English has e.g. both *shall, will,* and *be going to*, as alternative future auxiliaries. Normally, such alternating constructions differ in more or less subtle ways in their semantics » (Dahl, 1985 : 110). Si Dahl ne cite ici que ce qu'il considère comme étant des auxiliaires du futur, et non des temps ou aspects permettant d'exprimer le futur, il est intéressant de remarquer qu'il pose les trois formes verbales sur un même plan d'égalité, et les qualifie d' « auxiliaire ».

[15] Les exemples employés ici sont repris de Leech 2004 : 76.

2.2.1. Futur proche ?

Prenant en considération que *BE going to* permet d'exprimer le futur (Dahl, 1985 : 110 ; Leech, 2004 : 76 ; Huddleston et Pullum, 2002 : §10.2), il est pertinent d'essayer de déterminer le type de futur qu'il exprime. Quelles nuances de sens apporte *BE going to* par rapport aux autres expressions du futur ?

Tout d'abord, *BE going to* est lié à la notion d'immédiateté (« imminence », (Brisard, 2001 ; Nicolle, 1997). Lansari précise qu'une des valeurs traditionnelles de *BE going to* est d'indiquer le futur proche (Hopper & Traugott, 2003 : 89 ; Langacker, 1987 : 219 ; Lansari, 2009a : 26). Prenons la relation prédicative <the rock – fall> et essayons de la mettre au futur. Deux possibilités seraient :

(14) (a) The rock is ***going to*** *fall.*
(b) The rock ***will*** *fall.*

Dans l'exemple (14a), il semble que la validation de la relation prédicative est proche tandis que, dans (14b) le futur est plus indéterminé, et peut ainsi paraître plus lointain.

En ce sens, le futur exprimé par *BE going to* peut paraître comme « proche ». En réalité, et comme le rappelle Lansari (2009a : 27), ce sens du futur « proche » ou imminent tient du fait que *BE going to*, au présent, implique que, dans la situation d'énonciation, l'énonciateur voit déjà des signes de réalisation de la relation prédicative, ce qui n'est pas le cas avec *WILL*. Ainsi, ce lien avec le présent peut avoir pour effet de sens la notion de futur proche, mais ce n'est qu'une conséquence possible, en contexte. Cela peut se remarquer tout particulièrement dans des contextes oraux, comme une présentation par exemple :

(15) Now, I'm going to talk about my project.

Dans l'exemple (15), l'adverbe temporel *now* montre bien que la validation de la relation prédicative <I/talk about my project> est envisagée comme étant imminente, et *BE going to* indique alors un futur très proche. Comrie appelle cela l'aspect prospectif (« prospective aspect », (Comrie, 1976 : 64) : un état présent, lié à l'intention du sujet, est relié à une situation future. En ce sens, *BE going to* est donc orienté vers le moment présent (Palmer, 1979 : 144), ou du moins le moment de référence (présent lorsque *BE* est conjugué au présent, et passé lorsque *BE* est conjugué à une forme passée).

Cependant, Comrie (1976 : 64-65) note une différence entre le futur prospectif de *BE going to* et d'autres expressions avec un aspect prospectif comme *BE about to* et *BE on the point of*. En prenant l'exemple de la relation prédicative <the ship – sail>, il crée les phrases suivantes :

*(16) (a) The ship is **on the point of** sailing.*
*(b) The ship **is about to** sail.*
*(c) The ship **is going to** sail.*

Le linguiste explique que (16a) et (16b) décrivent un état présent lié à un événement futur qui a pour caractéristique d'être imminent. Il distingue donc ces deux exemples de (16c), qui, selon lui, n'implique pas un futur imminent (« without any implication of imminent futurity », *ibid.,* 1976 : 64). Ainsi, si (16c) présente bien un futur prospectif, Comrie ne le note pas comme imminent, contrairement à d'autres expressions verbales du futur.

2.2.2. Futur lointain ?

À l'inverse, *BE going to* peut être utilisé pour parler d'un futur qualifié comme lointain (Leech, 2004 ; Gee & Savasir, 1985 :153), notamment lorsqu'il est encore indéterminé (exemples 17 et 18). Leech (2004 : §96) donne les exemples suivants :

*(17) I'm **going to** do what I like <u>when I retire</u>. (intention +)*
*(18) if Winterbottom's calculations are correct, this planet is **going to** burn itself out <u>200,000,000 years from now</u>.* (inférence +)

Nous pourrions également ajouter à ces exemples une phrase que pourrait dire un·e jeune enfant en rentrant de l'école :

*(19) I'm **going to** be a researcher <u>when I grow up</u>! (intention +)*

Dans les exemples (17), (18) et (19), la notion de futur proche ou imminent n'est pas présente. Le futur est distant, lointain. Finalement, ce qui importe – et la raison pour laquelle *BE going to* est utilisée – c'est uniquement que ce futur lointain trouve sa source dans le moment de l'énonciation (T0), lorsque le·a locuteur·rice s'exprime.

Leech précise sa pensée en expliquant, comme nous pouvons le voir dans les exemples ci-dessus, que *BE going to* peut permettre d'exprimer un futur lointain lorsqu'il est accompagné d'une proposition subordonnée adverbiale de temps : « When the clause with BE *going to* contains no time adverbial, immediate future is almost certainly implied. *We're going to buy a*

house in the country implies 'soon', unless some adverbial indicates otherwise: *We're going to buy a house in the country when we retire.* » Les exemples (17), (18) et (19) comptent en effet tous une proposition subordonnée de temps, mais si elles ne sont pas toutes absolument précises : *when I retire ; 200,000,000 years from now ; when I grow up*. Cette précision du moment dans le futur, et l'adjonction d'une telle proposition de temps dans la phrase permet de colorer *BE going to* d'un sens de futur lointain.

2.2.3 Indéfinition du futur

Finalement, certain·es auteur·rices s'accordent pour affirmer que *going to* ne dit pas particulièrement un futur imminent ou distant, mais serait, dans de nombreuses occurrences, une expression d'un futur au plus près de la neutralité : « colorless » (Joos, 1964 : 23), « neutral » (Brisard, 2001 : 265).

Cette neutralité est parfois associée à la notion d'objectivité. Palmer analyse *BE going to* comme une forme permettant de faire une déclaration objective à un moment présent sur une situation future (Palmer, 1986). D'autres chercheur·euses font au contraire de *BE going to* un marqueur subjectif, car lié à l'énonciateur·rice (Bouscaren & Chuquet, 1987 : 64 ; Fleischman, 1982).

En outre, Bybee & Pagliuca (1987) et Bybee *et al*. (1994) notent que le futur tel qu'il est utilisé lorsque l'on parle de « prédiction » est envisagé comme certain : la validation de la relation prédicative est présentée comme sûre (« We regard the focal use of future as equivalent to a prediction on the part of the speaker that the situation in the proposition, which refers to an event taking place after the moment of speech, will hold », Bybee *et al.*, 1994 : 244).

Dans un article issu de la linguistique variationniste, Cacoullos & Walker (2009), à partir d'une étude de corpus, analysent *going to*, *will* et la place du présent dans leur rapport au futur. Cela peut nous permettre de mieux comprendre la relation que *going to* établit avec le futur, et à quelle point cette relation est définie ou non. Une figure de cet article est reprise ci-après (Figure 1.15) :

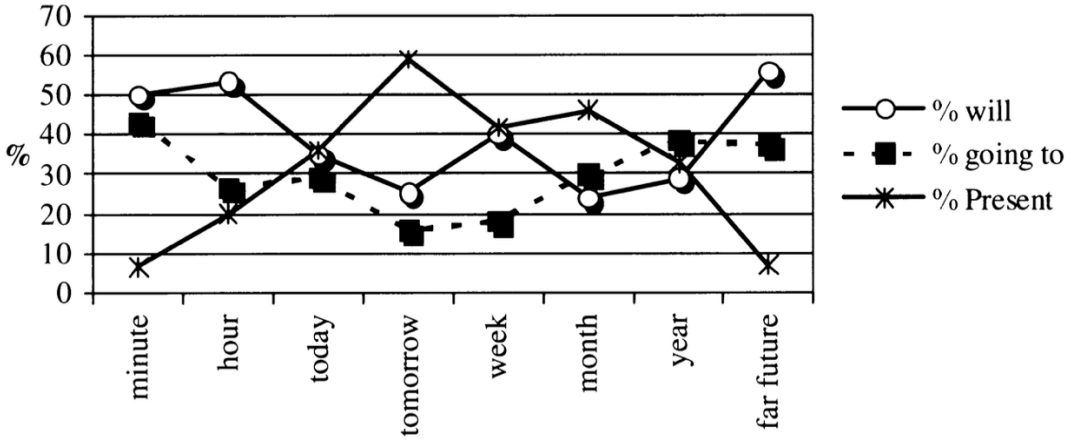


FIGURE 1. Distribution of future markers by temporal distance (N = 1,034).

Figure 1.15 – Distribution des marqueurs du futur par distance temporelle (repris chez Cacoullos & Walker, 2009 : 330)

Ces linguistes dévoilent que *going to* est utilisé particulièrement de deux manières :

- Dans l'expression d'un futur imminent (non pas proche (« proximate »), défini par les auteur·rices comme un futur de moins de 24 heures, mais bien immédiat) ;
- Dans l'expression d'un futur lointain.

Iels observent alors une courbe en cloche inversée très intéressante dans le rapport de *BE going to* au futur : « The rate of going to declines from 'within a minute' to 'tomorrow', but then increases, presenting a U-shaped curve. » (*ibid*., 2009 : 330). Ainsi, leurs résultats confirment que *going to* n'est pas employé spécifiquement pour parler uniquement de futur imminent, ni spécifiquement pour parler uniquement d'un futur lointain, mais qu'il peut exprimer les deux, et est particulièrement utilisé pour traduire ces deux pôles extrêmes. Finalement, le caractère proximal ou distal du futur est-il tant du fait de *BE going to/gonna* ou bien est-il plutôt dit par les circonstants de temps qui peuvent accompagner ces formes en contexte ? Cela sera analysé sur nos corpus dans le Chapitre 3.

2.3. Le rapport à l'intention et à la prédiction

Outre son lien avec un évènement futur, les linguistes attribuent à *BE going to* plusieurs valeurs, dont Poplack & Tagliamonte (1999 :321) en font la synthèse :

> *Going to* is variously said to encode "current orientation," "intention" (Nicolle, 1997:375; Royster & Steadman, 1923), "future fulfillment of the present" (Leech, 1971; Quirk *et al*., 1985; see also Fleischman, 1982; Vet, 1993), and a sense of determination or inevitability (Nicolle, 1997:375; Palmer, 1987; Royster & Steadman, 1923). A reading of immediate or impending future is also attributed to

> *going to* (Poutsma, 1928; Sweet, 1898, among many others), as is an association with colloquial or informal speech styles (Quirk *et al*., 1985:214).
>
> (Poplack & Tagliamonte, 1999 : 321)

Si nous avons déjà traité du rapport au futur et à un style moins formel, nous souhaiterions maintenant développer les valeurs sémantiques associées à *BE going to* : « current orientation », « intention », « inevitability » et « future fulfillment of the present ». Deux groupes de valeurs semblent pouvoir être distingués : l'intention et la prédiction.

Tout d'abord, notons que ces valeurs sont intimement liées à l'expression du futur, comme le rappelle Lyons (1977 : 677, 816) : « Futurity is never a purely temporal concept; it necessarily includes an element of prediction or some related notion. What is conventionally used as a future tense […] is rarely, if ever, used solely for making statements or predictions, or posing or asking factual questions, about the future. It is also used in a wider or narrower range of non-factive utterances, involving supposition, inference, wish, intention and desire. ». Parler du futur est déjà un acte subjectif, car il n'a pas encore eu lieu, et implique alors forcément grandement le·a locuteur·rice et sa vision et compréhension d'un évènement futur. Les deux valeurs se rapportent à la validation d'un évènement futur à partir d'éléments du présent, mais l'un est lié à l'intention et l'autre à des signes ou des causes. Comme Quirk *et al.* (1985 : 214), Leech (2004 : §92) distingue deux sens dans *BE going to* : « the FUTURE OUTCOME OF PRESENT INTENTION and the FUTURE OUTCOME OF PRESENT CAUSE ». Commençons par détailler comment les auteur·rices définissent « intention ».

Il nous semble important de distinguer l'intention de la volonté en tant que concepts sémantiques. L'intention est définie par Col (1995 : 353-357) comme la définition par le·a locuteur·rice d'un objectif à atteindre, tandis que la volonté est la décision d'atteindre cet objectif. En ce sens, les deux valeurs relèvent de la modalité radicale. Si nous cherchons à nuancer cette distinction, nous observons une différence dans le rapport à la validation de la relation prédicative : avec l'intention, le·a locuteur·rice indique le chemin vers la validation et écarte explicitement la non-validation, alors que dans la volonté, cette non-validation n'est pas exclue aussi clairement, mais simplement ignorée. Lansari (2009) note que certains indices syntaxiques peuvent alors favoriser la lecture de l'intention avec *BE going to*, comme les énoncés de première et seconde personnes ou la négation, tandis que Leech (2004 : §93) ajoute que ce sont principalement des sujets humains et des verbes agentifs qui orientent cette lecture. Cette corrélation explique pourquoi l'intention est parfois associée à une forte détermination, renforcée par le rôle du sujet qui en est à l'origine.

Selon Budts & Pétré (2016) et Traugott (2010 : 36), l'intention associée à *BE going to* ou à *gonna* constituerait une des valeurs premières de *BE going to*, car déjà présente dans *BE going to + lieu*, expression non grammaticalisée. Ces auteur·rices postulent que l'intention est déjà présente dans des phrases telles que : *I'm going to school / We're going to the movies*, etc. Le processus de grammaticalisation de *BE going to* viendrait ensuite ajouter un sens de prédiction : la périphrase évoluerait d'une expression de mouvement intentionnel à une expression de futur prédit. Pour Traugott (2003, 2010), ce changement est la conséquence d'un processus de subjectification, processus par lequel une construction acquiert une signification davantage centrée sur le point de vue du·de la locuteur·rice que sur le monde objectif. La notion est définie par Traugott en 2003 comme suit: « [the] mechanism whereby meanings come over time to encode or externalize the SP[eaker]/W[riter]'s perspectives and attitudes as constrained by the communicative world of the speech event, rather than by the so-called 'real-world' characteristics of the event or situation referred to » (Traugott, 2003 : 126). Si ce processus peut faire passer de l'objectif au subjectif, tout comme la grammaticalisation, il semble également qu'il puisse permettre de passer d'un sens subjectif à un sens encore plus subjectif. Dans le cas de *BE going to*, cela correspond au passage d'une intention ancrée dans le sujet à une évaluation de la validation d'une relation prédicative par le·a locuteur·rice. Ainsi, l'évolution de l'intention vers la prédiction marque également le passage d'une modalité radicale à une modalité épistémique, en ajoutant une nouvelle couche de sens à la périphrase. Budts & Petré (2016 : 7) parlent à ce propose de « creation of a new layer of meaning, which is more speaker-centred than the previous meaning of intention, since it shifts the focus away from the objective world towards the speaker's view of the objective world. »

Ainsi, la prédiction exprimée par *BE going to* n'est plus directement liée à l'intention d'un sujet et/ou d'un·e locuteur·rice, mais mais repose sur la présentation du futur comme certain (Brisard, 2001 : 252 ; Leech, 2004 : 54 ; Palmer, 1988 : 147 ; Royster & Steadman, 1923 : 403). Cette valeur peut parfois créer de l'ambiguïté quant au sens d'une phrase, que le contexte permettra alors de désambiguiser. Imaginons la phrase suivante :

*(20) You're **going to** end up with him.*

Sans contexte, la phrase (20) pourrait être interprétée de deux manières différentes :

(a) *Je* (le·a locuteur·rice) *souhaite que tu finisses avec cette personne* (intention +) ;

(b) *Tu finiras avec cette personne, il n'y a pas d'autre possibilité envisagée* (prédiction +).

Klinge (1993 : 355) propose de distinguer l'intention de la prédiction selon la posture du·e de la locuteur·rice, et ce qu'il appelle la situation du monde (« World Situation ») : « these interpretations in terms of desirability and WORLD-EVENT as against AGENT-EVENT, […] distinguish INTENTION from PREDICTION.[16] » Selon lui, si une situation est jugée désirable par l'agent, alors nous nous orientons vers l'intention ; sinon, vers la prédiction.

La prédiction véhiculée par *BE going to* est intéressante car elle dévoile une prédiction qui serait fondée sur des faits réels, contrairement à une prédiction qui serait créée dans le cerveau du·de la locuteur·rice. Dans ce cadre, la prédiction peut se renforcer et prendre la valeur d'une inévitabilité.

2.4. Le rapport à l'inférence et l'évidentiel : premiers travaux

Lorsque *BE going to* a une valeur de prédiction, cette prédiction peut prendre une nuance de sens inférentielle et évidentielle.

La notion d'évidentiel a été utilisée pour la première fois par Boas (1947) dans une étude posthume sur la grammaire du kwakiutl, en parlant d'un suffixe à valeur inférentielle. Cela montre que les notions d'évidentialité et d'inférence ont dès le départ été intimement liées. Si la notion apparaît pour la première fois en 1947, Guentchéva (2014) explique qu'elle se retrouve déjà dans des travaux précédents de Boas (1911 : 443) qui, sans parler directement d'évidentialité, analyse un suffixe kwakiutl comme « exprimant la source et la certitude d'un savoir ». Il est à noter que les termes « évidentiel » (*evidential*) et « evidentialité » (*evidentiality*) ont longtemps été utilisés pour l'étude des langues amérindiennes, puis pour certaines langues d'Europe de l'Est, mais rarement pour parler de l'anglais avant les années 1980-1990 (Chafe & Nichols, 1986 ; Willett, 1988). Cela est notamment dû au fait qu'il n'existe pas de marqueurs spécifiques (grammaticaux ou flexionnels) pour parler de l'évidentialité en anglais. Comme le rappelle Mélac (2024 : 514), comme pour beaucoup de notions linguistiques, il n'existe pas un consensus absolu quant à la définition de l'évidentialité, et les catégories linguistiques qu'elle recouvre. Cependant, nous reprenons ici les définitions qui semblent le plus faire consensus, celles d'Aikhenvald (2003, 2004) et de Haan (1999), traduites par Guentchéva (2014) :

[16] Pour comprendre ce que Klinge entend par WORLD-EVENTS et AGENT-EVENTS, voir l'article de 1993, et plus particulièrement : « we distinguish inferentially between WORLD SITUATIONS that merely happen, which I will call WORLD- EVENTS, and WORLD SITUATIONS that only happen if an agent chooses intentionally to bring them about, which I will call AGENT-EVENTS. » (1993 : 326).

- « L'évidentialité est une catégorie linguistique dont la signification première est la source de l'information. » (Aikhenvald, 2004 : 3) ;
- « L'évidentialité porte sur la preuve dont dispose le locuteur pour son affirmation. » (de Haan, 1999 : 25).

Ici, deux éléments sont importants : la notion de source et celle de preuve. En effet, l'évidentialité peut être définie comme la marque explicite de l'origine d'une information : l'énonciateur·rice s'appuie sur des preuves, directes ou indirectes (c'est-à-dire visuelles, sensorielles, ou bien situationnelles et contextuelles), pour affirmer une relation prédicative. Cette distinction entre sources directes et indirectes a notamment été théorisée dans l'article fondateur de Willet (1988 : 57), et est régulièrement reprise dans les travaux d'Aikhenvald (2004, 2006). Quant à l'inférence, elle est définie par Mélac (2024 : 515) comme le fait de pouvoir parler de la validation d'un évènement sans en avoir vu la réalité de ses propres yeux dans le monde extralinguistique, grâce à des indices ou des signes contextuels ou situationnels : « 'Inferential' markers encode that the speaker has not witnessed the state of affairs but has figured out its existence through indirect cues ». Brisard (2001) parle de « signes » qui permettent à l'énonciateur·rice d'inférer une situation. Ainsi, l'inférence peut être considérée comme un sous-type de marquage évidentiel puisqu'elle ne s'appuie que sur des signes et non des preuves explicites. Cependant, l'inférence peut prendre sa source dans des signes directs (visuels, sensoriels, etc.) ou indirects (raisonnements logiques, déductions, etc.). L'inférence renvoie donc au processus cognitif de l'énonciateur·rice – et de ses interlocuteur·rices – qui les conduit à parler d'une situation, tandis que l'évidentialité réfère plutôt au marquage linguistique de ce processus, parmi d'autres (« the encoding of the information source », Ayoun *et al.,* 2018 : 2). Ces processus, sous couvert d'objectivité – indiquer la source d'une information – reflètent en réalité l'engagement et la position de l'énonciateur·rice (Celle & Lansari, 2009 : 110 ; Zeisler, 2018).

Il nous semble important de noter les interconnexions qu'il existe entre les domaines de la modalité, de l'aspect et de l'évidentialité, domaines qui touchent tous la périphrase analysée *BE going to*. Comme le rappellent Ayoun *et al.* (2018 : 2) : « crucial connections between the categories of tense, aspect, modality and evidentiality (TAM-E) […] epitomize the difficulty in drawing clear lines between those categories. » Pour ces raisons, différent·es linguistes se sont attaché·es à définir des distinctions entre ces domaines (Aikhenvald, 2004 ; Cornillie, 2009 ; De Haan, 2001 ; de Haan, 1999, 2005 ; Diewald & Smirnova, 2010 ; Faller, 2002 ; Mélac, 2024) quand d'autres prônent au contraire un réel chevauchement entre ces domaines (Kiefer, 1994 ; Marín-Arrese *et al.*, 2013 ; Palmer, 1986 ; Zeisler, 2018), notamment en ce qui concerne l'inférence évidentielle et de la modalité épistémique, dont il est question ici avec *BE going to*

(Ayoun *et al.*, 2018 : 3 ; Mélac, 2024 : 521). Dans notre travail, nous ne cherchons donc pas à séparer les notions, même si nous reconnaissons qu'il existe des différences conceptuelles et notionnelles entre les deux. Il nous semble que, pour le cas de *BE going to* en anglais – contrairement à l'évidentiel dans d'autres langues comme les langues tibétaines (Mélac, 2024), évidentialité, inférence et modalité épistémique se chevauchent pleinement. Si l'évidentialité asserte une preuve tandis que la modalité épistémique l'évalue (Cornillie, 2009 ; de Haan, 1999, 2005 ; Dendale, 2000), les marqueurs évidentiels permettent d'indiquer l'attitude de l'énonciateur·rice quant à la validité d'un énoncé. Lorsqu'il s'agit alors d'inférence, modalité et évidentialité vont de pair, puisque l'énonciateur met en avant la source de l'information, présentant l'information comme certaine, tout en soulignant que cette information a été inférée par des signes émanant de la situation d'énonciation.

L'inférence étant une des valeurs qui peut être exprimée par les auxiliaires modaux, elle peut avoir de véritables implications pragmatiques. Lansari (2009), Celle & Lansari (2009) et Celle & Smith (2010) se sont plus particulièrement intéressées à *BE going to* en rapport avec l'inférence et l'évidentiel. Avec l'exemple suivant, Lansari (2009 : 100-101) montre la manière dont *BE going to* est un marqueur épistémique inférentiel :

> *(21) For a second she looked frightened, as if she was going to cry, then, her eyes fixed on the middle distance, she adopted her wounded Princess Diana look. (Fielding)*

Lansari montre que l'inférence prend alors une valeur de déduction : à partir de la situation – le réel dans le monde extralinguistique – l'énonciateur·rice infère une situation future, la modalité épistémique étant ici renforcée par le verbe *look* et par *as if*, qui créé un plan fictif. Celle & Lansari (2009 : 108) complètent, en développant que *BE going to* montre bien une préconstruction de la relation prédicative en jeu :

> « avec *be going to*, l'énonciateur, qui présente l'événement à venir comme déjà prévu, prend en charge la prédiction. […] Il y a donc bien lien ou ancrage situationnel. Mais il nous semble que ce n'est pas tant le fait qu'il y ait un lien avec le présent qui pourrait rendre compte de l'utilisation de *be going to* que le caractère déjà acquis de l'événement à venir : […] tous les signes montrent que l'événement aura lieu. *Be going to* associe donc préconstruction et prise en charge en T0. » (Celle & Lansari, 2009 : 108)

Cette préconstruction est valable que ce soit pour indiquer de l'intention ou de l'inférence. Finalement, nous pouvons voir les emplois de *BE going to* sur un continuum sémantique, entre intention personnelle et prédiction inférentielle (Aijmer, 2009 ; Nuyts, 2001). Ainsi, la

préconstruction inhérente à *BE going to* permet d'assoir la légitimité de ce qui est avancé, et d'éviter des reprises ou critiques de la part des interlocuteur·rices. Toutefois, comme le montrent Celle & Lansari, « il ne s'agit pas, comme avec *will BE –ing*, de s'abstraire du rapport interlocutif, mais plutôt de s'assurer de la maîtrise de ce rapport. » (2009 : 109). Finalement, *BE going to* permet à son·sa locuteur·rice de présenter une information comme certaine – par le biais d'une inférence évidentielle – tout en se soustrayant à la responsabilité de cette information, puisqu'elle est présentée comme inévitable et certaine. Finalement, le sens de « futur pur » qui peut parfois désormais être associé à *BE going to*, comme il a été associé à *WILL*, n'est qu'une illusion créée par l'évidentialité (Celle & Smith, 2010 : 268). Comme le rappelle Klinge (1993), le fait même de parler du futur signifie que l'on ne peut pas être parfaitement certain·e de ce que l'on avance, contrairement au passé et au présent, où l'énonciateur·rice dispose de preuves. Pour cette raison, *BE going to*, associée au présent (« current relevance », Fleischman, 1982) permet de créer cette illusion de certitude, en s'appuyant sur des preuves, des signes, mais qui n'ont en fait de réels que l'inférence qu'en fait l'énonciateur·rice. *BE going to* permet de prétendre cette situation future comme « verified world situation » (Klinge, 1993).

À travers les différentes valeurs associées à *BE going to/gonna* dans le rapport à la prédiction, l'intention et l'inférence, nous retrouvons la dichotomie classique des expressions verbales de la modalité : radicale *vs.* épistémique. L'intention relève de la modalité radicale, tandis que la prédiction et l'inférence se situent du côté de la modalité épistémique. Nous espérons que l'explication du passage d'une valeur à une autre – et de la modalité radicale à la modalité épistémique pour *BE going to* – illustre que toute modalité est d'abord radicale, avant de pouvoir devenir épistémique (Van Der Auwera *et al.*, 1998 : 84 ; Westney, 2013 : 31, 43). En outre, le fait que la distinction radicale/épistémique s'applique aussi à *BE going to* montre que cette forme verbale fonctionne, sur le plan sémantique, comme d'autres modaux classiques tels que *WILL* ou *MUST*.

2.5. *BE going to vs. WILL*

En termes d'expressions permettant de dire le futur en anglais, *BE going to* est naturellement comparé à *WILL* dans la littérature[17]. Selon Poplack et Tagliamonte (1999 : 321),

[17] Plus traditionnellement, *BE going to* est comparé à *will/shall* mais la forme *shall* tend à s'effacer dans la langue anglaise (Trudgill, 1984) au profit d'autres expressions du futur, et tout particulièrement en anglais américain

la controverse sur les différences de sens possible entre *WILL* et *SHALL* a désormais été transférée aux différences de sens entre *WILL* et *BE going to*. Les deux formes permettent de localiser un évènement dans le futur et un grand nombre d'auteur·rices se sont ainsi intéressé·es aux différences – syntaxiques, sémantiques et/ou pragmatiques – entre *BE going to* et *WILL* (entre autres, Binnick, 1971 ; Brisard, 2001 ; Bybee *et al.*, 1994 ;Cacoullos & Walker, 2009 ; Coates, 1983 ; Haegeman, 1989 ; Klinge, 1993 ; Leech, 2004 ; Nicolle, 1997 ; Palmer, 1979 ; Rossi *et al.*, 2013 ; Szmrecsanyi, 2003 ; Traugott & Dasher, 2002 ; Wekker, 1976 ; Whyte, 1944, etc.) Dans cette section, nous présenterons ces différences entre les deux formes, et les divergences d'opinions qu'elles ont pu susciter entre les auteur·rices, et insisterons sur plusieurs points qui nous seront utiles pour le reste de notre analyse.

Avant de nous intéresser aux différences entre les deux formes, notons tout d'abord que de nombreux·ses chercheur·euses affirment qu'il n'y a généralement pas de différence entre *WILL* et *BE going to* : « in most cases, there is no demonstrable difference between *will/shall* and BE *going to* » (Palmer, 1974 : 163). Les deux formes seraient alors similaires, et *WILL* serait plus utilisé que *BE going to* pour parler du futur : « *will* has been treated as the primary marker of futurity, while *BE going to* has traditionally been considered the "next most important way of expressing future time" (Leech, 1971 : 54) » (Tyler & Jan, 2017 : 414). Dans les années 1970, Close (1977 : 147) précise même que la différence entre les deux formes peut être si fine que le choix d'une forme face à l'autre serait le fruit d'un hasard : « *WILL* and *BE going to* are free variants and it may BE purely a matter of chance which one is chosen by the speaker ».

Les études de corpus et les linguistes ont néanmoins repéré des différences entre les deux formes, aux niveaux syntaxique, sémantique, stylistique et pragmatique.

Tout d'abord, sur un plan syntaxique, une différence majeure tient au fait que *BE going to* contient l'auxiliaire *BE*, qui peut donc être conjugué au présent ou au passé, et porter la marque d'un aspect grammatical (Berglund, 2000a : 31), ce qui n'est pas possible avec *WILL* auxiliaire modal. Ainsi, *BE going to* peut être utilisé dans une plus grande variété de situations que *WILL*, comme l'affirment Huddleston & Pullum :

> The *be* component of the idiom has the full set of inflectional forms except for the gerund-participle (∗*being going* is excluded in the same way as literal progressives like ∗*being taking*). As a result, it occurs in a wider range of environments than will, as in *She had been going to tell me, He may be going to resign*, etc.
>
> (Huddleston & Pullum, 2002 : 211)

(Daugs, 2017), qui fait l'objet de notre étude. Pour cette raison, cette section s'intéresse à la comparaison entre *BE going to* et *WILL* uniquement, laissant de côté *SHALL*.

Cette possibilité d'inflexion de *BE* fait de *BE going to* une forme syntaxiquement différente de *WILL* – et donc de ce que *WILL* représente, un auxiliaire modal. Cela est particulièrement intéressant quand on remarque que *gonna* et *going to* se retrouvent parfois sans *BE* : en ce sens, ces formes ressembleraient alors plus à *WILL* syntaxiquement, puisqu'il n'y aurait plus d'auxiliaire *BE* conjugué. Quel serait alors la différence entre *WILL* et *going to/gonna* ? Une différence sémantique ? Stylistique ?

Berglund (1997, 2000) et Szmrecsanyi (2003) se sont plus particulièrement intéressé·es aux différences syntaxiques entre *BE going to* et *WILL* dans des études de corpus. Les résultats de Berglund montrent que *BE going to* se trouve plus souvent en co-occurrence avec la négation que *WILL*, ce que Szmrecsanyi confirme. Elle note également qu'on retrouve plus souvent le semi-modal avec des phrases interrogatives. Quant à Szmrecsanyi, son étude montre que *BE going to* se retrouve plus fréquemment dans des propositions subordonnées, quand *WILL* est plus fréquent avec des propositions indépendantes. *BE going to*, syntagme verbal plus long est plus complexe, semble aussi favoriser des structures de phrase plus longues et plus complexes (Szmrecsanyi 2003 : 306-307). Enfin, certains auteurs, dont Szmrecsanyi (2003) et Leech (2004), se sont penchés sur l'utilisation de *WILL* ou *BE going to* dans des phrases avec structure conditionnelle : des propositions en *IF*, sous la structure protase (implicite ou non) / apodose. Ces structures sont à l'interface de la syntaxe et de la sémantique puisque, syntaxiquement, elles sont structurées d'une manière particulière, où une apodose (un résultat, une restitution) dépend d'une protase (une condition, du grec ancien πρότασις : « tension vers l'avant », proposition), mais elles impliquent également une condition de vérité de la proposition. La structure protase/apodose est souvent schématisée comme suit : *if P then Q*. Ainsi, la proposition *Q* est estimée comme étant vraie – la relation prédicative est validée – uniquement si la relation prédicative *P* est également validée. Or, Leech (2004 : §95) explique que ce type de phrase se retrouve plus avec *WILL* qu'avec *BE going to*. Il donne l'exemple suivant :

(22) (a) If you pay by cash (P), you will normally obtain a receipt of proof of payment (Q).

(b) ? If you pay by cash (P), you are normally going to obtain a receipt as proof of payment (Q ?).*

La raison pour laquelle (22b) semble plus étonnante, et potentiellement agrammaticale, se trouve dans la condition de vérité exprimée. <You/pay by cash> est une relation prédicative qui parle d'un évènement futur, qui n'est pas encore arrivé. Dans l'exemple (22a), cet évènement futur aura une conséquence sur une situation future. Or, la conjugaison au présent de *BE going*

to en (22b) rend la relation cause/conséquence plus étonnante. La conséquence est censée arriver à un moment futur, mais *are normally going to* implique que des circonstances présentes sont à l'origine de la futurité. Ainsi, Leech conclut que *BE going to* est acceptable dans ce type de propositions en *IF* uniquement si des circonstances présentes sont également mentionnées dans la protase :

*(23) We're **going to** find ourselves in difficulty (Q) / if we go on like this (P).*

*(24) If you're expecting Wales to win (P), you're **going to** be disappointed (Q).*

Dans ces deux exemples (repris de Leech 2004 : §95 ; nous avons ajouté la distinction des propositions *P* et *Q*), les éléments soulignés montrent qu'il existe déjà dans la situation présente (la situation d'énonciation T0) des conditions qui peuvent expliquer l'évènement futur mentionné par *BE going to*.

Nous comprendrons alors pourquoi ces propositions en *IF* combinent des différences à la fois syntaxiques et sémantiques entre les deux formes à l'étude dans cette section. Perez (1990) explique que le fait que *WILL* soit utilisé pour répondre et satisfaire une condition préalable – comme dans une structure en *IF* – correspond à la distinction principale entre les deux formes :

> A sentence with *will* relies on a condition evident in the context that will enable the proposition to take place. Thus, if I say *She will die*, then the listener would presume that some unmentioned condition, such as her swallowing poison, has already been understood as the context in which the utterance is being mentioned. When isolated from its context, the sentence seems unfinished, or elliptical in its content […]. That there exists a causal relationship between the predicate and the context of the proposition is further attested by the preference for *will* over BE *going to* in conditional clauses […]. In contrast to this, we find that BE *going to* is rarely elliptical. This is evident in the fact that it has as a prerequisite the condition that something has already occurred to set the verb into motion; it has a cause which acts as the context in which the action is set.
>
> (Perez, 1990 : 11)

Pour cette raison, *WILL* est généralement considérée comme elliptique dans la littérature (Binnick, 1971 ; Catasso, 2012 ; Comrie, 1976 : 64-65 ; Haegeman, 1989) : le forme verbale a besoin d'une condition préalable explicitement décrite pour exister, ce dont *BE going to* ne semble pas avoir besoin. En effet, comme dit plus haut, *BE going to*, par son utilisation,

mentionne déjà qu'il existe des causes présentes qui justifient l'évènement futur auquel il est fait référence.

Toujours au niveau sémantique, certain·es auteur·rices prennent un autre angle pour déterminer la différence entre *WILL* et *BE going to*. Pour Disney (2009 : 63), la différence entre les deux formes se fait au niveau cognitif, et indique une différence dans le degré de certitude : *WILL* indique un degré de certitude moindre, car fondé sur un jugement personnel, quand *BE going to* indique un évènement qui va forcément se produire, car fondé sur des preuves dans la situation d'énonciation. Cette interprétation se rapproche du domaine de l'évidentiel, développé Section 2.4, mais constitue en effet une distinction que l'on peut faire entre les deux formes.

Reprenons maintenant la distinction faite par Huddleston & Pullum (2002 : 211) entre intention et volonté (voir Section 1.1.2.), distinction également reprise par d'autres linguistes (Brisard, 2001 ; Nicolle, 1997). Ces deux concepts permettent de nuancer le sémantisme de *WILL* et *BE going to*. *WILL* a une origine déontique (la volition), quand *BE going to* provient d'une construction exprimant le mouvement avec intention. Cela se remarque dans un exemple tel que (25), repris de Brisard (2001 : 256) :

(25) Can somebody visit John tomorrow?
*(a) I'**m going** to visit him.*
*(b) **I'll** visit him.*

Selon Brisard (2001) et Nicolle (1997) – et nous souscrivons également à cette analyse, la réponse (25a) indique que l'intention d'aller voir John existait déjà avant que la question soit posée : cela été prévu, tandis qu'en (25b), l'intention, ou plutôt la volonté, naît de la question posée. Celle (1997 : 38) résume la différence entre *BE going to* et *WILL*, et ainsi entre intention et volonté comme suit : « l'intention est antérieure à l'énonciation et indépendante de celle-ci tandis que la volonté lui est concomitante ». Ainsi, l'intention montre une certaine autonomie vis-à-vis de la situation d'énonciation. L'antériorité de l'intention se remarque d'ailleurs avec l'utilisation de l'aspect grammatical *BE* + V-*ing* à l'origine de la forme *BE going to* : cet aspect grammatical est un retravail d'une relation prédicative qui est donc préconstruite. Il est à noter que *BE going to* est également plus souvent associé à un futur proche (comme discuté en 2.2.1.) que *WILL* (Huddleston & Pullum, 2002 : 211).

Enfin, une différence sémantique entre les deux formes se retrouvent lorsqu'elles sont au passé, dans deux différentes expressions du « future-in-the-past » (Leech, 2004 : §83-84). Huddleston & Pullum (2002 : 212) expliquent la différence avec l'exemple suivant :

*(26) He **was going to/would** marry his tutor at the end of the year.*

Comme ils l'expliquent, dans cet exemple, *would* implique que la relation prédicative <He/marry his tutor at the end of the year> a effectivement eu lieu, à l'inverse : « *be going* doesn't entail that the complement situation was actualised ». Nous pourrions imaginer une suite telle que « *He was going to marry his tutor at the end of the year, but died of a stroke before the venue was even chosen* ». Souvent, l'utilisation de *BE going to* au passé implique d'ailleurs qu'un évènement, pourtant prévu, n'a finalement pas eu lieu. La raison de cette différence tient, une fois encore, de l'orientation de *BE going to* face à *WILL*. *BE going to* rappelle l'intention ou la planification présente au moment d'énonciation, quand *WILL* est déjà orienté vers le moment futur d'actualisation de la relation prédicative (Wekker, 1976 : 124-125).

Enfin, nous souhaitons maintenant aborder quelques différences d'ordre plutôt pragmatique. Notons que la frontière est fine entre sémantique et pragmatique ; Haegeman (1989) précise par exemple que ce qu'elle considère être une différence pragmatique est considérée comme une différence sémantique dans d'autres travaux, ce qu'elle justifie en disant qu'une différence entre deux propositions qui n'est pas agrammaticale mais plutôt étonnante ou dérangeante en fait une différence pragmatique et non sémantique entre deux formes :

> […] an inappropriate use of BE *going to/will* cannot usually BE said to lead to ungrammaticality, rather, as is suggested by most authors, it leads to a certain un-Englishness, and this is often seen as illustrating a lack of idiomaticity. […] The observation that an inappropriate use of BE *going to* or *will* does not cause ungrammaticality or semantic anomaly is important, though, as it might suggest that we are not dealing with the violation of a formal grammatical principle of tense selection but rather with the infringement of some principle governing the appropriate use of a construction in a context,, *i.e*. a pragmatic principle.
>
> (Haegeman, 1989 : 292-293)

Elle estime que la différence entre les deux formes se trouve dans la manière dont le·a locuteur·rice se représente l'évènement futur : « either firmly embedded in the present or more related to future events which is decisive » (*ibid.,* 1989 : 295). Haegeman s'appuie sur la théorie de la Pertinence (Relevance Theory, Sperber & Wilson, 1986) et notamment l'étude de la temporalité de Smith (1981) pour essayer de déterminer la différence entre *BE going to* et *WILL*, partant du principe que les éléments linguistiques encodent en eux-mêmes des instructions de traitement (« processing instructions »). La théorie de la Pertinence part du principe que les

interlocuteur·rices essayent toujours de maximiser la pertinence de leur propos (soit l'une des maximes conversationnelles de Grice, 1975), pertinence qui ressort du contexte situationnel : « A proposition is relevant if it creates some contextual effect. An utterance will have some contextual effect if its interpretation in a specific context will allow the hearer to draw conclusions which he could not have drawn either from the context on its own or from the utterance on its own. […] If the processing cost increases, the relevance diminishes. » (Haegeman, 1985 : 301-302). Haegeman postule que BE *going to* et *will* disent essentiellement la même chose, mais que les deux formes ne sont pas cognitivement interprétées de la même manière par les interlocuteur·rices. Elle prend l'exemple suivant (Haegeman, 1989 : 309) :

(27) (a) Now we'll have no bread left for tomorrow's breakfast.
(b) Now we're going to have no bread left for tomorrow's breakfast.

Dans cet exemple, (27a) dirige l'interlocuteur·rice vers le futur et les implications futures, tandis que (27b) est dirigé vers le présent (« *i.e.* what to do about the situation now », *ibid,* 1989 : 309). Suivant le principe d'ellipse énuméré plus haut, les implications de *WILL* semblent alors plus difficiles d'accès que celles de *BE going to*, qui porte en son sein les conditions de validation de la relation prédicative (avec le présent). En ce sens, *BE going to* pourrait cognitivement être plus facile d'accès que *WILL*, et cela pourrait en partie expliquer pourquoi le semi-modal tend à remplacer *WILL* dans l'expression du futur :

> There is no denying that, especially in American English, *gonna* (and to a lesser extent *be going to*) is on the way to supplementing, if not wholly substituting, this temporal function of will. In fact, if we look at spoken English and the frequency with which *be* going to and its phonological variants appear in it, we might suggest that this construction is gradually securing a position as one of the markers of futurity closest to the default role hitherto claimed by *will*.
>
> (Brisard, 2001 : 254).

Cette analyse pragmatique peut être mise en lien avec Belladelli (2009) qui estime que *BE going to* a une fonction interpersonnelle, intersubjective, que *WILL* n'a pas. Selon elle, le·a locuteur·rice fait force de persuasion avec *BE going to*, donnant l'impression de partager quelque chose avec l'interlocuteur·rice.

Pour finir, soulignons que *BE going to/gonna* et *WILL* sont des formes verbales en compétition pour l'expression du futur, le processus de grammaticalisation de *BE going to* effaçant certaines nuances de sens propres à la forme lexicale, et la rendant alors plus proche sémantiquement – et syntaxiquement – de *WILL*.

3. Analyser le changement linguistique et la différence entre *BE going to* et *gonna*

Après avoir expliqué les différentes valeurs qui peuvent être associées à BE *going to* – et par extension *gonna*, nous souhaitons nous intéresser aux différentes écoles théoriques qui peuvent permettre de mieux comprendre le passage de *BE going to* à *gonna*, et la différence qui peut exister entre ces formes. Si plusieurs écoles théoriques s'emparent du sujet, certaines s'y sont plus particulièrement consacrées : la théorie de la grammaticalisation, la grammaire de construction (CxG) et la linguistique de l'énonciation (inspirée de la T.O.E. de Culioli, 1990, 1999a, 1999b, 2018).

Pour la plupart des grammaires et un grand nombre de ces écoles théoriques, *BE going to* et *gonna* sont deux formes équivalentes, l'une étant simplement une contraction phono-morphologique de l'autre. Cependant, certain·es linguistes essayent de creuser la distinction pour mieux comprendre l'évolution entre les deux formes, et leurs contextes linguistiques d'utilisation.

3.1. Théorie de la grammaticalisation

3.1.1. Une ancienne tradition

- **Explication du phénomène de grammaticalisation**

Nous reprenons ici la théorie de la grammaticalisation telle qu'elle est exposée dans Hopper & Traugott (2003) et Heine *et al*. (1991) en grande majorité. Nous mentionnerons également quelques points théoriques nous ayant paru intéressants dans d'autres articles et ouvrages.

La notion de grammaticalisation renvoie à la fois à un processus linguistique, et à la théorie associée à ce processus. La grammaticalisation est définie comme le processus par lequel des éléments lexicaux servent des fonctions grammaticales, et peuvent développer de nouvelles fonctions grammaticales une fois grammaticalisés : « we now define grammaticalization as the change whereby lexical items and constructions come in certain linguistic contexts to serve grammatical functions and, once grammaticalized, continue to develop new grammatical functions. » (Hopper & Traugott, 2003 : xv). Il semblerait que la notion apparaisse pour la première fois dans les travaux du linguiste français Meillet, dans lesquels il parle de grammaticalisation comme « l'attribution du caractère grammatical à un mot jadis autonome » (Meillet, 1912 : 131). S'il est le premier à parler de grammaticalisation,

le concept auquel il renvoie n'est pas nouveau, et peut se retrouver dans des travaux dès le XVIII^{e} siècle, notamment en France et en Allemagne (Lehmann, 1995 : 1-2). Malgré les travaux de Meillet, Hopper & Traugott (2003 : 26) notent que le phénomène ne prend pas beaucoup d'ampleur dans la recherche en linguistique pendant la première moitié du XX^{e} siècle. En effet, la théorie de la grammaticalisation va à l'encontre des théories linguistiques prédominantes de l'époque, à savoir la grammaire générative et le structuralisme. La grammaticalisation s'inscrit en faux contre ces théories: elle constitue « a challenge to approaches to language which assume discrete categories embedded in fixed, stable systems » (2003 : 26). Ce n'est alors qu'à partir des années 1980 que la théorie de la grammaticalisation prend une place importante dans la recherche, avec notamment Givón (1979 : 207-269), qui parle de « syntacticization » et « morphologization » à la place de « grammaticalization », et Lehmann (monographie en 1995, mais publiée sous forme d'article dès 1982). Ces travaux s'intéressent principalement à la morphosyntaxe, la sémantique n'étant devenue une part importante du processus de grammaticalisation que plus tard. Avant les années 1980, il n'était pas forcément envisagé que la morphologie, la syntaxe et la sémantique étaient interconnectées dans la langue, ce que Fleischman (1982) et Traugott (1982) se sont appliquées à montrer. Elles ont montré que cette interconnexion permet d'ailleurs de dévoiler que le changement linguistique n'est pas aléatoire (Flesichman, 1982), mais qu'il suit certains schémas, notamment d'un sens concret à un sens plus abstrait (Traugott, 1982). Pour un travail de grammaticalisation qui prend en compte le formel et le sémantique, nous pouvons donner pour exemple l'ouvrage de Bybee *et al.* (1994), qui combine des études de grammaticalisation dans plus de soixante-dix langues.

Les années 1990, avec l'avènement des nouvelles technologies et d'internet, ont également permis de grands changements dans l'étude de la linguistique, et dans la théorie de la grammaticalisation tout particulièrement. La linguistique de corpus a permis d'explorer plus en avant le changement linguistique en contextes réels et natifs et la grammaticalisation, alors liée aux théories de la grammaire basée sur l'usage (Usage-based Grammar, d'abord théorisée par Langacker, 1987). Plusieurs linguistes, dont Krug (1998 ; 2000 ; 2001), affirment alors l'importance de la fréquence, et tout particulièrement ce qu'il appelle « string frequency » – que nous pourrions traduire par la fréquence de chaînes ou la fréquence de collocations – dans le changement linguistique et la grammaticalisation : « string frequency exerts pressures on adjacent linguistic items. It is these pressures, then, that make linguistic units subject to erosion and finally merger » (Krug, 1998 : 287). La linguistique de corpus est le domaine privilégié pour pouvoir remarquer ces fréquences de chaînes, qui peuvent amener à des phénomènes de grammaticalisation.

La grammaticalisation est donc un processus qui s'opère à tous les niveaux de la chaîne linguistique : phonétique, morphologique, syntaxique, sémantique et pragmatique. Cependant, ce phénomène ne s'effectue pas en une seule étape. La transformation est d'abord morpho-syntaxique. Différents processus interviennent dans le phénomène, et le premier s'appelle la réanalyse (« reanalysis »), que Langacker (1977 : 58) définit comme suit : « a change in the structure of an expression or class of expressions that does not involve any immediate or intrinsic modification of its surface manifestation », parfois également appelé néoanalyse (Andersen, 2001 ; Traugott & Trousdale, 2013). Il s'agit donc d'une étape d'abord syntaxique, puis morphologique et sémantique, dans le sens où une même phrase est recatégorisée syntaxiquement ; les frontières entre les syntagmes se modifient. Nous pouvons par exemple passer du schéma « [A, B] C » au schéma « A, [B, C] » ou « [A, B, C] ». Cela peut avoir lieu au sein d'un élément lexical unique, mais également au sein d'une structure syntaxique. Hopper & Traugott (2003 : 50) donnent l'exemple de *Hamburger*, qui est passé, dans sa représentation cognitive syntaxique, de [Hamburg] + [er] (un élément – ici de nourriture – provenant d'Hambourg) à [Ham] + [burger] (un sandwich chaud au jambon). Ce processus cognitif n'est rendu évident que grâce à la seconde étape du processus : l'analogie. L'analogie va permettre un changement au niveau morphologique : dans cet exemple, *ham* de *hamburger* va avec le temps être remplacé par *cheese* ou *beef*.

L'analogie est donc le deuxième phénomène qui se réalise, où un type de construction, utilisé dans un contexte précis, est ensuite réutilisé dans des contextes plus larges. Hopper & Traugott (2003 : 40) donnent aussi l'exemple de *child/hood* et *bishop/hood* en Vieil Anglais (Old English) : « *Cildhad* and *biscophad* illustrate at least two instances of reanalysis: first two independent nouns come to function as one (compounding), then the second comes to be used as a derivative morpheme representing an abstract state (semantic and morphological change). *Falsehood* illustrates analogy: once *-hood* had come to be used as a derivative morpheme it no longer required association with a word referring to a person, and could be extended to new contexts ». Ces étapes morpho-syntaxiques s'accompagnent donc généralement d'un changement au niveau sémantique et/ou pragmatique (Traugott & Dasher, 2002), avec le phénomène de « semantic bleaching » (Sweetser, 1988), traduit chez Jamet (2009 : 3) par « désémantisation ». Ce dernier définit la désémantisation comme un processus où « le sémantisme concret, physique, laisse la place à un sémantisme abstrait, mental, ce qui permet à la structure grammaticalisée d'être utilisée dans un éventail beaucoup plus large de cas » (*ibid.*, 2009 : 3), ce qui est le cas pour le suffixe « *-hood* » présenté ci-dessus. Jamet explique le passage d'un sens concret à un sens plus abstrait par un « mapping de la perception dans le monde extralinguistique sur la perception dans le monde conversationnel, linguistique ».

L'intralinguistique, ou plutôt le métalinguistique s'appuie donc sur l'extralinguistique dans le processus de grammaticalisation. Ce phénomène de désémantisation, souvent évoqué comme un pilier du processus de grammaticalisation, n'est que partiellement complet. En effet, le sémantisme ne « disparaît » pas ou ne s'amenuise pas, il change, et plusieurs linguistes notent que cette désémantisation débute d'abord par un renforcement des inférences sur le plan pragmatique, avant d'acquérir un sens grammatical (Prevost, 2006 : 123). En outre, certaines traces du sémantisme originel perdurent parfois – et même souvent – dans l'élément grammaticalisé, ce qu'Hopper (1991) a nommé « persistence ».

Au niveau sémantique, le processus de grammaticalisation se dévoile aussi en plusieurs étapes, par inférence, notamment grâce aux processus de métonymie et de métaphore. Ces deux processus permettent un transfert du sens d'un élément, d'un sens lexical à un sens plus grammatical.[18]

- ***BE going to* – un cas d'étude**

BE going to est un cas d'étude très classique dans la théorie de la grammaticalisation, voire le cas d'étude le plus analysé (Bybee *et al.*, 1994 ; Croft, 2000 : 156 ; Hopper & Traugott, 2003, entre autres). Il permet de montrer ces phénomènes de métaphore et de métonymie, comme le développent Hopper & Traugott (2003 : 84-93). *BE going to* fait partie de toute une série d'éléments linguistiques spatiotemporels : ces éléments, d'une référence à de l'espace, permettent désormais une référence au temps en anglais, à travers la métaphore « space is an object, time is space » (Croft, 2000 ; Heine *et al.*, 1991 ; Hopper & Traugott, 2003 : 85 ; Sweetser, 1988 : 391-392), qui permet le « mapping »[19] d'une trajectoire dans l'espace sur une trajectoire dans le temps : « For example, spatial terms such as BEHIND can be derived metaphorically from a body part (an example of the shift from OBJECT > SPACE), and subsequently temporal terms can be derived metaphorically from the spatial term (via SPACE > TIME), e.g., *We are behind in paying our bills.* » (*ibid.*, 2003 : 85). Cela explique le phénomène de métaphore dont *BE going to* grammaticalisé est issu.

[18] Notons que si la plupart des linguistes sont désormais en accord avec le fait que la grammaticalisation est un phénomène d'abord morphosyntaxique avant d'être sémantico-pragmatique, d'autres linguistes ont avancé que le changement était d'abord sémantique avant d'avoir lieu au niveau morphosyntaxique (Roberts & Roussou, 2003). En réalité, il est possible que les deux s'interconnectent fondamentalement au niveau cognitif pour pouvoir créer ce genre de changement.

[19] Comme Jamet (2009 : 5), nous avons décidé de garder le terme anglicisé « mapping », estimant qu'aucune traduction française ne permet de rendre complètement ce sens.

Mais les auteur·rices avancent également que *BE going to* est issu d'un processus de métonymie, qui serait antérieur à la métaphore. Prenons la phrase suivante : *I was going to receive my diploma*, à comprendre comme *I was going in order to/for the purpose of getting my diploma*. Hopper & Traugott expliquent que deux inférences cognitives peuvent être extraites d'une telle phrase :

a. Avec *go*, nous comprenons que la destination n'est atteinte qu'à un moment ultérieur au moment de l'énonciation (T0) (prédiction).
b. Avec *to*, appelé « purposive *to* » (Haspelmath, 1989), indique que la situation a été à l'origine d'une intention (obtenir un diplôme). Jamet (2009) rappelle que *to* est également grammaticalisé, donc issu d'un phénomène de désémantisation, et que ce phénomène peut aussi souvent porter sur le verbe qui accompagne ces périphrases en *to*. Si l'auteur s'intéresse lui à *happen to* et *appear to*, ses arguments sont aussi tout à fait vrais pour *going to*. Nous assistons à une sorte de contamination de la grammaticalisation.

Ainsi, ce n'est pas uniquement *go* qui a été grammaticalisé, dû à une métaphorisation du sens espace>temps mais bien *going to*. Ces auteur·rices ajoutent : « progressive *BE -ing* indexed activity in process, and so motivated the tendency for *BE going to* to be interpreted as a purposive that was relevant to the reference time of the clause and likely to be imminent ». Ces inférences produites au niveau contextuel ont avec le temps été sémantisées – c'est-à-dire associées au niveau sémantique non plus à des contextes spécifiques, mais à *BE going to* en soi – et ont permis le processus de grammaticalisation. Il est donc bien à comprendre que [*go* + *ing* + *to*] a été grammaticalisé au fil du temps, et non uniquement un seul de ces éléments. L'analyse d'Hopper & Traugott (2003 : 93) les amène donc à proposer le schéma suivant pour la grammaticalisation de *BE going to* :

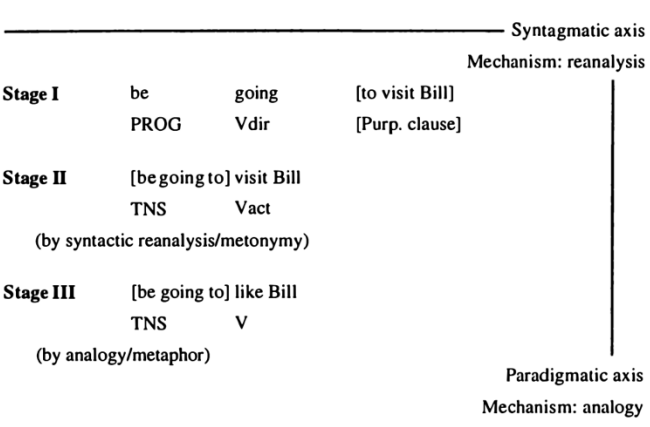


Figure 4.1 *Revised schema of the development of auxiliary* be going to

Figure 1.16 – Étapes de grammaticalisation de BE going to, reprise chez Hopper & Traugott (2003 : 93)

Il est intéressant de voir qu'Hopper & Traugott (2003) et Heine *et al.* (1991) voient les deux processus sémantiques associés à la grammaticalisation comme une manière pour le cerveau, et donc aussi la langue, de résoudre des problèmes (*ibid.,* 2003 : 92-93) : si ces liens ont été faits entre les concepts, c'est pour des raisons d'efficacité communicative (« indexing or pointing to meanings that might otherwise be only covert, but are a natural part of conversational practice », 2003 : 92). Selon elleux, le changement linguistique naît d'un besoin communicationnel, comme le montre la Figure 1.17, extraite de Heine *et al.* (1991) :

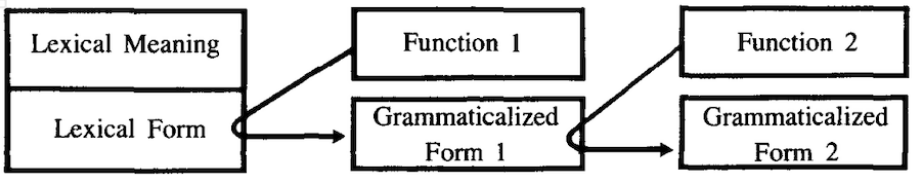


Figure 1.17 – La grammaticalisation comme un outil de résolution de problème (a « problem-solving device »), repris chez Heine et al. (1991 : 29)

Le changement linguistique, dont la grammaticalisation est un exemple, naît d'un effort constant de réguler la conversation, et de négocier et améliorer l'interaction avec ses interlocuteur·rices (Lehmann, 1985). Il naît de « nécessités communicationnelles et […] du désir d'expressivité » (Prevost, 2006, : 124). En outre, comme le rappelle Prevost (2006 : 122), la grammaticalisation d'éléments n'intervient pas sur n'importe quel élément aléatoires. Certaines données favorisent et prédisposent certains éléments linguistiques à être grammaticalisés : un sémantisme assez général, une forte fréquence des termes – confirmée par Bybee (2003 : 602), « frequency is not just a result of grammaticization, it is also a primary contributor to the process », entre autres – et une capacité à éveiller des inférences pragmatiques.

Plusieurs linguistes ont montré les différentes étapes du processus de grammaticalisation, très similaires (Hopper 1991, 1992 ; Hopper & Traugott, 2003 ; Budts & Petré, 2016). Nous avons gardé ici celles présentées par Heine *et al.* (1991 : 212-214), qui nous ont paru les plus complètes :

1. **Manipulation conceptuelle** : passage d'un item lexical à une fonction grammaticale.
2. **Unidirectionalité** : ce principe fait référence au fait que la grammaticalisation est unidirectionnelle, et va uniquement vers plus de grammaticalisation. Haspelmath (1999,

2004) a montré à quel point elle était irréversible, et les rares cas de directions opposées sont vus comme des exceptions[20].

3. **Asymétrie forme-sens** : la forme et le sens associés à une construction ne changent pas en même temps, et cela peut créer une asymétrie un certain temps – avec, par exemple, une même forme qui exprime deux sens différents, un grammaticalisé et un non-grammaticalisé, comme avec *BE going to* + lieu et *BE going to* + verbe.
4. **Decatégorialisation** : les processus de grammaticalisation remettent en cause les définitions des catégories linguistiques en général, pouvant amener à des catégories hybrides, comme *BE going to* semi-auxiliaire.
5. **Recatégorialisation** : attribution de nouvelles propriétés correspondant à une autre catégorie grammaticale : « language tends to restore iconicity between form and meaning » (Heine *et al.*, 1991 : 212-214).
6. **Perte d'autonomie** : une forme qui a été décatégorialisée va finir par perdre en autonomie morpho-syntaxique, ce qui créé parfois des clitiques (formes contractées) ou bien des affixes (Bybee *et al*,. 1994).
7. **Érosion** : ce phénomène est le pendant phonétique de la perte d'autonomie morpho-syntaxique. Le processus de grammaticalisation peut amener une réduction à un niveau phonétique (Bybee & Pagliuca, 1985 : 59-60). Heine *et al*. (1991 : 214) précisent que cela peut résulter en plusieurs allomorphes d'un même segment, avec des formes pleines et des formes plus réduites ou assimilées (à leur environnement phonétique). Plusieurs raisons peuvent expliquer ce phénomène d'érosion, dont la forte fréquence des éléments grammaticaux et le fait que les éléments grammaticaux ayant moins de poids sémantique que les éléments lexicaux, ils peuvent donc plus facilement être réduits ou contractés, au profit des autres éléments lexicaux de la phrase (the « quantity principle », Givón, 1984, 1990). Bybee *et al.* (1994) montrent que plus la grammaticalisation est forte, plus la réduction phonologique l'est également, suivant le principe d'unidirectionalité.

[20] Prevost (2006 : 124) montre que les phénomènes de dégrammaticalisation ou de lexicalisation qui peuvent avoir lieu avec des éléments grammaticalisés ne sont pas en opposition complète avec la directionnalité du changement linguistique (vers plus de contraction, d'érosion phonétique, etc.).

3.1.2. Précédents travaux sur BE going to *et* gonna *dans le cadre de la grammaticalisation*

Nous aimerions désormais nous attarder plus particulièrement sur les implications théoriques de la grammaticalisation sur les études et analyses qui ont été faites de BE *going to* et *gonna*. Plusieurs études déjà mentionnées ont traité de BE *going to*. Seulement, peu se sont attardées plus particulièrement sur *gonna*. Parmi celles-ci, nous pouvons citer Poplack & Tagliamonte (1999), Berglund (1997, 2000a, 2000b, 2005, 2005), Brisard (2001), Col & Duchet (2000, 2001), Gesuato (2009), Krug (2000, 2001, 2009, 2011), Lorenz (2012, 2013), Machová (2015).

Comme nous avons pu le voir, si la grammaticalisation est unidirectionnelle, cela implique aussi que le changement linguistique prend du temps, et qu'il compte un certain nombre d'étapes. Nous pouvons alors remarquer différents degrés de grammaticalisation des formes, sans savoir – si ce n'est avec le temps – si ces formes continueront leur processus de grammaticalisation, ou bien si ce dernier s'arrêtera à tel ou tel stade.

Plusieurs auteur·rices (Krug, 2011) ont catégorisé la grammaticalisation de *BE going to* comme un sous-type particulier de grammaticalisation : l'auxiliation. Le concept a été théorisé pour la première fois par Benveniste (1974) pour parler des verbes « avoir » et « devoir » en français. Plus tard, Kuteva (2001) a consacré un ouvrage au phénomène, qu'elle définit comme suit :

> [T]he development of auxiliaries can BE said to involve a morphosyntactic change whereby the lexical structure (1) verb–complement turns into the grammatical structure (2) grammatical marker–main verb […] It is this process of complex lexical verb structures developing over time into auxiliary grammatical structures, with all its accompanying semantic, morphosyntactic and phonological changes, that I will refer to as auxiliation.
>
> (Kuteva, 2001 : 1–2)

Ainsi, il existe un continuum de formes du verbe lexical, au semi auxiliaire, à l'auxiliaire (Krug, 2011 : 550) montrant que l'auxiliation, comme la grammaticalisation, est graduelle et complexe, avec diverses étapes à tous les niveaux de la chaîne linguistique. L'autrice met en avant plusieurs critères pour tester l'auxiliation, entre autres la liaison syntaxique, la désémentisation, la fixation de la position au niveau syntaxique, la réduction phonologique et la désaccentuation au niveau prosodique, élément qui n'est mentionné que dans les cas d'auxiliation, et non forcément de grammaticalisation. En effet, si le terme tend à être traité comme un auxiliaire, il ne devrait alors plus porter d'accent primaire en contextes non

emphatiques en anglais. De plus, un usage fréquent de l'élément dans un contexte familier, comme cela a été attesté pour *gonna*, peut permettre d'accélérer le processus (Kuteva, 2001 : 127-132). Ainsi, Kuteva démontre que la catégorie des « *go*-futures » (les futures qui s'expriment par *go* ou des verbes équivalents dans d'autres langues) sont des exemples prototypiques de chemins vers l'auxiliation. En effet, *BE going to* en est un exemple en anglais mais d'autres langues utilisent également des processus similaires, comme *aller* + *infinitif* en français (Lansari, 2009a).

Après *BE going to*, *(BE) gonna* est une étape supplémentaire dans le processus d'auxiliation : de trois mots, nous passons à deux mots ou un mot, processus établi comme étant un phénomène d'univerbation (Campbell & Mixco, 2007 : 213). Lorenz (2013 : 133) présente alors *gonna* comme « the symptom of advanced grammaticalization ». Leech *et al.* (2009 : 106) notent même la possibilité pour l'auxiliaire *BE* d'être élidé, donnant *gonna* et non *BE gonna*, ce qui a été remarqué par d'autres linguistes également (Lorenz, 2013 ; Machová, 2015). Remarquons cependant que Leech *et al*. qualifient ce phénomène de réduction phonétique (« these three semi-modals illustrate another kind of phonetic reduction: the ellipsis of a whole word (the auxiliary BE, HAVE or DO, as the case may be) », 2009 : 106), quand la réduction, si elle est effectivement aussi forcément phonétique, est primordiale sur un plan syntaxique. Cette réduction et cette coalescence de la périphrase sont dues à une forte fréquence de la forme (Bybee & Thompson, 1997 ; Narrog & Heine, 2011 : 74), et à un processus de « colloquialization » (la présence plus importante de formes traditionnellement attachées à un registre familier dans des registres plus formels). Krug (2001) et Leech *et al.* (2009) notent une place plus importante prise par ce processus au XXI^{e} siècle, même si une différence peut se remarquer entre l'écrit et l'oral : « in the 1990s, it seems, there is still a 'prestige barrier' resisting the more extreme forms of colloquialism in print. » (Leech *et al*., 2001 : 248), selon leurs études de corpus. Cela pourrait expliquer pourquoi *gonna* prend de plus en plus de place dans le discours, mais aussi pourquoi la question n'a été traitée que plus récemment dans la littérature, bien que la forme existe à l'oral depuis longtemps.

Dans l'*Oxford Handbook of Grammaticalization* (Narrog & Heine, 2011), Bybee précise même que « the shift to "*gonna*' is frequency-driven and subject to phonological erosion, syntactic simplification, and semantic generalization ». La simplification syntaxique a pu être testée par Machová (2015), qui s'est intéressée à la possibilité de *gonna* d'apparaître sans *BE* – ce qu'elle a trouvé dans son corpus –, à être inversée dans une structure en question directe et à recevoir la négation (**gonnan't*) – ce qu'elle n'a pas trouvé dans son corpus.

3.1.3. Apports et limites des théories de la grammaticalisation

La théorie de la grammaticalisation est fondatrice dans la compréhension du changement linguistique, et le processus de grammaticalisation est au cœur des formes verbales étudiées dans ce tapuscrit : le passage de *BE going to* à *gonna*. Comme le rappellent Hopper & Traugott (2003 : 2), la grammaticalisation « highlights the tension between the fixed and the less fixed in language », ce qui est particulièrement intéressant lorsque nous nous intéressons à l'étude de la variation, et à l'analyse de ce qui n'est pas encore pleinement fixé dans la langue.

Il nous semble important de prendre en compte la notion de degré dans la grammaticalisation d'une forme ou d'une construction : il n'existe pas de division distincte entre les différentes étapes (Jamet, 2009), et il est justement intéressant de comprendre et d'analyser comment une forme ou une autre peut se situer à différents points sur le spectre de la grammaticalisation, ce que nous essayerons de faire dans notre étude. Un des atouts de la théorie de la grammaticalisation telle qu'elle a évolué au fil du temps est son caractère pluriel. Le phénomène est multiple, et nous pouvons en observer des conséquences sur tous les plans : phonétique, morphologique, syntaxique, sémantique, pragmatique – et même fréquentiel.

Notons que la grammaticalisation est souvent perçue sous un angle diachronique, puisque le changement linguistique ne peut véritablement être réalisé et prouvé qu'avec le temps, mais ici notre étude se veut principalement synchronique.

Nous pourrions regretter que la grammaticalisation ne s'intéresse pas assez aux processus cognitifs qui peuvent l'influencer. Si la grammaticalisation montre un intérêt certain pour la sémantique, la théorie s'intéresse beaucoup à l'usage et à la morphosyntaxe. Or, le genre de phénomènes que montre la grammaticalisation pour *BE going to/gonna*, et leurs récurrences avec d'autres semi-modaux en anglais dévoile que le passage d'une forme à l'autre est aussi associé à des phénomènes cognitifs précis. En effet, par exemple, pourquoi toutes les formes contractées des semi-modaux ont-elles été pensées avec le morphème « *a* » (*gonna, hafta, gotta, wanna,* etc.) et non d'autres formes (nous aurions pu envisager : *goi / *gote / *hava, etc.) ? La présence de ces semi-modaux fait-elle évoluer le lexique mental des locuteurs, en mettant sur un même plan la forme pleine et la forme contractée, ou bien avec un lien de filiation explicite entre les deux ?

3.2. Grammaire de Construction (CxG)

Pour tenter de répondre à ces questions, il nous a semblé intéressant d'ouvrir notre champ théorique à d'autres écoles linguistiques, notamment la grammaire de construction (CxG ci-après).

3.2.1. Une théorie linguistique cognitive

La CxG émerge dans les années 1980-1990 comme une réaction aux approches génératives traditionnelles, notamment les approches chomskyennes. Elle s'inscrit pleinement dans le courant de la linguistique cognitive qui se développe à la même époque avec des linguistes comme Lakoff (1970), Langacker (1987), Goldberg (1995) ou Croft (2000). Le *Handbook of Cognitive Liguistics* définit ce cadre de recherche comme suit : « Cognitive Linguistics is an approach to language study based on the assumptions that our linguistic abilities are firmly rooted in our general cognitive abilities, that meaning is essentially conceptualization, and that grammar is shaped by usage » (Dabrowska & Divjak, 2015 : 1). Comme les autres approches cognitives, la CxG repose donc sur l'idée que le langage n'est pas un module autonome régi par des règles formelles, mais une manifestation de processus cognitifs généraux. Là où la linguistique cognitive constitue un cadre large, la CxG apporte une formalisation propre de la grammaire. Sa spécificité est de poser la construction – définie comme un appariement conventionnel entre une forme et un sens (« form-meaning pairing », Traugott & Trousdale (2013), entres autres) – comme unité fondamentale de la grammaire. Ces constructions ne forment pas une liste isolée, mais sont reliées les unes aux autres dans un réseau hiérarchique de relations (Croft, 2001 ; Hudson, 2007). Dans ce réseau – parfois appelé constructicon (Fried & Nikiforidou, 2025b) – les unités linguistiques vont des plus schématiques, *i.e*. un modèle de phrase au passif, aux plus spécifiques, *i.e*. une expression idiomatique figée, reflétant la continuité entre lexique et grammaire. Cette métaphore du réseau illustre l'idée que de nouveaux liens et de nouveaux nœuds se créent constamment à mesure que les locuteurs font usage de la langue. La CxG fournit alors un modèle de l'architecture grammaticale en termes de réseau hiérarchique de constructions. La base de la CxG pour Croft (2012 : 463) est un appariement entre une structure complexe et un sens, et l'association de cet appariement dans un réseau.

Plusieurs concepts clés organisent alors le fonctionnement de la CxG (Traugott & Trousdale, 2013 : 13-20) :

- La **schématicité**, qui désigne le degré d'abstraction d'une construction : certaines sont très générales (schémas), d'autres intermédiaires (sous-schémas), d'autres encore très spécifiques ;
- La **productivité**, qui rend compte de la capacité d'un schéma à accueillir de nouvelles occurrences. Traugott & Trousdale donnent l'exemple du schéma [ADJ + -*ness*], qui est plus productif en anglais que [ADJ + -*th*]. Cette notion est à mettre en lien avec

l'importance de la fréquence en CxG et dans toute linguistique cognitive, qui, par sa nature, reste fondée sur l'usage (Bybee & Hopper, 2001) ;

- La **compositionnalité**, qui évalue la transparence entre la forme et le sens : certaines constructions sont parfaitement transparentes, tandis que d'autres présentent des décalages ou des opacités, notamment au fil du changement linguistique, et mettent en avant l'absence de compositionnalité, d'où l'acception de la construction comme un tout.

En pratique, la CxG n'est pas une théorie unique mais une famille de modèles qui diffèrent par leur degré de formalisation et leurs outils analytiques, sans s'exclure mutuellement (Hoffmann, 2022). On distingue ainsi, entre autres, la Berkeley Construction Grammar (Fillmore, 2013), la Cognitive Construction Grammar (Boas, 2013), la Fluid Construction Grammar (Steels, 2011), l'Embodied Construction Grammar (Bergen & Chang, 2005), la Radical Construction Grammar (Croft, 2001) ou encore la Sign-Based Construction Grammar (Boas *et al.*, 2012). Toutefois, nous ne présenterons pas ces écoles dans le détail, nous intéressant plutôt à la formalisation globale du langage par le concept de construction, et la perspective cognitive envisagée par la CxG. Cependant, toutes ces écoles se retrouvent autour de certaines notions stratégiques sur l'organisation de l'architecture de cette grammaire, comme présenté par Fried & Nikiforidou (2025b : 2) :

(1) Speakers' grammatical knowledge, as observed in actual language use, is gathered in complex, multi-dimensional units, 'constructions', in which form (whether syntactic, morphological, phonic, gestural, or a combination of any of these) is indivisible from its meaning or usage function.
(2) As cognitive objects, constructions represent – more or less explicitly articulated – generalizations and hypotheses about speakers' experientially based linguistic knowledge. The generalizations are to be taken as prototypes ('blueprints') which allow individual (clusters of) features to stretch out of the prototype under various contextual and/or expressive pressures, thereby also allowing for grammatical change.
(3) Speakers' constructional knowledge is organized in intricate multidimensional networks of constructions ('constructicons') structured through various kinds of property-sharing relations.
(4) Constructions have internal structure of varying degrees of complexity that reflects the interplay between the 'external/constructional' (sometimes also referred to as 'holistic') characteristics of a given pattern and the smaller units (lexical, syntactic, morphological, phonic, gestural) that constitute the pattern's internal make-up.
(5) Lexicon and grammar form a continuum. This allows for a unified conceptual and analytic apparatus for analyzing patterns at various degrees of abstractness, from fully schematic to fully substantive ('lexical' in traditional terminology) constructions at the extreme ends.

Figure 1.18 – Organisation de la grammaire de construction – Cinq concepts fondateurs (Fried & Nikiforidou, 2025 : 2)

Nous retenons que la CxG a pour objectif de formaliser la langue, tout en laissant une certaine liberté et fluidité, laissant de la place pour la variation (concept (2)). Il nous semble important dans le cadre de notre étude d'insister sur la capacité de la CxG à évoluer en termes d'échelles, à différents niveaux du langage (macro / meso / micro). L'important reste avant tout l'association de ces constructions en réseaux et leur interconnexion, ou, comme l'expriment Depraetere *et al.* (2021) : « how grammatical markers organize themselves as paradigms (Norgard Sorensem *et al.*, 2001) and how new forms integrate themselves into already established paradigms (Krug, 2000). »

Enfin, la CxG a renouvelé l'étude du changement linguistique en l'abordant comme un processus fondé sur l'usage et sur l'évolution du réseau constructionnel. Dans cette perspective, la grammaire n'est pas un système figé, mais un ensemble dynamique où « new links and new nodes are continually being established » (Hudson, 2007 : 53). Traugott & Trousdale (2013) distinguent ainsi changement constructionnel, qui affecte une construction déjà existante, et constructionnalisation, qui correspond à la création d'une nouvelle unité forme-sens, et donc d'une nouvelle construction. En ce sens, la CxG prolonge et élargit les perspectives ouvertes par la théorie de la grammaticalisation, en montrant comment de nouvelles constructions émergent de l'usage et s'intègrent progressivement au réseau. Ces nouvelles unités acquièrent

une fonction distincte, conformément au principe de non-synonymie (Goldberg, 1995) : si deux constructions sont distinctes au niveau syntaxique, elles le sont nécessairement aussi sur le plan sémantique ou pragmatique.

3.2.2. Précédents travaux sur BE going to *et/ou* gonna *(CxG et théories cognitives affiliées)*

Certains linguistes se sont plus particulièrement intéressés à *BE going to/gonna* et autres semi-modaux dans le cadre de la CxG. Parmi eux, un des plus prolifiques est Lorenz, dont l'évolution théorique est intéressante, puisqu'il a lui-même proposé des travaux issus de la théorie de la grammaticalisation (Lorenz, 2012, 2013), avant d'envisager ces formes sous un angle plus cognitif, avec la CxG (Levshina & Lorenz, 2022 ; Lorenz, 2019, 2020a, 2020b ; Lorenz & Tizón-Couto, 2016, 2020, 2024 ; Tizón-Couto & Lorenz, 2018). L'auteur et ses collaborateur·rices se sont intéressé·es à *gonna*, mais également à *wanna*, *gotta, hafta* et *tryna*, pour essayer de comprendre si ses formes pouvaient être considérées comme indépendantes vis-à-vis de leurs formes mères, les formes pleines *going to, want to, got to, have to* et *trying to*. Dans les termes invoqués par Traugott & Trousdale (2013), la question est de savoir si la contraction de *BE going to* à *gonna* amène à ce qu'iels appellent un changement constructionnel, une constructionnalisation, ou autre chose. Les études autour de *BE going to* et *gonna* dans le cadre théorique de la CxG ont toutes pour point commun l'importance de la fréquence de ces semi-modaux, qui favorise leur réduction et contraction (Bybee, 2001). La plupart des études prennent aussi en compte le principe de non-synonymie, comme celle de Boas (2004) sur la différence entre *want to* et *wanna* : « a difference in form equals a difference in meaning. » (Boas, 2004 : 490). Le principe de non-synonymie reste pertinent pour comprendre la différenciation fonctionnelle entre formes pleines et contractées. Comme le montrent Levshina & Lorenz (2022), les variants ne sont pas interchangeables : ils se distinguent par leurs connotations stylistiques, sociolinguistiques ou pragmatiques.

Lorenz (2020a) propose de penser ces évolutions en termes de métaconstruction (Leino & Östman, 2005), c'est-à-dire un schéma abstrait qui regroupe plusieurs variants apparentés. Il reprend le schéma de Leino & Östman (2005 : 207), comme ci-dessous :

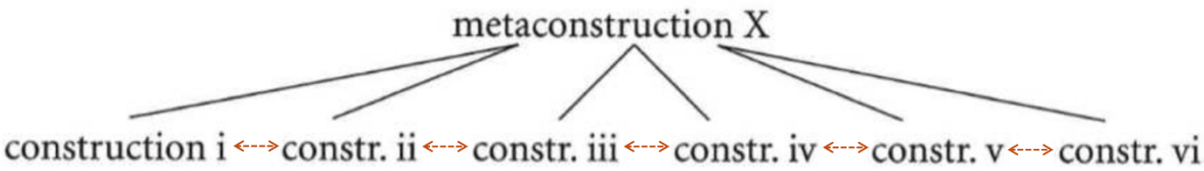


Figure 1.19 – Organisation d'une métaconstruction (Leino & Östman, 2005 : 207, adapté avec Lorenz : 2020)

Dans ce cadre, la contraction apparaît comme une étape dans un processus graduel, qui peut aller d'une simple réduction phonétique jusqu'à la création d'un nouveau nœud autonome dans le réseau, par un phénomène de « construction split » (Karlsson, 2018), qui serait issu de la grammaticalisation d'une forme : les formes contractées se sont alors séparées de leurs constructions-mères et apparaissent comme des nœuds (*« nodes »*) dans le réseau. Cette conception d'un développement de plus petites constructions au sein de métaconstructions met en valeur l'adaptabilité de la CxG à diverses échelles, qui se révèlera utile pour l'étude précise de *going to, gonna* et autres variants. Lorenz (2020) propose alors la création de liens horizontaux, et non plus verticaux, entre plusieurs formes au sein d'une métaconstruction, signalée par les flèches pontillées orange dans la Figure 1.19.

Les travaux de Lorenz (2020) et Lorenz & Tizón-Couto (2024) en diachronie suggèrent un continuum de formes, allant de la réduction phonétique à l'émancipation cognitive, où certaines formes contractées, comme *gonna*, tendent à s'autonomiser et à être stockées indépendamment dans le lexique mental. Ce processus est représenté de manière hypothétique comme suit :

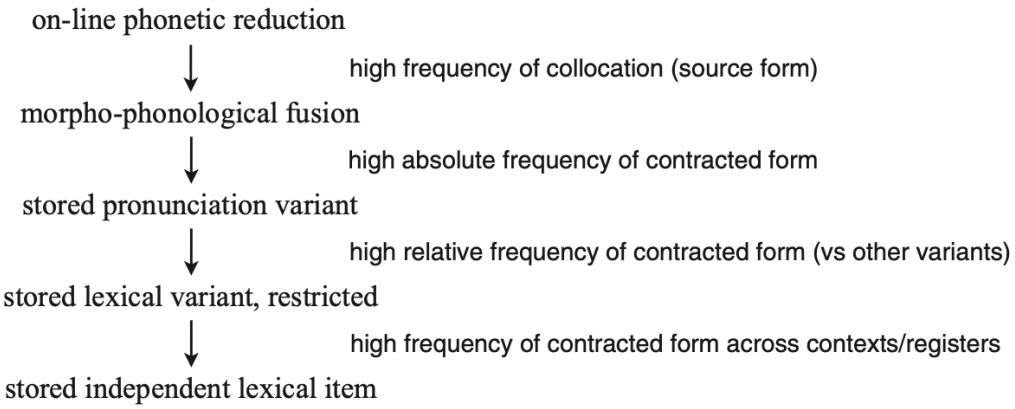


Figure 1: Stages of reduction and emancipation of contracted forms, adapted from Lorenz (2013a: 233).

Figure 1.20 – Cinq étapes de la réduction phonétique à l'indépendance cognitive (Lorenz & Tizón-Couto, 202 : 5, adapté de Lorenz, 2013)

Il convient de noter, même si Lorenz (2013) et Lorenz & Tizón-Couto (2024) ne le précisent pas, qu'un changement linguistique peut s'arrêter à n'importe quelle étape du continuum. Comme le rappellent les auteurs : « These forms are also stored as items, and their mental representation is changing as their ties to the source items (*going to, have got to, want to*) loosen » (2024 : 5). Le processus est donc graduel, et non pas un passage strict d'un état à un autre : A → AB → B → BC → C, etc.

Les études de Daugs (2017, 2021) confirment l'intérêt de ce type d'approche diachronique pour les modaux et semi-modaux contractés. La fréquence d'usage joue un rôle moteur : elle favorise la conventionnalisation et l'indépendance constructionnelle des formes contractées par rapport à leurs formes pleines. Selon Daugs (2021), les variants contractés peuvent être considérés comme des constructions à part entière, et non comme de simples équivalents, en raison de différences distributionnelles (fréquence, syntaxe, sémantique) et de leur rôle dans un réseau grammatical alors conçu comme plus hétérogène. Créer une construction revient donc à reconnaître que la forme est passée d'un usage anecdotique à une forme conventionnalisée, stockée dans le lexique mental.

En somme, les recherches sur *gonna* et les semi-modaux illustrent l'apport de la CxG au XXI^{e} siècle : elles montrent que la contraction peut aboutir à la création de nouvelles constructions, contribuant à un réseau grammatical à la fois plus hétérogène et plus sensible aux usages et à la variation, comme cela sera développé dans le Chapitre 3 de ce tapuscrit. Elles interrogent également le statut de *BE going to* et de ses variants contractés, en questionnant leur autonomie cognitive et lexicale au sein du lexique mental.

3.2.5. Apports et limites des théories de CxG

La CxG et la linguistique cognitive en général présentent un intérêt certain dans le cadre de notre étude. D'un point de vue cognitif, elles permettent de questionner le lexique mental et ce qui reste stocké dans notre cerveau au-delà des règles de grammaire, ce qui fait de la CxG un modèle théorique particulièrement proche de la réalité de la langue et de sa pratique. L'organisation des constructions en réseau, avec des liens à la fois horizontaux et verticaux, offre la possibilité d'articuler différents niveaux (macro-, meso- et micro-) (Lorenz, 2020 ; Leino & Östman, 2005).

Néanmoins, cette approche présente aussi des limites. La définition-même de construction peut être floue : il reste parfois difficile de déterminer si un schéma constitue réellement une construction indépendante ou s'il s'agit d'un variant phonologique ou

stylistique. La hiérarchisation des constructions et la complexité des réseaux peuvent rendre l'analyse des variants contractés plus délicate et certaines contraintes issues de la CxG peuvent paraître trop rigides.

Enfin, la CxC, de par sa nature même de « grammaire et dictionnaire », et son intérêt pour la formalisation de la langue, peut avoir des difficultés à intégrer des paramètres pragmatiques et sociolinguistiques, de nombreux modèles demeurant centrés sur le cognitif et la sémantique. Toutefois, certaines études récentes (Fried & Nikiforidou, 2025a ; Levshina & Lorenz, 2022) mettent en avant la nécessité de prendre d'autres paramètres en compte, ce qui pourrait s'adapter à notre étude de *BE going to/gonna* : « it is time to pay more focused attention to the challenges of integrating sociocultural observations as a legitimate component of comprehensive constructional generalizations. » (Fried & Nikiforidou, 2025b : 14).

3.3. Linguistique de l'énonciation et l'étude de *BE going to/gonna*

Si la CxG tend à concevoir *BE going to/gonna* comme des unités conventionnalisées dont le sens émerge de l'usage et des schémas construits, la linguistique de l'énonciation adopte une perspective différente. En effet, dans la TOE, la compositionnalité joue un rôle central : le sens d'un énoncé ne résulte pas principalement de l'héritage constructionnel, mais de l'articulation des unités linguistiques dans une situation d'énonciation donnée. C'est dans ce cadre, où chaque segment contribue à la construction du sens en interaction avec la scène énonciative, que nous allons maintenant examiner *BE going to* et *gonna*.

Plusieurs autrices se sont intéressées à BE *going to* dans le cadre de la TOE (Celle & Lansari, 2009 ; Celle, 1997 ; Lansari, 2006, 2009a, 2009b, 2017) et deux linguistes mentionnent plus spécifiquement *gonna* dans leurs travaux (Col & Duchet, 2000, 2001). Nous souhaitons dans cette section résumer de manière succincte le statut que les formes périphrastiques et grammaticalisées telles que BE *going to/gonna* ont pu prendre dans la T.O.E.

3.3.1. La T.O.E. et approche sémantico-pragmatique

La T.O.E. ou T.O.P.E. fait référence à une théorie de l'énonciation développée par Culioli (1990, 1999a, 1999b, 2018) : la Théorie des Opérations (Prédicatives et) Énonciatives. Cette approche considère que l'énonciation correspond à un processus de genèse (et d'« opérations »), dont l'énoncé n'est que le résultat observable. Elle s'inscrit notamment dans une tradition de la linguistique francophone, marquée par l'importance donnée à l'énonciation comme lieu de production du sens, en particulier à travers l'héritage d'Émile Benveniste.

En effet, la notion d'énonciation a été popularisée par Benveniste, qui l'a décrite de manière décisive dans son article « L'appareil formel de l'énonciation » (Benveniste, 1970, intégré en 1974 au tome 2 de *Problèmes de linguistique générale*) et, plus tôt, dans « De la subjectivité dans le langage » (1958, repris dans le tome 1 en 1966), où il utilise l'énonciation pour rendre compte du sémantisme dans le discours. Contre l'héritage saussurien et structuraliste, qui réduit la langue à un système abstrait de signes, Benveniste met en avant la subjectivité et la dimension intersubjective du langage : « l'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (Benveniste, 1974 : 80). Cette conception introduit un changement majeur : le langage n'est pas seulement un code, mais l'espace où le sujet parlant advient et se définit dans une relation à l'autre. Comme le rappelle Ono dans sa monographie (Ono, 2007), la théorie de Benveniste a constitué un véritable « bouleversement, ouvrant la linguistique française à la parole, mettant l'accent sur la place du sujet parlant et soulignant l'importance des interactions dans la communication verbale. ».

Culioli hérite de ce tournant épistémologique de Benveniste, mais en déplace la perspective. Benveniste privilégie le locuteur et la production (l'énoncé), il s'intéresse aux relations intersubjectives qui amènent à former l'énoncé, tandis que Culioli étudie les opérations sous-jacentes aux formes linguistiques, les opérations cognitives qui amènent à la réalisation concrète, linguistique, de l'énoncé. Ainsi, si les deux ont l'énonciatif au cœur de leur démarche, leur perspective diffère. Comme le souligne De Vogüé (1992), le terme « énonciation » ne renvoie pas à la même problématique chez Benveniste et chez Culioli, même si une continuité demeure : tous deux rejettent la réduction structuraliste du langage à un système de signes, au profit d'une théorie de l'activité langagière : « si la démarche diffère, certaines réflexions sur le langage, les langues et la fonction symbolique de l'un peuvent être prêtées à l'autre. » (Ducard, 2018 : 7).

Dans la T.O.E., Culioli invite à s'intéresser aux opérations qui interviennent dans la production d'un énoncé dans une situation d'énonciation, dans une vision dynamique et vivante de l'acte de langage. La situation d'énonciation est le point de repère-origine d'un énoncé et comprend un·e énonciateur·rice et un moment d'énonciation (T0). Produire un énoncé, c'est donc toujours l'ancrer dans un repère-origine (la situation d'énonciation), qui montre la « prise en charge par un sujet énonciateur donné (identifié ou non au locuteur) à un moment d'énonciation donné. » (Gilbert, 1993 : 23). Par l'étude des opérations, la TOE fait alors du linguiste un archéologue de l'activité cognitive qui, à partir des formes linguistiques, remonte vers les opérations qu'elles manifestent. Dans ce cadre, *BE going to* et *gonna* sont bien des marqueurs aspectuo-modaux, qui marquent l'activité cognitive de l'énonciateur·rice, et sa prise de position vis-à-vis de la situation, comme décrit dans la section suivante.

3.3.2. Précédents travaux sur BE going to/gonna *dans le cadre de la TOE*

Comme indiqué plus haut, plusieurs linguistes se sont intéressés à *BE going to* et *gonna* dans le cadre de l'énonciation (Brisard, 2001 ; Celle & Lansari, 2009 ; Col & Duchet, 2000, 2001 ; Lansari, 2009a). Nous en présentons ici les principaux résultats, afin d'en dégager les apports pour notre propre travail.

Lansari (2006, 2009a, 2009b) explore BE *going to* d'abord en tant que marqueur à valeur aspectuelle, impliquant nécessairement la présence d'un repère subjectif. Cette orientation aspectuelle s'explique par la préconstruction qui sous-tend l'expression : héritée originellement de l'aspect *BE* + *-ing*, elle introduit alors une deuxième opération cognitive, une seconde phase d'exploration de la relation prédicative (R/P). Lorsqu'une relation prédicative est posée comme déjà constituée, elle devient disponible pour d'autres opérations, ce qui permet à l'énonciateur de l'évaluer. Comme précisé plus haut dans ce chapitre avec la publication de Lansari & Celle (2009), avec *BE going to*, l'énonciateur·rice prend en charge la prédiction et la présente comme inéluctable, car la validation du procès est déjà engagée au moment de l'énonciation. Dans ce cadre, la préconstruction interdit toute remise en question de la validation de la R/P, puisque celle-ci a déjà été posée en amont, au niveau cognitif.

Deux grands cas de figure sont distingués par Lansari dans l'emploi de *BE going to.* Dans le premier, les valeurs dites « radicales » de décision et d'intention : le renvoi à l'avenir découle de la volonté ou du choix d'un sujet nécessairement agentif. Dans le second cas, c'est la situation d'énonciation dans son ensemble qui constitue la source du renvoi à l'avenir : l'énonciateur infère alors un état futur à partir des données disponibles de la situation (prédiction « médiate »). En outre, Lansari (2006 ; 2009a) montre que la valeur de *BE going to* est parfois renforcée par la présence d'autres marqueurs modaux susceptibles de garantir l'ancrage de la relation prédicative dans une situation d'énonciation, comme *I feel, I can sense,* etc.

Ce second emploi de *BE going to*, où le renvoi à l'avenir repose sur une inférence liée à la situation d'énonciation, est précisément ce que Lansari qualifie de prédiction « médiate ». Ce cadre perm*et al*ors à l'énonciateur·rice de jouer de ce mécanisme, en feignant d'inclure le·a co-énonciateur·rice dans sa prédiction, comme l'explique Lansari (2018 : 33) : « Par son caractère fondamentalement préconstruit dû à l'aspect BE *-ing, BE going* to met en place une prédiction "médiate", qui passe par un appui sur des éléments situationnels accessibles à tous, relevant d'une connaissance partagée : en faisant reposer la prédiction sur des connaissances présentées comme partagées, l'énonciateur peut feindre de mettre en place une prise en charge "intersubjective", partagée entre le co-énonciateur et lui-même. ». Cette prédiction « médiate »

repose donc sur une forme d'inférence, où l'énonciateur·rice présente son énoncé comme dérivé de données objectives et partagées, alors même qu'iel en reste le véritable garant. Lansari rapproche ce fonctionnement de celui des formes « médiatives » définies par Lazard (1999 : 8), qui se caractérisent par le fait que les faits ne sont pas présentés directement mais médiatement, « à travers la connaissance que le locuteur en a prise, à laquelle il fait référence et par rapport à laquelle il prend par là-même un certain recul ». Dans cette perspective, *BE going to* est non seulement un marqueur de renvoi à l'avenir, mais également un indice de l'attitude du sujet parlant vis-à-vis de la relation prédicative, traduisant une prise en charge assertive qui peut se donner comme partagée.

Brisard (2001), dans un cadre plus largement cognitif, rapproche l'emploi inférentiel de *BE going to* de la notion de signe. Pour l'auteur, *BE going to* est lié à la présence, dans la situation d'énonciation, de signes sur lesquels l'énonciateur·rice s'appuie pour exprimer sa prédiction. Ces signes peuvent-être concrets ou discursifs et permettent à l'énonciateur·rice de prédire un événement avec une certaine certitude, en ancrant cette prédiction dans la réalité présente. Cet appui de l'énoncé sur des signes déjà présents à T0 permet de réduire l'incertitude liée à la référence au futur en s'appuyant sur des éléments déjà accessibles ou partagés dans le contexte de l'énonciation. Brisard associe donc un caractère herméneutique à *BE going to* : l'énonciateur·rice s'appuie sur des signes, qu'iel interprète, afin de formuler sa prédiction. En ce sens, *BE going to* reste un marqueur subjectif : « It is always a subjective conceptualization of reality that is at stake » (Brisard, 2001 : 265).

Enfin, Col & Duchet (2000, 2001) s'intéressent plus explicitement à *gonna*, face à *going to*. Dans un cadre énonciativiste, ils interrogent la possibilité que cette forme soit indépendante face à *going to* et avancent l'auxiliation de cette forme, même si elle n'est pas encore atteinte.

Pour ces auteurs, la différence opérative entre *BE going to* et *gonna* se situe dans l'assertion – ou non – de la validation d'une relation prédicative :

> L'utilisation de *(be) gonna* et de BE *going to* dans le même univers discursif amène à formuler l'hypothèse d'une différenciation fonctionnelle progressive de ces deux marqueurs, perceptible notamment dans leurs préférences combinatoires avec les pronoms personnels et les adverbes, et leur combinabilité syntaxique qui commence à diverger. Cette situation d'émergence d'une nouvelle différence linguistique, dans laquelle pourtant les deux marqueurs sont encore ressentis comme synonymes par les locuteurs natifs, amène à les reconsidérer en termes opérationnels et topologiques. Un « noyau de sens » prospectif clairement orienté dans le cas de BE

> *going to* tend dans *gonna*, où phonologiquement et morphologiquement a été escamotée la présence de to, à céder le pas à une problématique de validation qui est celle de la modalité.
>
> (Col & Duchet, 2000)

Ces auteurs affirment que BE *going to* affiche clairement l'assertion d'une validation d'une R/P, quand cela est affaibli chez *gonna*, et seulement suggéré. Nous remarquons également que Col & Duchet insistent sur une différence de distribution syntaxique entre les deux formes, que nous explorerons pour nos données au Chapitre 3. Nous observons dans les différents travaux sur *be going to* et *gonna* dans la TOE l'attention qui est portée à la forme (la disparition de *to* dont parlent Col & Duchet, l'aspect *be -ing* sur lequel s'appuie Lansari pour son interprétation de *BE going to*) et aux sens attribués à chaque élément de cette forme, aspect qui est moins prévalent dans les théories de la grammaticalisation, et quasi-absent de la CxG.

Si notre étude n'est pas strictement fondée sur la T.O.E., nous retenons néanmoins l'importance d'une vision sémantico-pragmatique des formes grammaticalisées, l'importance de la forme, importance morpho-syntaxique, et la place que prend l'inférence dans le contexte de *BE going to/gonna* et de la modalité en général. La T.O.E. permet une approche fine des opérations d'énonciation et des stratégies intersubjectives en jeu dans l'énonciation, à partir d'une étude des formes et des contextes. L'approche de la T.O.E. nous aide alors à mieux envisager les rapports intersubjectifs entre énonciateur·rices et co-énonciateur·rices et le rapport à la source à l'origine de l'information, même si nous ne gardons pas la même métalangue ou modalisation que Culioli.

3.4. Grammaire et linguistique de l'anglais oral

Notre analyse de *BE going to/gonna* se veut pluridisciplinaire et interdisciplinaire. Ainsi, l'étude d'un corpus à la fois écrit et oral nous conduit à interroger les travaux existants sur l'usage de ces formes dans l'oralité et leurs particularités phonétiques, ainsi qu'à mettre en lumière les différences entre une appréhension linguistique de la grammaire en contexte écrit et une appréhension linguistique de la grammaire en contexte oral.

3.4.1. Généralités : pourquoi une grammaire de l'anglais oral ?

Un premier état des lieux sur une « grammaire de l'oral », que ce soit en anglais ou dans d'autres langues, montre rapidement qu'une telle grammaire est difficile à envisager, et qu'elle a longtemps été difficile à envisager, même chez les linguistes. La grammaire anglaise et une

partie des recherches en linguistique ont souffert et souffrent encore du biais de la production écrite (« *the written language bias* », notamment exploré par Linell, 2004). Cet héritage de la grammaire générative tend à envisager la production comme des phrases, et non des énoncés – au sens oral du terme, énoncés qui seraient alors considérés comme agrammaticaux : « The fundamental aim in the linguistic analysis of a language L is to separate the grammatical sequences which are the sentences of L from the ungrammatical sequences which are not sentences of L. The grammar of L will thus BE a device that generates all of the grammatical sequences of L and none of the ungrammatical ones. » (Chomsky, 1957, : 13). Si la phrase constitue l'unité de base de la linguistique, alors l'oral et la production orale spontanée ne semblent pas pouvoir trouver leur place au sein de ce système. La définition de Chomsky, sans le dire, prend finalement la langue écrite comme représentative de la langue. Dans cette perspective, les phénomènes propres à l'oral sont alors envisagés par rapport à l'écrit, langue standard : « La grammaire et le lexique de la langue parlée n'apparaissent dans les ouvrages de référence, la plupart du temps, que comme des curiosités marginales dignes d'un petit musée des horreurs de la langue » (Blanche-Benveniste, 2003 : 317). L'oral est ainsi corrélé à des formes considérées comme non-standard, sans que soit examinée la nécessité potentielle d'envisager et d'analyser différemment une même construction à l'écrit et à l'oral (Miller, 2006 : 687). Pour autant, cette mise à l'écart de l'oral dans les grammaires surprend, dans la mesure où celui-ci prévaut sur l'écrit tant en termes de fréquence que d'antériorité diachronique.

Outre ce premier obstacle théorique, la langue orale a longtemps été oubliée des études en linguistique pour des raisons purement pratiques : avant l'arrivée de matériel technologique permettant un enregistrement suffisant et de bonne qualité à l'oral, et les possibilités ouvertes par les nouvelles technologies, une étude approfondie de l'oral était très difficile.

Enfin, Laks (2002 : 7) rappelle également que la variabilité à l'oral est particulièrement forte, rendant parfois plus complexe l'établissement de « règles » d'usage et de grammaire : « Beaucoup plus que l'écrit, l'oral est en effet marqué par la diversité sociale, stylistique et géographique des usages. Beaucoup plus que l'écrit, il est traversé de dynamiques évolutives et est affecté de changements en cours. Cela explique que la norme de référence de l'oral reste une norme d'usage, floue, composite et très difficile à cerner ».

Ce constat d'un manque d'intérêt et de recherche dans l'oral n'est donc pas nouveau, et ne semble pas s'être arrêté pour autant. Déjà en 1997, Gadet souligne : « Pour l'oral, c'est surtout par désintérêt et ignorance que sa variabilité a pu échapper à la standardisation ; la codification a été historiquement moins consistante, et même inexistante sur un certain nombre de phénomènes non repérés. Et encore de nos jours, la syntaxe de l'oral n'est pas suffisamment

bien explorée pour que l'on puisse faire une liste des variations » (Gadet, 1997 : 14). Seulement, en 2013, Herment (2013 : 134-136) rappelle à nouveau qu'il serait nécessaire d'envisager une grammaire de l'oral, car « la grammaire de l'écrit a ses limites ». En effet, sur une étude portant sur les clivées et les clivées renversées à l'oral, il semble que l'oral révèle des phénomènes différents de l'écrit et, qui ne devraient pas juste être considérés comme déviant de la norme ; ils sont juste plus appropriés à l'oral et à l'interaction. Ainsi, « les catégories de l'écrit ne rendent pas compte des phénomènes effectivement observés à l'oral en condition d'interaction » (Herment, 2013 : 136).

Plusieurs auteur·rices montrent en effet l'intérêt et l'importance de traiter des données orales, car on y observe des phénomènes qui ne se retrouvent pas à l'écrit, et sont pour autant bien constitutifs d'une langue. En français, Blanche-Benveniste (2003) et Gadet (1997) sont parmi les premières à envisager une « grammaire de la langue parlée » qui, selon Blanche-Benveniste (2003 : 326), présente bien des différences vis-à-vis de l'écrit aux niveaux morphologique et syntaxique. Elle mentionne également la prosodie comme ayant un impact fort sur la langue parlée. L'autrice souligne le risque qu'il existe à dépendre de la grammaire écrite pour analyser de l'oral : « il y a donc décalage entre la grammaire potentiellement envisagée à partir des paradigmes morphologiques et schémas syntaxiques, et les combinaisons grammaticales effectivement représentées dans les corpus » (Blanche-Benveniste, 1997 : 27). Plus récemment, Cappeau (2021) propose une grammaire française à envisager à l'aune de l'oral, pour mettre en valeur les données orales et les questionnements qu'elles font émerger.

Dans le monde anglophone, l'ouvrage de référence *Longman Grammar of Spoken and Written English* (Biber *et al.*, 1999) constitue sans doute l'une des contributions les plus substantielles à l'étude de l'anglais oral, en s'appuyant sur un vaste corpus authentique (un corpus d'anglais oral, et trois corpus d'anglais écrit). Toutefois, bien que l'oral y soit décrit en parallèle avec l'écrit, la majeure partie de l'analyse repose sur une approche unifiée des deux modalités, à l'exception notable du dernier chapitre, intitulé « The Grammar of Conversation » (1999 : 1037-1125). Ce chapitre propose une analyse plus fonctionnelle de l'oral, en mettant en évidence des caractéristiques plus spécifiques à l'oral comme les marqueurs de discours, les ellipses ou les disfluences. Cependant, la sélection thématique à la fin du chapitre laisse entrevoir que de nombreux phénomènes restent à explorer, au-delà des exemples proposés, et qu'un chapitre seulement ne suffit pas à cerner toutes les spécificités de l'oral. Il ne s'agit donc pas d'une grammaire dédiée à l'oral. De plus, l'analyse de la grammaire entière repose sur des transcriptions : « The fact that this Corpus material consists of transcriptions-speech rendered in written form-means that even here, the reliance on the written form of the language cannot

BE escaped. » (Biber *et al*., 1999 : 1038). Le rapport à la langue orale se fait alors toujours à travers la langue écrite. Ainsi, des dimensions pourtant essentielles à la langue parlée, comme les dimensions prosodiques – intonation, rythme, accentuation – sont largement absentes, ce qui limite la compréhension globale de la grammaire orale dans sa réalisation réelle.

Lors suite de son travail sur ce chapitre « The Grammar of Conversation », Leech (1998 : 6) identifie sept conditions qui contribuent à expliquer la nature singulière de la grammaire conversationnelle, repris dans la Figure 1.21 ci-dessous.

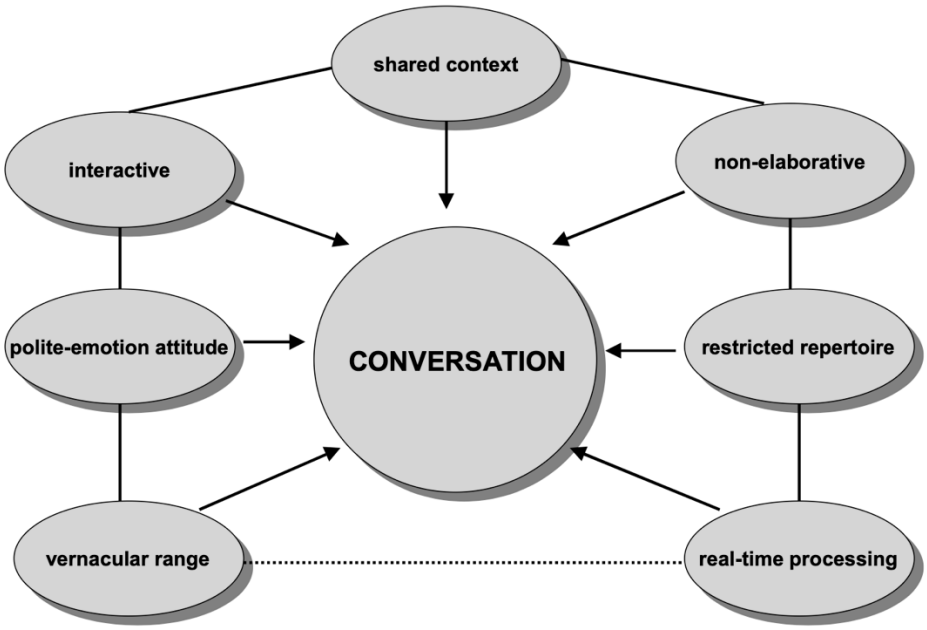


Figure 1.21 – Sept conditions intervenant en conversation (chez Leech, 1998 : 9)

L'interaction consiste en un des facteurs essentiels de la conversation et de la gestion des tours de parole (Cheshire, 2005 : 85). Les conditions de « non-elaborative » et « restricted repertoire » font entrevoir à quel point la syntaxe et l'organisation du discours sont différents entre l'écrit et l'oral. Miller & Weinert (1998 : 1) expliquent que l'oral possède ses propres dispositifs d'organisation du discours (*« discourse organizing devices »*). Les différences syntaxiques sont liées aux types de construction utilisées mais aussi, comme le montre Leech dans la Figure 1.21, à la complexité de ces dernières. Miller & Weinert (1998 : 22-23) proposent à leur tour leur propre théorisation du fonctionnement de la langue parlée, un peu plus détaillée que celle de Leech :

1.5. Spontaneous Spoken Language

Spontaneous spoken language has certain key properties.

i Spontaneous speech is produced in real time, impromptu, and with no opportunity for editing, whereas written language is generally produced with pauses for thought and with much editing.
ii Spontaneous speech is subject to the limitations of short-term memory in both speaker and hearer: it has been said (by the psycholinguist George Miller) that the short-term memory can hold 7 +/−2 bits of information.
iii Spontaneous speech is typically produced by people talking face-to-face in a particular context.
iv Spontaneous speech, by definition, involves pitch, amplitude, rhythm, and voice quality.
v Spontaneous face-to-face speech is accompanied by gestures, eye-gaze, facial expressions, and body postures, all of which signal information.

Properties (i)–(v) are reflected in certain linguistic properties.

a Information is carefully staged, a small quantity of information being assigned to each phrase and clause.
b Spontaneous spoken language typically has far less grammatical subordination than written language and much more coordination or simple parataxis.
c The syntax of spontaneous spoken language is in general fragmented and unintegrated; phrases are less complex than phrases of written language; the clausal constructions are less complex. A central role in signalling relationships between chunks of syntax is played by deictics. (See Chapter 3.)
d The sentence is not a useful analytical unit for informal spoken language.
e The patterns of constituent structure and the arrangement of heads and modifiers do not always correspond to the patterns recognized by syntactic theory.
f The range of vocabulary in spontaneous language is less than in written language.
g A number of constructions occur in spontaneous spoken language but not in written language, and vice-versa.

The linguistic properties spring from the various general properties of spontaneous spoken language—but the pragmatic nature of the general properties does not mean that the syntax of spontaneous spoken language is to be treated as resulting from performance error. The properties of spontaneous spoken language and the properties of formal written language both reflect the conditions under which they are produced. This does not mean that the properties of the former result from attempts to use the structures typical of the latter—attempts which fail because of the time constraints and the different tasks that claim attention in any fact-to-face interaction. Rather, the structures of spontaneous spoken language have developed in such a way that they *can* be used in the circumstances in which conversation, for example, usually takes place.

Figure 1.22 –Propriétés de la langue orale (chez Miller & Weinert, 1998 : 22-23)

Ces auteurs insistent sur la qualité brute des productions orales (« no opportunity for editing »), et l'importance de ce qui accompagne le discours : l'amplitude, l'intonation, mais aussi les gestes, les expressions faciales, etc. Ils précisent que les propriétés linguistiques qui en résultent, comme le fait de se reprendre ou les disfluences, les arrêts, etc., ne constituent pas des erreurs (« performance error »), mais plutôt des spécificités d'une langue parlée. La langue parlée a ainsi pour eux ses propres structures linguistiques.

Enfin, en ce qui concerne la place de l'oral dans les théories présentées dans cette section, et notamment en CxG, un manque d'études et de recherches spécifiques sur l'oral est à déplorer. Hilpert consacre un chapitre à la question dans *Construction Grammar and its application to English* (Hilpert, 2014) en expliquant à juste titre que, même s'il existe quelques études sur la question, l'absence de recherche globale sur le lien entre production orale et CxG est à regretter. Il en est de même pour la théorie de la grammaticalisation et la T.O.E., qui sont le plus souvent envisagées par le prisme d'un anglais écrit, et non oral.

Les travaux existants sur l'anglais oral soulignent toutefois que, malgré la reconnaissance progressive de l'oral comme un objet linguistique légitime, certaines zones demeurent peu explorées. Les descriptions grammaticales se heurtent souvent à une difficulté plus générale : faire admettre que les phénomènes observés dans l'oral relèvent de systèmes propres et ne sauraient être réduits à des « écarts » par rapport à la norme écrite. Miller (2006 : 687) illustre cette réticence à reconnaître la légitimité des données orales avec un exemple précis : « many people simply reject spoken data. A referee reviewing a paper for the *Journal of Pragmatics* declared the WH- cleft *what you're going to do – you're going to go up past the allotments* a performance error. The construction is so frequent in spoken texts (planned and unplanned) that it clearly belongs to the system of spoken English. ». Cet exemple est d'autant plus intéressant qu'il comprend la construction étudiée dans ce tapuscrit. La potentielle spécificité de l'oral pour *going to/gonna* sera alors explorée plus en détail dans le Chapitre 4.

Malgré ces avancées, la recherche sur l'anglais oral demeure souvent cantonnée à la sociolinguistique ou à l'enseignement de l'anglais langue étrangère (EFL). Les analyses théoriques portant spécifiquement sur la place de l'oral en linguistique, comme celle de Meillet & Weinert (1998), restent rares, et encore plus rares sont celles qui se penchent sur les interactions entre sémantique, syntaxe et phonologie dans ce registre. Nous pouvons mentionner les travaux de Hanote (2015, 2019) dans le cadre de la TOE, notamment sur le discours direct, qui mettent en avant l'intérêt d'une démarche plurielle dans l'analyse des corpus oraux, en alliant syntaxe et spécificités acoustiques avec le domaine de la prosodie. Dans le cadre de l'analyse du discours direct, elle relève une différence importante entre l'écrit et l'oral :

« Il y a à l'oral, encore plus qu'à l'écrit, des formes hybrides » (Hanote, 2015 : §61), mélangeant des marqueurs de natures diverses, aux niveaux syntaxique et sémantico-pragmatique.

En réalité, il semble que la véritable différence entre l'oral et l'écrit ne réside pas uniquement dans la présence d'un vocabulaire plus restreint, d'une simplicité syntaxique, de disfluences ou de structures elliptiques, mais dans l'importance accrue des dimensions pragmatiques et interactionnelles. La conversation implique un haut degré d'intersubjectivité, de co-construction et d'adaptation en temps réel, ce qui influence directement la syntaxe, le choix lexical et la prosodie. Ce sont précisément ces spécificités qui nourrissent une réflexion théorique plus approfondie sur la grammaire de l'oral, au-delà des approches comparatives avec l'écrit. Une analyse de l'oral apporte beaucoup à une analyse de la langue globale, et ce tout particulièrement pour les marqueurs à l'étude, où l'oral a toute sa place et précède généralement en diachronie bon nombre de réductions et contractions que nous retrouvons désormais à l'écrit. Dans le cadre de notre étude sur *BE going to/gonna*, et le passage d'une forme à l'autre, deux phénomènes phonétiques en particulier attirent notre attention : la contraction de *TO*, et la place et valeur du phonème *schwa*. Les deux prochaines sous-sections sont donc consacrées à ces phénomènes.

3.4.2. Sur la contraction de TO

Le contraction de *TO* a fait l'objet de longs et sulfureux débats dans les années 1980-1990 (comme le révèle notamment l'article de Postal & Pullum (1982), « The Contraction Debate »), à tel point que le Journal *Linguistic Inquiry* a établi un moratoire sur le sujet en 1986 (Broadbent & Sifaki, 2013 : 514). Nous souhaitons ici présenter plusieurs perspectives différentes sur le sujet, pour trois approches de la contraction. Si certaines ont été réfutées avec le temps, elles mettent néanmoins en lumière des phénomènes intéressants autour de la contraction de *TO* après un verbe (*V + TO + Inf*).

Tout d'abord, trouver une définition claire de la contraction de *TO* est difficile, car elle dépend de la perspective envisagée (phonologique, syntaxique, etc.). Nous pourrions pour l'instant définir une telle contraction comme la coalescence (phonologique ? morphologique ? syntaxique ? Cela dépend des approches) de *TO* suivi d'un verbe par le verbe précédent *TO*. D'un point de vue syntaxique, Bresnan (1971) représente cette opération de la manière suivante :

> This rule, which I will refer to as 'TO Contraction', performs an operation as (very roughly) indicated in (a):
>
> (a) [$_S$ NP V to V . . .] → [$_S$ NP [V + to] V . . .] (Bresnan 1971: 1)

Figure 1.23 – Règle de la contraction de TO (Bresnan, 1971 : 1, repris chez Broadbent & Sifaki, 2013 : 515)

Nous voyons ici que l'angle est bien syntaxique, puisque l'autrice amalgame *TO* au verbe le précédant, afin qu'ils forment une unité, ici syntaxique. La position syntaxique est d'ailleurs la première position envisagée par les linguistes dans l'histoire de la contraction de *TO*.

C'est la perspective mise en avant entre autres par Lakoff (1970), Bolinger (1981) et Chomsky & Lasnik (1977 : 483). L'exemple le plus souvent utilisé pour parler de la contraction de *TO* est celui du verbe *WANT + to*, un autre auxiliaire semi-modal émergent, en la forme *wanna.* Nous voyons donc à quel point le phénomène a toute sa place pour l'étude de *BE going to/gonna*. Les linguistes cité·es ici s'intéressent à ce qui peut expliquer que dans certains contextes *wanna* comme *want to* sont possibles, tandis que dans d'autres *wanna* est agrammatical. L'exemple le plus utilisé est celui exposé par Lakoff (1970 : 632) :

> 20a. Teddy is the man I want to succeed.
>
> 20b. Teddy is the man I wanna succeed.
>
> Here 20a is ambiguous, and can be understood as either of the following:
>
> 21a. I want Teddy to succeed.
>
> 21b. I want to succeed Teddy.
>
> But 20b can only be understood in the sense of 21b, since *want to* cannot contract to *wanna* if there is an intervening NP between *want* and *to* at an earlier point in the derivation, as there is in 21a.
>
> (Lakoff, 1970: 632)

Cet exemple est le pivot pour la mise en place de la théorie des traces (*Trace theory*), à savoir l'existence d'une structure syntaxique profonde implicite qui justifierait que la contraction de *want* et *to* est impossible dans 20a car la structure sous-jacente est 21a, où le SN *Teddy* occupe une place entre *want* et *to*. Selon cette théorie, quand un élément se déplace en syntaxe, il laisse une « trace » (t) dans sa position d'origine, qui explique alors que certaines dépendances syntaxiques continuent d'exister même quand l'élément a été déplacé. Si cette théorie a été réfutée avec le temps, notamment par Pullum (1997), l'éclairage purement syntaxique montre que *want to* semble acquérir un statut spécifique, notamment lorsqu'il peut être contracté en *wanna* : à ce propos, Bolinger précise qu'une des propriétés des semi-auxiliaires est leur

capacité à pouvoir contracter *TO*. Le point de vue syntaxique permet donc de questionner le statut des verbes qui permettent la contraction de *TO*.

À la suite de cette perspective purement syntaxique, Pullum écrit un article fondateur dans lequel il remet en cause la théorie des traces et montre que la contraction de *TO*, si elle a des implications syntaxiques, est avant tout un phénomène morphologique (ou, dans ses termes, morpholexical) (Pullum, 1997). Il envisage une série de sept verbes qui permettent tout particulièrement la contraction de *TO*, catégorie qu'il appelle « Therapy Verbs », clin d'œil aux longs débats qu'ils ont suscités dans la sphère linguistique. En prenant en compte les mêmes contextes syntaxiques que Lakoff (1970), Pullum essaye de montrer que ces verbes n'obéissent pas à une règle syntaxique universelle, contrairement à ce que prétend la théorie des traces, mais plutôt qu'ils ont tous les mêmes types de dérivation lexicale à leur origine, et c'est ce point qui les rassemble. Selon lui, les formes *wanna, gonna, gotta, usta, hafta, oughta* et *s(up)posta* sont des dérivés lexicaux de leurs formes pleines respectives. Ces verbes se combinent avec *TO* pour former des dérivés morphologiques spécifiques, qui sont pour Pullum associés à un style plus familier : dans son analyse, *wanna* est donc un seul mot, constitué de la base *want* et de l'affixe dérivationnel *to*. Cela explique pour Pullum pourquoi des formes comme *hasta* et *wansta* sont alors possibles, car la dérivation se fait sur la tête, qui comporte donc parfois une inflexion *(has, wants*). Il rejette entre autres l'idée que ces formes nouvelles puissent être des lexèmes indépendants, car cela ne rendrait pas compte des liens morphologiques, syntaxiques, et sémantiques qu'il existe pourtant entre les formes pleines et les formes contractées. L'étude de Pullum, qui a été critiquée ensuite – notamment sur son choix de verbes appartenant aux « Therapy verbs », qu'il n'explique que très succinctement – montre la nécessité d'envisager ces formes dérivées comme ayant un lien avec leurs formes pleines. Aussi, il met en avant la possibilité que ces formes contractées soient utilisées dans des situations spécifiques – ici, pour lui, un contexte familier.

Il peut paraître étonnant que la contraction de *TO* n'ait pas été, dans un premier temps, étudiée de manière approfondie en termes de phonologie. Si Lakoff (1970 : 632) souligne déjà qu'il s'agit d'un processus phonologique, et qu'il existe une interaction entre la syntaxe et la phonologie, il maintient néanmoins que la syntaxe précède la phonologie, et que l'explication doit être recherchée au niveau des contraintes syntaxiques. Il semble qu'il faille attendre Broadbent & Sifaki (2013) pour qu'une étude se concentre véritablement sur une perspective phonologique et prosodique du phénomène : « the present article arises from a lack of satisfaction with all the accounts of to-contraction, whether they have a syntactic orientation or

otherwise. At the heart of our dissatisfaction is the fact that phonological considerations have largely been ignored, as has any detailed discussion of the nature of contraction » (Broadbent & Sifaki, 2013 : 515).

Ces auteurs définissent la contraction de *TO* comme la suppression du segment /t/, mais insistent sur le fait que celle-ci n'est possible qu'une fois que /t/ est phonologiquement placé dans un environnement où la lénition – l'affaiblissement de l'articulation d'une consonne – de /t/ peut s'appliquer : « /t/ lenition pinpoints *to*-contraction » (*ibid.*, 2013 : 520). Ils s'appuient notamment sur la règle formulée par Kahn (1976) (Kahn's Rule V) selon laquelle le battement de /t/ (appelé *flapping* ou *tapping*) n'est pas possible si /t/ est en position initiale du mot. Ainsi, pour que la contraction ait lieu, /t/ doit être intégré dans une unité prosodique où il se trouve en position de coda, c'est-à-dire après un noyau syllabique accentué. Comme le formulent Broadbent & Sifaki (2013 : 524) : « If flapping or glottalling affects the initial /t/ of *to* then it must BE located within the word. It is only by locating /t/*o* within a prosodic word that it can BE captured to the left. » Autrement dit, c'est l'incorporation prosodique de *TO* qui permet d'expliquer que la lénition de /t/ puisse s'appliquer, et donc que la contraction soit possible. En ce sens, leur approche rejoint, sur un autre plan, la proposition de Jackendoff (1990), pour qui les formes contractées sont dérivées par l'application d'une règle reliant la sémantique et la phonologie, formant ainsi une unité prosodique (appelée « mot phonologique »), au sein de laquelle peuvent s'appliquer des règles phonologiques.

Dans cette perspective, *TO* est analysé comme un clitique phonologique plutôt que comme un affixe : « to-encliticisation is achieved by prosodic incorporation. We assume, therefore, that *to* is a phonological clitic » (Broadbent & Sifaki, 2013 : 528). Cette analyse a, selon ces autrices, l'avantage d'expliquer pourquoi la contraction n'est pas sélective (contrairement à ce que postulaient certaines approches morphologiques ou syntaxiques comme celle de Pullum, 1997), mais peut s'appliquer à un ensemble beaucoup plus large de contextes que ce qui avait été observé jusque-là, incluant aussi bien des verbes auxiliaires que des verbes lexicaux, et même certaines séquences du type *to* préposition + *nom*. Comme elles le précisent : « to-contraction affects a wider group of verbs than previously acknowledged: one that encompasses both auxiliaries and main verbs » (Broadbent & Sifaki, 2013 : 527).

Enfin, Broadbent & Sifaki (2013 : 533) distinguent les formes relexicalisées et grammaticalisées comme *wanna* ou *gonna* des cas productifs de contraction de *TO* (par exemple *something to, went to* et *how to* contractés dans leur article). Pour elles, les premières ne relèvent plus, de façon synchronique, d'un simple processus phonologique de contraction, mais correspondent au résultat figé et conventionnalisé de ce processus. Leur analyse

phonologique rend donc compte des étapes initiales qui permettent la réanalyse morphologique ultérieure, notamment dans des cas de grammaticalisation.

L'étude de Broadbent & Sifaki (2013) est donc particulièrement intéressante en ce qu'elle élargit la perspective et montre l'importance des conditions phonologiques et prosodiques dans l'apparition de la contraction de *TO*. Toutefois, un problème demeure quant à l'application du phénomène à des séquences du type *TO* + *nom*, qui n'ont pas les mêmes implications ni les mêmes contraintes qu'un verbe suivi de *TO*, comme le montre Okazaki (2002). Comme le souligne le linguiste, les conditions phonologiques ne suffisent pas à elles seules pour rendre compte de l'ensemble des données : un grand nombre de verbes ne produisent pas de contraction avec *TO*, malgré un environnement phonologiquement favorable. Ces faits suggèrent qu'en plus des facteurs phonologiques, des conditions syntaxiques, mais aussi sémantiques et grammaticales, jouent un rôle déterminant, comme mise en avant par Col & Duchet (2000, 2001). En effet, Okazaki (2002) insiste sur la nécessité de prendre en compte la grammaticalisation des séquences *verbe* + *to*. Comme il le formule : « the string of a verb plus *to* is contracted when it forms a modal-like semantic unit through this process » (Okazaki, 2002 : 19). Autrement dit, au-delà de la seule incorporation prosodique, la contraction de *TO* suppose aussi un degré d'intégration grammaticale et sémantique qui justifie sa conventionnalisation. Si Broadbend & Sifaki (2013) montrent que de telles contractions sont néanmoins possibles avec des verbes lexicaux non-grammaticalisés, Okazaki insiste sur l'importance de ce paramètre pour en faire des formes conventionnalisées. L'auteur identifie alors trois paramètres centraux concernant la contraction de *TO* : « (i) whether or not syntactic structure is the most dominant factor to determine the occurrence of the contracted forms, (ii) whether or not their surface forms are derived through a phonological process, and (iii) whether or not they can BE identified as modal-like elements » (2002 : 19). Ces trois dimensions – syntaxique, phonologique et sémantique – doivent donc être articulées pour expliquer la distribution réelle des formes contractées.

Une quatrième approche, plus récente et qui semble prendre cela en compte, est celle proposée par Lorenz & Tizón-Couto (2024), qui s'inscrit dans le cadre de la CxG et des approches fondées sur l'usage. Leur travail vise à dépasser la seule perspective morphologique défendue par Pullum (1997), en réinsérant au cœur de l'analyse la dimension phonologique et prosodique avancée par Boradbent & Sifaki (2013), considérée comme déterminante pour expliquer la genèse et l'évolution des formes contractées. Ces auteurs s'appuient sur un constat déjà formulé par Lorenz (2013 : 149), selon lequel « the trajectory […] is from reduction as a

'speeding accident' (tied to rapid speech) to established phonological variation. » Autrement dit, la contraction de *TO* ne relève pas d'une règle syntaxique abstraite, mais d'un processus graduel, qui part de simples réductions phonétiques liées au débit de parole et peut aboutir à des formes stabilisées et lexicalisées telles que *gonna* ou *wanna*.

Dans cette perspective, Lorenz & Tizón-Couto (2024) montrent que les phénomènes de réduction, de coalescence, de durée et de coarticulation constituent les points de départ de l'évolution vers la grammaticalisation. Ils soulignent notamment le rôle de la lénition du /t/ dans les séquences *verbe + TO*, qui ouvre la voie à une série de transformations graduelles, allant jusqu'à l'élision du /t/ : « there is a gradient towards faster speech from /t/-lenition to /t/-lenition + *schwa* to /t/-elision » (2024 : 27). Ainsi, des enchaînements comme *trying to* > *tryindu* > *trynda* > *tryna* illustrent de manière empirique la continuité entre variation phonologique contextuelle et lexicalisation de nouvelles unités morphologiques. Cette approche complète les travaux de Pullum (1997) et Broadbent & Sifaki (2013) en ancrant l'analyse dans une vision dynamique et avec des données empiriques, où la fréquence et la conventionnalisation jouent un rôle central. Elle offre ainsi une alternative plus nuancée à celles proposées avant, qui articule la phonologie, la morphologie et l'usage, en montrant comment certaines formes évoluent vers la lexicalisation au XXI^{e} siècle.

3.4.3. Sur la présence du schwa

Le *schwa* est traditionnellement décrit comme une voyelle moyenne centrale *(mid-central*) et atone, notée [ə]. Il fait partie du système des voyelles en anglais, et tout particulièrement celui des voyelles réduites, avec [i] et [u]. Au sein de ce système, le *schwa* est la voyelle réduite la plus utilisée, car c'est celle qui demande le moins d'effort articulatoire (Recasens, 2022 : 59) comme nous pouvons le remarquer dans la Figure 1.24, qui représente de manière schématique l'espace vocalique, basée sur le trapèze vocalique de Jones.

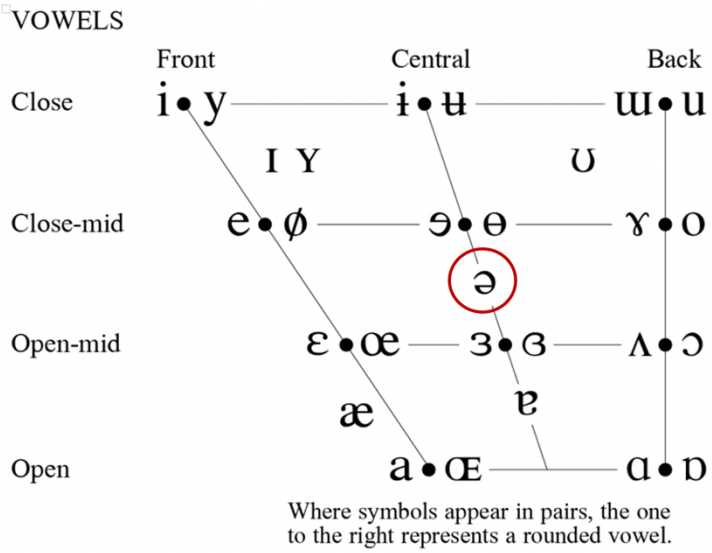


Figure 1.24 – Trapèze vocalique (IPA Chart – 2020)[21]

Le cercle rouge représente l'emplacement du *schwa*, qui semble parfaitement central dans le trapèze. Pour Chomsky & Halle (1968), le *schwa* constitue alors la réalisation phonétique par défaut des voyelles inaccentuées dans l'anglais. Dans cette perspective, le *schwa* est la voyelle neutre par essence, décrite comme « sans traits distinctifs » (« *featureless* », Harris, 2005 ; van Oostendorp, 1995). Au niveau phonologique, il semble que cette voyelle se définisse en négatif, par ce qu'elle ne possède pas : « *Schwa* is regarded as having a neutral, featureless position (e.g. Harris, 2005; van Oostendorp, 1995), and is defined by the properties it lacks: it is not front, high, low, back, or round. » (Cohen Priva & Strand, 2023). Comme le note Recasens (2022 : 71), le *schwa* est particulièrement muable : il ne correspond pas à un point fixe dans l'espace vocalique, mais à une zone de forte variabilité. Cette difficulté descriptive conduit certains auteurs à qualifier le *schwa* d'« objet fugace, hybride voire absent » (Durand, 2014 : 23).

Van Oostendorp (1995 reprise et modifié dans 2003) propose une typologie descriptive qui distingue trois grands types de *schwa* :

- **e-*schwa***, « e » pour « *epenthesis* », qui désigne le *schwa* qui peut alterner avec l'absence de phonème (Ø). Ce type de *schwa* fait en réalité référence à deux phénomènes inverses : l'épenthèse (l'ajout d'un *schwa* pour mieux prononcer un mot) et l'élision (suppression) d'un *schwa*.

[21] Issue de IPA Chart, http://www.internationalphoneticassociation.org/content/ipa-chart, disponible sous la licence Creative Commons Attribution-Sharealike 3.0 Unported License. Copyright © 2018 International Phonetic Association.

- **r-*schwa***, « r » pour « *reduction* », qui alterne avec une voyelle pleine. Ce type de *schwa* est typiquement produit par un phénomène de réduction des voyelles pleines dans certains contextes.
- **s-*schwa***, « s » pour « *stable* ». Ce *schwa* « stable » fait référence aux autres types de *schwa*. Comme l'auteur l'écrit : « if there is no reason to call a *schwa e-schwa* or *r-schwa*, I call it *s-schwa* ». Ce *schwa* n'alterne alors ni avec Ø ni avec une voyelle pleine, et est tout le temps présent dans le mot prononcé.

Plusieurs paramètres rentrent en jeu dans la classification d'un *schwa*, notamment la structure de la syllabe et l'accentuation du mot. Plusieurs études montrent que la propension à la chute du *schwa* (*e-schwa*) dépend fortement de l'environnement accentuel. Patterson *et al.* (2003 : 55) observent par exemple que les contextes pré-accentués supportent moins la suppression du *schwa* que les contextes post-accentués. Pour finir, si van Oostendorp précise que ces catégories ne sont pas absolues, elles permettent néanmoins de mieux comprendre les fonctionnements possibles de *schwa*. En particulier, cette typologie est intéressante pour éclairer les processus de réduction observés dans la forme à l'étude : les variants de *BE going to/gonna*. Il semble que le passage d'une forme à l'autre et la présence d'autres variants contractés mettent en jeu à la fois la centralisation de voyelles pleines vers [ə] (r-*schwa*) et la tendance à la chute du *schwa* instable (e-*schwa*), comme nous le développerons dans le Chapitre 3.

Concernant l'apparition du *schwa*, la littérature oppose deux interprétations majeures des processus de réduction : la vision phonologique et la vision phonétique articulatoire (ou biomécanique). La vision phonologique tend à voir le phonème issu de la réduction comme une neutralisation des traits distinctifs, conduisant les voyelles à se réaliser sous une forme centrale non marquée (donc un *schwa*) : « as vowels shorten, they would become more *schwa*-like (Miller, 1981) » (Cohen Priva & Strand, 2023). La vision phonétique met plutôt l'accent sur l'absence de cible centrale spécifique : les voyelles raccourcies reflètent simplement des effets accrus de coarticulation – influencée par les consonnes environnantes, sans visée particulière vers [ə], une position soutenue depuis longtemps, notamment par Linblom (Lindblom, 1963 ; Moon & Lindblom, 1994). En outre, certains phénomènes favorisent l'apparition de réduction dans certains mots par rapport à d'autres : la fréquence (Johnson, 2004 ; Ryu & Hong, 2013) et la répétition (Bürki, 2018). Ces éléments sont essentiels pour lier réduction et *schwa* au processus de grammaticalisation, comme nous le verrons dans le Chapitre 3.

Face à l'approche phonologique et l'approche phonétique, Flemming (2009) suggère plutôt deux types de *schwa* différents, issus de deux processus différents. Le premier correspondrait à un phonème central (*mid-central*), comme suggéré dans le trapèze de l'IPA, tandis que le second serait variable : sa valeur exacte dépendrait du contexte phonétique environnant. Pour cet auteur, les deux types de *schwa* représenteraient en fait des degrés différents d'assimilation au contexte environnant : « both result from assimilation to context, so there is no support for the notion of vowel reduction as approximation to a mid-central quality. The different outcomes represent different degrees of assimilation to context. » (Flemming, 2009 : 79). Les deux existent, et forment un continuum de qualités vocaliques pour Flemming. Parce que le *schwa* semble profondément influencé par le contexte, et ce à un degré plus fort que d'autres voyelles, cela conduit certains phonéticiens à envisager le phonème comme étant sans cible précise dans l'espace des voyelles (« *targetless* », Bates, 1995)). Pour ces raisons, le phonème alimente un long débat sur sa nature et sa valeur : est-il une voyelle neutre à part entière, ou bien un simple produit de coarticulation ? Des études récentes (Cohen Priva & Strand, 2023) montrent que *schwa* aurait une cible dans l'espace vocalique, au moins pour F1 (hauteur de la voyelle). Dans les résultats de Cohen Priva & Strand, les valeurs de F1 dévient significativement de ce qui serait attendu si le *schwa* était *targetless* et serait uniquement influence par son contexte : « results are consistent with Browman & Goldstein (1994), who found that the articulation of *schwa* involves a component that is not predicted by context alone, and with Kondo (1994), who argued for a difference between *schwa*'s F1 and F2, such that the former seems to deviate from positions dictated solely by context, and the latter does not ». Les valeurs de F2 montrent en revanche une grande variabilité et dispersion, liées aux consonnes entourant le *schwa*, en lien avec les résultats de Recasens (2022 : 60) pour le *schwa* en contexte non-accentué.

La présence d'une *target* pour le *schwa* est aussi renforcée par la conceptualisation théorique d'une voyelle *schwa* pleine, qui pourrait alors également être utilisée dans des contextes non-réduits (« *full schwa* », Recasens, 2022). Si cela n'est pas le cas en anglais, ce phénomène est relevé dans d'autres langues, comme les langues bantoues (le Makaa, le Nen) ou celtiques (le gaëlique écossais), par Recasens (2022).

Enfin, en dehors d'une définition du *schwa* et de la réduction par la négative – ce qu'ils ne sont pas – certain·es auteur·rices, comme Huart (2016) invitent à dépasser l'opposition entre neutralité et indétermination, pour explorer un potentiel invariant sémantico-pragmatique de *schwa*, ici dans le cadre théorique de la TOE. Le passage d'une voyelle pleine à un *schwa* ne serait alors pas uniquement un phénome morphosyntaxique, mais également sémantico-

pragmatique. Pour l'autrice, le *schwa* pourrait indiquer une implication moindre de l'énonciateur·rice face à la forme non réduite, ce qui sera exploré Chapitre 3.

Conclusion

Ce premier chapitre a permis de poser les fondations théoriques nécessaires à l'étude de *BE going to* et de *gonna*, en montrant combien leur analyse engage une approche résolument multidimensionnelle. La mise en perspective des définitions issues des dictionnaires, des grammaires et des recherches linguistiques a révélé à la fois la richesse et les limites des descriptions existantes : les ouvrages traditionnels insistent davantage sur *going to*, tandis que *gonna* reste souvent marginalisée, bien qu'elle constitue un objet central pour comprendre la variation et le changement en anglais contemporain.

Sur le plan sémantico-pragmatique, nous observons que ces formes ne se réduisent pas à de simples marqueurs de futurité : elles mobilisent des valeurs d'intention, de prédiction, d'inférence ou encore d'évidentialité, selon les contextes. En parallèle, la perspective diachronique et théorique a permis de montrer que l'évolution de *BE going to* vers *gonna* s'inscrit dans des dynamiques de grammaticalisation, de réduction phonétique et, potentiellement, de contacts de langue. Ces processus sont aujourd'hui interrogés par des cadres plus récents, comme les approches cognitives et la CxG en particulier, qui offrent des outils pertinents pour penser la place des formes contractées dans le système linguistique. Enfin, la réflexion sur l'oral a mis en évidence un décalage persistant entre descriptions centrées sur l'écrit et réalités de l'usage oral : l'absence d'une véritable grammaire de l'anglais parlé justifie pleinement le recours à des données orales pour étudier la variation dans notre travail.

Les théories de la grammaticalisation suggèrent que *gonna*, ainsi que d'autres formes apparentées, pourraient être considérées comme plus avancées dans le processus de grammaticalisation que *BE going to*, ce qui tend à les rapprocher du fonctionnement d'auxiliaires par le biais de l'auxiliation. Les approches cognitives, de leur côté, interrogent la place de ces formes dans le lexique mental des locuteur·rices : elles invitent à réfléchir au statut que peuvent prendre de tels éléments et aux liens qu'ils entretiennent avec d'autres composantes du système linguistique. La TOE met quant à elle l'accent sur la nécessité d'envisager les formes à la fois comme des unités globales et comme des assemblages dont chaque élément contribue au sens, en rappelant l'importance de l'intersubjectivité dans les choix linguistiques et énonciatifs. Enfin, l'approche par l'oral souligne l'importance de tenir compte du caractère spécifiquement oral d'une partie de nos données et des contraintes qui en découlent. Or, la

rareté des travaux consacrés à ces aspects révèle un état de l'art encore largement centré sur l'écrit, ce qui renforce la légitimité et l'ambition théorique de notre étude. Dans cette perspective, nous chercherons à croiser ces différentes disciplines afin de proposer une analyse nuancée de la variation autour de *BE going to* et *gonna*.

Loin de viser l'exhaustivité, ce chapitre a cherché à mettre en lumière les points saillants des différentes approches, ainsi que leurs apports et limites pour l'étude de *BE going to/gonna*. Il en ressort que ces formes ne peuvent être comprises qu'en croisant les niveaux phonétique, morphologique, syntaxique, sémantique et pragmatique. Le rôle de *BE going to/gonna* comme « points d'ancrage » théoriques dans des champs variés montre à quel point elles touchent à des questions centrales pour la compréhension du changement linguistique.

Ces constats ouvrent directement la voie aux chapitres suivants. Le Chapitre 2 détaillera la méthodologie et présentera les corpus exploités, en tirant parti des réflexions théoriques dégagées ici. Les Chapitres 3 à 5 permettront ensuite de mettre à l'épreuve ces cadres conceptuels dans l'analyse empirique et perceptuelle des formes étudiées.

Chapitre 2

Présentation des corpus et méthodologie d'analyse

1. Introduction : la nécessité de deux corpus d'analyse

La recherche établie dans ce tapuscrit repose sur une comparaison et une analyse de deux types de corpus différents : un corpus web écrit et un corpus oral spontané. À l'origine de ce choix, une hypothèse : l'intersection de deux médiums différents pourrait permettre de mieux comprendre le changement linguistique à l'œuvre dans les variants analysés (*BE going to/gonna*).

Plusieurs types de corpus auraient pu être choisis : un corpus de textes écrits (textes publiés), un corpus journalistique, un corpus oral (spontané ou non spontané), un corpus vidéo, un corpus web (écriture « spontanée » ou non spontanée, synchrone ou asynchrone), etc. Pour des raisons de praticité, notamment car le projet de recherche de thèse a été établi dans un cadre de pandémie mondiale à la suite de la Covid-19 et pour des raisons de temps, nous avons décidé de ne pas créer nous-même ces corpus à étudier, mais d'utiliser des corpus en libre accès sur Internet, favorisant la science ouverte et la réutilisation des données en sciences du langage et en linguistique anglaise.

Dans le monde universitaire du XXI^{e} siècle, il est important de permettre à ses données et ses recherches d'être, autant que possible, en libre-accès, et de correspondre aux principes FAIR de la Science Ouverte. Ces principes ont été développés et décryptés en janvier 2014 lors de la « non-conférence » intitulée « Jointly designing a Data FAIRPORT »[22], puis par la suite décrits dans l'article de Wilkinson *et al*. (2016). L'acronyme FAIR correspond à : *Findable*,

[22] https://www.datafairport.org/component/content/article/8_news/9_item1/index.html

Accessible, *Interoperable* et *Re-usable*. Il nous semblait donc primordial de choisir des corpus adhérents aux principes FAIR et de pouvoir faire de notre propre recherche une recherche FAIR. En effet, les deux corpus choisis sont accessibles, libres de droits et gratuits (avec un compte universitaire pour le corpus Twitter) et permettent ainsi l'utilisation de ces données par un grand nombre de personnes dans le monde entier. En outre, ils comportent tous deux des métadonnées dans le respect des principes FAIR. Les deux corpus sont sous deux types de licence offrant une grande accessibilité des données et permettant la réutilisation et la modification des données traitées : le corpus oral est sous la licence CC-BY-ND 3.0[23], et le corpus Twitter[24] se trouve sous la licence CC0 1.0[25], du domaine public.

Pour sélectionner les corpus à l'étude, plusieurs critères nous ont paru être à privilégier dans notre recherche.

Tout d'abord, pour une meilleure comparaison entre les deux corpus, il était important qu'ils puissent être comparables, c'est-à-dire qu'ils ne divergent pas sur un trop grand nombre de critères : les contextes d'utilisations devaient être similaires, les locuteur·rices, la période ainsi que la zone géographique de production également.

En ce qui concerne la zone géographique, les formes *BE going to* et *gonna* sont plus fréquentes aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne, même si les formes existent également en Grande-Bretagne et dans d'autres pays anglophones. Le Tableau 2.1 ci-dessous présente les fréquences brutes et normalisées de *BE going to + V* et *gonna* dans deux des plus grands corpus écrits de la langue anglaise, le BNC (British National Corpus) et le COCA (Corpus of Contemporary American English) (Davies 2004 ; 2008)[26].

Tableau 2.1 – Fréquences brutes (en italique*) et fréquences normalisées (en* ***gras****, par million de mots) de* BE going to *et* gonna *dans le BNC et le COCA*

	BNC		**COCA**	
Going to + V	*26 927*	**275,8**	*726 257*	**725,1**
Gonna	*12 412*	**128,4**	*353 960*	**353,4**

[23] https://creativecommons.org/licenses/by- nd/3.0/us/

[24] Dans ce tapuscrit, le choix a été fait de parler d'un corpus *Twitter* et non *X*, puisque le corpus a été collecté (et extrait par l'autrice) avant le rachat de Twitter par Elon Musk, et son changement de nom.

[25] https://creativecommons.org/publicdomain/zero/1.0/

[26] Données collectées en juin 2025.

Comme nous pouvons le remarquer dans ces deux corpus, si les deux formes sont toutes les deux présentes, elles le sont bien plus dans le COCA que dans le BNC (plus de 2,6 fois plus de fréquences dans le COCA par rapport aux chiffres du BNC, en considérant les fréquences normalisées). Ainsi, le choix a été fait de s'arrêter sur des corpus provenant uniquement des États-Unis, pour mieux comprendre le changement linguistique en jeu, dans le pays qui utilise le plus ces formes, et depuis le plus longtemps (Biber *et al*., 1999, : 487).

Les deux corpus choisis datent de la fin du XX^e^ et du XXI^e^ siècle : le corpus oral a été publié de 2000 à 2005 mais compte en réalité des audios des années 1990, et le corpus web contient des tweets de 2017 à 2019. Même si plus de vingt ans séparent ces deux corpus, ils nous ont semblé suffisamment proches pour pouvoir être comparés. Cependant, la différence temporelle entre les corpus est à souligner, et devra être prise en compte.

En outre, dans un objectif d'analyse sociolinguistique, il est apparu nécessaire de pouvoir retrouver un certain nombre de métadonnées liées aux locuteur·rices des différents corpus, ce qui n'est pas forcément aisé sur des corpus déjà existants. Parmi les données considérées importantes, il nous fallait connaître de manière plus précise au moins la localisation du·de la locuteur·rice, son sexe et son âge. Ainsi, la présence de métadonnées a été parfois privilégiée face à un corpus qui aurait pu être plus précis et annoté.

Enfin, des contextes plus spontanés, et parfois familiers, semblent plus propices au changement linguistique et à la variation linguistique (McCulloch, 2019). En ce sens, un corpus de textes écrits traditionnel par exemple paraît moins apte à montrer l'étendue de la variation linguistique pourtant inhérente aux formes étudiées.

Pour ces différentes raisons, deux corpus ont été choisis : un corpus web, Twitter plus particulièrement (Climate Change Tweets IDs, Littman et Wrubel 2019), et un corpus d'anglais oral spontané (le Santa Barbara Corpus of Spoken American English – SBC, Du Bois *et al*., 2000-2005).

2. Le choix d'un travail sur des corpus web

Les travaux linguistiques sur des corpus provenant du web sont de plus en plus fréquents au XXI^e^ siècle. Le web a permis une ouverture vers des méthodes de collectes de données en très grande quantité, et d'horizons très différents. Par contraste avec des corpus littéraires ou bien des corpus journalistiques ou académiques, les corpus web permettent aux linguistex d'être confronté·es à une langue parlée par une grande variété d'utilisateur·rices et permettent d'être au plus près d'une langue vernaculaire, sans aller enregistrer directement des natif·ves. Il existe un grand nombre de corpus web différents et disponibles en ligne, d'une disponibilité illimitée

et gratuite à une disponibilité plus limitée – selon la personne qui souhaite avoir accès aux données par exemple – et parfois payante. Deux corpus web différents ont été envisagés pour cette thèse : le corpus iWeb, et un plus petit corpus Twitter : Climate Change IDs.

2.1. La Communication Médiée par Ordinateur – ancrage théorique

La collecte de données numériques et l'analyse de données en ligne ou sur des supports numériques ont fait naître de nouvelles manières d'étudier le langage, les données numériques obéissant aussi à des codes propres à un support ou une plateforme particulière. Nous développerons dans cette section le domaine de la Communication Médiée par Ordinateur (CMO) ainsi que la notion de « e-grammaire », essentiels à notre étude de données web.

2.1.1. Une tradition récente

L'arrivée des systèmes informatiques personnels dans les années 1980 et 1990 a permis l'avènement d'un nouveau type de communication entre les humains : la Communication Médiée par Ordinateur (CMO) en français, ou Computer-Mediated Communication (CMC) en anglais. Ces nouveaux systèmes de communication ont rapidement été le terrain d'analyse de certain·es linguistes, qui en ont fait un champ d'étude à part, dans le monde anglophone d'abord. En 1984, Baron est la première à explorer ce domaine en en faisant un potentiel lieu d'étude du changement linguistique, dans son article « Computer Mediated Communication as a Force in Language Change » (Baron, 1984). La CMO est traditionnellement définie comme la communication produite lorsque des humains interagissent les uns avec les autres par le biais de machines, comme des ordinateurs, des tablettes, des smartphones, etc. : « Computer-mediated discourse is the communication produced when human beings interact with one another by transmitting messages via networked computers. » (Herring, 2001 : 612). La question du genre sur Internet s'est tout de suite posée, puisque la communication sur Internet semblait être un genre hybride entre l'écrit et l'oral (Anis, 1998). Un des pionniers de la CMC, Crystal, estime que la communication et le discours sur le web constituent un nouveau medium, qu'il appelle un « fourth medium » (Crystal 2001 : 224) (quatrième médium), à l'instar de l'écrit, de l'oral, et de la langue des signes, et qui comporte des caractéristiques associées à chacun de ces médiums. Dans son chapitre « The Language of the Web » (2001), Crystal évoque deux notions particulièrement liées au langage sur Internet : la situation et la variation.

En effet, le web est avant tout un médium situationnel. Comme le rappelle Paveau (2015), toute production issue du web est dépendante de son contexte d'utilisation, ainsi que du support utilisé pour communiquer au sein du web. Ces supports sont multiples, et éclectiques :

e-mail, blog, post sur des réseaux sociaux, vidéo, article, etc. En outre, le langage sur Internet est aussi caractérisé par sa variation et sa flexibilité. Le langage dépend du support utilisé, mais aussi des choix de l'utilisateur·rice, et du public avec lequel iel communique. Il ne peut alors pas exister un langage unique du web. En raison de sa diversité, le langage sur Internet peut être considéré comme un quatrième médium caractérisé par une forte hétérogénéité face aux autres médiums. Cette hétérogénéité explique pourquoi la notion de *Netspeak,* inventée par Crystal en 2001, n'a pas été choisie dans ce tapuscrit, et a quelque peu disparu dans les articles de recherche sur la CMO : terminologiquement parlant, parler de *Netspeak* va à l'encontre de l'hétérogénéité pourtant propre au discours sur le Web. Si cette hétérogénéité rend l'idée d'une cohérence du discours sur le web – et d'une analyse des discours numériques – ardue, elle rend aussi l'analyse du langage sur le web d'autant plus intéressante. Il est intrigant de voir émerger de cette hétérogénéité des schémas (« pattern ») linguistiques similaires, parfois familiers, parfois encore peu connus. À ce propos, Herring propose la notion de « e-grammar » ou « e-grammaire » pour faire référence au langage sur le web (Herring 2012), un langage qui ne présente pas des règles strictes mais bien des schémas linguistiques, où le langage, à travers les différentes plateformes, semble suivre des mêmes schémas, un questionnement particulièrement important pour le corpus web utilisé dans ce tapuscrit (voir section 2.3.1.). Cette hétérogénéité se retrouve à tous les niveaux : le registre de langue utilisé (mélange de formel et d'informel, Tagliamonte et Denis 2008), diversité des plateformes et des modes d'écriture, diversité des utilisateur·rices, diversité des modes de communication, multimodalité, etc.

Pour le registre de langue utilisé, le web est en effet associé à un langage moins soutenu, lorsqu'il s'agit d'échanges sur des forums ou réseaux sociaux par exemple. Cependant, le registre n'est pas forcément informel dans des articles web ou bien dans des échanges de mails professionnels. De plus, la question du « genre » du medium web révèle souvent le caractère oral de ce qui se produit et de ce qui est écrit sur le web (Biber & Egbert, 2020). En 2003, en parlant du français écrit en ligne, Anis soutient :

> [Le] développement d'une nouvelle variété du français écrit. Il s'agirait d'un écrit brut (sans relecture) ; familier (alors qu'on associe habituellement écrit et formalisme) ; affectif (expression des sentiments favorisant le relâchement du contrôle) ; ludique (s'exprimant par la néographie, le jeu de mots) ; socialisant (dominance de la fonction phatique dans les messages, partage de codes communs). Les caractéristiques formelles de cet écrit sont l'oralité (les effets d'oralité en fait), l'abréviation, l'iconicité (notamment à travers les émoticônes).
>
> (Anis, 2003)

Si le web semble appartenir de prime abord aux médiums écrits, de nombreux·ses chercheur·euses montrent en réalité la qualité multimodale du contenu sur le web (Herring, 2013). Sur le corpus analysé dans ce tapuscrit – à savoir des tweets – la multimodalité fait également partie de l'écologie du corpus (Paveau 2012 ; 2013). Dans un tweet, en 280 caractères, nous pouvons avoir : des mots écrits (en entier, réduits, abrégés), des émojis, mais également des images liées aux tweets, ou des hyperliens renvoyant à un autre site (Figure 2.1 pour exemple). L'alliance de ces différents modes de communication correspond à la multimodalité, une caractéristique inhérente au web.



Figure 2.1 – Exemple d'un tweet issu du corpus Climate Change Tweets dans sa représentation graphique sur la plateforme Twitter (capture d'écran faite en 2022)

La Figure 2.1 montre l'association de plusieurs modes de communication dans un tweet, notamment l'image, les emojis et le texte écrit. Cette multimodalité est au cœur du langage sur Internet, et en constitue une caractéristique spécifique, qui ne se retrouve pas dans d'autres médiums. La multimodalité inhérente au web est très intéressante et primordiale dans le cadre des analyses de discours. Toutefois, notre analyse étant principalement sémasiologique dans le présent tapuscrit – nous nous intéressons à un marqueur particulier – et non discursive et séquentielle comme cela peut être le cas dans une analyse de discours, nous ne nous attarderons pas sur cette spécificité de Twitter et d'autres plateformes récentes, même si notre corpus comporte en effet des emojis, des hyperliens et parfois des images, vidéos, ou gif (images animées). Il nous a cependant semblé essentiel de rappeler les caractéristiques discursives du corpus utilisé puisque nous nous intéressons à un corpus particulier, avec son écologie propre.

2.1.2. Des questionnements théoriques

Dans le prolongement des travaux des chercheur·euses anglophones, les chercheur·euses francophones ont défini la CMO (Communication Médiée par Ordinateur) comme champ d'études dans les années 1990, notamment avec les travaux de Panckhurst (1997). Paveau décrit la CMO comme une approche originellement parallèle à la CMC, « fortement inspirée par et parfois calquée sur la CMC anglophone » (2017 : 57). Néanmoins, certain·es chercheur·euses francophones comme Panckhurst et Paveau ont cherché à questionner les choix terminologiques de la « CMO » et sa justesse vis-à-vis de l'évolution d'Internet depuis les années 2000 : « Nous défendons l'hypothèse selon laquelle l'ordinateur est un « support » de médiation, et grâce, ou à cause, de son utilisation, notre façon de communiquer avec autrui se voit modifiée » (Panckhurst 2007 : 121). Ces questionnements sont d'ordre terminologique, parfois philosophique, sur l'analyse de discours et le changement linguistique qui peut avoir lieu avec la CMO. Ces travaux ne sont pour autant pas anecdotiques, car ils questionnent notre métalangue, et les concepts que nous mettons derrière des termes comme CMO, ou bien « communication médiatisée par ordinateur », traduction initiale du terme CMC en français dans les années 1990 (Panckhurst, 1997).

Après Panckhurst, Paveau questionne la nécessité d'une nouvelle terminologie pour refléter la réalité du web tel qu'il est devenu et tel qu'il a évolué dans les années 2000 et 2010 (Paveau, 2017). La chercheuse estime que « CMO » ne serait plus une étiquette suffisante pour refléter cette réalité, puisqu'elle invite à se représenter ce type de discours avec l'ordinateur comme un simple outil. Or, « Internet, et le Web en particulier, ne constituent pas de simples supports pour une production scripturale qui s'y transporterait, mais bien des environnements qui configurent structurellement les écritures de manière spécifique » (Paveau 2015 : 3). Ces technologies discursives contribuent véritablement au discours : « L'ordinateur y est considéré comme un médium, et non plus comme un simple outil, ce qui l'implique dans l'élaboration des discours. » (2017 : 58). Ainsi, Paveau estime que la notion de « CMO » pourrait être dépassée pour refléter cette réalité. Doueihi (2008) propose la notion de conversion, une notion reprise par Paveau en 2017, pour suggérer le fait que l'utilisation d'un support numérique dans la communication numérique modifie le discours et le langage. Ces considérations terminologiques impactent forcément notre manière d'analyser les discours et le langage numériques. Dans ce tapuscrit, le terme « CMO » est utilisé car il reste le terme le plus commun et usité en français pour parler du discours et du langage sur le web. Néanmoins, nous sommes parfaitement en accord avec les réflexions terminologiques de Paveau sur la nécessité d'envisager le discours numérique avec l'ordinateur ou le smartphone non pas comme un outil

et un médiateur de communication mais bien comme un élément qui est impliqué dans notre communication et nos usages linguistiques, et qui ainsi les modifie forcément.

Ces questionnements terminologiques semblent se retrouver principalement dans les approches francophones, même si Herring (2013), aux États-Unis, propose également une approche terminologique et méthodologique intéressante, du fait de l'évolution du langage sur Internet, un constat également fait par Panckhurst (2007). En effet, la CMC a émergé dans les années 1980 et 1990. Ainsi, Internet et les discussions sur Internet ont beaucoup évolué depuis les années 1990, notamment avec l'avènement du « Web 2.0 », terme utilisé par Herring dans ses articles plus récents (Herring 2012 ; 2013 ; Herring & Androutsopoulos 2015), parfois appelé « Web social » dans certaines publications francophones (Millerand, Rueff & Proulx 2010 ; Bevilacqua 2016). Herring définit le Web 2.0 comme un ensemble de plateformes ayant émergé dans les années 2000 et qui incluent du contenu généré directement par les utilisateur·rices, et de l'interaction entre ces dernier·es (« Web-based platforms that emerged as popular in the first decade of the 21st century, and that incorporate user-generated content and social interaction, often alongside or in response to structures and/or (multimedia) content provided by the sites themselves » (Herring 2012 : 4)). Le Web 2.0 correspond à une discussion et un échange entre le contenu en ligne et les utilisateur·rices de ces plateformes. Le terme a été utilisé pour la première fois en 2004 par O'Reilly (2005), mais son utilisation s'est consolidée au fil des années. La notion implique que le web n'est plus utilisé uniquement pour envoyer des messages, souvent de manière asynchrone, mais envisage véritablement le web comme une plateforme d'échanges et d'interactions, entre les utilisateur·rices, mais également entre les utilisateur·rices et le contenu web. La notion d'interaction est au cœur du Web 2.0, et permet de véritablement différencier les plateformes du Web 2.0, comme les réseaux sociaux, du Web 1.0.

2.1.3. Les caractéristiques d'une e-grammaire

Après avoir essayé de définir le genre du web et le type de corpus utilisé, il nous faut maintenant comprendre les caractéristiques linguistiques des discours numériques[27]. Dans les

[27]Si pour Paveau (2017 : 6) les discours numériques correspondent à « l'ensemble des productions verbales élaborées en ligne », nous tenons à faire une distinction dans ce tapuscrit entre les productions et discours numériques, qui comprennent entre autres les discussions en ligne, les sites web, les courriels, mais comptent également toute production et communication qui se fait par l'intermédiaire d'un objet numérique, donc également des discussions SMS, WhatsApp, etc., et les discours sur le web (DW). Au sein des différents corpus numériques natifs possibles, les corpus web en sont une sous-catégorie, aux côtés des corpus de SMS par exemple. Les discours sur le web correspondent donc à une sous-catégorie (un hyponyme) des discours numériques.

médias, la linguistique propre aux discours numériques est souvent fustigée et tournée en ridicule, associée à un langage parlé par les plus jeunes, et semble-t-il incompréhensible, avec des exemples souvent exagérés et extrêmes face à la réalité de la situation. Les chercheur·euses en sciences du langage se sont pourtant emparé·es des discours numériques, et ont essayé de les définir et de les caractériser. Dans la littérature scientifique, si ce genre est parfois affilié à un genre « hybride entre l'écrit et l'oral » (Anis 1998), les auteur·rices expliquent qu'il existe aussi des caractéristiques qui sont propres au langage du Web, comme la multimodalité. La plupart des caractéristiques trouvées et définies comme étant spécifiques aux discours numériques ont trait à la réduction (de mots, de phrases, de syllabes, etc.), participant à un système d'économie linguistique. Herring (2000, 2001) et Panckhurst (2007) rappellent que cette économie est parfois forcée par la plateforme-même, qui limite le nombre de caractères possibles dans un post, comme c'est le cas par exemple avec le corpus étudié et la plateforme Twitter. Cette limitation dans le nombre de caractères induit alors souvent des contractions dans le langage, une caractéristique qui peut sembler empruntée à un langage oral informel, et parfois même des ellipses, de sujets et de copules ou d'auxiliaires entre autres, ce que Cho (2010) mentionne : « omission of pronoun, omission of article, omission of forms of the verb *be* ». Ainsi, les mots à fonction grammaticale semblent avoir tendance à disparaître. L'auteur parle également de changements dans la ponctuation (omission ou renforcement de la ponctuation) dans les discours numériques. L'objectif est souvent d'écrire moins tout en étant compris ; ou alors d'exprimer ses sentiments uniquement avec des caractères typographiques. La grammaticalité de la phrase n'est pas toujours recherchée. Lyddy *et al*. (2014), dans une étude portant sur les SMS échangés entre étudiant.es, parlent de « textisms » pour faire référence à ce langage qui a tendance à être plus court que l'anglais écrit standard. De son côté, Carrington (2004) parle de « squeeze texts » pour le même phénomène. L'élément central reste la contraction de phrases, mots, et syllabes. Pour mentionner d'autres caractéristiques syntaxiques du DW (Discours du Web), Panckhurst (2006, 2007), dans une étude sur des échanges de mails en français, y trouve, en plus d'une forte fréquence d'ellipses, une utilisation prédominante du présent de l'indicatif, une utilisation importante de déictiques (principalement des pronoms à la première et deuxième personne) ainsi qu'un pourcentage moins remarquable de verbes par rapport à du français écrit standard. En outre, lorsque des verbes sont présents, elle note qu'il s'agit principalement d'auxiliaires et de semi-auxiliaires. Ainsi, les caractéristiques retrouvées ne sont pas l'apanage du DW en anglais spécifiquement, puisqu'elles se retrouvent pour d'autres langues, et pourraient être des caractéristiques propres au DW en général.

Cependant, il faut noter que les propriétés du DW et des discours numériques en général ne sont pas uniquement liées à une langue peu standard ou non standard, ou bien

particulièrement innovante. Finalement, comme le rappelle Crystal (2001 : 206), le langage numérique nous est, en grande partie, familier (« a familiar linguistic world »). Herring explique que l'idée d'un DW moins correct, ou moins complexe qu'une langue standard est en fait un mythe populaire très ancré dans les mentalités : « it is a popular perception that computer-mediated language is less correct, complex and coherent than standard written language » (Herring 2001 : 5). Cette perception populaire est renforcée par le fait que les chercheur·euses en CMO pourraient aussi avoir tendance à se concentrer sur des phénomènes nouveaux et novateurs lorsqu'iels analysent des données venant de ce champ d'étude plutôt récent, comme le rappelle Crystal (2001). Or, certain·es chercheur·euses ont justement tenté de montrer que la langue n'est pas aussi non standard que ce que le sentiment populaire peut le faire croire. Tagliamonte et Denis (2008) révèlent d'ailleurs, dans une analyse sur les échanges de type SMS (« instant messaging » – IM) entre étudiant·es, que les formes utilisées sont en général plus conservatrices que ce que les médias populaires peuvent laisser penser. Ces linguistes mentionnent entre autres une utilisation plus fréquente d'intensifieurs que dans le langage oral, et, lorsqu'iels analysent les modaux, iels montrent que les IM présentent comme formes les plus fréquentes *will*, puis *going to/gonna*, tout en rappelant que ces formes restent plus fréquentes à l'oral. En ce sens, les IM sont plus conservateurs dans leur utilisation de la langue que l'oral. De son côté, Panckhurst (2007) mentionne une véritable richesse lexicale du langage utilisé dans les e-mails, avec 75% des formes utilisées qui appartiennent au domaine nominal. Finalement, l'hybridité semble véritablement être la caractéristique qui représente le plus les discours numériques, à tous niveaux : « This consistent juxtaposition of "forms of a different feather" is the quintessential characteristic of IM discourse. » (Tagliamonte et Denis 2008 : 26).

Pour ces raisons, le web reste une plateforme qui suscite l'intérêt quand il s'agit d'analyser des innovations linguistiques, et il semble même en être un vecteur. Effectivement, rappelons que, par la notion de « e-grammaire/e-grammar », Herring (2012) fait aussi référence aux innovations linguistiques (lexicales, syntaxiques, typographiques, morphologiques, etc.) propres au web, qui sont nombreuses. Il faut noter que ces innovations ne sont parfois pas uniquement l'apanage du Web, et peuvent par la suite se retrouver dans la langue telle qu'elle est utilisée hors ligne : « what was new yesterday often becomes the linguistic norms of today » (Baron 1984 : 123). On peut alors voir les premières marques de changement linguistique sur des corpus web (Bohmann 2016 ; Eisenstein *et al*. 2012, 2014). La chercheuse canadienne McCulloch (2019) l'explique par le fait que les personnes se sentent plus libres sur Internet : iels ont moins de règles ou de normes à respecter, et leur écrit est ainsi plus spontané et se rapproche en ce sens de l'oral. Iels inventent alors de nouvelles manières d'utiliser la langue,

qui sont parfois reproduites en dehors des discours numériques. Les corpus web sont donc très intéressants pour l'analyse de l'innovation linguistique car ils permettent de découvrir des formes encore non-répertoriées par les grammairiens, et de voir des formes en évolution, des formes nouvelles, qui pourraient dans le futur devenir plus standards. Pour cette raison, le choix a été fait de prendre un corpus web pour l'analyse de *BE going to/gonna* puisque si certaines caractéristiques sont propres au langage sur Internet ou au DW, le langage est aussi en grande partie le même que lorsqu'il est utilisé IRL (*In Real Life*), et on peut avoir accès à la langue telle qu'elle est utilisée par une grande diversité de personnes, et pas uniquement par des individus qui travaillent avec la langue au quotidien, comme des écrivain·es, essayistes ou journalistes.

(28) your takes are so hot this evening ***ima*** *need you to stop contributing to climate change*

(exemple issu du corpus Twitter Climate Change Ids – CCT)

A cet égard, l'exemple (28) est particulièrement intéressant à analyser. Il s'agit d'un tweet extrait du corpus à l'étude dans ce tapuscrit. La forme qui nous intéresse est *ima*, puisqu'il s'agit d'une forme contractée de *I'm gonna*. Cette forme ne se retrouve pas dans des écrits plus traditionnels. En outre, on retrouve un fonctionnement typographique typique du DW, à savoir l'absence de ponctuation, et l'absence de majuscule en début d'énoncé (le terme de « phrase » peut difficilement être utilisé dans le cadre des tweets, puisqu'une grande partie ne contient en réalité ni majuscule ni point final). Il est intéressant de remarquer des caractéristiques propres au web, tout en notant qu'à l'exception potentielle de *ima*, l'énoncé est parfaitement grammatical et écrit dans un anglais standard, quoique de registre de langue familier. Cet exemple symbolise en un sens l'hybridité de la CMO, mais aussi l'intérêt que représente ce type de corpus pour étudier les innovations linguistiques et l'évolution de la langue au XXI^{e} siècle.

L'étude du DW en pratique se fait majoritairement à partir de corpus, et deux corpus ont été envisagés pour cette recherche sur *BE going to/gonna*. Ce qui différencie ces corpus est leur échelle et le type de données web qu'ils collectent. Dans la prochaine section, nous détaillerons le premier corpus, iWeb, avant de nous intéresser à un corpus Twitter.

2.2. iWeb : un corpus web à grande échelle

Dans le cadre d'un travail précédent en Master 2 en 2018-2019 (Azorin 2019), le corpus web iWeb (Davies, 2018) avait fait l'objet d'une première analyse de *gonna* dans un mémoire intitulé « A case-study of grammaticalization: *gonna* in a web-based corpus », sous la direction de Laure Lansari. Cette première étude a été faite sur iWeb, un large corpus web qui fait partie de l'ancienne banque de corpus de la BYU (Université Brigham-Young), qui s'intitule désormais english-corpora et comprend des corpus parmi les plus utilisés dans la recherche anglophone comme le BNC (Davies, 2004), corpus d'anglais britannique, et le COCA (Davies, 2008b), corpus d'anglais américain. L'intérêt d'un corpus web est de pouvoir voir comment une forme évolue dans un anglais plus libre et spontané que dans des écrits traditionnels, et dans un anglais tout particulièrement récent – la plupart des données d'iWeb datent minimum de 2010. Le contenu d'iWeb est assez hétérogène, puisqu'il est collecté à partir d'une grande quantité de sites web différents, et à fonctions différentes. Nous pouvons retrouver des articles de magazines en ligne, des forums, des journaux, etc.

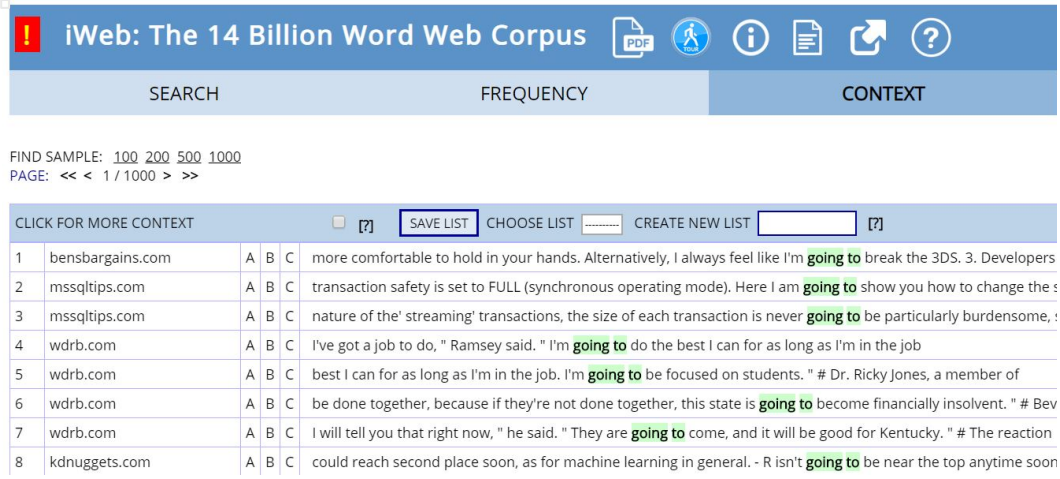


Figure 2.2 – Quelques exemples de contextes pour « going to » dans iWeb

Nous pouvons par exemple observer dans la Figure 2.2 quatre sites web différents (à gauche) présentant tous un texte écrit avec la forme *going to* + V, dans huit contextes différents.

Le corpus iWeb est un corpus dit « fermé » : sa compilation s'est terminée en mai 2018 et il n'y a *a priori* pas de mise à jour prévue pour le moment. Le corpus est également en libre accès, ce qui est un véritable atout dans un contexte de recherche en science ouverte (Open Science). iWeb se caractérise particulièrement par sa taille : le corpus fait un peu moins de 14 milliards de mots (13,8 milliards) et comporte 22 millions de pages web. Pour comparaison, le COCA fait un peu plus d'un milliard de mots et le BNC 100 millions de mots. iWeb est donc

colossal par sa taille, ce qui en fait un corpus très intéressant à interroger, même si cela peut aussi être un inconvénient (voir section 2.2.2.).

2.2.1. L'intérêt d'iWeb

Le choix d'un corpus web à la place d'un corpus plus « traditionnel » est à justifier. Pour cela, comparons les fréquences des deux variants principaux étudiés, *BE going to* et *gonna*, à d'autres corpus de english-corpora, à savoir le BNC et le COCA. Nous reprenons ici le Tableau 2.1, présenté dans la section 1, et y ajoutons les fréquences brutes (en *italique*) et normalisées (en ***gras***) pour iWeb.

Tableau 2.2 – Fréquences brutes (en italique) et fréquences normalisées (en gras, par million de mots) de BE going to et gonna dans le BNC, le COCA et iWeb

	BNC		**COCA**		**iWeb**	
Going to + V	*26 927*	**275,8**	*726 257*	**725,1**	*4 308 834*	**307,8**
Gonna	*12 412*	**128,4**	*353 960*	**353,4**	*388 780*	**27,8**

Si les formes sont bien présentes dans les trois corpus, elles le sont déjà davantage dans le COCA. Cela correspond à la littérature, qui explique que *going to/gonna* est plus utilisé en anglais américain (Mair, 1997), mais cela s'explique aussi au niveau diachronique. *Gonna* est une forme réduite associée à un langage peu soutenu (Berglund 2000a ; 2000b). Cette forme est également plutôt récente (dans une utilisation globalisée) : la première occurrence répertoriée dans le corpus diachronique COHA en anglais date de 1917 (COHA, Davies 2010), mais la forme est encore très marginale. Elle est davantage utilisée depuis les années 1970, et de plus en plus à chaque décennie. Or, le BNC est un corpus regroupant du contenu des années 1980 jusqu'au début des années 1990. Pour une forme aussi récente dans son expansion globale et en évolution que *gonna*, ce corpus n'est pas le plus approprié. Selon le contexte de l'étude, deux choix de corpus sont donc possibles : le COCA et iWeb. iWeb permet d'avoir un très large corpus avec uniquement du contenu provenant du web ; néanmoins, nous remarquons une faible fréquence de *gonna* par rapport à *going to* dans ce corpus. Le ratio (fréquences normalisées par million de mots) est d'autant plus étonnant face aux ratios du COCA et du BNC. Le COCA était un corpus initialement plus restreint mais la mise à jour du corpus en mars 2020 a permis l'ajout de sections « web » et « blog ». Le COCA pourrait donc être un choix pertinent pour analyser une forme plutôt récente. Cependant, les formes analysées ne comptent pas uniquement *going to* et *gonna*, mais également des formes plus contractées comme *gon* et

i('m)ma. Or, une recherche sur ces corpus montre que ces formes sont presque absentes du COCA (52 occurrences pour *imma* dans les sections hors-web), et se retrouvent en très petites quantités dans iWeb (5375 occurrences pour *imma*), tandis qu'elles existent réellement et peuvent se retrouver dans une pratique du web contemporaine. iWeb semble alors plus à même de montrer la diversité des formes possibles pour *BE going to/gonna*.

Cependant, si les corpus web ont une vraie qualité heuristique qui permet de repenser notre manière d'analyser des pratiques langagières, il faut aussi être conscient·e d'un certain nombre de problématiques liées à l'utilisation du web pour des recherches académiques.

2.2.2. Les limites d'un corpus web à grande échelle : l'exemple d' iWeb

Les corpus numériques ont en effet des contraintes, qu'il faut prendre en compte lors du choix de corpus, mais aussi lors de l'analyse des données. Ainsi, cette section présente les différentes problématiques auxquelles nous nous sommes confrontée pour le corpus iWeb, dans l'objectif de montrer les difficultés méthodologiques auxquelles nous pouvons faire face dans l'utilisation d'un corpus web de taille.

En travaillant sur iWeb, plusieurs problèmes se sont présentés. Tout d'abord, même si la taille du corpus est un atout pour l'analyse statistique (pronoms les plus associés aux formes étudiées, verbes les plus en cooccurrence, etc.), elle devient problématique lorsqu'il s'agit d'étudier plus qualitativement et précisément les formes. Une des solutions à ce problème peut être de choisir un échantillon d'occurrences à analyser de manière plus qualitative, en prenant un échantillon aléatoire ou les X premières occurrences des formes à l'étude dans le corpus total. Ainsi, l'analyse qualitative du corpus de Azorin (2019) a été faite sur les cent premières occurrences de *gonna* et *BE going to*. Seulement, cet échantillon ne permet pas forcément de rendre compte de toute la richesse linguistique associée à la forme *gonna*. De plus, un tel échantillon ne permet pas de prendre conscience de l'existence des autres formes possibles en-dehors de *BE going to* et *gonna*, comme *imma* ou *gon*, trouvées dans d'autres corpus web ou oraux. Ces formes, si nous en avons connaissance, devront alors être cherchées manuellement sur la totalité du corpus.

Une autre limite à un grand corpus web tel qu'iWeb est due à son hétérogénéité. Si de prime abord le fait que le contenu vienne de millions de sites différents semble être un véritable atout, cette hétérogénéité peut poser un problème lorsqu'il s'agit de savoir et comprendre quels sont ces sites, et d'où viennent les informations qui apparaissent. En effet, il est apparu que de nombreuses occurrences de *gonna* révélées par iWeb se trouvent en réalité sur des sites compilant des retranscriptions d'interviews orales, ou bien des scripts de séries TV, films, etc. – ce qui est également le cas pour le COCA depuis sa mise à jour de 2020. Si ce contenu

appartient bien au web car il est hébergé sur un site web, il correspond en réalité à d'autres formes de contenus (radiophonique, télévisuel), ensuite retranscrits. De plus, de nombreux autres sites répertoriés par iWeb sont des blogs ou des articles, qui font donc intervenir une forme d'écrit préparé, rectifié, corrigé, bien plus que sur des forums ou sur des réseaux sociaux, où le contenu est souvent plus spontané. Or, l'intérêt d'utiliser un corpus web est aussi dans sa nature-même. Une telle hétérogénéité pourrait remettre en cause de potentielles conclusions liées au genre du web, si certaines occurrences sont en réalité liées à de l'oral retranscrit par exemple, et non au web.

Enfin, un corpus web très large comme iWeb rend impossible toute analyse qualitative d'ordre sociolinguistique. En effet, aucun corpus de cette taille, comprenant autant de sources diverses, ne contient de métadonnées sur les utilisateur·rices de ces sites web et plateformes, et sur les auteur·rices du contenu numérique.

2.3. Corpus Twitter : Climate Change Tweets IDs

Pour ces différentes raisons, le choix du corpus pour notre thèse s'est orienté vers un corpus web d'une autre forme, un corpus Twitter. Le corpus s'intitule « Climate Change Tweets IDs ». Il s'agit d'un corpus de tweets thématiques compilé par une équipe de recherche à l'université George Washington, qui l'a ensuite déposé sur le site de stockage académique *Harvard Dataverse* (Littman & Wrubel, 2019). Le corpus porte sur le changement climatique. Les tweets ont été compilés entre septembre 2017 et mai 2019. Une fois nettoyé, le corpus fait un peu plus d'un million de mots (1 270 818) et compte 55 788 tweets géolocalisés aux États-Unis. La possibilité d'avoir des tweets géolocalisés est un véritable avantage permis par Twitter plus que par d'autres plateformes de contenu numérique, ce qui explique entre autres le choix de cette plateforme. Ce paramètre est particulièrement intéressant afin de mener des études et enquêtes sociologiques (ici sociolinguistiques). La géolocalisation permet de voir si certaines tendances linguistiques se retrouvent plus dans certaines régions des États-Unis que d'autres (dans certains états précis, dans des grandes villes par rapport à des régions plus rurales, etc.).

2.3.1. Analyses de corpus web 2.0 : le cas de Twitter

Comme le rappellent Garric et Longhi, les DW font apparaître de nouveaux corpus, avec leurs intérêts et leurs défis : « La question posée est de déterminer comment faire évoluer les corpus et les pratiques dans un contexte où les données et les outils offrent de nouvelles modalités avec leurs sources de complexité, notamment des paramètres d'évolution et d'hétérogénéité, susceptibles de diminuer le contrôle des observables et des résultats de

l'analyse » (Garric & Longhi 2012 : 5). Cette réflexion est particulièrement vraie avec l'avènement des réseaux sociaux et du Web 2.0 au XXI^e^ siècle. Bibie-Emerit (2015 : 46) parle d'un véritable « renouvellement théorique » nécessaire lié au Web 2.0, puisqu'il implique de nouvelles pratiques discursives, dans de nouveaux contextes. Des notions de CMO sont ainsi à retravailler – ou même à inventer – dans ce nouveau cadre.

L'une des questions que les chercheur·euses se posent est celle de l'utilisateur·rice : qui parle ? Qui est l'énonciateur·rice ? En effet, les posts sur les réseaux sociaux permettent la « mise en place, non traditionnelle, d'une scène quelconque de la vie quotidienne » (Bevilacqua 2016 : 84). Cependant, cette même mise en scène est projetée sur internet, à la vue de tous·tes – ou presque, faisant de l'énonciateur·rice parfois une sorte d'orateur·rice. Bevilacqua précise que ces modes de discours et notamment d'échanges peuvent compliquer le « repérage des sources énonciatives » (Bevilacqua, 2016 : 89). En effet, par rapport à des sites du Web 1.0 – le web non-social, il faut ici justifier la présence d'un·e énonciateur-locuteur ou énonciatrice-locutrice. Souvent, nous ne lisons pas des informations impersonnelles sur des sujets X ou Y, ou bien des informations provenant d'une équipe de communication d'une grande enseigne mais bien la réflexion d'une personne, et donc un discours personnel. Paveau (2013b) parle d'ailleurs de « technodiscours natif » pour faire référence à ces DW qui montrent la présence d'un·e énonciateur-locuteur ou énonciatrice-locutrice. Ces technodiscours natifs représentent la majorité de notre corpus Twitter.

Cependant, Longhi (2012 : 1131), en s'appuyant sur Anscombre (1994), note deux grandes catégories de Tweets, que nous retrouvons dans notre corpus. La première correspond, notamment avec la brièveté caractéristique aux tweets (140 caractères en 2012, moment de publication de l'article de Longhi), à des « formes sentencieuses : la maxime ou la sentence, par exemple, sont perçues comme ayant un auteur spécifique, même s'il n'est pas nommément connu. Cet auteur est l'énonciateur du jugement général délivré, et il l'appelle l'énonciateur premier » (2012: 1131). Ce type de tweet présente alors souvent des marques de premières personnes (*I*, *We* en anglais), et des marques de subjectivité, comme cela est présent dans le corpus utilisé pour notre étude :

> *(29) ok yes i did wear shorts in public but in my defense climate change really forced my hand*
>
> (CCT[28])

[28] CCT est l'acronyme majoritairement utilisé dans ce tapuscrit pour le corpus de Tweets, intitulé « Climate Change Tweets Ids)

Le deuxième type de tweets sont des tweets qui « ne permettent pas d'identifier directement l'auteur. Ils s'apparentent alors plutôt à des phrases génériques » (2012 : 1131). Nous trouvons également ce type de tweets dans le corpus étudié :

> *(30) Ahh, time for the daily imaginary monsoon the imaginary climate change has brought about.*
>
> (CCT)

Cette typologie sera explorée plus en avant dans le chapitre 3 de ce tapuscrit.

Il est intéressant de noter que cette préoccupation n'est pas négligeable et que nous retrouvons également cette distinction dans les recherches anglophones, notamment chez Eisenstein (2015 : 167). Cependant, ce dernier distingue plutôt deux formes conversationnelles différentes dans le tweet, qui peuvent parfois se superposer aux deux catégories de tweets identifiées par Longhi (2012) : « distinction between broadcast messages (not addressed to any specific reader) and conversational messages (addressed to another individual by beginning the message with a username) will be shown to correlate with the use of phonologically-motivated spelling variation. » En effet, les messages postés sur Twitter peuvent parfois s'adresser à une personne ou un groupe de personnes en particulier, alors souvent identifiés dans le tweet à l'aide du symbole « @ », mais les posts peuvent également s'adresser à la communauté de Twittos (utilisateur·rice de Twitter) toute entière, et être alors plus générique. La figure de l'énonciateur·rice-locuteur·rice apparaît donc double dans ce type de corpus.

Nous nous intéressons ici aux corpus Web 2.0 particulièrement et, plus spécifiquement, aux corpus Twitter. Bevilacqua (2016 : 84), qui s'est intéressée à Facebook, montre bien à quel point certaines pratiques sont spécifiques au Web 2.0, mais aussi encore plus spécifiques à une plateforme en particulier – elle donne l'exemple des « pokes » sur Facebook, une manière d'adresser son intérêt à un·e autre utilisateur·rice de la plateforme. « Chaque plateforme virtuelle présente une écologie spécifique » (Bevilacqua 2016, en citant Paveau 2013a ; 2013b), qu'il convient de comprendre et de prendre en compte dans l'analyse des données. Ainsi, même au sein du Web 2.0, il existe une véritable hétérogénéité du type de données collectées : le Web 1.0 se distingue du Web 2.0, et chaque plateforme obéit à ses propres codes et ses propres règles, et c'est aussi le cas pour Twitter.

Twitter est défini comme une plateforme de microblogage ou microblogging. Nous avons décidé ici de reprendre la définition du site *techno-science.net*, qui reprend la définition de *Wikipédia* avant le rachat de Twitter par E. Musk en avril 2022. Twitter et l'utilisation de ce

service sont définis comme suit : « Twitter est un service de microblogage, permettant aux utilisateurs de bloguer grâce à des messages courts (140 caractères maximum, soit une ou deux phrases). Outre cette concision imposée, la principale différence entre Twitter et un blog traditionnel réside dans le fait que Twitter n'invite pas les lecteurs à commenter les messages postés. Le slogan d'origine de Twitter, *What are you doing?* le définissait comme un service permettant de raconter ce qu'on fait au moment où on le fait. Prenant acte de l'utilisation du service pour s'échanger des informations et des liens, Twitter le remplace par *What's happening?* (« Quoi de neuf ? » ou encore « Que se passe-t-il ? » dans la version française). »[29] Twitter est notamment caractérisé par la brièveté de son contenu, dont nous avons conscience. Il peut justement être intéressant d'y analyser les phénomènes de contractions et de changement linguistique, même si une partie peut être due à la brièveté voulue par la plateforme. En ce sens, une comparaison avec un autre corpus, ici un corpus oral, peut être intéressante. Toutefois, notons également qu'il est indiqué dans cette définition que la limite de caractères s'élève à 140 caractères, ce qui a été augmenté pour arriver à 280 caractères le 7 novembre 2017, soit deux mois après le début de la collecte de nos données (21/09/2017). Nous pouvons donc considérer que la plupart des tweets collectés avaient une limite de 280 caractères.[30] La brièveté inhérente aux tweets est donc à moduler, même si cela reste court.

Dans un article de blog, Paveau (2012b) s'intéresse aux spécificités de Twitter et de ce qu'elle y a observé en terme de pratiques linguistiques (ce qu'elle appelle la « twittécriture »). Elle mentionne entre autres qu'il existe des normes sur Twitter, tacites et connues par les personnes utilisant régulièrement ce service, « une sorte de 'twittétiquette' » : « il y a par exemple un certain nombre de comportements discursifs déconseillés comme le flooding ou la conversation interpersonnelle longue qui peut occuper inopportunément la timeline des abonnés aux deux protagonistes. » Elle rappelle par là-même que Twitter, contrairement à une autre plateforme comme Facebook, n'est d'abord pas utilisée pour parler entre utilisateur·rices, mais d'abord pour parler aux utilisateur·rices, à la communauté plus large (ce qui explique d'ailleurs les amorces *What's happening* ou *Que se passe-t-il ?*). Au niveau typographique, Paveau note des « traits technodicursifs du genre ou de l'écriture (twittécriture) :

- La fameuse contrainte des 140 signes : l'usage sur Twitter est de ne pas abréger, de ne pas adopter le langage sms (ceux qui le pratiquent sont repris assez couramment),

[29] https://www.techno-science.net/glossaire-definition/Twitter-page-2.html

[30] Pour vous montrer à quoi un tweet peut ressembler en termes de longueur, nous avons décidé de vous en présenter un exemple. 280 caractères correspondent à quelques phrases en anglais ou en français. Cette note de bas de page a été écrite de sorte à faire exactement 280 caractères.

contrainte cependant contournable par le raccourcissement des liens, les tweets en plusieurs tweets (1/3, 2/3, etc.).

- Les contraintes/transgressions grammaticales.
- Des aménagements typographiques : espaces, ponctuation. »

Il est intéressant de remarquer que l'abréviation ne semble donc pas être la norme sur Twitter, ce qui montre bien qu'un tweet ne correspond pas à du langage sms, et qu'il se rapproche beaucoup d'écrits plus « conventionnels ». Il est alors finalement d'autant plus remarquable d'observer de la réduction et de la contraction dans cet environnement.

En nous inspirant de la méthodologie d'Eisenstein (2013 ; 2015), nous souhaitons brièvement parler de la démographie de Twitter, pour avoir un meilleur aperçu des utilisateur·rices de cette plateforme au moment de la collecte de données, et ainsi améliorer la pertinence de nos analyses et de nos résultats dans les Chapitres 3 et 4. Eisenstein (2013 ; 2015) explique que la démographie de Twitter est analysée par le centre de recherche «Pew Research Center » (Anderson & Smith, 2018), et nous avons donc repris les chiffres de leurs rapports pour 2018. Il n'existe pas de rapport entre début 2018 et début 2021. Du fait de l'impact qu'a pu avoir la Covid-19 sur les habitudes numériques des utilisateur·rices, nous avons décidé d'utiliser les données de 2018. Quelques données pertinentes de 2021 pourront être utilisées pour apporter des points de comparaison ou de nuance, tout comme les données issues du rapport de 2013 qu'Eisenstein utilise (2015 : 169). Ces éléments sont également conjugués à une autre étude des usages numériques aux États-Unis : the Infinite Dial 2020 (publié en mars 2020), « the longest-running survey of digital media consumer behavior in America. » (Edison Research 2020 : 2). The Infinite Dial estime à 80% (soit 226 millions) le nombre d'américains de plus de 12 ans utilisant les réseaux sociaux en 2020 (2020 : 20).

Le centre de recherche Pew Research Center se revendique comme étant un groupe de réflexion non-partisan et ne prenant pas de position politique qui réalise des sondages d'opinion par téléphone : « Pew Research Center is a nonpartisan fact tank that informs the public about the issues, attitudes and trends shaping America and the world. It does not take policy positions. It conducts public opinion polling, demographic research, content analysis and other data-driven social science research. The Center studies U.S. politics and policy; journalism and media; internet, science and technology; religion and public life; Hispanic trends; global attitudes and trends; and U.S. social and demographic trends. » (Anderson & Smith, 2018 : 2). Le Pew Research Center estime à 24% le part de la population américaine qui dit utiliser Twitter régulièrement en 2018 (Anderson & Smith 2018 : 13) ; ce chiffre diminue quelque peu (22-

23%) en 2019-2020. De leur côté, The Infinite Dial estime la population américaine qui utilise Twitter régulièrement entre 18% à 21% entre 2018 et 2020 (2020 : 19–28).

Détaillons désormais la proportion de cette population en termes de genre, d'âge et d'ethnicité. Nous retrouvons sur Twitter la même proportion d'hommes et de femmes (respectivement 23% et 24% selon le Pew Research Center en 2018)[31]. Cette égalité dans les proportions est conforme aux chiffres déjà reportés par Eisenstein (2015 : 169), même si le nombre d'utilisateur·rices sur Twitter a augmenté (18% de la population en 2013). Au niveau des catégories d'âge, Twitter est majoritairement utilisé par une population jeune (moins de 35 ans pour The Infinite Dial et moins de 30 ans pour le Pew Research Center). The Infinite Dial estime à 28-29% le nombre de personnes âgées de moins de 35 ans utilisant Twitter ; tandis que le Pew Research Center l'estime à 40%, avec 45% pour les 18-24 ans et 33% pour les 25-29 ans. Si les chiffres diffèrent, il n'en reste pas moins que cette plateforme est principalement utilisée par une population jeune et par les nouvelles générations. Selon le Pew Research Center, la proportion descend à 27% pour les 30-49 ans ; 19% pour les 50-64 ans et 8% pour les plus de 65 ans. Twitter est donc présentée comme une plateforme avant tout jeune, utilisée par les adultes les plus jeunes, même si elle est quand même considérablement adoptée par les personnes entre 30 et 64 ans. Enfin, concernant l'ethnicité, Eisenstein (2015 : 169) notait que Twitter était d'abord utilisé par des utilisateur·rices Afro-Américain.es (29%, contre 16% pour les personnes blanches et hispaniques). Ces proportions ont été quelques peu modifiées depuis 2013 : en 2018, le Pew Research Center note 26% des Afro-Américain.es utilisant Twitter, contre 24% des personnes blanches et 20% des personnes d'origine hispanique. Ainsi, un corpus Twitter datant de 2018 permet d'avoir un échantillon de la population américaine assez intéressant : si seulement 24% utilisent Twitter, il est intéressant de noter que les communautés qui utilisent la plateforme sont plutôt homogènes, permettant une analyse des résultats indépendamment de l'ethnicité ou du genre de l'utilisateur·rice.

2.3.2. Recherche du corpus : piétinements et Harvard Dataverse

La recherche d'un corpus Twitter peut s'avérer fastidieuse – et d'autant plus depuis le rachat de la plateforme par E. Musk. Dès le début de cette thèse (septembre 2021), la question du corpus Twitter s'est posée, car il a été envisagé de choisir ce type de corpus face à un corpus plus global, comme iWeb (section 2.2.2.). Cependant, après contact avec un ingénieur informaticien au laboratoire CLILLAC-ARP (désormais ALTAE) (L. Liégeois), il s'est avéré

[31]Vous trouverez en annexe de ce tapuscrit le tableau détaillé des résultats pour les différentes plateformes analysées, issu du rapport d'Anderson & Smith pour l'année 2018. (Annexe A)

compliqué d'être en mesure de collecter soi-même un corpus Twitter. En effet, Twitter ajoute régulièrement des restrictions supplémentaires sur la collecte des tweets et de leurs métadonnées, notamment dans le cas de la méthode du « scrapping », à savoir la collecte de tweets déjà publiés.

Une option serait alors de pouvoir collecter des tweets « en temps réel » à l'aide d'un script permettant la collecte de tous les tweets émis à partir du lancement de ce script et jusqu'à son arrêt. Le script permettrait de compiler un corpus mais le·a chercheur·euse est obligé.e de mettre un mot clé ou un hashtag (mot-dièse, #) pour compiler les tweets. Si nous choisissons cette option, il faut donc trouver un mot-clé (ou plusieurs si l'on effectue plusieurs recherches) suffisamment large pour qu'il regroupe des personnes de toutes origines sociales, culturelles, etc., afin d'avoir une représentation de la population plutôt homogène. Cependant, cette méthode est particulièrement coûteuse en termes de ressources informatiques et ne permet pas forcément de filtrer les tweets selon plusieurs paramètres (comme la localisation par exemple, particulièrement importante pour notre étude) : le code aurait permis la collecte de milliards de Tweets, mais dans des dizaines ou des centaines de langues différentes, et le nettoyage de ce corpus se serait révélé extrêmement difficile. En outre, quel est l'intérêt de collecter son propre corpus si un tel corpus existe déjà en ligne ? Écologiquement parlant, et en termes de science ouverte, il semble plus intéressant de réutiliser un corpus déjà préparé – et potentiellement nettoyé – et mis à disposition des chercheur·ses par d'autres équipes de recherche. Il semble plus logique, écologique, et économique de travailler sur des données déjà collectées que de faire tourner un code coûteux en énergie et en espace pour à nouveau collecter des données qui ne seront peut-être utilisées que par un·e chercheur·euse.

Néanmoins, la recherche d'un corpus Twitter en ligne a fait apparaître une première difficulté méthodologique : il n'existe aucun corpus Twitter déjà « prêt à l'emploi » en ligne, pour des raisons de protection des droits des utilisateur·rices. Ce qui est disponible en ligne correspond à des identifiants (une série de chiffres) qui renvoient à un tweet précis et ses métadonnées, que nous pouvons retrouver en utilisant l'API (*Application Programming Interface* – Interface de programmation) de Twitter : « Per Twitter's Developer Policy, tweet ids may be publicly shared for academic purposes; tweets may not. » (Littman & Wrubel 2019). Plusieurs corpus ont été envisagés, comme le Coronavirus (COVID-19) Geo-tagged Tweets Dataset (Lamsal, 2020) ou le dataset Tweets2011 (NIST 2011) qui comporte 16 millions de Tweets. Cependant, il a été décidé d'utiliser un corpus issu du Harvard Dataverse, un espace de stockage informatique qui contient un grand nombre des données collectables, majoritairement des corpus mais également des données et codes issus d'articles de recherche : « The Harvard Dataverse Repository is a free data repository open to all researchers from any discipline, both

inside and outside of the Harvard community, where you can share, archive, cite, access, and explore research data. Each individual Dataverse collection is a customizable collection of datasets (or a virtual repository) for organizing, managing, and showcasing datasets »[32]. Cet espace de stockage a été choisi car il comporte un grand nombre de corpus de Tweets qui pouvaient être utilisables pour notre étude, et la méthodologie de collecte et d'extraction des Tweets est amplement détaillée par Rittenhouse, Mi & Allen (2019) dans un article de blog scientifique. Tous les corpus ont été collectés selon la méthode définie dans le paragraphe précédent, à l'aide de mots-clés. Le choix s'est porté sur un corpus thématique autour du changement climatique car nous estimons que cela peut être une thématique qui intéresse une grande partie de la population qui peut en discuter sur Twitter, peut-être plus que des corpus à portée plus politique (autour des élections présidentielles par exemple). Le corpus choisi s'intitule Climate Change Tweets Ids (CCT dans ce tapuscrit, Littman & Wrubel 2019) et a été collecté entre septembre 2017 et mai 2019. Avant nettoyage, il contient environ 39 millions de tweets. La Figure 2.3 présente une capture d'écran du site du Harvard Dataverse pour le corpus en question :

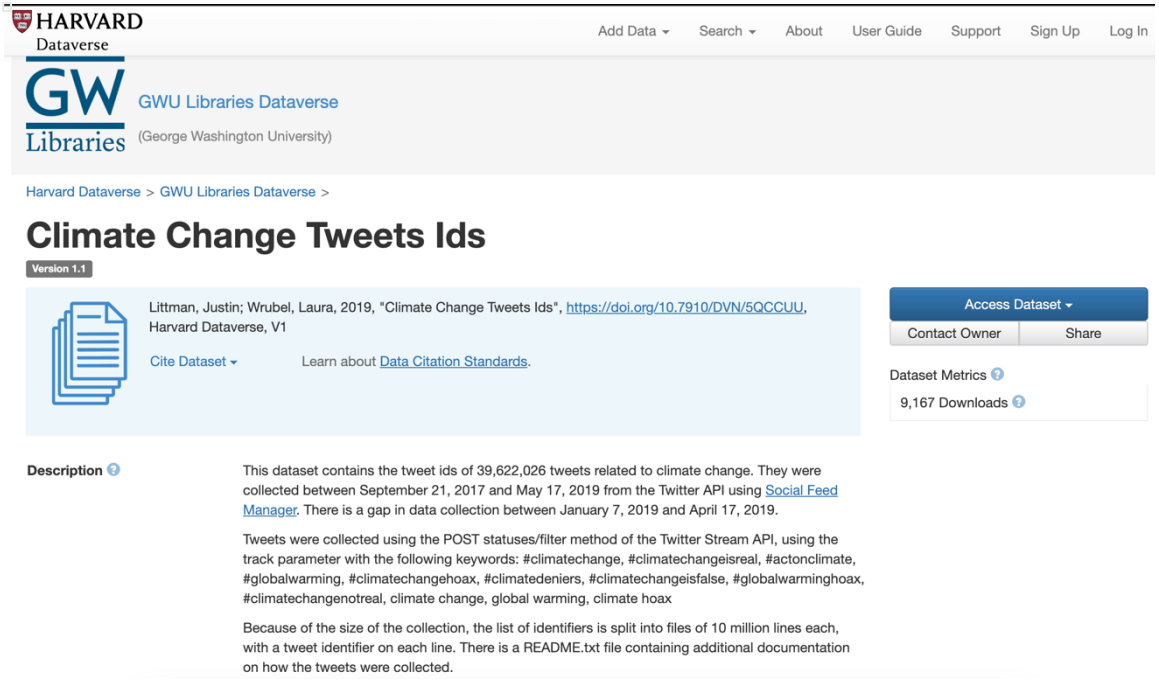


Figure 2.3 – Site Harvard Dataverse, qui héberge le corpus Climate Change IDs

Les fichiers collectés sur cet espace de stockage constituent un ensemble de fichiers textes, qui contiennent des millions de numéros : des identifiants qui permettent, à l'aide de l'API de Twitter et d'un programme d'extraction des tweets, d' « hydrater » ces identifiants, à savoir de

[32] https://support.dataverse.harvard.edu/

retrouver les tweets associés à ces identifiants, ainsi que leurs métadonnées. La Figure 2.4 présente un extrait des fichiers textes de CCT au format brut.

```
1067247940056440833
1067247940094222342
1067247941017063424
1067247941826445312
1067247941960626176
1067247942669647873
1067247943491702784
1067247944401731584
1067247944380821504
1067247946993991680
1067247947274960903
1067247946629095424
1067247949732700160
1067247951217594368
1067247955730669568
```

Figure 2.4 – Extrait d'un fichier .txt comportant les identifiants de CCT

Ces identifiants doivent ensuite être « hydratés » à l'aide de l'API de Twitter avec un compte « chercheur universitaire » et, dans le cadre de notre étude, du programme open-source « Hydrator » (Documenting the Now, 2016/2021), comme montré dans les Figure 2.5 et Figure 2.6 :

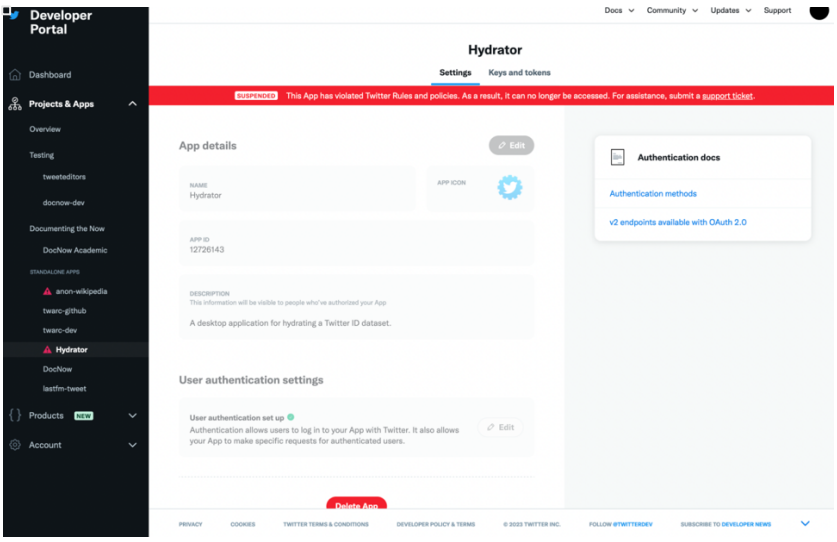


Figure 2.5 – API de Twitter

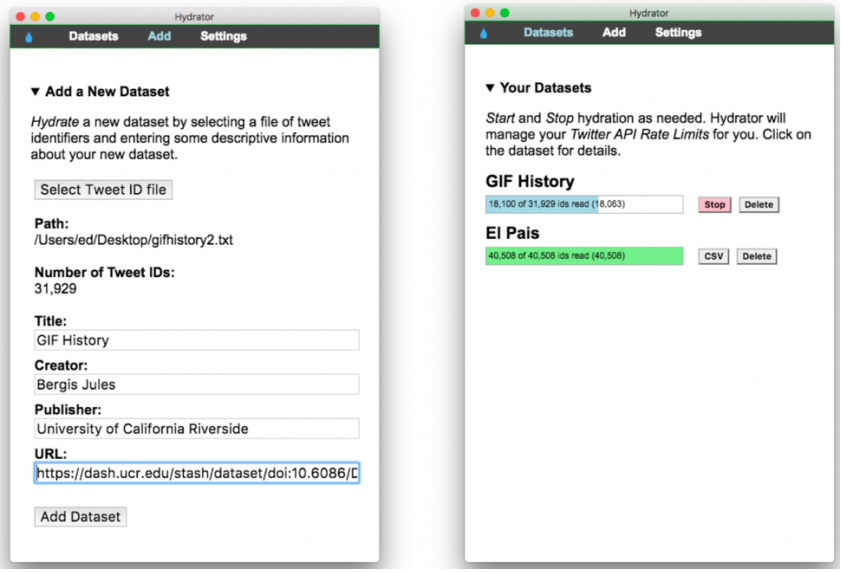


Figure 2.6 – Interface Hydrator

Hydrator permet l'extraction de tous les tweets et métadonnées associées du CCT dans un fichier .csv. À la fin de l'extraction, le fichier sauvegardé comporte une ligne pour chaque tweet et toutes les métadonnées collectées au moment de la collecte des tweets, et ce pour tous les tweets encore disponibles au moment de l'extraction. Le fichier final de CCT comporte un grand nombre de métadonnées (plus de 30 en plus du texte du Tweet ; toutes ne seront pas utilisées pour notre étude) et plus de 20 millions de tweets. La raison pour laquelle le nombre de Tweets ne correspond pas au nombre d'identifiants collectés est la suivante : l'utilisation de l'API de Twitter pour extraire les tweets permet de n'extraire que les tweets encore disponibles sur la plateforme Twitter au moment de l'extraction – 2021 dans notre cas. Ainsi, si un·e utilisateur·rice a supprimé son tweet, ou même son compte entre le moment de la collecte (2017-2019) et le moment d'extraction, ce tweet ne sera pas présent dans le fichier final, pour des raisons de protection des droits des utilisateur·rices.

2.3.3. Nettoyage du corpus : un travail manuel

Une fois le fichier contenant tous les tweets et leurs métadonnées créé, il s'agit alors de nettoyer ce corpus. En effet, le corpus contient un grand nombre de tweets, mais tous ne sont pas forcément en anglais, et ne proviennent pas forcément des États-Unis. Or, comme l'expliquent Garric & Longhi (2012 : 4), « Un corpus est défini comme un ensemble raisonné de textes, structuré par une cohérence interne. Il existe différentes modalités de constitution des corpus et une pluralité de méthodes et de démarches. » Ainsi, notre corpus, s'il est pour l'instant structuré par le fait qu'il s'agit de tweets portant sur le changement climatique entre 2017 et 2019, manque encore de cohérence interne pour notre étude en particulier.

Le corpus a donc été nettoyé, afin de ne garder que les tweets et les métadonnées qui pouvaient être utiles pour l'étude de notre corpus, et sa comparaison avec un corpus d'anglais oral américain. Tout d'abord, un certain nombre de colonnes correspondant à des métadonnées qui n'allaient pas être utilisées ont été masquées, afin de rendre le fichier plus lisible : les coordonnées (colonne pratiquement vide), les hashtags utilisés dans le tweet, l'url des médias utilisés dans le tweet (image, GIF ou vidéo par exemple), l'url d'un lien vers un autre site si cela était présent dans le texte du tweet, le nombre de favoris, si le tweet pouvait être considéré comme données sensibles, et certaines informations concernant l'utilisateur.trice (nombre de favoris, nombre de « followers », nombre d'ami·es, et nombre de tweets). La deuxième étape a consisté en une étape de sélection et de filtrage : plusieurs métadonnées ont permis de mieux nettoyer le corpus. Tout d'abord, une métadonnée concerne la langue utilisée dans le tweet ; uniquement les tweets en anglais (« en » dans les métadonnées) ont été gardés. Certains tweets du CTT sont en effet en français ou en espagnol par exemple, malgré des mots-dièse en anglais. Pour les utilisateur·rices, cela permet d'atteindre un public plus grand, et la norme tend également à l'utilisation de mots-dièse en anglais, l'anglais étant souvent perçu comme une lingua franca dans les DW (McCulloch, 2019).

Enfin, le travail le plus chronophage a été le nettoyage des lieux d'émission du tweet, qui a dû être fait manuellement. En effet, il était auparavant possible d'avoir les coordonnées exactes des tweets, ce qui aurait permis un nettoyage automatique des tweets pour ne garder que ceux écrits aux États-Unis. Or, la restriction d'un certain nombre de paramètres dans la collecte des données par Twitter ne rendait plus cela possible au moment de la collecte. Ainsi, les localisations enregistrées correspondent soit à des noms de villes, suivies de l'abréviation d'un état américain, soit à un nom plus spécifique de localisation que l'utilisateur.trice a lui-même ou elle-même accepté et mis en place dans son tweet. Dans ces conditions, un script n'aurait pu prendre en compte que les tweets ayant la même architecture dans l'écriture de la localisation, à savoir « nom de ville/commune ou autre localisation précise + abréviation de l'état », ce qui n'est pas le cas d'une partie des tweets. Un tel script aurait effacé un grand nombre de tweets à la localisation plus particulière, dont nous pouvons voir un extrait dans la Figure 2.7 ci-dessous.

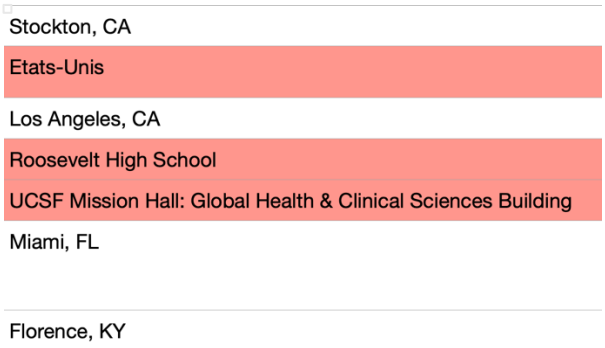


Figure 2.7 – Extrait de différentes localisations des tweets du CCT émis aux États-Unis

La localisation de chaque tweet a donc dû être vérifiée et analysée manuellement, ce qui a été particulièrement chronophage. Une fois le document nettoyé, le corpus compte 55 788 Tweets géolocalisés aux États-Unis, et environ 1,3 million de mots.

2.3.4. Analyse d'un corpus aux données brutes et non annotées

Le fichier nettoyé du CCT comporte un grand nombre de données, notamment le tweet sous un format texte et les métadonnées qui lui sont associées. Seulement, ce corpus est donc brut, et ne comporte aucune annotation. Il a été envisagé d'utiliser des logiciels d'annotation automatique ou semi-automatique, notamment pour tagger les PoS (Part-of-Speech), permettant un étiquetage morphosyntaxique des différentes formes dans un texte. Néanmoins, ces logiciels, comme TreeTagger dans TXM (H. Schmid, 1995), ne permettent pas une prise en compte de la typographie et de la syntaxe particulière de Twitter. Plusieurs outils adaptés à Twitter ont été envisagés (Owoputi *et al*. 2012 ; Owoputi *et al*. 2013 ; Kevin Gimpel, Nathan Schneider, & Brendan O'Connor 2013) mais leur application au CCT est particulièrement ardue et complexe. Ainsi, nous avons décidé de ne pas utiliser de PoS tagger, et, pour une analyse linguistique des tweets, nous avons choisi d'utiliser un concordancier : Antconc (Anthony, 2021). Ce logiciel libre de droit permet l'analyse de textes et de concordances. L'interface permet de trier les occurrences par fréquence, de trouver des collocations, et de trier les résultats en fonction de leur place syntaxique (N1 ; N+1 ; N+2, etc.) et d'un grand nombre d'autres paramètres. Cela a permis une partie des études morphosyntaxiques du Chapitre 3 de ce tapuscrit, tant sur le corpus Twitter que sur le corpus oral.

Enfin, comme expliqué dans la Section 2.3.3., le nettoyage du corpus a permis de garder uniquement les tweets émis aux États-Unis. Si cette solution n'est pas parfaite – nous ne pouvons par exemple pas nous assurer que la personne ayant écrit le tweet est native des États-Unis ou y a vécu un grand nombre d'années, elle permet néanmoins de s'assurer, autant que possible, d'une répartition géographique de nos données aux États-Unis. Seulement, ces localisations sont très hétérogènes dans leur structure syntaxique et ne contiennent pas

directement des coordonnées géographiques (latitude et longitude). Un script pourrait alors difficilement permettre de visualiser ces données sur une carte du fait de leur hétérogénéité syntaxique. Ainsi, pour une visualisation des données géographiques et une exploitation de ces dernières dans l'analyse du corpus, nous avons utilisé l'interface de programmation de Google Cloud (Google Cloud console API) et plus particulièrement la fonction Geocode API (Google, 2022), qui permet la conversion d'adresses ou de noms d'adresse (comme « The White House ») en coordonnées géographiques (longitude et latitude), qui peuvent ensuite être téléchargées dans un fichier .csv. Ces coordonnées peuvent par la suite être utilisées pour la visualisation géographique d'un certain nombre de résultats à l'aide de Packages R (R Core Team, 2025) ou d'autres logiciels.

2.3.5. Les limites de ce corpus Twitter thématique

L'utilisation d'un corpus Twitter peut être tout à fait pertinente pour une recherche en linguistique. Toutefois, un corpus Twitter, dans sa collecte, sa composition et son utilisation, peut faire apparaître d'autres problématiques. Malgré les possibilités innovantes offertes par la collecte de données issues du Web 2.0, ces corpus présentent également des limites, tant sur le plan méthodologique qu'éthique et nous présenterons ici celles auxquelles nous avons fait face dans notre étude.

- **Des limites méthodologiques**

Tout d'abord, le processus de collecte de données provenant de Twitter peut être complexe, et difficile d'accès. Compiler soi-même son propre corpus demande quelques compétences informatiques et un compte « recherche » auprès de l'Interface de Programmation (API) de Twitter, qui nous permet d'avoir accès aux tweets. Cependant, pour avoir accès à l'extraction des tweets à partir de leurs identifiants pour un corpus libre de droit, nous devons également avoir un compte de recherche académique (ou commerciale). Il est à noter qu'au moment de la sélection du corpus Twitter, les corpus de tweets en libre accès étaient difficiles à trouver et peu nombreux, du moins avant la découverte du Harvard Dataverse. Cette plateforme a permis d'envisager plusieurs corpus différents pour l'analyse des formes étudiées dans ce tapuscrit, notamment un corpus politique (End of Term 2016 US Government, Littman, Kerchner & Wrubel 2017), un corpus sur une manifestation (Women's March, Littman & Park 2017) ou bien un corpus de tweets sur les jeux olympiques d'hiver de 2018 à PyeongChang (Littman, 2018). Le choix d'analyser CCT s'est fait à travers divers critères : tout d'abord, l'objectif est d'avoir un sujet pouvant regrouper une grande partie de la population, peu importe leur genre, leur classe sociale, leur bord politique (ou implication dans la politique), etc. Pour

cette raison, les deux premiers corpus envisagés ont été écartés. En outre, nous souhaitions choisir un corpus comportant un très grand nombre de tweets, afin de pouvoir avoir les plus fortes fréquences possibles pour les formes analysées : en effet, notre étude reposant sur l'analyse de certaines formes, et non pas sur l'étude d'un genre du Web 2.0, les centaines de millions de tweets extraits ne sont pas tous analysés en détail. Finalement, seuls 1 300 tweets du CCT environ comportent les formes examinées dans notre étude. Le CCT était le corpus le plus approprié pour cette étude, faisant référence avec les mots-dièse à un phénomène pouvant impliquer une grande partie de la population, et comptant plus de 30 millions de tweets (face aux autres corpus mentionnés, qui comptent entre 5 et 13 millions de tweets avant extraction). En outre, le corpus a été collecté sur une longue période (un an et demi), ce qui permet une meilleure représentation linguistique que si cela avait été collecté sur une courte période, les tweets pouvant être influencés par des tendances linguistiques très passagères (*trends*).

Néanmoins, la qualité thématique d'un corpus Twitter – nécessaire pour collecter des tweets et leurs métadonnées selon l'API de Twitter, implique forcément des biais. La Figure 2.8 montre les mots-clés sélectionnés par l'équipe de recherche pour compiler un corpus sur le changement climatique (CCT).

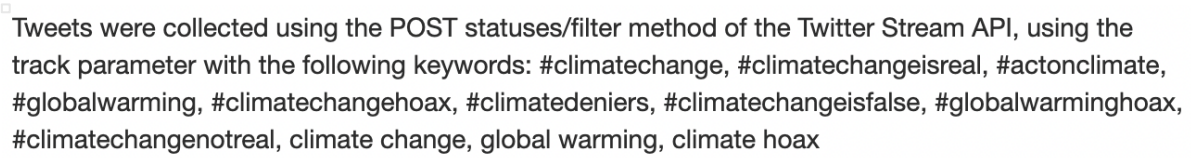

Tweets were collected using the POST statuses/filter method of the Twitter Stream API, using the track parameter with the following keywords: #climatechange, #climatechangeisreal, #actonclimate, #globalwarming, #climatechangehoax, #climatedeniers, #climatechangeisfalse, #globalwarminghoax, #climatechangenotreal, climate change, global warming, climate hoax

Figure 2.8 – Liste des mots clés et # choisis pour la collecte du CCT (issu de Harvard Dataverse)

La spécialisation du corpus doit être prise en compte au moment de l'analyse des données. Une manière de contrôler les résultats trouvés est d'avoir un « corpus contrôle » (*baseline corpus*), en comparant par exemple certains résultats au COCA ou à un autre corpus web. Une autre possibilité pour pallier ce problème serait également de combiner plusieurs corpus thématiques avec des sujets très différents, pour que les résultats soient plus neutres sémantiquement parlant. Du fait du caractère chronophage du nettoyage des données, cela n'a pas été fait dans notre étude. Cependant, une comparaison avec le corpus oral et le corpus contrôle COCA sera utilisée.

Une deuxième problématique posée par le corpus utilisé est celui des métadonnées extraites avec les tweets. Ces métadonnées sont très intéressantes et elles constituent un argument de poids pour le choix d'un corpus Twitter. En effet, avec des données de géolocalisation et de biographie – où on aperçoit souvent l'âge et le métier par exemple, il est possible de faire une analyse sociolinguistique. Cette géolocalisation permise par Twitter est

un véritable atout pour la recherche en linguistique et sociolinguistique. Néanmoins, il y a aussi un biais à cette géolocalisation, dont il faut être conscient·e. La géolocalisation enregistre l'endroit d'émission d'un tweet, mais cela ne signifie pas pour autant que l'utilisateur·rice habite dans cet endroit. De la même manière, si ici l'intérêt porte sur l'anglais américain, il n'y a pas de certitude que certains tweets ne proviennent pas d'élèves faisant un semestre de mobilité aux États-Unis par exemple, ou bien de personnes qui n'habitent pas dans ce pays depuis très longtemps, de touristes, etc. Pour pallier ce problème, il est possible de regarder le lieu d'habitation renseigné par l'utilisateur·rice dans son compte Twitter. Cependant, cela pose d'autres problèmes :

1. Le lieu n'est pas toujours renseigné (aucune obligation).
2. Il n'y a pas d'obligation de vérité sur ce que l'utilisateur·rice renseigne comme lieu.
3. L'utilisateur·rice peut également renseigner des lieux fantaisistes, comme dans le corpus analysé ici : *Tha Jungle ; where we shouldn't be ; right here ; down the rabbit hole* (issus du CCT).

Ces informations doivent donc être traitées avec vigilance et recul, si l'on décide de les utiliser. En effet, toutes les métadonnées ne sont pas constantes. Comme l'explique Bevilacqua, les données d'un corpus Twitter sont profondément « dynamique[s], échappant à tout contrôle de la part du chercheur, mais constitutive[s] malgré tout de la surface accueil, marque dans les productions écrites des contours dans le temps et dans l'espace qui ne sont jamais clairs. On dirait que les limites des échanges répondent à une logique liée aux contraintes techniques » (Bevilacqua 2016 : 87).

Une autre problématique liée aux corpus Twitter tient au « nettoyage » du corpus. En effet, une fois le corpus de tweets géolocalisés téléchargé et les identifiants convertis en tweets et métadonnées, il faut ensuite nettoyer le corpus – comme cela a été présenté dans la section 2.3.4. Cette partie a été particulièrement chronophage et elle constitue à notre sens un des principaux freins à l'utilisation d'un corpus de tweets, et ce temps est d'autant plus long dans le cadre d'un corpus *ad hoc* (compilation du corpus entièrement par le·la chercheur·euse).

En ce qui concerne son analyse linguistique, notons que Paveau estime difficile de conduire une analyse d'un corpus Twitter hors de son écosystème, à savoir sans la présence du site Twitter et de son interface. Si la question ne se pose plus en 2025 car les tweets du CCT ne seraient certainement plus accessibles gratuitement sur X, il est intéressant de se pencher sur la distinction faite entre une analyse d'un corpus dans son écologie particulière, et une analyse

séparée qui prendrait tout de même en compte les caractéristiques particulières de Twitter. Paveau estime que « les discours sur Twitter, comme sur les RSN [Réseaux Sociaux Numériques] et le web 2.0 en général, sont difficilement analysables hors de leur écosystème : il s'agit en effet d'écritures natives en ligne, de nature composite, car intégrant une dimension technologique, et en présenter une approche logocentrée en réduit considérablement l'étude. » (Paveau 2013b : 2). Or, notre approche dans ce tapuscrit est fondamentalement logocentrée, même si nous avons conscience des particularités de l'écologie de Twitter, et que nous les prenons en compte dans l'analyse : « Les études en français travaillent souvent de manière logocentrée, par extraction des énoncés présentés sous forme de liste ou d'énoncé individuel, leur matière verbale étant seule prise en considération. » (Paveau 2013b : 4). Notre travail se situe dans l'approche mentionnée par Paveau mais nous estimons que cette approche logocentrée est nécessaire pour une étude en détail de marqueurs spécifiques, ce qui ne serait pas le cas pour une étude d'un genre discursif par exemple, qui nécessiterait la prise en compte totale de l'écologie de la plateforme utilisée.

Enfin, la dernière limite méthodologie que nous souhaitons développer est celle de l'utilisation d'un corpus Twitter – désormais X – depuis 2022. En effet, le rachat de la plateforme par E. Musk en avril 2022 a vu les restrictions posées sur la collecte de données augmenter, au point de n'être désormais plus accessible de manière gratuite. Moncomble (2024b) mentionne la nécessité d'un abonnement d'un coût de 5 000 € par mois pour pouvoir avoir accès uniquement à une partie des données qui étaient auparavant plus faciles d'accès avec un compte recherche et l'API de Twitter. Tant au niveau logistique que juridique et politique, l'utilisation d'un corpus Twitter / X a été rendue très difficile d'accès. Cependant, nous voyons émerger de nouveaux outils, comme X-Scraper (Moncomble, 2024a), qui permet la collecte de tweets : l'extension « récupère automatiquement le contenu de tweets à partir d'une page de résultats de recherche. Les informations récupérées sont le nom d'utilisateur, la date et le texte de chaque tweet » (Moncomble 2024a). Si toutes les métadonnées qui étaient auparavant accessibles aux chercheur·euses ne le sont plus, nous pensons que d'autres outils, toujours plus performants, pourraient voir le jour dans le futur, ou bien que les restrictions d'accès pourraient changer pour un cadre de recherche académique. Néanmoins, n'oublions pas que le rachat de Twitter par E. Musk et le climat politique actuel autour de cette plateforme et de son propriétaire ont aussi eu pour conséquence des vagues de fermetures de comptes Twitter / X : The Infinite Dial, dans son rapport de 2025, note une réduction de l'utilisation de Twitter de 27% à 19% entre 2023 et 2024. L'intérêt de Twitter dans les années 2010 réside dans la grande diversité et hétérogénéité de la population, en termes d'âges, d'opinions, de classes

sociales, de genre, etc. Or, The Infinite Dial montre que les démocrates ont déserté la plateforme depuis fin 2023 (de 34% à 21%), tandis que la proportion de républicains utilisant X a légèrement augmenté (de 20% à 25% entre 2023 et 2025). Concernant la répartition par genre, tandis que la proportion était plutôt égale en 2018, la chercheuse Dixon (2025) montre qu'elle est désormais drastiquement différente : sur la plateforme X, il y aurait début 2025 37% de femmes et 63% d'hommes. Ainsi, il se pourrait que d'autres plateformes de micro-blogging, comme BlueSky puissent à l'avenir être utilisées par les linguistes et chercheur·euses en sciences du langage à la place d'X, si ces plateformes présentent une meilleure répartition de la population.

Les limites liées aux corpus numériques natifs sont donc nombreuses, et il est nécessaire d'en prendre conscience avant d'analyser des données qui en sont issues. Ces limites sont ici méthodologiques, mais elles peuvent également être d'ordre éthique.

- **Des limites éthiques : médium web et « bonnes pratiques » du numérique ?**

Il ne s'agit pas dans cette section de faire un guide complet des « bonnes pratiques » du numérique, qui serait bien plus long à produire, mais l'objectif de ces quelques paragraphes est de montrer les problématiques éthiques auxquelles nous nous trouvons confrontée par l'utilisation du corpus Twitter choisi, et les solutions qui peuvent y être associées : comment parvenir à faire une recherche éthique en utilisant le web ? De nombreux·ses chercheur·euses posent cette question (Gold, 2020), mais peu de réponses – d'ordre légal, entre autres – nous sont apportées. Comme le rappelle Eisenstein (2015 : 166), « social media offers a unique perspective on meaningful communication in a natural setting. However, with these advantages come new challenges. Not all social media data is publicly available, and its use poses ethical questions. ».

L'une des premières questions que l'on peut se poser face à l'utilisation d'un corpus web est la suivante : comment s'assurer que les données représentent une langue parlée par des natif·ves ? En effet, pour les recherches concernées, l'objectif est de voir l'évolution d'une certaine forme verbale dans un anglais qui soit le plus natif possible. Or, Internet est un médium international, ce qui est une véritable force mais qui, dans l'optique de cette recherche précise, peut poser un problème. La géolocalisation des tweets est donc un atout face à un corpus web « général » qui aurait été trop imprécis au niveau de l'anglais utilisé, même si cette solution n'est pas parfaite, comme nous l'avons vu précédemment.

L'un des enjeux éthiques dont il faut être le plus conscient en utilisant un corpus web, et tout particulièrement un corpus Twitter, est celui de la protection des utilisateur·rices et de

leurs données. Si les données sont publiques, les utilisateur·rices n'ont pas forcément conscience que leurs tweets peuvent être utilisés à des fins de recherche par la suite, car la frontière entre espace public et espace privé est souvent floue sur les réseaux sociaux (Svenningson Elm 2009 ; Pastinelli 2011). Par notre position de chercheur·euse, nous avons accès à un certain nombre d'informations concernant les tweets, mais la plateforme Twitter précise bien que nous ne sommes pas censé·es divulguer ces informations. Il n'est par exemple pas recommandé d'envoyer le corpus de tweets à n'importe qui. Cependant, il est possible de partager les identifiants (ID) des tweets, que la personne devra à son tour hydrater à l'aide d'un compte recherche sur l'API de Twitter. En passant par l'intermédiaire de l'API, cela permet de protéger Twitter et ses utilisateur·rices, afin que les données ne soient utilisées que dans un but de recherche académique. De plus, si depuis que le corpus a été compilé, des tweets ou des comptes ont été supprimés ou rendus privés, alors ces tweets n'apparaîtront pas lors de la conversion des identifiants en tweets. Cependant, le problème se posera toujours d'une certaine manière : pour exemple, le corpus Twitter utilisé dans ce tapuscrit a été extrait de l'API de Twitter en décembre 2021. Le temps de l'analyse des données et de l'écriture de ce tapuscrit, il est fort possible qu'un certain nombre de tweets n'existent plus et aient été supprimés par leurs auteur·rices. Cependant, au vu du temps pris pour collecter les tweets, les convertir, nettoyer manuellement le corpus, puis l'analyser, il semble difficile de refaire ces démarches tous les quelques mois afin de vérifier si des tweets ont été supprimés ; cette démarcher est d'autant plus impossible depuis le rachat par E. Musk. C'est une problématique dont il faut avoir conscience mais pour laquelle nous n'avons pas encore trouvé de solution viable. L'anonymisation des tweets provenant de comptes non-officiels peut déjà être un premier pas vers une démarche morale et éthique pour préserver les utilisateur·rices, choix qui a été fait dans ce tapuscrit.

Ainsi, si la collecte de données sur Twitter ne pose pas de problème d'un point de vue purement juridique, elle appelle à un questionnement éthique face à l'utilisation de telles données parfois sensibles.

3. Corpus oral : Santa Barbara Corpus of Spoken American English (SBC)

Le deuxième corpus envisagé pour notre étude est un corpus d'anglais oral, afin de comparer les formes étudiées dans deux corpus propices à l'innovation, et pour mieux comprendre les particularités de ces deux corpus – web et oral. Nous présentons dans cette section le corpus oral choisi et le travail méthodologique et analytique qui a été fait dessus à

travers l'utilisation de Praat (Boersma & Weenink 2024) et d'Audacity (Dannenberg & Mazzoni, 2024).

3.1. Présentation du corpus

Il existe divers corpus d'anglais oral en libre-accès, créés pour la recherche et l'analyse, qu'elle soit syntaxique, phonétique, discursive, etc. Nous pouvons citer en exemple les corpus de la communauté PAC[33]. Certains corpus d'enquêtes PAC ont été enregistrés aux États-Unis, terrain d'étude de nos recherches, mais leur accessibilité semble réduite : à ce jour, aucun corpus n'est encore publié en ligne sur des plateformes comme Ortolang[34] ou Cocoon[35], pour permettre une réutilisation des données (dans un objectif de science ouverte), même si cela est actuellement en cours (juillet 2025). En outre, ces corpus peuvent être difficiles à interroger pour rechercher des éléments particuliers, et ils restent relativement petits et très localisés. Ainsi, en utilisant les corpus PAC, une étude sociolinguistique représentative des États-Unis au XXI^{e} siècle en général se serait, par exemple, révélée complexe.

Un autre corpus qui a été envisagé lors de l'élaboration du projet de thèse est un corpus appartenant à ICE (International Corpus of English[36]). Le programme, qui a débuté en 1990, a pour objectif de constituer un grand nombre de corpus pour différentes variétés de l'anglais dans le monde. On peut citer notamment ICE-GB (Great Britain) ou ICE-SRI LANKA pour les corpus oraux. Malheureusement, la version américaine de ICE, ICE-USA, lancée depuis de nombreuses années, n'est pour l'instant composée que d'une partie écrite, et non orale.

La recherche d'un corpus d'anglais oral dans des situations spontanées ou semi-spontanées s'est donc révélée difficile. Au cours de nos recherches, un corpus a attiré notre attention : le Santa Barba Corpus of Spoken American English[37] (SBC, Du Bois et *et al*. 2000-2005) – voir Figure 2.9. Ce corpus a d'ailleurs d'abord été enregistré avec pour objectif qu'il fasse partie du ICE-USA. Il contient des conversations spontanées (ou parfois semi-spontanées) entre deux personnes ou plus, sur des sujets très variés.

[33] https://www.pacprogramme.net/

[34] https://www.ortolang.fr/fr/accueil/

[35] https://cocoon.huma-num.fr/exist/crdo/

[36] https://www.ice-corpora.uzh.ch/en.html

[37] https://www.linguistics.ucsb.edu/research/santa-barbara-corpus



Figure 2.9 – Site du Santa Barbara Corpus of Spoken American English

Le corpus compte un peu plus de 249 000 mots et est divisé en 4 parties et en 60 enregistrements. Les différentes parties correspondent à différentes années d'enregistrement. En tout, le corpus contient des audios de 2000 à 2005. Le Tableau 2.3 ci-dessous récapitule les années d'enregistrement des différentes conversations :

Tableau 2.3 – Division du SBC par année de publication

Année de publication	**N° d'enregistrement**
2000	Partie 1 : SBC001 à SBC014
2003	Partie 2 : SBC015 à SBC030
2004	Partie 3 : SBC031 à SBC046
2005	Partie 4 : SBC047 à SBC060

Les conversations qui ont lieu dans ces enregistrements sont très diverses : de conversations entre amis ou en couple à des conversations en famille en passant par des sermons de prêtres ou bien des séminaires à l'université. Ainsi, les contextes sont également hétérogènes, même si toutes les conversations sont spontanées, ou semi-spontanées dans le cadre des séminaires, des sermons ou des conférences.

Un des grands avantages procurés par ce corpus correspond aux métadonnées associées aux divers enregistrements. C'est la raison principale pour laquelle ce corpus a été choisi. Les métadonnées disponibles sont : le prénom, le genre, l'âge, la ville et l'état d'origine, l'état d'habitation, le nombre d'années d'études, le métier et l'ethnicité des locuteur·rices. Ces données nous permettent de voir qu'il existe une grande diversité entre les participant·es, qui sont d'ethnicités différentes, viennent d'un grand nombre d'états différents aux États-Unis, et sont âgé·es de 12 à 101 ans. Ces métadonnées seront analysées plus en détail au Chapitre 4.

Cette diversité inhérente au SBC en fait un corpus d'anglais oral très intéressant, et rare dans son domaine, pour analyser l'anglais en conversation spontanée.

Enfin, un autre intérêt du SBC est qu'il est libre de droit (sous licence CC BY-ND 3.0 US) et permet un accès facile aux enregistrements audio ainsi qu'à leurs transcriptions. En effet, tous les enregistrements ont été transcrits dans un fichier à part, avec les horodatages au niveau des prises de paroles des participants – chaque pause fait l'objet d'un nouvel horodatage, permettant d'établir une correspondance entre l'audio et la transcription. La Figure 2.10 ci-dessous montre pour exemple une partie de la transcription au début de l'enregistrement SBC002 :

```
154.38 155.70   JAMIE:          Aren't you guys gonna stick up for me?
155.70 157.01                   and beat up on him or something?
157.01 158.16   MILES:          He's bigger than [I am].
157.58 158.03   PETE:                           [XX],
```

Figure 2.10 – Transcription de SBC002 : 154-158

3.2. Travail sur le corpus SBC

Le SBC est un corpus permettant un accès aux fichiers sons (sous formats .wav) et aux fichiers de transcription, mais les deux ne sont pas immédiatement mis en commun. Un premier travail consiste donc à associer la transcription – ou du moins les transcriptions des énoncés[38] comprenant une des formes étudiées dans notre étude – au son dans un logiciel de segmentation et d'analyse de données audio.

3.2.1. Nettoyage, annotation et segmentation du corpus sur PRAAT et Audacity

La Figure 2.10 ci-dessus montre la nécessité d'associer, dans le corpus choisi, la transcription et le son. En effet, si le SBC s'est révélé le corpus idéal en fonction d'un certain nombre de critères (libre-accès, anglais des États-Unis, conversations spontanées, présence de métadonnées, transcription), les fichiers audios ne sont ni annotés ni segmentés et la transcription n'est pas alignée à l'enregistrement audio. Cela a donc constitué la première partie du travail sur le SBC.

Tout d'abord, un choix de logiciel s'est imposé de lui-même : PRAAT (Boersma & Weenink 2024), le logiciel le plus utilisé dans les recherches en phonétique et en sciences du langage. Ce logiciel est un logiciel libre scientifique gratuit qui a été conçu par deux chercheurs

[38] Tout comme pour le corpus Twitter, le terme d'« énoncé » sera préféré à celui de phrase pour le corpus oral.

à l'université d'Amsterdam. Il est écrit en C++ mais comporte une interface utilisateur·rice facile d'accès et de compréhension pour un·e non-spécialiste en informatique et avant tout adaptée à la recherche en linguistique. Après une première écoute des 60 enregistrements accompagnés de la transcription, le travail sur PRAAT a consisté à créer un TextGrid puis à segmenter dans une tire (tier en anglais) (d'abord intitulée *Words* puis *SBC* (voir section 3.3.)) les différents mots produits lorsqu'une intervention d'un·e locuteur·rice comportait, dans la transcription écrite, *going to* ou *gonna*. Cela correspond au travail affiché dans la Figure 2.11 (nous avons repris la transcription du passage de la Figure 2.10 ci-dessus, SBC002) :

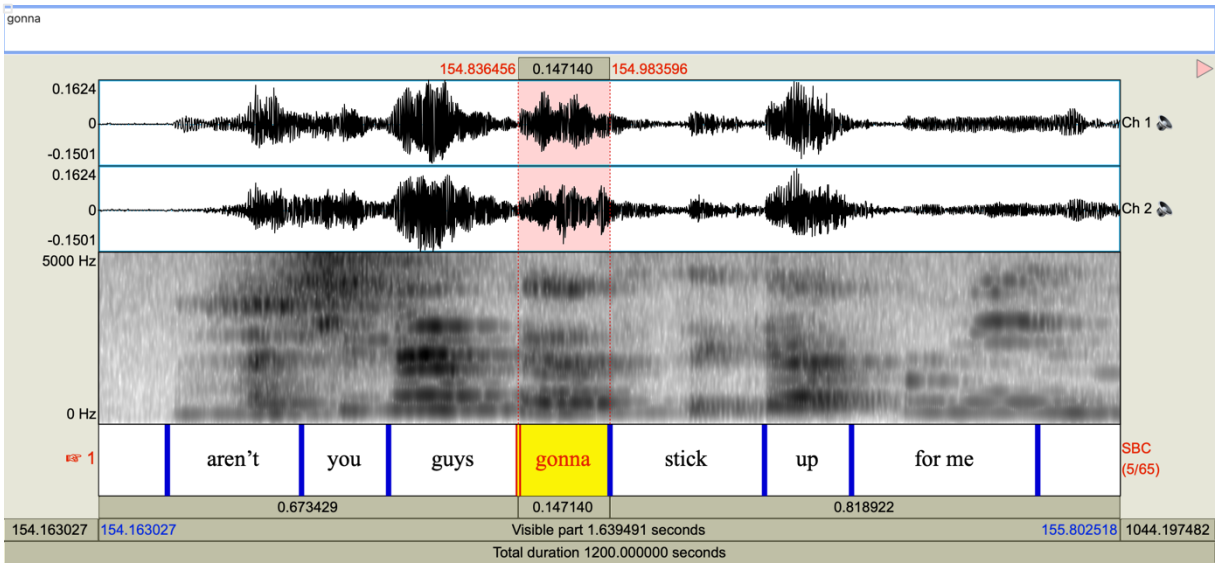


Figure 2.11 – Correspondance son-écrit-segmentation du SBC002 dans PRAAT

En raison du caractère chronophage de cette entreprise, les correspondances son/transcription et les segmentations ont été faites uniquement sur les énoncés comportant *BE going to* et *gonna*. Ce premier travail a mis en exergue un problème inhérent au corpus analysé : la qualité du son enregistré. En effet, les enregistrements datent des années 1990 et, même si le son a été enregistré avec des appareils de qualité, les technologies ont progressé depuis la fin du XX^{e} siècle. En outre, ces conversations sont enregistrées pour la plupart dans des contextes familiers, avec beaucoup de bruits environnants. Une étape du travail a alors consisté à réduire ces bruits environnants à l'aide du logiciel Audacity (Dannenberg & Mazzoni, 2024). Ce logiciel sous licence libre permet entre autres l'édition et la modification de fichiers sons et nous avons pu utiliser la fonction « réduction de bruits » dans les effets possibles afin de considérablement réduire les bruits de fond entendus dans tous les enregistrements.

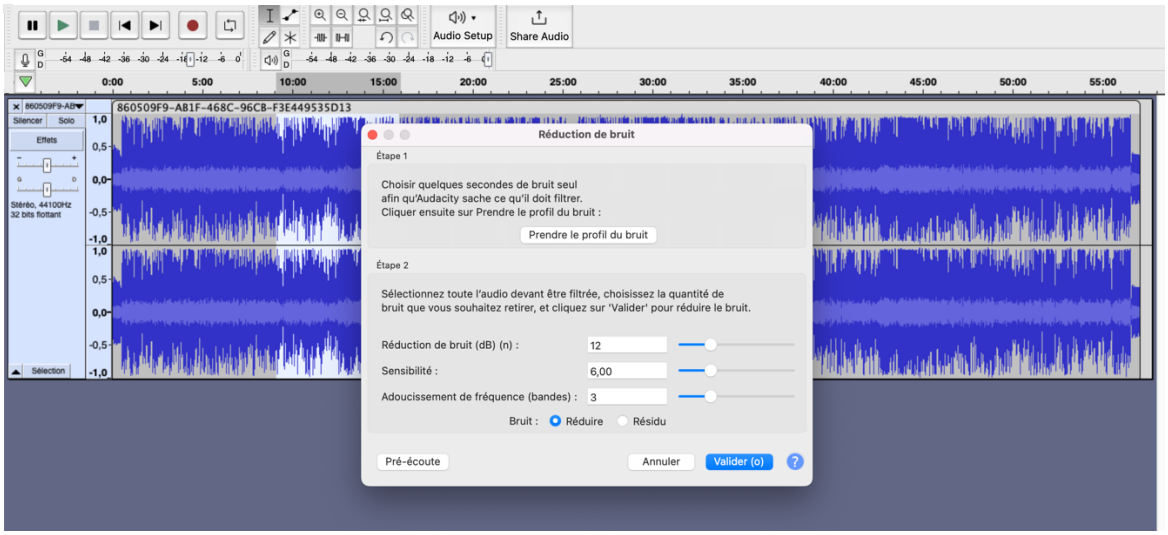


Figure 2.12 – Réduction du bruit sur Audacity

Après avoir pris le profil du bruit, le logiciel permet d'adapter la réduction de bruit à l'enregistrement, comme présenté dans la Figure 2.12. Au fil d'adaptations, nous avons pu trouver le profil idéal pour chaque enregistrement pour permettre une analyse acoustique de meilleure qualité. Il est à noter que le logiciel a permis de sévèrement réduire les différents bruits environnants, mais n'a pas su réduire tous les bruits qui pouvaient déranger l'écoute. Cependant, la qualité acoustique des enregistrements s'est vue nettement améliorée. Ce sont ces audios légèrement modifiés qui ont alors été utilisés pour toutes les analyses sur le corpus.

Comme précisé plus haut, en plus de l'ajout de la correspondance son/transcription, les audios ont également été segmentés sur PRAAT, par mots dans un premier temps, afin de pouvoir conduire une analyse phonétique plus spécifique, et véritablement comprendre le variant produit par le·a locuteur·rice.

Cette première analyse nous a permis de remarquer deux éléments concernant la transcription écrite d'un corpus oral, qui ont été décisifs dans l'orientation de notre recherche. Tout d'abord, la transcription d'un corpus oral est le résultat d'une série de choix qui ont trait, entre autres, au niveau de détail que les personnes collectant le corpus souhaitent apporter : « the level of granularity and detail of the information to be included » (Knight et Adolphs 2022 : 45). Certain·es chercheur·euses rappellent aussi la nécessité d'avoir des transcriptions orthographiques communes et non complexes, pour permettre la réutilisation du corpus par une grande variété de disciplines scientifiques différentes (principes FAIR), précisant que ces corpus oraux ne sont pas forcément les plus adaptés pour des analyses purement phonétiques. Ainsi, Love et ses collègues, en parlant du Spoken BNC (2014), précisent qu'il présente : « a level of "standard orthographic" transcription (Leech, Rayson, & Wilson, 2001 : 12) that was simple and easy to implement. Like the Spoken BNC1994, the main aim of the Spoken BNC2014 is to facilitate the quantitative study of "morphology, lexis, syntax, pragmatics, etc."

(Atkins, Clear, & Ostler, 1992 : 10), allowing users to search for "particular features or patterns" and view them "in concordanced form" (Crowdy, 1995 : 228). An orthographic transcription serves the needs of research in these areas. » (Love *et al.*, 2017 : 333-334). Seulement, cette réflexion, si elle se comprend parfaitement, questionne la possibilité d'avoir un grand corpus oral pour une analyse plus précise, détaillée, et phonétique. Un deuxième point qui peut être évoqué concernant les choix de transcription faits, en dehors du niveau de détail apporté à la transcription, a trait à la perception individuelle et à la variation au niveau individuel. Effectivement, comme le rappellent Love *et al.*, toute transcription n'est pas exempte d'erreurs, humaines, mais également de choix de transcription qui peuvent être des choix personnels. Il est rare qu'une seule personne travaille sur la transcription d'un grand corpus oral. Pour le Spoken BNC2014 dont iels parlent, plus de douze personnes étaient chargées de la transcription, et les variants de prononciation ne sont alors pas toujours perçus de la même manière par un même individu, et donc pas forcément représentés orthographiquement d'une manière constante :

> Despite this checking, complete accuracy of transcription cannot, of course, be assumed – even though the scheme has been limited to a basic, orthographic level of transcription. It is unavoidable that the involvement of over a dozen human transcribers (as was the case in the production of the Spoken BNC2014) will lead to certain inconsistencies of transcription decisions. Our extended and elaborated transcription scheme enabled us to minimize – but we would not claim to eradicate – such inconsistency. Indeed, it would be naïve to assume the latter. For example, let us consider the variant pronunciations of the tag question *isn't it*, as represented orthographically by *isn't it, ain't it, innit,* etc. The transcription scheme lists these as permissible non-standard forms, and ideally we would therefore expect each instance of the tag question to have been faithfully transcribed using the spelling variant that matches the actual pronunciation. But in practice, it is very unlikely that a match between non-standard orthography and precise phonetic quality was achieved consistently, both within the transcripts of a given transcriber and indeed between transcribers. As such, we encourage users to consider the data not as a definitive representation of the original speech event, but rather to bear in mind that the transcriptions have been produced under the constraints of what we now believe to be the natural, terminal limit of consistency between human transcribers.
>
> (Love *et al.*, 2017 : 337)

Ces éléments expliquent alors les incohérences qui peuvent être trouvées dans une transcription, puisqu'elle est le résultat des choix de plusieurs individus, indépendamment. Les transcriptions ne sont pas neutres, et les choix du·de la chercheur·euse non plus. Ils restent des choix, des

prises de risque raisonnées. En ce sens, Swann (2009) estime que la transcription et les choix de transcription constituent déjà une première étape dans l'interprétation des données, réflexion à laquelle nous souscrivons entièrement : « Transcriptions necessarily correspond to a researcher's interests and what they see as the analytical potential of their data, as well as their wider beliefs and values. It is in this sense that transcription is said to constitute both a representation and the beginnings of an interpretation of data, » (Swann, 2009 : 163). Le SBC est donc un corpus intéressant pour une analyse de l'anglais oral, mais il semble parfois compliqué d'utiliser la transcription apportée pour une analyse phonétique plus précise.

Ainsi, pour le corpus choisi, certaines transcriptions nous semblent parfois erronées : si le choix a été fait d'opérer une distinction dans la transcription entre *going to* et *gonna*, le corpus compte six erreurs de transcription, dans les deux sens : *going to* à la place d'un variant qui se rapproche plutôt de *gonna*, et *gonna* à la place de *going to*. Nous pouvons par exemple observer cela dans SBC003, où un locuteur, Pete (M005), dit : « *they're going to like, pump it into their ... watering system »* (extrait des transcriptions officielles du SBC, SBC003 : 1055). Cependant, à l'écoute, nous remarquons que le variant se rapproche bien plus de *gonna*.

La première analyse acoustique a aussi révélé une forte variation dans la réalisation des formes analysées. Dans le même enregistrement, SBC003, nous pouvons par exemple entendre diverses réalisations, entre autres : [ˈgoʊɪŋ tə] ; [gənə] ; [gɒn] ; [ˈamənə], etc. La variation est telle qu'elle semble inhérente aux formes analysées, et n'est pas forcément uniquement l'apanage d'un contexte phonétique environnant. L'étude de la variation doit donc être au cœur de l'analyse de *BE going to/gonna*, et du passage d'une forme à l'autre.

3.2.2. Méthodologie et création des tires pour l'analyse

Comment alors rendre compte de cette variation, et quelle méthodologie adopter sur PRAAT ? Le logiciel PRAAT permet d'associer à un son un fichier appelé TextGrid, qui permet d'annoter et de segmenter le son par écrit. Ce fichier TextGrid consiste en un système de tires qui permettent d'annoter des intervalles de son ou bien des points précis dans le son (*interval tier*, avec des frontières – *boundaries* – ou *point tier*[39]). Toutes les tires créées dans ce tapuscrit prennent la forme d'*interval tiers*. La création d'une nouvelle tire permet l'annotation, sur un même intervalle par exemple, de données différentes : transcription orthographique, transcription phonétique, annotation de l'intonation, syllabification, etc.

[39] Pour plus d'informations, voir : https://www.fon.hum.uva.nl/praat/manual/TextGrid.html

Pour la création des tires, il est important de d'abord distinguer plusieurs types de variations dans notre étude : une variation inter-locuteur·rices et une variation intra-locuteur·rices, entre les différents variants utilisés.

Une première tire a d'abord été créée pour reprendre la transcription officielle du SBC (tire intitulée *SBC*, voir Figure 2.11). Cette même tire a été dupliquée pour créer une seconde tire qui correspond à l'analyse acoustique des variants et des énoncés segmentés, intitulée « *Leela* ». Cette tire permet donc de faire une distinction entre la transcription officielle du SBC et la transcription apportée par la chercheuse, qui se veut plus précise et détaillée quant à la réalisation phonétique et au choix du variant utilisé, mais présente aussi les potentielles hésitations d'écoute que nous pouvons avoir, comme présenté dans la Figure 2.13.

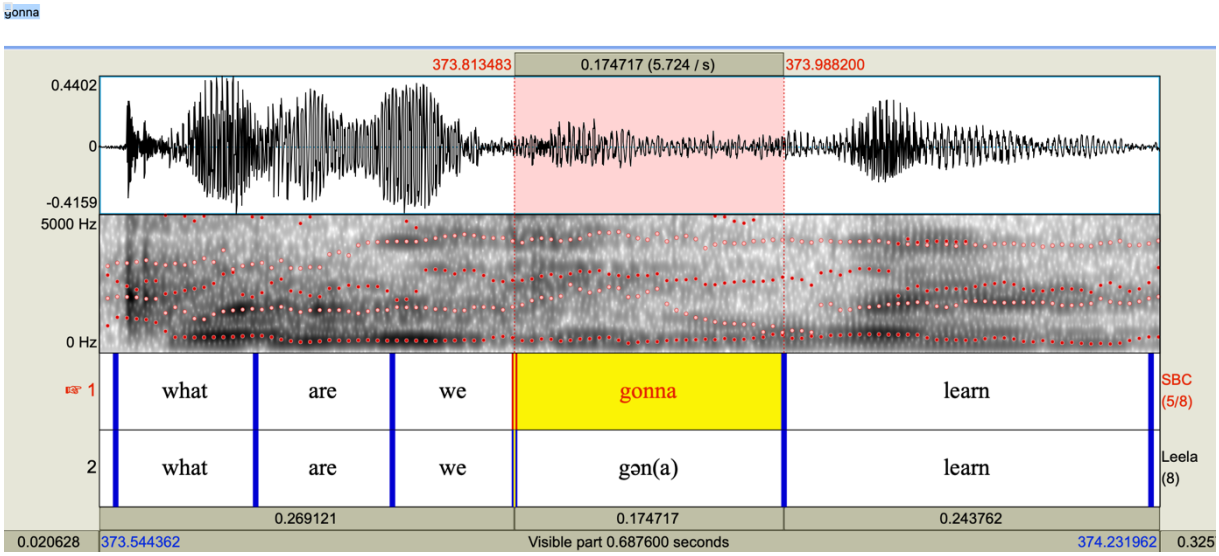


Figure 2.13 – Tires SBC et Leela SBC004 : 373-374

Par la suite, plusieurs tires ont été créées pour chaque locuteur·rice. En effet, pour l'analyse phonétique des variants (Chapitre 3), il est important d'opérer une distinction entre les voix d'hommes et les voix de femmes, qui n'ont pas les mêmes fréquences fondamentales (F0) et ces tires par locuteur·rices permettent également de repérer de potentielles variations intra-locuteur·rices. Dans le SBC, chaque locuteur·rice a un prénom – pseudonyme, qui n'est pas le réel prénom de la personne pour préserver son anonymité (Du Bois *et al*. 2000-2005), auquel est associé un ensemble de métadonnées dans des fichiers distincts. Afin de permettre une analyse phonétique plus claire, le choix a été fait de numéroter tous·tes les locuteur·rices, en utilisant F pour *female* et M pour *male* puis le numéro du locuteur ou de la locutrice. En tout, le SBC compte alors 100 locuteurs et 119 locutrices. Cependant, une tire n'a pas été créée pour tous·tes ces locuteur·rices. Si nous avons choisi de numéroter tous·tes les locuteur·rices du SBC, nous n'avons créé de tires spécifiques que pour celleux qui utilisent effectivement *BE going to* ou *gonna* dans les transcriptions du SBC. La Figure 2.14 ci-dessous présente un extrait

du classement et de la numérotation des locuteur·rices par enregistrement pour les quatre premiers (SBC001 à SBC004) avec, surlignés en bleu, les locuteur·rices qui prononcent effectivement les variants analysés[40].

Fichier son	*Nom Locuteur*	*Code*
SBC001	Lenore	F001
	Lynne	F002
	Doris	F003
SBC002	Jamie	F004
	Harold	M001
	Miles	M002
	Pete	M003
SBC003	Marylin	F005
	Roy	M004
	Pete	M005
SBC004	Pam	F006
	Sharon	F007
	Carolyn	F008
	Warren	M006
	Kathy	F009
	Shane	M007

Figure 2.14 – Classement et numérotation des locuteur·rices

Cette opération a permis un gain de place nécessaire sur PRAAT car nous pouvons rapidement avoir un trop grand nombre de tires, qui rend alors la lisibilité des données et des annotations plus complexe. Ainsi, dans la Figure 2.15 ci-dessous, nous pouvons par exemple remarquer que l'enregistrement SBC004 compte deux locutrices qui prononcent les formes étudiées, F007 et F008, quand l'enregistrement compte en réalité d'autres participant·es : F006, M006, M007 et F009.

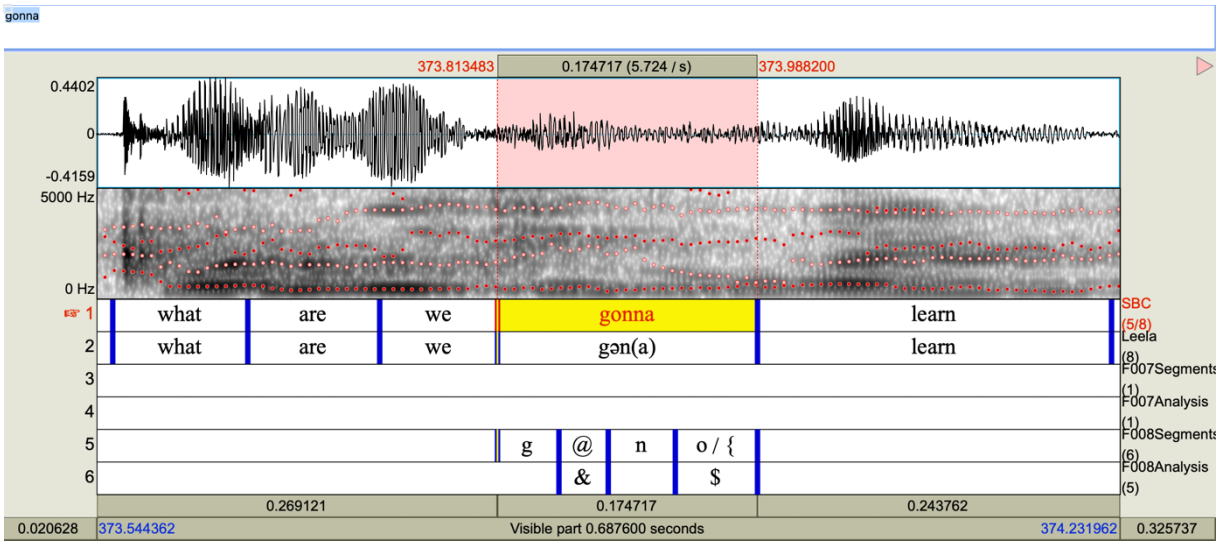


Figure 2.15 – Tires pour les locutrices F007 et F008 dans SBC004 : 373-374

[40] Pour un classement complet des locuteur·rices par enregistrement, voir fichier « Classement des locuteur·rices » en Annexe.

Si F009, qui a pourtant été d'abord analysée comme une locutrice prononçant un des variants à l'étude dans la Figure 2.15, n'a pas de tire consacrée, c'est parce qu'elle n'intervient qu'une seule fois dans l'enregistrement, disant « I remember *X* being terrified that she was **going to** be put in his class » et cette intervention n'est malheureusement pas analysable acoustiquement ou phonétiquement, puisqu'une autre locutrice parle en même temps (voir section 3.4.). Cette Figure 2.15 montre également que le segment ici présenté (« what are we **gonna** learn ») est prononcé par F008. Enfin, la figure révèle aussi la présence de deux tires distinctes par locutrices, une intitulée *M- ou FXXXSegments* et une sous la forme *F-* ou *MXXXAnalysis*, que nous aimerions maintenant définir. Tout d'abord, la tire *Segment* représente la segmentation du variant par phonème, en utilisant l'annotation SAMPA, et non un clavier IPA. SAMPA (Speech Assessment Methods Phonetic Alphabet) (Esprit Project 1541 1989) est un jeu de caractères phonétiques qui reprend les symboles de l'IPA, mais avec un clavier d'ordinateur (caractères ASCII). Cela permet un gain de temps lors de l'annotation – il n'y a nul besoin de chercher un clavier avec les symboles de l'IPA, mais également après car ces symboles n'ont pas besoin d'être convertis lors des analyses (sur Praat ou R par exemple) puisqu'ils existent déjà sur un clavier d'ordinateur. Ainsi, pour une analyse qui utilise un script, le modèle SAMPA permet une plus grande flexibilité que les caractères de l'IPA[41]. La seconde tire par locuteur, intitulée *Analysis* correspond à une tire supplémentaire pour permettre l'analyse des voyelles (voir Chapitre 3, section 7.). Elle comporte uniquement deux symboles, présents pour la plupart des variants : & pour représenter la première voyelle et $ pour représenter la deuxième voyelle.

La Figure 2.15 (ci-dessus) présente le format des TextGrids finaux pour chaque enregistrement qui, dans des cas extrêmes, peuvent se révéler difficiles à lire, comme le prouve la Figure 2.16 ci-dessous :

[41] Pour un Tableau des équivalences IPA-SAMPA, voir fichier « équivalence IPA-SAMPA » en Annexe.

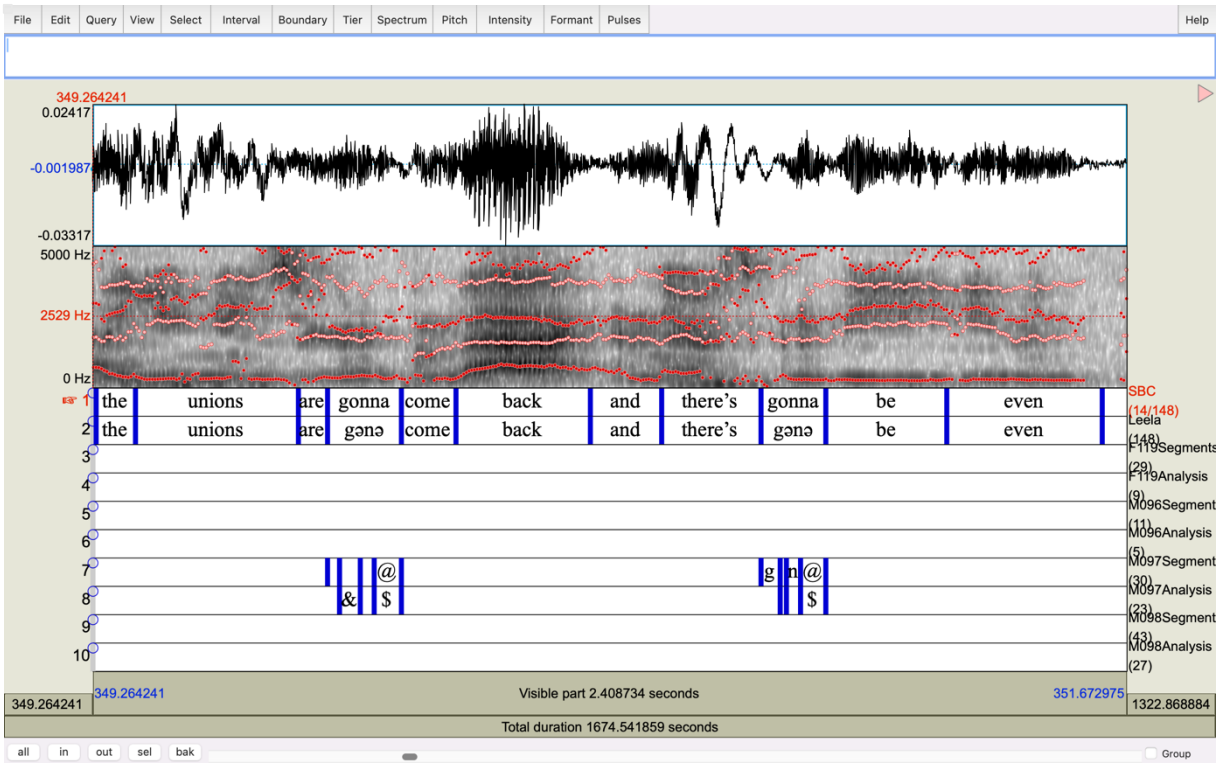


Figure 2.16 – TextGrid SBC059 : un exemple de difficulté de lisibilité

Ainsi, l'annotation du corpus SBC a permis une meilleure compréhension des formes à l'étude, et de leur segmentation et classement en fonction des locuteur·rices. Cependant, l'étude d'un corpus oral spontané présente aussi des inconvénients.

3.3. Les limites d'un tel corpus

L'étude du SBC a révélé plusieurs limites à un tel corpus d'anglais oral spontané. Les deux premières sont mentionnées dans la section précédente (3.2). Tout d'abord, la qualité de l'enregistrement audio – de haute qualité pour les années 1990-2000 – semble parfois plutôt faible pour une analyse phonétique des enregistrements. Le site du SBC précise que la plupart des enregistrements audio ont été réalisés sur des enregistreurs DAT (*Digital Audio Tape*, des cassettes audio) en stéréo à 32 kHz ou 48 kHz, sur des enregistreurs DAT portables Sony TCD-D6 ou TCD-D7, à l'aide de petits microphones stéréo de haute qualité et de magnétophones analogiques de haute qualité. Cependant, cette haute qualité ne permet pas de réduire les bruits environnants des enregistrements, parfois très présents lorsqu'il s'agit par exemple d'un dîner entre amis, avec de la musique (SBC002). Si Audacity a permis de grandement réduire ces bruits environnants, ils ont parfois tout de même empêché la bonne identification de la forme à étudier. En outre, des conversations spontanées impliquent que certaines personnes peuvent parler en même temps que d'autres, rendant la transcription et la compréhension de certains passages difficiles. Enfin, toujours concernant la qualité d'enregistrement, le passage soudain

d'une voix de calibre moyen (discussion) à une voix forte (imitation, rire, colère, etc.) a parfois fait saturer l'enregistrement. À l'inverse, des chuchotements ou marmonnements de la part des locuteur·rices sont parfois difficiles à entendre et analyser rigoureusement de manière phonétique. Si une des formes étudiées se trouve dans ces passages, leur analyse phonétique est presque impossible. Heureusement, ce n'est pas le cas de nombreuses formes de *BE going to* et *gonna* dans le SBC (moins de 10). Ces segments ont été écartés de l'analyse purement phonétique, mais sont néanmoins utilisés dans l'analyse de la syntaxe et l'analyse sémantico-pragmatique (Chapitre 3), en nous reposant sur la transcription donnée pour ces enregistrements. La deuxième limite est cette fois-ci propre à notre méthodologie : deux tires par locuteur·rices (*Segment* + *Analysis*) en plus d'une tire *SBC* et d'une tire *Leela*. Comme montré dans la Figure 2.16, la lecture des tires peut être rendue difficile pour certains enregistrements, dès lors que le TextGrid comprend 7-8 tires.

Enfin, le choix du corpus SBC a été fait pour son caractère spontané, mais également pour les métadonnées accessibles concernant les locuteur·rices. Or, une étude plus en détail de ces métadonnées montre un manque de régularité dans leur collecte par les personnes responsables de l'enquête – ou bien un refus de donner certaines informations de la part des locuteur·rices. En tout, la totalité des métadonnées n'est disponible que pour 129 locuteur·rices sur 210. Elles sont inscrites par colonne de la manière suivante : Name, Gender, Age, Hometown, Homestate, Current State, Education, Years of Education, Occupation, Ethnicity. Pour 64 locuteur·rices, il manque parfois une ou deux informations, souvent concernant les études. En revanche, il manque un grand nombre de métadonnées pour 10 locuteur·rices. Enfin, il manque la totalité des métadonnées – à l'exception du pseudonyme utilisé par le SBC, du genre, qui peut souvent être déterminé à partir du pseudonyme et de la voix dans l'enregistrement, et de l'état actuel d'habitation – pour 16 locuteur·rices. Cette hétérogénéité dans la collecte des métadonnées rend ainsi une analyse des métadonnées cohérente pour tous·tes les locuteur·rices plus difficile.

4. Une méthodologie double : comparaisons croisées et transversales de deux médiums

Le choix de deux corpus de nature différente pour l'analyse d'une même forme linguistique et de ses variants implique qu'un certain nombre de décisions méthodologiques ont été prises pour essayer de comparer ces deux jeux de données, et justifier le choix des critères utilisés.

4.1. Un croisement innovant

L'étude que nous proposons dans ce tapuscrit est, par sa nature, une étude novatrice. En effet, de nombreuses études se sont intéressées à *BE going to* – et quelques-unes à *gonna*, mais principalement sur des corpus écrits (Brisard 2001 ; Catasso 2012 ; Disney 2009, et de nombreux·ses autres). Certain·es chercheur·euses ont considéré des corpus oraux dans leurs analyses (Berglund 2000a ; 2000b ; Lorenz 2012 ; 2013), Lorenz s'intéressant alors plus particulièrement à *gonna* dans ce contexte. Seulement, à notre connaissance, aucune étude sur *BE going to* et *gonna* ne croise des données écrites et orales comparables. En réalité, il existe peu d'études qui comparent à la fois des données écrites et des données orales – et encore moins des données orales sous leurs formes audios, et non leurs transcriptions – pour une même forme ou un même groupe de formes linguistiques.

Il est donc particulièrement intéressant de croiser ces deux types de corpus – un corpus écrit, d'autant plus web – et un corpus oral – d'autant plus spontané. Naturellement, ces deux corpus impliquent des méthodologies différentes – comme illustré dans ce chapitre – et des cadres théoriques différents – comme illustré dans le Chapitre 1. Dans la littérature, certains cadres théoriques sont plus régulièrement utilisés avec un type de données – souvent des données écrites – qu'un autre. Il faut donc prendre en compte la spécificité propre à chaque corpus et ce qu'elle implique, tout en envisageant ces cadres théoriques en-dehors de leurs champs d'action habituels.

Nous estimons que les méthodologies et cadres théoriques, souvent propres à un domaine ou un type de données particulières, peuvent beaucoup s'apporter les uns aux autres. Par exemple, la théorie de la grammaire de construction (CxG) exposée dans le Chapitre 1 (section 3.2.) ne parle que très peu de l'oral dans l'avènement d'une construction (une forme et un sens), à l'exception peut-être récemment de Lindström (2025), dans le cadre de l'analyse de l'interaction et des tours de parole. Or, la forme est aussi (et souvent premièrement) phonétique, et il serait intéressant de croiser la CxG avec des données phonétiques. À part Lorenz (Lorenz 2020) et Lorenz & Tizón-Couto (2017), rares sont les linguistes ayant fait des études exclusivement sur l'oral dans le cadre la CxG, en prenant en compte des critères phonétiques comme le débit de parole, l'accentuation et la qualité des voyelles réalisées. Il est important de prendre de tels critères en considération au niveau théorique également, et ne pas uniquement travailler sur un corpus oral comme s'il s'agissait d'un corpus écrit, avec les transcriptions, et en prenant juste en compte le contexte de communication.

Contrairement à une approche traditionnelle qui tend à séparer nettement oral et écrit, plusieurs travaux récents, tels que ceux d'Eisenstein (2013 ; 2015), mettent en évidence une

interdépendance entre les deux médiums. Eisenstein démontre notamment que les variations phonologiques influencent significativement l'orthographe utilisée sur les réseaux sociaux, non seulement à travers l'introduction de nouvelles formes lexicales, mais aussi en affectant des structures plus profondes de l'écrit. Ses analyses empiriques révèlent des phénomènes comme la réduction des groupes consonantiques, le *th-stopping*, ou encore le *g-dropping*, des transformations phonétiques qui, bien qu'issues de la langue orale, s'intègrent systématiquement dans les pratiques écrites en ligne. Ces phénomènes sont conditionnés par le contexte phonologique, par exemple selon que le segment suivant commence par une voyelle ou une consonne. Dès lors, les utilisateur·rices sur les réseaux sociaux ne se contentent pas de remplacer des orthographes standards par des variants phonétiques : ils traduisent des processus oraux dynamiques dans l'écrit. Ces observations soulignent l'importance de concevoir l'écrit – en particulier numérique – comme un espace où se manifestent des logiques phonologiques et où l'influence de l'oralité reste structurante. Il apparaît aujourd'hui essentiel d'inclure des critères phonologiques dans l'étude des pratiques écrites, en particulier dans le contexte de l'écriture en ligne.

Pour finir, les deux corpus à l'étude sont des corpus caractérisés par l'innovation et la variation lorsque nous les regardons dans le détail (et non uniquement à l'aide de transcriptions « aseptisées »). En étudiant ces corpus, nous souhaitons nous positionner au cœur des innovations linguistiques et de potentiels changements linguistiques.

4.2. Le choix de critères communs

Pour permettre une véritable comparaison entre deux corpus de nature différente, il est essentiel de les étudier à partir de critères communs.

Penchons-nous d'abord sur ce qui fait de ces corpus des jeux de données comparables. Les corpus sont de nature différente : un corpus écrit et un corpus oral. Néanmoins, la spécificité de ces corpus tient dans un registre plutôt familier et un contexte de communication relativement spontané. En effet, même si le corpus Twitter est thématique, il présente en grande majorité des contextes familiers de communication. Certains tweets s'adressent directement à d'autres utilisateur·rices de Twitter – comme lors d'une conversation entre pairs – et certains Tweets sont à destination de toute la communauté mais montrent de grandes marques de subjectivité, parfois de la vulgarité, ce qui illustre des contextes de communication familier, comme dans (31) ci-dessous :

(31) "It's cold out global warming is a hoax" meanwhile it's still the hottest year on record in the history of the god damn fucking planet. Jesus Christ y'all fucking voted

for this god damn clown for real? Fuck I hate my own race for doing this. Y'all fucking suck ass.

(CCT)

De la même façon, la plupart des enregistrements du SBC se sont faits dans des contextes familiers, voire très familiers : des discussions entre collègues, entre amis, avec des membres de la famille ou des proches. Quelques enregistrement présentent au contraire des contextes de communication moins familiers, comme une visite chez une diététicienne (SBC041) ou bien des visites guidées (SBC038 et SBC040). À l'autre bout du spectre du registre familier, les contextes les plus soutenus pourraient correspondre aux sermons de pasteur ou bien aux cours ou conférences (SBC025 et SBC012 par exemple). Seulement, cette hétérogénéité de contextes d'énonciation – avec une majorité de contextes familiers – se retrouve également dans le CCT. De façon similaire, le CCT présente des tweets au caractère très sérieux, et plutôt formel, comme un tweet d'un journaliste ou bien d'un média, ou d'une personnalité politique, respectivement (32) et (33) :

(32) Most Americans now see climate change as responsible for hurricane severity, but there's a huge partisan divide.

(33) Climate change is a foreign policy & national security issue. We know that it disproportionately impacts poor/disenfranchised communities, and we should better address its role in refugee crisis. I'm committed to a global environment that's healthy & safe for all. #ma3 #ma3debate

(CCT)

A quelques exceptions près, la communication est donc plutôt spontanée, tant à l'oral qu'à l'écrit.

Il semble que la nécessité méthodologique de critères d'analyse communs pour comparer de manière rigoureuse la variation des formes de *BE going to* à *gonna* impose de dépasser les spécificités propres à chaque médium pour identifier des dimensions d'analyse transversales.

L'objectif initial de ce travail est de mener une étude à large échelle, en explorant l'ensemble des dimensions linguistiques susceptibles d'éclairer les phénomènes observés. Si la réalisation de cette ambition dans son intégralité s'est révélée difficilement compatible avec le cadre temporel imparti (quatre ans), cette recherche a néanmoins permis d'aborder un large éventail de problématiques relevant de différentes branches de la linguistique. Ce tapuscrit en témoigne, en mobilisant des analyses qui traversent des plans variés, tels que la syntaxe, la

sémantique, la pragmatique et la morphologie, bien que celle-ci s'applique de manière différenciée selon les corpus étudiés. En effet, si les critères syntaxiques et sémantico-pragmatiques se sont révélés particulièrement pertinents et relativement transposables d'un corpus à l'autre, en revanche, l'analyse morphologique pose des difficultés particulières lorsqu'il s'agit de données orales non transcrites, la segmentation en unités morphologiques y étant moins stable. Dans ce contexte, l'étude des unités prosodiques et de la structuration prosodique pourrait constituer une approche complémentaire pertinente, la prosodie jouant un rôle fonctionnellement proche de la morphologie dans l'écrit. Toutefois, cette piste n'a pas pu être explorée dans le cadre de la présente étude.

La justification détaillée de ces choix et de la méthodologie associée à chacun des critères sera développée dans le Chapitre 3.

4.3. Souligner la particularité des médiums : la nécessité d'analyses spécifiques

Si nous avons volontairement décidé d'utiliser des critères communs pour comparer les deux corpus (similitudes), une comparaison doit aussi envisager les limites et spécificités de chaque médium (différences). Ces spécificités doivent aussi être mises en valeur dans un étude à grande échelle.

Comme présenté dans ce chapitre, un corpus Twitter présente bien des spécificités, tout d'abord au sein des corpus écrits (un corpus de CMO), mais même au sein des corpus de CMO (un corpus de Web 2.0), et encore au sein des corpus de réseaux sociaux. En effet, Twitter se distingue par son système de communication particulier, à la fois envers une ou plusieurs personnes et envers une communauté entière, et aussi par sa typographie. Dans son article fondateur, Herring (2012 : 1) présente la typographie comme une catégorie de la e-grammaire à part, tant et si bien qu'elle estime que la typographie remplace tout ce qui pourrait être phonologique dans la langue écrite numérique : « CMC phonology is largely irrelevant; typography and orthography take over the functions of sound. ». Cette typographie passe par exemple par les émojis et émoticônes et, sur Twitter particulièrement, par l'utilisation de mots-dièse, unités morphologiques. Néanmoins, cette typographie se retrouve aussi dans l'utilisation de la ponctuation – ou son absence parfois – et celle des majuscules – et de leur absence également. La typographie et l'orthographe peuvent donc jouer un rôle majeur dans l'invention et la diffusion de potentiels néologismes. Tous ces éléments sont à prendre en compte dans l'étude morphosyntaxique du CCT. Ces néologismes parfois propres au web, une syntaxe semble-t-il agrammaticale et cette typographie particulière, souvent faite de contractions, sont des biais évidents du corpus, mais ils constituent aussi une source d'innovation très forte.

En ce qui concerne le SBC, une prise en compte des aspects phonologiques et phonétiques s'impose comme une nécessité. Un examen de la transcription uniquement ne rendrait pas compte de la grande variété de formes existantes, et de la manière dont des éléments phonologiques peuvent permettre de mieux comprendre une forme aux niveaux morphologiques, syntaxiques, sémantiques et pragmatiques. En effet, des critères phonétiques et acoustiques peuvent beaucoup apporter à la catégorisation d'un mot comme mot « grammatical » ou « lexical », comme nous l'étudierons dans le Chapitre 3. Ainsi, le SBC a été testé pour les mêmes critères que le CCT, mais d'autres critères d'ordre purement phonétique concernant la valeur des phonèmes étudiés ou bien de leurs durées ont été ajoutés pour mettre en valeur la spécificité et l'apport d'un tel corpus.

4.4. Mêler analyses quantitatives et qualitatives

Pour finir, nous souhaitons terminer ce chapitre par une présentation très succincte des méthodologies d'analyse et du choix de mêler des analyses à la fois quantitatives et qualitatives. Cette approche mixte (ou triangulation des méthodes) peut se révéler très bénéfique en linguistique et en phonétique.

Les analyses présentées dans ce travail s'appuient sur une approche méthodologique double, alliant des analyses quantitatives et qualitatives. Cette articulation méthodologique constitue l'un des intérêts spécifiques et, en même temps, l'une des complexités majeures de notre recherche. En effet, au-delà de la comparaison entre deux grands types de corpus, notre étude propose également de croiser deux types de démarches analytiques souvent traitées séparément dans les travaux linguistiques : l'analyse quantitative et l'analyse qualitative (Tagliamonte 2006 : 1 ; Gries & Ellis 2015 pour une primauté des études quantitatives et Hasko 2020 ; Misnawati, Nur & Tahir 2024 pour une primauté des études qualitatives). Ce débat n'est pas récent, et est déjà présent dans un article linguistique de 1980 (Itkonen, 1980). Or, la mise en dialogue de ces deux approches se révèle non seulement pertinente, mais aussi nécessaire (Kortmann, 2021), car chacune éclaire des aspects que l'autre ne saurait entièrement saisir (Angouri, 2010).

L'analyse quantitative permet de dégager des tendances d'ensemble, d'objectiver des phénomènes et d'apporter une assise statistique solide aux observations. Elle est nécessaire dans une étude de la variation tout particulièrement, car le recours aux statistiques contribue à vérifier la robustesse des hypothèses et à mesurer l'ampleur et la répartition des phénomènes linguistiques. Cependant, une approche strictement quantitative présente ses propres limites. Elle tend parfois à masquer des nuances de sens ou des phénomènes émergents qui, bien

qu'encore marginaux, pourraient constituer les prémices d'évolutions linguistiques plus larges. C'est ici que l'analyse qualitative trouve toute sa place : en s'appuyant sur l'examen détaillé d'occurrences singulières et en prenant en compte la complexité des contextes d'usage, l'analyse qualitative permet de révéler des subtilités interprétatives et des micro-variations parfois difficilement quantifiables. Comme l'expliquent Misnawati, Nur & Tahir (2024 : 3) en citant Biber, Reppen & Friginal (2010) : « It is essential for exploring aspects of language, such as nuanced word meanings, pragmatic behaviors, and contextual usage, that quantitative analysis alone cannot reveal (Biber *et al*., 2010). »

Ainsi, dans ce tapuscrit, analyses qualitatives et quantitatives ne s'opposent pas ; elles se complètent et se nourrissent mutuellement. Les observations qualitatives ont parfois permis de faire émerger des hypothèses nouvelles, en attirant l'attention sur des motifs récurrents ou des emplois particuliers, qui ont ensuite été soumis à des vérifications quantitatives *a posteriori*. Inversement, certains résultats quantitatifs ont conduit à affiner, à réinterroger et à initier des analyses qualitatives en identifiant des contextes spécifiques. Ce va-et-vient entre les deux types d'analyse s'est avéré particulièrement fécond, permettant d'éviter à la fois les écueils d'une surinterprétation isolée et ceux d'une lecture strictement statistique, parfois aveugle aux phénomènes émergents. Dans les chapitres suivants, ces analyses ne seront pas distinctes l'une de l'autre mais seront présentées conjointement en fonction des différents critères.

Nous estimons qu'il convient toutefois de rester vigilante face à la tentation d'une hégémonie du quantitatif dans les études linguistiques contemporaines. Si les statistiques apportent des richesses d'analyse précieuses, elles ne sauraient à elles seules rendre compte de toute la richesse et de la complexité des usages langagiers. Certaines observations qualitatives, bien qu'encore non significatives au sens statistique, peuvent révéler des usages innovants ou des changements linguistiques en cours. Il est possible que ces changements se confirment dans des études futures, tout comme il est possible qu'ils restent des phénomènes éphémères, mais néanmoins existants. Il est alors important d'accorder une place méthodologique légitime à ces éléments qualitatifs, sans les disqualifier sous prétexte d'un manque de puissance statistique immédiate. Ils participent à une compréhension fine des dynamiques linguistiques et peuvent constituer des indices précurseurs de variations plus larges. Ainsi, la démarche adoptée dans cette étude repose sur la conviction que l'analyse quantitative et l'analyse qualitative doivent être envisagées conjointement, non pas comme deux approches concurrentes, mais comme deux perspectives complémentaires, chacune apportant des éléments que l'autre ne saurait pleinement appréhender seule.

Conclusion

Ce chapitre a eu pour objectif de présenter la méthodologie retenue pour l'étude de *BE going to/gonna*, en mettant au cœur de la réflexion la question du corpus. Le choix de recourir à des données existantes, ouvertes et accessibles, s'inscrit dans une démarche de science ouverte et de réutilisation des ressources, en conformité avec les principes FAIR. Nous avons ainsi construit une méthodologie fondée sur la complémentarité de deux types de corpus : un corpus web et un corpus oral. Nous avons souhaité dans ce chapitre détailler la méthodologie nécessaire pour le nettoyage des différents corpus, afin de permettre leur utilisation dans le cadre de notre étude.

Le travail mené sur ces corpus a montré toute la richesse mais aussi la complexité d'une telle approche. Le corpus Twitter, par exemple, offre un aperçu précieux de pratiques langagières contemporaines, tout en posant des défis méthodologiques (collecte, « hydratation » des identifiants, nettoyage manuel des données, gestion des métadonnées) et éthiques (respect des droits des utilisateurs, transparence des usages). De même, le corpus SBC constitue une ressource particulièrement intéressante pour l'étude de l'oral spontané, mais il requiert un important travail de préparation (segmentation, annotation, création de tiers) et présente des limites liées à sa taille ou encore à la représentativité des locuteurs. Cette réflexivité méthodologique, loin d'être un simple constat d'obstacles, constitue un point de départ indispensable pour l'analyse empirique : elle garantit que les résultats qui seront présentés dans les chapitres suivants reposent sur des choix assumés et transparents, et qu'ils prennent en compte la complexité des données mobilisées.

Au-delà de ces contraintes, ce chapitre a montré que ces corpus présentent un intérêt scientifique majeur. Ils permettent d'accéder à une grande diversité de contextes, de registres et de locuteurs, rendant possible une analyse à la fois quantitative et qualitative des phénomènes étudiés. Leur confrontation et leur mise en parallèle ouvrent la voie à une analyse nuancée de la variation, attentive à la fois aux usages écrits du web et aux productions orales spontanées.
Les analyses empiriques développées dans le Chapitre 3 s'appuieront directement sur ces décisions méthodologiques. Elles mettront à l'épreuve la pertinence du croisement entre corpus web et corpus oral, et permettront d'explorer, de manière concrète, la place actuelle de *BE going to* et *gonna* dans la variation de l'anglais contemporain.

Chapitre 3

Variation intralinguistique : quelle place pour les variants ?

Le présent chapitre se propose d'explorer la variation au sein du paradigme *BE going to/gonna*. Plus précisément, il s'agit de s'interroger sur l'existence et la nature d'un continuum entre ces formes, puisque les corpus présentent des formes affiliées à *going to* et *gonna*. Dans un tel contexte, la dichotomie traditionnelle entre *going to* et *gonna* reste-t-elle pertinente ? Dans quelles proportions ces variants apparaissent-ils, et comment peut-on les caractériser au-delà de simples différences phonétiques ou orthographiques ?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire dans un premier temps de définir la démarche variationniste que nous adoptons dans notre étude, avant de partir à la recherche d'une typologie de la variation dans le CCT et le SBC. Plusieurs formes se rapprochent de *BE going to* ou *gonna*, tout en n'étant pas strictement identiques, et leur présence peut renseigner sur le rôle morphosyntaxique et sémantico-pragmatique que prend le paradigme dans nos corpus. Cela nous amène à interroger le statut des différents variants, et leur place au sein du paradigme. Ce travail de typologie s'inscrit alors dans une perspective de grammaticalisation, de grammaire de construction et de TOE, comme présentées dans le Chapitre 1. Cette démarche permet de poser un cadre clair pour les analyses ultérieures sur les critères morphosyntaxiques, sémantico-pragmatiques et phonétiques interrogés pour tenter d'expliquer et de comprendre la variation observée.

1. Pour une approche théorique de la variation

Avant d'analyser les données issues de nos corpus, nous souhaitons faire un panorama théorique sur l'étude de la variation en linguistique, son intérêt et son apport. La démarche

variationniste a tout particulièrement été mise en avant à partir de la seconde moitié du XX^e^ siècle, avec la sociolinguistique, mais elle est aussi reprise par d'autres écoles théoriques, notamment en linguistique cognitive au XXI^e^ siècle.

1.1. La démarche variationniste

Il pourrait sembler évident qu'une analyse de la langue se conduit par l'usage que ses utilisateur·rices en font, et implique donc forcément une certaine part d'hétérogénéité et de variation, mais il n'en est pas toujours ainsi. Comme le rappelle Gadet (2020), si la variation interlinguistique n'a jamais fait débat (il existe bien des différences entre les langues), la variation intralinguistique « fait moins objet de consensus parmi les linguistes. » (2020 : 2). En effet, la variation au sein de la langue a longtemps été mise à l'écart, considérée comme anecdotique : pour Berruto (2004 : 294), la tradition linguistique issue des théories linguistiques structuralistes et génératives, qui constituent des pierres angulaires de la linguistique, ont au cœur de leur système la mise à l'écart de la variation : « the fundamental theoretical traditions in linguistics […] have more or less systematically sought to eliminate all elements of variation from the linguist's scope, positing only that which is constant, invariable, underlying the changing superficial realizations and independent from the speaker's actuation as a worthy object of study ». La linguistique chomskyenne – avec l'idée d'un·e locuteur·rice idéal·e, donc sans variation – se situe bien dans cette perspective, Chomsky lui-même ayant déprécié l'analyse de la langue dans des situations quotidiennes : « observed use of language […] surely cannot constitute the actual subject matter of linguistics, if this is to be a serious discipline » (Chomsky, 1965 : 4). Geeraerts & Kristiansen (2015 : 369) parlent d'un appel à la décontextualisation dans les théories linguistiques de la première moitié du XX^e^ siècle, qui conduit à négliger complètement la variation et l'analyse de ces phénomènes.

En ce sens, Labov, tout particulièrement à partir de ses travaux sur le /r/ à New York et le traitement des semi-voyelles sur l'île de Martha's Vineyard (que l'on peut retrouver dans son livre *Sociolinguistic Patterns*, Labov, 1972b), s'inscrit en opposition avec cette tradition d'une linguistique immuable, homogène, dite « de cabinet » (Laks, 1992 : 36). Labov estime que les langues sont des systèmes d'abord marqués par la variabilité. Gadet (1992 : 5), lorsqu'elle écrit sur Labov, explique qu'il cherche à savoir « comment, et pourquoi, un élément fonctionne comme il le fait (« to understand why anyone says anything » Labov, 1972b) ». Pour cela, il s'intéresse alors à la variation et à l'hétérogénéité, non pas anecdotique et rare, mais systématique au sein d'une communauté de locuteur·rices : « Ces données ordinaires se

présentent selon une forte hétérogénéité, généralement considérée comme aléatoire, mais au milieu de laquelle Labov va chercher à établir une systématicité. » (Gadet, 1992 : 6). Cette ambition d'analyse fait de Labov le fondateur de la linguistique variationniste.

Cependant, il n'est en réalité pas le premier à parler de variation et à étudier la variation en linguistique. Chambers & Schilling (2013 : 3-4) mentionnent une étude de Gauchat de 1905 dans laquelle il analyse la potentielle unité phonétique dans le village suisse de Charmey (Gauchat, 1905). Cette étude l'amène à montrer qu'il existe en réalité une grande variation à de multiples niveaux linguistiques : prononciation, morphologie, syntaxe et lexique. Déjà en 1905, Gauchat affirme l'importance de la variation dans le cadre de l'évolution et du changement linguistique, et regrette le manque d'études dans ce domaine (1905 : 1). Quelques décennies plus tard, nous pouvons aussi mentionner le très cité ouvrage de Frei *La Grammaire des Fautes* (1929), dans une approche qu'il qualifie de fonctionnelle (vs. normative). Ainsi, si Labov n'est pas le premier linguiste à étudier la variation, il marque fermement une période de profond regain d'intérêt pour cette dernière.

La démarche variationniste promue par Labov est donc fondée sur une méthodologie d'analyse systématique d'une variable linguistique, par une exploration principalement quantitative. Tagliamonte, figure de proue de la sociolinguistique variationniste, définit le courant de la manière suivante :

> Studies employing this methodology are based on the premise that the features of a speech community, whether morphosyntactic, phonological, lexical, or discursive, may vary in a systematic way, and that this behavior can be quantitatively modeled (Young and Bayley, 1996:254). The approach rests on the assumption that whenever a choice exists between two (or more) alternatives in the course of linguistic performance, and where that choice may have been influenced by any number of factors, then it is appropriate to invoke statistical techniques (Sankoff, 1988 : 2).
>
> (Tagliamonte, 2013 : 129).

Nous voyons ici que, contrairement à une idée plutôt répandue, la notion de facteurs spécifiquement sociaux n'est d'abord pas première dans la démarche variationniste – Tagliamonte parle de « facteurs » sans préciser s'il s'agit de facteurs externes ou internes, car les deux sont souvent à l'œuvre dans la variation. Ce qui est avant tout premier, c'est bien l'idée de formes en compétition, ou en alternance, selon un système bien précis, ce que Weinreich, Labov & Harzog affirment dès leur article fondateur de 1968 en parlant de la langue comme un

système à l'hétérogénéité organisée (« an object possessing orderly heterogeneity. », Weinreich *et al.*, 1968 : 100).

Fondamentalement, la linguistique variationniste remet en perspective les notions de standard et de non-standard, toute idée de variation impliquant alors un invariant, et donc une norme (Gadet, 1995). La démarche variationniste se focalise sur la relation entre la langue et son contexte d'utilisation, et la variation est au centre de cette interaction. Si pour les structuralistes la variation est « un obstacle à la lisibilité du système » (Gadet, 2020 : 22), elle est, pour les linguistes variationnistes, le cœur de ce système. Tagliamonte (2013 : 130) propose une méthodologie à appliquer en linguistique variationniste, dans le but de trouver des schémas (« patterns ») à la variabilité:

> a. Select an appropriate linguistic feature, ideally a diagnostic area of grammar.
>
> b. Circumscribe the variable context.
>
> c. Code the data so as to test hypotheses, claims, and observations in the literature.
>
> d. Examine the patterns of use of the linguistic feature according to the principle of accountability using the lines of evidence provided by statistical modeling:
>
> i. Which predictors are statistically significant?
>
> ii. What is the relative contribution of the predictors?
>
> iii. What is the order (from more to less) of factors within a predictor? (constraint hierarchy)
>
> iv. Does this order reflect the direction predicted by one or the other of the hypotheses being tested?

Cette méthodologie, si nous ne la suivons pas point par point dans notre étude, est le fondement de notre exploration. Nous estimons qu'elle permet de montrer la manière dont la linguistique variationniste n'est pas une étude de quelques occurrences anecdotiques, mais bien l'étude d'une variable et de son système au sein d'un système plus grand : la langue – ici, l'anglais. Bien sûr, nous sommes consciente que notre étude ne s'appuie que sur deux corpus, qui ne sont peut-être pas totalement représentatifs de l'anglais, mais nous nous attachons néanmoins à suivre cette méthodologie, qui peut ouvrir des perspectives intéressantes sur le système linguistique à l'étude. Au cœur de cette méthodologie : la systématicité, que Gadet (1992 : 6) complète en « systématicité du recueil et de l'exploitation » des données.

La variation en linguistique peut prendre un nombre de formes multiples : phonétique, syntaxique, morphologique, sémantique, stylistique, etc. Cependant, plusieurs linguistes expliquent que la linguistique variationniste est d'abord née de questionnements d'ordre

phonétique, où Labov voyait la variation comme deux manières ou plus de dire la même chose (Labov, 1972b : 188). Nous comprendrons aisément que cette définition, si elle convient bien au premier abord à la phonétique, peut vite être remise en question si nous parlons de variation à un niveau sémantique, syntaxique, ou pragmatique. Pour cette raison, cette définition sera retravaillée dans la section suivante (section 1.3), en nous appuyant sur d'autres auteur·rices plus récent·es.

Si nous avons jusqu'ici abordé l'hétérogénéité et la variation comme traits constitutifs du système linguistique, un autre phénomène intimement lié à la démarche variationniste mérite à présent d'être exploré : celui du changement linguistique, que Laks (1992 : 35) estime être un des trois « fil[s] organisateur[s] de la méthodologie labovienne ». Cette articulation entre variation et changement linguistique apparaît dès l'article fondateur de Weinreich, Labov & Herzog (1968), lorsque ces derniers énoncent quelques « principes généraux pour l'étude de la variation ». Le troisième principe nous intéresse ici : « Not all variability and heterogeneity in language structure involves change; but all change involves variability and heterogeneity. » (Weinreich *et al*., 1968 : 188). Autrement dit, si toute variation ne conduit pas nécessairement au changement, ce dernier ne saurait advenir sans elle. La variation constitue ainsi à la fois le symptôme, le moteur et l'indice du changement : elle permet de penser la transition d'un état de langue à un autre, en rendant visibles les dynamiques internes du système. Dans cette optique, la linguistique variationniste, en analysant la variation sous des angles différents, en prenant en compte des facteurs différents, est donc un champ théorique privilégié pour percevoir des indications du changement linguistique, que ce soit au niveau diachronique, géographique ou démographique (Tagliamonte, 2011 : 8). Ainsi, comme le souligne Eckert (2011 : 3), « the variationist project has always been to create a theory of grammar that embodies change », affirmant clairement la visée dynamique d'un modèle grammatical fondé sur la variation. Ce lien fondamental entre variation et changement s'ancre aussi dans une distinction terminologique essentielle : la variation relève d'une approche synchronique, attentive à la diversité interne d'un état de langue donné, tandis que le changement correspond à une dynamique diachronique, observable à travers l'évolution des usages sur le temps long, ou à travers les générations (in « apparent time »). Pour reprendre les termes de Gadet (2024 [2003] : 7), on parle ainsi « de variation pour les phénomènes diversifiés en synchronie, et de changement pour la dynamique en diachronie ». Cela ne veut pas dire pour autant qu'une étude en synchronie ne peut que traiter de variation et est incapable d'envisager une étude en termes

de changement linguistique, mais les résultats d'une telle étude ne pourraient que pointer vers un potentiel changement linguistique, qu'une étude en diachronie pourra confirmer.

En ce sens, la linguistique variationniste se révèle particulièrement pertinente dans l'étude de formes grammaticalisées et en cours de grammaticalisation, processus central dans notre étude. Comme le souligne Tagliamonte (2013 : 143), « a great deal of variability in language comes from grammaticalization ». Les données que nous analysons en termes de variation peuvent alors également être mises en perspective sur une échelle de grammaticalisation et de changement linguistique. Notre étude de *BE going to*, *gonna* et autres variants, en tant que formes concurrentes au sein d'un processus de grammaticalisation, s'inscrit pleinement dans cette dynamique.

Pour finir, nous avons consciemment choisi de ne parler d'abord que de linguistique variationniste, et non de sociolinguistique variationniste dans cette section, même s'il s'agit de la collocation dominante pour la notion de variation. Par cette distinction terminologique, nous entendons une différence entre des paramètres internes, purement linguistiques, de la variation (aux niveaux phonologiques, morphologiques, syntaxiques, etc.) et les facteurs sociaux qui peuvent influencer cette variation (présents dans la sociolinguistique) – facteurs extralinguistiques. Nous nous situons donc pour l'instant dans une perspective purement formelle et sémantique, sans nous intéresser aux paramètres sociaux, qui seront explorés dans les chapitres 4 et 5, même si nous avons parfaitement conscience que les deux ne peuvent être pleinement séparés – et ce n'est pas notre intention. Nous suivons en ce sens Labov lui-même (1994 : 1-2), qui, en dédiant des volumes différents aux paramètres internes (= linguistiques) et externes (= sociaux) du changement linguistique (Labov, 1994 ; 2001), rappelle que ces deux aspects ne sauraient être distincts l'un de l'autre dans la pratique de la langue.

Longtemps, Labov a déclaré ne pas vouloir décrire sa recherche par le terme de sociolinguistique, puisqu'il estime que toute linguistique est – ou plutôt devrait être – sociale, et que toute étude de la langue ne peut qu'être sociale (« I have resisted the term sociolinguistics for many years, since it implies that there can be a successful linguistic theory or practice which is not social » (Labov, 1972b : xiii). Nous sommes tout à fait en accord avec cette perspective mais, pour des raisons terminologiques, il est plus simple de distinguer dans ce tapuscrit une linguistique qui s'intéresse plus particulièrement à des facteurs sociaux liés au langage par la notion de « sociolinguistique », d'une linguistique qui s'intéresse à la langue en soi, avec le terme « linguistique ».

1.2. Variation à l'oral et variation à l'écrit : définir un variant

Comme expliqué dans la section précédente, l'étude de la variation implique l'étude systématique de l'hétérogénéité qui caractérise les usages linguistiques au sein d'une communauté de locuteur·rices. Cette hétérogénéité prend forme à travers ce que les linguistes variationnistes appellent des variables linguistiques, c'est-à-dire des éléments susceptibles d'être réalisés sous diverses formes alternatives, appelées variants. Il s'agit alors de se pencher sur les définitions de ces notions, puisqu'elles sont au cœur de notre démarche.

La notion de variable linguistique correspond d'abord, tout particulièrement dans le cadre d'études phonétiques, à deux manières ou plus de dire la même chose. Toutefois, cette définition a été nuancée au fil du temps, par Labov lui-même et par d'autres linguistes, afin qu'elle puisse s'appliquer plus largement à d'autres champs de la linguistique. Labov indique qu'une variable doit être structurelle, dans le sens où elle s'inscrit dans cette hétérogénéité organisée : « structural […] [and] integrated into a larger system of functioning units » (Labov, 1972b : 8). Un peu plus tard, certain·es linguistes, notamment Sankoff & Thibault (1981), montrent que cette structuration repose également – et premièrement – sur une dimension fonctionnelle : « grammatically very different constructions whose only underlying property in common is their usage for similar discursive functions ». Ainsi, Tagliamonte (2001 : 6) explique que ces auteur·rices présentent la variable linguistique non pas comme deux mots presque synonymes[42] au niveau sémantique, mais bien comme deux éléments se retrouvant dans des mêmes positions discursives dans une situation linguistique. Si le sémantisme peut légèrement varier, c'est finalement leur valeur référentielle similaire qui importe. Cette nuance permet alors plus facilement d'élargir la notion de variable linguistique à tous les champs de la linguistique.

Ainsi, les variables peuvent se manifester à tous les niveaux de la chaîne linguistique : un morphème (*-ING* par exemple), un mot, une périphrase (comme *be going to*), mais aussi une catégorie sémantique particulière (l'obligation, la nécessité, etc.). Pour exemple, dans un index de son ouvrage sur la sociolinguistique variationniste qu'elle dédie aux variables linguistiques, Tagliamonte (2011 : 400-401) inclut à la fois des variables correspondant à des phonèmes ou des morphèmes, comme la glottalisation (/ʔ/) ou *-ly*, ou des mots ou groupes de mots, comme

[42] À ce propos, de nombreux linguistes affirment un principe dit de non-synonymie stricte entre deux éléments, qui va donc à l'encontre de la première définition de Labov d'une variable linguistique : toute différence formelle s'accompagne d'une différence, même ténue, de signification ou d'usage. Voir Blanche-Benveniste (1997) et Cheshire (1987) pour une vue d'ensemble sur ce débat.

fixin' to ou les adverbes intensifieurs *very* et *see*, ou encore des concepts linguistiques – syntaxiques (l'absence de sujet et le *subject-dropping*) comme sémantiques (la modalité déontique).

Finalement, la définition qui semble la plus complète et s'applique pertinemment à notre étude est formulée par Tagliamonte (2011 : 4), qui résume et s'inspire des réflexions précédemment mentionnées :

> Linguistic variables must also be alternatives (i.e. options) within the same grammatical system which have the same referential value (meaning) in running discourse (Sankoff 1988a: 142–143). Although some variants may differ subtly in meaning and distribution, if they are part of a linguistic variable they will be members of a structured set in the grammar. Moreover, the choice of one variant or the other must vary in a systematic way – this is what is meant by structured heterogeneity. There is difference, but there is structure to it. Different ways of saying more or less the same thing may occur at every level of grammar in a language, in every variety of a language, in every style, dialect, and register of a language, in every speaker, often even in the same discourse in the same sentence. In fact, variation is everywhere, all the time.
>
> (Tagliamonte, 2011 : 4)

Une variable linguistique ainsi définie se traduit alors en différents variants qui correspondent aux formes concrètes que peut prendre la variable, formes analysées par le·a linguiste variationniste. Dans une perspective labovienne classique, il s'agit de formes distinctes mais équivalentes en termes de sens référentiel, qui peuvent alterner dans l'usage selon des paramètres sociaux ou stylistiques. Labov (1972b : 271) le résume ainsi : « the variants are identical in referential or truth value, but opposed in their social and/or stylistic significance. ». Si nous adhérons pour l'instant à cette définition, l'enjeu de notre étude est aussi de voir à quel point les éléments analysés peuvent être considérés comme des « variants » d'une même variable. En outre, si nous décidons de garder le titre de variant, existe-t-il néanmoins une hiérarchie dans ces variants ?

Dans le cadre de notre étude, à quoi correspond la variable linguistique analysée ? Une première porte d'entrée serait d'envisager la variable comme étant « l'expression périphrastique du futur an anglais ». Seulement, cette terminologie inviterait alors à se pencher sur d'autres formes périphrastiques que *going to*. Or, notre variable d'intérêt est bien *BE going to/gonna*.

Nous avons consciemment décidé de ne pas uniquement intituler cette variable *going to* pour deux raisons :

1. Tout d'abord, *BE* est généralement mentionné et intégré dans l'identification de l'expression périphrastique *[be] going to* dans la littérature. Il s'agit de la collocation la plus fréquente, presque obligatoire.
2. Ensuite, par la terminologie *be going to/gonna*, nous souhaitons aller contre l'idée que cette variable serait uniquement et prioritairement *going to* car, comme montré dans le Chapitre 1, *gonna* prend une place de plus en plus importante au sein de ce paradigme.

La variable analysée est donc *BE going to/gonna* et les variants correspondent à toutes les réalisations concrètes de cette variable. Le tout forme le PARADIGME *BE GOING TO/GONNA*. Nous entendons ici par paradigme l'ensemble des formes qui peuvent parfaitement se substituer les unes aux autres – sur l'axe paradigmatique – sans altérer ni la grammaticalité ni, potentiellement, le sens de l'énoncé. Le tout forme un système : ainsi, le paradigme implique différents niveaux de hiérarchisation et de catégorisation entre ces différentes formes, qu'il nous appartiendra de développer et d'expliquer dans notre tapuscrit. Nous empruntons aussi ce terme au linguiste Szmrecsanyi (2003) qui l'utilise également pour parler de *BE going to* et *gonna* : « Full *(be) going to* […] and contracted *(be) gonna* […] are the two major variants of the semimodal BE GOING TO paradigm » (*ibid*., 2003 : 297). Notons également qu'un tel paradigme – celui de Szmrecsanyi, et celui que nous utilisons dans notre tapuscrit – n'est pas uniquement morphologique : il englobe également des formes conjuguées à différents temps ou aspects, reflétant la diversité des usages réels des différentes formes.

Enfin, notre étude a pour objectif d'analyser la variation sur deux médiums différents, écrits et oraux. Ainsi, la question de la définition d'un variant se pose à deux niveaux différents. Comme expliqué, la variation linguistique a d'abord été envisagée par le prisme de la phonétique et de la phonologie ; un corpus oral – de conversations spontanées qui plus est – semble donc tout à fait approprié à l'analyse d'une variable linguistique. En revanche, les analyses variationnistes se font plus rares sur des médiums écrits. L'écrit n'est néanmoins pas exempt de phénomènes variationnels – bien au contraire – et cela peut particulièrement se remarquer, de la même manière qu'à l'oral, dans des situations de communication moins standardisées, comme dans un corpus web. Si la variation est phonétique à l'oral, elle sera donc morphologique et orthographique à l'écrit. La définition d'un variant reste donc la même, mais ses réalisations peuvent diverger entre l'écrit et l'oral. Néanmoins, les deux médiums peuvent

se compléter pour définir la variation au sein du paradigme à l'étude, comme nous le verrons en section 3.

1.3. Variation et linguistique cognitive

Il ne s'agit pas ici de revenir sur les fondements théoriques de la linguistique cognitive – déjà exposés au Chapitre 1 – mais plutôt d'examiner plusieurs travaux inscrits dans cette perspective, portant sur la variation et les variants. Ces études se sont révélées déterminantes tant pour l'analyse de nos données que pour notre réflexion théorique sur le traitement de *be going to*, *gonna* et autres variants.

Depuis le début du XXI^{e} siècle notamment, la linguistique cognitive s'est intéressée, à juste titre, au sujet de la variation. Pour Geeraerts & Kristiansen (2015), ce rapprochement constitue une évolution logique dans la mesure où la linguistique cognitive, par essence, s'inscrit dans une perspective fondée sur l'usage (« usage-based »). L'intérêt pour la variation et l'hétérogénéité s'impose donc naturellement : « usage-based implies variational » (Geeraerts & Kristiansen, 2015 : 370), comme démontré dans Geeraerts (2005). Dans le premier volume de son œuvre majeure (*Internal Factors*), Labov souligne déjà la nécessité d'articuler variation et cognition : « as the work progressed, it became increasingly apparent that there are further questions to be answered concerning the cognitive consequences of linguistic change, how variation is perceived and evaluated by individuals, and the status of variable rules in synchronic grammar. » (Labov, 1994 : 3). Le troisième tome de cette trilogie, publié en 2010, porte d'ailleurs explicitement sur le lien entre variation linguistique, perception et traitement cognitif et s'intitule *Cognitive and Cultural Factors* (Labov, 2010). Cette invitation à une articulation entre linguistique cognitive et (socio)linguistique variationniste est également reprise par Eckert, qui plaide pour une convergence des perspectives : « it is time to integrate the study of variation with the study of meaning in language more generally. This puts us in a unique position to integrate the social with the cognitive. And this integration is emerging in a variety of ways. » (Eckert, 2011 : 4).

Plusieurs approches au sein de la linguistique cognitive s'articulent particulièrement avec la notion de variation, notamment les théories basées sur l'exemple (« *exemplar-based* ») et sur la fréquence. Une fois de plus, Geeraerts & Kristiansen (2015 : 377) expliquent l'intérêt de ces approches pour une étude de la variation face à la linguistique de tradition générative :

> In exemplar-based models, as applied to e.g., phonetics, phonology, semantics or language acquisition, schematic mental representations emerge over usage-based events, defined by a rich inventory of tokens, or "exemplars", which are stored in long-term memory (cf. Ramscar this volume on categorization and Baayen this volume on analogy and schematization). By contrast, the generative conception of representation maintains that stored knowledge of a particular word consists of a minimal, abstract sequence of symbolic elements. In exemplar based-models, not only is language acquisition experientially grounded, but what children acquire are not a set of rules but a collection of fully specified examples that gradually result in generalisations and patterns (Abbot-Smith and Tomasello 2006; see also Matthews and Krajewski this volume). Thus, phonetic detail, for instance, is not discarded but plays an important role in the representation of lexical items (Bybee 2001; Pierrehumbert 2002), just as it does in the gradual acquisition of distinct lectal schemata.
>
> Geeraerts & Kristiansen (2015 : 377)

Cette importance apportée au détail phonétique, et à la place qu'il peut avoir au sein d'un paradigme, a guidé notre étude.

Parmi les diverses approches en linguistique cognitive, la CxG en particulier apporte une intéressante perspective aux statuts que des variants peuvent avoir. La CxG a en son cœur l'importance à la fois de la forme et du sens, et l'interaction entre les deux. Certains linguistes ont alors cherché à questionner le statut de variants plus ou moins standardisés dans le cadre de la CxG. Nous aborderons ici brièvement les travaux de Boas (2004 ; 2025), Daugs (2017 ; 2021), Lorenz (2013 ; 2020) et Lorenz & Tizón-Couto (2020 ; 2024 et aussi Tizón-Couto & Lorenz, 2018) sur le sujet.

En s'appuyant sur les fréquences des semi-modaux face aux modaux en anglais américain, Daugs montre que les semi-modaux tendent à remplacer les modaux en anglais américain, à l'oral, mais aussi en grande partie à l'écrit, même si tous les semi-modaux n'évoluent pas au même rythme : « in contrast to *have to*, which has overtaken its modal counterpart *must* in both spoken and written AmE, *be going to* is still lagging behind *will*, especially in written AmE. » (Daugs, 2017). Il questionne également l'organisation du réseau des modaux, et la place des contractions des modaux et semi-modaux en particulier au sein du réseau cognitif constructionnel (Daugs, 2021). Il distingue ce qu'il appelle « contraction » des « réductions phonologiques » comme la réduction d'une voyelle en *schwa*. Pour lui, « these contractions need to be distinguished from phonological reductions that are not institutionalized

in either speech or writing, such as vowel weakening » (Daugs, 2021 : 16). Il avance alors que les contractions ne sont pas deux alternatives exactes d'un même mot, mais bien un choix lexical de la part du·de la locuteur·rice : « they do not simply represent different pronunciation variants of the same variable » (*ibid*. : 16). La fréquence de certaines contractions est telle qu'il estime qu'elles sont donc institutionnalisées – la fréquence étant un paramètre primordial en linguistique cognitive et en CxG – et formeraient donc des constructions distinctes des modaux non contractés en raison de leurs différences formelles, distributionnelles et collocationnelles. Il soutient cette nécessité de postuler de nouvelles constructions, et ce, bien qu'il n'observe pas de différence notable de sens (« meaning ») entre les formes contractées et non contractées. Ainsi, la différence peut parfois être plus subtile et, si elle n'est pas sémantique, elle est souvent d'ordre pragmatique pour les contractions. Cette approche est celle également envisagée dans le présent tapuscrit.

Dans une perspective similaire, Boas s'intéresse à la contraction du semi-modal *want to* en *wanna*. Il soutient que *wanna* constitue une forme marquée au niveau pragmatique comparée à *want to,* et cette différence justifie l'apparition de ce qu'il appelle une « mini-construction émergente ». Selon lui, la différence entre *want to* et *wanna* est pragmatique, notamment car *wanna* est marqué par un style plus familier. Le choix de l'un ou l'autre des deux variants ne serait pas déterminé strictement par la structure syntaxique, mais relèverait d'une sélection pragmatique effectuée par le·la locuteur·rice : « some aspect of the construction, in this case the form (i.e. phonological reduction), is not strictly predictable from the component parts. More specifically, it is impossible to predict which variant (the unmarked *want to* variant or the colloquial *wanna* variant) a speaker will choose ». Bien que le terme de « mini-construction » n'ait par la suite pas été repris dans la littérature, la proposition de Boas offre une théorisation éclairante des formes contractées, montrant qu'elles n'ont pas vraiment leur place au sein de la construction principale – qui serait, ici, *want to*. Finalement, il semble que les contractions poussent à requestionner ce que le linguiste entend par « meaning » dans l'approche constructionnelle (« a form-meaning pairing »). Si l'on considère le sens uniquement sous un angle sémantique strict, les formes *want to* et *wanna* seraient équivalentes dans des contextes similaires. Toutefois, une telle approche fait abstraction des effets contextuels, situationnels et interactionnels : or, la signification d'une forme ne peut être dissociée de son usage. La prise en compte de la dimension pragmatique devient donc essentielle dans la définition d'une construction. Des différences pragmatiques et collocationnelles peuvent ainsi légitimer la postulation de constructions distinctes, même entre formes sémantiquement équivalentes.

Pour finir, les travaux de Lorenz ainsi que ceux qu'il mène en collaboration avec Tizón-Couto, déjà évoqués au Chapitre 1, s'avèrent fondamentaux dans notre approche du paradigme *BE going to/gonna* au sein de la CxG. Ces travaux s'inscrivent dans une perspective cognitive centrée sur l'usage, en interrogeant la manière dont la fréquence et la réduction phonologique interagissent dans le traitement linguistique des formes (Lorenz & Tizón-Couto, 2016). Pour cela, ils se sont particulièrement intéressés aux semi-modaux dans plusieurs de leurs travaux. Selon leur hypothèse, lorsqu'une contraction atteint un certain seuil de fréquence, elle tend à se détacher de sa forme pleine (qu'ils appellent « *source item* ») pour devenir un item lexical à part entière, c'est-à-dire une forme stockée indépendamment dans la mémoire des locuteur·rices, et n'est donc plus une réduction phonologique d'une forme pleine. Cette hypothèse correspond à celle que nous soutenons dans le présent travail. Ils modélisent ce processus sous la forme du schéma suivant (Lorenz & Tizón-Couto, 2017) :

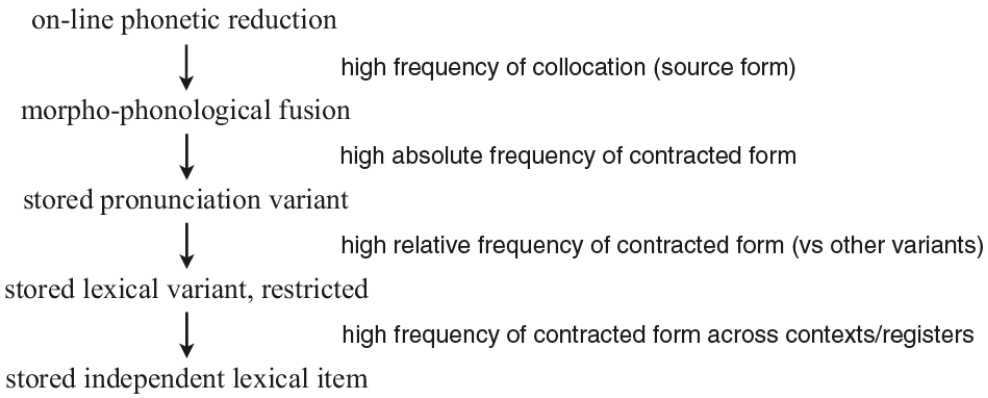


Figure 1: Stages of reduction and emancipation of contracted forms, adapted from Lorenz (2013a: 233).

Figure 3.1 – Étapes de réduction et d'émancipation des formes contractées, selon Lorenz (2013) et Lorenz & Tizón-Couto (2017)

Deux axes centraux structurent l'ensemble de leur recherche : « how forms are categorized and how variants are represented » (2018 : 5). Derrière ce questionnement se retrouve bien une approche cognitive, puisque l'attrait est pour la manière dont ces informations sont stockées et catégorisées mentalement (« what status reduced variants have in the language user's mind », Lorenz & Tizón-Couto, 2017 : 2). Lorenz & Tizón-Couto décident pour cela d'utiliser non pas des expériences paramétrées spécifiquement pour tester une hypothèse cognitive, comme en psycholinguistique, mais une analyse de données issues de corpus, méthodologie que nous adoptons dans notre travail. Cette méthodologie permet aussi d'éclairer le fonctionnement cognitif des locuteur·rices, reposant sur le principe dit *corpus-to-cognition* (du corpus à la

cognition) (Schmid, 2000) : « This presupposes the so-called 'corpus-to-cognition' principle (Schmid, 2000), namely that it is possible to gain cognitively realistic insights into speakers' linguistic knowledge by means of quantitative generalizations over corpus data that reflect the collective performance of a community. […] Corpora also to some extent provide a generalization of language users' experience, which in usage-based paradigms is considered the force that shapes mental representations of linguistic structures (cf. e.g. Bybee, 2013; Diessel, 2007). » (Tizón-Couto & Lorenz, 2018 : 374).

L'une des contributions majeures de ces travaux consiste à examiner comment les occurrences d'un item peuvent être intégrées dans des catégories représentées mentalement, soit comme exemplaires (dans la théorie des exemplaires), soit comme prototypes (« exemplar-cloud »), en utilisant des critères syntaxiques mais aussi phonétiques, comme le débit de parole (Tizón-Couto & Lorenz, 2018). Cette distinction entre exemplaire et prototype est, à bien des égards, proche des réflexions théoriques sur la construction et les miniconstructions (Boas, 2004) ou bien la métaconstruction et les constructions (Leino & Östman, 2005). Toutefois, nous décidons dans notre tapuscrit d'utiliser le cadre plus général de la CxG plutôt que celle de la théorie des exemplaires car notre objet d'analyse, de par la pluralité des médiums utilisés, nécessite une approche qui articule à la fois formes, significations et contextes d'usage, au-delà du seul niveau phonétique, souvent privilégié dans les études fondées sur la théorie des exemplaires.

Les travaux de Lorenz et Tizón-Couto restent fondateurs dans notre approche de *BE going to* et *gonna* et dans notre approche plus large des semi-modaux et de leurs contractions en anglais. Ils présentent d'ailleurs un schéma hypothétique représentant les réseaux de construction autour des semi-modaux, duquel nous nous inspirerons :

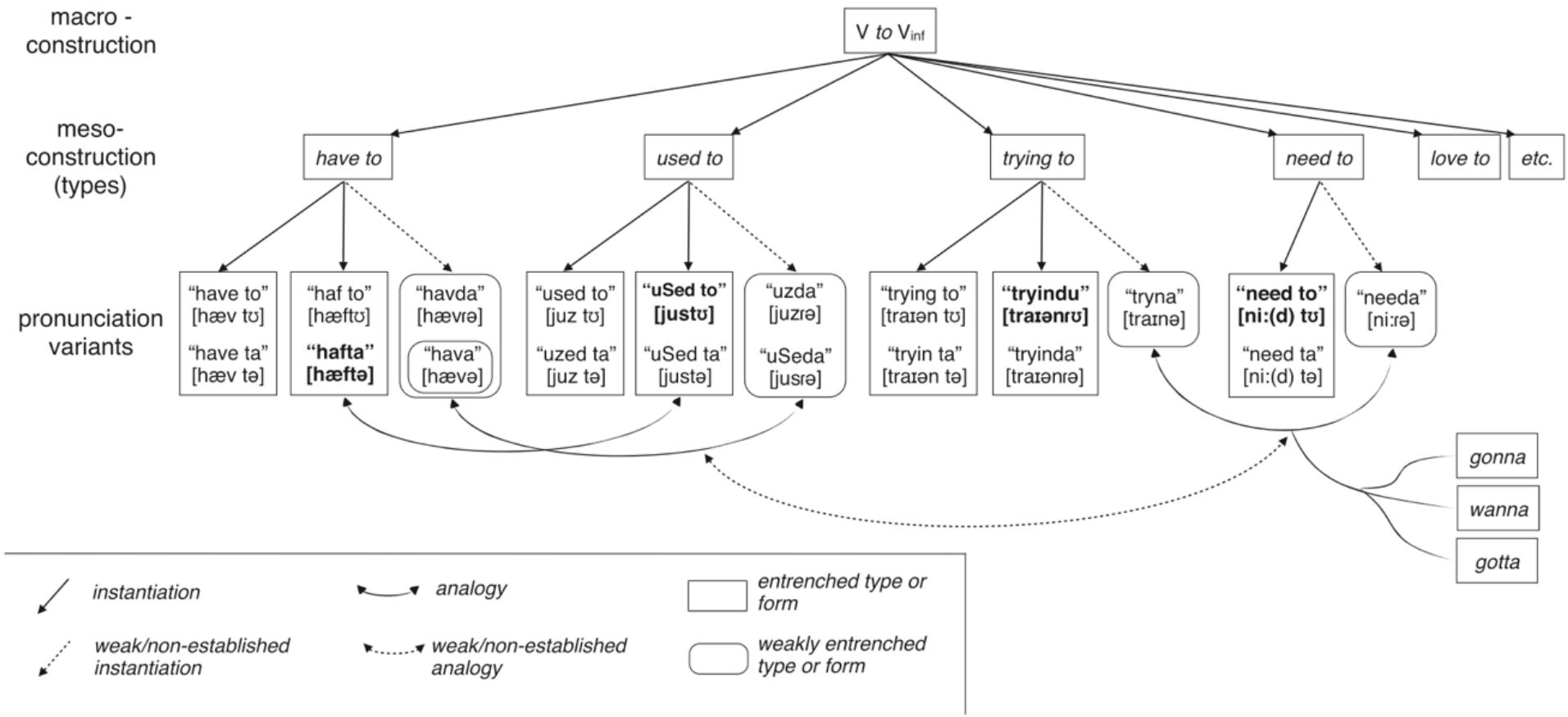


Figure 10: A hypothesized network of construction types and pronunciation variants.

Figure 3.2 – Réseau de construction hypothétique pour la macro-construction V to V_{inf} (Lorenz & Tizón-Couto, 2024 : 31)

La Figure 3.2 constitue une base de travail intéressante pour visualiser la place potentielle de *going to* et *gonna* au sein du lexique mental d'un·e locuteur·rice. En outre, elle met en avant, dans le cadre de la CxG, la nécessité d'envisager des liens horizontaux entre les différents semi-modaux puisqu'ils présentent tous des contractions (semi-)standardisées, formées à partir de la contraction de *V to* V_{inf}. Lorenz parle alors de paires variationnelles pour parler de ces liens horizontaux. Selon lui, « the analogy between variational patterns is seen especially in a semantic-pragmatic aspect, namely the degree and the way in which the contractions express colloquialness relative to the full forms. There is, then, a link not just between items, but between variational pairs. » (Lorenz, 2020). Sur la base de ce réseau, nous souhaitons dans notre travail creuser deux aspects :

1. L'élargissement du réseau à d'autres variants que *going to* ou *gonna.*
2. La question de l'aspect sémantico-pragmatique mentionné par Lorenz : la différence entre les variants n'est-elle qu'une différence en termes de registres de langue (familier vs. soutenu) ?

Enfin, il convient de souligner que cette interdisciplinarité des approches est encore récente dans le domaine linguistique, et qu'elle n'est pas encore stabilisée (Geeraert & Kristiansen, 2015 : 378). Cependant, cette non-stabilisation et ainsi non-standardisation permet aussi une plus grande exploration des possibles, tant aux niveaux méthodologiques, expérimentaux, que théoriques.

Notons pour finir que notre étude se concentre dans ce chapitre exclusivement sur la variation intralinguistique, c'est-à-dire sur les variants d'une même variable au sein du système, sans prise en compte des facteurs sociaux ou stylistiques. Les dimensions extralinguistiques seront abordées dans le Chapitre 4.

2. Méthodologie de l'étude : comment rendre compte de la variation entre *BE going to* et *gonna* ?

Une approche de la variation au sein de *BE going to/gonna* requiert d'abord l'identification des différentes formes concrètes qui peuvent faire partie de ce paradigme. La présente section tâche de rendre compte de la méthodologie mise en œuvre dans cette première phase de repérage.

2.1. Une exploration orthographique et phonétique

Au niveau de l'écrit, les premières explorations ont constitué à passer en revue la littérature linguistique sur le sujet, qui s'est toutefois rapidement révélée limitée en ce qui concerne l'identification de variants de *going to* ou *gonna.* Comme expliqué au Chapitre 1, de nombreux travaux mentionnent *BE going to*, mais rares sont ceux qui incluent la forme *gonna*, et plus rares encore sont ceux qui mentionnent d'autres réalisations (*gon'* chez Facchinetti, 1998, par exemple). De manière similaire, les grands corpus de référence comme le COCA (Davies, 2008) ne permettent pas de se rendre compte de la diversité potentielle du paradigme. Le problème est similaire à celui rencontré avec notre corpus Twitter : la recherche de formes repose nécessairement sur leur identification préalable. Autrement dit, ces corpus permettent une analyse fine de formes déjà connues et identifiées, mais ne favorisent pas la découverte de réalisations nouvelles ou inattendues.

L'un des points de départ de cette thèse a justement été la connaissance préalable de certains variants appartenant à *BE going to/gonna* qui n'étaient pas recensés dans des corpus traditionnels. Notre connaissance de ces variants s'est construite en grande partie de manière empirique à travers l'exposition à des productions issues de la culture populaire anglophone – et particulièrement américaine – du XX^{e} et XXI^{e} siècles, à travers des romans[43], des paroles de chanson, ou encore des contenus sur internet. Ces matériaux, souvent moins normés, permettent de présenter une plus grande diversité de variants (cf Longhi, (2013 : 25): « il y a originellement dans Twitter un caractère spontané des productions envoyées sur le réseau »). Cette familiarité avec certaines formes « marginales » ou non-standard a permis d'élargir le champ des recherches, notamment en orientant des requêtes ciblées sur des plateformes comme Twitter et d'autres réseaux sociaux.

[43] Une lecture fortuite des *Raisins de la Colère* de Steinbeck a notamment porté à notre connaissance l'utilisation dès 1939 des formes *goin'*, *gonna*, *a-goin'* ou *a-gonna* dans des dialogues. Ce phénomène de préfixation en *a-* (*a-prefixing*) est identifié par le Yale Grammatical Diversity Project comme un phénomène que l'on retrouve particulièrement dans les États du sud des États-Unis, chez une population blanche (pour plus d'informations, voir https://ygdp.yale.edu/phenomena/a-prefixing). Toutefois, ces deux variants préfixés ne se retrouvent dans aucun des corpus à l'étude dans ce tapuscrit. Le roman de Steinbeck présente aussi des variations orthographiques et syntaxiques que nous retrouvons dans notre étude de la variation : l'utilisation du pronom *ya* ou ou *y'all* avant un variant – souvent *gonna*, et l'absence de *BE*, voire de *BE* et d'un sujet, comme : « Ya gonna like it » (élision de *be*) ou « 'Gonna sleep here,' Tom said. » (élision de *BE* et du sujet *I*).

La typologie présentée dans la section 3.3. rassemble donc toutes les formes effectivement attestées dans notre corpus CCT. Cependant, deux limites doivent être soulignées :

1. Certains variants nous échappent peut-être, faute d'en avoir eu connaissance au moment de l'enquête et faute de pouvoir lire et analyser la totalité de ce large corpus : ces variants ne figurent donc pas dans nos requêtes et nos analyses.
2. D'autres variants du paradigme existent (« *Imonna* » par exemple, rare mais attesté sur le réseau social *Reddit*), mais ne sont pas présents dans le corpus étudié.

S'agissant du corpus oral, la transcription du corpus SBC ne propose que deux formes : *going to* et *gonna*. Ainsi, il n'a pas été question de chercher d'autres formes pouvant correspondre au paradigme du fait même de la standardisation normée de l'orthographe dans les transcriptions. Néanmoins, une approche de la variation à travers d'autres médias oraux – tels que des films, des séries, des podcasts ou encore des chansons – a aidé dans la catégorisation et la hiérarchisation des variants pendant l'analyse acoustique et ainsi permis d'affiner notre typologie. Enfin, cette familiarité préalable avec une variation plus large a facilité une prise de distance critique vis-à-vis de la binarité *going to* et *gonna* pour appréhender la complexité phonétique des réalisations de la variable, dans son hétérogénéité.

2.2. Des critères sémantiques

Outre une identification purement formelle, une seconde étape dans l'identification de formes appartenant effectivement au paradigme *BE going to/gonna* et pouvant faire partie de notre analyse a consisté en une prise en compte du contexte sémantique et syntaxique.

Ce critère n'est pas celui qui a été le plus usité pour construire la typologie, mais il a permis de vérifier si le variant sélectionné correspondait bien au paradigme des formes étudiées (expression du futur, et intention/inférence, comme présenté dans le Chapitre 1). Certaines formes correspondant morphologiquement à d'autres variants du paradigme ont ainsi pu être écartées pour leur absence de correspondance sémantique – et parfois également syntaxique. Cette méthodologie a été précieuse tout spécialement pour l'analyse des variants *BE going to* et *i'ma* ou *ima*. Donnons ici quelques exemples issus de CCT et SBC :

*(34) Men: I'm **going to** space. I need more space!*

(CCT)

*(35) She's **going to** an actual ferrier college.*

(SBC001 : 750)

*(36) he told me he was **going to** another party*

(SBC006 : 1160)

Ces trois exemples présentent bien morphologiquement le variant *BE* conjugué + *going to*. Seulement, nous pouvons remarquer au niveau syntaxique qu'il n'est jamais suivi d'un verbe, mais d'un syntagme nominal. Au niveau sémantique, le sens abstrait de « futurité » ne devrait pas être associé à ces formes, puisqu'elles ne sont pas grammaticalisées. Il s'agit de *go* à l'aspect *BE* + *-ING*. Notons que ces formes de *going to* ne sont pas anecdotiques : dans le SBC par exemple, elles concernent plus de 40 occurrences.

Cette méthodologie a aussi été utilisée pour les variants *i'ma* et *ima*, sur le corpus Twitter uniquement. En effet, par une simple recherche de ces mots, nous pouvons trouver les occurrences suivantes par exemple :

*(37) Sagittarius so you know **ima** optimist*

*(38) **ima** artist, but I'm not an artist tho*

(CCT)

À nouveau, ces tweets présentent morphologiquement le variant *ima*. Seulement, au niveau syntaxique, ce variant n'est pas suivi d'un verbe. Ici, *ima* ne correspond en fait pas à une contraction de *I'm going to*, mais plutôt une contraction de *I am a*, courante sur internet. Cela se remarque d'autant plus dans l'exemple (38), où le·a locuteur·rice réutilise la même proposition pour la nier : *I'm **not** an artist tho*, montrant par là-même que la contraction *ima* (pour *I am* a) ne semble pas pouvoir faire l'objet d'un marquage flexionnel pour ajouter <n> devant un mot commençant par une voyelle, comme ce serait normalement le cas en anglais.

3. Typologie de la variation pour la variable *BE going to/gonna*

Dans cette section, nous présentons la recherche des variants pour la variable *BE going to/gonna* ainsi que leur catégorisation et leur hiérarchisation dans les deux corpus : CCT et SBC.

3.1. Typologie dans le SBC

Le SBC compte dans les transcriptions proposées par l'équipe de recherche 928 formes correspondant soit à *going to* soit à *gonna* pour environ 249 000 mots au total. Une fois nettoyé

des formes de *going to* ne correspondant pas à *going to + V*, à savoir *going to* grammaticalisé, notre corpus contient 885 formes que nous pouvons soumettre à l'analyse acoustique.

Avant de présenter notre typologie, notons que Lorenz a déjà effectué un travail similaire dans sa thèse (Lorenz, 2012 : 75). Il a identifié dans le SBC cinq variants de prononciation différents, qu'il identifie sur un gradient : « a cline from the fullest to the most reduced form :

1. fully pronounced *going to* (n=61)
2. reduced *going to*, such as [goɪnə], [gɒndə] (henceforth "goinde", n=15)
3. fully pronounced *gonna* (n=692)
4. reduced *gonna*, [enə] ("ena", n=49)
5. monosyllabic *gonna*, [nə] or [gɒ] (n=73) »

Si notre typologie ressemble en de nombreux points à l'identification de la variation de Lorenz, nous avons distingué plus de variants, portant plus d'attention à une discrimination phonétique entre les variants. Notons que dans son cas comme dans le nôtre, cette typologie est d'abord fondée sur une écoute acoustique des variants et, lorsque cela était possible, une inspection des spectrogrammes pour confirmer ou infirmer la catégorisation choisie. En outre, les cas problématiques ont été soumis à une autre experte et discutés afin de décider d'une catégorisation pour le variant. Cependant, des occurrences ont été particulièrement difficiles à analyser, soit pour des raisons d'insuffisance de qualité d'enregistrement, soit car elles semblaient appartenir à plusieurs catégories. Elles seront brièvement abordées dans la section 3.3.

Le Tableau 3.1 présente la typologie des formes appartenant au paradigme *be going to/gonna*, avec les fréquences brutes de chaque variant, et leurs fréquences normalisées par million de mots ainsi qu'un exemple pour chaque variant.

Tableau 3.1 – Typologie du SBC (fréquences brutes et normalisées par million de mots)

Santa Barbara Corpus								
	[ˈgoʊɪŋ/n tu/ə]	***[ˈgoʊ/əjnə]***	***[ˈgɔnə] / [ˈgʌnə] / [gɑnə]/ [gənə] / [gəna]***	***[gɔn] / [gən] / [gəm]***	***[gə]***	***[nə] / [nɔ]***	***[ˈa(ɪ)mənə/ə]***	***[ˈa(ɪ)mə/ə]***
Raw frequencies	59	16	540	152	40	16	43	20
Normalized frequencies	236.9	64.2	2172.7	610.4	160.6	64.3	172.7	80.3
Percentages within the paradigm	*6.8*	*1.8*	*60.9*	*17.1*	*4.5*	*1.8*	*4.9*	*2.2*
Example	He's going to ***[ˈgoʊɪŋ tʊ]*** be a microwave engineer	I'm going to ***[ˈgoʊjnə]*** assign things	I was gonna ***[gənə]*** ask the doctor	You gonna ***[gən]*** bring our present?	What am I gonna ***[gə]*** do?	We're gonna ***[nə]*** have babies crying.	I'm gonna ***[aɪmənə]*** have to bake cookies.	I'm gonna ***[ˈamə]*** start dancing with those Brazilian women.

La typologie, comme celle de Lorenz, présente un continuum de formes, de la moins réduite à la plus réduite. La forme la plus fréquente à l'oral correspond à des variants phonétiques de *gonna*, suivi de *gon*, puis de *going to*.

Les réalisations phonétiques du variant *going to* sont multiples en fonction de la vélarisation ou non du phonème [n] : normalement, le phonème est vélarisé dans un tel contexte phonétique, avant un <g> en anglais (SBE, Southern British English, ou GA, General American). Cependant, une réduction de l'effort phonétique et une tendance à la réduction peuvent faire disparaître cette vélarisation. Mentionnons que, dans ce variant, la première syllabe est tout le temps diphtonguée – à quelques exceptions près. Une seconde distinction dans la réalisation de *going to* peut avoir lieu à la fin du variant, selon si la particule verbale *TO* est réduite en *schwa* ou non. Dans la plupart des cas, la particule est réduite, mais nous notons quand même un certain nombre d'occurrences où *TO* n'est pas réduit, et où la voyelle est parfois longue, comme dans SBC054, où la locutrice lit une histoire à un public, ou bien lorsque la locutrice cherche ses mots dans l'enregistrement SBC023.

Le variant suivant, [ˈgoʊjnə], semble être la forme qui symbolise véritablement la transition entre *going to* et *gonna*. Elle est une forme d'entre deux, parfois avec la diphtongaison parfois sans, toujours avec la première syllabe accentuée, et avec la présence du yod, semi-voyelle/semi-consonne spirante palatale ([j]). Cet élément, présent dans chacune des occurrences de cette catégorie, est l'item déterminant pour la catégorisation de la forme.

La troisième colonne du Tableau 3.1 propose les différentes réalisations phonétiques de *gonna* dans le corpus. Nous souhaitons attirer l'attention sur plusieurs éléments. Tout d'abord, *gonna* peut être accentué sur la première syllabe, mais ne l'est parfois pas dans cette catégorie. Ensuite, la valeur des voyelles peut changer entre [ɔ], [ɑ] et [ʌ] ou bien être réduite en *schwa* pour la première syllabe, et [a] ou [ə] pour la seconde. Suiko (1978 : 307) présente déjà en 1978 plusieurs variants pour *gonna* (même si l'analyse ne se poursuit pas) : [gɔnə] ; [gɑnə] ; [gʌnə] ; [gounə] et [gənə]. Nous retrouvons toutes ces prononciations dans le SBC, à l'exception de [gounə]. Peut-être s'agit-il ici d'un variant qui appartiendrait plutôt à la catégorie de [ˈgojnə], du fait de la diphtongue, mais une telle prononciation n'a pas été recensée dans notre corpus.

Le quatrième variant correspond à un variant monosyllabique : *gon*. Ce variant compte plusieurs réalisations différentes dans le SBC : la voyelle peut être réduite ou non ([ɔ] ou [ə]), et le dernier phonème peut être labialisé ou non ([n] ou [m]).

Si nous n'avons pas mis dans une même catégorie les variants cinq et six, nous pouvons, pour des raisons méthodologiques, les rassembler ici. [gə] et [nə] correspondent aux variants les plus contractés du corpus pour le paradigme seul *BE going to/gonna*.

Les deux derniers variants pourraient être mis légèrement à part puisqu'ils ne constituent pas des variants de *BE going to/gonna* seuls mais de la structure *I'm going to/I'm gonna*. En effet, nous pouvons remarquer dans [a(ɪ)məna/ə] la potentielle diphtongaison de la première syllabe. Si la seconde voyelle est toujours réduite en *schwa*, la dernière peut alterner entre une forme pleine [a] et une forme réduite. Le variant le plus réduit, [a(ɪ)ma/ə], présente les mêmes alternances, mais avec une syllabe de moins. Dans le cadre de notre étude, nous avons décidé de nommer les variants les plus contractés [gə], [nə] et [a(ɪ)ma/ə] des HYPERCONTRACTIONS.

Le Tableau 3.1 présente également les fréquences relatives en pourcentage de chaque variant au sein du paradigme. Si certaines formes peuvent nous sembler marginales individuellement, soulignons que les variants ne correspondant ni à *going to* ni à *gonna* représentent tout de même 32,3% du paradigme. Ils ne sont donc pas anecdotiques, et doivent être pris en compte dans une analyse de la variation.

3.2. Typologie dans le CCT

Une fois nettoyé, le corpus CCT de 1,3 million de mots comporte 1320 formes appartenant au paradigme *BE going to/gonna*. Le Tableau 3.2 présente ainsi les différentes formes qui ont pu être recensées dans le corpus, comme pour la section 3.1.

Tableau 3.2 – Typologie du CCT (fréquences brutes et normalisées par million de mots)

Climate Change Tweets							
	going to	***goin(g) 2***	***gonna***	***gun(n)a***	***gone***	***gon(')***	***I(')m(m)a***
Raw frequencies	787	7	460	12	14	13	28
Normalized frequencies	605.4	5.4	353.8	9.2	10.7	10	21.5
Percentages within the paradigm	*59.6*	*0.5*	*34.8*	*0.9*	*1.1*	*1*	*2.1*
Example	Climate change is ***going to*** end civilization as we know it unless we take	WHAT R U ***GOIN 2*** DO	they're ***gonna*** keep going up too because the president of the united states doesn't believe in climate change	It's ***gunna*** be June in 2 weeks	I really thought climate change was ***gone*** be on our side this Halloween	this snow is badass but we ***gon*** act like this shit not global warming?	***ima*** monopolize AC and become a zillionaire

La typologie du CCT se lit également de gauche à droite, de la forme la moins contractée *going to* à la forme la plus contractée, *Ima*. Cette typologie comporte également de nombreux variants, mais une catégorie de moins que pour le SBC.

Les deux premières catégories correspondent à des variants de *going to* en général, soit avec *going to*, comme traditionnellement écrit ; soit avec un changement d'ordre typographique *goin 2* ou *going 2*. Cette innovation typographique est très fréquente dans les DW (Herring,

2012). Ici, le chiffre *two* est utilisé à la place de la particule verbale *TO* car ils sont presque similaires au niveau phonétique.

Le troisième variant, deuxième plus fréquent, correspond à *gonna*. Cette orthographie est la plus commune pour la forme, et celle utilisée dans les dictionnaires et dans la littérature. En revanche, le corpus Twitter montre une autre manière d'écrire *gonna*, cette fois-ci avec un <u> dans *guna* ou *gunna*. Une manière encore plus réduite semble être *gone*.

A la fin de ce continuum, nous trouvons la monosyllabe *gon*, avec ou sans apostrophe, puis l'hypercontraction de *I'm gonna*, qui a diverses orthographes dans notre corpus. Le variant peut s'écrire en un ou deux mots – avec ou sans apostrophe –, et il peut également contenir un ou deux <m>.

3.3. Mise en perspective et en parallèle des deux typologies

La constitution et l'observation des deux typologies montrent qu'il existe de nombreux parallèles entre les variants de la variable *BE going to/gonna* à l'écrit et à l'oral. En effet, de nombreuses formes à l'oral trouvent leur reflet orthographique dans le CCT. Nous avons consciemment souhaité commencer par la typologie du corpus oral car la plupart des variants du CCT sont en réalité d'abord issus de l'oral. Eisenstein (2013 ; 2015) montre qu'il existe un lien entre la phonologie et la variation orthographique, en ligne notamment. Contrairement aux productions écrites traditionnelles, où il est montré qu'il existe une faible présence de variations phonologiquement motivées, le DW utilise la phonologie dans ses variations et innovations morphologiques et orthographiques. Eisenstein écrit : « Social media features a wide range of non-standard spellings, many of which appear inspired by phonological variation. » (Eisenstein, 2015 : 161). L'orthographe devient alors le reflet des productions orales : « Many such spellings can be considered 'phonetic', in that they cohere, in one way or another, with plausible pronunciations » (*ibid*., 2015 : 161).

Dans le paradigme à l'étude, la plupart des variants des deux typologies forment en réalité des paires de variants écrit/oral : c'est le cas de *going to, gonna, gon,* et *im(m)a*. Nous pouvons néanmoins repérer quelques exceptions à ces parallèles :

- Les hypercontractions [gə] et [nə], qui n'existent pas dans le CCT, ainsi que le variant [a(ɪ)məna/ə], qui n'a pas son équivalent dans le CCT[44].
- Une spécificité de l'écrit avec la présence possible de l'apostrophe dans *goin'* et dans *I'm(m)a* et avec la typographie spécifique *2* pour *to*.
- La variation orthographique de *gonna* avec *gunna, guna,* et *gone*. Si ces variants forment trois catégories dans la typologie du CCT, elles se retrouvent toutes dans la catégorie qui regroupe les variants de *gonna* dans le SBC. En réalité, nous pouvons remarquer que *gun(n)a* correspondrait très certainement à la réalisation phonétique de *gonna* marquée avec la voyelle STRUT (Wells's lexical sets, 1982) : [gʌnə]. Pour *gone*, il semble que cette contraction face référence à une réduction de *gonna*, notamment une réduction des efforts physiques nécessaires pour prononcer *gonna*. L'équivalent de cette forme dans le SBC serait très probablement [gɔnə]. Ce variant peut paraître étonnant dans le CCT, puisque *gone* est aussi le participe passé du verbe *go* en anglais. Cependant, il est attesté et les occurrences relevées dans le corpus ne correspondent pas à *gone* (V-EN) mais bien à un variant de *going to/gonna*.

Concernant ces dernières différences de catégories entre le CCT et le SBC, il a été choisi pour le SBC de ne pas distinguer les variants de *gonna* dès lors qu'ils possédaient deux syllabes – et une absence de yod. Ce choix est méthodologique, et il aurait pu être possible – mais difficile – d'envisager une catégorie pour chacune des réalisations phonétiques de *gonna*. Toutefois, comme l'explique Labov (1969), le·a chercheur·se doit identifier des variants clairs, et toute catégorisation et classification se fait à partir d'un certain nombre de critères. Nous avons ici suivi une méthodologie similaire à celle de Labov dans son étude de la copule *BE* : « one must decide on the number of variants which can be reliably identified, and set aside those environments in which the distinctions are neutralized for phonetic reasons. In the case of *is*, we decided to isolate full, contracted, and deleted forms, but not to attempt to distinguish the degree of stress or reduction of the vowel in the full form » (Labov, 1969 : 729). De la même manière, nous n'avons, dans notre catégorisation pure du SBC, pas tenu compte de la réduction possible de la voyelle ou de l'accentuation. Pour autant, nous ne mettons pas de côté ces paramètres, que seront abordés plus en détail dans la section 6.

[44] Notons néanmoins à nouveau que le variant *imonna*, qui semble être le reflet orthographique de [aɪməna], est attesté sur Internet, même s'il est très rare.

En outre, les deux typologies présentent les mêmes continuums de formes, les mêmes gradients (Bürki, 2018), notamment en ce qui concerne l'hypercontraction *I'ma*. Cette contraction est particulièrement frappante : le seul morphème/phonème restant de *gonna* dans ce mot est <a> / [a] ; [ə]. Bien que nos données soient synchroniques, le SBC offre un aperçu de la possible trajectoire évolutive de ces variants à travers un continuum intéressant de formes issues de la structure *I'm gonna*. Le SBC semble présenter toutes les différentes étapes de création de cette forme :

[aɪm ˈgɔnə/a] → [aɪm gənə] → [ˈaɪmənə] → [aɪma] → [amə]

Nous pensons que cela illustre comment la variation synchronique peut constituer une fenêtre sur un changement linguistique en cours. Il convient de souligner que si cette réduction peut en partie résulter d'une augmentation du débit de parole – notamment pour des éléments à contenu sémantique plus faible comme les constructions grammaticales – le débit seul ne peut expliquer entièrement ces formes. En effet, la réduction phonétique extrême observée dans les données orales se manifeste également dans le corpus écrit, ce qui suggère que nous aurions à faire à une forme plus ancrée et stockée cognitivement qu'une simple réduction phonétique. Cette forme peut paraître très intrigante lorsqu'on l'aperçoit à l'écrit : *ima* ou *imma.* Si nous suivons les règles graphèmes-phonèmes, *imma* avec deux <m> devrait même être prononcé [ɪma] et non [aɪma/ə] ou [ama/ə]. C'est là que nous remarquons l'influence très forte de la phonologie sur l'orthographe. L'orthographe de cette forme issue de l'oral ne correspond pas aux règles classiques graphème-phonème, mais est bien un rendu presque spontané – mais néanmoins quelque peu standardisé – d'une contraction phonétique.

Enfin les deux typologies montrent globalement une propension forte à la contraction et à la réduction, qui se retrouve beaucoup dans la langue anglaise, et notamment dans sa variété américaine, comme l'explique Bürki (2018 : 1973), rapportant sur les travaux de Johnson (2004) : « Johnson (2004) reported that in American English, 25% of words have lost one segment, and 6% have lost a full syllable, with respect to their described canonical forms. ». Cette tendance à la contraction se retrouve particulièrement pour des mots grammaticaux, comme c'est le cas pour des formes grammaticalisées et encore en cours de grammaticalisation comme les semi-modaux.

3.4. Limites de la typologie

La typologie globale du paradigme présentée dans les sections 3.1. et 3.2. est un essai de typologie de *BE going to/gonna*, mais elle est n'est pas parfaite. Tout d'abord, il ne nous a pas semblé possible de ne former qu'une seule typologie, qui engloberait à la fois les variants recensés dans le CCT et ceux du SBC. Si de nombreux variants sont en commun, il semble que chaque médium présente néanmoins ses propres spécificités, et qu'une typologie générale tendrait à effacer et homogénéiser cette variation. La constitution de deux typologies a donc été nécessaire pour rendre compte de ces spécificités.

De plus, nous nous sommes confrontée, lors de l'établissement de la typologie du SBC, à un problème lié aux réalisations phonétiques. Plusieurs cas ont d'abord été considérés ambigus, soit parce qu'il était difficile de correctement les entendre (bruits environnants, d'autres locuteur·rices parlant en même temps ou débit de parole très rapide), soit parce que la frontière entre un phonème ou un autre peut être très ténue, soit enfin car ils ressemblaient à un autre mot[45]. Par exemple, les variants de *gon* ont été difficiles à classifier car la différence entre le [n] et le [m] peut être très subtile à l'oreille, et difficile à distinguer sur un spectrogramme. Les débits de parole rapides de certain·es locuteur·rices ont parfois rendu difficile l'association d'un variant à une catégorie bisyllabique ou monosyllabique, et ce parfois même en analysant le spectrogramme. Ainsi, même si les critères phonétiques peuvent permettre d'affiner et d'affirmer une typologie d'abord acoustique (voir section 6.), la typologie ne peut pas être sans défaut. Comme Gadet l'affirme, « la variation […] est surtout ample et manifeste à l'oral » (Gadet, 1995 : 20). Il appartient alors au·à la linguiste de rendre compte de cette variation, tout en tenant à essayer d'établir des frontières entre les catégories. Toute catégorisation est donc forcément subjective, et partielle.

Une problématique survenue avec le CCT correspond non pas à des difficultés d'identification d'un variant – dont nous traitons dans la section suivante – mais à certaines occurrences pouvant être présentées comme des cas limites. Par exemple, certains tweets comportant un des variants de *BE going to/gonna* correspondent en réalité à des citations. Il s'agit donc d'une représentation écrite et orthographique de paroles orales, comme dans (39) :

[45] Certaines occurrences du SBC (moins de cinq) semblaient acoustiquement correspondre à *wanna* et non *gonna*. Pour ces occurrences, nous nous en sommes donc tenue à la manière dont les formes ont été transcrites par l'équipe de recherche du SBC.

*(39) I know I'm **gon'** get got. But Ima get mine more than I get got though. - Marshawn Lynch*

(CCT)

De telles citations ont-elles leur place dans un corpus de DW ? Nous estimons qu'elles y ont parfaitement leur place. D'abord, parce qu'elles imitent un discours oral, mais représentent aussi la réalité de l'écriture et de la communication, notamment en ligne : nous citons parfois d'autres personnes, des proches ou des personnalités publiques. Ensuite, notre étude a pour objectif principal d'analyser la variation de formes autour de *BE going to* et *gonna*, et n'est pas une analyse discursive de Twitter. Il serait regrettable de mettre de côté de potentielles occurrences intéressantes et innovantes de ce paradigme – qui existent donc bien, puisqu'elle se trouvent dans ce corpus – sous prétexte que les occurrences ne correspondraient pas à un tweet prototypique.

4. Méthodologie pour l'exploration de la variation

Avant de présenter les résultats de nos analyses sur corpus, nous souhaitons présenter succinctement les deux méthodes utilisées pour ces recherches. Ces recherches ont été faites en deux temps, d'abord par une analyse par corpus, sur Antconc et sur Praat, puis une analyse plus complète, manuelle et par critère.

4.1. Recherches sur Antconc et Praat

Un premier logiciel utilisé, tant pour la mise en place des typologies que pour les premières analyses morphosyntaxiques, est Antconc (Anthony, 2021), logiciel d'analyses textuelles libre de droit présenté au Chapitre 2. En chargeant des documents sous un format .txt dans le logiciel, nous pouvons par la suite y effectuer des recherches, notamment en termes de fréquences, de collocations à droite, à gauche, etc. Le corpus CCT a donc été converti d'un format .csv à un format .txt pour permettre cette analyse, et les différents fichiers des transcriptions du SBC ont été compilés en un seul fichier .txt regroupant les transcriptions des 60 enregistrements. Auparavant, les fichiers .txt de chaque transcription ont été altérés en fonction des variants de *BE going to/gonna* effectivement réalisés à chaque occurrence : selon la situation, la transcription ne présente plus automatiquement *going to* ou *gonna*, mais aussi les autres formes recensées, comme *gon* et *imena* par exemple. Une transcription orthographique personnelle utilisant des caractères de l'alphabet classique a été choisie à la

place de symboles IPA pour permettre la recherche sur Antconc. La Figure 3.3 présente un exemple du fichier .txt après transformation des variants.

```
457.48 458.13   ALINA:              [I said try it] again.
458.13 458.68                   One more time,
458.68 459.35                   I wanna come over there,
458.76 458.96   LENORE:                   [(THROAT)]
459.35 459.93   ALINA:          and aimena take that,
459.93 460.93                   and I'm gene dig it into you.
460.15 460.25   LENORE:                       [(THROAT)]
460.93 462.54   ALINA:          ... And meanwhile,
462.54 463.32                   @ <@ [~Lisabeth's going] @>,
462.69 462.99   LENORE:               [@@]
463.32 465.70   ALINA:          [2(H) <VOX maybe2] ~Cassandra wants to go outside again VOX>.
```

Figure 3.3 – Extrait de SBC006 : 457-465, après transformation des variants

Ainsi, à la place de *gonna*, prononcé par la locutrice Alina, nous trouvons : *aimena* (variant contracté qui présente une diphtongaison de la première voyelle) et *gene* (variant présentant deux *schwas* pour *gonna*).

Sur Praat, l'élaboration des diverses tires d'analyse a été abordée au Chapitre 2. Une analyse morphosyntaxique quantitative peut difficilement être effectuée via Praat. En outre, même s'il serait possible de convertir les fichiers .TextGrid en .txt, il apparaît que ce travail serait particulièrement long. Il a donc dans un premier temps été choisi d'utiliser les fichiers de transcription téléchargeables sur le site du SBC, et de modifier uniquement les variants à l'étude, pour une analyse rudimentaire sur Antconc.

Pour exemple, la Figure 3.4 ci-dessous montre l'interface d'Antconc avec le corpus Twitter CCT (à gauche).

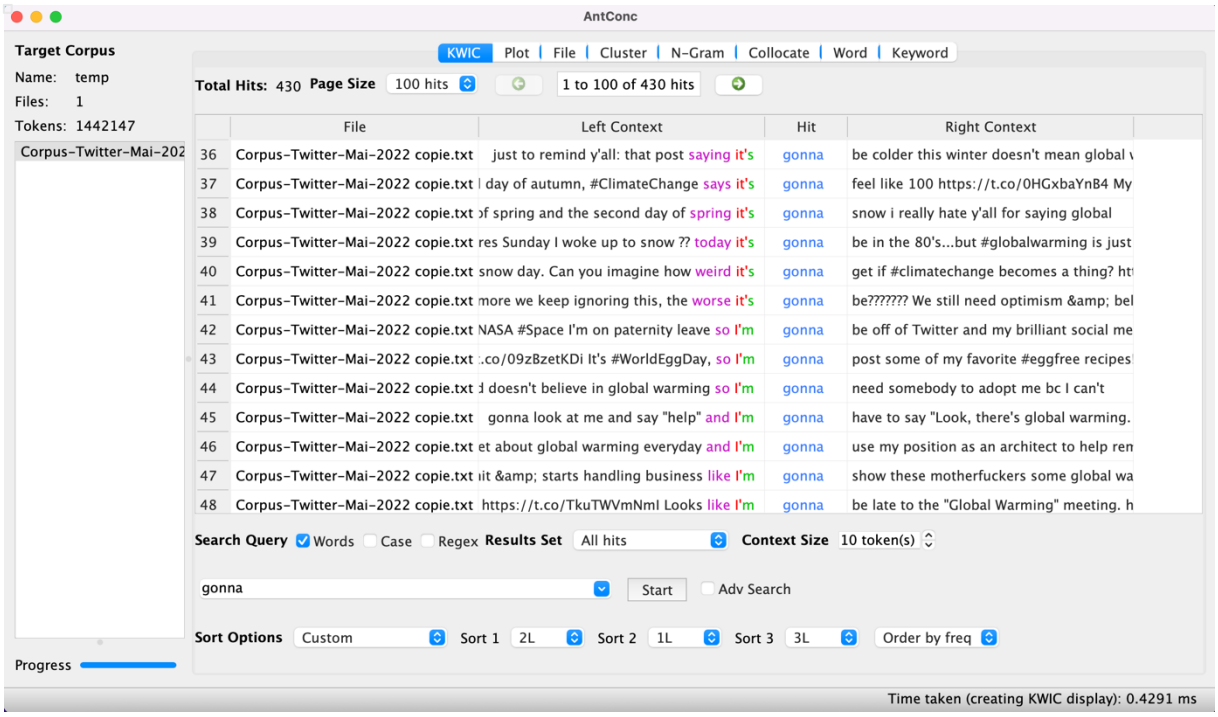


Figure 3.4 – Antconc – Recherche sur gonna

L'onglet de recherche ouvert (KWIC – KeyWord In Context) montre les occurrences comportant le mot-clé recherché (*gonna*), triées par fréquence, en fonction du contexte gauche. Le tri a été organisé de telle sorte que l'élément le plus important dans la hiérarchisation est le deuxième élément avant *gonna* (N-2), parce qu'il correspond généralement au sujet (Sujet + *BE* + *gonna*), puis N-1 (correspond généralement à *BE*), et enfin N-3.

Cette première exploration des corpus par Antconc a permis une inspection des fréquences des différents variants et, pour l'analyse morphosyntaxique, des types de sujets les plus fréquents, des types de verbes, etc. Elle a aussi attiré notre attention sur plusieurs éléments comme la présence de certains adverbes en N-1 ou de propositions subordonnées dans lesquelles se trouvait le variant en question. Ces éléments ont confirmé certains de nos choix de critères pour l'analyse de la variation. Toutefois, il est vite apparu qu'une analyse syntaxique sur Antconc uniquement pouvait être limitée pour les corpus à l'étude. En effet, une recherche uniquement par N-1, -2, -3, etc. et N+1, +2, +3 etc., sur des corpus qui n'ont pas été tagués syntaxiquement, peut être particulièrement chronophage, et peut passer sous silence certains traits syntaxiques ou sémantico-pragmatiques intéressants dans l'étude de *BE going to* et *gonna*. Pour pallier cette limite, nous avons alors choisi de créer un jeu de données annoté sur un fichier Excel.

4.2. La création d'un jeu de données directement exploitable sur R

La limite mise en avant par Antconc nous a amenée à une nouvelle étape dans notre analyse : la constitution d'un fichier Excel regroupant toutes les occurrences appartenant au paradigme *BE going to/gonna*, avec une feuille différente dédiée à chacun des corpus. Les occurrences ont pu être extraites à l'aide d'Antconc et de la fonction recherche sur des fichiers .txt ou Excel, et chaque énoncé a ensuite été analysé et annoté manuellement, afin de permettre une analyse complète et précise des occurrences.

Pour chaque occurrence, un certain nombre de critères ont été observés :

- le sujet utilisé ;
- la présence de *BE* et, en fonction, sa potentielle contraction ;
- le verbe qui suit le variant ;
- la présence d'un aspect (lexical ou grammatical) ou d'une diathèse passive (résumé en un mot, faute d'un meilleur terme, sous « Aspect ») ;
- la présence du temps passé ;
- la présence de négation ;
- la présence d'un circonstant à sens temporel ;
- la présence d'adverbe(s) ;
- l'interprétation sémantique du variant ;
- le type de proposition dans laquelle se trouve le variant, et, si nécessaire, le type de proposition subordonnée ;
- d'autres informations communicationnelles ou sociologiques concernant l'occurrence, en fonction des corpus (corpus Twitter : s'il s'agit d'une citation ; s'il y a des traits typologiques appartenant aux DW ; corpus SBC : le numéro du·de la locuteur·rice et les données démographiques qui lui sont associées dans les métadonnées).

Ces critères ont été choisis à partir d'études similaires s'intéressant à *going to* (Berglund, 2000, 2005 ; Col & Duchet, 2000 ; Gesuato & Facchinetti, 2011) ou à des semi-modaux (Lorenz, 2012 ; Machová, 2015) et ont également été le fruit de la première exploration sur Antconc, et des réflexions à la suite de notre travail de Master 2. Avant tout, l'objectif est de s'intéresser à l'environnement syntaxique du variant, et à son interprétation sémantico-pragmatique. La Figure 3.5 présente une capture d'écran du document de travail, avec dix différentes occurrences, ici pour le corpus SBC :

	Variant	Occurrence	Subject	Verb	Aspect	Tense	BE	Negation	Ref_Temp	Adverb	Sem	Clause	IfSub
610	gonna	there are a lot of ... [...] that are gonna nee	3P	Need	N	N	YF	N	N	N	**Inference**	S	Adj
611	gonna	I'm gonna go over there	I	Go	N	N	YC	N	N	Location	**Intention**	M	NA
612	gonna	If I work these guys hard, there not gonna b	They	Go	ING	N	YC	N	N	N	**Inference**	M	C2
613	gonna	this isn't gonna be every Friday now, is it?	Th-	Be	N	N	YF	Y	Y	N	**Plan**	M	NA
614	gonna	but they were gonna put in the	They	Put	N	Y	YF	N	N	N	**Ambiguous**	M	NA
615	gonna	I was gonna say... is that possible?	I	Say	N	Y	YF	N	N	N	**Intention**	M	NA
616	gonna	Think we're gonna have to have more coff	We	Have to	N	N	YC	N	N	N	**Inference**	S	Nom - Cog
617	gon	This person did not want to dance, so she'	She	Watch	N	N	YC	N	N	Discourse	**Inference**	M	NA
618	gon	Is he gon take the stand? - He says so	He	Take	N	N	YF	N	N	N	**Plan**	M	NA
619	gon	cause if it's gen be g-	It	Be	N	N	YC	N	N	N	**Inference**	M	Causal
620	gon	if it's gon be greater than that	It	Be	N	N	YC	N	N	N	**Inference**	M	Causal

Figure 3.5 – Extrait du document « Corpora_Analyses », feuille « SBC » (occurrences 610 à 620)[46]

Une première colonne annonce le variant à l'étude. Afin de permettre une comparaison entre les deux corpus, des choix terminologiques communs ont été faits pour permettre une correspondance entre les deux jeux de données, à partir des typologies constituées dans la section 3. Ainsi, dix grandes catégories de variants ont été gardées. Sous leurs formes orthographiques, elles correspondent à :

- *Going to*
- ***Gojne***
- *Goin 2*
- *Gonna*
- *Gu(n)na*
- *Gone*
- *Gon*
- ***Ge***
- ***Ne***
- *Ima*

En gras sont les variants présents uniquement dans le SBC, et soulignés ceux présents uniquement dans le CCT. Comme l'a montré la section précédente, il existe des variations au sein même de ces variants mais ils peuvent tous être regroupés dans ces dix catégories.

Un tel document permet de faire à la fois des analyses quantitatives, en utilisant ce jeu de données sur R, et des analyses qualitatives, puisque chaque occurrence a été manuellement annotée.

5. Expliquer la variation : critères morphosyntaxiques

Les sections 5, 6 et 7 qui suivent reposent sur une approche à la fois qualitative et quantitative des corpus, approche expliquée dans le Chapitre 2. Le jeu de données créé sous un format Excel a permis l'analyse quantitative d'un large éventail de critères et de réaliser des tests statistiques afin d'évaluer la significativité des résultats. Nous avons également décidé d'analyser certaines occurrences plus en détail, qu'il s'agisse de cas prototypiques ou, au contraire, de cas limites

[46] Le document d'analyse ayant été complété en anglais, la majorité des Figures présentées dans ce chapitre sont en anglais. C'est également le cas pour les résultats présentés dans les chapitres 4 et 5.

susceptibles de soulever des difficultés d'interprétation. Ces derniers illustrent qu'une classification binaire ou un choix catégoriel n'est pas forcément toujours adapté face à la complexité de la langue, laquelle se prête davantage à une représentation graduelle, s'inscrivant sur un continuum entre différentes catégories.

5.1. Type de sujet

Le premier critère qui a attiré notre attention est le type de sujet qui précède le variant. Une première analyse permet de visualiser les types de sujets recensés dans nos corpus, combinant à la fois les données du CCT et du SBC, par variant (Figure 3.6). Afin de préserver la visibilité des variants avec de très faibles fréquences, y compris celles égales à 1, une transformation pseudo-logarithmique a été utilisée pour l'axe des ordonnées. Ce choix permet d'améliorer la lisibilité des résultats tout en conservant les faibles occurrences et les tendances générales de distribution, puisque les rapports proportionnels sont conservés.

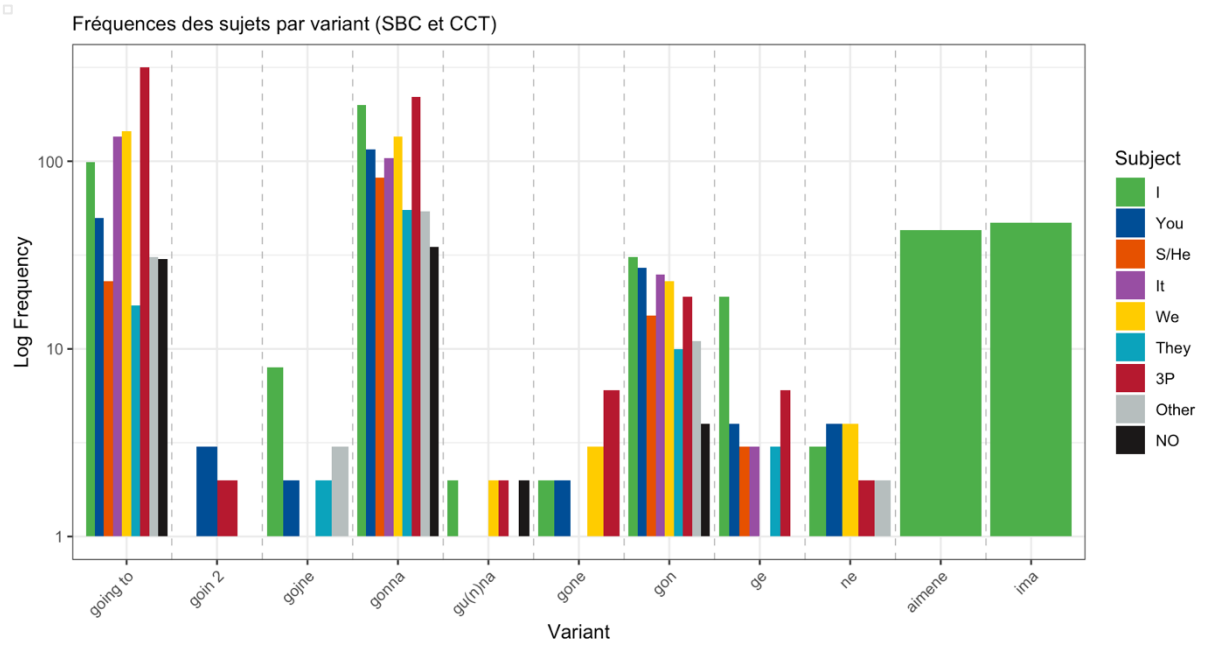


Figure 3.6 – Diagramme de la distribution des sujets par variant dans les deux corpus (sur une échelle pseudo-logarithmique)

Dans la Figure 3.6, certaines données ne sont pas surprenantes, notamment en ce qui concerne les groupes de variants *aimene* et *ima* : en effet, ces hypercontractions ne se retrouvent qu'avec le sujet *I* puisqu'elles contractent justement ce sujet + *BE* + *gonna* pour en faire une seule unité. Le continuum trouvé dans le SBC avec le variant *aimene* montre d'ailleurs à quel point *ima* est une contraction avec *gonna*, et non pas avec *going to*. Dans *aimene*, les deux

syllabes des *gonna* réduits ([gənə]) sont présentes ; seul le phonème [g] a été élidé dans cette contraction. La présence d'*ima* à la fois à l'écrit et à l'oral montre alors que *gonna* a commencé à développer ses propres variants, ce qui confirme l'indépendance que cette forme tend à prendre vis-à-vis de la forme mère *going to* (voir section 8.2 de ce chapitre).

Un diagramme général est intéressant pour se rendre compte de la distribution des sujets dans la totalité des données. Seulement, il est important de visualiser ces données par corpus également, puisqu'il existe une réelle différence de distribution entre les corpus. La Figure 3.7 présente donc les données séparées, pour le SBC en haut et pour le CCT en bas, avec les fréquences toujours transformées en échelle logarithmique (log base 10).

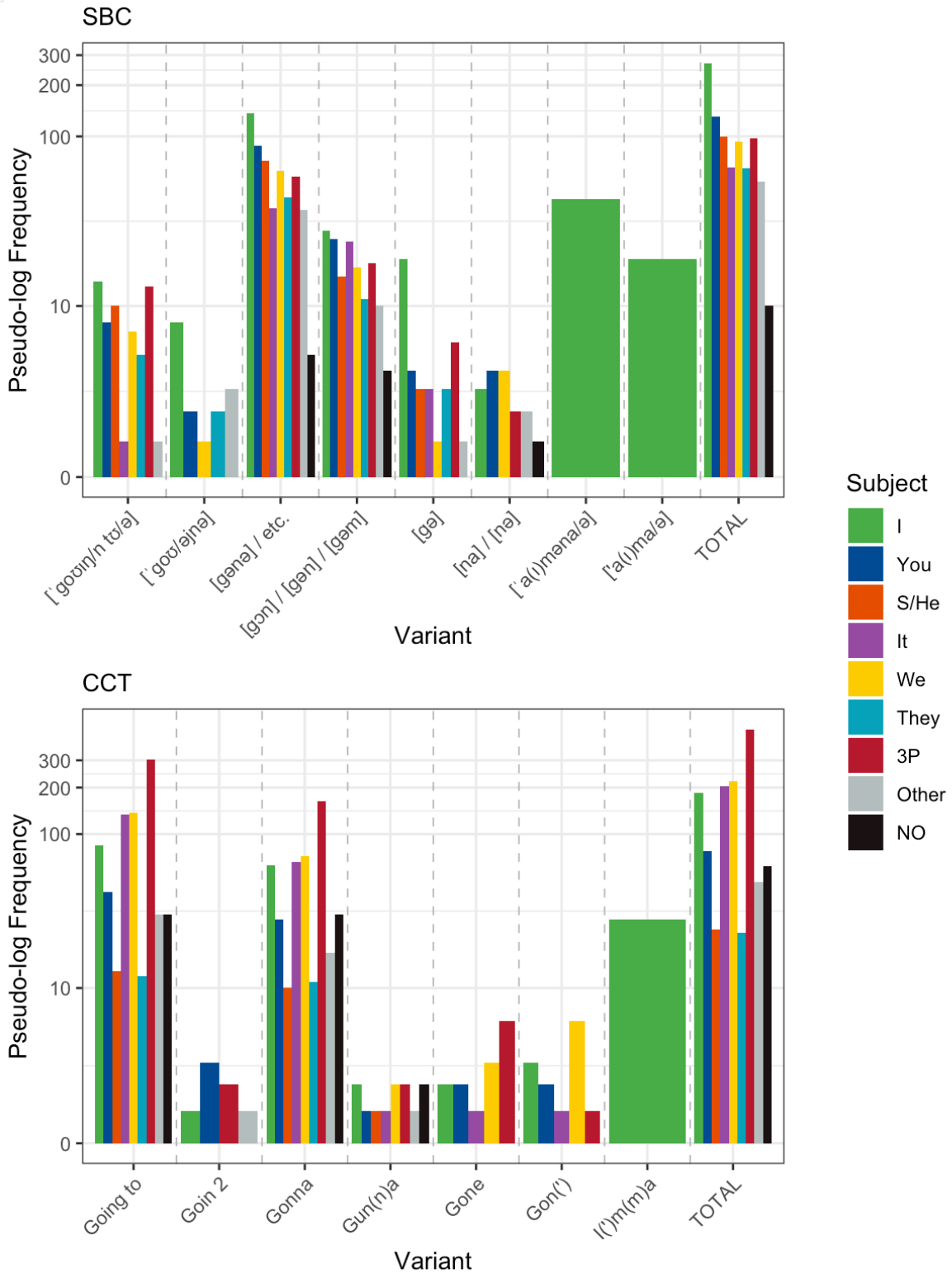


Figure 3.7 – Distribution des sujets par variant par corpus (échelle pseudo-logarithmique)

Comme attendu, la Figure 3.7 met en évidence une différence marquée entre les deux corpus concernant le sujet le plus fréquent : *I* dans le SBC, et un sujet à la troisième personne (3P) dans CCT. Ce résultat n'a rien de surprenant, dans la mesure où le SBC est un corpus de

parole spontanée, et *I* le pronom le plus utilisé en interaction. Environ 30 % de l'ensemble des variants sont précédés du pronom de première personne dans le SBC, occupant la fonction de sujet de l'énoncé. Cette distribution s'explique en partie par la nature conversationnelle du corpus : dans l'interaction spontanée, les locuteur·rices ont tendance à parler majoritairement d'eux-mêmes et d'elles-mêmes, faisant de *I* le pronom le plus couramment employé dans la communication quotidienne. En revanche, le corpus de tweets présente de nombreux tweets où le sujet est externe : il ne s'agit ni de l'utilisateur·rice, ni d'un *you* auquel iel s'adresserait ou d'un « nous » qui l'inclurait. Ces sujets de troisième personne peuvent être agentifs, comme dans (40), où l'utilisateur·rice interpelle un·e autre utilisateur·rice de la plateforme (avec @), mais également des sujets non-agentifs, comme (41). Ainsi, *climate change* et *global warming* par exemple sont des sujets souvent utilisés dans ce corpus thématique :

(40) Holy hell #TheDaily was tough today. @mikiebarb is ***gonna*** *have to start coming with a despair warning. #BelieveSurviviors #CLIMATECHANGEISREAL*

(41) Climate change is probably ***gonna*** *kill us all but in the meantime wow what a lovely 74 degree February day!*

(CCT)

Le sujet *I* reste néanmoins très présent dans le CCT également, étant le quatrième pronom le plus fréquent avec 184 occurrences sur 1321 formes. 13,9% des formes utilisent ce sujet. Cela n'est pas sans rappeler les résultats de Longhi (2012 : 1136) sur un corpus de tweets français. Il y observe une très grande présence de *je* et un pourcentage élevé de formes sans pronoms personnels.

I étant le pronom le plus utilisé en conversation, nous pouvons mieux comprendre les hypercontractions trouvées uniquement avec ce pronom dans le CCT et, semble-t-il, dans le SBC. Le choix de les présenter comme une unité – même si cela ne se justifie pas forcément d'un point de vue phonétique – découle de leurs représentations graphiques et de leurs équivalents dans la littérature (voir section 7.1.). Fait notable, aucun autre sujet ne peut apparaître avec cette hypercontraction dans le CCT. Il semblerait donc que ces variants soient contraints morphosyntaxiquement : l'examen des occurrences montre qu'elles ne se produisent qu'avec le pronom *I*, celui-ci étant intégré à ce nouveau lexème sous forme écrite. Seulement, si l'hypercontraction *Im('m)a* se rencontre telle quelle dans le CCT, des formes similaires peuvent être relevées sur le plan phonétique dans le SBC, bien que de manière très marginale,

particulièrement les variants [nə] et [na]. C'est notamment le cas de réalisations telles que [jərnə] et [wɪrnə], correspondant respectivement à *you're gonna* et *we're gonna* :

(42) *You're gonna* ***[jərnə]*** *pour it in the meat?*

(SBC037 : 821)

(43) *We're gonna* ***[wɪrnə]*** *grab some movies*

(SBC045 : 503)

Il est important de souligner que cette forme s'est fixée à l'écrit exclusivement avec *I*, et non avec un autre pronom : on ne relève ainsi aucune occurrence de your(n)a ou he('s)n(a) dans CCT. Cette restriction pourrait s'expliquer par la fréquence particulièrement élevée de *I* avec *BE going to/gonna* dans nos corpus, et l'importance du pronom *I* en conversation. De manière similaire, les formes monosyllabiques [gə] et [nə/a] apparaissent majoritairement avec *I* dans le SBC, ce qui laisse penser que la fréquence élevée de ce pronom dans les contextes conversationnels favorise la réduction.

Un autre résultat qu'il nous semble important de noter est la possibilité que l'énoncé n'ait pas de sujet (« NO » dans les Figure 3.6 et Figure 3.7). Cela concerne 71 occurrences en tout, la plupart dans le CCT (62 vs. 9 pour le SBC). Un test de Chi^2 valide bien la forte association entre l'absence de pronom et le choix du corpus ($p < 0{,}001$ ***)[47]. Cette association n'est pas étonnante dans le cadre du DW, et d'autant plus de Twitter : une personne a créé un compte pour parler en son nom. Ses tweets la représentent donc et il n'est pas nécessaire de savoir qui parle si c'est *I*, comme c'est souvent le cas dans les occurrences sans sujet : ce dernier est un *I* implicite. C'est le cas à l'exemple (44). Le CCT présente néanmoins quelques occurrences où le pronom n'est pas *I*, mais il peut facilement être déduit du contexte situationnel.

[47] Le test de Chi2 calcule, à partir d'une table de contingence (2x2) les effectifs attendus pour chaque variable sous l'hypothèse d'indépendance. Dans l'exemple donné, le test calcule le nombre d'occurrences présentant une absence de pronom pour chaque corpus, en prenant en compte les effectifs totaux des occurrences dans chaque corpus. Le test calcule donc s'il y a un grand écart entre la réalité des données observées et les données qu'on attendrait s'il n'y avait pas d'association entre le corpus et l'absence de pronom. Une valeur de $p < 0.05$ indique une différence statistiquement significative entre les données observées et les données attendues, indiquant une influence du choix du corpus sur l'absence de pronom dans le cadre de notre exemple.

(44) ***Going to*** *take in a session on teaching, climate change, and archaeology. Not the same as marching for science, but it'll give me tools to engage more students in climate science. #SAA2018 #teaching #archaeology #s292*

(45) ***Not gonna*** *be a "White Christmas".*

(CCT)

Le sujet élidé de l'exemple (45) serait certainement *it's* ou *this is*. Notons d'ailleurs que l'absence du sujet va presque toujours de pair avec une absence de *BE*. La seule occurrence pour laquelle ce n'est pas le cas dans les corpus est la suivante :

(46) *and that cotton… **ain't [gənə]** weigh up to eight dollars worth, believe you me.*

(SBC011 : 600)

La présence de la contraction de *BE* conjugué et de la négation sous la forme de *ain't* impose alors la présence de *BE*. Pour les 66 autres occurrences, *BE* est également élidé.

En revanche, il n'existe pas d'association significative entre un variant et l'absence de pronom. Nous pouvons néanmoins remarquer que ce phénomène, s'il reste rare (neuf occurrences) n'apparaît qu'avec des variants contractés dans le SBC, et qui se rapprochent plus de *gonna* que de *going to* : *gonna, gon* ou *ne* :

(47) ***[nə]*** *rip your purse*

(SBC042 : 1042)

(48) *just **[gən]** go buy something*

(SBC043 : 254)

Certains sujets ne correspondant à aucun des pronoms personnels ont été regroupés dans les Figure 3.6 etFigure 3.7 sous la catégorie « Other » pour plus de lisibilité, mais il s'agit en réalité de sujets à base *th-* (comme *this, that, there*, etc., 69 occurrences en tout) et à base *wh-* (*who, what,* etc., 25 occurrences en tout) :

(49) *<u>This</u> is only **going to** get worse, at an accelerating rate. #ClimateChange is a fact.*

(50) *I don't know <u>what</u>'s **going to** end the world first whether our dumbass president gonna start a nuclear war, global warming, or robots that can shoot guns*

(CCT)

*(51) I knew <u>what</u> was [**gəna**] happen*

(SBC006 : 691)

De manière plus anecdotique, certains sujets *you* correspondent en réalité au *you* pluriel parfois utilisé, notamment dans le sud des États-Unis : *yall*, comme dans l'exemple suivant :

*(52) When the sun starts burning mothafuckas up.. Due to global warming.. <u>Y'all</u> **gonna** wish to God, yall had Dark skin.. Facts*

(CCT)

Ce phénomène est cependant très rare. Uniquement présent dans le CCT, il correspond à quatre occurrences.

De façon générale, nous remarquons que la plupart des sujets sont des sujets animés, notamment dans le SBC – le caractère thématique du CCT semble présenter un certain nombre de sujets de troisième personne non animés. Ces sujets inanimés et non agentifs sont alors souvent liés à une interprétation inférentielle de la périphrase, comme nous le verrons section 6.1. Les fréquences de « It », dans le CCT comme dans le SBC ne sont également pas insignifiantes, et peuvent être corrélées à cette présence de sujets inanimés en collocation avec des variants du paradigme – et avec l'inférence. Comme le souligne Tagliamonte (2013 : 149), la tendance à utiliser des sujets inanimés est un signe d'une grammaticalisation plus avancée. Ainsi, dans le SBC, *it* n'est pas très fréquent avec *going to*, et absent de *gojne*, mais se retrouve dans des variants plus contractés – et souvent plus grammaticalisés, tels que *gonna, gon*, et *ge*. Seulement, cette observation ne se reflète pas dans le corpus écrit. Il semble que le corpus oral permette plus de libertés sémantiques et syntaxiques que le corpus écrit, plus normé, même s'il s'agit de DW.

5.2. Présence de *BE*

Le second critère essentiel pour l'analyse de la variation de *BE going to/gonna*, et l'analyse de la grammaticalisation de la variable, est la présence de *BE*. En effet, plusieurs auteur·rices montrent qu'il est possible d'élider *BE* avec *gonna*, soulignant les processus de grammaticalisation et d'auxiliation en jeu (Col & Duchet, 2000, 2001 ; Machová, 2015). Ce phénomène ne semble pas particulièrement associé à *going to*. Dans ce contexte, une élision de *BE* avec *gonna* pourrait être considérée comme une structure moins formelle, dans un contexte encore plus familier, mais cette élision pourrait aussi être le reflet d'une grammaticalisation en

cours pour *gonna* (ou d'autres variants). *BE* étant l'auxiliaire de la périphrase *BE going to* – notamment selon Huddleston & Pullum (2002 : 92), le supprimer voudrait dire que le variant agirait en auxiliaire à part entière, et n'aurait donc plus besoin de *BE* comme support. Nous avons donc testé ce paramètre sur les corpus à l'étude. Le corpus contient 1121 *BE* contractés, 897 *BE* non contractés, et 188 élisions de *BE*. La Figure 3.8 présente les formes de *BE* pour chaque variant – présent ou absent, puis si présent, contracté ou non. Les résultats sont donnés en pourcentage par rapport à la totalité des fréquences du variant. Nous avons également effectué un test de Chi^2 pour mieux comprendre la significativité des résultats. Lorsqu'un résultat du test est significatif, il est également représenté dans la figure ($p < 0{,}001$ = *** ; $p<0{,}01$ = ** ; $p<0{,}05$ = *).

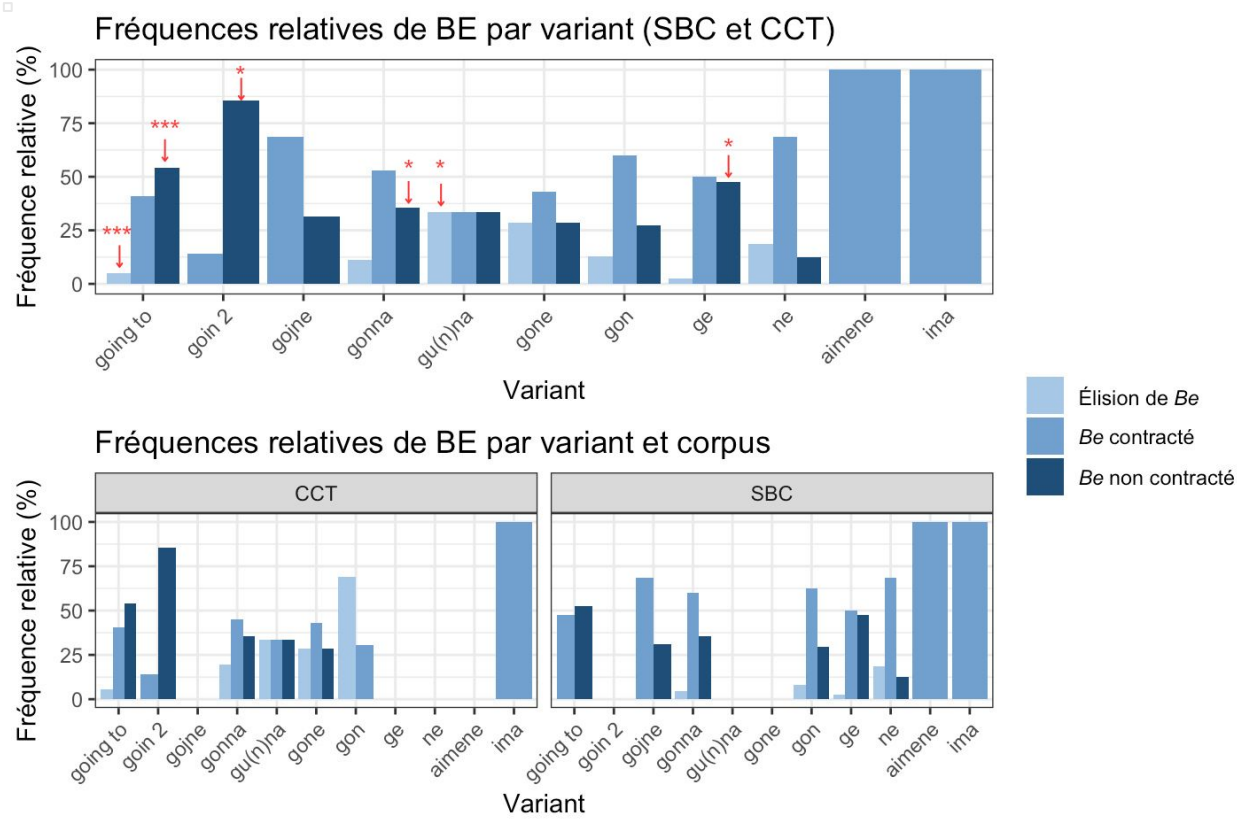


Figure 3.8 – Présence et forme de BE *par variant dans les 2 corpus (en %)*

Les résultats de la Figure 3.8 suggèrent que les différents variants présentent des comportements morphosyntaxiques distincts. Bien que *BE* soit majoritairement présent dans les deux corpus, certains schémas semblent émerger en fonction du variant.

Tout d'abord, les résultats pour les variants *ima* et *imena* ne sont à nouveau pas surprenants. L'hypercontraction impose une présence de *BE* conjugué et contracté, comme dans *I'm*. Toutes les occurrences de ces variants présentent donc ce trait.

De tous les variants, *going to* est celui qui présente le plus de formes pleines, et dans la plus grande proportion (plus de 50% des formes de *going to*, dans chacun des corpus). Cela est en accord avec le fait qu'il s'agisse de la forme la moins réduite de tous les variants ; que son corrélat *BE* soit également non contracté peut aller de pair avec l'harmonie syntaxique et phonétique de l'énoncé. Le variant *goin 2* présente des résultats intéressants, avec une très grande proportion de formes de *BE* non contracté (plus de 80%), ce qui pourrait paraître étonnant étant donné le caractère innovant de la typographie. Ces résultats montrent alors qu'une réduction purement typographique ne va pas forcément de pair avec une réduction morpho-phonologique.

Contrairement à *going to*, *gonna* montre une très claire préférence pour une forme de *BE* contracté, et ce d'autant plus dans le SBC. Les formes contractées restent les formes les plus fréquentes au total, même si le CCT présente un peu plus de *BE* non contractés que de *BE* contractés au total. En outre, *gonna* présente plus de formes élidées de *BE* que *going to*. Un exemple issu du CCT montre bien la différence de traitement entre *going to* et *gonna* concernant *BE*, et ce chez un même locuteur, suggérant que cette différence n'est pas sociolinguistique, mais plutôt affiliée aux formes en elles-mêmes :

> *(53) I'm anxious to watch Blue Planet 2 bc I know <u>they</u> **Ø gonna** show us all the pollution and climate change effects and <u>it</u>**'s going to** be sad af.*
>
> (CCT)

Cet exemple, particulièrement intéressant, montre à la fois la présence de *gonna* et de *going to*, avec l'absence de *BE* pour *gonna* et un *BE* contracté pour *going to*.

Toujours concernant l'élision de *BE*, la proportion de formes élidées est plus élevée chez les variants les plus radicalement contractés, tels que *gon* et ses réalisations phonétiques ou les monosyllabes [gə] et [nə]. Labov (1969 : 731), dans une étude menée sur une population afro-américaine, observe que l'élision et la contraction de *BE* sont particulièrement fréquentes avant *gonna*. Dans nos corpus, si l'on constate une proportion non négligeable d'élision de *BE* avec *gonna*, cette proportion est encore plus élevée pour d'autres variants tels que *gon* ou *ne*. Plus le degré de contraction s'intensifie, plus la probabilité d'absence de *BE* augmente, ce qui suggère un processus d'auxiliation et de grammaticalisation de certaines formes au sein de ce paradigme. Dans le SBC, [gɒn] – contrairement à [gən] et [gəm] – apparaît systématiquement sans *BE*, un schéma que l'on retrouve également dans le CCT, où la majorité des occurrences de *gon*(') s'accompagnent elles aussi de l'élision de *BE* :

*(54) Who you **gon** [gɒn] trounce on?*

(SB024: 194)

*(55) We all **gon** drown*

(CCT)

Ce variant, forme plus contractée encore que *gonna*, semble tendre vers un processus d'auxiliation et constitue, sur ce point, celui qui se rapproche le plus du fonctionnement typique d'un auxiliaire au sein du paradigme à l'étude.

Dans son étude, Labov montre que le choix du sujet influence grandement la contraction ou l'élision de *BE* : « In every case, the percentages of deleted and contracted forms are greater when a pronoun precedes » (Labov, 1969 : 730). Nous avons souhaité tester si cela était également le cas pour nos données. Dans notre jeu de données, la présence d'un sujet de troisième personne (qui n'est pas un pronom) augmente effectivement les chances d'avoir *BE* sous une forme non contractée : cette forme représente 75,3 % des occurrences avec ces sujets ou des sujets catégorisés « Other », quand *BE* non contracté représente 25,3% des occurrences avec des pronoms personnels sujets. De même, ces dernières comptent 65,3% de *BE* contractés (et près de 10% d'élision), contre 17,9% pour les autres sujets (avec 6,7% d'élision). Un test de Chi^2 a permis de confirmer cela ($p < 0.002$ ***). Ainsi, les pronoms personnels sujets facilitent bien la présence d'un *BE* plus contracté, voire absent. Hanique & Ernestus (2012 : 9) avancent une hypothèse intéressante sur les réductions, qui pourrait s'appliquer à ce cas : « An explanation may be that all words belonging to highly frequent paradigms can be retrieved more easily and quickly, resulting in more reduced pronunciations. » En ce sens, des pronoms personnels, plus fréquents dans une très grande variété de structures, mais aussi plus fréquents en général avec *going to/gonna* que des sujets de troisième personnes plus précis, favorisent la réduction en général – celle de *BE*, mais également celle des variants.

5.3. Présence de la négation

La présence de négation a également pu être testée sur notre corpus. En effet, en plus d'être dans l'environnement syntaxique proche des variants, la forme de la négation constitue un des critères à tester pour savoir si une forme est auxiliarisée ou non. Les auxiliaires en anglais portent la marque de la négation verbale, et peuvent même être contractés avec la négation sous une forme enclitique. Dans notre étude, nous avons rassemblé dans ce test à la fois la présence

d'adverbes de négation (*not, never*) et la présence de négation sur un plan nominal, lorsque la négation portait sur le sujet de l'énoncé avec *BE going to/gonna* (*Nothing's gonna…* par exemple). L'ajout de la négation à un plan nominal permet de tester également l'association entre *BE going to/gonna* et la négation à un niveau sémantique. La Figure 3.9 présente les proportions de la négation par corpus, ainsi que le taux global de négation pour chaque corpus. Nous ne montrons que les variants pour lesquels la présence de négation est attestée dans le corpus.

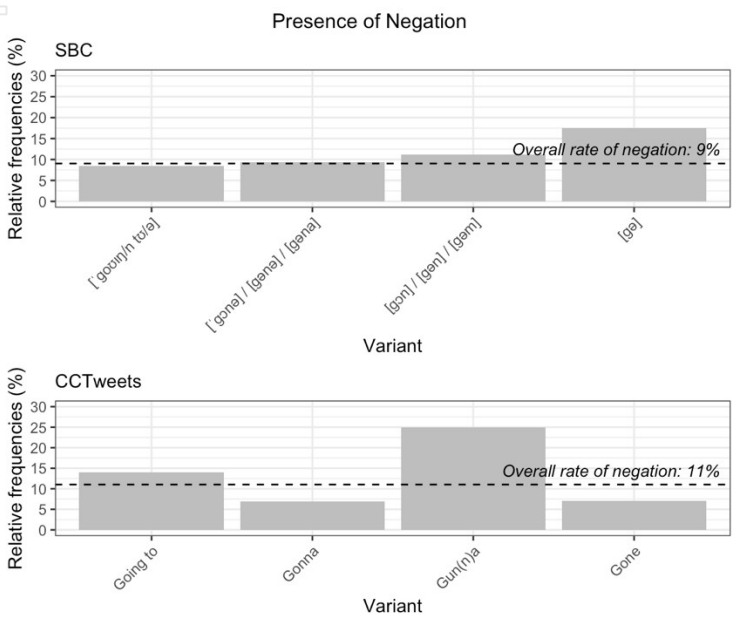


Figure 3.9 – Présence de négation par variant dans les deux corpus (en %)

Le corpus présente peu de négations : environ 10% de toutes les occurrences sont négatives. Si des variants au sein du paradigme se comportaient comme des auxiliaires au niveau (morpho-)syntaxique vis-à-vis de la négation, nous pourrions nous attendre à trouver des structures telles que : *Sujet [variant] not*, voire *Sujet [variant]'nt*, comme *She gonna not* ou **She gonna'nt*. Toutefois, aucune de ces formes ne se retrouve dans nos données, avec la négation sur *going to/gonna* directement.

Il faut souligner que les résultats pour le test de la présence de négation ne révèlent pas de tendance stable commune à l'ensemble des variants, mais mettent plutôt en évidence une différence entre les deux corpus : de manière générale, la négation est plus fréquente dans le corpus Twitter, où elle représente 11 % de l'ensemble des occurrences du paradigme *BE going to/gonna*, contre 9 % dans le SBC. Bien que les fréquences absolues restent relativement faibles, les données du SBC font apparaître une tendance notable : plus le variant est phonologiquement

réduit, plus il a de chances d'apparaître avec une négation. Cette tendance n'est pas observée dans le CCT, où aucune corrélation n'émerge entre contraction et négation.

Une observation particulièrement notable concerne l'hypercontraction *Ima* qui n'apparaît jamais en combinaison avec une négation. Ce résultat est morphosyntaxiquement peu surprenant, puisque la position naturelle de la négation en anglais se situe entre *'m* et le variant. Or, la forme hypercontractée ne permet pas l'insertion d'une telle négation (**Imnota*, **Imnta*). Si l'auxiliation était complète, on pourrait s'attendre à ce que la négation suive *ima*, comme *ima not*. Toutefois, de telles formes ne sont pas attestées dans nos corpus non plus.

Ainsi, le critère de la négation, s'il présente de légères tendances intéressantes, ne semble pas être un critère productif pour le paradigme à l'étude, et ne permet pas de confirmer l'hypothèse d'une auxiliation totale d'un ou de plusieurs des variants du paradigme.

5.4. Temps, diathèses, et aspects

Lors de l'analyse des corpus, nous nous sommes également intéressée au temps et à l'aspect qui pouvaient être présents avec *BE going to/gonna*. En général dans notre corpus, le temps utilisé est le présent – temps visible sur la conjugaison de *BE.* Cependant, nous pouvons remarquer quelques tendances pour les occurrences présentant du prétérit, et/ou un aspect BE + V-*ing* ajouté à la suite de *BE going to/gonna*.

Le corpus compte un peu moins de 10% (9,1%) d'occurrences au prétérit (201 au prétérit ; 2006 au présent). Ces énoncés au prétérit sont en général plus présents dans le SBC que dans le CCT : 17% des occurrences du SBC sont au prétérit, contre 3,8% pour le CCT.[48]

De manière non surprenante, il existe une forte association entre certains variants et la présence ou l'absence de *BE*, comme confirmé par un test de Chi^2 ($p<0.001$ ***). En effet, tous les variants ne peuvent pas exister au prétérit : c'est le cas tout particulièrement de *aimene* et *ima*, qui nécessitent *BE* au présent pour exister (aucune occurrence de **Iwasa* ou **Iwa* n'est présente dans le corpus par exemple). En revanche, les résidus du test révèlent un variant particulièrement présent avec *BE* au prétérit : *ge*. 30% des occurrences de ce variant sont au prétérit (12/40 occurrences). Nous en donnons ici un exemple :

*(56) what was I [**gə**] say…*

[48] Nous n'avons ici pas tenu compte des cas où -ED à une valeur d'irréel, ces cas ne représentant que six occurrences dans la totalité des données.

(SBC001 : 293)

Une hypothèse pourrait expliquer la forte présence du prétérit avec *ge* : dans ces occurrences-là, ce qui importe n'est pas tant le rapport au futur dans le passé, mais plutôt l'intention passée. Ainsi, en contractant beaucoup le variant de *going to/gonna*, l'élément mis en relief est *was/were*. L'autre élément mis en valeur est également le verbe lexical associé au variant ; un nombre non-négligeable de *ge* au prétérit se trouve d'ailleurs avec les verbes de parole *say* et *tell*.

Les occurrences au prétérit ont un impact sur la syntaxe de l'énoncé : par exemple, l'élision de *BE* n'est pas possible. Aucune occurrence ne peut combiner un prétérit et une absence de *BE*, puisque l'interlocuteur·rice aurait alors du mal à comprendre que l'énoncé fait référence à une intention ou inférence repérée par rapport à un moment passé. Le jeu de données ne comprend pas non plus de contraction de *was* ou *were*, à l'exception de la contraction avec l'adverbe de négation *not*.

Au niveau de l'aspect, le corpus compte très peu d'occurrences avec l'aspect *BE* V-*ing* : 39 occurrences. Nous notons également plusieurs occurrences qui ont un aspect lexical, sous la forme de verbes inchoatifs, continuatifs ou terminatifs : *start* V-*ing* (n = 13), *keep* V-*ing* (n = 12) et *stop* V-*ing* (n = 3).

Dans Azorin & Lansari (2025), nous montrons que lorsque *BE* V-*ing* suit *gonna* – l'étude n'ayant pas été faite sur d'autres variants – le progressif peut être utilisé pour encoder de l'hyper-assertivité, qui peut concerner aussi bien l'intention que l'inférence. Dans notre corpus, les occurrences en *BE* V-*ing* sont toutes associées à de l'inférence ou à un plan :

(57) This semester's ***gonna be exhausting***

(58) if y'all don't start taking climate change seriously, we're <u>really</u> ***going to be living*** *underwater in the year 3000*

(CCT)

*(59) This morning we're [****gəm****]* ***be looking*** *in the book of Exodus*

(SBC032 : 1)

Dans ces cas-là, les résultats d'Azorin & Lansari (2025) montrent que l'hyper-assertivité va de pair avec un désengagement de la part de l'énonciateur·rice : la situation est présentée comme étant déjà déterminée en raison de contraintes antérieures et indépendantes de

l'énonciateur·rice. Dans l'exemple (58), le pronom personnel *we,* pourtant animé, présente une agentivité nulle. Le locuteur, un pasteur, présente la situation comme indépendante de sa volonté – alors que c'est pourtant lui qui a préparé le sermon et la lecture – car la situation est déjà prévue. Avec *BE* + V-*ING*, il présente la situation comme inévitable ; il n'a pas le choix. Notons que dans l'exemple (58) l'hyper-assertivité est renforcée par la présence d'un adverbe d'intensité, *really*, qui renforce le caractère certain et immuable de la R/P avancée. L'aspect progressif semble ainsi jouer un rôle plus abstrait et subjectif (Celle & Smith, 2010) : il fonctionnerait comme une stratégie énonciative, permettant à l'énonciateur·rice de se dédouaner en s'appuyant sur des faits prétendument indépendants de son contrôle.

En outre, la présence du progressif après *going to* et d'autres variants confirme bien qu'il n'y a plus de progressif sémantiquement parlant dans la forme verbale *going to*, et encore moins dans les variants où (*BE*) -*ING* a morphologiquement disparu : pour exprimer un aspect progressif, nous avons besoin d'ajouter un autre verbe lexical, *going to/gonna* exprimant alors uniquement la référence au futur.

Enfin, plusieurs occurrences de notre corpus sont à la diathèse passive : 54 occurrences (2,5% des corpus). En s'intéressant de plus près au sémantisme associé à ces énoncés, nous remarquons que la majorité des occurrences fait référence à des situations déjà prévues, et hors du contrôle du sujet : c'est le cas de 83,4% des occurrences (55,6% sont de l'inférence, et 27,8% font référence à un plan en marche). Si nous détaillerons dans la Section 6 les caractéristiques de chaque catégorie sémantique, nous nous autorisons ici une digression pour discuter de cela en lien avec le passif. Analysons les deux exemples suivants :

(60) The current path or another is ***going to be chosen****. I knew that too. I don't know how, but I did.* → **inférence**

(CCT)

(61) that is ***[gojnə] be handed*** *out to the Coordinating Council* <u>*this Thursday*</u> → **plan**

(SBC026 : 921)

Le dernier exemple (61) fait clairement référence à un plan : l'énonciateur·rice mentionne une référence temporelle (*this Thursday*), et présente la situation comme déjà résolue avec le passif : plus aucune action n'est nécessaire, puisqu'il semble déjà prévu que « *that* » soit géré par le conseil de coordination. Un énoncé à l'actif (*The Coordinating Council is going to handle that this Thursday*) rendrait le conseil plus agentif et, par là-même, plus à même de refuser ce qu'on

demande de lui. Le passif sans mention de l'agent permet de présenter la situation comme immuable, gravée dans le marbre.

Nous observons une situation similaire avec l'exemple (60) : le passif permet d'ajouter une nuance sémantique à l'énoncé. L'énonciateur·rice subit la situation (*I knew that too*), et le passif renforce une sorte de destinée qui choisit pour elle·lui un chemin. Le passif n'a pas d'agent : il est donc impossible pour qui que ce soit de changer la situation. Avec le passif, l'engrenage semble pleinement en marche. Ces premières remarques seraient à tester sur un corpus plus large, pour voir si cet effet de sens est véritablement liée à la présence du passif ou bien plutôt à l'absence d'un agent clair.

5.5. Position au niveau syntaxique

BE going to/gonna peut apparaître à différents niveaux de la chaîne syntaxique, dans une proposition principale comme dans une proposition subordonnée. Nous avons donc annoté chaque occurrence afin d'examiner si elle se produit dans une proposition principale (M pour Main clause) ou dans une proposition subordonnée (S pour Subordinate clause). Si elle se situe dans une proposition subordonnée, une colonne « IfSub » a été créée pour décrire le type de proposition subordonnée (nominale, adjectivale, ou adverbiale et, s'il s'agit d'une adverbiale, quel type). Dans ses travaux, Tagliamonte (2013 : 149) note que *going to* – pas en tant que variant du paradigme, mais bien le paradigme entier, même si elle n'analyse pas forcément d'autres formes – est particulièrement enclin à se retrouver dans des propositions subordonnées. Elle donne pour exemple le fait que la première occurrence constatée de *going to* grammaticalisé, relevée par Danchev & Kytö (1994), se trouve être dans une proposition subordonnée. Toutefois, comme mentionné dans le Chapitre 1, cette première occurrence est aujourd'hui discutée et contestée. Néanmoins, existe-t-il une forte proportion de propositions subordonnées avec *going to* ou des variants particuliers du paradigme dans nos corpus ?

La plupart des propositions dans lesquelles se trouve un variant de *BE going to/gonna* est une proposition principale (1757 occurrences). Néanmoins, 20,3% des occurrences se situent dans des propositions subordonnées (n = 450), ce qui n'est pas négligeable. Nous allons ici nous intéresser au paradigme entier en relation avec la subordination, et les types de subordination, car il n'existe pas de corrélation spécifique dans notre corpus entre certains variants et la présence de ces variants dans une subordonnée (Chi^2 non-significatif ; $p = 0.3$). Szmrecsanyi (2003 : 308-309) note que *BE going to*, parce que le variant est plus long et complexe, pourrait être plus fréquent dans des structures syntaxiques également complexes. Il

compare cela à *WILL*, et particulièrement *'ll*, qui, dans ses corpus, est privilégié dans des structures syntaxiques plus simples et plus courtes. Si nous ne comparons pas nos données avec *WILL*, il est intéressant de remarquer que nos corpus ne présentent pas de corrélation entre la longueur du variant et la longueur/complexité syntaxique de l'énoncé. Toutefois, le fait que tous les variants apparaissent également dans des contextes syntaxiquement complexes suggère que ces formes sont pleinement grammaticalisées : leur emploi dans des subordonnées, qui constituent des environnements plus intégrés et complexes que des propositions indépendantes, illustre bien ce degré de grammaticalisation.

Lorsque *BE going/gonna* se situe dans une proposition subordonnée, les formes se retrouvent principalement dans des propositions nominales (n = 296) ou adverbiales (n = 101). Nous observons en particulier la présence de *BE going to/gonna* dans des structures en protase/apodose. Même si Leech (2004) indique que ce type d'énoncé est plus fréquent avec *WILL*, nous trouvons en réalité un grand nombre de structures conditionnelles, où *BE going to/gonna* peut être dans la protase (*if P*) comme dans l'apodose (*then Q*). Selon Leech, pour que cela soit possible en apodose, il faut alors que des conditions de validation de la R/P soient déjà présentes dans la situation d'énonciation. Il donne l'exemple (22) : « *We're going to find ourselves in difficulty (Q) / if we go on like this (P)*. » Est-ce également le cas dans les corpus étudiés ?

Nos deux corpus présentent un grand nombre de propositions avec une structure conditionnelle, que ce soit dans la proposition subordonnée avec *BE going to/gonna* ; ou bien *BE going to/gonna* se trouve dans la proposition principale, et est accompagnée d'une proposition subordonnée de condition. 65 occurrences présentent un variant dans la protase (la proposition subordonnée, généralement en *if*) – nous nommons ce type d'occurrence C1 –, et 79 présentent un variant dans l'apodose (la conséquence d'une proposition subordonnée de condition) – nous nommons ce type d'occurrence C2. À première vue, il semble donc que la présence d'un variant ne bloque d'aucune manière la possibilité d'avoir des structures conditionnelles C2, puisqu'on les retrouve même davantage au sein des subordonnées conditionnelles que dans la conséquence de celles-ci (C1). En analysant un peu plus loin ces occurrences de C2, nous remarquons qu'elles appartiennent presque toutes à la catégorie sémantique « inférence » (73.4%). La Figure 3.10 ci-dessous présente les valeurs brutes et ratio de C1 et C2, en fonction des quatre catégories sémantiques que nous développerons dans la section 6.

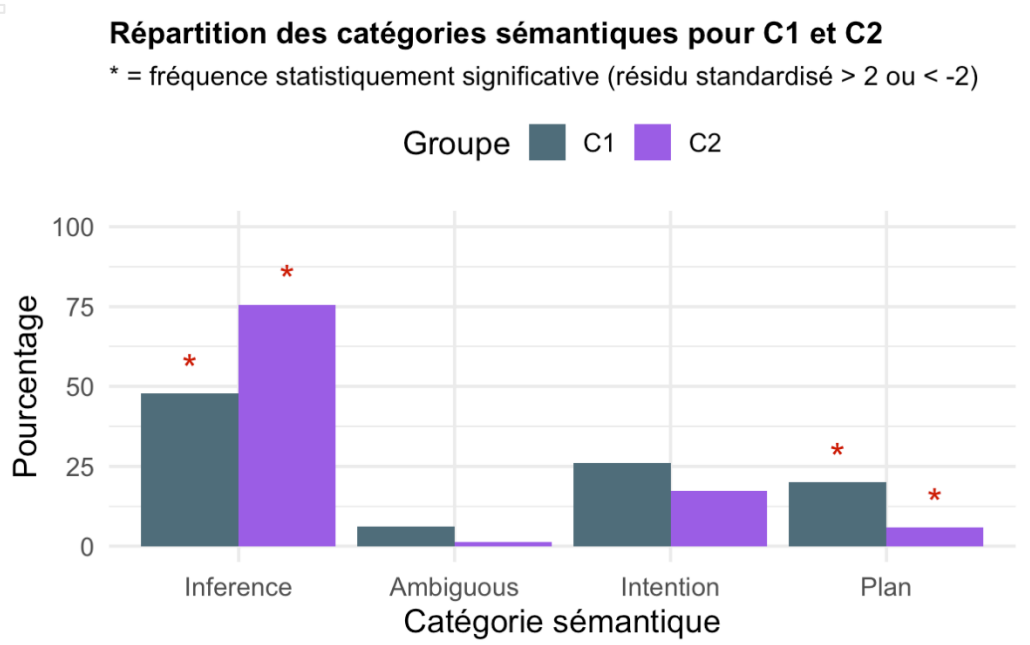


Figure 3.10 – Répartition des catégories sémantiques pour C1 et C2, avec significativité

La différence est statistiquement significative entre les groupes C1 et C2 et la catégorie sémantique ($p<0,001$). Sur la figure sont représentés les résidus standardisés du test de Chi^2 d'une valeur >2 ou < -2, montrant que ces fréquences dévient considérablement par rapport à une distribution aléatoire. Nous remarquons que l'inférence est également bien plus fréquente pour C2 que pour C1 et qu'en général les énoncés conditionnels impliquent de l'inférence pour *BE going to/gonna*. Ces éléments concordent bien avec l'étude de Perez (1990), qui rappelle que la condition nécessaire pour avoir une structure conditionnelle avec *BE going to/gonna* est que la R/P dont on parle soit déjà enclenchée, et qu'il ne serait donc pas possible de faire autrement (renvoyant alors à l'idée d'inférence). Cela explique pourquoi l'inférence est particulièrement fréquente avec les structures conditionnelles impliquant *BE going to/gonna* :

*(62) If you're [**gən**] sit there and read, you need light. (C1)*

(SBC034 : 478)

*(63) We're **going to** keep having stronger storms more often if we don't get global warming under control but whatever I guess.... (C2)*

(CCT)

Dans l'exemple (62) comme dans l'exemple (63), l'idée de préconstruction est présente. Dans l'exemple (62), la locutrice semble partir du principe que l'homme à qui elle parle ne va pas bouger de son siège. Ainsi, la lumière est la conséquence logique et – pour elle – nécessaire à la situation. Pour pouvoir prononcer cet énoncé, l'homme est déjà assis à cet endroit

probablement sombre avant même que l'énoncé soit prononcé – ou alors il a annoncé que c'est ce qu'il allait faire, et qu'il n'y avait pas d'autres options possibles. Nous sommes bien dans le cadre défini par Perez : la R/P est déjà préconstruite. Finalement, la situation est similaire dans l'exemple (63), mais le futur n'est pas aussi imminent. La situation envisagée reste hypothétique, mais l'utilisateur·rice la présente comme immuable si la R/P en *if* n'est pas validée. Pour elle·lui, la R/P est déjà enclenchée et, à moins de la validation de la subordonnée C2, alors la conséquence est inévitable. La présence, dans la situation d'énonciation, des éléments permettant la validation de la R/P justifie l'utilisation de *BE going to/gonna* dans ces conditionnelles, et rajoute même un caractère d'inévitabilité à ces occurrences, expliquant pourquoi une grande majorité sont associées à un sémantisme de l'inférence ou du plan en marche.

Enfin, l'analyse des types de propositions et des types de subordonnées révèle un autre élément : l'association entre le paradigme *BE going to/gonna* et des verbes cognitifs (*think, know, guess, ask*, etc.) :

> *(64) Wait you know how they're **gonna** build stuff on mars to turn the co2 into o2? Why can't we build them here to help combat global warming? @BillNye #sciencequestion*
>
> *(65) Y'all scared of global warming? How did y'all think the world was **gonna** end doe?*
>
> *(66) In light of the brutal weather around the world this summer, I want to be relieved that NC temps are like 10-15°F cooler going into August than they were a month ago, but I also have a feeling climate change is **gonna** make it up on the back end with hurricane season.*
>
> (CCT)

Ces trois exemples montrent la présence de verbes cognitifs, mais également la différence d'assertivité qui peut exister malgré leur présence : (63), avec *know*, révèle une forte assertion de la R/P, quand *think* et *have a feeling* apportent une valeur épistémique de probabilité modérée à la situation.

Sur 296 propositions nominales incluant *BE going to/gonna*, 160 comportent un verbe cognitif qui introduit la subordonnée, soit plus de 50% des occurrences (54%). Cette proportion montre la place qu'ont ces verbes cognitifs dans leur association avec un variant du paradigme. Pour autant, il n'existe pas d'association spécifique entre un ou plusieurs variants et ce phénomène : tous les variants peuvent avoir le support d'un verbe cognitif dans nos corpus. Ces

verbes cognitifs servent généralement à montrer une appréciation épistémique d'une situation, et peuvent être en collocation avec des adverbes d'(in)certitude. Les verbes cognitifs peuvent à la fois atténuer la prédiction faite avec *BE going to/gonna*, tout en renforçant et mettant l'accent sur la place de la subjectivité et le rôle de l'énonciateur·rice.

6. Expliquer la variation : critères sémantico-pragmatiques

Si nous nous sommes d'abord intéressée à des critères morphologiques et syntaxiques, il nous paraît essentiel d'envisager les variants sous un angle sémantico-pragmatique : existe-t-il des différences de sens ou des nuances de sens différentes entre les différents variants de *BE going to/gonna* dans nos corpus ?

6.1. Intention *vs*. inférence

Traditionnellement dans la littérature, *BE going to/gonna* dit la prédiction, soit basée sur l'intention (ici, celle du sujet syntaxique est prise en compte dans notre étude), soit sur des causes externes (des signes présents dans la situation d'énonciation permettent d'établir la prédiction) (Palmer, 1985). Dans le second cas, on parle dans le cadre de la TOE d'inférence (Celle & Lansari, 2009 ; Lansari, 2009) : l'énonciateur·rice à l'origine de l'occurrence s'appuie sur des preuves dans la situation d'énonciation, des « signes » (Brisard, 2001), pour en déduire une situation future. Toutefois, certain·es auteur·rices montrent que cette division entre intention et inférence ne convient pas toujours, et qu'il faudrait peut-être plutôt envisager ces éléments comme les deux pôles d'un continuum (notamment Bybee *et al.*, 1994). En outre, la différence majeure qui s'opère entre *BE going to* et *WILL* – en tant qu'ils disent tous les deux un évènement futur – est la notion de préconstruction, absente chez *WILL*. Dans les énoncés avec *BE going to/*gonna, la validation de la R/P est présentée comme déjà acquise.

Dans notre catégorisation sémantique des occurrences du corpus, nous avons alors décidé d'ajouter une troisième catégorie pour distinguer les valeurs de *BE going to/gonna* : intention, inférence, et futur programmé (« plan ») – à cela s'ajoute une catégorie « Ambigu », qui regroupe les occurrences où les critères ne nous permettaient pas correctement de décider d'une catégorie en particulier. Ce futur programmé fait référence à un plan, sans qu'il y ait d'inférence apparente, car les signes ne sont pas présents à T0 selon l'énonciateur·rice. Cependant, un futur programmé fait bien référence, comme l'inférence, à une situation future

présentée comme inévitable. La prédiction inclut à la fois l'intention, l'inférence et le futur programmé, mais il s'agit en réalité de prédictions très différentes à T0. Dans les trois cas, la relation prédicative est vue comme préconstruite, mais la source de cette préconstruction n'est pas la même : l'inférence est basée sur ce que l'énonciateur·rice voit ou imagine à T0, des indices situationnels ou contextuels objectivables ; l'intention est basée sur un critère purement cognitif : ce que le sujet affirme à T0 et le sujet est donc la source de la préconstruction ; tandis que le futur programmé est antérieur à T0, et ce programme, à T0, n'est alors plus relié à un sujet.

Cette distinction fait donc également appel à la question de l'agentivité du sujet. Dans le cadre de l'inférence, le sujet n'est pas agentif : il subit l'action. Pour l'intention, le phénomène est inverse : le sujet est acteur·rice de la R/P et décide de sa validation ou non-validation. En ce qui concerne le futur programmé, le contrôle semble également extérieur au sujet, ou du moins est présenté comme tel. Il est plus difficile de savoir quelle est la réelle part d'agentivité dans ce type de futur, à moins de poser directement la question au sujet : « souhaite(s)-tu/-t-iel faire cela ? ». On peut même penser à une agentivité nulle : la question de l'agentivité serait alors un non-critère pour le futur programmé. Cette question peut se poser pour des occurrences telles que (67) et (68), notamment en raison de la présence de sujets non animés :

*(67) Is <u>there</u> **[gənə]** be the other person?*

(SBC008 : 1172)

*(68) *5 min later* Yea <u>it</u>'s **gonna** be 90° this weekend*

(CCT)

La question de l'agentivité ainsi que l'absence de signes sont les paramètres principaux qui ont fait naître cette catégorie de futur programmé, qui nous a semblé nécessaire pour bon nombre d'occurrences de notre corpus.

- **Présentation de la méthodologie d'analyse**

Les trois catégories choisies méritent d'être définies. Par intention, nous entendons une décision consciente d'un agent – souvent l'énonciateur·rice (*I*), mais pas toujours, qui exprime à voix haute l'intention de cet agent. Par inférence, nous comprenons une occurrence basée sur une prédiction fondée sur des signes visuels ou des connaissances partagées. Rappelons que l'inférence est à relier à la catégorie plus large de l'évidentialité (cf. Chapitre 1) et, dans notre

catégorie « inférence », nous rassemblons plusieurs types d'inférence. Nous reprenons ici les termes d'Aikhenvald (2004) lorsqu'elle distingue une inférence directe d'une inférence indirecte. Les inférences sont comprises comme une prédiction qui repose sur un raisonnement de l'énonciateur·rice : ce raisonnement peut être fondé sur des preuves visuelles (inférence directe), comme des connaissances partagées, des hypothèses (inférence indirecte). Notre catégorisation regroupe ces deux types d'inférence, rassemblées par la notion d'évidentialité : « Evidentiality is a grammatical category that has source of information as its primary meaning – whether the narrator actually saw what is being described, or made inferences about it based on some evidence, or was told about it » (Aikhenvald, 2006 : 320). Enfin, le « futur programmé » renvoie à l'idée d'un plan déjà défini en antériorité de T0 – contrairement à l'intention et, très souvent, à l'inférence. L'évidentialité reste importante dans cette catégorie sémantique, mais il ne s'agit plus d'inférence : l'énonciateur·rice ne s'appuie plus sur des signes, direct ou indirects, pour formuler son énoncé. La source de l'information est autre : elle se situe en dehors du raisonnement personnel de l'énonciateur·rice et acquiert un statut d'autorité externe. L'énoncé est ainsi fondé sur une information programmée ou institutionnalisée (par exemple, une date d'anniversaire, un agenda officiel, une annonce météorologique, une injonction hiérarchique) et revêt, de ce fait, une valeur de certitude extrinsèque, presque absolue. Cette catégorie sémantique a été ajoutée au début de notre analyse sémantico-pragmatique des occurrences du corpus car il est apparu que certains énoncés ne semblaient pas véritablement appartenir à la catégorie traditionnelle d'« inférence », comme si un nouveau sens émergeait pour certaines occurrences de nos corpus. Aussi, contrairement à l'intention, le futur programmé envisage généralement une situation futur avec une temporalité moins immédiate que les occurrences d'intention.

L'analyse sémantico-pragmatique des occurrences s'est d'abord construite de façon intuitive, par une attention précise à l'environnement syntaxique et au contexte d'énonciation des occurrences. Nous avons pris en compte le contexte large des occurrences pour déterminer la catégorie sémantique : le co-texte immédiat mais aussi, lorsque cela était possible, le contexte de communication et, pour les enregistrements, les relations entre les interlocuteur·rices, leurs métiers, etc. Ce classement des occurrences par interprétation sémantico-pragmatique s'est fait en s'appuyant sur les définitions générales trouvées dans la littérature des notions de temporalité, d'agentivité, d'intention, d'inférence et d'évidentialité, notamment dans les travaux de Wekker (1976), Palmer (1979), Bybee *et al*., (1994), Nicolle (1997), Brisard (2001), Leech (2004), Aikhenvald (2006) et Lansari (2009). Les cas plus épineux sont soit classés dans

la catégorie « ambiguë », lorsqu'il était impossible de trancher, soit ils font l'objet d'une discussion plus longue dans les sections qui suivent.

Nous ne discuterons pas outre mesure des cas catégorisés « ambigus » (n = 98, 4,4% des occurrences) dans ce tapuscrit, faute de place, cependant nous tenons à présenter quelques exemples qui ont été catégorisés comme tels :

*(69) I'm not [ˈ**goʊɪŋ tu]** say the rest of the things I had in mind to say*

(SBC020 : 1178)

*(70) And it was supposed to be Mom; X and Y. And I was **[gənə]** sit down and talk with them and split*

(SBC006 : 341)

*(71) you have to buy it if it's **[gəna]** …*

(SBC042 : 816)

(72) My GF and I were going to carve jackolanterns tonight . We postponed it due to the fact that it's too warm outside ... #ClimateChange

(73) Mr S is gonna live on a boat

(CCT)

Dans l'exemple (71), la locutrice est coupée dans sa phrase et ne la poursuit pas plus loin dans la conversation. Cet exemple est catégorisé « ambigu » car nous n'avons pas assez d'indices situationnels et contextuels pour savoir à quoi *gonna* fait référence. Dans l'exemple (70), la présence du passé rend floue la frontière entre intention et plan. En effet, au présent, il semblerait que nous puissions facilement trancher et catégoriser cet énoncé comme de l'intention : *I am gonna sit down and talk with them*. Seulement, le passé peut faire penser à un futur programmé (ici dans le passé) : c'était ce que l'énonciatrice avait prévu de faire. Par cette paraphrase, nous estimons que nous sommes véritablement à la frontière entre intention et plan, et nous avons donc classé cette occurrence comme ambiguë. (69) a également été catégorisé comme tel car deux lectures semblent possibles et plausibles : d'un côté, l'énoncé fait référence à un plan qui a été abandonné, ou suspendu (donc un futur programmé) ; d'un autre, il pourrait être l'expression d'une intention immédiate. Un adverbe nous permettrait de mieux comprendre le sens de cet énoncé : un adverbe de certitude pourrait nous faire pencher pour l'intention (*surely* par exemple), quand un adverbe temporel pourrait faire penser à un futur programmé.

Pour finir, l'exemple (73), issu de Twitter, expose un des problèmes du CCT pour correctement catégoriser les occurrences : l'absence parfois cruellement manquante de contexte. L'énoncé seul correspond à une phrase inscrite dans la biographie d'un·e utilisateur·rice. La phrase en elle-même est sémantiquement ambigüe :

- elle pourrait être classée comme intention, si Mr S parle de lui-même ou s'il s'agit d'une intention rapportée ;
- l'occurrence pourrait rapporter un futur planifié, une décision externe à Mr S, mais qui s'applique à lui ;
- il pourrait s'agir d'une inférence si le·a locuteur·rice ironise ou commente une situation connue.

Sans plus d'information, il est donc impossible de faire un choix sur ce type d'occurrence : le·a chercheur·euse fait donc parfois face à un manque cruel d'information dans un corpus Twitter. Ce problème est néanmoins beaucoup moins fréquent à l'oral, où nous avons connaissance de contextes plus larges.

À partir des interprétations sémantico-pragmatiques, la Figure 3.11 présente la distribution des catégories sémantiques en fonction des variants sous forme de carte proportionnelle ; des Figures plus précises pour chaque catégorie sémantique sont présentées dans chaque sous-section.

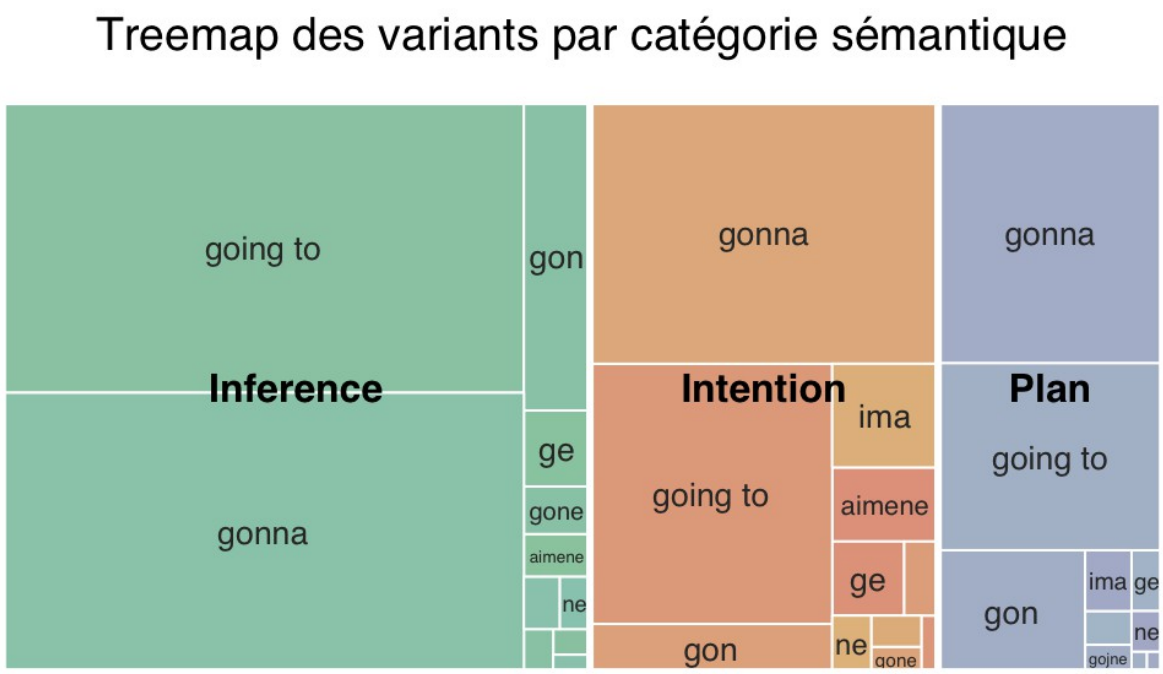


Figure 3.11 – Carte proportionnelle (treemap) des catégories sémantiques en fonction des variants

La catégorie « inférence » est la plus fréquente dans nos corpus (n = 1068 ; 48.4% des occurrences), suivie de l'intention (n = 633 ; 28.7%), puis du futur programmé, intitulé « Plan » dans notre jeu de données (n = 408 ; 18.5%).

Si nous avons ici gardé des catégories claires et distinctes au niveau sémantique, la fin de chaque sous-section discute au contraire d'exemples difficiles à catégoriser, car ils se situent justement entre deux sections, dans ce gradient sémantique. Chaque sous-section est organisée de la manière suivante : présentation d'un ou plusieurs exemples prototypiques, visualisation de la catégorie sémantique par variant, discussions d'éléments importants pour la catégorisation, discussions de cas plus complexes.

- **Intention**

L'intention est la seconde catégorie la plus fréquente dans notre jeu de données. Elle fait appel à une forte présence du sujet, qui est souvent l'énonciateur·rice (sujet *I* alors). Il n'est d'ailleurs pas étonnant de remarquer que l'intention est plus fréquente dans le SBC que dans le CCT, le contexte interactionnel favorisant l'expression de l'intention, comme le montre la Figure 3.12 :

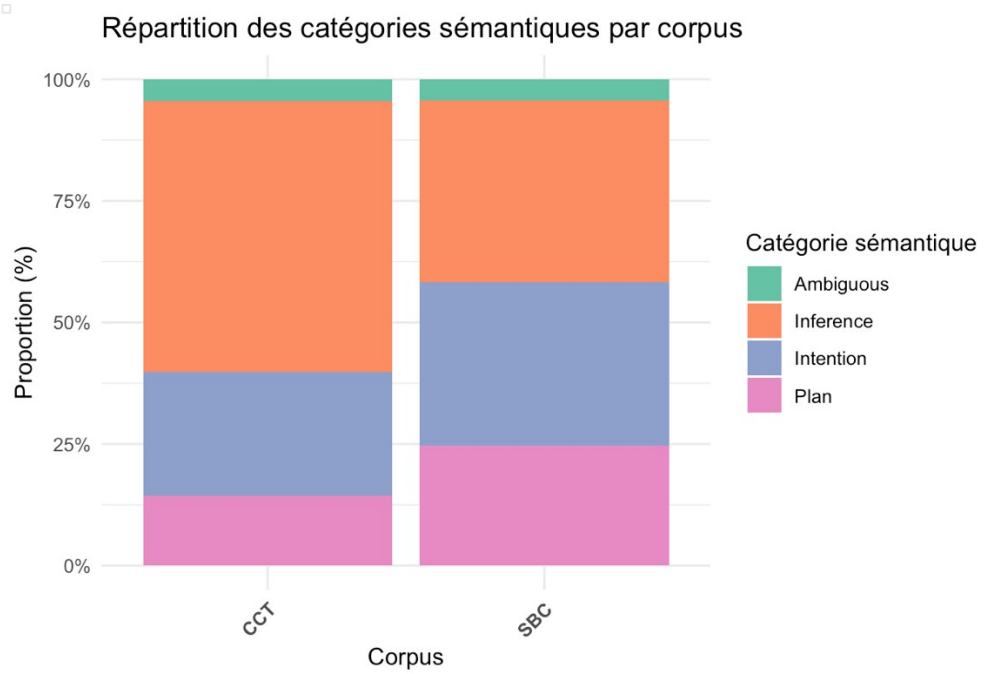


Figure 3.12 – Répartition des catégories sémantiques par corpus (en %)

Prenons alors pour exemple prototypique de l'intention une occurrence du SBC, comme (74) :

(74) *ROSEMARY: Do you put lemon in your hot tea?*
BETH: I'm [ˈgoʊɪn tu] today, cause I have a sore throat.

(SBC031 : 543-547)

Dans cet exemple, nous remarquons une référence temporelle proche, montrant que l'action se situe dans un futur immédiat (*today*). La source de l'information est l'énonciatrice elle-même, sujet agentif qui exprime une intention. Aucun marqueur épistémique ne vient remettre en cause ou en doute la R/P. Dans cet exemple, la locutrice BETH replace la R/P dans la réalité concrète ; nous pourrions paraphraser sa réponse par : *exceptionnellement, aujourd'hui, je vais/veux mettre du citron dans mon thé, car j'ai mal à la gorge*. Même s'il y a une cause qui explique la décision, cela reste l'intention de BETH qui prime.

Il faut noter que l'intention qui constitue la distinction sémantique de nos occurrences et sur laquelle nous nous sommes attardée est l'intention du sujet, et non celle de l'énonciateur·rice. Si les deux peuvent concorder avec des sujets comme *I* et *We*, les corpus comportent également des cas d'intention représentée – ou rapportée :

(75) Well all of the animals got together and decided they were [ˈgoʊɪŋ tu] go to the creator

(SBC054 : 103-109)

(76) The kids aren't all right: as #Australia burns students are mad as hell and ***not gonna*** *take it anymore. "Why should we go to school if you won't listen to the educated?" https://t.co/gmQWkNjzTf @ecowatch @orosane #climatechange*

(CCT)

Dans l'exemple (75), la présence du verbe *decide* influence l'interprétation vers l'intention. Dans l'exemple (76), le sémantisme de l'énoncé et des termes choisis oriente également l'interprétation vers l'intention, ou plutôt le refus, avec *not*. En effet, *« mad as hell »* renvoie à une expressivité du sujet *students*, ce qui explique leur refus catégorique de « *take it anymore* ».

La Figure 3.13 ci-dessous présente la distribution totale des 633 occurrences catégorisées comme « intention », par variant.

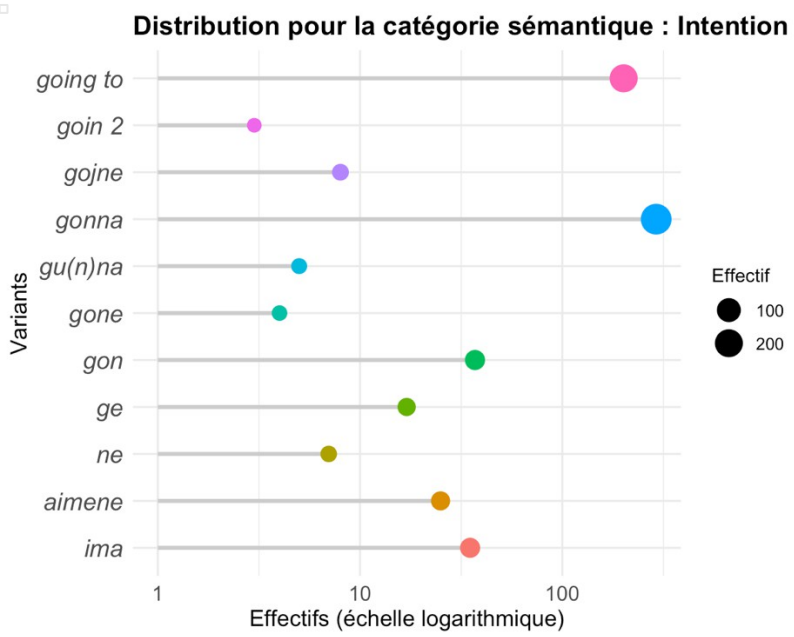


Figure 3.13 – Distribution des variants pour la catégorie « Intention » (échelle logarithmique) [49]

[49] Les effectifs observés pour chaque variant présentent une grande disparité, avec des valeurs allant de très faibles à très élevées. Afin de rendre les différences relatives entre ces effectifs plus visibles, notamment pour les variants peu fréquents, nous avons adopté une échelle logarithmique sur l'axe des abscisses pour les Figure 3.13, Figure 3.14 et Figure 3.16.

En raison des fortes fréquences des deux variants majeurs, *going to* et *gonna*, ces deux sont nécessairement considérablement représentés dans la Figure 3.13, dite « en sucette ». Néanmoins, une telle figure nous permet également de remarquer plusieurs tendances. Entre autres, les variants des hypercontractions de *I'm gonna* se trouvent très fortement en co-occurrence avec l'intention, tout comme les autres hypercontractions *ge* et *ne*. Il apparaît que les variants très contractés sont particulièrement utilisés pour décrire l'intention du sujet.

Ce résultat pour *aimene* et *ima* montre bien le lien qui existe entre le sujet *I* et la présence d'intention comme catégorie sémantique majeure.

En outre, nous remarquons dans l'analyse qualitative que l'intention semble liée au type de verbe, spécialement s'il s'agit d'un verbe d'action (*DO, MAKE*) :

(77) 🤯*UN report says CC is worse than 1st thought* 🦉*massive crisis starting in 2040. WHAT R U* ***GOIN 2 DO****? https://t.co/q9l9peOUN1 #100IsNow #ActOnClimate #blockchain #carbon #cleantech #climate #ClimateHawks #CO2 #COP23 #DOE #eco #energy #EnergyStorage #EPA #EV #Solar #geothermal https://t.co/V6LDMOOTfb*

(CCT)

(78) I'll apologize next time, and I'm ***[gənə]*** *make hay out of it, don't worry.*

(SBC011 : 161)

Dans les exemples ci-dessus, les sujets sont agentifs, et l'énoncé présente un verbe d'action. Ces deux occurrences correspondent à de l'intention. Un test de Chi^2 entre le type de verbe (verbes d'action vs. autres) et la catégorie sémantique a permis de vérifier si ces observations pouvaient être extrapolées au corpus entier, et c'est bien le cas : $p<0{,}001$ ***. L'examen des résidus standardisés indique que les verbes d'action sont nettement surreprésentés dans la catégorie Intention (résidu = +5,89), et sous-représentés dans la catégorie Inférence (résidu = - 4,64). Ainsi, il apparaît qu'une occurrence est beaucoup plus susceptible d'être catégorisée comme exprimant une intention lorsqu'elle contient un verbe d'action dans notre corpus, par rapport aux autres types de verbes.

Enfin, de nombreuses occurrences semblent osciller entre plusieurs catégories sémantiques : intention ou futur programmé ? Intention ou inférence ? Nous en présenterons ici un exemple de chaque cas d'ambiguïté.

Tout d'abord, intéressons-nous à l'exemple suivant :

*(79) Like I came over here to work with Danae… which is what I'm [ˈ**gooɪn tə**] do*

(SBC007 : 300-308)

En se focalisant uniquement sur le co-texte immédiat, et en analysant seulement la proposition soulignée, l'occurrence serait rapidement classée comme une intention. Toutefois, cet exemple démontre la nécessité d'une analyse contextuelle et interactive des occurrences. Au regard de la proposition précédente (« *I came over here to work with Danae* »), il semble alors qu'il n'y ait pas forcément de l'intention, mais plutôt un projet déjà planifié avant le moment de l'énonciation T0, un engagement pris par l'énonciatrice. Il n'y a finalement aucune marque de modalisation subjective qui pourrait impliquer qu'elle aimerait faire cela ou que c'est son intention. Ainsi, nous avons ici un futur programmé, externe au sujet : le sujet *I* suit le programme, peut-être par forme d'obligation. Cette présentation sous forme de futur programmé permet à l'énonciatrice de se désengager et se déresponsabiliser de la situation future.

Le second exemple permet de réfléchir à notre conception de l'intention, à savoir notre choix de se focaliser sur le sujet syntaxique. Souvent, une occurrence peut présenter à la fois ce qui semble être l'intention du sujet, et l'inférence de l'énonciateur·rice, et il est difficile de trancher entre les deux.

(80) ALICE: So he knew that the oil was leaking?

MARY: No, we knew we were losing oil, we didn't know where. I just figured it was from that valve cover gasket. Just from lifting up the hood and looking at it.

*ALICE: So what's he **[gənə]** do.*

MARY: … Well, […]

(SBC007 : 868-882)

Dans cet exemple, deux femmes parlent d'un évènement concernant la voiture de Mary, et un problème qu'elle et son partenaire ont eu et ont encore avec cette voiture. Dans ce cas précis, même si la phrase où se trouve *gonna* permet une lecture intentionnelle, le contexte discursif et pragmatique oriente vers une inférence de l'énonciatrice. Alice anticipe ce que « *he* » va probablement faire dans cette situation problématique, sans que cela repose sur une intention déjà formulée : en effet, il est précisé dans le co-texte gauche que l'on ne sait pas d'où vient la fuite. « *What's he gonna do »* ne peut donc pas faire référence à une intention claire que le sujet

aurait déjà exprimé, ou un plan de *he* : Alice s'interroge sur ce qu'il va probablement faire face à la situation. Autrement dit, le plan du sujet est incertain même pour lui, et la question d'Alice reflète cette projection spéculative.

- **Inférence**

L'inférence est la catégorie la plus fréquente dans les deux corpus, mais tout particulièrement dans le CCT (cf. Figure 3.12). Cela n'est pas étonnant compte tenu du contexte communicationnel, et du choix thématique du corpus. De nombreux tweets correspondent à des utilisateur·rices qui projettent des situations, notamment en lien avec le réchauffement climatique ou la politique de Trump vis-à-vis de cette thématique durant son premier mandat. Nous avons distingué inférence directe d'inférence indirecte en introduction de cette section, et nous aimerions ici présenter un exemple prototypique de chaque :

(81) I think you're [ˈgoʊɪŋ tə] go and do a Sode Makimoki. This is just what it feels like from this position.

(SBC057 : 1227)

*(82) So apparently we **gon** die in 10-20 years due to global warming*

(CCT)

Le premier exemple présente une occurrence d'inférence directe, comme nous pouvons le voir dans la seconde phrase « this is just what it feels like from this position » : à partir d'indices situationnels, ici visuels et potentiellement tactiles, l'énonciateur infère une situation : la position Sode-Makimoki. De plus, la présence du verbe cognitif *I think* renforce le fait qu'il s'agit d'une déduction de l'énonciateur, le résultat d'un raisonnement cognitif. Le second exemple, (82), présente lui un cas d'inférence indirecte : l'énonciateur·rice ne voit pas les signes de ce qu'iel avance. Néanmoins, iel s'appuie sur des connaissances partagées – les informations, des journaux scientifiques, etc. – pour prédire une situation future. La présence de l'adverbe *apparently* renforce le désengagement (ironique) que prend l'énonciateur·rice vis-à-vis de la R/P. Qu'iel soit en accord ou non avec ce qui va se produire, iel présente la situation comme inéluctable et surtout indépendante de son contrôle.

La notion d'absence d'agentivité, entendue comme l'indépendance de la situation vis-à-vis du contrôle de l'énonciateur·rice ou du sujet, se trouve au cœur des catégories sémantiques de l'inférence et du futur programmé. Qu'il s'agisse d'un désengagement effectif ou simplement revendiqué, l'énonciateur·rice présente l'événement comme extérieur à sa maîtrise dans ces deux catégories sémantiques, ce qui lui permet de se décharger de toute responsabilité

dans le cadre d'une stratégie énonciative à visée intersubjective, orientée vers son interlocuteur·rice.

La Figure 3.14 présente la distribution des variants pour la catégorie inférence :

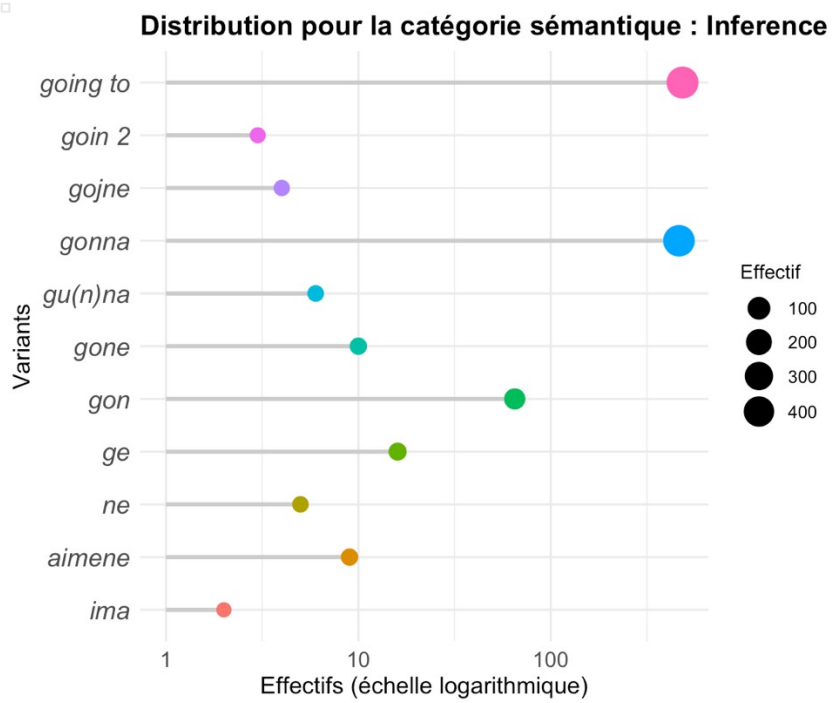


Figure 3.14 – Distribution des variants pour la catégorie « Inférence » (échelle logarithmique)

À nouveau, nous observons une représentation importante de *going to* et *gonna*, du fait de leur fréquence. Un cas intéressant à analyser est le variant *gon*, qui présente une forte association avec la catégorie « inférence ». Si ce variant reste le troisième variant le plus fréquent au sein du paradigme, nous pouvons noter qu'il est particulièrement associé à un sémantisme détaché de la responsabilité du sujet : regroupées, les catégories inférence et futur programmé comptent pour 74% des occurrences de *gon* (n = 165, dont 122 inférence + futur programmé). Une prédiction qui ne serait pas fondée sur l'intention étant une étape supplémentaire dans le processus de grammaticalisation (Bybee *et al.,* 1994 : 288), *gon* apparaît alors comme un marqueur encore plus grammaticalisé que *gonna*, pour lequel inférence + futur programmé représente 65% des occurrences.

L'évolution sémantique de *BE going to/gonna* vers l'inférence explique également la présence de sujets non-animés avec des formes du paradigme : une grande partie de ces occurrences correspondent à de l'inférence et, si ce n'est pas le cas, il s'agit généralement d'un

futur programmé donc, à nouveau, des catégories sémantiques où l'agentivité du sujet n'est pas un paramètre déterminant, comme présenté dans la Figure 3.15 :

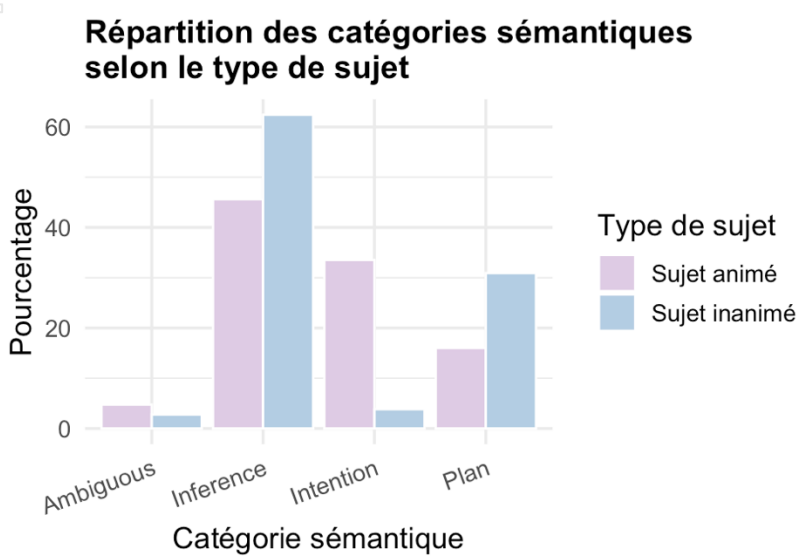


Figure 3.15 – Distribution des catégories sémantiques en fonction du type de sujet (animé/inanimé)

Cette analyse rassemble dans les sujets inanimés les sujets en *It, Th-* et *Wh-*, et les sujets animés correspondent à tous les autres sujets. Si certains sujets de troisième personne peuvent, dans certaines occurrences, également être considérés comme des sujets inanimés, nous n'avons pas fait de distinction dans cette analyse succincte.

Nous avons mentionné la distinction faite entre une inférence directe comme dans l'exemple (81) et une inférence indirecte. Dans le CCT notamment, l'emploi de *BE going to/gonna* s'inscrit principalement dans une évidentialité inférentielle indirecte, où le·a locuteur·rice anticipe un futur à partir de ses représentations, croyances ou évaluations, souvent en l'absence d'indices perceptuels directs. Ce type d'inférence repose sur la compréhension de l'interlocuteur·rice – ou du public des tweets dans le cadre de ce corpus précis. Cela fait référence à une construction active du sens par le destinataire, comme le souligne Nicolle (1997 : 357) pour des occurrences inférentielles de *BE going to* : « contexts are not given, but are constructed by addressees as part of the interpretation process ». Deux exemples de tels cas pourraient être (83) et (84) :

(83) Did I hear something about reviving dead pig brains? Is that how this is ***gonna*** *go? Zombies? My bet was on cultural civil war, nuclear destruction and climate change. But zombies? Really?*

(84) Michigan is going to be a popular place after climate change. #climatechange

(CCT)

Dans ces occurrences, plutôt que d'énoncer un fait établi, le locuteur projette une conséquence anticipée à partir d'une condition hypothétique, illustrant la nature cognitive et interprétative de ces inférences discursives. Dans l'exemple (84) particulièrement, l'interlocuteur·rice doit comprendre que le Michigan est un lieu particulièrement frais, et que le réchauffement climatique impliquera que la population aura besoin de vivre dans des endroits plus frais. Cette variabilité d'interprétation, où le contexte est co-construit et non simplement donné, est emblématique du fonctionnement sémantique de *BE going to/gonna* dans ce type d'énoncés.

Les différentes catégories sémantiques nous invitent à réaliser l'importance de la prise en compte du contexte énonciatif dans la compréhension d'une occurrence, comme dans l'exemple (85) :

*(85) his lawyer **[gəna]** ask some questions…*

(SBC008 : 1174)

Ici, la compréhension des relations entre les locutrices est essentielle pour comprendre la portée sémantique de l'énoncé. SBC008 correspond à un enregistrement d'un rendez-vous entre une avocate et sa cliente. Dans cet entretien, elles préparent l'entrevue avec l'autre partie. Ainsi, la cliente demande « his lawyer gonna ask some questions ? ». Il s'agit d'une inférence, basée sur ce qu'elle comprend de la situation et ce qu'elle connaît de ce genre de déroulement judiciaire. Elle anticipe l'entrevue selon ses connaissances. Si le même énoncé avait été prononcé par l'avocate, à l'affirmative (« *his lawyer gonna ask some questions* »), l'occurrence aurait certainement été catégorisée comme un futur programmé, et non une supposition incertaine. En effet, l'avocate a l'habitude de ces entrevues et connaît le déroulement exact et protocolaire de ce genre de situation. Il n'y aurait alors pas de doute permis. Le degré de certitude du·de la locuteur·rice semble être un élément primordial dans la distinction entre « inférence » et « futur programmé » puisque, dans le cadre du « futur programmé » le processus cognitif d'inférence disparaît.

Outre le contexte énonciatif, la classification des occurrences révèle aussi l'importance des verbes dans l'énoncé, tant celui qui suit le variant que de potentiels verbes introduisant la proposition dans laquelle se situe le variant. L'exemple (86) permet d'illustrer les deux pans de cette observation :

*(86) Think we're **[ˈgɔnə]** have to have more coffee*

(SBC059 : 927)

Ici, la modalisation épistémique introduite par *think* combinée à la modalité déontique exprimée par *have to* crée une lecture inférentielle forte : le locuteur anticipe une nécessité probable basée sur ses connaissances ou son évaluation, sans en être agent direct. Par contraste, si ce même locuteur disait : « *We're gonna have more coffee* », il exprimerait alors plus probablement une intention, marquée par l'absence de modalisation contraignante. Le procès futur décrit est similaire dans son résultat, mais la différence d'agentivité est indéniable : dans l'énoncé original, l'agent est soumis à une contrainte, tandis que dans cette reformulation, il est très probablement l'initiateur du projet.

L'articulation entre inférence et engagement épistémique de l'énonciateur·rice mérite une attention particulière. Cornillie (2009) distingue en effet l'évidentialité de la modalité épistémique : « [the] reliability of knowledge (evidentiality) and speaker commitment (epistemic modality). » (*ibid.,* 2009 : 51). Selon lui, ces deux notions sont conceptuellement distinctes, même si elles peuvent coexister dans une même expression ; le tout est de bien les distinguer : « the two categories can qualify the same clause; by doing so, they also indicate that they do different things. Evidential expressions indicate that there are reasons for the assumption made by the speaker and epistemic expressions evaluate that assumption. » (*ibid.*, 2009 : 57). Si les concepts sont différents, dans le cadre des expressions inférentielles, elles se croisent. La plupart des occurrences inférentielles impliquent une forme d'évidentialité et une certitude relative, mais il est possible d'observer des cas où l'inférence est atténuée ou renforcée par des modalisateurs tels que *I think, perhaps,* ou *maybe*. Dans le cas spécifique de *BE going to/gonna*, l'inférence est souvent intimement liée à ces marques modales.

Ainsi, l'inférence associée à *BE going to/gonna*, contrairement au futur programmé, relève d'une représentation mentale du futur qui se fonde sur les circonstances ou les connaissances disponibles plutôt que sur un plan délibéré. Ce mécanisme implique que l'inférence n'est pas réductible à la simple observation d'indices, mais engage une évaluation cognitive complexe.

- **Futur programmé**

Le futur programmé ou planifié, codé « Plan » dans notre jeu de données, est la catégorie sémantique la moins fréquente dans nos corpus (à l'exception de « Ambiguous »), même si elle

regroupe quand même un quart des occurrences. La Figure 3.16 ci-dessous présente la distribution des variants pour cette catégorie sémantique :

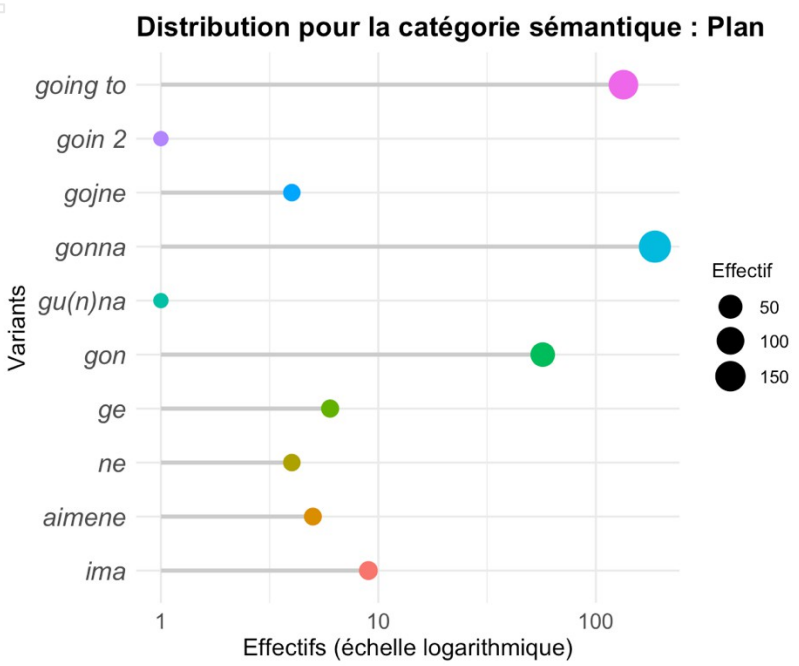


Figure 3.16 – Distribution des variants pour la catégorie « Futur programmé » (échelle logarithmique)

Dans son analyse des expressions du futur, Wekker (1976 : 61) précise que *WILL* dans bon nombre des occurrences de son corpus fait référence à des évènements planifiés. Parmi ses exemples, il donne :

> *(87) The new season will run until March 21, and the theatre will be announced shortly.*
>
> (Wekker, 1976 : 60)

Il précise : « They usually announce actions or events that have been arranged or planned ». Cependant, ses remarques se trouvent aussi être vraies pour *BE going to/gonna* :

> *(88) but it's **[gənə]** eventually be part of the kitchen*
>
> (SBC029 : 1404)

Dans cet enregistrement, le locuteur parle avec un ingénieur de ce qu'il a prévu de faire avec sa femme comme travaux dans leur maison pour remplacer une chaudière. Ils ont donc déjà prévu – certainement avec des professionnel·les du bâtiment – les modifications qu'ils comptent faire, et l'occurrence observée ici rappelle ce plan.

Dans le CCT, un nombre élevé d'occurrences correspondant à « Plan » ont été catégorisées comme telles car elles font référence aux prévisions météorologiques. Comme de nombreux tweets parlent du réchauffement de la planète dans ce corpus thématique, un nombre non-négligeable de tweets fait référence aux phénomènes météorologiques, où l'autorité externe et scientifique correspond à des météorologues :

*(89) It's **gonna** be 58 on Tuesday and like, global warming is something that needs to be addressed, but at the same time, not even mad about it.*

(CCT)

L'exemple (89) illustre également la présence d'une référence temporelle explicite dans la l'énoncé : *Tuesday*. L'analyse qualitative du corpus a mis l'accent sur une fréquence importante de telles références dans les occurrences marquant un futur programmé, ce qui a conduit à intégrer ce paramètre dans notre analyse de données : le corpus compte au total 461 références temporelles. Un test de Chi^2 a confirmé l'existence d'une association très significative entre la présence d'une référence temporelle et la catégorie sémantique allouée à l'occurrence ($p<0,001$***), et l'analyse des résidus standardisés montre une préférence marquée pour « Plan » (résidu = +11.3) face aux autres catégories sémantiques, qui sont systématiquement sous-représentées en présence d'une référence temporelle. Ces résultats témoignent d'un lien étroit entre la localisation temporelle explicite et l'expression d'un futur programmé, où le plan ou la décision préalable s'ancrent dans une échéance définie. Cette corrélation renforce l'idée que la temporalité joue un rôle central dans la construction du sens, notamment en neutralisant l'agentivité du sujet, qui présente la situation comme subie.

Par ailleurs, ce phénomène est lié à la présence des adverbes de temps – même si toute référence temporelle ne constitue pas un adverbe de temps comme *December*, *Tuesday*, etc. – mais également des adverbes de lieu, comme expliqué section 6.4.

Certains exemples de futur planifié prototypiques, même s'ils n'ont pas de référence temporelle précise, impliquent des évènements naturels dans le cours d'une vie, comme des anniversaires, mais aussi la mort. Nous avons plusieurs occurrences de tels cas dans notre jeu de données :

*(90) Next week I'm **[gənə]** be seventy*

(SBC032 : 1245)

*(91) we've let bill nye down...and <u>one day</u> he's **gonna** get old and die. […]*

(CCT)

Les exemples présentent à la fois un futur proche (*next week*) et un futur plutôt lointain, moment précis hypothétique mais certain (*one day*). Les deux représentent des faits naturels attendus : le temps passe, et nous vieillissons. Si nous essayons de remplacer *BE going to/gonna* par *WILL* dans ces occurrences, nous observons qu'aucune perte de sens ne paraît être à déclarer : « *Next week I will be seventy* » ; « *He will get old and die* ». Le futur programmé semble alors se présenter comme plus neutre que l'intention ou l'inférence, l'énonciateur·rice se soustrayant à toute responsabilité dans la validation de la R/P qu'iel annonce.

Nous souhaitons maintenant nous tourner vers une occurrence du SBC, qui, estimons-nous, montre l'influence du contexte linguistique sur l'interprétation sémantique de *BE going to/gonna* :

*(92) He's **[gən]** be an engineer, I'm **[gənə]** be a manager of a Merrill Lynch branch*

(SBC013 : 1052)

La première occurrence semble associée à un futur programmé : la personne est peut-être actuellement en train de faire des études qui vont l'amener à un poste d'ingénieur. En revanche, la présence de *I* dans la seconde occurrence apporte une forte agentivité et fait pencher l'interprétation de la seconde proposition vers de l'intention. Seulement, le parallélisme syntaxique entre les deux énoncés ramène la potentielle intention au statut de futur planifié ou programmé. La locutrice met en parallèle les deux trajectoires de vie planifiées de son partenaire et elle-même.

Enfin, il est utile de considérer une catégorie située entre futur programmé et inférence : le futur déontique. Celui-ci se caractérise par une agentivité attribuée non pas au sujet grammatical, mais à l'énonciateur·rice. Cette sous-catégorie du futur programmé inclut des injonctions, par exemple :

*(93) This is my house and today you are not **[goʊɪn tə]** jump*

(SBC006 : 402)

Dans ces occurrences, l'intention émane clairement de l'énonciateur·rice, qui impose une règle ou un interdit. Cette force déontique semble alors ériger l'interdit ou la règle en futur planifié, où le sujet ne saurait déroger à la règle.

- **Cas particuliers**

Plusieurs paramètres précis peuvent influencer la catégorisation sémantique de *BE going to/gonna.* Nous présenterons ici deux cas particuliers, déjà introduits dans l'exemple (86) : la présence de *have to* et la présence de verbes cognitifs.

D'abord, l'analyse du corpus révèle que la présence du modal périphrastique *have to* est étroitement liée à la catégorie sémantique « Inférence », et ce, au détriment des catégories d'intention et de futur planifié. En effet, le test du Chi² appliqué à la variable *have to* et aux catégories sémantiques met en évidence une association statistiquement très significative ($p < 0{,}001$***). L'examen des résidus standardisés confirme que la catégorie « Inference » est nettement surreprésentée dans les contextes où *have to* est employé, tandis que cette catégorie est sous-représentée dans les occurrences où ce semi-modal est absent. Cette association peut s'expliquer par la valeur déontique inhérente à *have to*, qui exprime une obligation ou une contrainte, autrement dit une nécessité imposée, plutôt qu'une intention ou un futur planifié par l'agent énonciateur. Ainsi, la modalité introduite par *have to* oriente l'interprétation vers un procès futur envisagé non comme un projet délibéré, mais comme une conséquence logique ou une nécessité externe subie par le sujet. Observons le tweet (95) :

> *(94) « The world **is going to have to** continue using fossil fuels, whether they like it or not. » -Rex Tillerson, not a person one should reliably quote on ethics or morality: practically architect of climate change, opposes cap and trade, believes in the TPP, pushes carbon taxes. Uhh..*
>
> (CCT)

L'emploi de *have to* traduit une inéluctabilité présentée comme objective, même si cette dernière est contestable dans la réalité. Ce qui importe, c'est que la R/P soit présentée comme la conséquence logique par l'énonciateur, ici Rex Tillerson. L'utilisation de *going to* avec *have to* souligne la force de la stratégie énonciative d'une telle occurrence, où la prédiction est investie d'une forte modalisation déontique, construisant un futur perçu comme contraint.

Le deuxième cas d'étude concerne la présence de verbes cognitifs (*know, think, guess, wonder*, etc.) dans l'énoncé, tout particulièrement dans la proposition principale, quand *BE going to/gonna* se trouve dans une proposition nominale subordonnée :

> *(95) I <u>wonder</u> when @CocaCola is **going to** jump on the #GlobalWarming. Their iconic polar bears make that too perfect of a cause not to go after*

(CCT)

*(96) when I put the tape in, I <u>never know</u> which direction it's **[gənə]** go*

(SBC016 : 902)

Dans ces deux exemples, la modalisation épistémique induite par le verbe cognitif introduit une projection fondée sur les connaissances ou croyances de l'énonciateur·rice, et justifie donc la catégorisation en tant qu'inférence. En réalité, une majorité des occurrences de notre corpus avec des verbes cognitifs sont des inférences. Le test du Chi² montre une association significative entre la catégorie sémantique et la présence d'un verbe cognitif ($p < 0{,}001$***) et l'analyse des résidus standardisés confirme que la catégorie « Inference » est significativement surreprésentée lorsqu'un verbe cognitif est présent (résidu = +6.23) et sous-représentée lorsqu'il est absent (résidu = -6.23). Inversement, les catégories « Intention » et « Plan » sont davantage associées à l'absence de verbes cognitifs, avec des résidus positifs respectivement de +3,09 et +3,67, et négatifs lorsqu'ils sont présents.

Toutefois, il convient de légèrement nuancer ce lien entre verbes cognitifs et inférence. En effet, la simple présence d'un verbe tel que *think* ne garantit pas toujours une lecture inférentielle. Par exemple, dans l'énoncé : « *<u>I think</u> I'm **gonna** go get my very bright spouse* » (SBC032), l'emploi de *I think* semble plutôt relever d'une modalisation épistémique faible, plus proche d'une stratégie interactionnelle que d'une réelle marque d'incertitude. Ici, *I think* fait bien office de modalisation épistémique légère, mais pour des raisons différentes : Kärkkäinen (2003) souligne que *I think* en anglais conversationnel tend à être désémantisé et fonctionne souvent comme un atténuateur pragmatique ou un marqueur d'interaction ou de politesse, plus que comme un verbe exprimant une activité cognitive stricte. Cette grammaticalisation progressive transforme *I think* en un modalisateur épistémique faible, atténuant la force assertive de l'énoncé sans nier totalement l'engagement du locuteur, quand *know* marquerait une certitude plus forte par exemple. Dans cette perspective, Aijmer (1997, 2013) considère *I think* comme une particule modale atténuatrice, une stratégie pragmatique permettant d'adoucir une affirmation, d'ouvrir l'espace à une réaction interlocutive ou de signaler une prise de parole modeste, comme c'est le cas dans l'exemple à l'étude. Cette grammaticalisation aboutit à une quasi-perte de la dimension cognitive originelle pour privilégier un rôle d'atténuation.

Ainsi, la relation entre verbes cognitifs et catégorie « Inference » est majoritaire mais pas systématique : il faut distinguer entre verbes cognitifs exprimant une réelle modalisation épistémique et ceux grammaticalisés en marqueurs interactionnels atténuateurs. Cette

distinction est essentielle pour une analyse fine des occurrences de *BE going to/gonna*, où la modalité épistémique, la posture discursive et le contexte interactionnel jouent un rôle déterminant dans la catégorisation sémantique.

Les résultats des analyses sémantico-pragmatiques nous permettent de présenter le Tableau 3.3, qui met en perspective les différents paramètres mis en valeurs par les analyses sémantico-pragmatiques, et ceux à quoi ils renvoient généralement pour chaque catégorie sémantique. Chaque catégorie se distingue ainsi par un profil propre selon ces critères, ce qui permet de mieux cerner leurs fonctionnements respectifs, comme illustrés dans les exemples discutés dans cette section.

Tableau 3.3 – Tableau à l'issue des analyses sémantico-pragmatiques pour identifier la catégorisation sémantique

Critère	**Intention**	**Inférence**	**Futur Programmé**
Temporalité du procès (présence de marqueurs ?)	Généralement du futur immédiat ou proche.	Projeté, hypothétique. Souvent absence de repères temporels explicites.	Futur plus ou moins déterminé, généralement non-imminent. Généralement une référence temporelle explicite.
Agentivité du sujet	Forte : le sujet est volontaire ; acteur conscient.	Faible ou absente.	Généralement nulle ou présentée comme telle.
Source de l'information	Opinion personnelle. Décision consciente du sujet.	Externe, souvent contextuelle (observations). Supposition. Raisonnement du·de la locuteur·rice.	Fait établi. Connaissance externe.
Présence d'autres marqueurs modaux	Présence possible de marqueurs de volition (*want, decide*).	Oui (*apparently, seem, guess*, *look like*, etc.). Souvent modalité épistémique, évaluative.	Généralement absents.
Fonction dans le discours	Expression d'une intention ; souvent de la prise de parole directe.	Fait partie d'un raisonnement, hypothèses, commentaire. Prédiction.	Fait partie d'un scénario planifié ou rapporté. Apport d'information.
Degré de certitude et modalisation épistémique	Forte certitude liée à l'intention propre.	Certitude modérée, parfois même faible.	Forte certitude liée à la planification.
Interchangeabilité avec WILL (Brisard 2001 ; Disney 2009)	Difficile mais souvent possible ; change néanmoins le sens (intention moins présente ; immédiateté plus difficile).	Possible ; alors différents degrés d'évidentialité.	Possible ; aucun changement de sens apparent.

En définitive, plusieurs critères permettent de désambiguïser l'interprétation et d'orienter plus nettement vers un sens plutôt qu'un autre. Toutefois, le facteur déterminant réside souvent dans le sens lexical du verbe employé et dans la place qu'occupe la forme *BE going to/gonna* au sein de la proposition. Pour démontrer cela, prenons la phrase suivante : *She's gonna get married*. Ici, la phrase renverrait à de l'intention ou à un futur prédéfini. En revanche, la phrase *I think she's gonna get married* relève clairement d'une inférence. *I think* modifie la portée modale et inscrit l'énoncé dans le champ de l'inférence, relevant cette fois d'une modalisation épistémique : l'énonciateur·rice formule une déduction. Aussi, les résultats

du corpus montrent l'importance de l'inférence avec *BE going to/gonna*, et de la représentation, par l'énonciateur·rice, de la R/P. Finalement, l'inférence oblige l'interlocuteur·rice à une co-construction du sens, et renforce l'intersubjectivité présente avec *BE going to/gonna*, véritables marqueurs modaux.

Les frontières entre les trois catégories définies ici demeurent parfois floues. De nombreux linguistes, notamment Bybee *et al*. (1994 : 288) dans leur approche translinguistique, soulignent que l'évolution des marqueurs du futur s'inscrit sur un continuum alliant agentivité et (inter)subjectivité. Dans cette perspective, *BE going to/gonna* présente un gradient de sens et la grammaticalisation encore en cours de *BE going to/gonna* contribue à cette porosité catégorielle, les frontières entre les différentes catégories sémantiques restant instables.

6.2. Présence et type de verbes

Pour mieux comprendre la distribution et le fonctionnement du paradigme, il faut aussi s'intéresser aux types de verbes qui l'accompagnent, et au sémantisme de ces verbes. Pour cela, nous avons d'abord recensé tous les verbes suivant chaque variant : 345 verbes différents au total. Le Tableau 3.4 présente les fréquences brutes et normalisées pour 1000 mots pour les vingt verbes les plus fréquents sur tous les variants.

Tableau 3.4 – Distribution des verbes après un variant du paradigme (top 20)

Verbe	Fréquences brutes	Pourcentages dans le paradigme
Be	374	16.95
Get	117	5.30
Do	113	5.12
Have	77	3.49
Go	75	3.40
Take	64	2.90
Die	63	2.85
Make	54	2.45
Kill	45	2.04
NO	42	1.90
Say	38	1.72
Have to	37	1.68
Happen	24	1.09
Tell	23	1.04
Give	21	0.95
Put	21	0.95
Need	18	0.82
Change	17	0.77
End	17	0.77
See	17	0.77
Use	17	0.77

Si une analyse plus en détail du type de verbe pour chaque variant serait idéale, les faibles fréquences des variants plus marginaux (*ima, ge, ne, gojne*) rendent cette tâche difficile. Pour cette raison, nous avons décidé d'analyser la distribution des verbes sur les deux variants les plus fréquents – *going to* et *gonna* –, en utilisant uniquement les occurrences présentant ces variants pour le CCT, et en utilisant les transcriptions originelles pour le SBC. Le Tableau 3.5 et la Figure 3.17 montrent les résultats de cette analyse :

Tableau 3.5 – Distribution des verbes après going to *et* gonna *dans les deux corpus (fréquences normalisées pour 1000 mots)*

Verb	Going to	Gonna	Total
NO_VERB	12	36	48
BE	152	251	403
HAVE	24	89	113
DO	44	65	109
GET	44	56	100
GO	10	64	74
TAKE	13	45	58
DIE	22	28	50
KILL	23	17	40
MAKE	10	36	46
SAY	10	28	38
TELL	5	16	21
START	9	11	20
HAPPEN	9	10	19
COME	0	19	19
PUT	3	14	17
NEED	4	10	14
END	9	5	14
HELP	4	6	10
SAVE	9	2	11

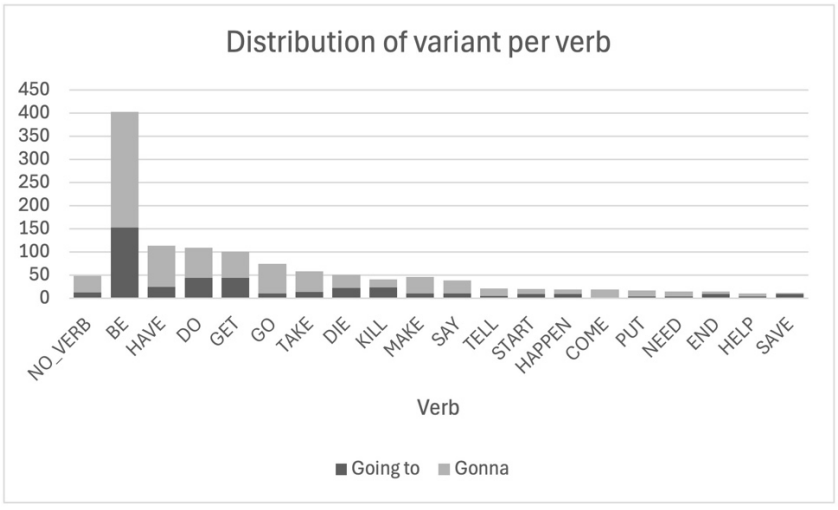


Figure 3.17 – Diagramme montrant la distribution des verbes suivant going to et gonna dans les deux corpus (fréquences normalisées pour 1000 mots)

Berglund (2005 : 143) indique que, dans le BNC (British National Corpus, Davies, 2004), les dix verbes qui cooccurrent le plus fréquemment avec *going to* et *gonna* parmi les infinitifs les plus courants sont *be, do, have, get, go, take, give, say, put* et *come*. Presque tous ces verbes apparaissent également dans nos corpus, à l'exception de *give*. En ce sens, notre corpus est représentatif des données qui peuvent également être trouvées dans le BNC.

Une observation particulièrement notable concerne l'absence de verbe (« NO_VERB » dans le Tableau 3.5 et la Figure 3.17). Ce phénomène se retrouve dans les deux corpus, mais davantage dans le SBC. Nous présenterons dans le Chapitre 4 une hypothèse qui puisse rendre compte de ce phénomène. L'absence de verbe se rencontre principalement avec *gonna* plutôt qu'avec *going to*, ce qui pourrait indiquer une différence pragmatique entre les deux variants. Toutefois, soulignons que la fréquence de ce phénomène n'est pas statistiquement significative dans nos corpus et nécessiterait donc une analyse approfondie sur des jeux de données plus larges.

Afin d'approfondir l'analyse, nous avons mené une analyse de collexèmes distincts en suivant la méthodologie et le script de Gries (2024). Cette procédure statistique produit notamment un Tableau indiquant la préférence pour l'une ou l'autre forme (ici : *BE going to* vs. *gonna*), les valeurs de Log-Likelihood Ratio (LLR), de Log-odds ratio et les scores résiduels de Pearson. Par souci de clarté, un résumé des résultats est présenté dans la Figure 3.18 sous forme graphique[50]. Seuls les verbes atteignant un seuil de fréquence minimal (≥ 5 occurrences pour l'ensemble des deux variants) et présentant une valeur LLR suffisamment élevée (LLR > 3,85 ; $p<0,05$) sont affichés, garantissant que leur association avec *gonna* ou *going to* est statistiquement significative. La Figure 3.18 illustre ces données :

[50] Le Tableau compilant tous les résultats de l'analyse se trouve en annexe, sous le titre « Analyse de collexèmes distincts – *going to* et *gonna* ». (Annexe B)

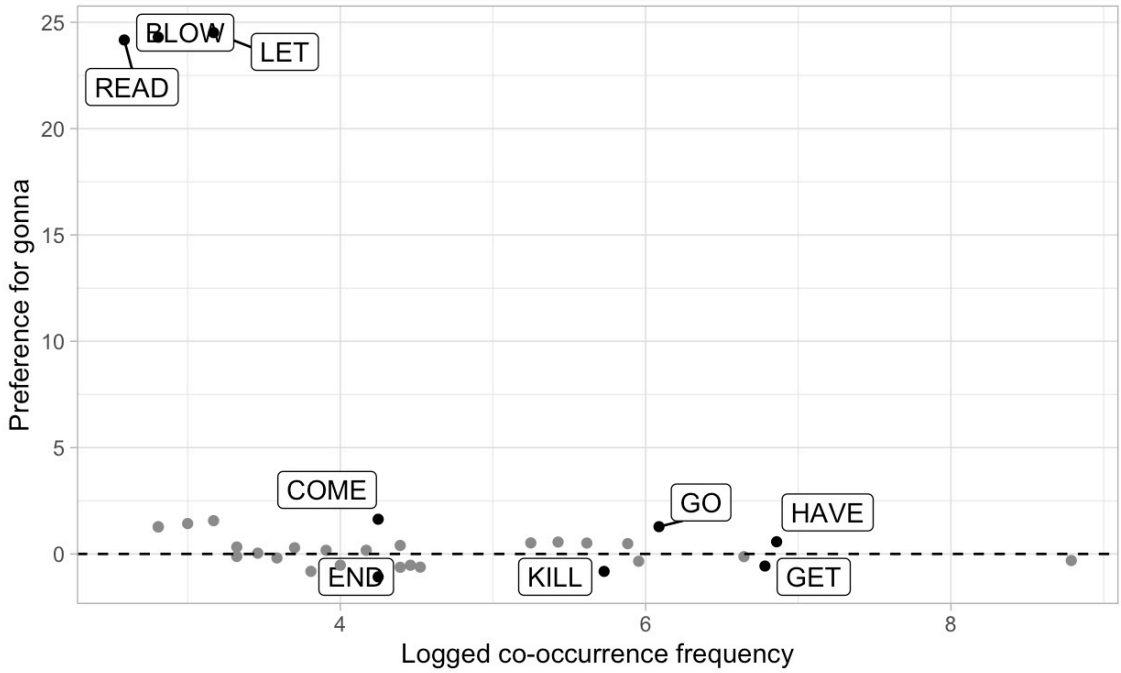


Figure 3.18 – Analyse de collexèmes distincts avec les verbes les plus fréquents pour going to *et* gonna

Dans la Figure 3.18, l'axe horizontal représente la fréquence de cooccurrence, transformée logarithmiquement, de chaque verbe avec les deux variants combinés (*gonna* + *going to*), tandis que l'axe vertical indique le log-odds ratio, les valeurs positives signalant une préférence pour *gonna* et les valeurs négatives une préférence pour *going to*. Une ligne en pointillés à zéro marque le point neutre : ainsi, tous les éléments sous cette ligne présentent une préférence pour *going to*. Les étiquettes ne sont fournies que pour les verbes présentant des préférences statistiquement significatives ($p < 0,05$*).

Le graphique met en évidence des préférences lexicales nettes : certains verbes montrent une forte orientation vers *gonna* (par exemple *read, blow, let, come, go*), tandis que d'autres sont plus fréquemment associés à *going to* (*get, end, kill*). Dans nos données, les différences entre variants ne sont pas prononcées, mais restent statistiquement significatives.

Un point particulièrement intéressant réside dans la préférence marquée pour *gonna* avec les verbes de mouvement *go* et *come*. Étant donné que *going to* provient historiquement du verbe de mouvement *go*, dans le cadre de son processus de grammaticalisation, il peut sembler cognitivement contre-intuitif d'associer *BE going to* – même sous sa forme grammaticalisée – à des verbes de mouvement, d'autant plus que la construction *going to* + *lieu* reste en usage en anglais. La préférence observée pour *gonna* pourrait alors indiquer que ce variant est plus avancé dans son processus de grammaticalisation que *going to*, au point d'avoir complètement perdu toute trace sémantique liée à l'idée de mouvement ou de déplacement. À l'inverse, *going to* pourrait encore évoquer une association cognitive avec le mouvement

physique. Dans cette perspective, *gonna*, utilisé exclusivement comme forme modale, serait privilégié par les locuteur·rices lorsqu'iels veulent exprimer simultanément un verbe de mouvement et une valeur modale, évitant ainsi toute ambiguïté ou redondance pour l'interlocuteur·rice. Ce résultat montre l'indépendance sémantique que prend *gonna* vis-à-vis de *going to*. *BE going to*, bien que grammaticalisé, garde encore des traces du verbe lexical *go*, traces qui auraient disparu dans la grammaticalisation de *going to* en *gonna.*
La préférence pour *gonna* avec les verbes *read, blow et let* est également digne d'attention, mais mériterait d'être examinée sur des corpus plus vastes : bien que nos données montrent une nette tendance en ce sens, la faible fréquence absolue de ces verbes (axe horizontal) en limite la portée interprétative.

Enfin, deux résultats issus du Tableau 3.5 et des Figure 3.17 et Figure 3.18 peuvent sembler surprenants au regard des verbes traditionnellement fréquents en anglais : les fréquences globales de *die* et *kill* s'élèvent respectivement à 50 et 40 occurrences pour 1000 mots. Presque toutes ces occurrences proviennent exclusivement du CCT, ce qui reflète un biais inhérent à sa nature thématique. En effet, l'orientation de ce corpus sur le changement climatique explique vraisemblablement la fréquence élevée de tweets faisant référence au réchauffement climatique et à des scénarios apocalyptiques, comme :

(97) Global warming is ***going to kill*** *us all*
(98) Umm so I guess we're ***gonna die*** *of nuclear war or climate change…*

(CCT)

Ces résultats sont donc très spécifiques à notre corpus et ne devraient probablement pas être interprétés comme une preuve que *die* et *kill* comptent parmi les verbes les plus fréquents en cooccurrence avec *going to* et *gonna* de manière générale. Nous pouvons noter que, d'un point de vue sémantique, les exemples (97) et (98) relèvent de l'inférence plutôt que de l'intention. Cela confirme ce que nous avons observé dans la section précédente : le CCT contient une proportion plus importante de variants associés à l'inférence que de variants exprimant l'intention.

6.4. Présence d'adverbe

Lors de notre première étude des occurrences, notamment sur Antconc, nous avons remarqué un grand nombre d'adverbes pouvant accompagner les variants, soit directement

avant ou après les variants, soit à d'autres endroits dans l'énoncé. Ainsi, une analyse sur Antconc avec N-X / N+X aurait difficilement pu cerner tous les types d'adverbes en co-occurrence fréquente avec *BE going to/gonna*. Néanmoins, cette première analyse a confirmé le choix d'ajouter une catégorie « Adverb » à notre annotation manuelle sur Excel. Les différents adverbes ont été classés en plusieurs catégories : adverbes temporels, marqueurs discursifs, adverbes de lieu, de fréquence, de certitude, d'intensité, etc. Lorsque plusieurs adverbes sont présents, la case reflète également la présence de ces différents types d'adverbes. Au total, les 2207 occurrences de notre jeu de données comptent 494 occurrences avec un ou plusieurs adverbes, soit 24,2% des occurrences. Les adverbes les plus fréquents sont : *just, well, so, then, now, today, tomorrow, probably* et *really*.

Dans cette sous-section, nous allons donc voir les types d'adverbes les plus fréquents, et les associations syntaxiques et sémantiques que nous pouvons remarquer entre ces types d'adverbes et les autres catégories de notre analyse.

Certaines catégories d'adverbes influencent ou renforcent la catégorie sémantique affiliée à l'occurrence. C'est par exemple le cas des adverbes de temps ou de lieu. Ces adverbes permettent une représentation plus concrète, dans le temps et dans l'espace, de l'évènement futur. Ainsi, ils semblent associés non pas à de l'inférence, mais plutôt à un futur déjà programmé :

*(99) All the family's **[gən]** go to the game today*

(SBC043 : 1263)

*(100) Thundering and pouring on December 1st, and tomorrow **is going to** be 60°. Thank goodness global warming is fake news.*

(CCT)

*(101) **[amo]** come all the way around here*

(SBC057 : 202)

Les exemples (99) et (100) montrent l'association entre un variant de *BE going to/gonna* et un futur qui a été planifié. Ainsi, notamment dans l'exemple (100), qui rappelle des faits météorologiques, le futur est présenté comme inéluctable, car prévu. Le·a locuteur·rice rapporte ce qui est prévu demain, selon les analyses météorologiques et présente la température comme un fait sûr et acté, avec les données d'une autorité supérieure, celle des météorologues.

L'exemple (101) présente lui l'adverbe de lieu *here*. Pour cet exemple, le contexte de l'enregistrement est essentiel : le locuteur est un instructeur de judo qui donne un cours de cet

art martial. Au moment de l'occurrence, il est en train de montrer un mouvement spécifique à ses élèves : ainsi, il montre pas à pas ce à quoi le mouvement doit ressembler. Pour ces raisons, (101) est un exemple de futur programmé, et non d'intention par exemple, comme nous aurions pu le penser sans le contexte. Le mouvement est constitué d'une série de mouvements spécifiques et précis, que le judoka connaît et qu'il montre, comme prévu, pas à pas à ses élèves.

La catégorie « Certitude » de notre catégorisation est aussi intéressante. Elle regroupe des adverbes sur une échelle épistémique : d'adverbes très certains comme *absolutely* à des adverbes qui indiquent une force épistémique plus faible, comme *maybe*. Il semble que les adverbes évoluant vers un ancrage épistémique fort – moins fréquents – pourraient favoriser l'intention, ou la non-intention comme dans l'exemple (102), quand ceux présentant un ancrage épistémique faible – très fréquents – favoriseraient l'inférence, comme dans (103) et (104) :

*(102) I'm not **[gən]** hurt you <u>at all</u>.*

(SBC057 : 115)

*(103) That is **[gənə]** be <u>approximately</u> in that ballpark*

(SBC041 : 1055)

*(104) Sometimes I get super worried about my future but then I remember the world is <u>probs</u> **gonna** end from climate change before I even make it to my future #blessings ?*

(CCT)

Afin de confirmer ces tendances et voir toutes les différences entre la présence d'adverbes et de types précis d'adverbes et l'absence de ces derniers (marquée « N » dans notre jeu de données), nous avons effectué une analyse par un modèle de régression logistique multinomiale (package nnet, Ripley, 2009), avec « N » comme catégorie de référence. Ainsi, les résultats du modèle montrent à quel point un type d'adverbe ou un autre dévie de cette référence. Nous n'avons gardé que les catégories d'adverbes présentant plus de dix occurrences. Comme un modèle multinomial nécessite une valeur de référence pour la catégorie sémantique également, l'inférence a été choisie, car c'est la catégorie sémantique la plus fréquente dans notre corpus. Le Tableau 3.6 montre les résultats de cette analyse. Pour avoir les résultats de l'effet des adverbes sur la catégorie inférence également, un modèle multinomial similaire a été effectué, avec « Intention » comme catégorie de référence. Le Tableau 3.7 ci-dessous présente les résultats de cette deuxième analyse, uniquement pour la catégorie sémantique « Inference ».

Tableau 3.6 – Effet des adverbes sur la catégorie sémantique (référence : Inference)

Catégorie sémantique	Catégorie adverbiale	Odds Ratio	p	Significativité	Effet
Ambiguous	Discourse	0.45	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
	Certitude	0.30	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
	Absence d'adverbe	0.10	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
	Hedger	0.00	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
	Certitude Temporal	0.00	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
Intention	Certitude Temporal	1.69	<0.001	***	↑ Favorise la catégorie sémantique
	Absence d'adverbe	0.59	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
	Frequency	0.00	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
Plan	Temporal	3.66	<0.001	***	↑ Favorise la catégorie sémantique
	Location	3.25	0.001	**	↑ Favorise la catégorie sémantique
	Certitude	0.40	0.012	*	↓ Défavorise la catégorie sémantique
	Absence d'adverbe	0.35	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique

Tableau 3.7 – Effet des adverbes sur l'Inference (référence : Intention)

Catégorie sémantique	Catégorie adverbiale	Odds Ratio	p	Significativité	Effet
Inference	Absence d'adverbe	1.69	<0.001	***	↑ Favorise la catégorie sémantique
Inference	Certitude Temporal	0.59	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique
Inference	Hedger	0.50	<0.001	***	↓ Défavorise la catégorie sémantique

Les régressions logistiques multinomiales ont confirmé certaines des tendances remarquées, notamment une préférence pour la catégorie sémantique « Plan » / Futur programmé. Il semble également que l'association d'un adverbe temporel et d'un adverbe de certitude favorise une interprétation intentionnelle d'une occurrence, comme dans l'exemple suivant :

> *(105) Seriously **going to** be a republican soon. There's no way i believe #GlobalWarming is happening as i freeze to death walking 8 blocks in #nyc.*
>
> (CCT)

Les analyses statistiques ont effectivement montré d'autres tendances, parfois plus difficiles à imaginer par une analyse manuelle, comme le fait que certains adverbes défavorisent le choix

de certaines catégories sémantiques. Pour le cas de l'inférence, il semble qu'en général une absence d'adverbe favorise le choix de cette catégorie sémantique, ce qui peut expliquer pourquoi c'est la catégorie la plus fréquente dans notre corpus. En ce sens, l'inférence, telle que nous l'entendons dans la section 6.3., serait la catégorie « par défaut » dans notre corpus, et la présence de certains adverbes permettrait alors de modifier le sémantisme d'un énoncé. Aussi, il est possible que l'absence de favorisation significative pour les adverbes de « certitude » seuls, contrairement à nos premières observations lors de l'analyse qualitative du corpus, tienne à une erreur dans notre catégorisation : nous avons souhaité rassembler sous le terme « Certitude » les adverbes du spectre épistémique, mais cela ne permet pas de faire de différence entre des adverbes marquant de la certitude et ceux montrant de l'incertitude. Ici, une division plus préciser pourrait peut-être donner des résultats plus significatifs, mais cela n'a pas été fait dans le cadre de notre étude.

Le Tableau 3.7 représente également le cas des occurrences analysées comme « ambiguës », donc difficiles à analyser. Les résultats de la régression logistique montrent et confirment qu'un grand nombre d'adverbes influence véritablement la catégorisation sémantique d'une occurrence, et renforce alors ce sens, au lieu d'une hésitation possible si l'adverbe n'était pas présent (et ainsi une potentielle catégorisation dans « Ambigu »).

Enfin, un test de Chi^2 portant sur la relation entre la présence d'adverbes et les variants ne révèle pas de tendance significative entre ces deux variables. Il apparaît donc que les adverbes ne varient pas nécessairement en fonction du type de variant utilisé, mais bien plutôt en fonction de la catégorie sémantique affiliée à l'occurrence. Toutefois, un constat notable est que les adverbes classés dans la catégorie « Discourse » sont significativement associés (Chi^2) à des variants plutôt réduits, tels que *gon, ima, aimene* et *ge*. Ces cooccurrences suggèrent que ces variants jouent un rôle spécifique dans le déroulement et l'organisation du discours. Ainsi, le·a locuteur·rice semble accorder une attention particulière à la construction et à la mise en évidence de la structure logique de son énoncé, ce qui s'accompagne d'une réduction accrue des formes verbales. Ces co-occurrences peuvent montrer que ces variants sont utilisés dans le flux et l'organisation du discours. Par ailleurs, cela pourrait indiquer que l'usage des marqueurs discursifs favorise l'emploi de formes plus contractées de *BE going to/gonna*, peut-être en raison de leur caractère plus fluide et intégré dans le flux conversationnel. En effet, la contraction faciliterait l'enchaînement discursif et la gestion de la progression de l'énoncé :

*(106) Well it's **[gən]** make your house much easier to heat*

(SBC049 : 872)

*(107) And so I was **[gen]** go and watch his game after work, you know*

(SBC043 : 1394)

L'analyse des différents sens possibles de *BE going to/gonna* permet de mettre en lumière la préférence de certains variants pour certaines catégories sémantiques – *Ima* et *imena* et l'intention par exemple, ainsi que l'importance de croiser les différents critères et les différentes catégories syntaxiques (verbes, adverbes) pour mieux interpréter le sens d'un énoncé. En effet, ces éléments peuvent faire basculer le sens *a priori* de certains énoncés.

7. Expliquer la variation : critères phonétiques

Plusieurs critères syntaxiques suggèrent que les formes les plus réduites du paradigme présentent des comportements syntaxiques distincts de *going to*, et que *gonna* ou d'autres variants pourraient avoir progressé davantage sur la voie de l'auxiliation. Dans ce contexte, les critères phonétiques peuvent fournir des éclairages précieux sur des phénomènes syntaxiques. Plus précisément, la qualité vocalique dans les diverses réalisations de *gonna* peut révéler si la forme est de plus en plus produite de manière réduite – caractérisée par des voyelles affaiblies et l'absence d'accent lexical – comme c'est typiquement le cas pour les auxiliaires dans leurs emplois non emphatiques, ou si certaines réalisations de *gonna* suivent une trajectoire qui ne correspond pas entièrement à celle d'une auxiliation complète.

Dans son article, Bürki (2018) analyse la réduction acoustique sous divers paramètres. Elle écrit :

> Acoustic reduction may lead to the complete deletion of segments or syllables (e.g., Johnson, 2004). Acoustic reduction may also refer to more subtle changes, such as a shorter duration of segments (e.g., Bell *et al*., 2009; Kahn & Arnold, 2012), centralization of vowels (i.e., the first [F1] and/or second [F2] formant values get closer to the center of the two-dimensional space formed by the F1/F2 values of all the vowels; e.g., Buz & Jaeger, 2016; van Bergem, 1993; van Son, Bolotova, Lennes & Pols, 2004), or weakening of consonants (i.e., consonants become more vowel-like/less consonant-like; Ashby & Maidment, 2005; Trask, 2000; see also van Son & Pols, 1999). "local articulatory adjustment of all phoneme instantiations to their current neighbors" (Wood, 1996, p. 139) is known as coarticulation. Degree of coarticulation is known to depend on speech rate (e.g., Gay, 1978).
>
> (Bürki, 2018 : 1979)

Comme nous l'avons vu dans la présentation de la typologie, des phonèmes, et parfois des syllabes entières, ont été supprimés au sein du paradigme *BE going to/gonna*. Mais l'autrice souligne également d'autres formes de réductions acoustiques, que nous aborderons dans cette section : les phénomènes de coarticulation, la centralisation des voyelles et la réduction des syllabes. Ces éléments sont ici notifiés par Bürki, mais nous nous appuyons également sur les travaux de Johnson (2004), Hanique & Ernestus (2012) et Ernestus (2014), qui convoquent des paramètres similaires : nombre de syllabes, débit de parole, et style communicationnel.

7.1. Coarticulation harmonique

Les phénomènes de coarticulation en discours influencent souvent la réalisation des phonèmes, notamment par des processus tels que l'harmonie vocalique et l'assimilation. Comme le rappellent Cohen Priva & Strand (2023), « the acoustic properties of vowels are frequently affected by the surrounding consonantal and vocalic environment ». Dans cette étude, nous retenons deux phénomènes phonétiques pour la coarticulation harmonique, aussi appelée coarticulation anticipatoire :

- la réalisation possible de la voyelle [a] dans *gonna* lorsqu'elle précède un verbe commençant par cette même voyelle ou par [æ] ;
- l'assimilation de la nasale [n] en [m] lorsque le mot suivant commence par une consonne bilabiale.

Le premier phénomène concerne les cas où le verbe qui suit *gonna* commence par une voyelle TRAP (/æ/, Wells's lexical sets, 1982) ou par /a/. La réalisation la plus fréquente de *gonna* dans le SBC a été catégorisée à l'analyse acoustique comme [gənə], avec ce qui semble être deux *schwas*. Toutefois, en discours, nous observons que la seconde voyelle tend à se rapprocher d'une réalisation en [a] lorsque le verbe suivant commence par une voyelle TRAP, ce qui pourrait refléter une forme d'harmonie vocalique ou de coarticulation anticipatoire. Ce schéma se rencontre notamment lorsque *gonna* précède des verbes tels que *have* et *ask* :

*(108) I'm **[gəna]** have water also.*

(SBC051:795)

*(109) I knew I was **[gəna]** ask out […]*

(SBC002:723)

Dans certains cas, la frontière entre *gonna* et le verbe qui suit semble brouillée au niveau phonétique, rendant difficile l'identification de deux voyelles distinctes. C'est le cas de l'exemple (110), où la seconde voyelle semble se rapprocher de [a] sous l'influence de la voyelle initiale de have :

*(110) you were **[gənæ/av] (gonna have)** three miles between the two first*

(SBC022:455)

Ces observations rejoignent celles de Herry-Bénit *et al*. (2009 : 6) sur *schwa* : « the actual realization of *schwa* also depends on the prosody of the sentence and, through vowel harmony, on neighbouring vowels ». Dans des cas comme (110), le [h] est élidé et les deux mots sont phonétiquement fusionnés, formant ce qui est perçu comme une seule unité. Dans le corpus SBC, 87 occurrences pertinentes ont été relevées où *gonna* est réalisée avec [a], et ces occurrences précèdent toujours un mot commençant par [a] ou [æ], ou bien marquant la fin d'une phrase ou une pause. Par ailleurs, 41 occurrences supplémentaires présentent une réalisation vocalique qui se rapproche acoustiquement de [e] ou même de [i], indiquant une dispersion vocalique dans l'espace de réalisation de *gonna*, avec une certaine variabilité dans la réalisation de la seconde voyelle. La section 7.3 ci-dessous offre un aperçu détaillé de cette variation.

Le second phénomène phonétique concerne l'assimilation de la nasale [n] en [m] lorsque le variant *gon* – et ses diverses réalisations phonétiques – est suivi d'une consonne bilabiale, en particulier [p], [b] ou [m]. Ce type d'assimilation est un processus de coarticulation bien attesté en anglais (Coleman *et al*., 2016), notamment dans des contextes de parole spontanée rapide. Dans notre corpus, la labialisation apparaît fréquemment lorsque *gon* est suivi du verbe *be*, où la forme canonique [gənə bi] se réalise souvent sous la forme réduite [gəm bi] :

*(111) That's **[gəm]** **be** important*

(SBC030:1139)

*(112) We're **[gəm]** **p**ull*

(SBC046:269)

Il faut nuancer et préciser que ce phénomène ne concerne pas tous les cas d'un variant du paradigme suivi d'une bilabiale, mais les occurrences sont fréquentes : 33 cas de [gəm] dans le SBC sont relevés. Dans certaines occurrences, les frontières phonétiques restent ambiguës. La

distinction entre [gən] et [gəm] peut être difficile à établir avec fiabilité, en particulier dans des données orales spontanées où bruit de fond, chevauchements de parole et conditions d'enregistrement pas toujours optimales, sont fréquents. Ces facteurs compliquent les analyses, tant perceptives qu'acoustiques. Dans cette étude, la distinction entre [gən] et [gəm] a été opérée par analyse auditive, et non par mesures acoustiques pures. Ce choix méthodologique s'explique par la difficulté à distinguer [n] et [m] sur un spectrogramme dans Praat, notamment dans des données conversationnelles spontanées : les indices acoustiques permettant de différencier ces nasales sont souvent subtils, et la présence de bruits environnants ou de chevauchements de sons complique d'autant plus leur identification précise.

7.2. Méthodologie pour l'analyse phonétique : scripts et packages utilisés

Au-delà des processus d'assimilation évoqués, il convient également de prendre en compte la qualité des voyelles dans les variants de *gonna*. Comme le note Recasens (2022 : 60), le *schwa* non accentué présente une différence en termes de formants (« much consonant-dependent variability in the second formant (F2) »), ce qui peut influencer encore davantage la réalisation de ces formes en discours. Par ailleurs, la réduction vocalique survient fréquemment dans les mots grammaticaux, entraînant souvent une variation segmentale importante, voire une élision. Johnson (2004) indique que les mots grammaticaux (« *function words* ») présentent des taux particulièrement élevés d'élision vocalique ou de changement de valeur dans la voyelle. Ces tendances mettent en évidence l'instabilité des voyelles non accentuées en style relâché et soulignent l'importance d'examiner plus en détail les réalisations acoustiques et phonétiques de *gonna*, afin de déterminer dans quelle mesure ce variant est devenu un pur « mot fonctionnel » et, par conséquent, plus proche encore d'un auxiliaire modal que *going to*.

Avant de faire l'analyse sur l'entièreté du corpus oral, le script utilisé a été testé sur deux fichiers audio, afin de s'assurer de sa bonne marche et de sa pertinence pour notre étude particulière. À l'aide de scripts Praat et R (adaptés de Ferragne, 2017) et du package *PhonR* de McCloy (2016), nous calculons semi-manuellement et semi-automatiquement les valeurs des formants des voyelles à l'étude (particulièrement les formants F1 et F2), afin de représenter ces valeurs dans un graphique représentant l'espace vocal, pour voir où les voyelles se situent dans ce dernier. Pour cela, nous avons pris comme valeurs de référence l'étude centrale de Hillenbrand *et al*. (1995) sur les caractéristiques acoustiques des voyelles américaines.

Le script Praat (Ferragne, 2017) nous permet de visualiser le spectrogramme de toutes les voyelles à l'analyse, et de vérifier si le script arrive correctement à repérer les formants,

avec une focalisation plus précise sur F1 et F2, puisque nous n'analysons que ces formants dans notre étude. La Figure 3.19 ci-dessous présente une capture d'écran d'une voyelle « & », qui correspond à la première voyelle d'une réalisation phonétique de *gonna* (« $ » représentant la seconde voyelle).

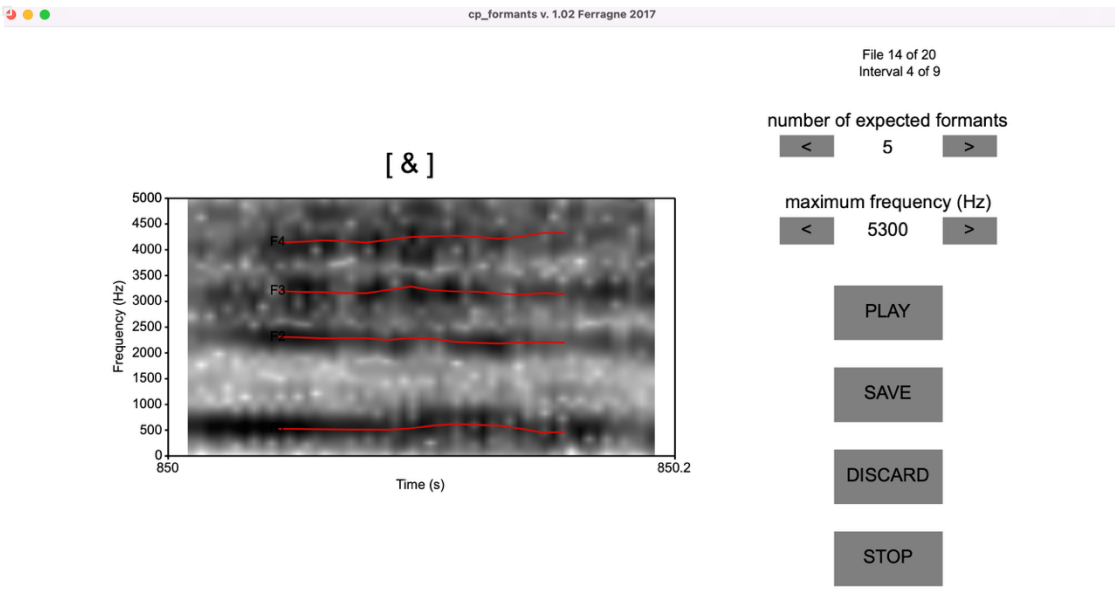


Figure 3.19 – Extraction des formants des voyelles (ici la voyelle « & » d'un segment d'un audio SBC) avec le script cp_formants

Nous pouvons remarquer que les lignes rouges représentant les différents formants sont plutôt droites, et qu'elles correspondent à ce que nous voyons sur le spectrogramme. Ce segment a donc bien été extrait pour l'analyse des valeurs des formants sur R. En revanche, un exemple comme la Figure 3.20 ci-dessous a dû être rejeté :

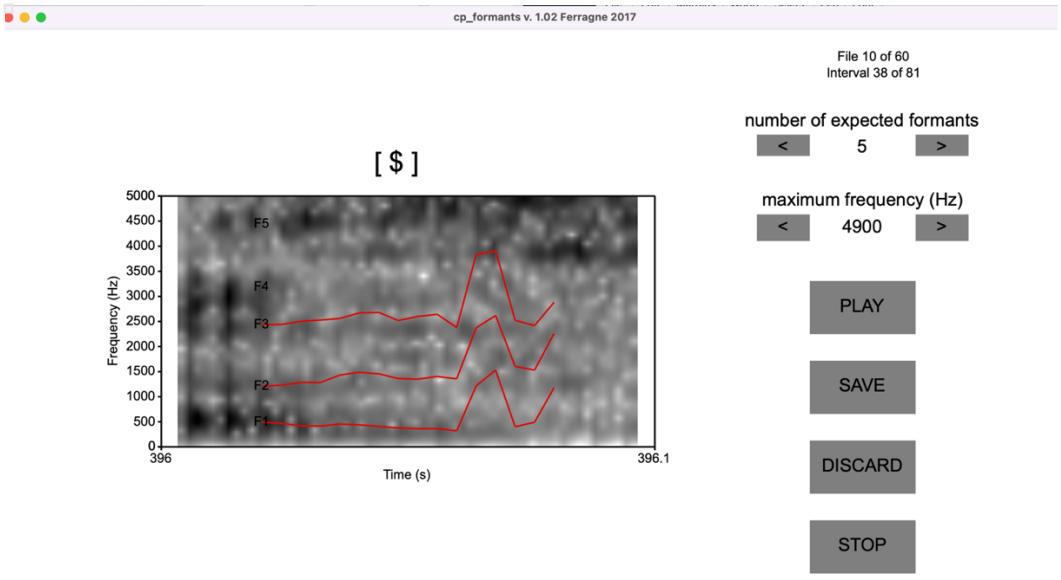


Figure 3.20 – Exemple de segment qui a été retiré de l'analyse formantique (« discard »)

Ainsi, le script permet véritablement une annotation semi-automatique et semi-mannuelle : il aide le·a chercheur·euse, et lui permet de décider quel segment garder ou non. Les boutons en haut à droite de l'interface (« number of expected formants » et « maximum frequency ») permettent également d'adapter l'analyse à l'extrait étudié. Certains segments ont donc été retirés de l'analyse. Au total, l'analyse compte 1133 segments vocaliques, et 115 segments vocaliques rejetés, souvent à cause d'un chevauchement de voix ou de bruits de fond. La distribution des voyelles analysées est relativement équilibrée entre locuteurs et locutrices, avec respectivement 586 et 547 segments examinés.

Nous avons décidé de mesurer les fréquences F1 et F2 au milieu de la voyelle (50%). Afin de réduire encore l'impact de possibles valeurs extrêmes et étonnantes (*outliers*) causées par un chevauchement de parole ou un bruit de fond, les valeurs mesurées à 50% ont été ajustées en calculant la médiane sur une fenêtre de trois points, incluant la valeur centrale (n) ainsi que les points précédent (n-1) et suivant (n+1). Bien que plusieurs méthodes d'analyse existent pour l'extraction des formants vocaliques, il a semblé qu'une extraction en trois ou cinq points, telle que celle utilisée par Fox & Jacewicz (2009), n'était pas applicable ici en raison de la durée relativement courte des voyelles dans notre ensemble de données. Nous avons reproduit la technique utilisée par Cohen Priva et Strand (2023) pour l'analyse du *schwa* dans un corpus oral spontané (le corpus Buckeye), à 50% de la voyelle. Ces auteurs expliquent que l'extraction pile au milieu de la voyelle permet d'éviter les effets de coarticulation initiaux ou finaux : « initially, a vowel's formants are most strongly affected by the preceding context. This effect diminishes during the articulation of the vowel, given that the articulators have time to move away from their previous position; they may even cease to affect the vowel after a while (Hertz, 1991). Conversely, the vowel's formants become progressively more affected by the following context toward the end of the vowel (this influence too does not necessarily affect the vowel throughout its articulation) » (Cohen Priva & Strand, 2023 : 3). Dans leur étude du *schwa* dans la célèbre structure *Rosa's roses*, Flemming & Johnson (2007) ont également recouru à l'extraction des formants à 50% de la voyelle.

L'analyse a été faite en deux temps : dans un premier temps, nous avons analysé ensemble tous les variants comportant de potentiels *schwa*s : [gənə], [gɑnə], [gʌnə], [gənə], [gəna], [gən], [gəm], [gon], [gə], [nə], [na]. Dans un deuxième temps, nous avons préféré séparer d'un côté les variants correspondant à de claires réalisations phonétiques de *gonna*, avec deux syllabes ([gənə], [gəna], [gənə]) – donc les variants dissyllabiques –, des variants

monosyllabiques ([gən], [gəm], [gon], [gə], [nə], [na]). C'est cette deuxième analyse qui sera présentée dans les sous-sections suivantes.

Cette modification dans l'analyse ne change rien à la significativité statistique des résultats présentés – dans les deux cas, ensemble ou séparés, les résultats concordent – mais cela permet une analyse plus précise des valeurs formantiques et de leurs comparaisons avec des variants dans les mêmes catégories.

7.3. L'existence d'un variant réduit et non-accentué /gənə/ ?

Dans le SBC, [gənə] constitue le variant le plus fréquent, mais d'autres variants phonétiques relevés s'en distinguent, bien que proches : [gɔna], [gɑnə], [gəna], [gəni], etc. L'analyse acoustique fait apparaître plusieurs possibilités :

- [ɔ], [ʌ], [ɑ] ou [ə] pour la première voyelle ;
- [a], [e], [i] ou [ə] pour la voyelle finale.

Ici, seules les données correspondant aux variants dissyllabiques de *gonna* sont présentés. L'hypothèse sous-jacente est la suivante : si la forme comporte deux *schwa*s, elle se compose alors de deux syllabes non accentuées – un schéma phonétique comparable à celui des auxiliaires, ce qui entraîne nécessairement des implications sur le plan syntaxique et rapprocherait *gonna* d'un auxiliaire classique.

7.3.1. Valeurs et qualité des voyelles impliquées

Cette première analyse combine 504 segments pour la première syllabe (& ; 244 pour les femmes et 260 pour les hommes) et 478 segments pour la seconde syllabe ($; 237 pour les femmes et 241 pour les hommes). Si nous analysons bien des variants dissyllabiques, il existe cependant une différence entre le nombre de segments de & et le nombre de segments de $ puisque certains segments ont été rejetés lors de l'analyse sur Praat.

La Figure 3.21 présente les valeurs moyennes des fréquences F1 et F2 pour la première et la seconde voyelle des différents variants de *gonna*. En raison de la variabilité des valeurs de F1 et F2 entre les locuteurs masculins et féminins, nous avons choisi de présenter deux graphiques : l'un pour les locutrices (à gauche), et l'autre pour les locuteurs (à droite), puisque les valeurs n'ont pas été normalisées, afin de pouvoir correctement être comparées avec les valeurs de référence de Hillenbrand *et al.* (1995).

Dans cette analyse, nous avons délibérément opté pour l'utilisation de symboles non issus de l'API afin de représenter les voyelles étudiées, comme expliqué dans le chapitre 2. Ce

choix vise à éviter d'assigner prématurément à ces voyelles un statut phonologique précis, par exemple en distinguant un « *schwa* 1 » d'un « *schwa* 2 ». À la place, l'esperluette (&, en *bleu*) désigne la première voyelle, et le signe dollar ($, en *rose*) renvoie à la seconde voyelle. Cette notation neutre permet d'adopter une approche plus souple et descriptive, sans imposer de classification phonologique rigide à ce stade de l'analyse.

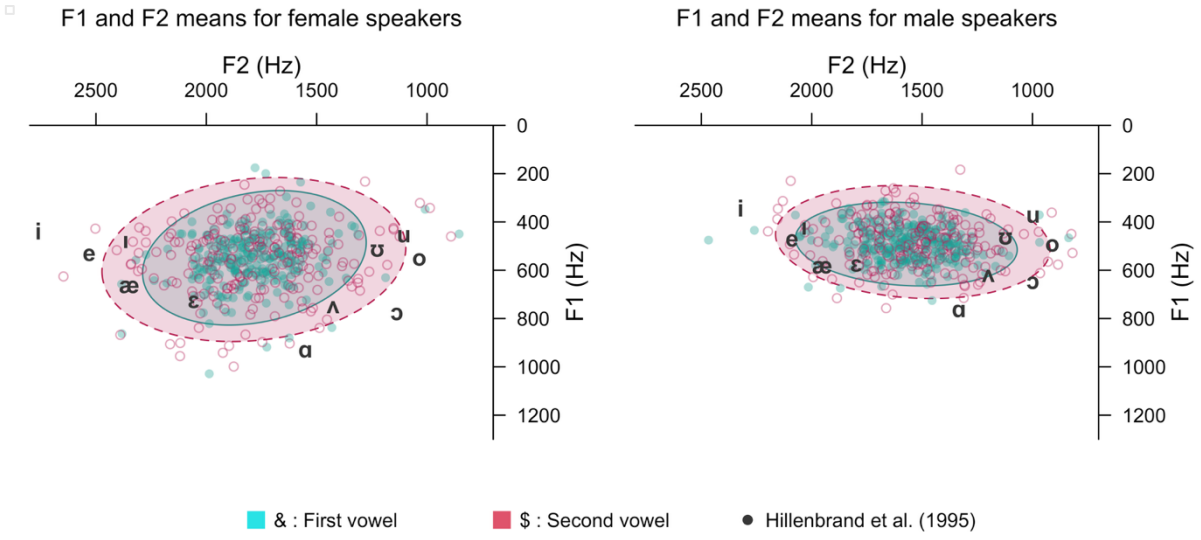


Figure 3.21 – Valeurs des formants F1 et F2 pour les variants de gonna (locutrices à gauche ; locuteurs à droite), avec, pour valeurs de référence, Hillenbrand et al. (1995)

La qualité vocalique apparaît relativement homogène parmi les locuteurs (n = 133 locuteurs ; 73 femmes et 60 hommes), indépendamment de leur sexe. Par rapport aux locuteurs masculins, les locutrices présentent globalement des fréquences plus élevées. Ce résultat est attendu : comme le démontrent Peterson & Barney (1952 : 183) dans leur article fondateur, les formants des femmes sont généralement plus élevés que ceux des hommes puisqu'elles ont une fréquence fondamentale (F0) plus élevée.

Plus remarquable encore, pour les locuteurs comme pour les locutrices, la seconde voyelle ($, ellipse *rouge*) présente systématiquement une variabilité plus importante que la première. Afin de vérifier cette observation visuelle, nous avons mené une analyse statistique en utilisant le test-t de Welch, afin de tenir compte des différences de variance, ainsi que le test de Levene pour comparer la variance entre les deux voyelles pour l'ensemble des locuteurs (Fox & Weisberg, 2019). Ces analyses ont été conduites séparément pour les hommes et pour les femmes, puis les valeurs ont été normalisées afin d'obtenir une analyse plus robuste sur l'ensemble du jeu de données. Les deux types de modèles ont indiqué une significativité pour

le test de Levene et une non-significativité pour le test-t. Un résumé des résultats pour les valeurs normalisées est présenté dans le Tableau 3.8.

Tableau 3.8 – Comparaison statistique des moyennes et des variances des formants pour la première voyelle (&) et la seconde voyelle ($) dans les variants de gonna

Formant	Moyenne &	Écart-type &	Moyenne $	Écart-type $	F de Levene	p (Levene)	Valeur t	Degrés de Liberté	p (Welch test)
F1	-0.03	1.04	0.03	0.84	25.37	**<0.001**	0.93	911	**0.35**
F2	-0.03	1.08	0.02	0.78	48.59	**<0.001**	0.81	860	**0.42**

Bien que les valeurs moyennes des formants (F1 et F2) ne diffèrent pas significativement entre la première voyelle (&) et la seconde ($) (test de Welch), et que les deux voyelles sont proches en termes de centre acoustique, les tests de Levene révèlent que la seconde voyelle présente une variabilité significativement plus importante, tant pour F1 ($F = 25$, $p < 0{,}001$***) que pour F2 ($F = 49$, $p < 0{,}001$***). Cela suggère que les voyelles en position finale de mot sont plus sujettes à la variation, possiblement en raison d'effets de coarticulation liés aux segments suivants. Ce résultat s'inscrit dans la continuité des phénomènes de coarticulation discutés en Section 7.1. et concorde avec les observations antérieures dans la littérature. Comme le souligne Recasens (2022), les voyelles ont tendance à être plus courtes en position médiane qu'en position initiale ou finale, et les voyelles brèves – en particulier dans les syllabes fermées – sont plus susceptibles de se centraliser et de se réduire, conduisant plus facilement à un *schwa* que la seconde voyelle des variants examinés.

Comparées aux valeurs de référence fournies par Hillenbrand *et al*. (1995), les valeurs des formants observées dans notre étude, lorsqu'elles ne se situent pas au centre de l'espace vocalique, présentent une variation considérable, avec des réalisations se rapprochant de /æ/, /ɛ/, /ʌ/, /ʊ/, /o/ ou même /ɪ/. Il convient toutefois de souligner que la majorité des valeurs restent centrées, ce qui soutient l'hypothèse selon laquelle les voyelles de *gonna*, dans leurs diverses réalisations, sont généralement prononcées comme des *schwas*. Cette observation concorde avec les valeurs de *schwa* rapportées par Recasens (2022 : 61), selon lequel les *schwas* produits par un locuteur masculin se situent typiquement autour de 500 Hz (F1) et 1500 Hz (F2). Nos résultats s'alignent sur ces points de référence. Les valeurs moyennes des formants dans notre corpus s'élèvent, pour les locuteurs masculins, à 487 Hz (F1) et 1555 Hz (F2), et, pour les locutrices, à 552 Hz (F1) et 1783 Hz (F2).

7.3.2. Durée des voyelles impliquées

Comme suggéré dans les travaux de Recasens (2022), nous avons également testé la durée de chacune des voyelles. L'hypothèse est que la première voyelle serait plus courte que la deuxième, qui elle est plus variable, et met donc plus de temps à être produite (puisque l'on sort du cadre de la centralisation au niveau de l'espace vocalique, son qui demande le moins d'effort à être prononcé). L'analyse de la durée des deux voyelles soutient l'hypothèse de l'existence de deux *schwas* différents, du moins dans leur comportement phonétique. Recasens (2022) observe que les voyelles tendent à être plus longues en position initiale ou finale d'un mot, un phénomène également constaté dans notre étude. La Figure 3.22 présente la distribution des durées selon la voyelle (pour rappel, « & » représente la première voyelle et « $ » la seconde).

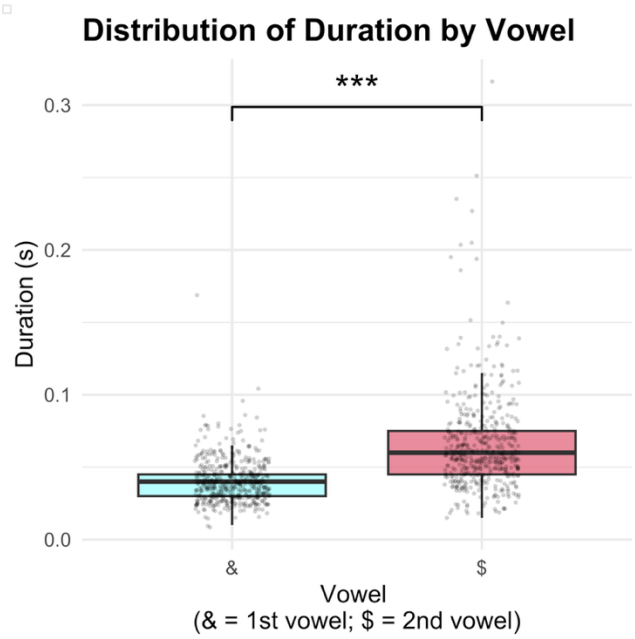


Figure 3.22 – Distribution des durées selon les voyelles, avec intervalle de confiance et significativité, pour les variants de gonna

Visuellement, une différence de durée apparaît entre les deux voyelles. Dans son étude, Flemming (2009) résume certaines valeurs de durée pour des *schwas* : « medial *schwa* vowels in Flemming and Johnson's (2007) study average 64 ms, while Kondo (1994) reports that *schwa* in the indefinite article averages 34 ms. By comparison, tense vowels […] are on the order of 150 ms in fluent speech (van Santen 1992) ». Un phénomène similaire se manifeste dans notre étude. La première voyelle est relativement courte (< 40 ms en moyenne) tandis que la seconde dépasse les 60 ms en moyenne. La Figure 3.23 ci-dessous précise les moyennes de chacune des voyelles :

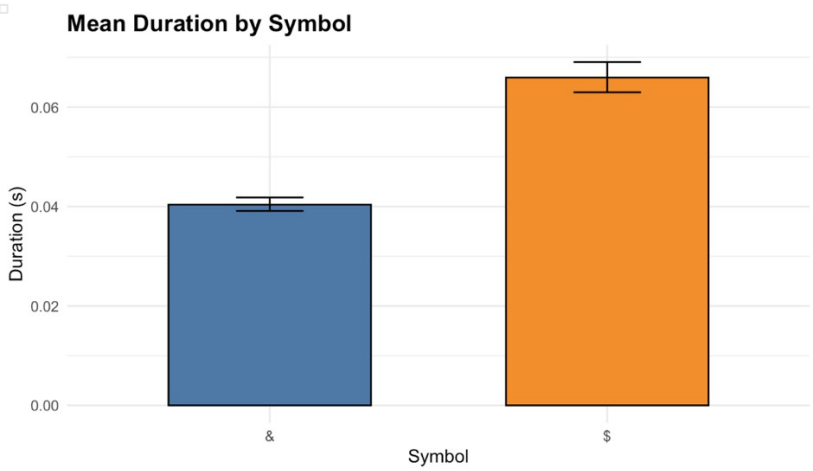


Figure 3.23 – Moyennes des voyelles & et $ pour les variants de gonna

Ainsi, la première voyelle se rapproche du résultat de Kondo, concernant une voyelle très réduite (l'article indéfini), ce qui pourrait expliquer l'élision potentielle de ce *schwa* que l'on observe dans les variants de réalisation [nə] et [na] (accompagnée aussi de l'élision de [g]). En revanche, la seconde voyelle est plus longue et se rapproche d'une voyelle pleine, non réduite.

Ce résultat a été confirmé par un modèle linéaire mixte (utilisant les packages lme4 (Bates *et al*., 2003) et lmerTest (Kuznetsova *et al*., 2013) dans R), qui a montré que la différence de durée est hautement significative (p< 0,001***) entre les deux voyelles, indépendamment du sexe du locuteur. Cette observation s'inscrit dans la tendance des voyelles à évoluer vers d'autres cibles que le *schwa* (voir section 7.3.1.) et donc à nécessiter davantage de temps pour être réalisées comme telles.

7.4. Le cas d'autres variants

Dans un second temps, nous avons fait les mêmes analyses sur les variants monosyllabiques du paradigme puisque, comme l'indiquent Ryu & Hong (2013), *schwa* étant la voyelle réduite la plus fréquente, il est le candidat idéal pour l'élision. Ce phénomène est présent dans notre corpus, formant le variant *gon*. Dans cette section, nous analysons donc les monosyllabes *gon, ge* et *ne*. Ces tests sont plus restreints, puisque le jeu de données comporte moins de segments : 143 segments pour la première syllabe (& ; 59 pour les femmes et 84 pour les hommes) et 8 segments pour la seconde syllabe ($; 7 pour les femmes et 1 pour les hommes), toujours avec un nombre équilibré de locuteur·rices (34 femmes et 38 hommes). Ces faibles fréquences et la différence entre les deux s'expliquent par le fait que ces monosyllabes sont généralement prononcées rapidement, et peuvent donc être difficiles à entendre, et plus encore à analyser – un certain nombre de segments appartenant aux variants monosyllabiques

a été rejeté –, mais aussi car la première syllabe regroupe les variants de *gon* et de *ge*, quand la seconde syllabe ne regroupe que les variants de *ne*, peu nombreux.

7.4.1. Valeurs et qualités de la voyelle (première ou deuxième)

De manière similaire à la section précédente, la Figure 3.24 ci-dessous présente la distribution des formants pour les deux voyelles, avec les locutrices à gauche et les locuteurs à droite.

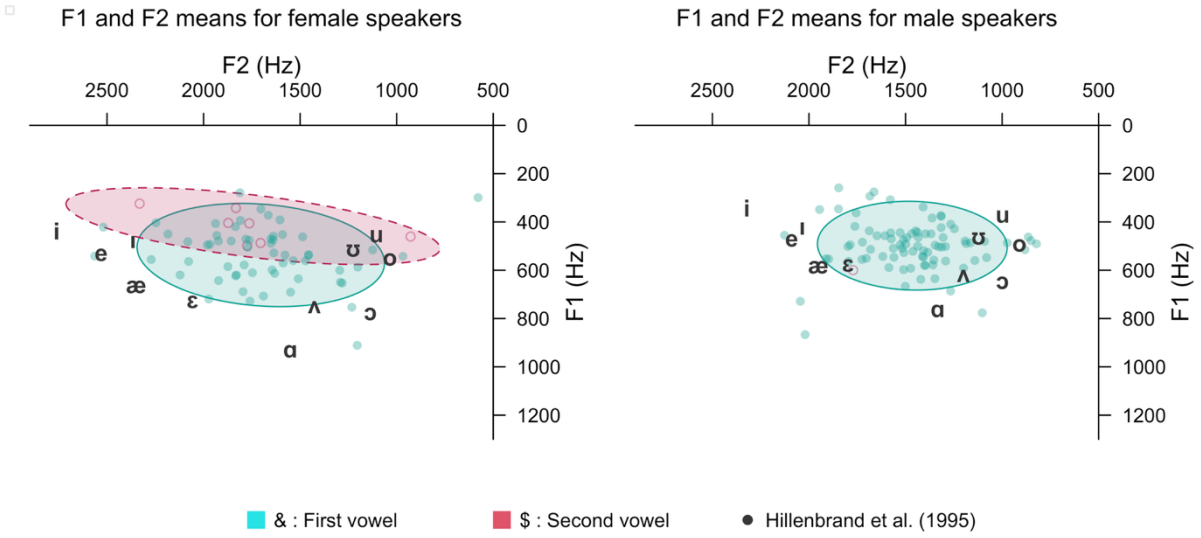


Figure 3.24 – Valeurs des formants F1 et F2 pour les variants monosyllabiques (locutrices à gauche ; locuteurs à droite), avec pour valeurs de référence Hillenbrand et al. (1995)

La figure ne présente pas de distinction claire entre les hommes et les femmes pour la première voyelle. Pour la seconde voyelle, aucune ellipse n'a été dessinée chez les locuteurs car nous n'avons qu'une seule donnée ; l'ellipse des locutrices est en revanche plus dispersée pour la seconde voyelle sur l'axe F2, comme cela était déjà le cas pour les variants dissyllabiques. Nous observons donc une plus forte variabilité dans la seconde voyelle sur l'espace vocalique, entre /i/ et /u/ ou /o/, quand la première voyelle reste plus centrale. Cependant, les fréquences recensées ne nous permettent pas d'avancer plus d'hypothèses.

Dans l'ensemble, l'analyse de la qualité vocalique au sein d'une grande partie des variants dissyllabiques et monosyllabiques du paradigme remet en question la stabilité de la voyelle *schwa*, laquelle semble occuper une position particulièrement fluide dans l'espace vocalique. Les deux voyelles impliquées dans la construction sont acoustiquement assez proches, mais leurs comportements divergent de manière significative. Cette différence peut

être rapprochée de la proposition de Flemming (2009) selon laquelle il existerait deux types de *schwa* : l'un, plus stable avec une valeur centrale moyenne, souvent issu de la réduction de voyelles non hautes en position inaccentuée ; l'autre, plus variable, pouvant s'adapter à son environnement sonore et ne présentant pas de cible fixe dans l'espace vocalique – la question d'un *schwa* potentiellement « sans cible » (targetless) ayant fait l'objet d'analyses approfondies dans la littérature (voir Browman & Goldstein, 1992). Selon Flemming (2009 : 3), « both result from assimilation to context […] The different outcomes represent different degrees of assimilation to context ». Dans cette perspective, la variation que nous observons dans les formes du paradigme reflète vraisemblablement différents niveaux d'assimilation au contexte phonétique, plutôt qu'un déplacement systématique de toutes les voyelles vers une position centrale stable. Cette observation met en lumière la nature flexible et dynamique de la réduction vocalique dans la langue parlée spontanée. Notre étude rejoint celle de Flemming (2009), qui montre que le *schwa*, dans la plupart de ses réalisations, constitue un continuum (« a continuum of vowel qualities »), et non un unique point central dans l'espace vocalique.

Toutefois, la tendance de ces voyelles à se regrouper autour d'une position centrale ou plus neutre dans l'espace vocalique suggère qu'elles sont souvent perçues comme réduites et inaccentuées, un schéma typiquement observé dans les mots grammaticaux. Cette réduction fréquente et la prédominance de réalisations proches du *schwa* peuvent être interprétées comme des indices phonétiques contribuant au processus en cours d'auxiliation de certains variants du paradigme, comme *gonna*.

7.4.2. Durée de la voyelle – variants monosyllabiques

La différence entre F1 et F2 ne donne pas de résultats flagrants pour les variants monosyllabiques, mais il s'agit plutôt maintenant de nous intéresser à la durée des voyelles : à quel point la monosyllabe peut-elle influencer la durée de la voyelle par rapport aux résultats dissyllabiques ? Y a-t-il plus ou moins de variation dans les variants monosyllabiques par rapport aux variants dissyllabiques ? La Figure 3.25 présente la distribution des durées des deux voyelles pour les variants monosyllabiques :

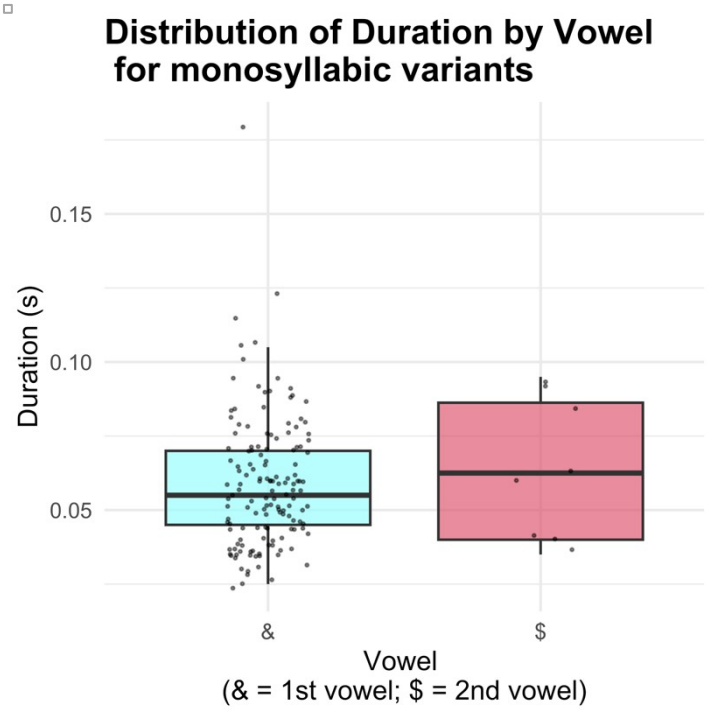


Figure 3.25 – Distribution des durées des voyelles des variants monosyllabiques

Dans la Figure 3.25, contrairement aux variants dissyllabiques, la différence de durée n'est pas statistiquement significative sur les variants monosyllabiques entre & et $ – même si nous n'avons que peu de données pour la seconde syllabe. Plutôt, notons que la durée est plus longue pour ces variants monosyllabiques que pour les variants dissyllabiques, où la durée allait en moyenne de 0,04 à 0,065 s. Ici, la moyenne est plus haute : au-dessus de 0,06 pour les deux voyelles. Ainsi, la durée ne change pas en fonction de la valeur de la voyelle ni de l'environnement phonétique ([g], et parfois [n] ou [m] selon les variants) mais plutôt de la position de la voyelle dans le mot : au milieu du mot ou en position finale. Ici, comme « & » et « $ » correspondent à une voyelle en position finale dans des variants monosyllabiques, alors la voyelle est relativement longue.

7.5. Diphtongues *vs.* monophtongues

Une distinction que nous avons faite dans notre typologie du SBC concerne la possibilité d'avoir des diphtongues ou des monophtongues chez certains variants. C'est le cas notamment pour les variants de *going to*, et *gojne*, et c'est aussi le cas pour les variants contractant *I'm gonna* (*aimene* et *ima*).

La distinction entre diphtongues et monophtongues n'a pas été testée statistiquement, mais la typologie a été basée sur l'analyse acoustique ainsi que le spectrogramme de chaque variant. Pour les variants de *going to* et de *gojne*, la différence est difficile à voir et à entendre

entre la diphtongaison et la monophtongaison, mais il semble que la plupart sont réalisés avec une diphtongaison.

Pour les variants autour de *I'm gonna*, la diphtongaison est plus facile à entendre et à voir sur le spectrogramme, du fait de la différence entre [a] et [ɪ] sur l'espace vocalique. Sur les différents variants, voici les résultats obtenus :

- Pour [a(ɪ)mənaː/ə], 22 variants présentent la diphtongue, dont 10 avec [a] en fin de variant également (et non un *schwa*), sur un total de 43 variants : plus de 51% des variants sont diphtongués.
- Pour [a(ɪ)maː/ə], deux variants présentent la diphtongue, sur un total de 20 variants, soit 10%.

La différence de ratio entre ces deux catégories de variants n'est pas anodine : le fait que les variants les plus longs présentent davantage de réalisations diphtonguées, et souvent moins réduites, est particulièrement révélateur. En effet, la langue obéit généralement à un principe d'économie à l'oral : plus un mot est prononcé, plus il est fréquent, et plus il a ainsi tendance à se réduire et à se décomplexifier. Ainsi, les diphtongues deviennent des monophtongues, et ces monophtongues peuvent à leur tour se réduire jusqu'à devenir des *schwas*. Il n'est donc pas surprenant que l'hypercontraction *ima* ne comporte que peu de variant diphtongués, puisque cette contraction résulte déjà d'un phénomène de réduction et de simplification phonétique. De même que la grammaticalisation appelle davantage de grammaticalisation, la réduction phonétique tend à engendrer toujours plus de réduction.

8. Expliquer la variation : discussion des résultats

Désormais, les résultats présentés dans les sections précédentes de ce chapitre sont à mettre en perspective avec la méthodologie de notre étude, et la langue anglaise en général. L'objectif de cette section est de discuter de la portée de nos résultats et de leurs implications actuelles.

8.1. Paradigme *BE going to/gonna*, variétés d'anglais et grammaticalisation

Nous avons évoqué dans le Chapitre 1 (Section 1.3) la présence de variants similaires à *BE going to* et *BE gonna* dans des variétés autres que les variétés les plus dominantes en anglais (SBE et GA), à savoir dans l'AAE et les créoles à base anglaise, notamment dans les Caraïbes. À l'aune des différents variants trouvés dans le SBC et le CCT, il nous semble important de

mettre en contact ces données avec les variants que l'on trouve plus particulièrement dans ces variétés d'anglais, et qui ne sont pas autant mis en avant dans le GA (ou le SBE).

Le premier élément qui rappelle un parallèle entre nos données et les données de l'AAE ou des créoles à base anglaise est la possibilité de l'élision de *BE*. Nous remarquons dans nos données que cette possibilité est plus forte avec *gonna*, et encore plus avec *gon* (paramètre tout particulièrement saillant à l'écrit), quand les variants créés sur la base de *going to* présentent peu d'élision, voire aucune. Ces données sont similaires à celles trouvées pour l'AAE par Labov (1969). Il n'apparaît alors pas étonnant de retrouver la forme *gon* dans nos propres données. Cependant, cela questionne l'origine de cette forme, l'origine de la variation, et l'influence d'autres variétés de l'anglais sur l'anglais parlé/écrit aux États-Unis. Si nous reprenons la Figure 1.13 présentant le continuum des éléments favorisant la copule, il semble que nous pourrions ajouter, après « gonna », « gon » pour nos corpus, puisque la contraction et l'élision de *BE* est plus forte pour ce variant, à tel point que *BE* n'est jamais dans sa forme pleine avec *gon* dans le CCT.

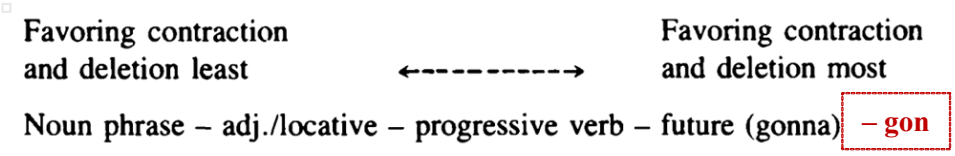


Figure 3.26 – Reprise de 1.13: Continuum des éléments favorisant l'élision de BE (adapté de Labov 1969, 1972) modifié

Sur un plan phonétique, Rickford & Rickford (Rickford, 1999 ; Rickford & Rickford, 2000) mentionnent dans leurs travaux sur l'AAE la possibilité de supprimer [d] et [g] dans les auxiliaires de l'AAE. Cela fait partie de leur liste de paramètres phonologiques et grammaticaux repérés dans l'AAE. Cet élément paraît prendre une importance particulière pour le paradigme à l'étude, en particulier pour les variants contractés de *I'm gonna : aimene* et *ima*. En effet, un des processus phonétiques à l'œuvre est la suppression du phonème [g]. En ce sens, *aimene* et *ima* se rapprocheraient-ils encore plus d'auxiliaires au sens afro-américain du terme ?

Au niveau sémantique, nous pouvons nous demander si *gon*, *gonna* ou *im(m)a* en AAE ont les mêmes valeurs associées que *BE going to* et *gonna* dans des variétés d'anglais plus standard ? Dans son étude des auxiliaires, Green précise : « speakers of AAE use some of the same words that occur in other varieties of English, but they may use them with different meanings. » (Green, 2002 : 34). Est-ce également le cas pour la forme étudiée ? Cela peut-il exercer une influence sur son utilisation en général aux États-Unis ? Ces questions méritent un développement et une étude plus longue, sur de plus larges données comparables, mais notons

pour l'instant que même au sein des linguistes spécialistes de l'AAE, peu de descriptions de *gonna* existent au niveau sémantique. DeBose (2015) parle de « futur proche » quand Green (2002) associe *gon/gonna/ima* à un « futur immédiat » et il nous paraît déjà que, si les deux notions sont proches, elles ne sont pour autant pas égales sémantiquement parlant. En outre, concernant plus spécifiquement le variant *ima*, quelques études proposent un sémantisme différent de cette forme vis-à-vis de *gonna* (D'Jaris, 1996) ; cependant, cela n'a pas été développé plus avant. Poplack & Tagliamonte (1999 : 322), quant à elles, rappellent un échange entre Joan Fickett et Labov, où Fickett suggère que *I'ma* dénote du futur immédiat, quand *I'm gonna* serait un futur plus lointain (Labov *et al*., 1968 : 25). Seulement, cet échange ne repose sur aucune preuve scientifique pour le moment. Ici, la forte présence dans nos données d'*ima* avec la catégorie sémantique « intention », associée à un futur plus immédiat, pourrait être un premier élément de réponse, à confirmer et analyser de plus près dans d'autres travaux. Winford (1998 : 113) suggère également une distinction entre *gon* et *gonna* en AAE, qui serait à lier à la distinction faite dans certains créoles entre *go/gon* pour indiquer le « futur pur » et *goin/gwine* pour indiquer un futur prospectif. Si cela a été peu testé sur des sets de données, il semble qu'il peut être intéressant de creuser l'origine de *gonna* et *gon* quant à des potentielles influences créoles dans de futures recherches.

Enfin, de manière plus anecdotique, certain·es linguistes remarquent également une autre forme verbale utilisée pour parler du futur en AAE, et étrangement proche morphosyntaxiquement et sémantiquement de *gonna* : *finna* (issue de la contraction de *fixing to* et qui inclut selon Green (2002 : 70) des variants comme *fixina, fixna* et *fitna*). Comme l'expliquent Green (2002) et Wolfram (2004 : 121), *finna* est utilisé pour parler d'un évènement imminent (« to indicate an immediate future or planned event. », Wolfram 2004 : 121), sémantisme qui est aussi attribué à *gonna* ou *going to* en AAE, comme le rappelle Wolfram. Green (2002 : 70) donne l'exemple suivant :

(113) I don't know about you, but I'm finna leave.

Dans cette phrase, il semble effectivement que *finna* pourrait être remplacé par *gonna* sans un changement de sens apparent. Si cette forme est considérée comme plus vernaculaire encore

que *gonna*, elle est intéressante à remarquer – et présente dans notre corpus, bien que très rarement[51] – mais ne fait pas l'objet d'analyse dans notre étude.

Les parallèles entre ces phénomènes et les résultats de notre étude sont donc nombreux. Il semble que *going to/gonna* ait été influencé par les systèmes morpho-syntaxiques d'une grande variété d'anglais créoles.

Par ailleurs, les créoles sont généralement décrits comme regroupant plusieurs variétés de langues, allant du basilecte (la variété la plus éloignée de la langue standard) à l'acrolecte (la variété la plus proche de la langue standard – la langue standard dans les créoles à base anglaise étant l'anglais) (Stewart, 1965). Entre ces deux variétés se trouvent les mésolectes (Bickerton, 1973), qui recouvrent l'entièreté de cet entre-deux. Winford (1992, 1998), dans une étude sur l'absence de copule dans les créoles caribéens, montre un continuum intéressant entre le basilecte et l'acrolecte pour les formes à l'étude dans ce tapuscrit :

Model of Decreolization in CEC Copula Systems

	Basilect		*Lower Mesolect*		*Upper Mesolect*		*Acrolect*
LOC	*de*	→	Ø	→	Ø/forms of *be*	→	Inflect. *be*
NP	*a*	→	Invariant *is*	→	*is*/forms of *be*	→	Inflect. *be*
ADJ	Ø	→	Ø	→	Ø/forms of *be*	→	Inflect. *be*
Progressive	*a* + V	→	Ø V + *-ing*	→	(*be*) V + *-in*	→	*be* V + *-ing*
Future	*a go* + V	→	Ø *goin* + V	→	(*be*) *goin to* + V	→	*be goin to* + V

Figure 3.27 – Modèle de décréolisation dans l'anglais carribéen – Exemple de la copule (Winford 1992 ; repris dans Winford, 1998)

Ainsi, ces variétés créoles, qui ont probablement influencé l'AAE (Rickford, 1974), semblent présenter, dans leurs variétés de lectes, des formes très proches des formes plus grammaticalisées ou réduites de *going to/gonna* que l'on recense dans notre étude. Il semble presque que *going to/gonna* tel qu'il est utilisé au XXI^{e} siècle suive un chemin inverse, de l'acrolecte au basilecte si nous suivons la Figure 3.27 de Winford, par le biais du processus de grammaticalisation et d'auxiliation. Kriegel (2003 : 12) rappelle que les créoles, langues issues de contacts, ont aujourd'hui une forte influence sur l'écriture dominante. Nous pouvons envisager une potentielle influence à double-sens en diachronie, entre la langue standard et la langue créole. Raible (2003 : 151) rappelle que « les catégories de temps, mode et aspect sont exprimées par des particules (qui ont leurs origines dans des périphrases, donc des formes

[51] La forme *finna* est recensée neuf fois dans le CCT, et aucune fois dans le SBC. Aucun des autres variants mentionnés par Green (2002 : 70), ni la forme source *fixing to* n'est présent dans les corpus.

analytiques), non plus par des éléments flexionnels. ». C'est bien le cas de *go/gon/gwin* dans les créoles. Nous pourrions même nous demander si ces formes viennent de l'anglais *go* et ensuite ont suivi un chemin de grammaticalisation parallèle à celui de *going to* dans les créoles à base anglaise, ou bien si la grammaticalisation de tels marqueurs s'est faite à partir du *going to* grammaticalisé de l'anglais standard :

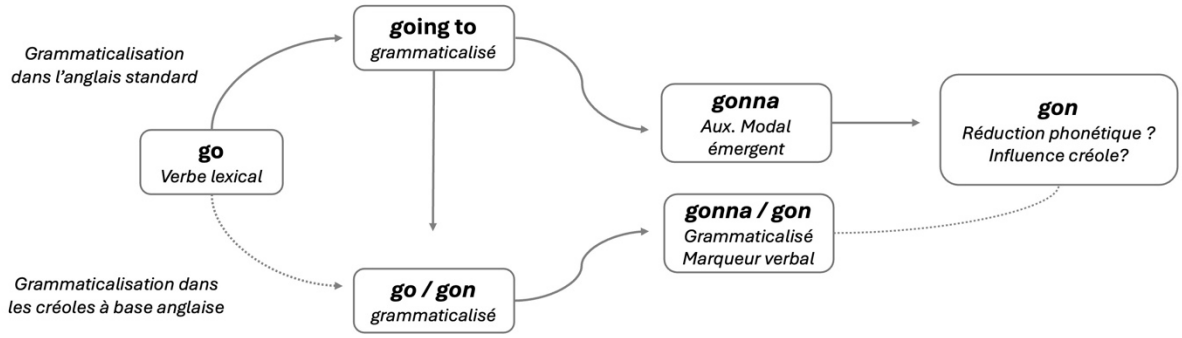


Figure 3.28 – Deux potentielles voies de grammaticalisation pour goin(g to) dans les créoles et en anglais standard

En effet, de nombreuses langues utilisent le verbe à la base lexicale de *go* pour parler d'un évènement futur, comme le français avec *aller* + *INF* (Lansari, 2006) ou le néerlandais *GAAN* + *INF* (Hilpert, 2008 : 107) par exemple. Le lien cognitif entre le mouvement spatial et temporel semble ainsi faire partie d'un universel cognitif. Il est alors possible que le marqueur du futur dans divers créoles à base anglaise ne vienne pas exactement de la forme grammaticalisée pleine *going to* : « le processus de grammaticalisation peut être déjà en cours dans la langue source ; le créole prend la forme 'en vol', et continue le processus qui ne continue pas forcément dans la langue source (ou, au moins, le processus n'est pas encore visible » (Howe, 2003 : 230-231). Cela pourrait alors donner des schémas similaires à ceux exposés dans la Figure 3.28. Le créole emprunterait à un lexème déjà en partie grammaticalisé, ce qui serait le cas pour *BE going to*, dont la grammaticalisation est affirmée depuis les années 1620-1640, pour ensuite suivre son propre chemin de grammaticalisation.

Howe (2003) note différents degrés de grammaticalisation des formes en créole, où elle distingue entre autres verbe plein, auxiliaire et marqueur :

+ lexicalisé				+ grammaticalisé
verbe plein	**>**	**auxiliaire**	**>**	**marqueur**

Figure 3.29 – Continuum de grammaticalisation (adapté de Howe 2003 : 231)

Pour elle, « l'auxiliaire » n'est pas obligatoire et n'ajoute que des nuances de sens, quand le « marqueur » est considéré comme étant plus grammaticalisé, et obligatoire. Il est également généralement non mobile. Selon cette terminologie, *go/gon* dans les créoles à base anglaise serait alors déjà un marqueur, quand en anglais SBE et GA, *gonna* tendrait à jouer le rôle d'auxiliaire. Cette hypothèse pourrait alors expliquer pourquoi *gon* se retrouve désormais dans des corpus de langue américaine, où l'influence de variétés Éboniques et le contact de langues ont pu faire se rapprocher les deux chemins de grammaticalisation. Il est cependant difficile d'affirmer pleinement cette hypothèse pour *going to/gonna* avec les seules données de nos corpus : des recherches en diachronie et avec des corpus AAE et créoles seraient nécessaires. Cela soulève néanmoins des perspectives et des réflexions. L'influence n'est certainement pas anecdotique, d'autant plus si *gonna* et d'autres variants sont plus fréquents dans des zones où la population Afro-Américaine ou Afro-Caribéenne est forte. Ce paramètre pourra être testé sur les données de nos corpus (Chapitre 4).

Pour conclure, s'il est difficile de déterminer si *gonna* a véritablement des origines créoles, ou bien si la forme est issue d'une érosion phonologique « logique » du Present-Day English à l'oral, il ne fait aucun doute que la présence de formes assimilées en AAE et dans des créoles anglais proches des États-Unis a pu aider à l'inclusion et la consolidation de la forme *gonna*, et de certains variants comme *gon* et *ima*. Ces variants, s'ils restent marginaux, se retrouvent dans nos données, et présentent des schémas morphosyntaxiques différents de *going to* et se rapprochent, à bien des égards, des schémas de variétés Éboniques, comme la contraction et l'élision de *be*.

8.2. L'importance d'une analyse multidimensionnelle

Nous souhaitons désormais mettre en lien les résultats de ce chapitre avec les problématiques soulevées par les théories de la grammaticalisation et de la CxG, à savoir le statut et la place de certains variants du paradigme, notamment vis-à-vis de *BE going to*.

8.2.1. Syntaxe x Morphologie x Sémantique

L'analyse des occurrences des variants de *BE going to*/*gonna* met en évidence des phénomènes qui s'inscrivent à la croisée de la syntaxe, de la morphologie et de la sémantique. Loin de se réduire à un simple cas de variation formelle, l'opposition entre les différentes formes révèle des dynamiques de changement linguistique qui touchent à plusieurs niveaux

d'organisation de la langue. Leur étude éclaire à la fois le processus de grammaticalisation et la manière dont les constructions se structurent et évoluent dans le cadre de la CxG.

Au niveau morphologique, la réduction est manifeste. Les formes contractées, en particulier *gonna*, tendent à être perçues et traitées par les locuteur·rices non plus comme la combinaison de plusieurs unités (*going* + *to* pour *gonna*), mais comme un élément indivisible. Cette évolution illustre un processus typique de grammaticalisation et d'auxiliation, où la fusion formelle rapproche progressivement la forme réduite d'un auxiliaire. L'exemple de *I'mma / Im(m)a* est particulièrement éclairant dans ce cadre : son écriture peut osciller entre une graphie en deux mots, qui rend visible la présence du pronom *I* et de la contraction de *am* avec l'apostrophe, et une graphie en un seul mot, qui fonctionne presque comme un marqueur autonome. Nous notons également la posibilité que ce variant soit écrit avec une majuscule (comme *I*) ou une minuscule. Ce flottement graphique illustre les enjeux cognitifs liés à l'encodage morphologique et syntaxique, et l'impact potentiel sur le degré de grammaticalisation perçu.

Sur le plan syntaxique, les résultats confirment une indépendance croissante de certains variants, vis-à-vis de *going to* mais surtout vis-à-vis de *BE* comme auxiliaire de la périphrase. La fréquence importante de *BE* élidé face à *BE* dans sa forme pleine avec *gonna* et avec des variants plus contractés comme *gon, ge* et *ne* tend à montrer que ces formes prennent de la distance vis-à-vis de la forme canonique *BE going to* et qu'elles n'auraient plus besoin de l'auxiliaire *BE*, prenant peut-être elles-mêmes le rôle d'auxiliaire. En outre, la possibilité de retrouver les différents variants dans des constructions syntaxiques complexes – y compris des propositions subordonnées – confirme que ces variants sont intégrés au système anglais, et ne sont pas de simples formes anecdotiques et reléguées à des expressions marginales.

L'analyse sémantique met en lumière la nécessité d'ajouter une troisième catégorie aux deux grandes valeurs traditionnellement distinguées pour *BE going to/gonna* (intention et inférence) : celle du futur programmé. Dans cette configuration, l'agentivité du sujet, mise en avant dans l'intention et absente dans l'inférence, ne semble plus en jeu. Plus encore que dans l'inférence, le sujet est présenté comme n'ayant aucune possibilité d'action sur la validation de la R/P, qui est vue comme préconstruite au moment de l'énonciation. La différence entre les catégories d'inférence et de futur programmé serait alors à creuser de manière plus précise dans de futurs travaux, notamment à l'aune du degré de certitude de l'énonciateur·rice.

L'analyse sémantico-pragmatique présente aussi des résultats intéressants pour les variants *ima* et *aimene*. La forte proportion de la catégorie sémantique « intention » pour ces variants révèle une potentielle spécialisation de ces derniers pour l'intention. La présence du pronom *I* dans ces formes semble influencer la catégorie sémantique, et nous pourrions faire l'hypothèse que la forme *ima* devienne un marqueur d'intention dans le futur. Il est cependant trop tôt pour l'affirmer, d'autant plus que ces variants se retrouvent également dans les autres catégories sémantiques, mais avec des proportions moindres.

Les résultats confirment par ailleurs que les corpus contiennent davantage d'occurrences d'inférence que d'intention ou de futur programmé, ce qui suggère que le paradigme *BE going to/gonna* est engagé dans une grammaticalisation sémantique accrue. Comme le souligne Perez (1990 : 12), dès les années 1920, la répartition entre mouvement spatial et intention tendait déjà à se réduire ; nos données prolongent cette tendance en montrant que la valeur inférentielle l'emporte désormais sur l'intention. Selon l'auteur, une proportion plus forte de prédiction par rapport à l'intention marquerait alors une grammaticalisation plus avancée. En effet, si nous nous intéressons à la variation et aux différences de degrés de grammaticalisation entre les variants, ce résultat rappelle également que tout le paradigme *BE going to/gonna* est encore en cours de grammaticalisation.

Les résultats morpho-syntaxiques et sémantico-pragmatiques invitent à élargir le réseau constructionnel de *BE going to/gonna* pour y inclure l'ensemble des variants, qui évoluent chacun à leur rythme dans les processus de grammaticalisation et d'auxiliation. Pour finir, en nous inspirant du réseau de construction hypothétique proposé par Lorenz & Tizón-Couto (2024) (Figure 3.2) et à partir des résultats de nos analyses, nous proposons le réseau hypothétique de constructions suivant pour le paradigme *BE going to/gonna*.

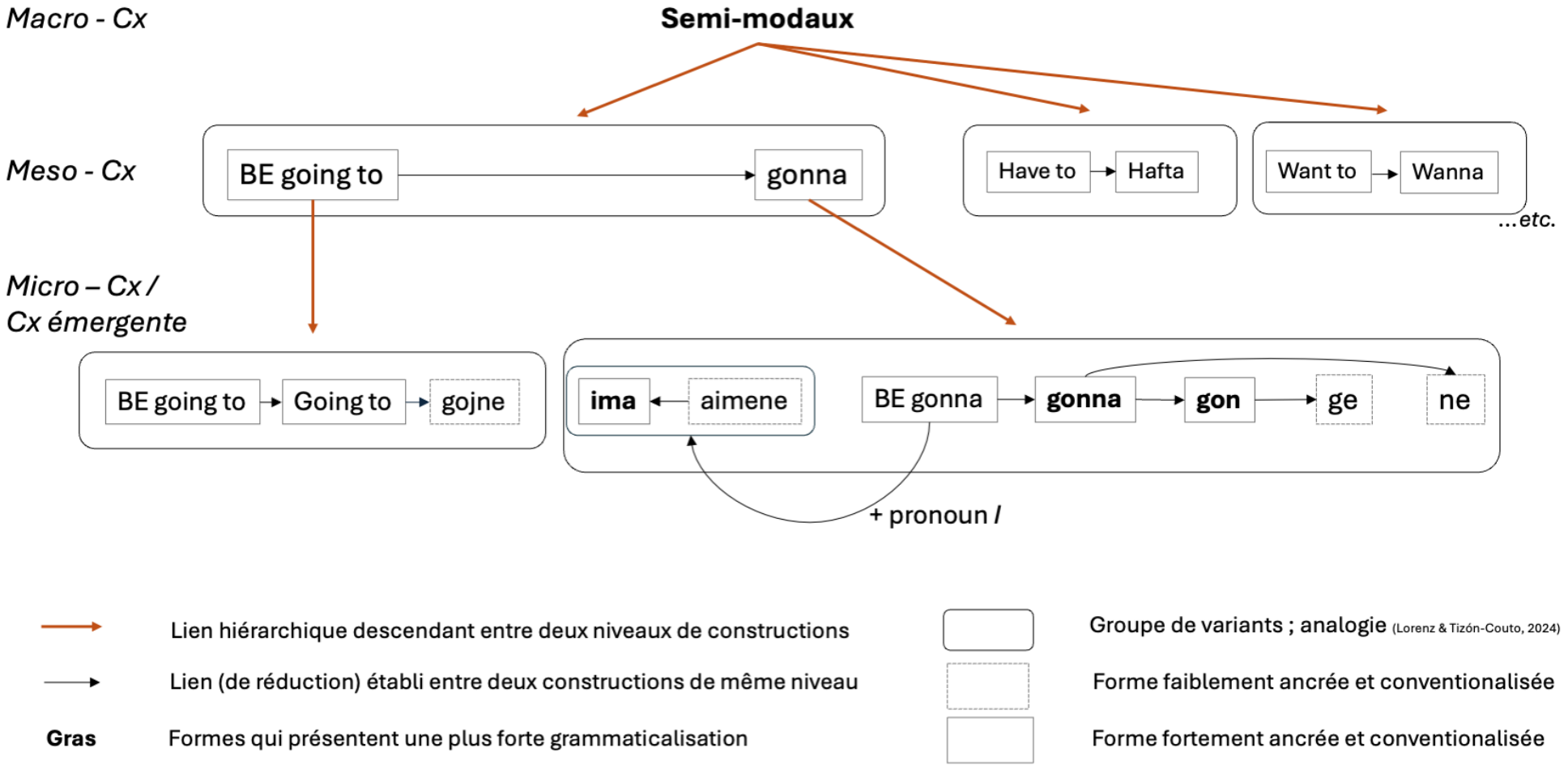


Figure 3.30 – Réseau de constructions hypothétique pour le paradigme BE going to/gonna

Nous envisageons dans la Figure 3.30 que *BE going to* et *gonna* soient désormais considérées comme des constructions sur un même plan d'égalité, du fait de la forte fréquence de *gonna* dans les corpus (et au XXI^{e} siècle en général), ainsi que de la grammaticalisation progressive de la forme. De plus, *gonna* est mise sur un même plan de construction que *BE going to* car *gonna*, tout comme *going to*, produit des variants. En effet, la forme mère de *gon* semble phonétiquement et morphologiquement être *gonna* et non *going to*. De la même manière, les hypercontractions *aimene* et *ima* sont formées à partir de *I'm gonna* et non *I'm going to*. Ces phénomènes convergent dans le sens d'une plus grande indépendance de *gonna* vis-à-vis de *BE going to*, les mettant alors sur un même plan. Nous avons également souhaité représenter dans la figure les différences d'ancrage des variants au niveau des lexiques mentaux des locuteur·rices, en fonction des résultats de nos corpus. En effet, certaines formes ne semblent se retrouver qu'à l'oral, et n'ont pas de conventionnalisation par l'écrit : *ge, ne* et *aimene*. Pour le cas des variants propres à l'écrit (*goin 2, gunna* et *gone*), ils ne sont pas indiqués dans la figures car ne constituent pas des micro-constructions véritablement différentes de leurs formes d'origine, respectivement *going to* et *gonna*.

Ce réseau de construction reste hypothétique, et uniquement fondé sur les résultats issus du SBC et du CCT. Néanmoins, il permet de remettre en perspective le statut des différents variants les uns vis-à-vis des autres, et de faire des hypothèses sur leur place au sein du lexique mental et de la grammaire mentale des locuteur·rices. Ce réseau, et les travaux développés dans ce chapitre, vont dans une démarche de réorganisation du système de constructions de l'anglais pour y intégrer la variation, surtout quand elle n'est pas qu'une simple réduction phonétique, mais se retrouve à la fois à l'oral et à l'écrit. La grammaticalisation et la CxG apparaissent ici complémentaires pour *BE going to/gonna* : la grammaticalisation rend compte de la dynamique évolutive et unidirectionnelle du changement, tandis que la CxG permet de modéliser la coexistence de plusieurs formes dans un réseau hiérarchisé de constructions liées.

8.2.2. Syntaxe x Sémantique x Phonétique

La catégorisation de *BE going to* et de ses variants réduits (*gonna, gon*, etc.) a traditionnellement été abordée sous un angle syntaxique et sémantique, ces formes étant analysées comme des semi-modaux ou semi-auxiliaires en fonction de leur comportement dans la phrase. Toutefois, ce cadrage syntaxico-sémantique tend à négliger les réalités phonétiques dont ces formes dérivent et dans lesquelles elles continuent d'évoluer. En effet, nombre de ces structures semblent être le résultat direct de processus de réduction phonétique (Lorenz, 2013) qui façonnent encore activement leurs formes et leurs fonctions (syntaxiques, pragmatiques,

etc.). Il nous apparaît dès lors nécessaire de reconsidérer le statut syntaxique de *gonna* et de ses variants apparentés à la lumière des données phonétiques, en reconnaissant que la variation phonétique et la réduction acoustique ne constituent pas de simples phénomènes de surface, mais peuvent avoir des implications morphosyntaxiques durables.

Johnson (2004) rappelle que la « réduction massive » (*massive reduction*) a des conséquences morphosyntaxiques significatives, qui s'étendent même aux contextes écrits : « massive reduction may be little more than a curiosity, or nuisance factor » (*ibid.,* 2004 : 5). Johnson (2004 : 8) souligne que cette observation n'est pas nouvelle dans le domaine de la phonétique :

> Phoneticians who study casual speech phenomena have consistently noted reductions that involve extreme changes from citation forms involving deletion of segments and syllables among other changes. For example, Cruttenden (1994) notes that "since OE (Old English) it has always been a feature of the structure of English words that the weakly accented syllables have undergone a process of gradation, i.e., the loss of phonemes or obscuration of vowels" (p. 213). He notes that this process has resulted in "established" forms in which the deleted syllable is now a feature of the word regardless of speaking style.
>
> (Johnson 2004:8)

Cette perspective historique renforce l'idée que ce qui est souvent perçu comme un « accident phonétique » peut, à terme, se cristalliser en catégorie syntaxique, et ainsi être encodé dans le lexique mental des locuteur·rices comme un élément en soi.

Les analyses phonétiques fondées sur corpus permettent ainsi de comprendre ces structures non comme de simples formes grammaticales figées, mais comme des réalisations dynamiques et variables, dont le statut grammatical demeure en cours de négociation, comme nous l'avons observé dans ce chapitre. Dans notre étude, les indices phonétiques – tels que la qualité et la durée vocaliques (Section 7) – jouent un rôle crucial dans la distinction entre les différents variants du paradigme *BE going to/gonna* et dans l'explication de l'apparition de formes encore plus réduites comme *gon* ou [na]/[ə]. Ces différences phonétiques ne sont pas anecdotiques : elles se corrèlent avec des comportements syntaxiques et des interprétations sémantiques distinctes, ce qui suggère une interdépendance profonde entre phonétique, syntaxe, et sémantique, comme le souligne Okazaki (2002 : 53), « *to-contraction*, which has been seen as a syntax-phonology interface phenomenon, must be seen as a semantics-phonology interface phenomenon ». Cela nous invite à également envisager le rôle de la phonologie sur le plan

sémantique. Nos résultats dans la Section 6 montrent par exemple que les hypercontractions favorisent la catégorisation sémantique « Intention », face aux autres sémantismes possibles.

Dans notre corpus, les formes les plus réduites s'accompagnent souvent de formes de *BE* plus contractées, voire de son élision complète. Cette interaction entre phonétique et syntaxe est également mise en évidence par Bybee et Torres (2008), qui notent que les mots de haute fréquence sont particulièrement sujets à la réduction et présentent souvent une variabilité phonétique et syntaxique accrue : « in cases where phonetic variation occurs but may be relatively stable, it is also the case that high-frequency words show more variation and/or greater reduction » (Bybee & Torres, 2008 : 400). Cette observation renforce l'idée que la réduction n'est pas aléatoire, mais fondée sur l'usage – comme l'expliquent les théories de linguistique cognitive abordées dans ce chapitre et dans le Chapitre 1 – et systématiquement liée à la fréquence, laquelle façonne à son tour les trajectoires de grammaticalisation. Cela montre la nécessité de suivre avec précision les variations phonétiques fines et de les considérer non comme du « bruit » mais comme autant de fenêtres ouvertes sur l'évolution grammaticale. Bybee et Torres (2008) relient d'ailleurs cette approche à l'importance de l'interaction entre le particulier et le général dans la grammaticalisation, perspective que nous adoptons ici. De légères nuances dans une forme verbale donnée peuvent révéler des tendances plus larges à l'échelle de l'anglais : « because it tracks frequency of co-occurrence, this model provides us with ways of explaining how new constructions arise gradually over time, how specific instances of constructions contribute to more general change and how specific instances take on special value » (Bybee & Torres, 2008 : 410).

De manière intéressante, la variation phonétique au sein de ces formes semble également s'aligner sur différentes stratégies énonciatives, comme le montre Huart (2016). Ses travaux suggèrent que lorsque les locuteurs maintiennent la forme pleine *going to* (avec la consonne /t/ dans *to*), ils marquent une implication énonciative active, se positionnant comme initiateurs et garants de la relation exprimée. Inversement, lorsque la particule est réduite ou entièrement amalgamée en un *schwa* (comme dans [*gojnə*], *gonna* et autres variants, Huart distinguant aussi plusieurs degrés de réduction), le·a locuteur·rice tend à se désengager, présentant la proposition comme largement acceptée, répétée, ou attribuable à une autre source. Pour Huart, cette différence pourrait être liée à une valeur relativement invariante du *schwa* dans ces formes réduites :

> La terminaison [ə] « signifie » quelque chose comme « une relation est construite », la nature de la relation étant fonction de la base plus que de la terminaison, ou plutôt

> de l'association des deux avec ce qui suit ou précède. En adoptant, et en adaptant, la notion de « grammaticalisation » pour désigner les formes à usage très fréquentes caractérisées par une simplification phonologique (par exemple: : GO + ING + TO → gonna), nous proposons que les locuteurs qui emploient aussi bien cette forme simplifiée au maximum, qu'un degré moindre de simplification, ont étendu la valeur du suffixe [ə] aux cas où la connotation modale d'origine est neutralisée.
>
> (Huart, 2016)

Le *schwa* serait ainsi un moyen d'indiquer que la relation entre sujet et prédicat est perçue comme allant de soi. Ce phénomène serait alors à lier à la préconstruction existant dans ces formes dans la TOE.

Dans cette perspective, la réduction phonétique n'est pas seulement le produit d'un débit rapide ou d'un registre relâché ; elle fonctionne aussi comme un marqueur pragmatique encodant la posture du·de la locuteur·rice à l'égard de son énoncé. L'interaction entre phonétique, syntaxe et énonciation observée ici n'est pas propre à *BE going to* : elle se retrouve dans d'autres formes réduites telles que *hafta, wanna* et *gotta*, qui présentent des alternances similaires entre variants non réduits et réduits, et appartiennent à la même catégorie syntaxique. Les résultats apportés dans la Section 7 sur les *schwas* de *gonna* pourraient alors également être étudiés pour d'autres semi-modaux. Okazaki (2002 : 50), à propos de *wanna* et *gonna*, souligne que « both have the possibility of containing two *schwa*s, a phonological property of modals and auxiliaries », ce qui confirme la possibilité de questionner le statut grammatical de ces formes à partir de leurs propriétés phonologiques.

8.3. Des éléments contextuels

Enfin, il nous semble important de souligner que, outre des éléments à l'échelle de l'occurrence, des éléments situationnels et contextuels plus larges peuvent permettre d'expliquer la variation. Nous remarquons par exemple certains enregistrements du SBC qui ne comportent aucun variant très contracté comme *gon, ge, ne*. C'est le cas pour sept enregistrements sur 60. En examinant les données socio-démographiques des locuteur·rices de ces enregistrements, plusieurs éléments sont à souligner :

- SBC011 ne compte que des personnes d'un certain âge, toutes des femmes retraitées : 72, 83 et 90 ans.
- SBC020 correspond à un sermon par un pasteur de plus de 70 ans. Ici, le contexte communicationnel et l'âge peuvent être des facteurs explicateurs du peu de réduction.

- SBC025 : le locuteur principal est un homme de 65 ans, et la situation de communication correspond à un cours d'histoire et de théologie sur Martin Luther, dans une église. À nouveau, le contexte et l'âge semblent être des facteurs importants.
- SBC055 : dans cet enregistrement, la locutrice est l'artiste Béatrice Wood, qui a alors 101 ans au moment de l'enregistrement, et donne une conférence dans un musée. De même, le contexte et l'âge apparaissent déterminants dans l'absence de variants très contractés.

A l'inverse, certains contextes semblent favoriser des variants très courts :

- Par exemple, l'enregistrement SBC013 compte une grande variété de variants contractés, comme *gon*, *ge* et *na* et l'enregistrement consiste en une discussion de famille autour d'une fête pour célébrer un anniversaire. Les interlocuteur·rices, au nombre de cinq, sont âgé·es de 25 à 51 ans.
- SBC047 compte également plusieurs variants contractés (plusieurs réalisations phonétiques différentes de *gon*, et *ge)* et correspond à une conversation entre deux cousins d'âges similaires (environ 35 ans), dans la maison d'un des deux hommes.
- SBC050 : l'enregistrement est une conversation entre quatre jeunes femmes étudiantes âgées de 20 à 21 ans. L'enregistrement a lieu dans l'appartement qu'elles partagent. Nous recensons divers variants, comme *gon, ge* et *ne*.

Il semble donc qu'un contexte particulièrement familier, dans un lieu plutôt privé, impacte nécessairement la réalisation des variants de *BE going to/gonna* également. Cela implique une approche en termes de registres de langue, mais également en termes de facteurs sociologiques, puisque l'âge des locuteur·rices a potentiellement un rôle à jouer, comme nous l'analyserons dans les deux prochains chapitres. Dans ces contextes plus familiers ou intimes, nous pourrions supposer par exemple que les locuteur·rices se sentent plus à l'aise et donc parlent de manière moins formelle, ou bien qu'iels font moins d'efforts articulatoires car les interlocuteur·rices se connaissent mieux et savent ce qu'iels veulent dire.

Concernant le corpus Twitter, la plupart des tweets incluant *going to* semblent plus longs, et comportent souvent plus de phrases que ceux avec *gonna*, et plus encore lorsque l'on prend en compte d'autres variants. *Goin 2*, variant de *going to*, semble se comporter comme *going to* (de nombreux caractères dans le tweet et plusieurs phrases). Les tweets les plus longs sont systématiquement avec *going to* : sur les vingt tweets les plus longs, nous recensons seize *going to*, un *goin 2* et trois *gonna*. Pour donner quelques exemples, (114) présente le tweet le

plus long, (115) présente un tweet de longueur moyenne et (116) présente un des tweets les plus courts :

> *(114) This Global Warming just keeps getting worse & worse! Oh well, I guess I might as well embrace this Global Warming like you Lost Souls who still believe in it and I know just what to do. I'm* ***going to*** *grab my sunnies, swim trunks & head out in the am to enjoy it with friends!* 😎
>
> *(115) Incremental neoliberal policies aren't* ***going to*** *save us from climate disaster. @TheDemocrats need to adopt a #GreenNewDeal to create a new green economy to combat climate change. #NoExcuses*
>
> *(116) Now* ***imma*** *get hypothermia.*
>
> (CCT)

Une rapide ANOVA sur R confirme effectivement cette tendance : le nombre de caractères (et le nombre de phrases) varie grandement en fonction des variants ($p < 0.001$***). Les médianes[52] du nombre de caractères en fonction des variants montrent bien une tendance générale : plus un tweet est long, plus *going to* apparaît, par opposition à des variants plus contractés comme *gon* ou *ima* :

Variant	Valeur médiane du nombre de caractères
Goin 2	269
Going to	161
Gonna	122
Ima	108
Gone	103
Gu(n)na	97
Gon	86

Figure 3.31 – Variants par nombre de caractères dans le CCT

Nous ne nous attarderons pas plus sur ces distinctions, qui semblent plutôt appartenir au domaine de l'analyse de discours, mais il nous est important de montrer que certains variants

[52] Ici, les médianes ont été choisies pour représenter plus fidèlement le nombre de caractères par variant, puisque certains variants sont en petites fréquences, et les occurrences de tels variants pourraient avoir par exemple un tweet d'une taille radicalement différente des autres occurrences, ce qui fausserait alors les résultats si nous avions choisi les moyennes comme valeurs de comparaison.

sont associés à un certain style linguistique également, et ce notamment dans le cadre de notre corpus thématique où, avec *going to*, une attention plus particulière semble portée à la formalité du tweet.

Conclusion

Les analyses de ce chapitre ont mis en évidence l'importance de la variation. Elles révèlent l'existence de formes peu recensées dans la littérature, mais pourtant bien attestées, qui présentent des distributions syntaxiques et sémantico-pragmatiques spécifiques. Certaines formes, comme *gonna* et *gon*, apparaissent de plus en plus indépendantes de la forme canonique *going to*, tandis que d'autres, comme *ima*, constituent des marqueurs particulièrement intéressants à suivre dans l'avenir afin de mieux cerner leur fonctionnement et leur intégration dans le système. L'étude conjointe de la morphologie, de la syntaxe, de la phonétique et de la sémantico-pragmatique de *BE going to/gonna* montre que les variants constituent bien plus qu'une alternance stylistique, ce qui confirme qu'ils s'inscrivent dans une dynamique de changement linguistique à plusieurs niveaux. L'articulation entre dimensions formelles et fonctionnelles permet ainsi d'obtenir une compréhension plus fine du rôle de ces formes dans le système de l'anglais contemporain, et de leur place dans le parcours plus général du changement linguistique.

Toutefois, les résultats invitent aussi à la prudence : malgré la diversité des variants identifiés, la variation reste quantitativement limitée. La binarité *going to/gonna* continue de dominer très largement les usages, et aucun autre variant n'atteint un seuil de fréquence suffisant pour concurrencer ces deux formes de manière significative. Ce constat rappelle que les phénomènes de grammaticalisation et de variation ne se jouent pas uniquement dans l'émergence de nouvelles formes, mais aussi dans la hiérarchisation et la stabilisation des distributions existantes.

Nos résultats soulignent par ailleurs la difficulté à tracer une frontière nette entre la sémantique et la pragmatique, d'où l'utilisation du terme « sémantico-pragmatique ». L'importance des relations intersubjectives dans l'usage réel des différentes formes fait que la valeur de ces dernières oscille constamment entre les deux domaines : chaque occurrence est colorée par le contexte énonciatif, et il est légitime de se demander si, en contexte d'usage, il existe véritablement des emplois purement « sémantiques » indépendants de toute dimension pragmatique. Enfin, ce chapitre montre l'intérêt de croiser plusieurs niveaux d'analyse pour

comprendre le fonctionnement du paradigme à l'étude. C'est précisément cette approche intégrative – attentive à la fois aux dimensions syntaxiques, morphologiques, phonétiques et sémantico-pragmatiques – qui permet de dépasser les descriptions fragmentées et de proposer, nous l'espérons, une vision d'ensemble de la variation.

Chapitre 4

Comparaison entre les deux corpus et variation extralinguistique

Le Chapitre 3 a permis de nous intéresser à la variation intralinguistique pour *BE going to/gonna*. Désormais, nous nous penchons sur la variation extralinguistique pour les corpus à l'étude : existe-t-il des différences ou similitudes pour les variants de *BE going to/gonna* entre le corpus web et le corpus oral ? Les métadonnées présentes dans les deux corpus nous permettent-elles de remarquer des tendances et des associations entre les variations et certaines données géographiques et sociologiques ? Ce chapitre s'intègre dans une démarche d'étude de la variation à grande échelle, et sur différents plans. Ainsi, il est l'occasion d'une discussion des résultats du Chapitre 3 à la lumière du type de corpus, du contexte de communication, et du·de la locuteur·rice de l'énoncé. Nous envisageons également à la fin de ce chapitre les limites de nos corpus pour le paradigme *BE going to/gonna*, et une partie de ce que les données du SBC et du CCT ne permettent pas de montrer.

1. Les deux corpus face aux résultats

Tout d'abord, les deux corpus étudiés, bien qu'ils relèvent tous deux de situations de communication plutôt spontanées et, dans l'ensemble, familières, présentent également des différences qu'il importe de souligner. Certains phénomènes apparaissent ainsi comme spécifiques à l'un ou l'autre corpus – web ou oral – tandis que d'autres mettent en évidence les interrelations possibles entre ces deux médiums.

1.1. Des schémas différents pour l'écrit et l'oral

Afin de mieux comprendre les différences possibles entre le CCT et le SBC, nous avons décidé de reprendre les différents paramètres évalués dans le chapitre 3 (critères morphosyntaxiques et sémantico-pragmatiques) afin d'étudier les résultats en fonction des corpus. Pour analyser la répartition des variants et leur fonctionnement syntaxique et sémantique en fonction des corpus, nous avons d'abord construit des Tableaux de contingence croisant les paramètres linguistiques examinés dans le chapitre 3 avec les corpus. Nous avons ensuite réalisé sur R des tests du Chi^2 pour évaluer si les distributions différaient significativement entre les deux corpus. Pour les variables présentant de faibles effectifs dans certaines cellules (notamment pour le cas des adverbes et certains variants), nous avons utilisé la simulation de la p-value (« simulate.p.value = TRUE ») afin d'obtenir des résultats plus fiables. Dans tous les cas, les tests se sont révélés significatifs ($p < 0{,}001$ ***). Pour comprendre la direction de ces différences, les résidus standardisés ont été examinés : un résidu positif supérieur à 2 indique une surreprésentation de la catégorie dans un corpus par rapport à l'autre ; par symétrie, cela implique une sous-représentation équivalente dans l'autre corpus. Les Figure 4.1, Figure 4.2, Figure 4.3 et Figure 4.4 ci-dessous présentent donc les proportions des différentes catégories pour chaque corpus. Lorsqu'un résidu standardisé positif dépasse 2, un contour en pointillés est ajouté autour de la barre correspondante pour signaler une préférence statistiquement notable pour ce corpus : violet pour le SBC et bleu pour le CCT. Les autres barres, sans contour, ne présentent pas de surreprésentation significative. Cette méthode permet de visualiser à la fois les fréquences absolues des catégories et la direction des différences significatives entre les corpus.

Observons d'abord les différences de distribution qui existent pour les variants entre les deux corpus (Figure 4.1).

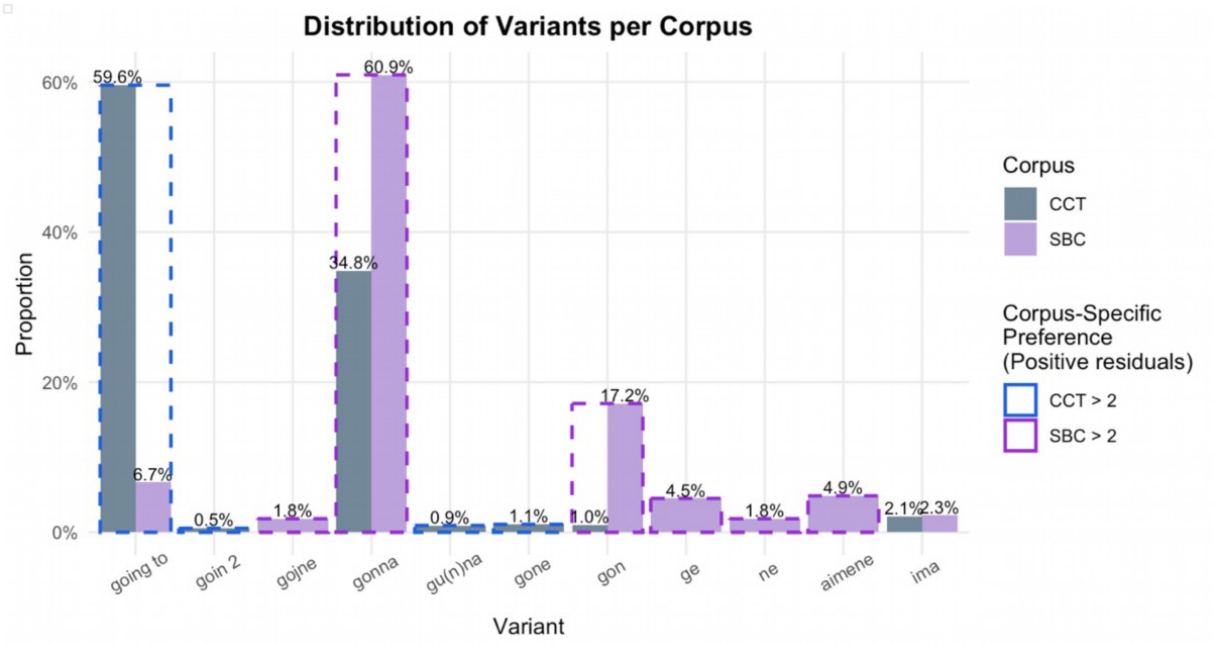


Figure 4.1 – Distribution des variants par corpus et représentation des résidus standardisés positifs

La Figure 4.1 montre bien ce qui a été exposé dans les typologies présentées au chapitre 3 section 3 : certains variants n'existent que dans un des deux corpus. C'est le cas pour *aimene, ge, ne* et *gojne*, uniquement dans le SBC, et *gu(n)na, goin 2* et *gone*, uniquement dans le CCT. En conséquence, les résidus standardisés de ces formes montrent une claire préférence pour un des deux corpus, mais ce ne sont pas ces résultats qui nous intéressent ici. En regardant les proportions de *going to, gon* et *gonna* – variants présents dans les deux corpus – nous remarquons que chaque corpus montre de claires préférences pour certains variants par rapport à d'autres. Ainsi, *going to* est tout particulièrement présent dans le CCT, et *gonna* dans le SBC. Ces résultats sont cohérents avec la littérature qui estime que *gonna* se retrouve particulièrement dans des contextes oraux (Berglund, 2000). En revanche, nos données montrent également que *gon* est un variant plus fréquent dans le SBC que dans le CCT, peut-être car il s'agit d'une forme encore nouvelle, et issue d'une réduction d'abord phonétique (élision du deuxième *schwa* de *gonna*). En ce qui concerne *ima*, les proportions sont équivalentes dans les deux corpus et les tests ne montrent donc aucune préférence pour un corpus par rapport à un autre.

Goin 2 et *gu(n)na* montrent une spécificité des corpus issus des DW : la typographie. En effet, Herring (Herring, 2012 ; McCulloch, 2019), entre autres, expliquent qu'il s'agit d'une caractéristique inhérente au DW. Nous avons souhaité vérifier cela en incluant dans notre analyse du CCT une catégorie « typographie », pour toutes les occurrences présentant des spécificités typographiques (signes de ponctuations répétés ou non traditionnels, majuscules, orthographe différente, etc.) dans les mots entourant l'énoncé avec *BE going to/gonna*. À nouveau, un test du Chi^2 a été réalisé pour évaluer la répartition des occurrences de variants

typographiques selon le type de variant. Le test est hautement significatif ($p < 0{,}001$***), indiquant une association entre le type de variant et la présence d'une forme typographique. L'examen des résidus standardisés révèle que certaines formes sont particulièrement associées à des changements typographiques : par exemple, le variant *goin 2* est fortement associé à de tels changements (résidu > +10), tandis que *going to* est légèrement sous-représenté dans cette catégorie (résidu < -2,6). L'exemple (117) montre une occurrence avec *goin 2* :

> *(117)* 🤯*UN report says CC is worse than 1st thought* 🙀*massive crisis starting in 2040. WHAT R U GOIN 2 DO?*
>
> (CCT)

Gone présente également une association significative avec des innovations typographiques. D'autres variants comme *gonna* et *gu(n)na* révèlent aussi une différence entre la présence ou l'absence de signe typographique particulier, mais avec des écarts plus modestes (*gone* : 3 formes sur 11 ; *gonna* : 26 formes sur 434). Ces résultats suggèrent que la présence de changements typographiques n'est pas aléatoire : certains variants apparaissent plus fréquemment dans un contexte présentant de fortes innovations typographiques (réductions de mots, orthographe alternative, majuscules, etc.), ce qui reflète probablement des différences de registre et de style entre les variants. Même des écarts plus faibles semblent indiquer des préférences stylistiques ou contextuelles dans l'usage des formes. Il n'est alors guère surprenant que *going to* montre une préférence pour l'absence de changements typographiques quand *gonna* se retrouve plus fréquemment dans des contextes impliquant de tels changements. La présence d'innovations typographiques avec *goin 2, gonna, gu(n)na* et *gone* montre que le changement appelle le changement. Ces formes plus innovantes témoignent en effet d'un relâchement des contraintes formelles et grammaticales, offrant aux utilisateur·rices un terrain propice à l'expérimentation et à l'introduction d'innovations linguistiques.

Les mêmes tests de Chi^2 et examens des résidus standardisés ont pu être appliqués pour regarder les différences entre les corpus aux niveaux syntaxique et sémantique, avec les formes de *BE*[53], la présence des adverbes et les catégories sémantiques afin de savoir si certains paramètres sont plus liées à un corpus qu'à un autre.

La Figure 4.2 montre les résultats pour les formes de *BE*.

[53] La différence en termes de distribution de sujets a déjà été développée dans le Chapitre 3, section 5.1.

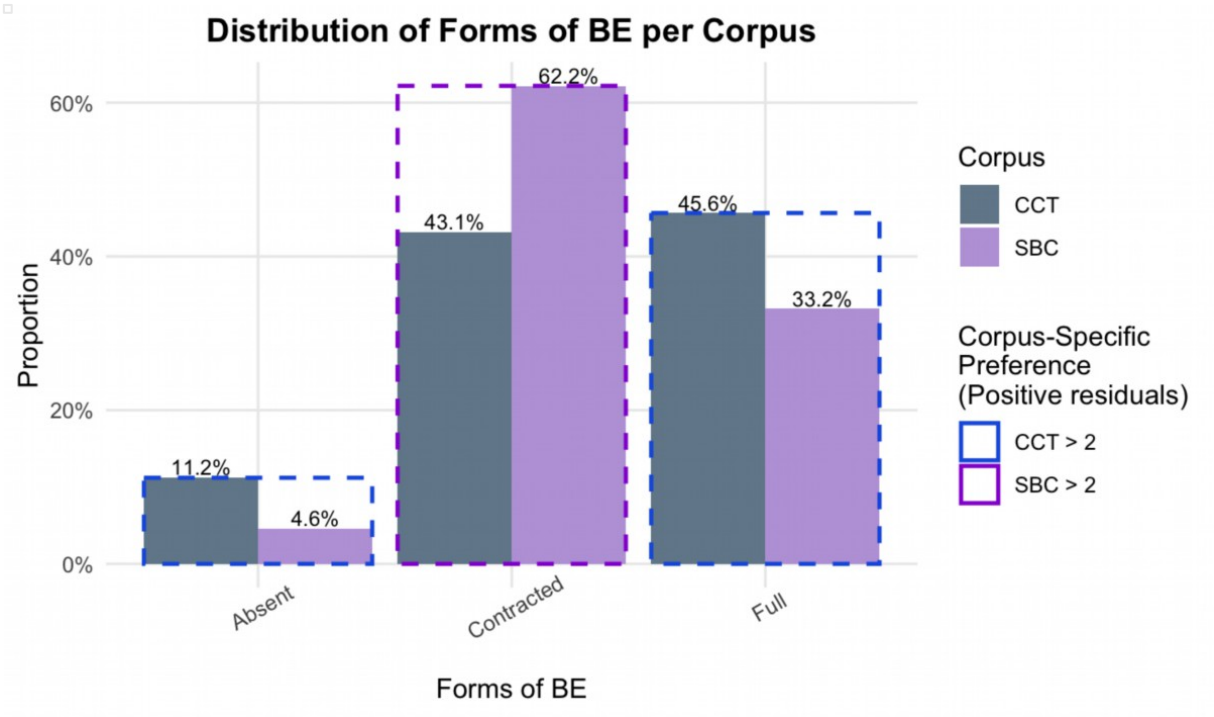


Figure 4.2 – Distribution des formes de BE *par corpus et représentation des résidus standardisés positifs*

La figure montre que toutes les formes de *BE* présentent des associations significatives :

- *BE* dans sa forme pleine est plus fréquente dans le CCT.
- L'élision de *BE* – tout comme l'élision du sujet, qui lui est liée (voir Chapitre 3, section 5.1) – est plus présente dans le CCT.
- Le SBC présente plus de formes de *BE* contracté que le CCT.

Il semble que le CCT alterne entre deux choix syntaxiques opposés : l'élision de *BE* ou bien la forme de *BE* pleine, souvent liée à des registres de langue différents, soutenu pour *BE* dans sa forme pleine et familier ou typique du DW pour l'élision de *BE*. De son côté, l'association de *BE* contractée avec le SBC semble tout à fait logique, la forme orale tendant à contracter les mots grammaticaux du fait des phénomènes de coarticulation et du débit de la parole.

La Figure 4.3 présente désormais les résultats en fonction des catégories sémantiques établies dans le chapitre 3.

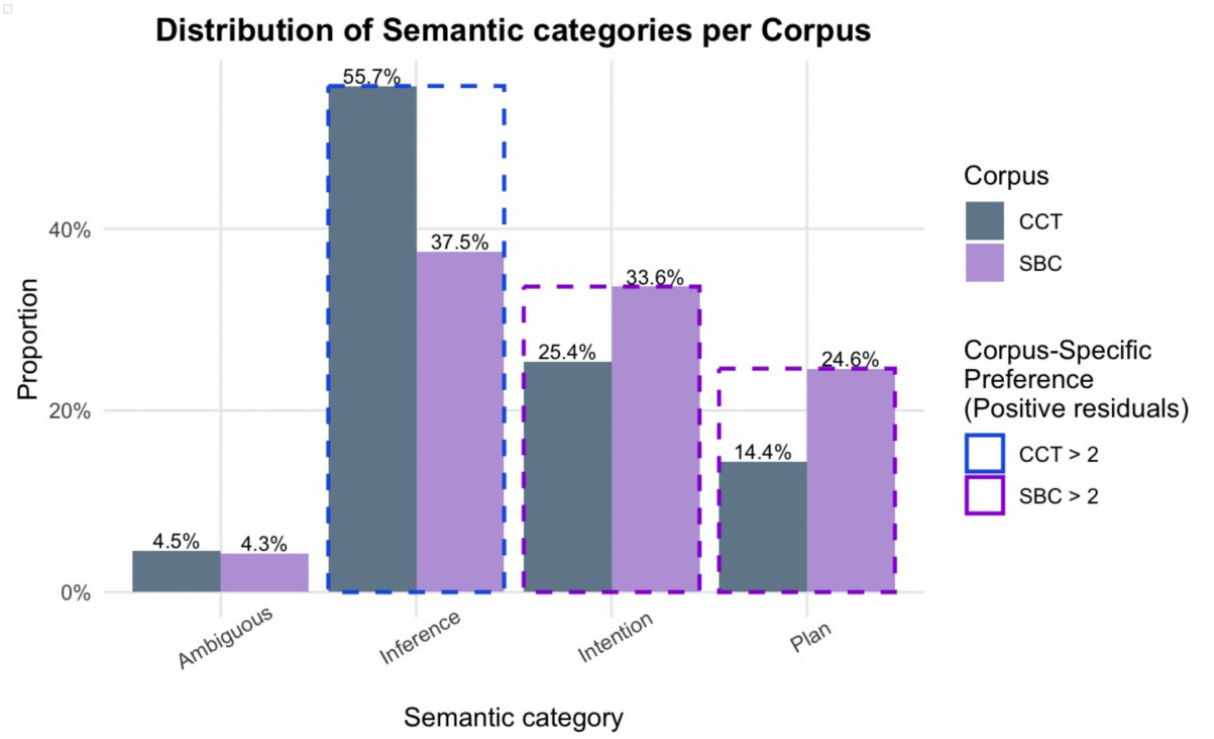


Figure 4.3 – Distribution des catégories sémantiques attribuées par corpus et représentation des résidus standardisés positifs

Les analyses révèlent à nouveau des différences nettes en matière de préférences et d'associations sémantiques selon les corpus, déjà évoquées (de manière préliminaire) au chapitre 3, section 6.1. L'intention apparaît plus particulièrement liée au SBC : ce résultat est à mettre en lien avec les sujets les plus fréquents dans le SBC, *I* puis *You*, des sujets pouvant plus directement dire l'intention personnelle ou supposée du sujet, dans des contextes interactionnels. À l'inverse, le CCT se caractérise par une fréquence plus élevée de la troisième personne, mobilisée pour présenter des faits perçus comme établis et extérieurs au·à la locuteur·rice. Cette orientation se traduit notamment par une surreprésentation de l'inférence dans le CCT : les énoncés y construisent une impression de réalité objective, où *BE going to/gonna* sert à anticiper un futur à partir de croyances, représentations ou évaluations, souvent sans indices perceptuels directs. Dans ce corpus, l'usage relève ainsi d'une évidentialité inférentielle indirecte, où le·a locuteur·rice invite l'interlocuteur·rice – ou, dans le cas présent, le public des tweets – à partager une projection du futur.

En outre, il faut noter que la répartition sémantique des énoncés en fonction des corpus est également à mettre en lien avec la répartition des adverbes, présentée Figure 4.4 :

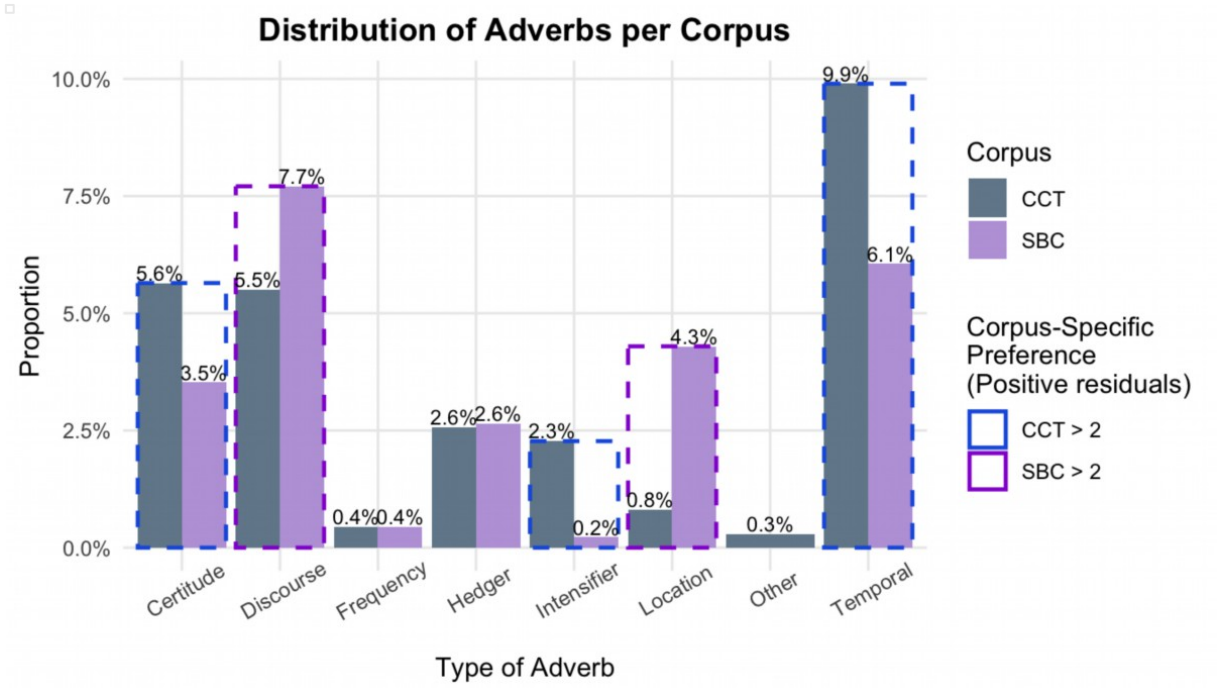


Figure 4.4 – Distribution des adverbes par corpus et représentation des résidus standardisés positifs

La Figure 4.4 présente uniquement les cas où un ou plusieurs adverbes sont présents dans l'énoncé. Mentionnons que l'absence d'adverbe représente plus de 70% des occurrences dans les deux corpus, et ne présente pas de préférence particulière pour un médium ou un autre dans nos corpus. Les adverbes présentant des degrés de certitude ou d'incertitude sont souvent liés à l'inférence, quand les adverbes de lieu – et, dans une moindre mesure, de temps – sont particulièrement associés à la catégorie sémantique de futur programmé (« plan »).

Enfin, pour mieux comprendre les potentielles différences entre le SBC et le CCT, nous avons effectué une analyse des verbes qui suivent les variants dans chaque corpus en adaptant le script de Gries (2024) pour étudier non pas la préférence d'un verbe pour *going to* ou *gonna* (comme au chapitre 3, section 6.2), mais plutôt la préférence d'un verbe pour le SBC ou le CCT, comme présentés dans les Figures 4.5 et 4.6. Le script calcule la préférence et l'attraction d'un verbe envers l'un ou l'autre corpus, tout verbe dépassant la ligne pointillée à 0 présentant une préférence significative pour le SBC par rapport au CCT.

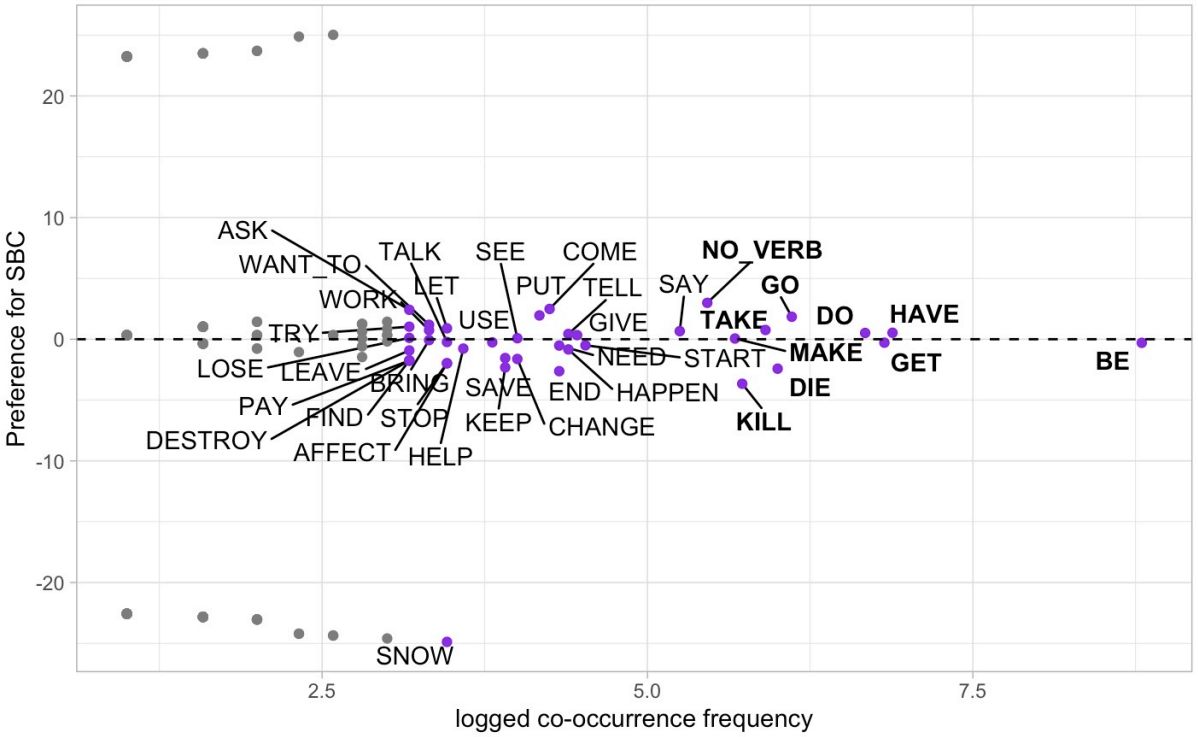


Figure 4.5 – Analyse de corpus distincts : verbes les plus fréquents dans le SBC (en haut) et dans le CCT (en bas, sous la barre)

La Figure 4.5 présente les verbes les plus fréquents dans les deux corpus, avec uniquement une étiquette pour les verbes présentant plus de 10 occurrences au total. Nous remarquons qu'une grande partie des verbes les plus fréquents sont présents dans les deux corpus – à l'exception de *snow*, spécifique au profil thématique du CCT – mais montrent quand même des préférences pour l'un ou l'autre des corpus. Si les résultats des fréquences des verbes suivant un variant montraient une forte présence des verbes *kill* et *die* pour le CCT (chapitre 3, section 6.2.), notre attention a été attirée ici par le cas de l'absence de verbe, plus fréquente dans le SBC, dans un contexte de communication encore plus spontanée que Twitter, et qui pourrait souligner une valeur possible de *BE going to/gonna* dans la communication. Nous avons alors souhaité refaire l'analyse de Gries en nous focalisant sur les verbes associés à la prise de parole et à l'argumentation (« verbes d'activité de paroles » comme définis par Anscombre (2015), voir section 1.3. de ce chapitre). L'hypothèse qui a surgit de l'analyse des corpus est la forte présence de verbes de paroles dans le SBC, que nous ne retrouvons pas dans le CCT.

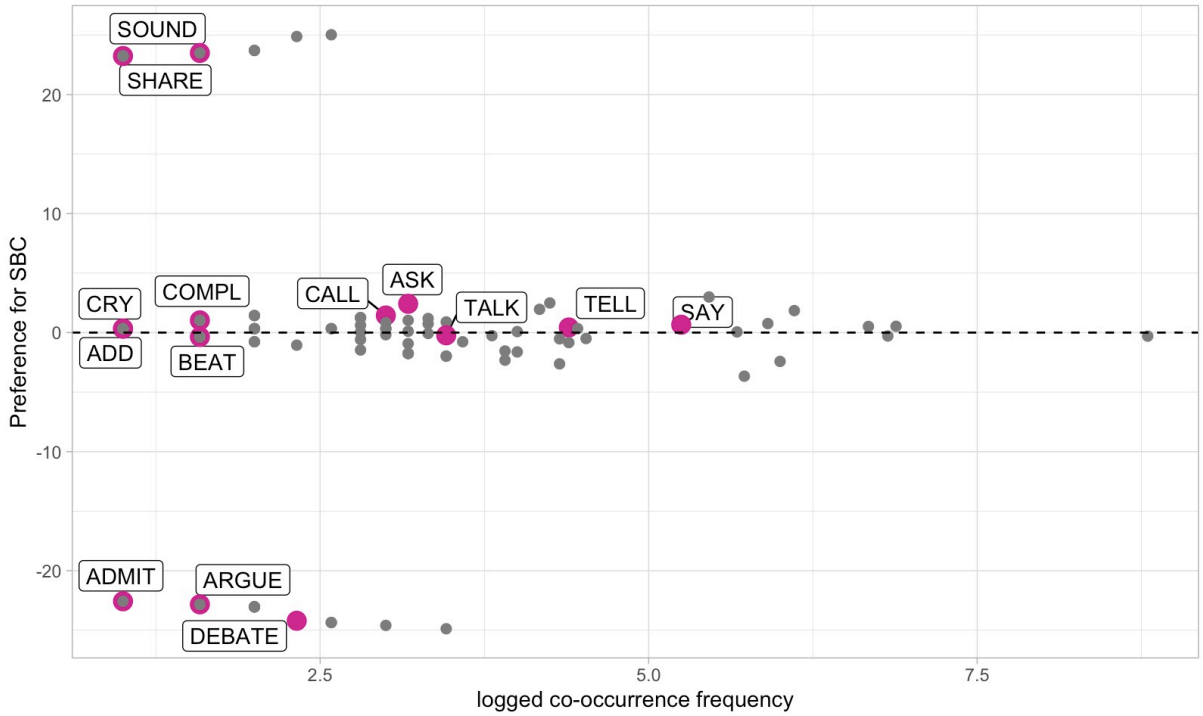


Figure 4.6 – Analyse de corpus distincts : verbes de parole – préférence pour le SBC

En effet, l'analyse de la Figure 4.6 confirme cela : les verbes dépassant la ligne pointillée à 0 montrent une association plus fréquente avec le SBC qu'avec le CCT, soit avec l'oral qu'avec l'écrit (DW) dans nos corpus. Sur la Figure 4.6, plus les verbes sont à droite, plus ils sont fréquents dans nos données. Nous remarquons donc qu'il existe une grande variété de verbes de parole dans les corpus, et ce particulièrement dans le SBC, même si les verbes les plus fréquents restent, dans l'ordre (du plus fréquent au moins fréquent) : *say, tell, talk, ask* et *call*, des verbes au sémantisme plus général que *cry* ou *complain* par exemple. La figure montre que la plupart des verbes de parole se retrouvent dans les deux corpus, mais avec une préférence pour le SBC, à l'exception de *admit, argue* et *debate*, qui semblent tout à fait appropriés dans le contexte de Twitter, la plateforme étant un lieu virtuel de débat. Cette potentielle spécificité de nos variants associés à des verbes de paroles et le corpus oral fait l'objet d'une section spécifique dans ce chapitre (Section 1.2.).

Ainsi, les analyses présentées dans cette section montrent que certains variants restent spécifiques à certains contextes, et que certains contextes et registres appellent des catégories sémantiques différentes. Les variants seuls ne peuvent expliquer les différences observées dans nos données, le type de données et le contexte de communication jouent également un rôle. Ainsi, une même personne peut être amenée à utiliser des variants différents en fonction du contexte, ce qu'Halliday (1978) appelle la variation en fonction de l'usage, reprise dans l'entrée

encyclopédique de Gadet (2020) sur la variation, où elle explique qu'il « s'agit de distinguer entre les façons de parler d'un même individu, dans différentes circonstances et avec différents interlocuteurs. » (Gadet, 2020 : 24).

Enfin, il convient de rappeler que les fréquences des variants autres que *going to* et *gonna* demeurent marginales, en particulier à l'écrit. Cependant, leur existence et leur fonctionnement morpho-syntaxique spécifique ne doivent pas être négligés : ces formes, même rares, signalent des dynamiques d'innovation et de diversification dans le paradigme. Si le contraste *going to/gonna* continue de structurer l'essentiel des usages, nos résultats montrent que cette binarité, largement reprise dans la littérature, n'est ni exclusive ni parfaitement représentative des pratiques effectives, ni parfaitement stable. Le paradigme reste cependant dominé par les deux variants principaux : à l'écrit, *going to* domine nettement, tandis qu'à l'oral, *gonna* occupe la première place, suivi de *going to*.

1.2. Une spécificité de l'oral ? *Gonna* et le métadiscours

Les résultats de la Figure 4.6 et de l'analyse des verbes en fonction des corpus montrent un potentiel rôle du paradigme *going to/gonna* dans la communication : un rôle métadiscursif. Nous avons alors souhaité approfondir ce potentiel lien. Ici, les transcriptions originelles du SBC ont été utilisées, ne distinguant que *going to* et *gonna*, du fait de la faible fréquence des autres variants.

Les phénomènes de métadiscours sont étudiés depuis les années 1980, notamment sous l'angle des études pragmatiques. Ces études ont souvent pour objet le milieu universitaire, et l'écrit universitaire plus particulièrement (Kopple, 1985 ; Mauranen, 1993, 2001). Ädel (2006) et Wang et Kaatari (2021) font partie des rares études se focalisant sur le métadiscours à l'oral dans des contextes universitaires. Ainsi, l'intérêt de l'approche présentée ici est de se focaliser sur de l'anglais oral spontané dans des situations de communication du quotidien (le SBC). Notre objectif dans cette section est d'éclairer comment le métadiscours se structure et s'organise dans ce type d'oral d'un point de vue sémantique et pragmatique, en prenant *BE going to/gonna* comme forme structurant le discours, dans l'interaction avec l'autre et dans le monologue.

Pour l'étude du métadiscours dans ce corpus, nous avons manuellement extrait et annoté toutes les occurrences avec *BE going to/gonna* associées à des verbes de parole, et les occurrences renvoyant à des phénomènes métadiscursifs. Ainsi, une attention toute particulière a été prêtée au contexte d'énonciation de ces occurrences, et à leur situation conversationnelle,

pour déterminer s'il s'agissait d'un cas métadiscursif. Les différentes occurrences ont par la suite été compilées dans un fichier Excel afin de pouvoir être analysées à l'aune de différents critères, présentés dans la suite de la section.

1.2.1. État de l'art : essai de définition du métadiscours et verbes de paroles

Il nous semble d'abord important d'essayer de définir la notion de métadiscours, primordiale pour mieux envisager ses enjeux en conversation spontanée, et les éléments plus propices au métadiscours, comme les verbes de parole.

La notion de métadiscours est discutée dans la littérature depuis le début des années 1980 (Crismore, 1983 ; Kopple, 1985). Nous entendons ici par *métadiscours* des expressions linguistiques faisant référence à la gestion du discours et de la prise de parole, en nous appuyant sur la définition correspondante d'Ädel (2010), à savoir des expressions linguistiques réflexives se référant au discours en évolution lui-même ou à sa forme linguistique (« reflexive linguistic expressions referring to the evolving discourse itself or its linguistic form », Ädel, 2010 : 75)). Le métadiscours inclut donc les marqueurs discursifs (Schiffrin, 1987 ; Diewald, 2013), mais ne s'y limite pas. Ädel (2010 : 83) propose une taxonomie intéressante pour l'étude du métadiscours, composée de vingt-trois fonctions discursives, séparées en quatre catégories : commentaires métalinguistiques, organisation du discours, actes de langage et références aux interlocuteurs et interlocutrices. Cette taxonomie est synthétisée par Ädel avec la Figure 4.7 qui suit :

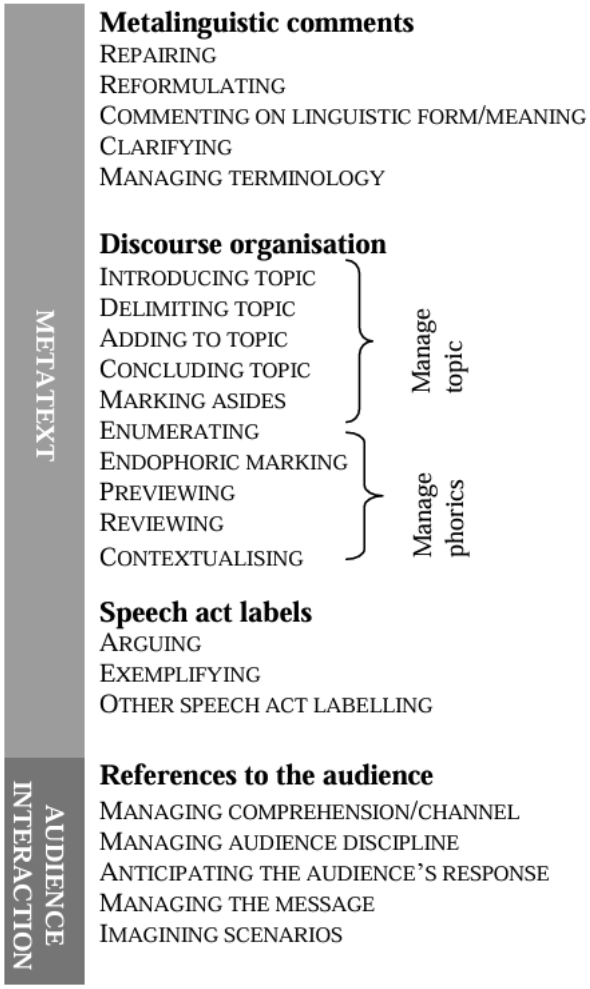


Figure 4.7 – Taxonomie du métadiscursif chez Ädel (2010 : 83), par sous-catégories et fonctions discursives

En plus du métadiscours, il nous semble aussi important de définir deux autres notions : l'organisation du discours et la gestion du discours (*speech management*). La gestion du discours est vue ici comme la structuration interne du discours, sa planification, ainsi que la maîtrise et le contrôle des tours de parole entre les différent·es interlocuteur·rices. Cette fonction discursive a été décryptée par Fischer (2006 : 9) sous la notion de *speech management*. L'organisation du discours est ici envisagée uniquement comme la structure interne du discours. Elle constitue ainsi une sous-catégorie de la gestion du discours.

Dans les études sur le métadiscours, deux approches peuvent être distinguée : l'approche pragmatique anglophone (*pragmatic studies*) et l'approche francophone par la T.O.E. L'approche anglophone vise surtout à catégoriser les fonctions discursives des éléments et propositions (Mauranen, 2001 ; Ädel, 2006, 2010), en privilégiant la description de leurs usages en contexte plutôt que l'intention du·de la locuteur·rice (Hyland, 2017). Cependant, des travaux plus récents (Aijmer, 2013 ; Beeching, 2016, 2017) réintroduisent la question de la réflexivité

et de la prise en charge de l'énoncé, ce qui rapproche ces recherches des théories de l'énonciation développées en France et en Suisse (Ducrot *et al.*, 1980 ; Ducrot, 1985 ; Culioli, 1990, entre autres). Le métadiscours en soi a très peu été étudié dans un cadre énonciatif, mais les marqueurs discursifs font l'objet de nombreux travaux (Ranger, 2018 ; Lansari, 2020 ; Paillard, 201 ; Pusch, 2007 ; Dostie & Pusch, 2007, entre autres). Ils y sont envisagés comme la trace d'une subjectivité – celle de l'énonciateur ou de l'énonciatrice – et donc la trace de son positionnement vis-à-vis du discours. Ils marquent l'engagement de celle-ci ou celui-ci vis-à-vis de sa prise de parole et de ses interlocuteurs et interlocutrices. Ainsi, le métadiscours ne peut être réduit à un simple outil d'organisation : il reflète aussi l'engagement et la relation intersubjective entre locuteur·rice et interlocuteur·rice. C'est pourquoi nous considérons que les approches pragmatique et énonciative doivent être envisagées de manière complémentaire et ne peuvent pas être décorrélées dans l'analyse du métadiscours. Dans ce cadre, la T.O.E. s'avère particulièrement pertinente, car elle adopte une démarche par le bas qui, comme l'explique Ranger (2018 : 64), ne fait pas de distinction *a priori* entre classes syntaxiques. Cette orientation permet de rendre compte de la diversité des marqueurs observés dans le SBC, qui ne partagent pas nécessairement une forme unique, mais participent tous du métadiscours. L'enjeu est donc d'articuler une tradition anglophone centrée sur le métadiscours et une tradition francophone issue de l'énonciation : loin de s'opposer, ces deux perspectives se complètent et enrichissent notre analyse sémantico-pragmatique des marqueurs étudiés ici.

Enfin, l'analyse du métadiscours dans notre étude se fait d'abord à travers le type de verbe qui peut être associé à *BE going to/gonna*. Pour cela, nous proposons d'explorer le rôle de ces formes lorsqu'elles sont associées à des verbes de parole, qui permettent de révéler le potentiel métadiscursif de ces constructions. Nous suivons Anscombre (2015) dans sa définition des « verbes d'activité de parole », des verbes liés au discours dans une acception plus large que la classe des verbes de parole. Il propose de former en français une classe linguistique qu'il intitule « verbes d'activités de parole », comprenant à la fois la sous-classe plutôt restreinte des verbes de parole, « dont le sens décrit une activité s'effectuant exclusivement par le biais de la parole parlée ou écrite » (2015 : 104) – qui pourraient correspondre à *say* ou *talk* dans notre corpus – mais également des « verbes introduisant une activité comme étant une activité de parole » (2015 : 104), comme *let X finish* ou *start* dans le SBC[54].

[54] Pour d'autres classifications sur les verbes de parole, voir Shinzato (2004).

1.2.2. Critères syntaxiques et sémantiques

D'après notre analyse manuelle, le SBC compte 63 occurrences de *gonna* ou *going to* dans un contexte métadiscursif, soit 6,9 % de toutes les occurrences du paradigme dans le SBC. Ces occurrences sont réparties de manière relativement homogène sur tous les enregistrements audios. Ainsi, le métadiscursif ne semble pas réservé à un idiolecte ou une situation d'interaction particulière. Le Tableau 4.1 récapitule le nombre d'occurrences de cas métadiscursifs sur la totalité du SBC, ainsi que la distinction entre *going to* et *gonna* en termes de fréquences.

Tableau 4.1 – Fréquences brutes et en pourcentages des phénomènes métadiscursifs avec going to/gonna *dans le SBC*

	Going to / Gonna	***Cas métadiscursifs***	***Going to métadiscursif***	***Gonna métadiscursif***
Fréquences brutes	886	63.0	5.0	58.0
Pourcentages	100	7.1	6.7	7.1

Il ne semble pas y avoir de différence de fréquence significative entre le nombre de *BE going to* et de *gonna* dans tout le corpus et le nombre de situations potentiellement métadiscursives – respectivement 6,7 % et 7,1 %. Une très légère préférence pour *gonna* dans un emploi métadiscursif paraît se dessiner, mais le résultat n'est pas suffisamment significatif.[55]

Pour mener l'étude de *BE going to/gonna* dans ces différentes situations métadiscursives, deux critères ont été choisis : le type de verbe à la suite du marqueur ainsi que le type de sujet présent.

Nous nous intéresserons d'abord au type de verbe qui suit *gonna* dans ces différentes occurrences. Le Tableau 4.2 présente les verbes qui suivent les formes étudiées :

[55] À défaut d'une précision, *gonna* désignera désormais dans cette section *(BE) gonna* et *BE going to*, puisque la plupart des occurrences trouvées ont pour marqueur *gonna* (fréquences brutes), et qu'aucune différence n'a été trouvée dans l'analyse entre les valeurs métadiscursives de *gonna* et de *going to*.

Tableau 4.2 – Verbes recensés dans les 63 occurrences de métadiscours, par ordre de fréquence

Verbe	Fréquences brutes	% au sein des occurrences
SAY	19	30.1
TELL	11	17.4
ASK	4	6.3
THINK	4	6.3
SEE	3	4.8
TALK	2	3.2
BE	1	1.6
CALL	1	1.6
COMPLAIN	1	1.6
PASS	1	1.6
FINISH	1	1.6
HEAR	1	1.6
LOOK	1	1.6
START	1	1.6
STOP	1	1.6
GET X OFF SUBJECT	1	1.6
LET X FINISH	1	1.6
LET X KNOW	1	1.6
LET X TELL	1	1.6
OFFER AN OPINION	1	1.6
TRY TO GUESS	1	1.6
NO VERB	5	7.9
Totaux	**63**	**100.0**

En premier lieu, nous pouvons noter que les verbes de parole les plus fréquents sont *say*, puis *tell* avec respectivement 19 et 11 occurrences. D'autres verbes de parole sont à mentionner : *talk* (deux occurrences), *ask* (quatre occurrences), et *complain* (une occurrence).
Parmi la liste de verbes présentant des cas de *gonna* métadiscursifs, deux autres catégories que les verbes d'activité de parole semblent émerger :

- D'un côté, *gonna* est parfois associé à des verbes de perception : *see, look* et *hear* :

  *(118) First thing we're **gonna** see, is that god prepares his servants for mission.*

  (SBC03 : 339)

  *(119) We're **gonna** see that in a second.*

  (SBC021 : 617)

Ces deux exemples sont tirés d'un sermon de pasteur (SBC30) et d'un séminaire religieux (SBC21). Ils font tous les deux partie d'un monologue du locuteur principal des enregistrements. Ici, *see* est un moyen de sortir du cadre de ce que disait le locuteur pour parler à ses interlocuteurs et interlocutrices, et conserver leur attention.

- D'un autre côté, nous trouvons des verbes faisant référence au début ou à la fin d'une activité (verbes inchoatifs ou téliques par définition, *cf.* Vendler 1957), ici une activité de parole : *start*, *stop* et *finish*.

(120) the process was, I'm just ***gonna*** *finish up on my story, the process was […]*
(SBC039 : 295)

Dans de tels exemples comme (120), le verbe qui suit *gonna* indique le début ou la fin d'un discours, ou d'une partie du discours. Dans (120), la locutrice semble sur le point d'être interrompue par son interlocutrice, et interrompt son énoncé pour sortir de la diégèse et lui préciser qu'elle souhaite poursuivre sa prise de parole. L'interprétation métadiscursive de cet énoncé est même renforcée par le syntagme prépositionnel « *on my story* ».

Il faut noter que les phénomènes métadiscursifs peuvent se trouver dans une grande variété de structures syntaxiques différentes dans nos données. Deux structures syntaxiques particulièrement fréquentes méritent notre intérêt :

- Structures hortatives (6 occurrences) : *gonna* est présent dans des structures injonctives, parfois appelées « hortatives » dans la littérature anglophone (*cf.* Krug, 2009) : *let X know, let X finish, let X tell Y*. La structure hortative permet la mise en place d'une relation intersubjective de type déontique, que nous ne retrouvons pas forcément avec les autres verbes relevés dans notre corpus. Nous pouvons associer à ces structures d'autres structures périphrastiques dans le SBC comme *try to guess, offer an opinion* et *get X off subject*. Ces périphrases semblent pour la plupart donner un sens discursif aux énoncés à l'aide du dernier élément, qu'il soit verbal (*know, finish, guess*) ou nominal (*opinion, subject*).
- Pseudo-clivées (10 occurrences) : ces structures pseudo-clivées comptent pour près d'un sixième de nos occurrences. Maschler *et al.* (2023) précisent que les verbes de parole ont tendance à apparaître dans ce type de structures syntaxiques, ce que notre corpus confirme. Ces structures servent à attirer l'attention des interlocuteurs et

interlocutrices. Certaines séquences, comme *(what) I was going to/gonna say*, que nous retrouvons dans le corpus analysé, sont même considérées comme des marqueurs discursifs émergents (Lansari, 2017, 2020).

Enfin, cinq occurrences attirent notre attention : celles présentant une absence de verbe (« NO VERB » dans le Tableau 4.2). Ädel (2010) dans sa typologie des fonctions discursives décide d'écarter ces cas d'interruptions dans la fluidité du discours, ou *disfluencies*, car ce ne sont pas des unités métadiscursives complètes. Cependant, bien que ces éléments ne fonctionnent pas comme des unités complètes, il semble que gonna reste fréquemment utilisé avant une pause dans le discours, ou au début d'une prise de parole :

(121) NANCY : I know. That's sweet.
ARIANNA : That sweet?
KELLY : Nice.
*DANA : **We gonna –** What time are you getting up tomorrow.*
NANCY : I don't know. I have ten fifty.

(SBC050 : 640)

(122) LENORE : So you don't need to go borrow equipment from anybody, to - to do the feet? Do the hooves?
LYNNE : Well, we're gonna have to find somewhere, to get, something.
DORIS : So, Mae -
*LYNNE : **I'm gonna –***
DORIS : Mae! Lynne!
LYNNE : We're not gonna do the feet today, I'm gonna wait till like early in the morning to do those

(SBC001 : 21)

(123) JENNIFER : Okay, cause there are thirteen cards, I'm assuming it's an equal deal. Now there are eight clubs out, that means there are only four more left.
DAN : So you don't – so you wanna play…
*JENNIFER : **So I'm gonna –***
DAN : A high diamond.
JENNIFER : …Yeah, exactly. Like a high diamond. So jack of diamonds.

(SBC024 : 1338)

L'intérêt de ces occurrences se trouve dans le fait qu'aucune d'entre elles ne poursuit la prise de parole de manière grammaticale (*gonna* + verbe). À leur suite, nous avons soit le début d'un nouvel énoncé, soit, comme c'est le cas dans les exemples (122) et (123), une interruption par un·e autre locuteur·rice, qui amène à une réduction de la prise de parole. En ce sens, l'exemple (123) est intéressant car il permet aussi de montrer une tentative de prise de parole avec « *I'm gonna* – ». De plus, quatre occurrences sur cinq ont lieu au début d'une prise de parole. Ainsi, *gonna* paraît ici être un moyen de débuter une prise de parole, sans que la personne semble toujours savoir exactement ce qu'elle souhaite dire. Dans la situation (121), nous pouvons remarquer cela avec le changement de pronom et de polarité par la locutrice lorsqu'elle reprend la parole : « *I'm gonna* » puis « *We're not gonna* […] ». Ces hésitations et interruptions sont associées, dans les travaux sur les marqueurs discursifs, à la notion de planification discursive (Beliao & Lacheret, 2013). *Gonna* serait un moyen d'essayer de garder la parole, tout en cherchant ce que l'on veut dire : une tentative de contrôle du tour de parole. En outre, au niveau phonétique, ces variants se distinguent par une réalisation particulière : ils ne sont pas prononcés avec un *schwa* dans la deuxième voyelle, mais avec un [a] ou [æ]. Cela est à mettre en lien avec Herry-Benit *et al.* (2009), lorsqu'iels parlent d' « articulatory overshoot » : « at the end of an intonation unit (*i.e.* before a pause, including a psychological one, where delimitation is only based on prosodic and/or spectral contrasts), schwa tends to be pronounced rather as a near-open front vowel, to such an extent that it practically coincides with the canonical pronunciation of /æ/ for the same speaker ». Dans ce contexte, la durée accrue et la réalisation ouverte de la voyelle renforcent l'idée que le variant fonctionne comme un moment de réflexion et de pause, marquant une pause discursive tout en prolongeant la maîtrise du tour de parole.

Un autre critère sur lequel s'est portée notre attention est le type de sujet introduisant le prédicat *gonna*. Le Tableau 4.3 présente les fréquences des sujets des 63 occurrences analysées.

Tableau 4.3 – Sujets recensés dans les 63 occurrences métadiscursives, par ordre de fréquence

Sujet	Fréquences brutes	Pourcentages
I	35	55.6
You	9	14.3
We	6	9.5
3rd pers sg	5	7.9
He	4	6.3
They	3	4.8
It	1	1.6
Totaux	**63**	**100.0**

La première personne du singulier, *I*, est majoritairement représentée : elle compte pour plus de la moitié des occurrences. Cette présence s'explique par le type de corpus, contenant beaucoup d'interactions en face à face, et par le contexte même d'un métacommentaire, que l'on fait souvent sur son propre discours. Dans une moindre mesure, les deux pronoms les plus fréquents après *I* sont *you*, avec neuf occurrences, puis *we*, avec six occurrences :

*(124) I thought you were **gonna say** he's kinda weird*

(SBC036 : 645)

*(125) you're **gonna tell** me that, you know, this kid might have to wait*

(SBC004 : 475)

*(126) And we're **gonna see** that, as we look at Moses*

(SBC030 : 292)

*(127) but this sets the stage for what we're **gonna**... **talk** about*

(SBC025 : 124)

Par le pronom *you* dans les exemples (124) et (125), les locutrices imaginent le discours de leur interlocuteur·rice, dans une stratégie d'anticipation, renforcée par les marqueurs verbaux *I thought* et *you know*. *You* permet de faire une référence explicite à l'interlocuteur·rice et, en y faisant référence, l'énonciateur·rice tente d'influencer l'interprétation que ses interlocuteur·rices peuvent faire du discours en cours. En revanche, *we* permet aux locuteurs·rices d'inclure leurs interlocuteur·rices dans leur discours, comme c'est le cas dans

les exemples (126) et (127). Ces cas sont semblables aux cas déjà étudiés dans le discours universitaire : ici il s'agit d'inclure l'auditoire dans le discours du·de la locuteur·rice principal·e afin de conserver son attention (Ädel, 2010 : 81).

Ces critères nous amènent alors à questionner le rôle pragmatique que peut jouer *gonna* lorsque la forme acquiert un sens métadiscursif dans des contextes de discussion spontanée.

1.2.3. Une analyse pragmatique et énonciative

Il semble que *gonna* puisse jouer des rôles différents en fonction du contexte métadiscursif dans lequel la forme est utilisée. L'analyse pragmatique des occurrences, en lien avec la littérature sur les valeurs discursives possibles (Lansari, 2020), met en lumière différents effets de sens possibles pour le métadiscursif avec *gonna*. Parmi les occurrences recensées dans le SBC, nous distinguons quatre effets de sens possibles avec l'utilisation de ce marqueur dans un contexte métadiscursif. *Gonna* permet :

- l'organisation du discours ;
- un métacommentaire ;
- une mise en valeur des relations intersubjectives (avec le processus d'affiliation et la représentation du discours de l'autre) ;
- le contrôle du tour de parole (interruptions et prises de parole).

Le Tableau 4.4 récapitule les différents effets de sens possibles identifiés et leurs fréquences dans le corpus, sachant qu'une même occurrence peut présenter plusieurs effets de sens différents. Nous allons dans la suite de cette section développer les trois premiers effets de sens.[56]

Tableau 4.4 – Effets de sens pour gonna *dans des situations métadiscursives dans le SBC*

Effets de sens	***Fréquences brutes***	***Pourcentages***
Métacommentaire	39	61.9
Organisation du discours	38	60.3
Relations intersubjectives	30	47.6
Contrôle du tour de parole	29	46.0

[56] L'étude des tours de paroles peut se révéler très intéressante pour le paradigme à l'étude. Cependant, elle est complexe et nous n'avons pas eu le temps de la faire dans le cadre de ce travail.

- **Planifier et organiser le discours**

Tout d'abord, il semble que *gonna* peut être utilisé dans des contextes métadiscursifs dans un objectif de gestion du discours. Il s'agit ici de l'effet de sens qui peut paraître le plus attendu vis-à-vis des sens traditionnellement affectés à *gonna* et *going to* : les formes sont associées à une référence au futur, mais un futur qui a pour particularité d'être lié au présent, aux intentions et circonstances présentes. Ce sens traditionnel est ici appliqué à des contextes métadiscursifs : avec *gonna*, le·a locuteur·rice porte l'attention sur ce qui va suivre dans la suite immédiate du discours. En outre, iel peut signaler également que cette planification du discours est antérieure au temps de l'énonciation T0, puisqu'elle a été décidée en amont, dans la pensée de la personne qui s'exprime :

> *(128) Well* ***I was gonna tell you*** *of the one other young person that I talked to about the book*
>
> (SBC023 : 862)

Cet exemple, comprenant également le marqueur discursif *well*, montre que la locutrice avait pour intention de mentionner un sujet précis à son interlocutrice, et elle le signale avec *gonna* + verbe d'activité de parole et *BE* au prétérit (sens temporel ici). Ainsi, *gonna* est utilisé pour souligner la manière dont le·a locuteur·rice organise son discours, comme dans l'exemple (128), montrant la locutrice comme maîtresse de son discours. Ces effets de sens, ayant pour fonction de réguler le discours, concernent 38 occurrences sur 63.

- **Métacommentaire**

Un autre effet de sens possible avec *gonna* dans des situations métadiscursives est un commentaire fait par le·a locuteur·rice sur son propre discours : un métacommentaire. Cela concerne une grande majorité des occurrences étudiées : 39 sur 63. L'intérêt de ces métacommentaires est de montrer la subjectivité et la réflexivité inhérente au discours d'un·e locuteur·rice. Beeching (2017 : 3) les définit comme étant des éléments linguistiques utilisés pour commenter l'acte de parole. Ces métacommentaires sont souvent associés à des effets de parenthétisation, dans lesquels la proposition où se trouve *gonna* fait effet d'incise au sein d'une proposition plus large, l'interrompant même parfois, comme dans l'exemple (120) plus haut, qui semble être un cas prototypique d'un tel phénomène. L'énoncé sans interruption est le suivant : *the process was : they went to the nest*. Seulement, il est interrompu par une proposition en incise *I'm just gonna finish up on my story*, qui implique que l'autre interlocuteur·rice du discours, verbalement ou physiquement, a signalé qu'iel souhaitait

intervenir dans le discours. La locutrice principale, en maîtresse du discours, a donc refusé cette interruption par la proposition métadiscursive.

Enfin, l'effet de sens de métacommentaire est également prévalent dans des cas d'hésitation verbalisée à l'oral, comme dans l'exemple (129) :

(129) But uh… what was I gonna say? Oh!

(SBC001 : 469)

Ici, la locutrice cherche ses mots et semble perdue dans la structure de son discours spontané. Cependant, elle décide de l'exprimer, et cherche l'attention – et potentiellement l'aide, la coopération – de son interlocutrice, ce que l'on peut remarquer au niveau syntaxique : il s'agit de questions. Ces métacommentaires, s'ils peuvent paraître comme des apartés pour la personne qui parle uniquement, jouent en fait un rôle intersubjectif primordial dans le discours et dans la relation aux autres interlocuteurs·rices présent·es pendant la prise de parole. L'interlocuteur·rice suit le principe de coopération dans le discours (notamment établi par (Grice 1975 : 45), tout en essayant de garder le tour de parole.

- **Relations intersubjectives : affiliation et représentation du discours de l'autre**

Gonna dans des situations métadiscursives semble par ailleurs mettre en avant les relations entre les interlocuteur·rices : les relations intersubjectives (Boogaart & Reuneker, 2017). Ces relations peuvent prendre deux formes différentes dans notre corpus :

- l'affiliation (Stivers, 2008 ; Lindström & Sorjonen, 2012; Lansari, 2020 ; Priego-Valverde e*t al.*, 2022) ;
- la représentation du discours de l'autre.

Dans le SBC, ces deux effets de sens sont en concurrence : aucune de nos occurrences ne contient à la fois l'un et l'autre. Nous présentons ici quelques exemples de chaque.

Tout d'abord, *gonna* peut être utilisé pour montrer l'affiliation, à savoir l'accord avec ce qu'un·e autre interlocuteur·rice a dit auparavant dans le discours. Cette affiliation à l'oral sert à exprimer à voix haute un consensus (« voicing shared commitment », Lansari, 2020 : 78). Lansari définit l'affiliation comme étant la manière dont les interlocuteur·rices manifestent de manière explicite qu'ils ou elles partagent les mêmes positions épistémiques ou émotionnelles que les autres participant.es du discours (*ibid*. : 100) :

(130) ALLEN : Could you move your house over there John, and have the planes go over?

LUCY : I know.

JOHN : Yeah.

LUCY : You know actually though, you can still hear the planes.

*JOHN : **I was <u>just</u> gonna ask you**.*

LUCY : I mean it's not, It – Sabina said she had hers done last fall. And she said she could notice a big difference in the winter.

(SBC049 : 385)

(131) LORI : I mean Mister Wilcox is a charming man.

JANICE : Hm. Well as long as things are going his way.

LINDA : I guess I couldn't see any charm. Either place. And, and I -- I guess that's what kept kinda s- bringing me up short on believing this marriage.

EVELYN: After all <X or X>, and the times too, Linda, you know nineteen ten, there wasn't a… great deal of opportunity, for a uh --

*DIANE: **I was gonna say**, didn't she think she really had to be married?*

EVELYN: I don't know

(SBC023 : 250)

Dans le SBC, dix occurrences métadiscursives ont pour effet de sens l'affiliation. L'exemple (130), souligné par l'adverbe *just,* montre que l'interlocuteur affirme qu'il pense comme l'autre participant au discours. L'exemple (131) illustre également un phénomène d'affiliation, dans une discussion qui a lieu à propos des personnages d'un livre dans un club de lecture : *I was gonna say* sert à confirmer que la locutrice est d'accord avec ce qu'Evelyn a dit juste avant, et souhaite poursuivre sur la même idée. Cela est souligné par le fait que (131) correspond au début d'une prise de parole pour la locutrice. En reprenant Priego-Valverde *et al.* (2022 : 4), nous pouvons affirmer que l'interlocuteur « poursuit la trajectoire interactionnelle initiée […] et contribue à la progressivité du discours (*i.e*. à son bon déroulement) en formulant une réponse attendue, *i.e*., alignée et affiliée ». Néanmoins, l'affiliation est à nuancer dans les énoncés avec *BE going to/gonna* : plus qu'une affiliation complète, l'affiliation dans (130) semble également être un moyen pour JOHN de reprendre le tour de parole (essai non concluant, car LUCY le coupe directement). Dans (131), l'affiliation semble être un moyen pour la locutrice d'orienter le discours vers une autre direction. En outre, dans cet exemple, *I was gonna* est associé au verbe de parole *say* : ici, comme l'explique Hanote (2001) *say* apparaît comme un marqueur grammaticalisé, opérant une fonction plus générale de mise en relation. Plus que le rapport d'une occurrence de parole (valeur quantitative), il sert à mettre en avant le contenu du propos

rapporté (valeur qualitative), à savoir la suite de la phrase « *didn't she think she really had to be married ? »*. Plus que de faire référence à un élément passé (*I was gonna say*), *say* oriente le discours sur l'élément syntaxique qui suit. Il semble dans (131) servir de relateur communicationnel permettant, avec politesse – dans un contexte où les relations intersubjectives sont primordiales –, d'orienter la direction du dialogue. Ces deux exemples, s'ils montrent une forme d'affiliation, révèlent également la complexité du phénomène lorsqu'il est associé à *I was gonna* + verbe de parole.

Face à l'affiliation, un autre effet de sens est possible, cette fois-ci pour présenter la manière dont le·a locuteur·rice envisage et imagine le discours d'une autre personne. Cela correspond à sa représentation subjective du discours de l'autre. Ainsi, les différentes occurrences de ce phénomène dans notre corpus (20 sur 63) ont toutes un sujet autre que *I* : *you* (9 occurrences), sujet de troisième personne du singulier (8 occurrences), *they* (3 occurrences) :

(132) then I go and talk, oh he's ***gonna say*** *this and, he's* ***gonna say*** *that*

(SBC021 : 1544)

(133) TOM_2 : When did school start? A month ago?
TOM_3 : Not when you start -- About two weeks ago?
TOM_1 : Two weeks ago. Yeah. About two weeks ago.
TOM_2 : Well, for heaven's sake, uh, in in six weeks,
TOM_1 : Something like that.
TOM_2 : You're ***gonna say*** *Pat , come on home for uh… something… and she'll say 'I'm busy'. Right ?*
TOM_1 : That's what I hope.

(SBC032 : 1106)

Les exemples (132) et (133) montrent les locuteur·rices dans une représentation du discours de l'autre : iels projettent sur cet autre la perception qu'iels ont de cette personne. Toutefois, les relations intersubjectives ne sont pas les mêmes entre l'usage de *he* dans (132) et *you* dans (133) : en s'adressant directement à son interlocuteur dans l'exemple (133), l'énonciateur l'inclut dans sa représentation du discours dans un objectif de concordance, afin d'influencer sa réponse. Il suggère une future conversation avec TOME_1 et une femme nommée PAT.

Enfin, un exemple tout particulièrement intéressant a attiré notre attention dans l'enregistrement SBC058 :

(134) *STEVEN : **<u>You</u> were gonna say** hot salami*
*SHERI : No, **<u>I</u> was gonna say** pastrami, instead of pepperoni.*

(SBC058 : 153)

L'extrait présente deux interlocuteur·rices commentant le choix des mots de SHERI. STEVEN se représente le discours de SHERI et semble persuadé de ce qu'elle allait dire : *you were gonna say hot salami*. Cependant, SHERI démontre que ce n'est pas le cas et, par là-même, entre dans une affirmation de désaffiliation. STEVEN asserte que ce qu'elle voulait dire n'était pas *salami*, mais *pastrami*, alors qu'elle voulait dire *pepperoni* : SHERI fait une correction métalinguistique. Cet extrait présente à la fois un commentaire sur les mots et le discours, et sur les relations intersubjectives entre les deux interlocuteur·rices.

Il est à noter que les effets de sens ne sont pas exclusifs, à l'exception des effets sur les relations intersubjectives (affiliation ou représentation du discours de l'autre). Une même occurrence peut révéler plusieurs effets de sens. C'est le cas de la plupart des occurrences de notre corpus. Reprenons l'exemple (131) plus haut. L'énoncé correspond à plusieurs effets de sens : métacommentaire, contrôle du tour de parole (l'interlocuteur débute sa prise de parole de cette manière), affiliation et gestion du discours (l'interlocuteur rebondit sur un élément précédemment discuté, et montre qu'il avait également prévu de mentionner cela). En dehors de particularités syntaxiques, le profil discursif de *gonna* semble donc associé à des effets de sens précis, liés à l'organisation du discours, le métacommentaire mais également les relations intersubjectives entre les interlocuteur·rices. Pour mieux comprendre le profil métadiscursif de *gonna*, l'alliance de la pragmatique et de l'énonciation semble alors être un intéressant point de départ.

1.3. Une interrelation écrit/oral

L'étude des variants de *BE going to/gonna* met en lumière les liens étroits entre oral et écrit, qui ne peuvent être envisagés comme deux pôles étanches. En effet, ces formes trouvent historiquement leur origine dans des réductions phonétiques attestées à l'oral avant d'être progressivement représentées dans l'écrit. La diffusion graphique de *gonna* ou *Imma* illustre ainsi une dynamique descendante, de l'oral vers l'écrit, l'usager devenant une sorte de transcripteur·rice de sa propre parole dans des environnements numériques tels que Twitter (*cf.* Gadet (2017) pour la transcription professionnelle, mais c'est également le cas pour la transcription sur Internet en général : « Un premier niveau de problèmes concerne des choix

graphiques pour les mots qui n'ont pas de graphie pérenne. » (Gadet, 2017 : 155). L'écrit se nourrit donc directement de l'oral, notamment lorsque celui-ci n'est pas soumis à un contrôle normatif fort, comme l'explique Miller (2006 : 679) : « Many constructions begin life confined to spoken language but make their way into writing, particularly texts that are not subject to the scrutiny of teachers and publishers' editors. ».

Cette porosité se traduit par l'existence, notamment dans les corpus écrits informels, de phénomènes traditionnellement associés à l'oral : disfluences, redémarrages ou encore incises métadiscursives. Halliday (1989) notait déjà que l'écrit peut présenter des anacoluthes et autres hésitations comparables à celles observées dans le langage parlé. Ainsi, si la section 1.2. mobilise uniquement les données du SBC (car le métadiscours y est plus fréquent, notamment du fait de la forte proportion des verbes de parole), nous observons dans le CCT des exemples – plus rares mais – similaires à ce ceux trouvés à l'oral. Les occurrences de Sujet + (BE) + *gonna say* ou *I was gonna say* spécifiquement relevées dans le CCT confirment que ces formes, marqueurs discursifs émergents (Lansari, 2020), ne passent pas inaperçues aux yeux des utilisateur·rices, qui les mobilisent dans des contextes de communication écrite à forte teneur interactionnelle.

Le CCT présente moins de cas métadiscursifs que le SBC, mais en conserve néanmoins quelques exemples significatifs :

(135) ***i was gonna say*** *our blog is about climate change and old people (which it is) but i didn't wanna lose viewers*
(136) The guy: « well, I mean... ***I was gonna say*** *hot, but... »*
(137) ***I'm gonna say*** *what we're all thinking: it's time to invest in water skis! Cause with all these #floods, Waterworld is in our future. #climatechange*
(138) S2G if a single person I know claims this early snow "proves global warming is a hoax" ***I'm gonna fuckin***

(CCT)

Ces occurrences soulèvent la question de l'origine de l'usage métadiscursif des formes étudiées : s'agit-il d'un phénomène d'abord attesté à l'oral puis repris dans l'écrit, ou bien d'une pratique plus largement partagée, que l'on retrouve aussi – bien que plus rarement – dans un corpus comme Twitter ? Cette seconde hypothèse paraît plausible si l'on considère que les tweets, par leur brièveté et leur dimension interactionnelle, mobilisent souvent des structures

linguistiques proches de celles de l'oral, comme si les utilisateur·rices « parlaient » directement à travers leurs publications. Les occurrences métadiscursives recensées dans le CCT vont dans ce sens : sur douze exemples clairs de *going to/gonna say*, neuf impliquent le variant *gonna*. À ces cas s'ajoutent des usages où *gonna* fonctionne sans verbe lexical explicité à la suite du variant, comme dans (138), où la phrase inachevée produit un effet pragmatique fort : la disfluence semble volontaire et, renforcée par l'adverbe *fucking*, exprime une émotion immédiate (ici, la colère), sans qu'il soit nécessaire de compléter l'énoncé. Le contraste est alors plus fort lorsque *gonna* n'est pas suivi d'un verbe, comme dans plusieurs exemples similaires discutés section 1.2.

Ces occurrences montrent que, même à l'écrit, les locuteur·rices reproduisent des pratiques discursives orales pour introduire, commenter ou réorienter leur propre discours. Cette convergence oral/écrit rejoint l'hypothèse formulée par Gadet (2017) selon laquelle certains traits de proximité – disfluences, marqueurs discursifs, continuateurs – peuvent circuler d'un médium à l'autre dans certains cas (messageries instantanées, réseaux sociaux, SMS).

Dans ce cadre, la typologie proposée par Koch et Oesterreicher (2001), reprise par Gadet (2020), est particulièrement intéressante et permet de dépasser l'opposition binaire écrit/oral en termes de médium, au profit d'une approche scalaire fondée sur des paramètres de proximité et de distance communicationnelles. Comme le rappelle Gadet (2020 : 25), « les situations communicatives peuvent être analysées selon des paramètres pour la plupart organisés selon des polarités, qui transcendent l'opposition oral/écrit ». La Figure 4.8 représente la typologie de Koch & Oesterreicher (2001), telle qu'elle est reprise chez Gadet (2020 : 25) :

① Communication privée	Communication publique ❶
② Interlocuteur intime	Interlocuteur inconnu ❷
③ Émotionalité forte	Émotionalité faible ❸
④ Ancrage actionnel et situationnel	Détachement actionnel et situationnel ❹
⑤ Ancrage référentiel dans la situation	Détachement référentiel de la situation ❺
⑥ Coprésence spatio-temporelle	Séparation spatio-temporelle ❻
⑦ Coopération communicative intense	Coopération communicative minime ❼
⑧ Dialogue	Monologue ❽
⑨Communication spontanée	Communication préparée ❾
⑩ Liberté thématique	Fixation thématique ❿
etc.	etc.

Tableau 3 Les paramètres de immédiat/distance,
selon Koch & Oesterreicher, 2001

Figure 4.8 – Paramètres pour caractériser le comportement communicatif des interlocuteurs par rapport aux déterminants situationnels et contextuels, Koch & Oesterreicher (2001 : 586)

Les paramètres présentés par Koch & Oesterreicher (2001) jouent un rôle déterminant dans le style et expliquent que la variation ne soit pas exclusivement réservée à l'oral : l'écrit en est tout aussi porteur (Gadet, 2020 : 25). En effet, l'analyse des deux corpus confirme que le choix entre *going to* et *gonna* ne dépend pas uniquement du médium (oral *vs.* écrit), mais surtout du registre et des conditions interactionnelles, d'où l'intérêt d'avoir deux corpus de registre similaire, plutôt spontané même s'ils comprennent aussi chacun des énoncés plus formels. Dans les contextes formels, qu'ils soient oraux ou écrits, la forme pleine *going to* domine, fonctionnant parfois à l'oral comme un marqueur de contraste précisément parce qu'elle est moins fréquente. À l'inverse, *gonna* est privilégiée dans des environnements marqués par la proximité, la spontanéité et l'interaction, où la forme peut être interprétée comme un marqueur de connivence et d'intimité entre interlocuteur·rices, plutôt que comme un simple produit de l'oralité : « On n'attendrait pas le même type de performance dans un enregistrement avec un inconnu » (Gadet, 2020). Cette distribution rejoint la conception de Halliday (1978), pour qui la variation linguistique est déterminée par l'usage et par les conditions de production du discours.

Ces observations invitent à envisager les paramètres immédiat/distance comme circulant d'un médium à l'autre. Cette circulation est renforcée par les spécificités du DW et des réseaux sociaux en particulier : Eisenstein (2015 : 182) montre ainsi que les graphies non standard sont plus fréquentes dans les messages adressés à un destinataire particulier qu'à une audience large, ce qui indique que les utilisateur·rices adaptent leur présentation linguistique en fonction de la relation interpersonnelle. Dans la même perspective, Longhi (2013) rappelle le caractère originellement spontané des productions sur Twitter : « il y a originellement dans Twitter un caractère spontané des productions envoyées sur le réseau » (Longhi, 2013 : 25).

S'intéressant aux interrelations entre écrit et oral, l'exemple (136) peut suggérer qu'une partie des variants présents dans le CCT s'expliqueraient par la transcription d'un discours ou d'un dialogue (présence de guillemets). Pour cette raison, une colonne « Quote » a été ajoutée dans notre analyse du CCT afin d'identifier les occurrences des variants de *BE going to/gonna* apparaissant dans des paroles rapportées ou du discours direct, des citations, etc. En réalité, ces cas restent très marginaux : environ 61 occurrences sur 1320, soit moins de 0,3 % pour chaque variant. Ainsi, les variants ne sont pas utilisés car ils représentent d'abord un discours oral, mais pour d'autres raisons : leur usage ne se restreint pas à une restriction par médium, uniquement l'oral par exemple. On note toutefois une particularité intéressante : le variant *gon* apparaît proportionnellement plus souvent dans ces contextes cités (0,3 % de ses occurrences), ce qui

fait écho à sa forte fréquence dans le SBC, où il est le deuxième variant le plus fréquent après *gonna*. L'analyse statistique (Chi^2 = 0,0012*** ; résidus positifs de 4,5 pour *gon* + Quote = Yes) confirme une légère tendance, qui pourrait indiquer que certains variants circulent plus facilement que d'autres entre oral et écrit via la transcription d'un discours.

L'interrelation entre l'écrit et l'oral pour le changement linguistique et les formes à l'étude est également à replacer dans l'héritage phonétique de ces formes. Les variants de *BE going to* proviennent de réductions orales, qui ont ensuite été fixées à l'écrit : « unconventional spellings almost always turn out […] to be phonetically based in whole or in part » (Montgomery, 1999 : 25). Le cas de *imma*, avec la double consonne, est particulièrement éclairant en ce sens : si la graphie suggère une prononciation [ima], les données orales (issues du corpus SBC mais également de sous-titrages de films ou de séries télévisées, paroles de chansons, etc.) confirment une réalisation phonétique [a(i)ma], avec ou sans diphtongaison. En outre, le fait de ne pas trouver la diphtongaison dans la graphie (**aime* ou **aima* par exemple) montre que ce variant tend à se conventionnaliser et se standardiser sans la diphtongue à l'écrit.

Ces phénomènes illustrent alors le principe de « transcodage médial » (Koch & Oesterreicher, 2001 : 584) selon lequel tout énoncé peut être transféré d'un médium à l'autre (Lyons, 1981 : 11) : « language has the property of medium-transferability »). Plus qu'une opposition entre écrit et oral, il s'agit donc d'un continuum où certains traits migrent en fonction des contextes.

En somme, l'interrelation entre les variants de *BE going to/gonna* et les modalités oral/écrit se comprend moins comme une opposition en termes de médium que comme un jeu de registres, de styles et de degrés de proximité interactionnelle. L'oral nourrit l'écrit, qui en retour contribue à stabiliser certaines formes graphiques issues de réductions phonétiques. Ce va-et-vient illustre la transférabilité des pratiques langagières d'un médium à l'autre et confirme que la variation est indissociable des dynamiques interactionnelles et pragmatiques dans lesquelles s'inscrivent les locuteur·rices. Ainsi, plutôt qu'une différence entre médiums, le paradigme *BE going to/gonna* illustre d'abord une différence entre variants, puis entre registres.

2. Les deux corpus face aux métadonnées

Après nous être intéressée à la variation par l'usage, nous observons maintenant le deuxième grand type de variation mentionné par Halliday (1978) : la variation selon le·a

locuteur·rice. Existe-t-il des profils sociolinguistiques précis qui favorisent l'utilisation de tel ou tel variant dans nos données ?

2.1. Panorama des résultats par localisation, genre, et âge

Les métadonnées des deux corpus à l'étude nous permettent de regarder trois données comparables pour les variants : la localisation géographique (par état pour le SBC, et parfois plus précise pour le CCT), le genre et l'âge du·de la locuteur·rice.

Notons dès maintenant qu'une partie des métadonnées n'est pas accessible pour le SBC, comme mentionné dans le Chapitre 2 mais les métadonnées sont encore plus difficiles d'accès pour le CCT. En effet, le corpus Twitter ne contient aucune information pré-enregistrée sur l'utilisateur·rice du compte Twitter (à l'exception de la géolocalisation du Tweet). Le corpus a donc été annoté manuellement en fonction des données fournies dans les noms d'utilisateur·rices et leur biographie Twitter. Pour cette raison, nous nous focalisons uniquement sur le genre et l'âge, qui sont les données les plus représentées. Même si nous pouvons parfois avoir accès au profil politique des utilisateur·rice, à leur éthnicité ou leur emploi, leur fréquence est trop faible pour nous permettre de calculer leurs proportions. Uniquement ces trois métadonnées seront donc testées sur les deux corpus.

Tout d'abord, les Figures 4.9 et 4.10 présentent la distribution des tweets et des énoncés du SBC comprenant le paradigme *BE going to/gonna* en fonction de la localisation aux États-Unis. Pour le SBC, comme il n'est mentionné que l'État, le centroïde de ce dernier a été pris comme point de repère, pour pouvoir permettre de comparer les deux cartes. Les cartes représentent donc la densité des occurrences par zone géographique, avec une approximation du nombre d'occurrences auquel cela correspond pour les corpus à l'étude.

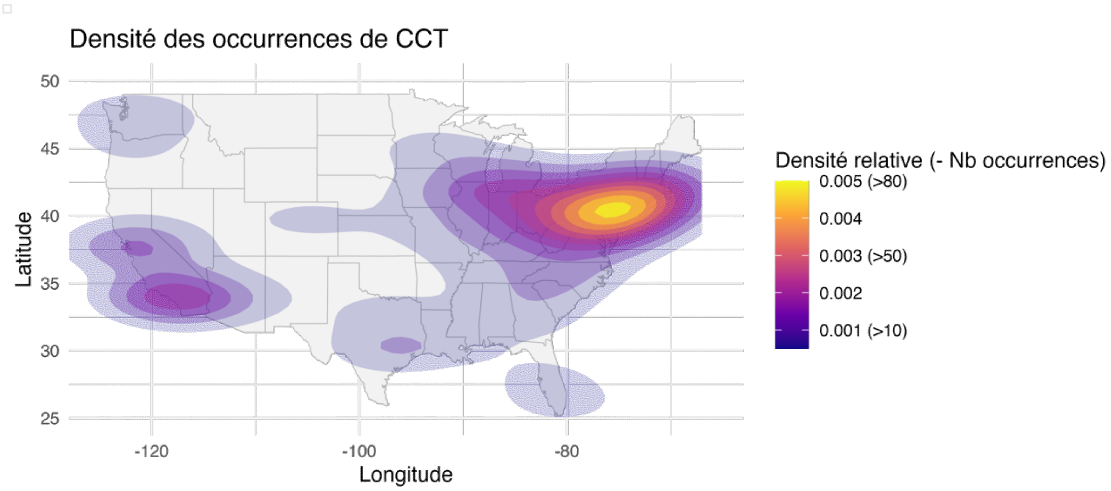


Figure 4.9 – Densité des occurrences aux EU (CCT)

Nous observons que certaines zones sont particulièrement représentées : le Nord-Est des EU, et la côte Est de manière générale, la Californie, puis l'état de Washington (Seattle) au Nord-Ouest. Les tweets du CCT apparaissent donc avant tout comme étant urbains.

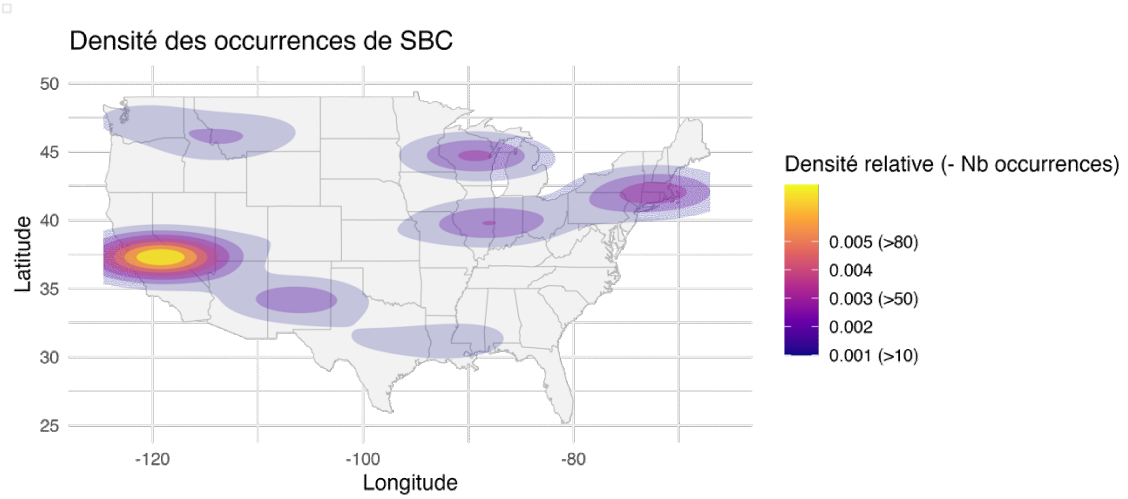


Figure 4.10 – Densité des occurrences aux EU (SBC)

En ce qui concerne le SBC, la Figure 4.10 montre une plus grande diversité de localisation. Néanmoins, nous touchons là à une des limites de ce corpus : le SBC a été mis en place par l'université de Californie, à Santa Barbara. Nous observons alors sur la carte une grande proportion des occurrences dans cette zone. Néanmoins, une représentation géographique par variant pourrait nous permettre d'avoir une meilleure idée de l'utilisation des variants de manière plus spécifique. Ainsi, les Figures 4.11 et 4.12 reproduisent le même schéma, mais cette fois-ci par variant, pour le CCT (Figure 4.11) puis pour le SBC (Figure 4.12).

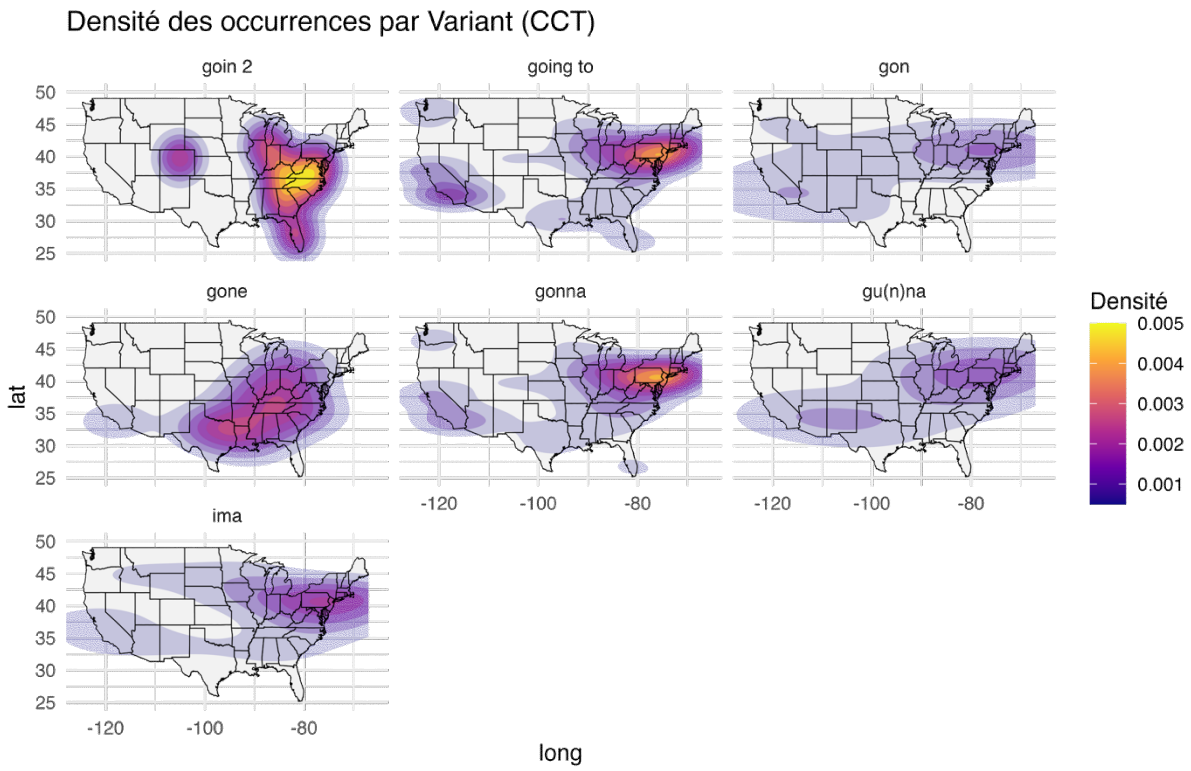


Figure 4.11 – Densité des occurrences aux EU (CCT) - Par variant

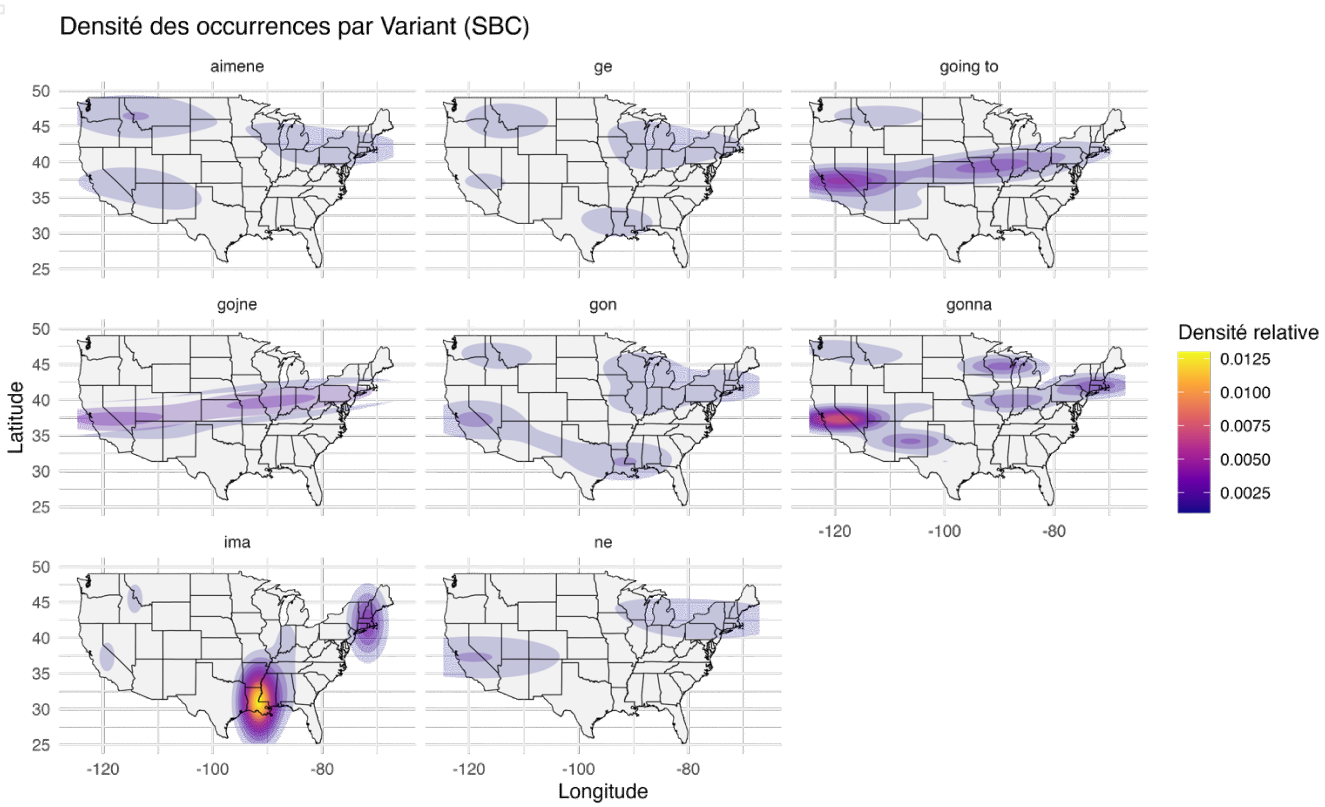


Figure 4.12 – Densité des occurrences aux EU (SBC) - Par variant

Les figures montrent certains variants comme étant plus localisés[57]. Pour le CCT, *goin 2* semble clairement affilié à la côte Est, tout comme *gone*. Pour ce qui est de *going to, gonna* et *ima*, les variants – avec des fréquences différentes – ne semblent pas présenter des tendances différentes de celles de la Figure générale 4.9. En ce qui concerne le SBC, les différences entre les variants sont encore plus frappantes, notamment car le SBC compte moins de locuteur·rices, et que certain·es locuteur·rices utilisent systématiquement le même type de variant, augmentant alors leur représentation dans une zone géographique spécifique. Cependant, nous remarquons un contraste intéressant pour les hypercontractions *aimene* et *ima* : *aimene* se trouve dans des zones géographiques diverses, pôles urbains privilégiés des EU. En ce qui concerne *ima*, la forme est plus restreinte au niveau géographique : elle est principalement présente au Sud des EU, et dans le Nord-Est. Sa présence au Sud des États-Unis peut être mise en lien avec une forte présence de la population Afro-Américaine dans ces États, tout comme dans les états du Nord-Est des États-Unis (2020 US Census[58]). Liberman (2010) note une association entre *i('m)ma* et le sud des États-Unis dans des données Twitter. Si nous ne retrouvons pas exactement cela dans le CCT, *ima* reste présent dans le Sud des EU, et ce encore plus dans le SBC.

Concernant le genre du·de la locuteur·rice, nous avons effectué des tests de Chi^2 pour observer si certains variants étaient plus utilisés par des hommes ou des femmes. Pour le SBC, les résultats sont fortement significatifs ($p < 0.001$**) et, pour le CCT, ils restent également significatifs ($p = 0{,}013$*). Dans le CCT, *ima* est nettement plus fréquent chez les hommes que chez les femmes, un résultat que nous trouvons également dans le SBC. Dans le SBC, *going to* est davantage associé aux femmes, et, dans le CCT, on retrouve un contraste différent, avec *gonna* plus fréquent chez les femmes. Les Figures 4.13 et 4.14 présentent la répartition des variants par genre pour chaque corpus[59].

[57] Les Figures « Densité des occurrences des deux corpus » et « Densité des occurrences des deux corpus – par variant », en annexe C, permettent également de visualiser la localisation des occurrences pour les deux corpus en même temps.

[58] https://www.census.gov/programs-surveys/decennial-census/decade/2020/2020-census-results.html

[59] Le SBC ne propose pas « Non-Binaire » comme genre pour ses locuteur·rices, et les utilisateur·rices du CCT, lorsqu'iels indiquaient leur genre, ont également rarement mis « Non binary » ou « NB », à l'exception de 5 utilisateur·rices, que nous avons donc décidé de ne pas prendre en compte dans nos statistiques.

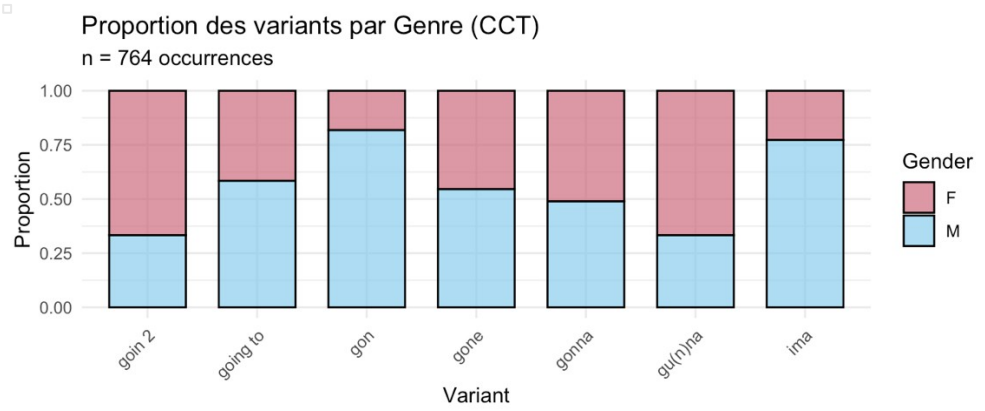


Figure 4.13 – Proportion des variants par genre (CCT)

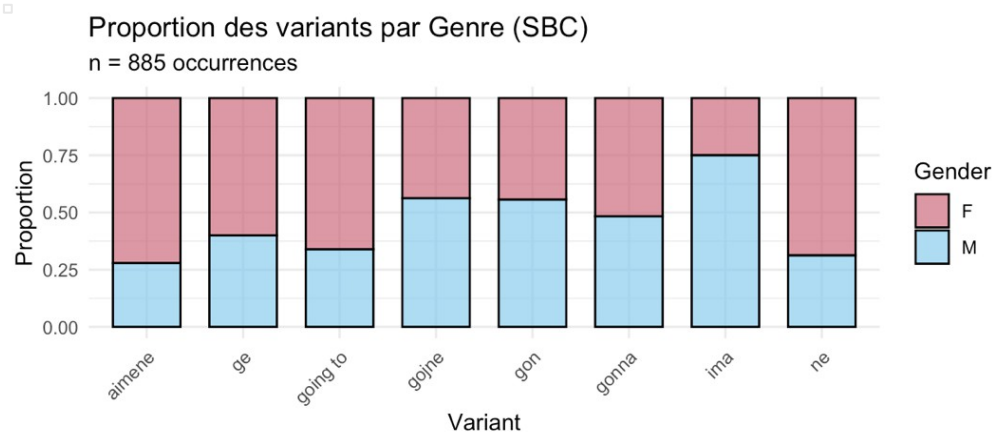


Figure 4.14 – Proportion des variants par genre (SBC)

Enfin, nous pouvons également observer des différences dans l'utilisation des variants en fonction de l'âge des locuteur·rices. Pour faciliter la comparaison, nous avons créé deux grandes catégories d'âge pour les deux corpus : moins de 35 ans, et 35 ans et plus[60]. Les différences entre les variants et les catégories d'âge ont été testées pour chaque corpus par un test de Chi^2 ($p = 0{,}003$ ** pour le SBC et pour le CCT) : la répartition des variants diffère significativement selon l'âge des locuteur·rices. Dans le CCT, la répartition montre des différences marquées : par exemple, *gonna* est beaucoup plus fréquent chez les moins de 35 ans, tout comme *gon* et *gun(n)a*, qui tendent à être presque exclusivement utilisés par cette catégorie d'âge. La répartition de *going to* est plus équilibrée, même si le variant reste légèrement plus fréquent chez les plus de 35 ans, comme nous pouvons le voir dans la Figure 4.15. Pour le SBC, certains variants sont surreprésentés chez les moins de 35 ans, comme *aimene, ge*, *ne* et *gonna*, tandis que d'autres apparaissent davantage chez les 35 ans et plus,

[60] En annexe, vous trouverez un Tableau par tranche d'âge (dizaines) pour le SBC, qui le permettait car comportait plus de métadonnées pour ses participant·es concernant l'âge.(Annexe C)

comme *going to* ou *ima*, résultats observables dans la Figure 4.16. Les effectifs observés s'écartent de manière notable des valeurs attendues sous indépendance, ce qui confirme la tendance statistique.

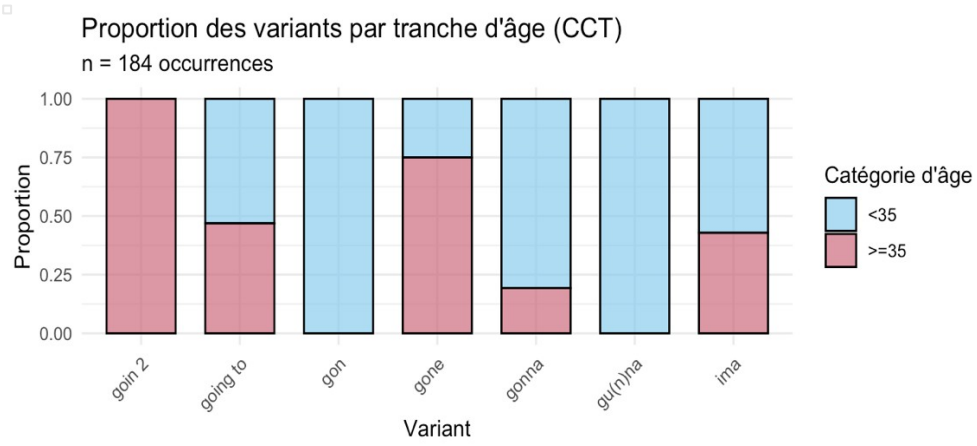


Figure 4.15 – Proportion des variations par catégorie d'âge (CCT)

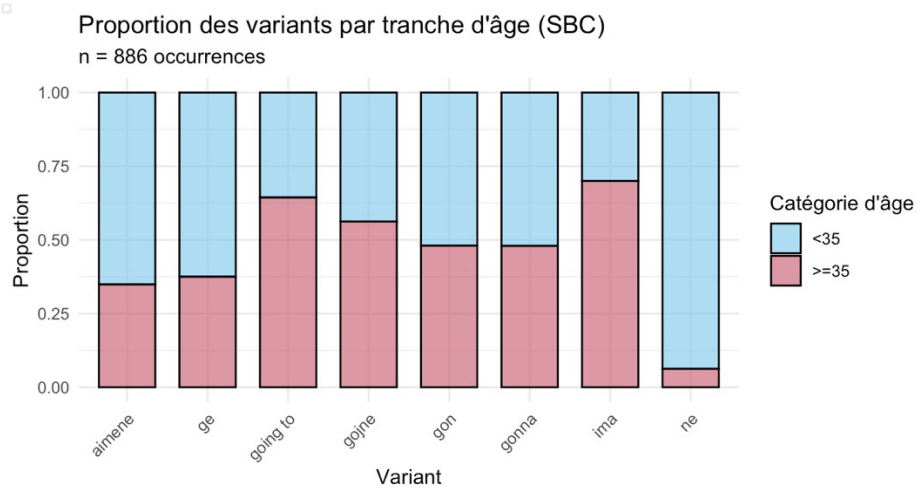


Figure 4.16 – Proportion des variants par catégorie d'âge (SBC)

Les trois métadonnées analysées dans cette section montrent la différence qui existe entre les variants, non seulement en fonction du corpus ou des distributions syntaxiques ou sémantiques (Chapitre 3), mais également en fonction de l'utilisateur·rice : son âge, son genre et sa localisation géographique influencent tous les trois le choix d'un variant par rapport à un autre. En ce qui concerne l'âge, nous observons des différences de taille pour les variants en commun entre les Figures 4.15 et 4.16. Toutefois, le CCT ne présente que 184 variants avec des données d'âge, ce qui peut expliquer cette différence. Il n'est peut-être pas assez représentatif de la réalité de la langue, mais laisse entrevoir des tendances : l'utilisation de *gu(n)na*, variant calqué sur la phonétique, exclusivement par une population jeune, et l'utilisation d'écriture typographique, contrairement à ce qui pourrait être attendu et ce qui est

relayé dans les médias, cette fois-ci par une population plus âgée sur Twitter. En outre, la distinction dans les deux figures entre *going to* et *gonna* est révélatrice : systématiquement, *going to* est affilié à une personne plus âgée, quand *gonna* est affiliée à une personne plus jeune. Enfin, Tagliamonte & D'Arcy (2009), dans une étude sociophonologique et sociolinguistique, analysent la distribution de *BE going to* dans un corpus et n'observent aucun effet significatif du genre sur la distribution. Ici, en observant plus particulièrement la distribution par variant, les corpus présentent de réelles différences en fonction du genre des locuteur·rices.

2.2. La difficulté de corpus comparables aux niveaux des métadonnées

Si plusieurs comparaisons des métadonnées ont pu être présentées dans la Section 2.1., nous souhaitons préciser qu'il est en réalité complexe de véritablement comparer de tels corpus et leurs métadonnées. En effet, le corpus SBC a été créé avec un certain nombre de métadonnées – qui ne sont pas toujours constantes au fil des quatre parties du SBC, en raison de choix méthodologiques ou d'oublis de la part des linguistes collectant les données – tandis que le corpus Twitter n'est pas né d'un objectif linguistique. Cette différence influe directement sur l'accessibilité et la qualité des métadonnées. De plus, il n'est pas possible d'avoir accès à des métadonnées déjà classées pour Twitter, à l'exception de la localisation, déjà renseignée comme telle dans le corpus Climate Change Ids extrait. En revanche, d'autres données comme le genre, l'âge ou l'ethnicité doivent être manuellement annotées à partir de la biographie des utilisateur·rices. Or ces biographies sont très hétérogènes, souvent lacunaires et potentiellement non fiables, puisque chacun·e est libre d'y indiquer (ou non) des éléments véridiques.

Cette asymétrie explique pourquoi les métadonnées collectées pour le CCT demeurent beaucoup plus faibles que celles disponibles dans le SBC. Là où un corpus oral permet de solliciter directement les participant·es pour obtenir des données homogènes, un corpus numérique comme Twitter ne peut offrir la même uniformité

En ce sens, certains projets de corpus collectifs comme ICE ou PAC, mentionnés dans le Chapitre 2, sont particulièrement riches car ils permettent une comparaison croisée entre les corpus du même groupe. Ces projets montrent tout l'intérêt d'une standardisation : les chercheur·euses y appliquent un protocole commun et recueillent les mêmes informations biographiques, ce qui autorise des comparaisons sociolinguistiques fines entre corpus. Dans cette perspective, une comparaison croisée entre médiums – ici l'oral spontané du SBC et l'écrit numérique du CCT – se révèle beaucoup plus ardue. À notre connaissance, ce type de mise en parallèle reste rare, sinon inédit, en raison de la difficulté à aligner les métadonnées. La nature

même du web, marquée par l'anonymat et l'instabilité des profils, renforce encore cette contrainte.

Ces limites méthodologiques ne condamnent pas pour autant l'analyse sociolinguistique à partir de corpus numériques : elles en définissent plutôt le cadre. L'étude de Twitter reste riche d'enseignements mais il convient de garder à l'esprit les biais induits par l'absence de métadonnées fiables, l'anonymat des utilisateur·rices et la difficulté d'automatiser certaines tâches d'annotation, particulièrement chronophages.

3. Variation, changement linguistique et linguistique de corpus

Les éléments présentés dans les premières sections de ce chapitre permettent de mettre en avant l'intérêt des corpus choisis pour l'étude de la variation et du changement linguistique. Nous aimerions ici aborder l'intérêt théorique et méthodologique de ce croisement de données pour notre étude.

3.1. L'intérêt du SBC et du CCT pour les formes à l'étude

L'un des enjeux majeurs de ce tapuscrit est de mettre en lumière des formes linguistiques marginales, souvent réduites à de simples variations phonétiques ou graphiques, mais qui circulent bel et bien dans l'usage. Les variants de *BE going to/gonna* illustrent parfaitement ce phénomène. S'ils sont minoritaires et instables sur le plan normatif, ils sont néanmoins attestés dans des contextes variés et sur des médiums très différents. Leur présence, aussi bien dans le SBC que dans le CCT atteste non seulement de leur vitalité, mais aussi de leur diffusion sur le long terme. Le fait que ces formes émergent et se maintiennent dans deux corpus distants de plus de vingt ans confirme qu'elles ne sont pas anecdotiques.

Ainsi, le SBC et le CCT constituent un terrain pertinent pour observer la variation et le changement linguistique en cours. Comme le soulignent Schneider (2013 : 75) et Montgomery (1997 : 227), les textes les plus utiles pour ce type d'analyse variationniste sont ceux qui se rapprochent le plus de la langue parlée et de ses styles vernaculaires : l'oral spontané du SBC et l'écrit numérique du CCT remplissent pleinement cette condition. Schneider (2013 : 91) insiste par ailleurs sur l'importance d'articuler approches quantitatives et qualitatives dans l'étude de la variation. C'est précisément cette double perspective que nous avons cherché à adopter dans nos analyses, rendue possible par la complémentarité des deux corpus mobilisés. Ainsi, des médiums moins normés permettent de rendre compte de la variation linguistique.

Un problème essentiel reste toutefois la nécessité d'avoir conscience de ces formes avant de pouvoir les étudier. En ce sens, la transcription de l'oral constitue un véritable avantage : elle rend perceptible, dès l'écoute des occurrences classées comme « *going to/gonna* », une pluralité de réalisations qui invite à nuancer et approfondir l'analyse. Le travail de transcription phonétique (en API) rend visible cette variation et ouvre la voie à la recherche d'équivalents graphiques dans l'écrit numérique, souvent portés par l'inventivité orthographique des utilisateur·rices. Johnson (2004) souligne à ce propos que les « citation forms » traditionnellement utilisées pour les mots grammaticaux sont des représentations inadéquates de leur prononciation réelle, et qu'il serait préférable de concevoir plusieurs formes de référence pour tenir compte de leur variabilité telle que nous l'observons dans le CCT.

Ainsi, l'intérêt de ces deux corpus n'est pas seulement de documenter l'existence de formes comme *gon* ou *imma*, mais aussi de montrer que leur diffusion dépasse les frontières du médium. Ces formes émergent dans la langue parlée, trouvent des prolongements graphiques dans les usages numériques, et circulent ainsi d'un environnement à un autre. Même s'il reste difficile de déterminer si elles constituent les premières étapes d'un changement linguistique durable, leur attestation régulière dans deux corpus aussi différents démontre qu'elles font partie intégrante des pratiques linguistiques contemporaines et qu'il est nécessaire de les prendre en compte dans l'analyse de la variation.

3.2. Discuter d'une méthodologie d'un nouveau genre : une approche double

Étudier le changement linguistique au XXI^{ème} siècle nécessite de repenser les méthodes traditionnelles. Une des questions de départ de cette étude était de déterminer si le croisement de deux médiums – l'oral spontané et l'écrit numérique – permettait réellement de mieux comprendre le changement linguistique. Notre approche montre que ce croisement est effectivement révélateur, offrant une vision complémentaire de la variation, aux niveaux phonétique, morphosyntaxique, orthographique et sémantico-pragmatique. Le caractère innovant de la comparaison simultanée de l'écrit numérique et de l'oral spontané est particulièrement rare dans les études variationnistes, et cette méthodologie constitue donc un apport original dans le champ. Le croisement de corpus oraux et écrits numériques, comme le SBC et le CCT, constitue une approche double qui permet de mieux saisir la dynamique des formes linguistiques en circulation.

L'analyse des variants de *BE going to/gonna* illustre parfaitement l'intérêt de cette démarche. Comme le suggèrent Bybee et Pagliuca (1987 : 297), il est nécessaire d'étudier les

formes linguistiques en train de se grammaticaliser, non pas uniquement en diachronie, mais également en synchronie : « as these changes are taking place », ce qui implique alors un suivi de formes encore instables ou émergentes. Le croisement des corpus récents et de médiums différents permet d'observer simultanément la variation dans l'oral spontané et sa transposition ou son adaptation dans l'écrit, ainsi que la diffusion de ces formes, offrant un panorama plus complet de l'usage réel des locuteur·rices. Cette double approche favorise ainsi l'identification de tendances à long terme et de formes émergentes, qui seraient autrement invisibles dans des corpus normés ou historiques. En effet, la dimension temporelle permise par le SBC et le CCT est également un atout majeur. Comparer des corpus récents distants de près de trente ans offre une opportunité unique pour observer la stabilité ou l'instabilité des formes et, potentiellement, les premières étapes d'un changement. Cela permet de répondre à des questions fondamentales sur le changement linguistique : quelles formes émergent, quelles formes se maintiennent, et comment elles se diffusent entre différents médiums et générations de locuteur·rices ? Ainsi, les données issues du SBC et du CCT permettent non seulement d'observer des formes innovantes comme *gojne, gon* ou encore *imma*, mais aussi de suivre leur diffusion, leur stabilisation et leur transformation dans des contextes distincts.

Enfin, cette méthodologie double ouvre des perspectives théoriques pour la linguistique variationniste contemporaine et la linguistique de corpus. Le croisement de corpus écrit et oral, analysé à travers une approche mixte quantitative-qualitative, démontre que l'étude du changement linguistique peut bénéficier d'outils méthodologiques innovants, capables de saisir à la fois la diversité, la spontanéité et la diffusion des formes linguistiques. Une extension naturelle de la double méthodologie adoptée dans ce tapuscrit est alors son application à d'autres formes en cours de grammaticalisation ou d'autres formes très contractées, comme c'est le cas pour les autres semi-modaux *hafta, wanna, gotta*, etc. Également, d'autres formes comme *finna* en anglais contemporain, contraction de *fixing to*, pourraient faire l'objet d'un traitement similaire.

En résumé, l'approche choisie dans notre étude permet de documenter non seulement le changement linguistique en cours, mais aussi la manière dont l'innovation circule et se stabilise à travers différents médiums. Elle offre un cadre théorique et méthodologique pour étudier la variation émergente dans l'anglais contemporain, tout en soulignant l'importance de relier et comparer les médiums et les méthodologies (qualitatives / quantitatives) pour comprendre la dynamique des formes linguistiques.

4. Aller plus loin : la place de certains variants dans la pop-culture

L'analyse menée à partir du SBC et du CCT a permis de mettre en évidence la vitalité de plusieurs formes émergentes au sein du paradigme *BE going to/gonna*. Cependant, les corpus, aussi riches soient-ils, ne donnent toujours qu'une image partielle de l'usage linguistique. Par définition bornés par leurs conditions de collecte, ils laissent échapper certaines formes qui circulent pourtant largement dans les pratiques quotidiennes, notamment dans la sphère culturelle et médiatique. La pop-culture et Internet constituent aujourd'hui des lieux privilégiés où ces variants circulent, se transforment, et sont adoptés et adaptés par les utilisateur·rices.

4.1. Ce que les corpus ne permettent pas de montrer

Une des imperfections de toute linguistique de corpus réside dans le fait que ces corpus sont limités. En conséquence, un corpus ne montrera jamais qu'une partie des usages linguistiques possibles, le linguiste ayant généralement pour objectif que le corpus choisi soit le plus représentatif de l'usage linguistique réel. Seulement, lorsqu'il s'agit d'étudier la variation, cette méthode peut trouver ses limites puisqu'il semble qu'aucun corpus ne puisse représenter toute la variation possible pour un paradigme linguistique ; la variation est donc souvent plus forte en réalité que celle que l'on peut trouver dans les corpus, qu'ils soient écrits ou oraux.

Il nous paraît alors important de mentionner ici certaines formes ou structures syntaxiques appartenant à *BE going to/gonna* qui ne sont pas apparues, ou très peu, dans les corpus choisis pour notre étude mais qui font pourtant bien partie de la variation de formes possibles pour le paradigme. Tout d'abord, *imona*, s'il n'est pas présent dans le CCT, peut être trouvé en ligne, comme le montrent les Figures 4.17 et 4.18, exemples extraits du réseau social Reddit.

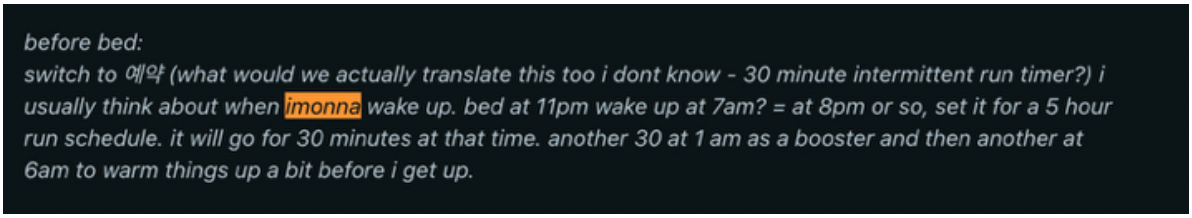


Figure 4.17 – Variant imonna *sur Reddit_A*

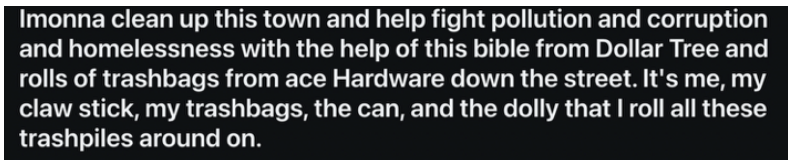


Figure 4.18 – Variant imonna *sur Reddit_B*

Cette forme semble donc être la transcription à l'écrit de la forme trouvée dans le SBC que nous avons écrite *aimene* dans notre typologie. Cependant, notons que nous n'avons pas été en mesure de trouver cette forme de manière fréquente dans nos recherches en ligne.

Dans un post du Language Log[61], Liberman (2005 ; 2012) mentionne une autre forme réduite de *I'm gonna* sous la forme : « I'm on », qu'il a trouvée dans ses lectures personnelles :

> *(139) « Somebody close to me, his girlfirend's punk-ass brother. Is how it goes. But listen,* ***I'm on*** *tell you something, I was scared. »*
>
> Leonard, *mr paradise* (2011)

> *(140) « Honey, don't move.* ***I'm on*** *get you to the hospital. »*
>
> Leonard, *Rayan : a novel* (2012)

Cette forme semble être une autre variante possible pour *i(')monna*, mais qui reste rare également.

Une recherche sur les réseaux sociaux permet également de mettre en avant d'autres innovations linguistiques que nous n'avons pas trouvées dans le CCT, mais qui se retrouvent plus généralement sur Twitter/X, avec de faibles fréquences :

- *Gonnas* : une inflexion de *gonna* à la troisième personne du singulier, comme dans la Figure 4.19. Ici, au niveau syntaxique, *gonna* s'éloignerait des auxiliaires modaux traditionnels, qui ne présentent pas d'inflection à la troisième personne du singulier, mais se rapprocherait des auxiliaires *do, be* ou *have*, ou bien du fonctionnement des verbes lexicaux.

[61] https://languagelog.ldc.upenn.edu/nll/?p=4121



Figure 4.19 – Gonnas – *extrait de Twitter (accès : 2019)*

- *Gonnan't* : fonctionnement de *gonna* comme un auxiliaire (modal ou non), où *not* suit *gonna*, et est même incorporé à *gonna* et contracté, comme *hasn't* (Figure 4.20) (NICE properties, Huddleston, 1976).



Figure 4.20 – Gonnant *Extrait de Twitter (accès : 2019)*

Enfin, Liberman (2024), dans un autre post du *Language Log* mentionne également un marqueur discursif émergent avec *gonna*, comprenant une élision de *BE* et une absence de sujet (car implicite) – comme nous avons pu trouver dans nos corpus – sous la forme « *Not gonna lie* ». Pour Liberman, cet idiome constitue un marqueur discursif nouveau qui était presque inexistant avant les années 2000, et est de plus en plus utilisé depuis 2010-2015 (données extraites du Google Books NGram Viewer). Dans le CCT, il n'existe pas d'exemple exact de « *not gonna lie* » mais nous trouvons une occurrence de « *I'm not gonna lie* ». Cependant, dans notre propre pratique du web et des réseaux sociaux, nous avons pu plusieurs fois rencontrer cette structure, comme le montrent les Figures 4.21 et 4.22.

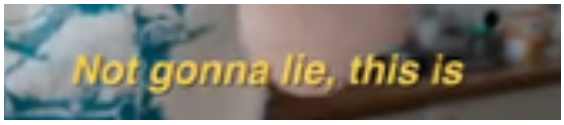


Figure 4.21 – Not gonna lie_A

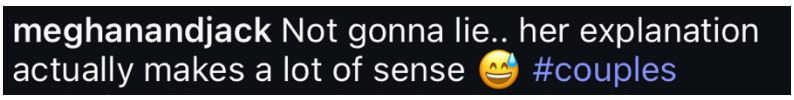


Figure 4.22 – Not gonna lie_B

Ces exemples mettent en lumière que les formes innovantes repérées dans nos corpus, et en particulier dans les données issues du CCT, ne constituent pas des cas isolés ni circonscrits à ce seul médium. On les retrouve dans d'autres espaces d'énonciation et de communication, ce qui confirme leur existence et leur circulation plus large. Internet et les productions culturelles contemporaines offrent ainsi un terrain privilégié où apparaissent, se diffusent et parfois se stabilisent de nouvelles structures linguistiques. Dans ce sens, on peut considérer Internet comme un véritable laboratoire linguistique, où locuteurs et locutrices expérimentent avec les ressources de la langue, testent des formes, certaines appelées à disparaître rapidement, d'autres à s'installer durablement dans l'usage.

Ainsi, de manière exploratoire, nous avons relevé, dans notre propre pratique de consommation de contenus numériques (YouTube, séries, films, chansons), de nombreux exemples où les variants observés dans nos corpus réapparaissent. Ces contextes confirment que la variation se manifeste dans une pluralité de supports culturels et médiatiques. Nous avons souhaité ici présenter uniquement des variants sous leur forme écrite, telle qu'ils ont été retranscrits (sous-titrages officiels, paroles de chanson retranscrites, etc.).[62]

Tout d'abord, nous remarquons une forte présence des variants plus contractés de *BE going to/gonna* dans des fictions présentant des personnages afro-américains, hommes ou femmes :

*(141) Oh, **I'ma** need you to calm down.*

(Film – *What men want* – 2009)

*(142) And **they gonna** hook me up with a real job*

(Série – *Orange is the new black*, Saison 2 Episode 2 – 2014)

*(143) The damn thing **finna** take place now, what **I'ma** do ?*

(Documentaire – We Are the Champions – 2020)

*(144) **I'mma** find you a good Black doctor real quick.*

[62] Les exemples présentés dans la section 4. ne constituent qu'une sélection des occurrences relevées au fil du travail de thèse. Notre objectif est de pouvoir présenter certains des exemples les plus représentatifs.

(Série – *Survival of the thickest*, Saison 1, Episode 1 – 2023)

*(145) then **she gon'** think i'm shit, right ?*

(Série – *Survival of the thickest*, Saison 2, Episode 5 – 2025)

Les exemples présentent les formes *i'(m)ma*, *gonna* et *gon*, *gonna* et *gon* montrant également l'élision de *BE*.

Notons que si ces formes se retrouvent souvent dans nos recherches associées à des personnages afro-américains, ce n'est pas tout le temps le cas. Les exemples (146) à (148) montrent ces formes utilisées par des personnages latino-américains et les exemples (149) à (156) par des personnages blancs :

*(146) Ohh, what's she **gon'** do ?*

(Film – *In the Heights*, 2021)

*(147) **I'mma** fly this flag that I got in my hand*

(Film – *In the Heights*, 2021)

(148) I can't believe I'm gonna sleep with him
- Well, you don't have to
*- No, I'm **gonna.***

(Série – *Brooklyn 99*, Saison 3, Épisode 17 – 2016)

*(149) **You gonna** check him out ?*

(Série – *Gilmore Girls* – Saison 4, Épisode 7 – 2004)

*(150) Don't want to. Don't have to. **Not gonna**.*

(Série – *The Vampire Diaries,* Saison 4, Épisode 5 – 2012)

(151) Huh. Interesting… Why don't you walk us through it ?
*- Yeah, we're **gonna**, man.*

(Série – *The Good Place*, Saison 4, Épisode 10 – 2020)

*(152) I'm **goin'st to** talk about the Turtles*

*(153) Yeah, I'm **goinsta** Terry*

(Série – *Brooklyn 99*, Saison 4, Épisode 11 – 2016)

*(154) **I'mma** win at all costs.*

(Série – *The Politician*, Saison 1 Épisode 1 – 2019)

*(155) Ho ! **Gonnae** shut the fuck up ?*

(Série – *Department Q*, Saison 1 Épisode 6 – 2025)

*(156) If she hasnae got it sorted after four years, she isnae **gonna**.*

(Série – *Department Q*, Saison 1 Épisode 8 – 2025)

Les deux derniers exemples montrent également qu'une partie des caractéristiques syntaxiques observées pour *gonna* ne se limite pas à la variété d'anglais américaine. Dans cette série, les personnages sont Écossais (la série se situe en Écosse) et les exemples montrent la possibilité de supprimer le sujet et *BE*, ainsi que la possibilité d'utiliser *gonna* comme reprise : *she isnae gonna* sous-entend *she isnae gonna [get it sorted]* (E des NICE properties), tout comme dans les (148) (*No I'm gonna [sleep with him]*) et (151) (*We're gonna [walk you through this]*).

Les films, séries et documentaires ne sont pas les seuls artefacts culturels présentant de nombreux variants de *BE going to/gonna*. La musique semble occuper une place importante dans la représentation et la diffusion de ces variants. Si nous analysons plus particulièrement le cas de *I'(m)ma* dans la Section 4.3., nous souhaitons présenter ici quelques occurrences de certaines formes à l'étude dans la musique contemporaine.

*(157) We **gon'** celebrate*

Kool and the Gang – *Celebration* (1980)

*(158) **I'ma** say this and **I'ma** end mine (all y'all that buy food, all that shit) / If you ain't down for the Africans here in the United States (that's right) / Period, point-blank / If you ain't down for the ones that suffered in South Africa (fuck off) / From apartheid and shit (go home) / Dammit, you need to step your punk-ass to the side (we're South Africa) / And let us brothers and us Africans step in (that we're South Africa)*

Dr Dre – *The Day the Niggas Took over* (1992)

*(159) I'm a survivor (What?) / I'm not **gon'** give up (What?) / I'm not **gon'** stop (What?) / I'm **gon'** work harder (What?)*

Destiny's Child – *Survivor* (2001)

*(160) We **gon'** party like it's your birthday / We **gon'** sip Bacardí like it's your birthday*

50 Cent – *In da club* (2003)

*(161) Music **gonna** teach them one lesson*

Bob Marley & The Wailers – *Music Gonna Teach (aka 'Music Lesson')* (2004)

*(162) Whatcha **gon'** do with all that junk / All that junk inside your trunk?/ **I'ma** get, get, get, get you drunk*

Black Eyed Peas – *My Humps* (2005)

*(163) You want to groove, **I'ma** show you how to move / […] Everybody in the club **gon'** be rockin' when I'm through*

Rihanna – *Pon de Replay* (2005)

*(164) 'Cause **the players gonna play**, play, play, play, play / And **the haters gonna hate**, hate, hate, hate, hate*

Taylor Swift – *Shake it Off* (2014)

Si nous ne présentons ici qu'une sélection de titres connus, il convient de noter qu'à l'exception de Taylor Swift (2014) tous·tes les autres artistes sont d'origine afro-américaine ou afro-caribéenne[63]. Dans ce contexte, l'exemple de Dr. Dre (158) apparaît particulièrement significatif : le rappeur y aborde la condition des personnes d'origine africaine ainsi que la place des Afro-Américains dans la société américaine. Les vers cités correspondent au début de la chanson, et l'emploi répété de *i'ma* ne semble pas relever du hasard. Au contraire, il souligne l'association de cette forme linguistique à l'ethnicité afro-américaine, *i'ma* fonctionnant ainsi comme un marqueur d'identité ethnique.

Enfin, à travers certains exemples, nous remarquons que l'écrit n'est pas stabilisé, et ce particulièrement pour la forme *I('m)ma*. Dans trois chansons différentes, nous observons ces transcriptions différentes : *I'ma, Imma* et *I'm (-)a*.

[63] Nous sommes consciente d'un possible biais dans la perception de ces formes. Leur repérage plus marqué dans des contextes mettant en scène des personnages ou artistes afro-américain·es pourrait témoigner d'un effet de saillance sociale et médiatique, ou d'un biais implicite de notre part lors de la recherche d'occurrences.

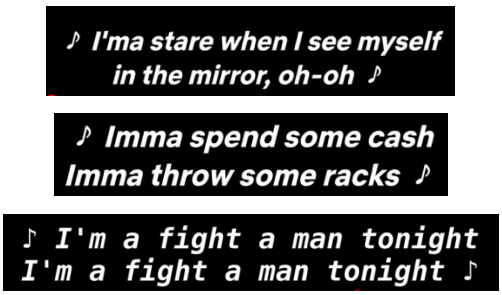


Figure 4.23 – Trois graphies différentes - Ima

En effet, si la forme existe depuis plusieurs décennies, il semble qu'elle ne soit pas encore stabilisée au niveau orthographique.

Enfin, pour élargir encore la perspective, nous avons relevé un échantillon des variants issus de notre typologie du CCT sur d'autres réseaux sociaux que X/Twitter, tels que YouTube, Instagram ou TikTok. Ces occurrences montrent que les résultats présentés au chapitre 3 ne sauraient être considérés comme propres à une seule plateforme : les formes observées circulent bien au-delà, et semblent aujourd'hui largement partagées et globalisées :

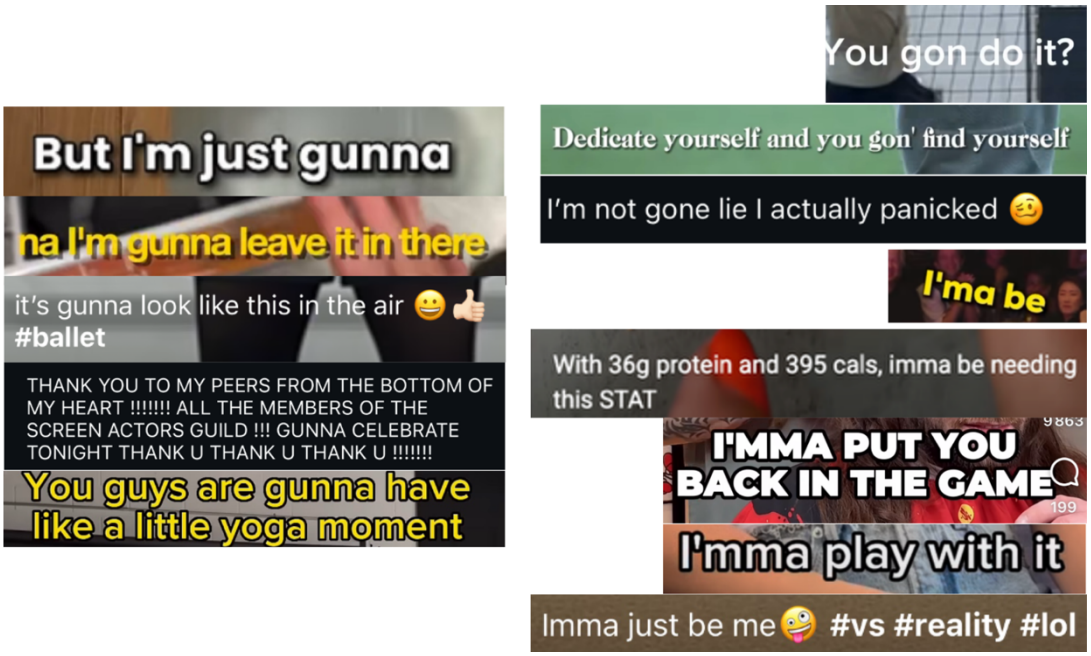


Figure 4.24 – Divers exemples des variants de BE going to/gonna *sur les réseaux sociaux*

Finalement, il semble que, de manière frappante, ces variants apparaissent même avec une fréquence plus importante dans les productions culturelles et artistiques que dans les corpus étudiés (CCT et SBC). Cela soulève une question méthodologique et sociolinguistique : laquelle de ces sources reflète le plus fidèlement la réalité des usages ? Les corpus,

nécessairement limités et cadrés, ou bien des productions culturelles et artistiques, qui restent scriptées et stylisées mais révèlent une vitalité linguistique difficile à ignorer ?

4.2. Une réalité sociolinguistique : entre données et représentations

L'analyse des séries, films ou chansons peut sembler, à première vue, éloignée de l'étude linguistique traditionnelle. Pourtant, ces supports jouent un rôle central dans la diffusion et la standardisation des usages langagiers, en particulier pour les formes émergentes comme celles à l'étude ici. Sur le plan méthodologique, ce détour se justifie : il permet de saisir des occurrences qui échappent aux corpus traditionnels, mais qui circulent néanmoins dans l'espace social et contribuent à façonner les représentations collectives des usages.

La question de la représentativité reste cependant centrale. Les dialogues de séries ou de films, tout comme les paroles de chansons, ne sont pas des transcriptions spontanées de la langue ordinaire : ils sont le produit de scripts, de choix d'auteurs et de contraintes médiatiques. Comme le rappellent Piazza *et al.* (2011 : 9) : « Another relevant issue is that concerning the relationship between real life and fictional discourse in which the latter is to be interpreted as an example of a representation. From such a perspective, telecinematic texts provide a re-creation of the world and the time, place and discourse within it. This re-creation or re-presentation is always in line with the specific socio-cultural conventions of the society in which telecinematic texts are produced ». Dans ce sens, la pop-culture retravaille et stylise la langue, tout en véhiculant des stéréotypes sociaux et linguistiques (Boberg, 2021 ; Piazza *et al.*, 2011). L'enjeu est alors de se demander si ces productions reflètent des usages « authentiques », ou bien si elles participent à les transformer en leur donnant une visibilité particulière. Ainsi, la pop-culture apparaît comme un miroir partiel mais puissant des usages linguistiques. D'une part, elle amplifie certains traits saillants déjà attestés dans les données de terrain (par exemple, l'association récurrente de *i'(m)ma* avec l'anglais afro-américain, que l'on retrouve aussi bien dans nos corpus que dans les dialogues de fiction). D'autre part, elle peut contribuer à figer et diffuser certaines expressions idiomatiques issues de la variation, au point d'alimenter en retour les usages quotidiens. L'étude de Tagliamonte & Roberts (2005) sur les adverbes d'intensification dans *Friends* montre bien ce phénomène : les dialogues fictionnels peuvent non seulement refléter des tendances contemporaines, mais aussi participer à leur diffusion en

atteignant une génération entière[64]. Comme le rappelle Boberg (2021), la langue mise en scène à l'écran n'est pas seulement une copie de la variation : elle peut aussi participer à son évolution. Autrement dit, la pop-culture n'est pas un simple reflet passif des usages, mais bien un acteur à part entière du changement linguistique, à la fois en amplifiant certaines formes et en contribuant à leur légitimation sociale.

Comparer données réelles et données fictionnelles s'avère donc particulièrement éclairant pour comprendre l'évolution de certaines structures et leur acceptation sociale. Comme le souligne Viollain (2023 : 33), « by bringing their own imaginaries to life, TV series can partake in imposing representations and imageries onto certain linguistic communities, consequently actively modeling the collective imaginary, and circumscribing the idea a group should have of itself and other groups. » La pop-culture participe ainsi activement à la construction de l'imaginaire linguistique, mais non sans risque de surgénéralisation ou de stéréotypisation abusive – question qui se pose pour le paradigme à l'étude, particulièrement associé avec l'ethnicité afro-américaine dans la pop-culture.

4.3. L'importance de la pop-culture dans le changement linguistique

Pour le paradigme *BE going to/gonna*, l'analyse de la pop-culture permet de remonter à certaines des premières traces écrites de variants issus de l'oral, en particulier pour la forme *i('m)ma*. Si cette contraction de *I am going to* circulait de longue date dans l'anglais afro-américain (voir Chapitre 1, Section 1.3), elle n'apparaît véritablement dans des sources écrites qu'à travers la musique populaire d'abord. Dans notre recherche en ligne, dans des corpus et sur des forums, c'est en 1954 que nous avons pu repérer une première occurrence de la forme dans *Roll Over Beethoven*, de Chuck Berry, artiste afro-américain : *I'ma write a little letter*. Quelques décennies plus tard, on retrouve la forme entre autres chez le groupe funk féminin Parlet, dans *Cookie Jar* (1978) : « *I don't know what I'mma do with you when I get you.* » Ces exemples attestent de l'existence ancienne d'*i('m)ma* dans la musique afro-américaine. Cependant, la première occurrence véritablement attestée à l'écrit que nous avons pu relever

[64] « In some cases, media language appears to faithfully reflect ambient community norms, » Tagliamonte (2011 : 41). L'autrice explique néanmoins par le suite que ce n'est pas systématique : si l'étude de Tagliamonte & Roberts (2005) met en évidence l'influence de la pop-culture dans la diffusion de certaines formes, Dion & Poplack (2007) montrent au contraire que l'usage de *be like* dans les médias reste beaucoup moins fréquent que ce qu'attendrait la littérature existante.

date de la fin des années 1970, selon le site The Right Rhymes[65]. La diffusion se renforce avec l'émergence du rap à la fin des années 1970. Le site, qui documente systématiquement les usages linguistiques dans les paroles de rap, cite comme première occurrence la chanson de Spoonie G *Spoonin Rap* (1979), avec le vers « *I'ma tell you a little story about the jail* ». La contraction gagne ensuite en visibilité dans des morceaux devenus emblématiques, tels que *Straight Outta Compton* de N.W.A. (1988 : « *I don't give a fuck, I'mma make my snaps* »). Notons que tous les exemples cités jusqu'à présent impliquent des artistes ayant des origines afro-américaines : l'association entre *I('m)ma* et l'ethnicité AA semble donc bien réelle. La forme apparaît comme une unité de langue symbolique dans la culture afro-américaine, comme le montrait l'exemple (158) extrait d'une chanson de Dr. Dre. Le travail du site The Right Rhymes met également en lumière la dimension géographique de cette diffusion : les premières occurrences se concentrent à New York, avant de s'étendre vers Los Angeles (1990), puis vers le sud des États-Unis, comme cela peut être observé dans les Figures 4.25, 4.26 et 4.27. La diffusion de *I('m)ma* est donc d'abord urbaine, puis localisée au Sud des États-Unis, avant de s'étendre plus globalement.

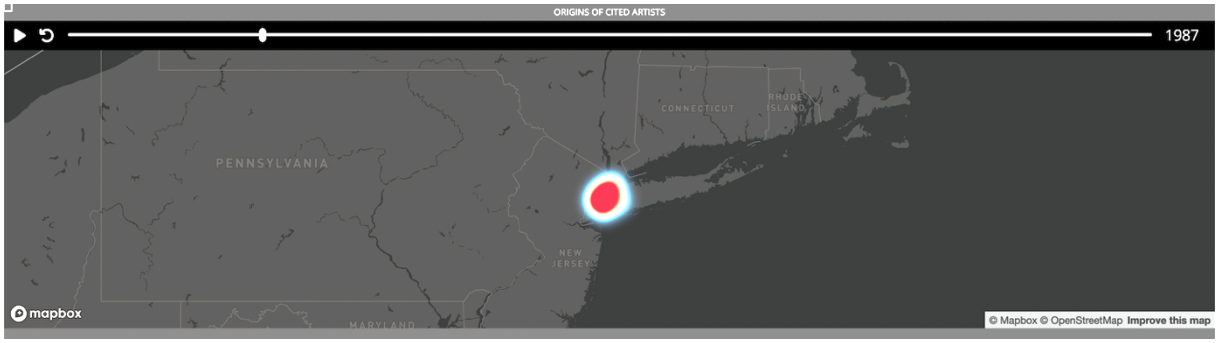


Figure 4.25 – Origine géographique des artistes utilisant I('m)ma *jusqu'en 1987, selon* The Right Rhymes

[65] https://therightrhymes.com/imma/ ; https://therightrhymes.com/senses/e6635_phr_1/timeline/

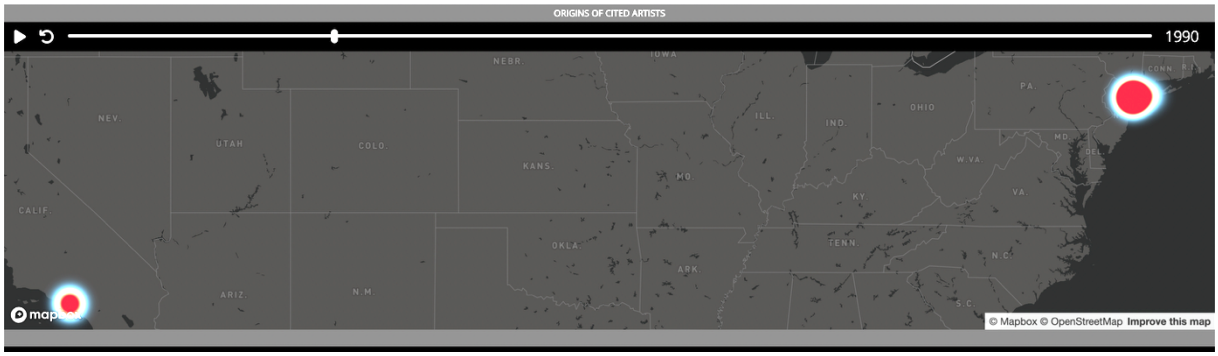


Figure 4.26 – Origine géographique des artistes utilisant I('m)ma *jusqu'en 1990, selon* The Right Rhymes

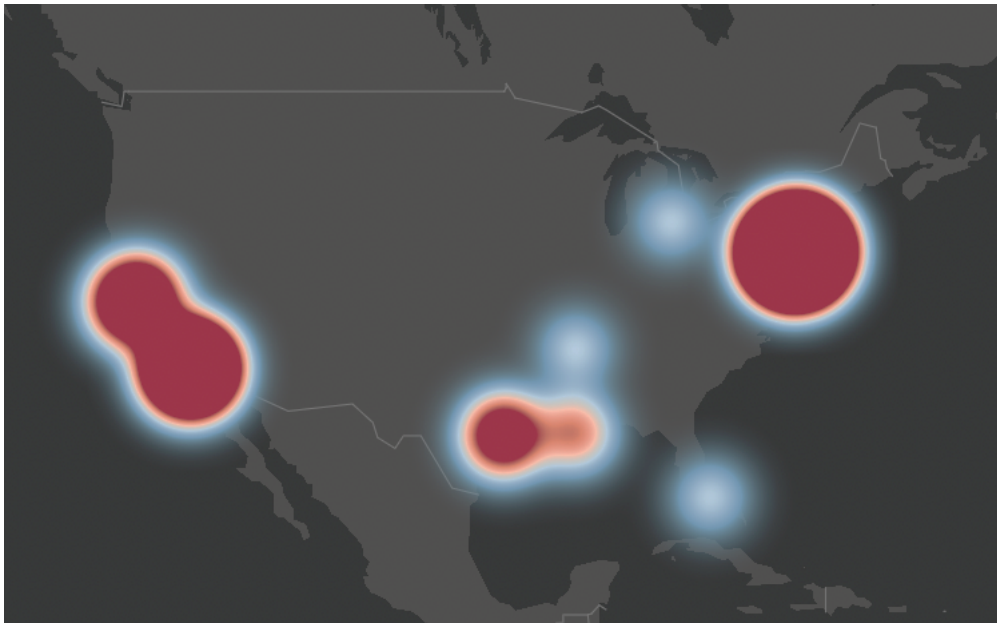


Figure 4.27 – Origine géographique des artistes utilisant I('m)ma *jusqu'en 1997, avant diffusion hors des EU, selon* The Right Rhymes

Avec ce variant, nous notons que la pop-culture musicale n'est pas seulement un espace de mise en visibilité : elle contribue également à cartographier et propager l'usage de certain variants au-delà de leur ancrage local initial.

À partir des années 1990 et surtout des années 2000, *I('m)ma* dépasse les frontières de la communauté afro-américaine et de la sphère hip-hop. C'est dans les années 2000-2010 que le variant atteint une visibilité massive, devenant un véritable phénomène médiatique. Dans un billet de blog, Whitman (2010) parle d'un « *prime time for imma* », en soulignant que toutes les chansons ayant atteint la première place du Billboard au cours de l'année 2010 contenaient le variant en question (*Imma Be* des Black Eyed Peas, *Rude Boy* de Rihanna, *Nothin' on You* de B.o.B, *Tik Tok* de Ke$ha). Cette concentration exceptionnelle illustre l'entrée du variant dans la culture mainstream, à un haut niveau de visibilité. En outre, un épisode médiatique semble

avoir amplifié ce phénomène : en septembre 2009, lors des *MTV Video Music Awards*, Kanye West interrompt le discours de Taylor Swift avec la célèbre formule « Yo, Taylor, I'm really happy for you, and **Imma let you finish**, but Beyoncé had one of the best videos of all time ! ». L'expression devient rapidement un mème viral sur Internet, reprise des milliers de fois (et comprenant même un blog à son effigie), contribuant à fixer *I('m)ma* dans l'imaginaire collectif et à renforcer son capital symbolique (Liberman, 2009). Cet exemple montre bien comment la pop-culture joue un rôle de catalyseur : elle ne fait pas qu'enregistrer des usages préexistants, elle peut les amplifier, les médiatiser et en accélérer la diffusion sociale. *I('m)ma*, longtemps cantonné à un usage vernaculaire afro-américain, devient alors disponible pour des publics plus larges, qui l'adoptent progressivement. On passe ainsi d'un variant marqué socialement et géographiquement à une forme linguistique plus généralisée et reconnue.

Si *I('m)ma* semble occuper une place de premier plan sur la scène pop-culturelle, le variant n'est pas le seul à y apparaître. La pop-culture ne se limite pas à véhiculer des formes isolées : elle contribue également à stabiliser certaines constructions et à en faire des expressions figées. C'est le cas de l'expression idiomatique *haters gonna hate*, aujourd'hui largement perçue comme un idiome autonome.

Bien que l'expression semble exister depuis le début des années 2000 (la première occurrence attestée viendrait de la chanson *Playas gon' play*, du groupe afro-américain 3LW), l'expression ne connaît une véritable diffusion qu'à partir de la fin des années 2000, avant d'exploser médiatiquement grâce à *Shake It Off* de Taylor Swift (2014), personne d'ethnicité blanche. De rapides recherches sur iWeb (Davies, 2018) montrent que l'expression est beaucoup plus fréquente sur internet après 2014. Elle appartient à un schéma tautologique décrit par Shoulson (2020) dans le Yale Grammatical Diversity Project: « *X gonna X* », où *X* est un groupe social ou un nom propre, et où le second *X* est interprété comme un verbe. Shoulson (2020) donne plusieurs exemples productifs tels que : « the Pope's gonna pope » et « Oliver gonna Oliver ». Le sens pragmatique est celui de l'inévitabilité : « X va agir conformément à sa nature », souvent avec une valeur de résignation ou d'auto-affirmation. Comme le résume Shoulson (2020) : « the whole phrase means something like X is gonna be true to X. ». Ce sens est en lien avec le sémantisme de *gonna*, si ce n'est qu'ici l'inévitabilité et l'invariabilité sont au cœur de l'expression, faisant de ces énoncés des expressions d'un futur générique. Plus que *X gonna X*, l'idiome prend généralement la forme de *X-er gonna X*, avec un nom formé en *-er* (*hater, player*, etc.).Dans iWeb par exemple, la séquence *haters gonna* apparaît 746 fois : seules 42 occurrences n'aboutissent pas à *haters gonna hate*, mais la plupart restent des variants

proches (*haters gonna be haters, haters gonna be hating*). On trouve aussi de nombreuses déclinaisons créatives, comme représentées dans le Yale Grammatical Diversity Project ou même dans le CCT : le CCT compte une occurrence de *haters gonna hate* et plusieurs occurrences à partir de cet idiome productif : *potaters gonna potate*, *players gonna play,* et *ballers gonna ball*. Ces occurrences montrent que la structure est reconnue, comprise et exploitée comme un moule productif. Ce caractère reproductible rapproche *haters gonna hate* des « snowclones », au sens de Pullum (2003) et Whitman (2005) : « a multi-use, customizable, instantly recognizable, time-worn, quoted or misquoted phrase or sentence that can be used in an entirely open array of different jokey variants by lazy journalists and writers ». Comme tout *snowclone*, la force de la formule réside dans sa reconnaissance immédiate et dans sa plasticité : elle circule sur les réseaux sociaux, dans les médias, mais aussi dans des dialogues de séries (Brooklyn 99, Saison 5 Episode 13 : « *Scorpions gonna scorp* », personnage afro-américain).

Sur le plan grammatical, la construction mérite une attention particulière. L'élision de *BE* avant *gonna* contribue sans doute à son figement et à son statut idiomatique, et participe de l'évolution grammaticale de la forme. En s'appuyant sur les travaux de Celle et Larreya, Lansari (2009 : 53) montre que *be going to* est difficile à employer dans des contextes génériques, puisqu'il réfère plutôt à un événement situé et quantifiable : *going to* serait alors privilégié pour du quantitatif, et non de qualitatif. Il semble alors que *gonna* sans copule permette ici de contourner cette contrainte : la construction ne réfère plus à un événement futur spécifique, mais à une vérité générale, essentialisée, qualitative – que l'on pourrait paraphraser par « Ceux qui haïssent haïront ». Cette forme idiomatique semble accorder à *gonna* une valeur générale et donc atemporelle, à l'inverse de la référence au futur généralement associée à *BE going to/gonna*.

En définitive, *haters gonna hate* illustre un double processus : la transformation d'une séquence vernaculaire issue de l'anglais afro-américain en idiome globalement partagé – semble-t-il une fois utilisé par une célébrité blanche, et sa cristallisation en *snowclone* productif, support de créativité ludique. La pop-culture a ici un rôle décisif : non seulement elle amplifie la visibilité de l'expression, mais elle en garantit aussi sa reconnaissance comme ressource culturelle commune.

Une autre expression emblématique qui s'est imposée sur la scène culturelle est *Who you gonna call? (- Ghostbusters !),* issue du film *Ghostbusters* (1984). On remarque ici encore l'élision de *BE*, signe d'un degré avancé de grammaticalisation, et d'autant plus significative que la popularité du film a figé cette séquence comme une formule immédiatement

reconnaissable. Sa reprise massive dans la culture populaire et sur internet – notamment lors du *reboot* de 2016 – a contribué à transformer cette construction syntaxique marquée en véritable référence culturelle commune. Les variations à partir de cette expression (*Who ya gonna call?, Who are you gonna call?)* circulent dans les corpus en ligne (iWeb notamment). Nous pouvons même remarquer quelques applications productives de l'expression, ici issue de iWeb :

*(165) who are you **gonna** call ? hackbusters*

(iWeb)

Ces détournements montrent à quel point la formule fonctionne comme un signe partagé : le simple écho suffit à activer la référence culturelle initiale. La circulation et la réinterprétation de telles expressions démontrent combien la pop-culture ne se limite pas à enregistrer des usages, mais les met en scène, les rejoue et les propage dans de nouveaux espaces discursifs. Loin de rester cantonnées à la sphère du cinéma, ces formes investissent d'autres supports, confirmant ainsi le rôle déterminant de la culture médiatique dans la diffusion et la stabilisation de certaines structures linguistiques.

Ces exemples montrent que certaines formes issues de la variation ne se diffusent pas seulement par leur valeur linguistique : elles deviennent des marqueurs culturels partagés, dont l'usage signale une appartenance ou une connivence. La créativité des utilisateur·rices, qui déclinent ces structures dans des contextes variés (*Aces gonna ace*, *Fogeys gonna foge* peuvent être recensés entre autres dans iWeb, Davies, 2018), témoigne de cette appropriation collective. Comme le souligne Preston (1996 : 46), les médias jouent un rôle majeur dans la diffusion de certaines formes, mais également dans leur acceptation ou non par la société (leur légitimation) : « the media undoubtedly play an important role in the formation and maintenance of attitudes and are therefore a focus of our attention, particularly with their importance for dissemination of our (socio)linguistic knowledge ». Ainsi, la pop-culture contribue à donner à certains variants une valeur identitaire et symbolique qui dépasse largement leur fonctionnement grammatical initial. Ce rôle de stabilisation et de diffusion, par la musique, le cinéma ou les réseaux sociaux, en fait un moteur essentiel du changement linguistique contemporain.

Cette courte exploration des formes dans la pop-culture, à travers divers médias dans les sections 4.1 et 4.3, montre que certains variants de *BE going to/gonna* semblent très clairement associés à une certaine population, majoritairement AA, et plutôt jeune (Berglund,

2005), notamment du fait des styles musicaux et de la forte présence de ces formes sur des réseaux sociaux grandement utilisés par les plus jeunes générations. Cela semble être particulièrement le cas pour les variants *gonna* (sans *BE*), *gunna*, *gon* et *i('m)ma*. Les données issues de nos corpus (Section 2) avancent des résultats similaires, à l'exception de *gon*. Comment peut-on comprendre l'impact de ces associations ? À quel point cela a-t-il un impact important, ou bien relatif, sur l'indépendance de ces formes et la perception des variants par les locuteur·rices natif·ves en général ?

Au-delà de leur fonction linguistique, les variants de *BE going to/gonna* participent pleinement à la construction des identités sociales et à la gestion des rapports de prestige. Dans la terminologie sociolinguistique, on distingue en effet le prestige ouvert (*overt prestige*), associé aux formes standard valorisées dans les contextes formels (*going to*), et le prestige caché (*covert prestige*), attaché aux formes non standard dont l'usage est valorisé dans des cercles restreints, souvent pour signaler l'appartenance à un groupe (Labov, 1966 ; Trudgill, 1972). C'est dans cette logique que l'emploi de *gonna* et surtout de variants comme *gon* ou i*('m)ma* peut être interprété : au-delà d'une simple réduction morphologique, leur diffusion dans des communautés spécifiques – en particulier dans la pop culture et les réseaux sociaux – fonctionne comme un marqueur d'identité, de génération et de solidarité communautaire. Leur valeur sociale repose alors sur un processus d'indexicalité, c'est-à-dire le lien entre une forme linguistique et un sens social (Silverstein, 2003 ; Tagliamonte, 2011 : 30). Dans ce cadre, l'usage de certains variants peut signaler un ancrage dans une communauté ou un style particulier, et s'inscrit pleinement dans la logique de ce qu'Eckert (2012) appelle la troisième vague des études sociolinguistiques, qui met l'accent sur les identités de groupe et la dimension stylistique des choix linguistiques. Ces formes, loin d'être stigmatisées dans ces contextes, tirent leur légitimité précisément de ce prestige caché, qui en fait un outil de stylisation et d'affirmation identitaire.

Conclusion

Ce chapitre a permis d'approfondir l'analyse du paradigme *BE going to/gonna* en intégrant la dimension extralinguistique et en confrontant deux corpus distincts, le SBC et le CCT. Ce croisement a confirmé que la variation observée ne se réduit pas à une simple alternance entre une forme canonique et son variant réduit : elle est traversée par des

dynamiques sociales, interactionnelles et identitaires qui éclairent la place de ces formes dans l'anglais contemporain.

Sur le plan distributionnel, *going to* et *gonna* restent les formes dominantes, mais leur répartition varie selon les contextes : *going to* est privilégié dans l'écrit numérique du CCT, tandis que *gonna* prédomine dans l'oral du SBC. Cette opposition confirme la pertinence de distinguer les médiums, tout en révélant la circulation des formes entre les médiums. En effet, les corpus présentent à la fois chacun leurs propres spécificités et un fonctionnement pragmatique spécifique de certains variants, mais révèlent aussi des dynamiques communes du changement linguistique par-delà les médiums.

D'un point de vue théorique et méthodologique, ce chapitre a montré que la variation en *BE going to/gonna* doit être pensée comme le produit d'une double dynamique : linguistique et sociolinguistique. Les phénomènes de grammaticalisation et d'auxiliation expliquent la réorganisation interne du paradigme, mais l'impact des contextes sociaux et interactionnels éclaire les conditions de diffusion, d'utilisation et de légitimation des formes. L'existence de formes marginales, même peu fréquentes, atteste de la vitalité du paradigme et de sa capacité à servir de support à la créativité et à l'indexation identitaire.

Enfin, cette réflexion ouvre directement la voie à l'enquête de perception menée au chapitre 5. En étudiant la manière dont les locuteur·rices natif·ves évaluent et catégorisent les différents variants, il s'agira de mieux comprendre comment les représentations sociales participent elles aussi au changement linguistique. L'analyse des jugements de prestige, explicite ou implicite, permettra de prolonger les résultats présentés ici et d'intégrer pleinement la dimension perceptuelle à l'étude du paradigme *BE going to/gonna*.

Chapitre 5

Le protocole VAP-G – Une enquête sociolinguistique

Le chapitre précédent a mis en évidence l'importance sociolinguistique de la pop-culture, notamment dans la diffusion et la légitimation de certaines formes linguistiques de *BE going to/gonna*. Cette observation invite à prendre en compte les paramètres sociolinguistiques lorsque l'on étudie la variation linguistique. Si le chapitre 4 a montré le rôle central de la pop-culture dans la diffusion de formes linguistiques, il reste à comprendre comment ces formes sont perçues par les locuteur·rices natif·ves. L'enjeu est alors double : comparer la perception des différents variants et examiner dans quelle mesure cette perception varie selon des facteurs sociaux et démographiques (origine géographique, âge, genre, niveau d'éducation, *etc.*). En d'autres termes : que révèlent ces jugements sur les représentations sociales du langage et sur les dynamiques de variation en cours pour le paradigme à l'étude ?

L'étude de la perception linguistique apparaît ici comme un complément indispensable aux approches linguistiques et sociolinguistiques présentées dans les chapitres précédents. Dans ce chapitre, nous présenterons d'abord les cadres théoriques mobilisés, en revenant sur les approches issues de la sociolinguistique variationniste et sur les différents cadres d'analyse de la perception et des attitudes linguistiques. Nous détaillerons ensuite la construction du protocole expérimental élaboré pour cette enquête, avant de présenter et de discuter une partie des résultats obtenus.

1. Assise théorique

Avant de détailler le protocole utilisé pour la thèse, il nous semble important d'exposer et de mettre en avant les influences théoriques qui ont amené à la construction de notre enquête. Nous ne nous réclamons pas d'un courant en particulier, mais avons plus particulièrement pris

influence de trois pans de la linguistique : la sociolinguistique variationniste, la *Folk linguistics* et le domaine des *language attitude* (attitudes linguistiques, que nous garderons ici sous son appellation anglophone.[66]) Dans les prochaines sections, nous présenterons ces écoles théoriques ainsi que des concepts connexes, et la manière dont nous nous en sommes inspirée pour le protocole VAP-G.

1.1. Sociolinguistique variationniste

Dans le Chapitre 3 (Section 1.1.), nous avons abordé la linguistique variationniste, aussi appelée sociolinguistique variationniste. Toutefois, nous avons veillé à distinguer la variation intralinguistique (au niveau des formes linguistiques) de la variation extralinguistique (aux niveaux des facteurs sociaux ou des styles de communication), pour avoir une meilleure compréhension de tous les paramètres impliqués dans le choix d'un variant par rapport à un autre. Comme le rappelle Sankoff (1988 : 157) : « It is the mechanisms which link the extra linguistic with patterned linguistic diversity which are the goals of sociolinguistic understanding ».

Si nous avons traité, dans le Chapitre 4, des différences potentielles entre l'écrit (web) et l'oral pour les variants à l'étude, il est également important d'étudier les différences de traitement de ces variants au niveau social, ce que nous souhaitons faire ici. Dans ce chapitre, nous ne nous focalisons pas sur la production de ces variants d'un point de vue extralinguistique – évoqué Chapitre 4, Section 2. – mais plutôt sur la perception de ces variants auprès d'une population de locuteur·rices natif·ves. Production et perception sont deux faces de l'objet linguistique. S'il aurait tout à fait été possible d'établir une enquête linguistique pour nous intéresser à la production des natif·ves, nous avons ici choisi d'utiliser les corpus déjà à notre

[66]Comme pour la *Folk linguistics*, il nous semble que les traductions *linguistique populaire* et *attitudes linguistiques* ne sont peut-être pas parfaites pour décrire ces phénomènes (voir notamment Paveau 2007; 2008 et Stegu 2008 pour une étude critique du choix de la traduction de *Folk Linguistics* en « linguistique populaire »). Paveau finit même par changer son utilisation du terme « linguistique populaire » pour parler de *Folk linguistique* entre 2007 et 2008 car « linguistique populaire » peut avoir des connotations péjoratives, plus présentes en français qu'en anglais. Notons toutefois que ces connotations existent aussi en anglais, comme l'ont soulignés Niedzielski & Preston (« We definitely do not use folk to refer to rustic, ignorant, uneducated, backward, primitive, minority, isolated, marginalized, or lower status groups or individuals » (2000: viii)), mais le terme est désormais consacré pour parler de cette approche linguistique. Étant donné que nous nous situons dans la mouvance anglophone de ces domaines d'étude, nous avons donc choisi de garder les appellations du monde anglophone.

disposition pour interroger le volet perception de l'expérience linguistique, nous focalisant plutôt sur l'expérience que les locuteur·rices font et ont des formes à l'étude.

Comme le rappelle Tagliamonte dans la définition proposée au Chapitre 3, section 1.1, la sociolinguistique variationniste est conçue comme une méthode d'analyse pouvant mobiliser des outils quantitatifs, et visant à étudier les différentes variations linguistiques en fonction d'un large éventail de paramètres :

> Studies employing this methodology are based on the premise that the features of a speech community, whether morphosyntactic, phonological, lexical, or discursive, may vary in a systematic way, and that this behavior can be quantitatively modeled (Young and Bayley 1996 : 254). The approach rests on the assumption that whenever a choice exists between two (or more) alternatives in the course of linguistic performance, and where that choice may have been influenced by any number of factors, then it is appropriate to invoke statistical techniques (Sankoff 1988 : 2).
>
> (Tagliamonte, 2013 : 129).

Les paramètres convoqués par la sociolinguistique sont internes (propres au langage), mais aussi externes (liés à la société). Les études sociolinguistiques ont pour intérêt principal l'influence de facteurs sociaux dans la communication, en production comme en perception. Labov, dans le volume 2 de *Principles of Language Change, Social Factors*, rappelle que ses travaux ont pour pilier le langage comme outil de communication : « our fondamental conception of language as an instrument of social communication » (2001 : 3). Les études de Labov en particulier ont interrogé le genre, l'âge, la classe sociale, l'ethnicité ou bien la localisation comme facteurs sociaux influents dans la variation linguistique et le changement linguistique. Nous nous focaliserons plus particulièrement sur ces mêmes facteurs dans ce chapitre.

Il est vite apparu compliqué d'analyser la variation et le changement linguistique de manière à la fois sociolinguistique et diachronique : en effet, il est très difficile et presque irréaliste d'imaginer une étude sociolinguistique qui interrogerait les mêmes participants à un moment T (par exemple, à leurs 20 ans), pour ensuite les interroger dix ou vingt ans plus tard. Pour cette raison, l'âge est devenu un facteur social doublement important dans les études sociolinguistiques, car il permet également d'évaluer un changement au niveau générationnel, en comparent à un même instant T la variation chez des locuteur·rices d'âges différents. Cela correspond à la différence que fait Labov (1994) entre la variation en temps réelle (« real time »), diachronique, et la variation en temps apparent (« apparent-time », nous reprenons ici la traduction du concept par Ledegen & Léglise, 2013), synchronique (Cukor-Avila & Bailey,

2013) : « The first and most straightforward approach to studying linguistic change in progress is to trace change in apparent time: that is, the distribution of linguistic variables across age levels. » (Labov, 1994 : 45-46). Cette méthode d'analyse repose donc sur l'hypothèse selon laquelle une fois que les individus ont acquis la langue pendant leurs années formatrices, leur vernaculaire reste plus ou moins constant pendant le reste de leur vie. Labov a théorisé ce phénomène, notamment dans *Social Factors*, et estime que le système linguistique se stabilise chez un individu entre 17 et 20 (Labov, 2001 : 448) : la période allant jusqu'à la stabilisation est appelée l'incrémentation. Le modèle est schématisé par Labov de la manière suivante :

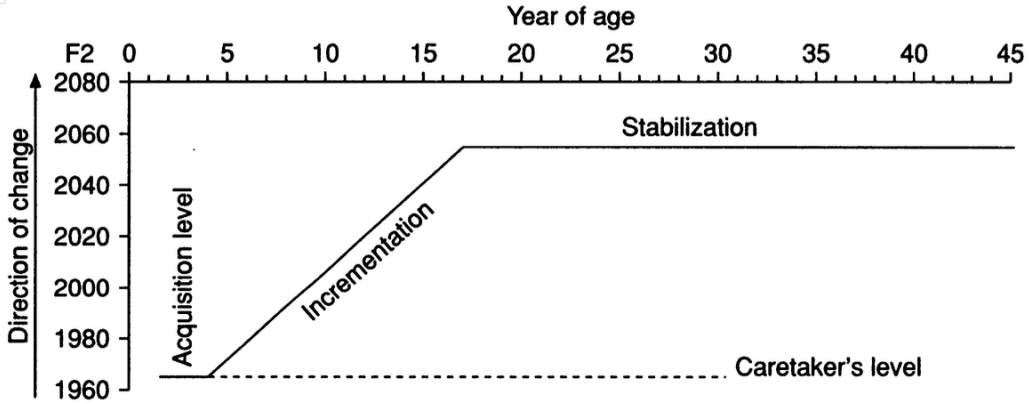


Figure 5.1 – Modèle linéaire de l'incrémentation, ici pour une locutrice de l'âge de 1 ans jusqu'à 45 ans (extrait de Labov, 2001 : 448)

Ainsi, pour Labov, après avoir commencé à écouter et parler, les enfants, au contact d'influences différentes de leurs parents, observent une incrémentation en continue de leur bagage linguistique, jusqu'à stabilisation. Selon ce modèle, il semblerait donc qu'il soit très difficile de changer ses habitudes linguistiques après l'âge de 20 ans. La Figure 5.1 montre aussi le changement linguistique au niveau générationnel, avec le niveau des parents en pointillé.

Tagliamonte & D'Arcy (2009) ont testé cette hypothèse sur un corpus oral d'anglais de Toronto et observent effectivement ces piques de fin d'incrémentation autour de 13-16 ans pour les formes *like, so, have to* et *going to*. Ainsi, les plus jeunes locuteur·rices semblent être une catégorie essentielle pour l'étude du changement linguistique pour les formes *BE going to/gonna*.

Dans cette perspective, il est pertinent d'interroger la grammaticalisation à la lumière des outils de la sociolinguistique variationniste. Comme le rappellent Nevalainen & Palander-Collin (2011), les recherches en grammaticalisation se sont d'abord longtemps concentrées sur des dynamiques internes au système linguistique, sans prendre pleinement en compte les dimensions sociales du changement. Or, les processus de grammaticalisation peuvent être

appréhendés dans les mêmes cadres analytiques que d'autres évolutions linguistiques, puisque les études en temps réel et en temps apparent mettent en évidence l'intervention de facteurs sociaux analogues. Ces auteur·rices prônent alors l'utilité de la sociolinguistique pour mieux comprendre les changements linguistiques en cours. Le protocole que nous aborderons dans la Section 2 se situe dans cette perspective.

Il faut rappeler que la perception de la langue, outre la production, a également fait partie de l'objet de la sociolinguistique dès ses origines. Dès l'article fondateur de Weinreich, Herzog & Labov (1968), ces derniers mentionnent l'importance de l'évaluation sociale de la variation (aussi explicitement mentionnée chez Labov, 2001 : 25) et de la subjectivité inhérente à ces dernières :

> The theory of language change must establish empirically the subjective correlates of the several layers and variables in a heterogeneous structure. Such subjective correlates of evaluations cannot be deduced from the place of the variables within linguistic structure. Furthermore, the level of social awareness is a major property of linguistic change which must be determined directly. Subjective correlates of change are more categorical in nature than the changing pattern of behavior: their investigation deepens our understanding of the ways in which discrete categorization is imposed on the continuous process of change.
>
> (Weinreich, Herzog & Labov, 1968 : 186).

Cette orientation théorique permet d'éclairer le rôle du prestige et de la stigmatisation dans la stratification sociale des usages linguistiques. En ce sens, Tagliamonte (2011 : 26) explique que les variables linguistiques dotées d'une évaluation sociale claire (standard *vs*. non-standard) tendent à s'aligner sur la hiérarchie sociale dominante dans la communauté. Cependant, malgré cette place théorique fondatrice, l'étude empirique de la perception et des attitudes a longtemps été marginalisée dans les travaux sociolinguistiques (McKenzie, 2015).

Nous souhaitons donc maintenant nous concentrer sur la représentation sociale du langage par des locuteur·rices non-linguistes, dans des travaux issus de la sociolinguistique principalement. Il s'agit donc ici de présenter les écoles théoriques qui ont inspiré nos choix méthodologiques dans la création du protocole VAP-G.

1.2 La représentation sociale du langage dans les études linguistiques – *« Language regard »*

Nous allons présenter dans ces sections quatre différentes approches qui nous ont aidées à créer notre protocole, et mieux comprendre comment interroger la perception de leur propre langue à des locuteur·rice natif·ves non-linguistes. Ces quatre approches sont : la *Folk linguistics*, le domaine des *language attitudes*, la *language awareness* (conscience linguistique) et l'utilisation de jugements d'acceptabilité. Les trois premiers domaines sont intimement liés, à tel point que certain·es chercheur·euses parlent d'études de *folk linguistics* pour des études de *language awareness*. Pour certain·es linguistes, notamment Stegu (Stegu, 2008, 2024 ; Stegu *et al.*, 2018), les trois domaines sont en permanence interreliés et se ressemblent beaucoup : pour lui, les objectifs de recherche sont les mêmes, mais les domaines utilisent des terminologies différentes et des outils d'analyses différents – Kroskrity (2016), en accord avec Stegu, parle de différences entre des méthodes quantitatives et des méthodes qualitatives. Dans les futures sous-sections, nous présenterons succinctement les différentes approches, tout en étant en accord avec Stegu sur l'objectif central de ces trois premières approches, à laquelle nous rajoutons les jugements d'acceptabilité (par des locuteur·rices natif·ves) : toutes ont à voir avec la représentation sociale du langage par des non-linguistes.

Cette démarche est particulièrement intéressante car elle engage une réflexion sur la valeur des savoirs dits « profanes » en linguistique. Comme le soulignent Achard-Bayle & Paveau (2008), interroger la validité des intuitions des locuteurs revient aussi à questionner celle des savoirs scientifiques, dans une discipline où la réflexivité et la conscience linguistique sont constitutives de l'objet d'étude. Rosier (2004) explique que cette « linguistique des profanes » est de plus en plus présente en ligne : « On peut [...] ajouter ce qu'on nomme "la linguistique des profanes", particulièrement visible sur l'internet, notamment dans le cadre des forums de discussion ». Nous avons présenté un exemple de cela dans le Chapitre 1, avec les définitions de *gonna* issues d'Urban Dictionary. Au-delà de l'intérêt épistémologique, cette prise en compte des représentations non expertes se justifie également d'un point de vue dynamique : comme le rappellent Hopper & Traugott (2003 : 72), les auditeur·rices jouent un rôle actif dans le changement linguistique, dans la mesure où ils traitent et interprètent les données linguistiques d'une façon qui ne correspond pas toujours aux intentions des locuteur·rices. Dès lors, prendre au sérieux la perception et l'évaluation des faits de langue par

les locuteur·rices ordinaires constitue une voie d'accès privilégiée à la compréhension des mécanismes sociaux et cognitifs qui sous-tendent la variation et le changement linguistique.

1.2.1. Folk Linguistics

Parmi les différentes approches qui se sont intéressées aux représentations linguistiques des locuteur·rices non spécialistes, la *folk linguistics* occupe une place particulière. Elle constitue en effet l'un des premiers cadres à avoir proposé une réflexion poussée dans ce domaine, avec Preston en figure de proue (Preston 1985; 1996a; Niedzielski & Preston 2000; Preston 1996b; 2013, entre autres). Preston établit les origines de la *folk linguistics* dans un article d'Hoenigswald (1966), dans lequel ce dernier explique : « we should be interested not only in (a) what goes on (language), but also in (b) how people react to what goes on (they are persuaded, they are put off, etc.) and in (c) what people say goes on (talk concerning language). It will not do to dismiss these secondary and tertiary modes of conduct merely as sources of error. » (Hoenigswald, 1966 : 20). Cette citation est reprise par Preston comme fondation de la *folk linguistics*. Cependant, concernant l'élément (b), il précise : « Most modern sociolinguists would say that our reactions to what is said are not just such pragmatic achievements but also reactions to how something is said that are based on such speaker characteristics as region, age, status, ethnicity, sex, and others – in short, language attitudes. » (Preston 2017 : 375). Ainsi, la *folk linguistics* a pour intérêt l'étude du métalinguistique, de la manière dont les gens réagissent aux éléments linguistiques, et ce qu'ils en disent ou ce qu'ils en croient. Dans leur ouvrage fondateur, Niedzielski & Preston (2000 : 26) résument la *folk linguistics* avec le schéma suivant :

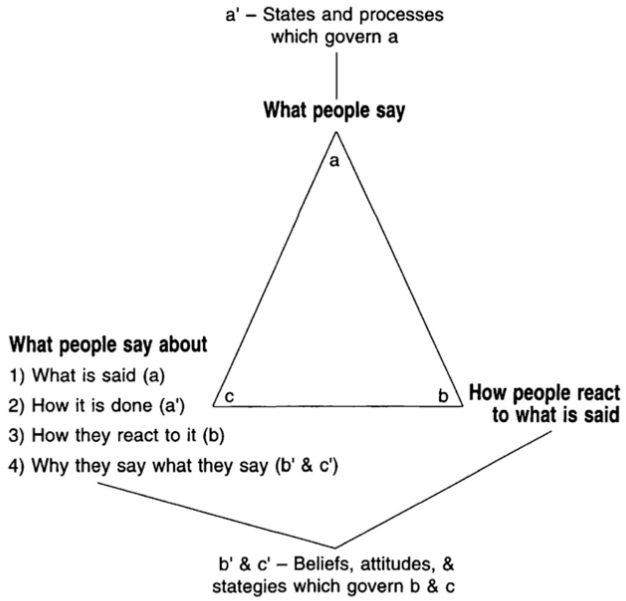


Figure 1.4 The place of folk linguistics in the general study of language

Figure 5.2 – La place de la folk linguistics *dans l'étude de la langue (extrait de Niedzielski & Preston, 2000 : 26)*

La *folk linguistics* s'intéresse donc tout particulièrement aux éléments de *c* dans la Figure 5.2 (« What people say about … »), ainsi qu'aux interactions entre *b* et *c*. Le langage, en tant qu'élément dynamique, est forcément influencé par les trois angles de ce triangle, tout comme la perception l'est également.

L'approche recourt principalement à des méthodes qualitatives – entretiens ouverts, tâches de type « draw-a-map », ou encore analyses de conversations spontanées sur des questions linguistiques – qui visent à laisser le plus de place au·à la participant·es face au·à la linguiste. La tâche de la carte constitue un des travaux fondateurs de Preston (Niedzielski & Preston, 2000 ; Preston, 1996b). Il a présenté à ses participant·es une carte des États-Unis vide (comprenant uniquement les séparations entre les États) sur laquelle iels devaient dessiner les différents dialectes ou accents américains. La Figure 5.3 présente un exemple d'une telle carte :

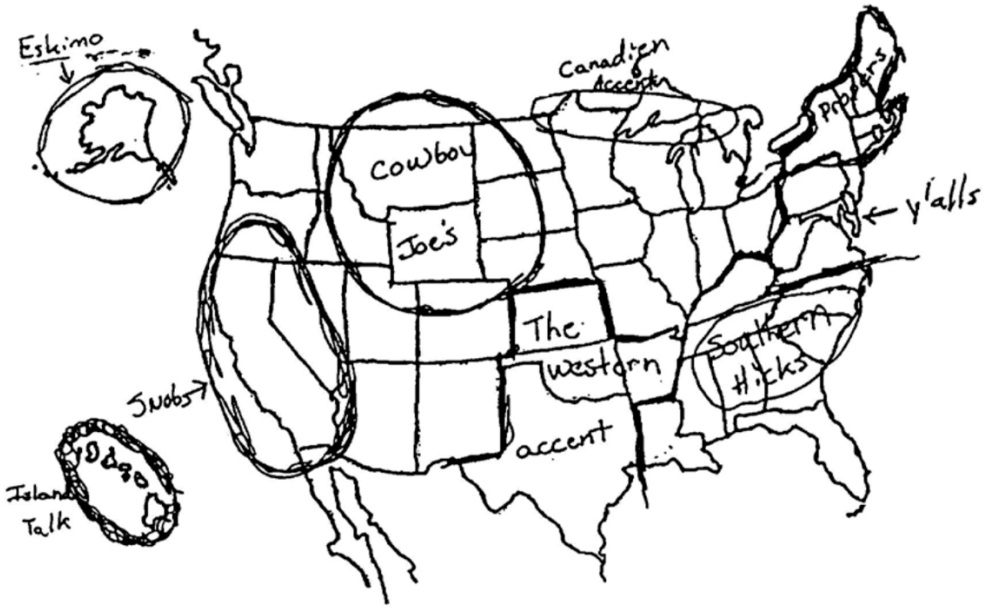


Figure 2.14 **Michigan hand-drawn US dialect map**

Figure 5.3 – Carte des dialectes aux États-Unis selon un·e locuteur·rice du Michigan (extrait de Niedzielski & Preston, 2000 : 58)

Cette démarche, tout comme les autres mentionnées plus haut, met en lumière les stéréotypes et les catégories que les locuteurs élaborent pour décrire la variation, ainsi que le métalangage qu'ils mobilisent pour en parler. Si la *folk linguistics* privilégie une approche qualitative, elle peut être prolongée par des analyses semi-quantitatives, comme l'agrégation de ces cartes dialectales pour proposer une carte présentant des régions globales de dialectes, selon la perception de locuteur·rices de tel ou tel État. Comme le soulignent Niedzielski & Preston (2000 : viii), les croyances des non-linguistes peuvent contribuer à façonner la langue elle-même : « folk linguistic beliefs may help determine the shape of language itself. It would be unusual to discover that what nonlinguists believe about language has nothing to do with linguistic change ». Ainsi, comme le rappelle Paveau (2007), l'approche *folk linguistics* invite le·a linguiste à dépasser les oppositions binaires entre descriptif et prescriptif, ou entre savoirs savants et populaires, en réintroduisant la perception comme troisième outil d'analyse.

Enfin, l'évolution de la *folk linguistics* en parallèle avec d'autres approches, comme les *language attitudes*, a conduit Preston à proposer le terme plus englobant de « *language regard »* (Preston, 2011 : 9) pour rassembler les différentes approches qui s'intéressent aux croyances et réactions des non-linguistes vis-à-vis du langage – un concept qui annonce déjà le lien avec les autres sections que nous abordons ici.

1.2.2. Language attitude

L'approche dite des *language attitudes* est venu un peu après la *Folk Linguistics* historiquement. Cependant, les deux domaines sont extrêmement proches. Niedzielski & Preston parlent déjà en termes de « language attitude » dans leur ouvrage dédié à la *Folk Linguistics* (Niedzielski & Preston, 2000 : 26-28). Quelle est alors la différence entre les deux ? En réalité, les deux ont pour objet les attitudes linguistiques, à savoir la manière dont des individus réagissent à des paroles. Garrett (2010 : 20) définit l'attitude comme une construction cognitive et prolonge cette première définition : « Sarnoff (1970: 279) provides such a core in his definition of an attitude as 'a disposition to react favourably or unfavourably to a class of objects'. Using this as a starting point, it is taken as a given that an attitude is an evaluative orientation to a social object of some sort, whether it is a language, or a new government policy, etc. And, as a 'disposition', an attitude can be seen as having a degree of stability that allows it to be identified ». D'après cette définition, l'approche *folk linguistics* est donc tout à fait une approche en termes de « language attitude ». Cependant, les *language attitudes* font aussi référence à une approche méthodologique précise et, en cela, se distingue quelque peu de la *folk linguistics*.

Cette dernière s'intéresse uniquement à l'explicite, ce dont les locuteur·rices ont conscience, et utilise une approche généralement qualitative, quand les *language attitudes* s'intéressent à la fois aux attitudes explicites et aux attitudes implicites, avec une approche généralement quantitative. Cela conduit plusieurs chercheur·euses à estimer que la *folk linguistics* peut constituer une première étape dans une étude plus large de *language attitudes* : « The gathering of this kind of open-ended data has sometimes been seen as a preliminary stage of research to help decide what labels to put on scales » (Garrett 2010 : 199).

En somme, l'approche dite des *language attitudes* repose sur une distinction méthodologique essentielle entre attitudes explicites et attitudes implicites (McKenzie & McNeill 2023). Les premières correspondent à des évaluations délibérées, accessibles à la conscience des locuteur·rices et généralement recueillies par auto-évaluation ou par les méthodes dites *matched-guise technique* ou *verbal-guise technique*, tandis que les secondes renvoient à des réactions automatiques, difficilement verbalisables, que des méthodes indirectes comme le *Implicit Association Test* cherchent à mettre en évidence. Les méthodes de recherche explicites, que nous utilisons dans notre protocole VAP-G, se subdivisent en deux approches : directes et indirectes : « indirect instruments, where participants may be aware that the purpose of the research is to assess evaluations but are not aware of the specific attitudinal object under

investigation, and direct instruments, where study participants are generally fully aware of the specific attitudes examined as well as the study objectives » (McKenzie & McNeill, 2023 : 17). Nous expliquerons dans la section 2. notre choix d'utiliser une méthodologie à la fois directe et indirecte. Ces instruments de mesure reposent généralement sur des dimensions récurrentes dans les jugements sociaux. Les travaux récents distinguent notamment la perception du statut social (compétence, intelligence, niveau d'éducation, etc.) de la perception de l'attractivité sociale (sympathie, confiance, etc.) (McKenzie & McNeill 2023 : 20). Ces dimensions sont fréquemment mesurées à travers des échelles sémantiques différentielles (Bayard & Wilson, 1992), introduites dès les années 1960 dans les *matched-guise* et *verbal-guise* techniques, et reposant sur des couples de traits opposés (Osgood et al., 1957), comme par exemple correct/incorrect (ou non correct), gentil/méchant, etc.

Cependant, l'utilisation de mesures explicites présente plusieurs limites. Elles restent en effet soumises à des biais de désirabilité sociale (Garrett, 2010 : 44 ; McKenzie & Carrie, 2018 ; McKenzie & McNeill, 2023 : 30-31) : les participant·es peuvent être tenté·es de fournir des réponses perçues comme socialement acceptables plutôt que d'exprimer leurs véritables attitudes, tout comme les participants peuvent vouloir répondre ce qu'ils pensent être attendu par le·a chercheur·euse (« acquiescence bias »[67], Garrett, 2010 : 44 ; Schuman & Presser, 1981). Ces limites justifient l'intérêt de combiner différentes approches méthodologiques, explicites et implicites, directes et indirectes, afin de mieux appréhender la complexité des attitudes linguistiques.

Enfin, les recherches sur les *language attitudes* ont montré leur utilité pour penser le changement linguistique. En particulier, la méthodologie en temps apparent utilisée en sociolinguistique variationniste en production peut également être utilisée en perception, même si cela a rarement été fait comme le soulignent McKenzie & McNeill (2023 : 39–40), et c'est l'approche que nous souhaitons avoir dans notre étude. Ces résultats permettent de mettre en évidence la façon dont les attitudes reflètent l'évolution sociale et la diffusion progressive de certaines formes vers une plus grande légitimité ou standardisation. En effet, les attitudes linguistiques sont profondément liées aux processus de standardisation : comme le note Milroy (2006 : 133), elles sont souvent dominées par des positions idéologiques qui s'appuient sur l'existence supposée d'une forme standard : « language attitudes are dominated by powerful ideological positions that are largely based on the supposed existence of this standard form, and these, taken together, can be said to constitute the standard language ideology or 'ideology of

[67] Ce biais est particulièrement prononcé dans les entretiens en face-à-face (Gass & Seiter, 1999) : 47), mais beaucoup moins dans des formes d'enquêtes plus indirectes, comme les questionnaires en ligne.

the standard language'. » Les recherches sur les attitudes linguistiques soulignent l'omniprésence de telles évaluations dans la vie sociale : « language attitudes permeate our daily lives. They are not always publicly articulated and, indeed, we are not always conscious of them » (Garrett, 2010 : 1). Ces jugements dépassent le simple registre perceptif : ils reflètent et renforcent des stéréotypes sociaux (McKenzie & Gilmore, 2017), et des travaux montrent par exemple que la phonologie joue un rôle déterminant dans la catégorisation ethnique, davantage encore que l'apparence visuelle (Rakić et al., 2011).

Ces liens étroits avec les idéologies ouvrent précisément vers une réflexion plus large : le domaine des idéologies linguistiques. Si les attitudes renvoient aux jugements et évaluations à un niveau individuel, les idéologies linguistiques relèvent de systèmes collectifs de croyances coordonnées (Preston, 2017 : 379).

1.2.3. Language awareness

La dernière approche intimement liée aux deux premières dans cette section est celle de la *language awareness*, ou conscience linguistique. Le champ de la *Language Awareness* s'inscrit davantage dans la linguistique appliquée que dans la sociolinguistique. Sur son site, l'*Association for Language Awareness* définit ce champ comme : « explicit knowledge about language, and conscious perception and sensitivity in language learning, language teaching and language use. It covers a wide spectrum of fields. For example, Language Awareness issues include exploring the benefits that can be derived from developing a good knowledge about language, a conscious understanding of how languages work, of how people learn them and use them. Can we become better language users or learners or teachers if we develop a better understanding? ». Si la première partie de la définition se rapproche des domaines des *language attitudes* et de la *folk linguistics*, nous remarquons également une perspective appliquée de ce champ disciplinaire, dans la formation. Il met donc l'accent sur une dimension pédagogique : développer une meilleure compréhension du fonctionnement des langues et des processus d'acquisition, afin de former de meilleurs usagers, apprenants et enseignants des langues. Cela est à lier avec la création du mouvement *Language Awareness Mouvement*, qui émerge dans les années 1970 au Royaume-Uni, à la suite du rapport Bullock en 1975 sur l'enseignement de l'anglais langue maternelle. Historiquement, l'approche est donc liée à ces objectifs pédagogiques, qui se sont progressivement élargis à l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères et aux contextes multilingues.

Comme le rappelle Preston (Stegu et al., 2018), la différence entre *folk linguistics* et *language awareness* réside dans cette orientation pratique : la première cherche à décrire ce que

les individus savent ou croient savoir à propos du langage, tandis que la seconde vise à transmettre des savoirs considérés comme justes et utiles – qu'ils soient cognitifs, sociaux ou citoyens. L'objectif est ainsi d'éveiller une conscience critique du langage, en particulier face à ses usages discriminants ou manipulateurs. Le *Routledge Handbook of Language Awareness* montre bien cette différence du public entre *Language Awareness* d'un côté et *Language attitude* et *Folk Linguistics* de l'autre puisque l'ouvrage est découpé en plusieurs sections se focalisant sur l'enseignement, l'apprentissage, les enseignants, les apprenants, et les contextes multilingues.

Ainsi, ce cadre, pertinent pour les études en didactique et en acquisition des langues, éclaire de manière indirecte mes propres recherches. Mon objet n'est pas de développer des pratiques pédagogiques, mais certains enjeux méthodologiques se recoupent : en particulier, l'attention portée aux représentations conscientes que les locuteur·rices ont du langage, et à la manière dont ces représentations influencent leur rapport aux pratiques linguistiques.

1.2.4. Jugements d'acceptabilité

Enfin, la dernière approche que nous souhaitons présenter est celle des jugements d'acceptabilité. Historiquement, cette méthode s'inscrit dans la grammaire générative, et en syntaxe générative notamment, où elle est utilisée pour déterminer si un énoncé peut être considéré comme correct ou non – certain·es disent « grammatical ou non ». Myers (2017 : 1) définit ainsi ces jugements comme suit : « reports of a speaker's or signer's subjective sense of the well-formedness, nativeness, or naturalness of (novel) linguistic forms ». Ici, contrairement à la *folk linguistics* ou aux *language attitudes*, il ne s'agit pas de croyances ou d'attitudes sociales, mais plutôt d'intuitions grammaticales. Les jugements d'acceptabilité ont d'abord été mobilisés par des linguistes eux-mêmes ou leurs collègues dans des travaux de syntaxe comme l'expliquent Bard et al. (1996), avant d'être étendus à des enquêtes plus larges, notamment auprès de non-linguistes (Schütze, 2016). Plus récemment, Sprouse (2011) a même montré que ces jugements pouvaient être recueillis de manière fiable en ligne, ouvrant la voie à des collectes de données massives.

Ainsi, l'utilisation de jugements d'acceptabilité s'est progressivement élargie au-delà de la syntaxe générative, notamment en sociolinguistique. Comme le rappelle Wood (2019 : 1368), ces jugements n'indiquent pas nécessairement si les locuteurs utilisent ou n'utilisent pas une

forme donnée, mais renseignent sur leur perception de cette forme[68]. Cette approche permet par exemple d'examiner les corrélations entre variation géographique et acceptabilité (Wood, 2019 ; Zanuttini et al., 2018), ou encore la manière dont des constructions peu fréquentes sont perçues par les locuteurs (Jamieson, 2020). Dans le même esprit, Jamieson (2020) souligne d'ailleurs que les jugements d'acceptabilité, combinés aux méthodes sociolinguistiques, se sont révélés fiables pour saisir la variation morphosyntaxique dans des variétés non standard, et qu'ils offrent également des pistes pour explorer le changement linguistique, même si cela reste rare, à l'exception du travail de Jamieson (2020). Notre étude a donc également pour objectif de tester la variation et le changement linguistique par des jugements d'acceptabilité.

Ces travaux rejoignent des observations faites par Pinson (2017) à propos de la construction [capacité + *help*], où elle met en évidence un décalage entre grammaticalité et acceptabilité : toutes les phrases testées sont grammaticales, mais leur degré d'acceptabilité varie selon leur fréquence d'occurrence. Pinson relie ça au cadre théorique de Bybee (2010) et à la grammaire fondée sur l'usage. Dans cette perspective, la fréquence de certaines constructions a un impact sur leur degré d'acceptabilité : plus elles sont fréquentes, plus elles seront considérées comme acceptables. Une construction rare peut ainsi être perçue comme moins acceptable, indépendamment de sa grammaticalité. Nous pourrions alors nous attendre à avoir des jugements d'acceptabilités faibles pour les variants les moins fréquents de notre corpus, comme *ima* ou *ge*.

Ces constats ont alimenté un débat théorique plus large. Haspelmath (2020), par exemple, soutient que les jugements d'acceptabilité ne donnent pas accès à des représentations mentales internes, mais reflètent avant tout des normes sociales partagées : « When we accept or reject a possible sentence, we make judgements about the social conventions or norms of our community, not about our mental grammars. […] I make a judgement about normative acceptability. I ask myself: Would this sentence be acceptable in my speech community? ». Même si nous estimons que ces normes sociales influencent, à leur tour, la grammaire mentale, la critique d'Haspelmath rappelle que toute langue est avant tout sociale, tant dans la production que dans la perception. De ce point de vue, les jugements d'acceptabilité s'inscrivent donc pleinement dans une perspective sociale du langage. Ils apparaissent, malgré leur origine dans la grammaire générative, comme une méthode qui interroge aussi les représentations collectives

[68] Les travaux de *folk linguistics* de Preston (1996b) incluent d'ailleurs parfois des questions comme : *Is this correct ?*, montrant les interrelations entre ces différentes pratiques et méthodes d'enquête.

et les normes implicites. En ce sens, ils participent pleinement de ce que Preston (2011, 2013) appelle le « *language regard* ».

2. Création du protocole

A la suite de l'analyse de nos deux corpus, comme présentés dans les Chapitres 3 et 4, il nous est apparu qu'une meilleure compréhension de la variation impliquerait d'interroger directement des locuteur·rices natif·ves sur leur perception de cette variation. Pour cette raison, le protocole VAP-G a été conçu, avec pour assise théorique les approches présentées dans la Section 1.

2.1. Objectifs de l'étude et hypothèses

Le projet a pour objectif d'interroger les normes et usages des locuteur·rices natif·ves (américain·es et britanniques) sur les variants du paradigme *BE going to/gonna*. Il a pour but de mieux comprendre les différents variants associés à *BE going to* et *gonna* et leur utilisation par des locuteur·rices natif·ves, les contextes et les perceptions qui y sont associées, tant à l'écrit qu'à l'oral. Ce projet consiste donc en un questionnaire sociolinguistique en anglais, à destination d'un public anglophone natif, américain et britannique. Cette étude permettra de confronter les données issues des corpus oraux et écrits (datant respectivement des années 1990 et de 2017-2019) aux usages des locuteur·rices natif·ves en 2024.

Ce protocole est né d'un constat : il existe de la variation pour le paradigme à l'étude, tant à l'écrit qu'à l'oral. En sachant que ces formes sont en cours de grammaticalisation, associé à la présence de ces formes à l'écrit comme à l'oral, pouvons-nous estimer que certains variants témoignent d'un changement linguistique en cours ? Quelles sont les perceptions de ces formes par des locuteur·rices natif·ves ? L'hypothèse qui a fait naître ce questionnaire est l'hypothèse sociolinguistique : certaines formes sont socialement codifiées, et associées à un certain type de personnes (plutôt pauvres/riches, avec de nombreuses années d'études/sans années d'étude/d'une certaine ethnicité, etc.). Ces associations influencent les stéréotypes associés à certaines formes, et leur degré d'acceptabilité dans la société. Ainsi, il est possible que certains variants soient associés à certains stéréotypes, et soient donc socialement stigmatisés.

Pour répondre à cet objectif principal, VAP-G a été conçu, acronyme pour « Variation, Acceptabilité et Perception de *going to/gonna* et de ses variants ». Le protocole a été intitulé comme tel car nous pourrions envisager de réutiliser ce protocole pour d'autres formes avec

des problématiques similaires : VAP-W pour *want to/wanna* et leurs variants, VAP-HT pour *have to/hafta* et leurs variants, etc.

L'étude est divisée en quatre tâches, qui seront développées de manière plus poussée dans la section 2.4. :

- Les **tâches 1 et 2** sont similaires, mais la première concerne le corpus Twitter CCT et la seconde le corpus oral SBC. Pour ces deux tâches, les participant·es doivent répondre à une série de questions portant sur un stimulus à la fois. La tâche 1 comporte 15 stimuli écrits et la tâche 2 17 stimuli oraux. Pour chaque stimulus, les participant·es évaluent la perception sociale qu'iels ont de l'individu écrivant ou prononçant le stimulus. Ces questions, développées Section 2.4., portent sur des jugements d'acceptabilité, de l'évaluation du statut social et de degré d'attractivité social (McKenzie & McNeill, 2023).
- La **tâche 3** consiste en une série de questions portant sur les normes et le prescriptivisme, et la connaissance qu'ont les participant·es des formes à l'étude.
- Enfin, la **tâche 4** correspond à une série de questions d'ordre démographique, demandant aux participant·es un certain nombre d'informations afin d'établir leur profil sociolinguistique (âge, zone géographique d'habitation, ethnicité, genre, etc.)

Nous estimons que ces tâches permettent de répondre à la question principale « **existe-t-il une différence de perception entre les variants de *BE going to/gonna* pour des locuteur·rices natif·ves ?** » mais également une série de sous questions :

- Existe-t-il une différence entre la perception des variants à l'écrit et celle à l'oral ?
- Existe-t-il une différence de perception entre les locuteur·rices natif·ves américain·es et les locuteur·rices natif·ves britanniques, sachant que *gonna* et *going to* sont plus fréquents aux États-Unis et que certains variants sont associés à l'AAE ? (*cf*. Chapitre 1, Section 1.3 et Chapitre 4, Section 4).
- Concernant le lien entre certains variants, l'AAE et les créoles à base anglaise, existe-t-il un présupposé ou stéréotype concernant l'ethnicité des personnes prononçant ces variants ?
- Concernant le potentiel changement linguistique et la possibilité d'étudier cela en temps réel, existe-t-il une différence entre la perception de certains variants par des individus plus âgé·es *vs*. des individus plus jeunes ?

Ces questions sont issues de nos lectures, de nos réflexions et de nos analyses, que nous avons développées dans les précédents chapitres. Au vu de ces éléments, nous pouvons également formuler plusieurs hypothèses concernant les résultats de l'enquête, qu'il conviendra ensuite de confirmer ou d'infirmer à travers l'analyse des données.

Hypothèse principale :

Plus les variants présentent un degré élevé de contraction, plus ils tendent à être évalués négativement, tant sur le plan linguistique (jugements d'acceptabilité) que social (statut et attractivité), par les locuteur·rices natif·ves.

À l'inverse, lorsque certains variants bénéficient d'une valorisation positive, cela peut indiquer qu'ils ont atteint un certain degré de standardisation ou de conventionnalisation, ce qui les rend, sinon pleinement acceptées, du moins mieux tolérées par la population native.

À cette hypothèse et aux sous-questions sont reliées plusieurs sous-hypothèses, que nous détaillons ici :

Sous-hypothèses pour les tâches 1 et 2 :

(a) Les variants sont davantage connus des locuteur·rices natif·ves des États-Unis, et cela impacte alors les degrés d'acceptabilité et de compréhension, voire d'attractivité sociale, par rapports aux locuteur·rices britanniques.
(b) Les variants les plus contractés sont plus fréquemment associés à une ethnicité afro-américaine.
(c) Les variants les plus contractés sont considérés comme plus acceptables et plus compréhensibles par une population plus jeune.

Sous-hypothèses pour la tâche 3 :

(d) Les personnes les plus jeunes se montrent plus réceptives favorablement au changement linguistique (*cf. Golden Age Principle*, Labov[69]).
(e) Les individus favorables au changement linguistique évaluent plus positivement les variants les plus contractés.

[69] Labov (2001 : 5-6) établit ce qu'il appelle le « Golden Age principle » : la tendance des locuteur·rices à percevoir la langue du passé comme plus pure, plus correcte et moins « corrompue » que celle du présent. Les changements linguistiques en cours sont ainsi souvent jugés négativement par les générations plus âgées, car ils s'éloignent d'un état de langue idéalisé, associé à l'âge d'or qu'elles ont connu dans leur jeunesse.

(f) Les individus ayant un fort contact avec internet, la pop-culture, etc. évaluent plus positivement les variants les plus contractés.

(g) Les personnes pouvant ressentir une insécurité linguistique adoptent des jugements plus prescriptivistes dans leurs évaluations.

2.2. Choix méthodologiques

Après avoir présenté le protocole général ainsi que ses objectifs, nous souhaitons détailler les choix méthodologiques qui ont été faits tout au long de ce protocole : en amont de la création, pendant le développement de l'étude ainsi que pour l'analyse des données issues de VAP-G.

2.2.1. Choix des questions

Le défi principal pour la création de ce protocole a été le choix des questions pour chaque stimulus, ainsi que les questions de la tâche 3 (Prescriptivisme & Changement linguistique pour les formes à l'étude). Le questionnaire a été pensé en intégrant à l'analyse un système d'échelle sémantique différentielle (Osgood *et al*., 1957), une variante de l'échelle de Likert (1932) permettant de mesurer la perception d'une variable sur une échelle de plusieurs points séparant deux adjectifs opposés. Nous avons souhaité créer une échelle à 7 points au lieu des 5 points traditionnels car cela permet une représentation plus précise de la variation. Entre autres, Lewis (1993) a constaté que les échelles à 7 points donnaient lieu à des corrélations plus fortes avec les résultats des tests *t*. En outre, le nombre impair de points permet aux participants de faire un choix neutre avec le point numéro 4 (Chyung *et al*., 2017). Toutes les questions étaient obligatoires pour les participant·es et nous avons fait le choix de ne pas ajouter une case « *I don't know* » afin d'obliger les participant·es à faire un choix, de peur qu'une grande majorité choisissent ce non-choix à la place. Pour les paires d'adjectifs des échelles sémantiques différentielles, nous nous sommes inspirée de travaux précédents mentionnés dans la section 1, ainsi que des travaux de *folk linguistics* et *language awareness*. Les travaux de Preston en particulier ont influencé nos choix de questions pour la tâche 3.

Dans les expériences de *language attitude*, les stimuli utilisés sont souvent des stimuli non-naturels, parfois même manipulés artificiellement par le·a chercheur·euse pour l'objectif de son étude (choix exact des mots ou de l'énoncé, manipulation du son, de la longueur du segment, etc.). Pour notre part, nous avons souhaité pouvoir utiliser directement les données

brutes (*raw data*) issues de nos corpus CCT et SBC. Nous partons donc de données brutes et en contexte afin d'avoir les évaluations des participants sur des données réelles, et non des stimuli non-naturels, créés spécifiquement pour l'étude. Les stimuli utilisés pour cette étude sont donc parfaitement authentiques, ce qui est un véritable avantage. Cependant, cela peut aussi poser des problèmes car les contextes peuvent parfois être difficiles à comprendre sur une seule phrase ou un seul énoncé et le débit de parole à l'oral n'est donc pas contrôlé.

Pour les tweets, nous avons choisi des tweets faisant relativement la même taille, et étant relativement courts (une phrase), afin que l'intérêt des participant·es puisse rester focalisé sur la forme *BE going to/gonna* à l'étude. Nous avons également évité les tweets comprenant des emojis ou émoticônes et, s'ils étaient présents – en fin de tweet généralement – les avons supprimés pour que cela n'influence pas les réponses des participant·es, notamment concernant les questions d'attractivité sociale. Pour les extraits du SBC, nous avons sélectionné des exemples courts également, et les plus compréhensibles possibles : pas de bruits de fond, pas de personnes parlant en même temps, etc. Nous avons également manuellement rajouté un son au début de l'enregistrement sur Audacity pour permettre de capter l'attention des participant·es, et leur indiquer que l'énoncé allait commencer. Aussi, Audacity nous a permis de ralentir le tempo de ces extraits : vitesse x0.8 au lieu de 1. Cette modification est suffisamment légère pour que cela ne puisse pas s'entendre à l'oreille – comme cela a été testé lors de notre étude préliminaire avec des experts du laboratoire – mais cela permet de mieux entendre chaque mot qui est prononcé. Ce choix a été fait pour une meilleure compréhension de l'énoncé par les participant·es, mais également car nous avons décidé de ne pas transcrire les extraits audios : notre intérêt étant justement la variation de formes, un passage par une transcription à l'écrit pourrait biaiser les choix des participant·es. En contrepartie, les participant·es pouvaient écouter l'extrait autant de fois qu'iels le souhaitaient, et étaient même encouragé·es à le faire.

Concernant le nombre de stimuli à sélectionner, l'objectif principal est de représenter l'ensemble des variants identifiés lors de l'analyse des corpus. En parallèle, il est essentiel que l'expérience ne dépasse pas 30 minutes, car l'attention des participant·es tend à diminuer avec le temps. Cette contrainte est d'autant plus importante que l'étude se déroule entièrement en ligne, ce qui ne permet pas de contrôler directement le niveau d'attention des participant·es. Le nombre de stimuli total est donc de 32 stimuli :15 stimuli pour l'écrit (CCT) et 17 pour l'oral (SBC). Nous avions pour objectif d'équilibrer le nombre de stimuli entre les deux corpus, mais la plus grande diversité des variants à l'oral, ainsi que la difficulté à les catégoriser (*cf.* Chapitre 3, Section 3.4), ont conduit à en retenir deux de plus. Dans le protocole, nous avons retenu les variants issus des typologies du Chapitre 3, Section 3 – à l'exception de *gone* pour le CCT, dont

nous n'avions pas encore connaissance au moment de l'élaboration de VAP-G – ainsi que la différence entre la présence ou l'absence de *be* pour les variants qui présentaient ce phénomène.

Dans la réalisation de la tâche, les participants étaient invités à se focaliser uniquement sur le(s) mot(s) souligné(s), et à essayer de répondre aux questions pour chaque stimulus uniquement par rapport à cela, comme montré dans la Figure 5.4, issue de l'étude :

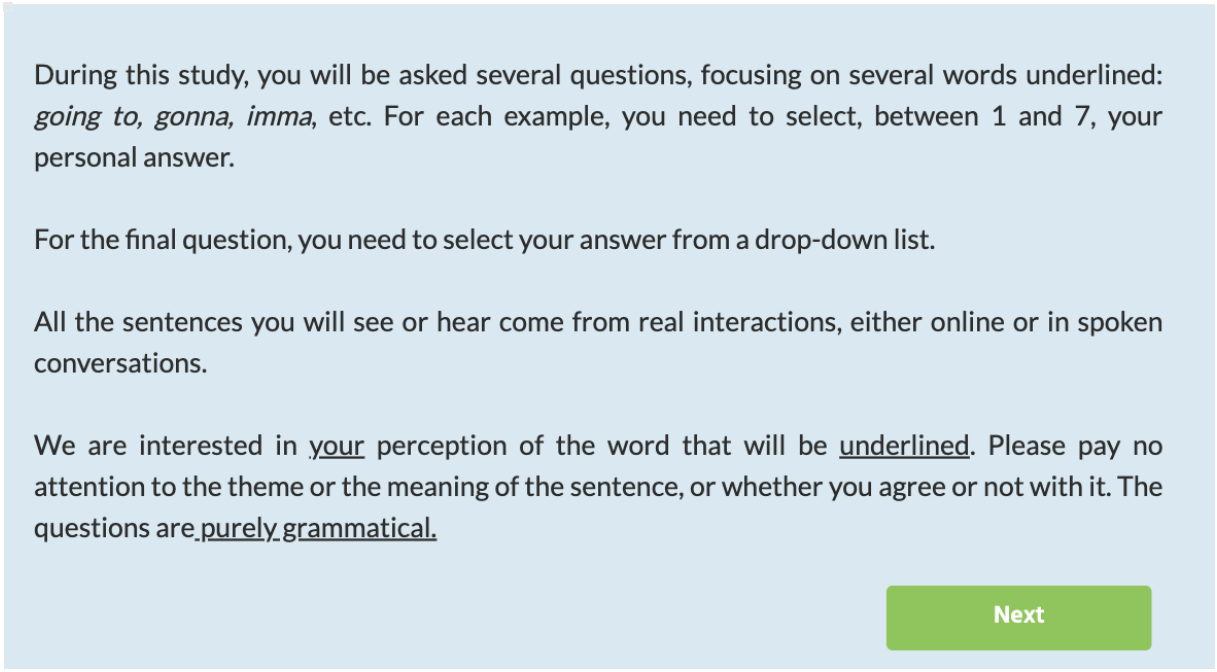


Figure 5.4 – Instructions à l'introduction de l'étude (Slide 3 – Labvanced)

Nous nous sommes interrogée sur la nécessité ou non de préciser les formes à l'étude aux participant·es (méthode directe ou indirecte des *language attitude*). Seulement, il nous est vite apparu que si nous n'insistions pas particulièrement sur ce point, les participant·es seraient influencé·es par le reste de la phrase, le contexte, etc. Même avec cette instruction, nous avons conscience qu'iels ont certainement été quelque peu influencé·es par ces paramètres mais cela a permis de limiter cet impact. En ce sens, notre étude se rapproche d'une étude de *language attitude* explicite directe. Mentionnons néanmoins qu'il existe des degrés différents dans cette catégorie : les participant·es ici savent par exemple ce que nous étudions, mais iels ne connaissent pas nos hypothèses, ce qui limite l'influence du *acquiescence biais* (biais d'assentiment).

Une deuxième problématique dans la création du protocole a été le choix de l'ordre des tâches et des questions. Nous avons souhaité avoir le même ordre de tâches pour tous les participants, comme l'ont fait McKenzie & McNeill (2023), car cela permet de garantir

l'uniformité des mesures : « To ensure uniformity of measurement, all four instruments were administered in the same order for all participants: i) demographic information; ii) status self-report magnitude estimation measure; iii) social dominance orientation measure; and iv) Status Implicit Association Test. » (*ibid*., 2023 : 89). Nous avons néanmoins placé la section relative aux informations démographiques à la fin du protocole, comme c'est le cas dans de nombreuses études similaires. En effet, ce type d'informations exige un effort d'attention minimal de la part des participant·es, lequel tend à diminuer en fin d'expérience ; cette disposition permet ainsi de limiter tout impact potentiel sur la qualité des résultats. Par ailleurs, la première tâche proposée à l'ensemble des participant·es était la tâche 1 sur le CCT, afin de leur permettre de se familiariser progressivement avec ce qui était attendu d'elleux à partir d'une transcription écrite explicite. La tâche 2, ne comportant que des extraits oraux, était en effet plus exigeante à réaliser. Cependant, au sein des tâches 1 et 2 respectivement, l'ordre des stimuli a été randomisé, afin d'éviter des biais de mesures au fil des participant·es. Une tâche d'attention a également été ajoutée entre la tâche 2 et la tâche 3, sous la forme d'une question (Figure 5.5) :

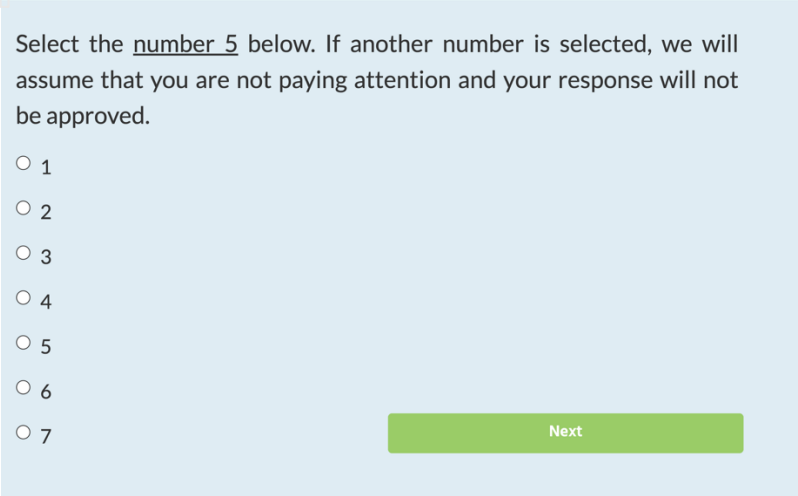


Figure 5.5 – Question portant sur l'attention des participant·es

Cet élément permet d'écarter automatiquement les participant·es n'ayant pas répondu correctement à cette question, puisque cela impliquerait qu'iel a potentiellement répondu aléatoirement à toutes les questions. Cela a été le cas pour un participant uniquement.

Un dernier élément que nous souhaitons mentionner ici concerne les choix lexicaux qui ont été faits dans la création de ce protocole. En effet, comme le protocole est à destination de non-spécialistes et de non-linguistes, nous avons eu à cœur d'utiliser des mots que ces personnes puissent facilement comprendre, et qui correspondent à des mots qu'iels ont déjà souvent entendus utilisés dans des contextes similaires. Nous avons donc choisi de parler de « mots différents » et non de « variants » pour les variants de *BE going to/gonna*, de « grammaticalité » (*Do you think the sentence is grammatically correct ?*) au lieu

« d'acceptabilité » dans les questions des tâches 1 à 3, et, au lieu de la notion de « prescriptivisme », nous avons parlé de « règles » et d'interdictions : *Have you ever been told that you shouldn't use X… ?*

Enfin, avant de répondre aux questions et à l'étude, les participant·es étaient encouragé·es à être dans un espace calme et à utiliser des écouteurs ou un casque pendant la durée de l'étude.

2.2.2. Choix des plateformes

Pour la mise en place de ce protocole, deux plateformes ont été choisies : une pour le développement du protocole et la collecte des résultats, et une pour le recrutement des participant·es.

Pour créer le protocole, nous avons besoin d'une plateforme permettant d'ajouter des stimuli audios, et respectant le règlement général sur la protection des données (RGPD) en Europe. Ainsi, nous ne pouvons pas utiliser de plateforme aux Etats-Unis par exemple, et devons privilégier des plateformes européennes qui sont conformes à la RGPD et protègent donc les données des participants. Pour cette raison, la plateforme Labvanced (serveurs situés en Allemagne), adaptée particulièrement à des études en psycholinguistique, a été adoptée pour préparer, créer et distribuer le questionnaire. En outre, l'ILCB, auquel nous sommes rattachée, possède une licence pour utiliser cette plateforme, ce qui a rendu l'élaboration du protocole plus facile.

Deux études parallèles ont été mises en place sur cette plateforme, l'une destinée aux participant·es américain·es (VAP-G_US) et l'autre aux participant·es britanniques (VAP-G_UK). Ces deux études sont identiques à tous égards, à l'exception de deux items du questionnaire démographique (tâche 4), adaptés afin de prendre en compte le lieu de résidence des participant·es.

Après l'élaboration du questionnaire, les participant·es ont été recruté·es en ligne via la plateforme Prolific, souvent utilisée dans les milieux universitaires pour la recherche académique. Le recours à un questionnaire en ligne présente plusieurs avantages : il évite la nécessité de déplacements aux États-Unis et au Royaume-Uni pour procéder au recrutement, ce qui s'avère particulièrement pertinent dans un contexte post-Covid, et il permet d'atteindre un échantillon plus large et diversifié. Cette modalité constitue également une réponse à une critique récurrente adressée aux enquêtes de *language attitude*, souvent limitées à des participant·es issu·es de l'université où l'étude est menée. Enfin, Prolific garantit une validation préalable des profils et assure ensuite la rémunération des participant·es. Cette plateforme

permet également de filtrer les participant·es en fonction d'un certain nombre de critères, ce dont nous avons profité pour établir l'échantillon de nos participant·es : nous avons pu demander à avoir 50% d'hommes et 50% de femmes (la plateforme Prolific ne proposant pas de troisième option) et nous avons également pu contrôler l'origine ethnique des participant·es en fonction de ce qu'iels avaient indiqué dans leur profil Prolific. Afin de définir les quotas relatifs à l'origine ethnique des participant·es, nous nous sommes appuyée sur les données du recensement américain de 2020 (2020 US Census[70]), en les adaptant aux catégories proposées par Prolific. Nous avons ainsi demandé la répartition suivante : 75 % « White » / 14 % « Black » / 6% « Asian » / 3 % « Mixed » / 2 % « Other ». L'objectif de ce choix est de refléter au mieux la composition démographique de la population américaine. Bien que notre étude comporte également une dimension comparative avec la population britannique, notre approche se focalise plus particulièrement sur les États-Unis, raison pour laquelle nous n'avons pas pris en compte les résultats du recensement britannique.

2.2.3. Études pilotes et préparation du protocole

Lors de la préparation du protocole, 110 participant·es ont été envisagé·es : 50 pour les États-Unis (E-U désormais), 50 pour le Royaume-Uni (R-U désormais) et 10 participant·es pour une première étude pilote. Grâce à un financement plus important que prévu avec le soutien de l'ILCB, nous avons pu obtenir un financement pour rémunérer plus de 210 participants : 205 pour le protocole (permettant d'exclure des participant·es n'ayant pas mis assez de temps ou ayant mal répondu à la question d'attention), et 10 pour l'étude pilote.

Avant l'étude pilote, une première étude préliminaire a été effectuée avec quatre expertes en linguistique anglaise et une anglophone native en présentiel au Laboratoire Parole et Langage. Cela nous a permis de discuter avec ces expertes du choix des questions et des stimuli. A l'issue de cette étude pré-pilote, certains adjectifs ont été changés afin de garantir plus de neutralité dans le choix des participant·es et un stimulus oral a été changé car il n'était pas considéré assez compréhensible.

Nous avons ensuite effectué une étude pilote sur Prolific pour 10 participant·es afin de s'assurer du bon fonctionnement de l'étude en ligne – tant au niveau de la plateforme Labvanced, de la collecte des résultats, que de la rémunération sur Prolific. Nous avons pu tester également les filtres de Prolific, en demandant 5 hommes et 5 femmes et une répartition ethnique similaire à l'étude à grande échelle. Sur cette étude pilote, nous avons également rajouté une case supplémentaire pour des suggestions ou commentaires de la part des

[70] https://www.census.gov/programs-surveys/decennial-census/decade/2020/2020-census-results.html

participant·es. Nous avons eu très peu de commentaires, à l'exception d'une remarque sur un extrait audio (son trop faible), que nous avons alors modifié.

2.2.4. Post-protocole : choix d'analyses

Pour analyser les résultats de VAP-G, nous avons tout d'abord examiné les données issues de la tâche 4, afin de mieux cerner les profils sociologiques des participant·es et d'évaluer la représentativité de notre échantillon. Nous avons ensuite calculé les moyennes globales pour chacune des variables, ce qui nous a permis d'identifier les valeurs extrêmes ainsi que les tendances générales des données. Dans notre étude, chaque participant·e évalue plusieurs stimuli : les réponses ne peuvent donc pas être considérées comme indépendantes. Pour tenir compte de cette dépendance intra-individuelle, nous avons eu recours à des analyses de variance à mesures répétées (*within-subject* ANOVA). Ces analyses ont été réalisées sous R (R Core Team, 2025), notamment à l'aide des packages *car* (J. Fox et al., 2001) et *emmeans* (Lenth, 2017) pour l'ANOVA, les packages *nnet* (Ripley, 2009) et *ordinal* (Christensen, 2010) pour les modèles de régression multinomiales et ordinales respectivement, ainsi que le *tidyverse* (Wickham *et al*., 2019) et notamment *ggplot2* (Wickham, 2016) pour le traitement et la visualisation des données.

Cependant, les ANOVA à mesures répétées présentent certaines limites, notamment en cas de données déséquilibrées ou lorsque la structure de la variance est complexe. Pour cette raison, nous avons également eu recours à des modèles mixtes linéaires (*linear mixed-effects models*), implémentés dans les packages *lme4* (D. Bates *et al*., 2003) et *lmerTest* (Kuznetsova *et al.*, 2013). Ces modèles offrent une plus grande souplesse puisqu'ils permettent d'intégrer des effets aléatoires (par participant·e et/ou par stimulus/question), et donc de mieux refléter la structure hiérarchique de nos données. Enfin, nous avons complété ces analyses par des tests de corrélation ciblés, afin de vérifier nos hypothèses principales et nos sous-hypothèses, et par des analyses post-hoc visant à préciser et à affiner les résultats obtenus.

2.3. Comité éthique, P.I.A. et financement

L'élaboration du protocole VAP-G a été soumis au comité d'éthique de la Recherche d'Aix-Marseille Université. Ce processus a été particulièrement long : entre l'envoi du dossier au comité et la validation finale de ce dossier par l'université, environ trois mois se sont écoulés.

L'étude a fait l'objet d'un examen éthique au sein de l'université, conformément aux principes de la recherche responsable et aux obligations légales en matière de protection des

données. L'ensemble du protocole respecte le Règlement Général sur la Protection des Données (RGPD), aussi bien dans le contexte européen (pour Labvanced) qu'au Royaume-Uni (pour Prolific, qui y a des serveurs). En effet, bien que le Royaume-Uni ait quitté l'Union européenne, il demeure reconnu par le RGPD comme « pays tiers adéquat », ce qui signifie que les transferts de données personnelles vers le Royaume-Uni ne nécessitent pas de dispositif complémentaire d'encadrement[71].

Deux plateformes ont été utilisées pour la collecte : Prolific et Labvanced, toutes deux conformes au RGPD. Prolific dispose d'une politique stricte en matière de protection des données[72] et fournit aux participant·es des identifiants pseudonymisés (sous la forme XXXX@email.prolific.co). Seules les données directement identifiantes (identifiant Prolific et adresse e-mail associée) ont été collectées et stockées séparément dans une table de correspondance, isolée des autres données. L'utilisation de l'identifiant attribué par Prolific nous permet de garantir le lien entre les données personnelles pseudonymisées et les réponses de la personne concernée, tout en garantissant leur confidentialité. Le questionnaire en soi ne comporte aucune donnée directement identifiable : l'anonymat est garanti tout au long de l'expérience et aucune opération supplémentaire d'anonymisation n'est nécessaire. La plateforme Labvanced, pour sa part, héberge ses données dans des centres certifiés ISO/IEC 27001. Les données sont automatiquement supprimées de leurs serveurs sept jours après la participation[73].

Concernant la conservation des données de recherche, celles-ci sont stockées sur un espace dédié et sécurisé du Laboratoire Parole et Langage (LPL). L'accès est restreint à l'autrice de ce tapuscrit et à ses deux directrices de thèse. Les données seront conservées en base active pendant deux ans. Passé ce délai, la table de correspondance permettant de relier identifiants et données sera détruite. Les données définitivement anonymisées seront ensuite archivées sur un support numérique pérenne et déposées sur une plateforme en Open Access, afin de permettre la reproductibilité de l'étude et de répondre aux exigences de la science ouverte.

Enfin, les stimuli utilisés dans l'enquête proviennent de corpus distribués sous licence CC-BY-ND 3.0 et CC0 1.0. Ces deux types de corpus sont donc légalement réutilisables sans autorisation spécifique, y compris dans le cadre de découpages ou de réextractions de segments.

---

[71] Voir https://www.cnil.fr/fr/la-protection-des-donnees-dans-le-monde et https://ico.org.uk/.

[72] https://researcher-help.prolific.co/hc/en-gb/articles/360009094594-Data-Protection-and-Privacy#heading-3

[73] https://www.labvanced.com/privacy.html

L'examen de notre dossier par le délégué à la protection des données (DPO) de l'université a conduit à la modification de certaines questions initialement prévues pour VAP-G. En effet, le questionnaire originel comportait de nombreux champs libres, permettant aux participant·es de s'exprimer et justifier leurs réponses. Le DPO nous a recommandé de limiter ce type de réponse afin d'assurer une anonymisation complète des données. Si cette restriction réduit les possibilités d'analyse qualitative, la transformation de certaines questions ouvertes en items à choix multiples facilite en revanche le traitement statistique et la comparabilité des réponses.

Néanmoins, l'un des paramètres qui a compliqué notre dossier est notre volonté d'obtenir des données sur l'ethnicité des participant·es, et l'ethnicité supposée des tweets et extraits audios. En effet, l'ethnicité est considérée comme une donnée sensible en France[74], bien plus qu'aux États-Unis ou au Royaume-Uni, où ces données sont collectées lors des recensements. Ce n'est pas le cas en France. Il est possible dans un cadre de recherche académique d'analyser ce type de données, mais cela doit être justifié auprès de la CNIL (Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés). Ainsi, l'ajout de ce paramètre a nécessité la mise en place d'une analyse d'impact relative à la protection des données (AIPD) avec l'outil PIA de la CNIL. La Figure 5.6 présente le déroulement de l'analyse d'impact et de la constitution d'un tel dossier :

[74] https://www.cnil.fr/fr/definition/donnee-sensible

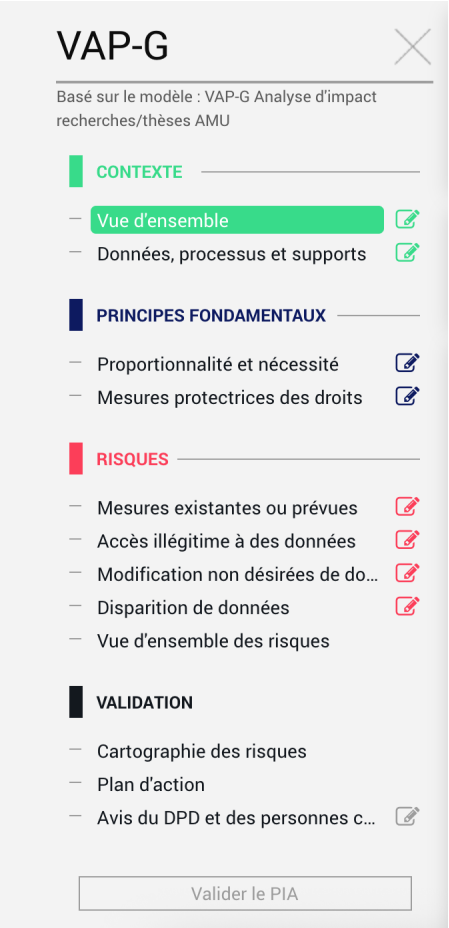


Figure 5.6 – Analyse d'impact sur PIA

Comme expliqué sur le site de la CNIL, cet outil « permet de construire un traitement conforme au RGPD et respectueux de la vie privée, lorsqu'un traitement de données personnelles est susceptible d'engendrer un risque élevé pour les droits et libertés des personnes concernées, » comme cela a été soulevé par le DPO. Ce dossier a été visé par le DPO et les risques liés au protocole VAP-G ont tous été considérés comme faibles et négligeable, comme présentés dans la Figure 5.7, extraites de PIA :

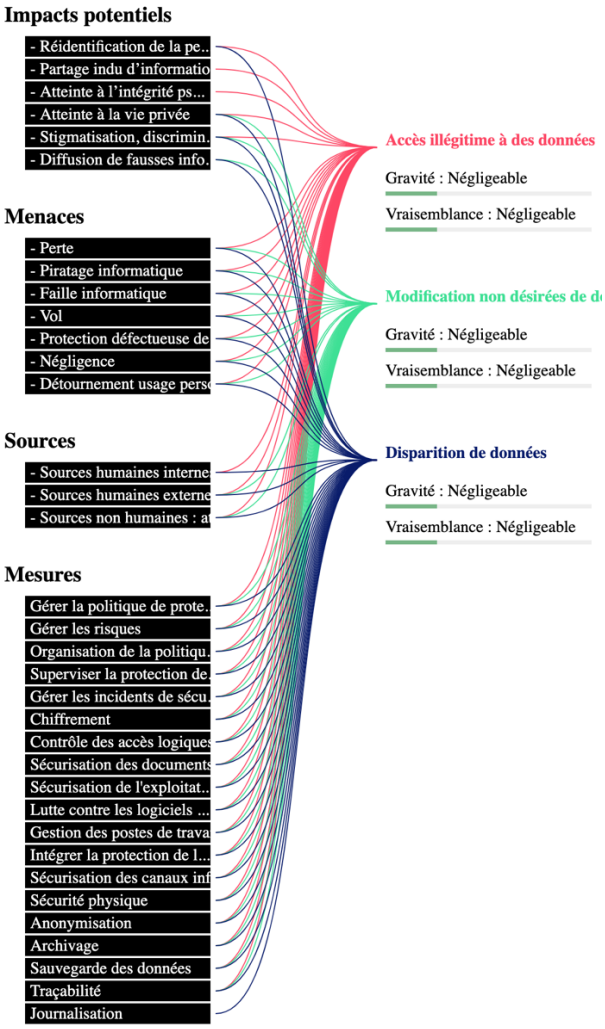


Figure 5.7 – Résultats de l'analyse d'impact sur PIA – Cartographie des risques

Après validation finale par le DPO et le comité éthique de recherche d'AMU, VAP-G est inscrit au registre des activités de traitement des données hors recherche données de santé sous le numéro d'enregistrement n°0062024-1.

Enfin, nous tenons à remercier le laboratoire LPL et l'Institute of Language, Communication and the Brain (ILCB), auquel le LPL et les porteuses principales du projet sont affiliées, qui ont permis le financement de ce projet.

2.4. Déroulement de l'étude

L'étude complète dure entre 25 et 30 minutes (temps moyen pris par les participant·es : 28 minutes et 30 secondes). Les participant·es doivent d'abord signer électroniquement un consentement éclairé à leur participation à l'étude, en accord avec les mesures de la RGPD. Iels peuvent à tout moment se retirer de l'étude et, s'iels ne souhaitent pas consentir, peuvent

directement s'exclure de l'étude. À la suite de cela, une diapositive explique aux participants le fonctionnement de l'étude, et l'ordre dans lequel elle va se dérouler. Pour exemple, nous vous présentons dans le Tableau 5.1 le déroulement de l'évaluation d'un stimulus par les participant·es. Prenons le stimulus 13T :

your takes are so hot this evening ima need you to stop contributing to climate change

Pour ce stimulus – comme pour les 31 autres – les participant·es ont dû répondre obligatoirement à toutes les questions suivantes :

Tableau 5.1 – Déroulement de l'évaluation d'un stimulus

Questions	**Contenu**	**Type de question**
Jugement de compréhension : *is the sentence understandable?*	**Not understandable/Understandable**	Échelle de Likert sémantique en 7 points
Jugement d'acceptabilité : *do you think the sentence is gramatically correct?*	**Incorrect/Correct**	Échelle de Likert sémantique en 7 points
Questions portant sur le statut social : *the person writing/saying this seems…*	**Young/Old**	Échelle de Likert sémantique en 7 points
	Feminine/Masculine	Échelle de Likert sémantique en 7 points
	Uneducated/Educated	Échelle de Likert sémantique en 7 points
	Rural/Urban	Échelle de Likert sémantique en 7 points
	Supposed or perceived ethnicity	Liste déroulante avec 7 choix (issus de 2020 US Census), dont un choix « autre »
Questions portant sur l'attractivité sociale : *the person writing/saying this seems…*	**Unpleasant/Pleasant**	Échelle de Likert sémantique en 7 points
	Down-to-Earth/Sophisticated	Échelle de Likert sémantique en 7 points

Après avoir répondu à ces questions, les participant·es avaient accès à la tâche 3. Cette tâche combine donc des questions liées à la perception des formes à l'étude par les participant·es, leur connaissance de ces formes, ainsi que leur appréhension du changement linguistique, des normes, et du prescriptivisme. Avant de répondre aux questions, les participant·es avaient l'instruction suivante : « You will now be asked to answer several questions as honestly as possible. There is no right or wrong answer. We just expect you to answer with the first thing that comes to mind. ». L'intérêt de cette instruction est d'essayer de détacher les participant·es d'une réponse attendue ou qu'ils pensent attendue (*social desirability bias* et *acquiescence bias*) afin qu'iels puissent se sentir le plus libres possible de répondre aux questions[75]. Le Tableau 5.2 synthétise toutes les questions auxquelles les participant·es ont répondu dans cette tâche :

[75] Nous avons conscience que cela ne permet pas de retirer absolument ces deux biais de réponse dans ce style de questionnaires mais estimons qu'une instruction peut néanmoins permettre de limiter ces biais et de mettre à l'aise les participant·es face à une potentielle insécurité linguistique, sociale, ou sociolinguistique.

Tableau 5.2 – Tâche 3 : Prescriptivisme et changement linguistique pour les formes à l'étude

Contenu	Réponse possible
Have you ever been told that you speak in a "weird way", "not normally", or "non standard English"?	*Yes/No*
If yes, by whom and why?	Question non-obligatoire. Champ libre.
Do you feel shame sometimes about the way you speak?	Échelle de Likert en 7 points : *Not at all/Absolutely*
Is "gonna" considered slang or non-standard for you?	*Yes/No*
Have you ever been told that you shouldn't use such or such grammatical forms? (gonna, wanna, lemme, double negations, etc.)	*Yes/No*
Who do you think most dictates or has dictated these rules in your life? (multiple answers possible)	Cases à cocher : *Parents / School (teachers and assimilees) / Family (other than parents) / Other adults / Peers (same age as you) / Friends, people close to you*
Who or what would you say influences or has influenced the most the way you speak? (3 answers max.)	Cases à cocher : *Parents / Peers / Family (other than parents) / T.V., movies, music / The Internet and social media*
If someone with whom you're talking says something that you consider incorrect or not standard English, do you correct them?	*Yes/No*
What is your opinion regarding language change and the evolution of language nowadays?	Échelle de Likert en 7 points : *It's not a good thing/It's a good thing*
Do you think that certain forms are more acceptable in speech than in writing?	*Yes/No/I don't see any difference*
Does your work have anything to do with language? (teaching, journalism, communication, etc.)	*Yes/No*
Approximately, how often do you go on social medial?	Une seule réponse possible : *Several hours per day / Once a day / Once or twice a week / A couple of times a month / Less than once a month / I don't use any social media*
Are "ima", "imma" or "i'ma" forms that you had seen before today?	*Yes / No / I'm not sure*
If yes, where? (multiple answers possible)	Cases à cocher ; plusieurs réponses possibles : *Social Media / The Internet in general / Conversations, spoken language / Journalist s/ Movies, TV shows / Music and lyrics of songs / Friends and family (in real life) / I use it frequently*

Enfin, le protocole se conclut par la tâche 4, qui correspond à 18 questions différentes, retrouvables en annexe de ce tapuscrit (Annexe D), avec la justification des données collectées, comme demandée par le délégué à la protection des données (DPO) d'AMU.

3. Présentation des résultats

Dans cette section, nous présentons une partie des résultats du protocole VAP-G. Comme mentionné en introduction de ce chapitre, nous avons créé ce protocole afin qu'il soit le plus complet possible pour comprendre la place et l'évaluation de différents variants d'un paradigme par une population native, mais, dans le cadre de la thèse et de chapitre, uniquement une partie des résultats sera explorée, afin de répondre aux questions et hypothèses posées en section 2.1. Nous présentons d'abord la cohorte des participant·es, ainsi qu'une partie de leurs réponses à la tâche 3, afin de nous focaliser plus particulièrement sur les tâches 1 et 2, et les liens que nous pouvons établir entre plusieurs paramètres de ce protocole.

3.1. Présentation de la cohorte

200 participant·es ont répondu au questionnaire VAP-G. Si 100 américain·es et 100 britanniques étaient demandé·es sur Prolific, nous avons finalement 101 participant·es britanniques et 99 participant·es américains. Malgré ce très léger déséquilibre, nous avons souhaité garder tous·tes les participant·es afin de pouvoir inclure plus de données. Aussi, nous avons pu contrôler l'ethnicité sur Prolific, qui a bien été respectée. Enfin, Prolific ne propose que deux « genres » possibles sur sa plateforme : *male* et *female*. Nous avions demandé à avoir 50% d'hommes et 50% de femmes théoriquement. Cependant, nous avons ajouté dans notre propre questionnaire sociologique une troisième option « non-binaire ». Au final, notre cohorte est constituée de 101 hommes, 95 femmes et 4 non-binaires. Le Tableau « répartition des données démographiques » en annexe présente les fréquences brutes et pourcentages des différentes informations démographiques des participant·es (Annexe D).

3.1.1. Quelques données démographiques supplémentaires

Nous souhaitons ici présenter les données démographiques qui n'ont pas été contrôlées sur Prolific, en particulier l'âge – établi sous forme de catégories d'âge dans notre questionnaire – l'environnement géographique (plutôt rural ou urbain), le pays de naissance (qui peut être

différent du pays d'habitation déclaré) et le niveau d'étude des participant·es. Ces différentes informations sont exposées sous forme d'histogrammes dans la Figure 5.8.

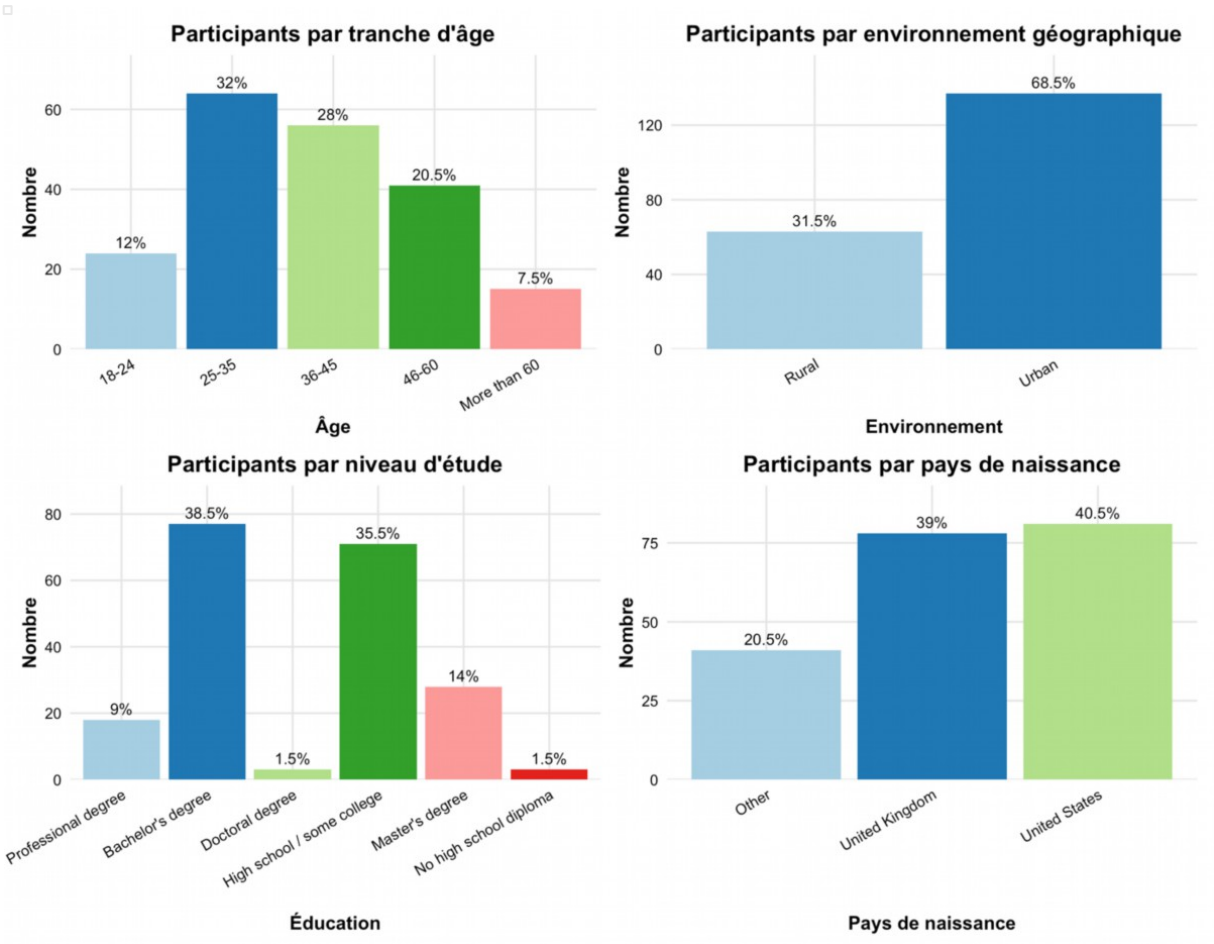


Figure 5.8 – Données démographiques des participant·es de VAP-G (âge, environnement géographique, niveau d'étude et pays de naissance)

Dans l'ensemble, nous avons la chance d'avoir une assez forte représentation de la diversité dans la cohorte, même si nous n'avons pas une distribution égale. Nous remarquons dans le premier histogramme sur l'âge des participant·es que nous avons près de 30% des participant·es qui sont âgé·es de plus de 45 ans, ce qui est assez rare pour des études de ce type, dans la mesure où un grand nombre d'études similaires sont faites à l'université. Plus de 30% des participant·es estiment habiter dans un environnement rural, ce qui n'est pas négligeable non plus. En termes de niveau d'étude atteint, nous avons également une assez grande variété de profils, même si la majorité de la cohorte (plus de 60%) ont au moins un diplôme de type *A-levels* ou *High school diploma*, équivalent du baccalauréat en France. Enfin, notons que plus de 20% des participant·es interrogé·es ne sont pas né·es aux États-Unis ou au Royaume-Uni.

Il est également possible d'observer la distribution de nos participant·es au sein du RU et des EU, sur la Figure 5.9.

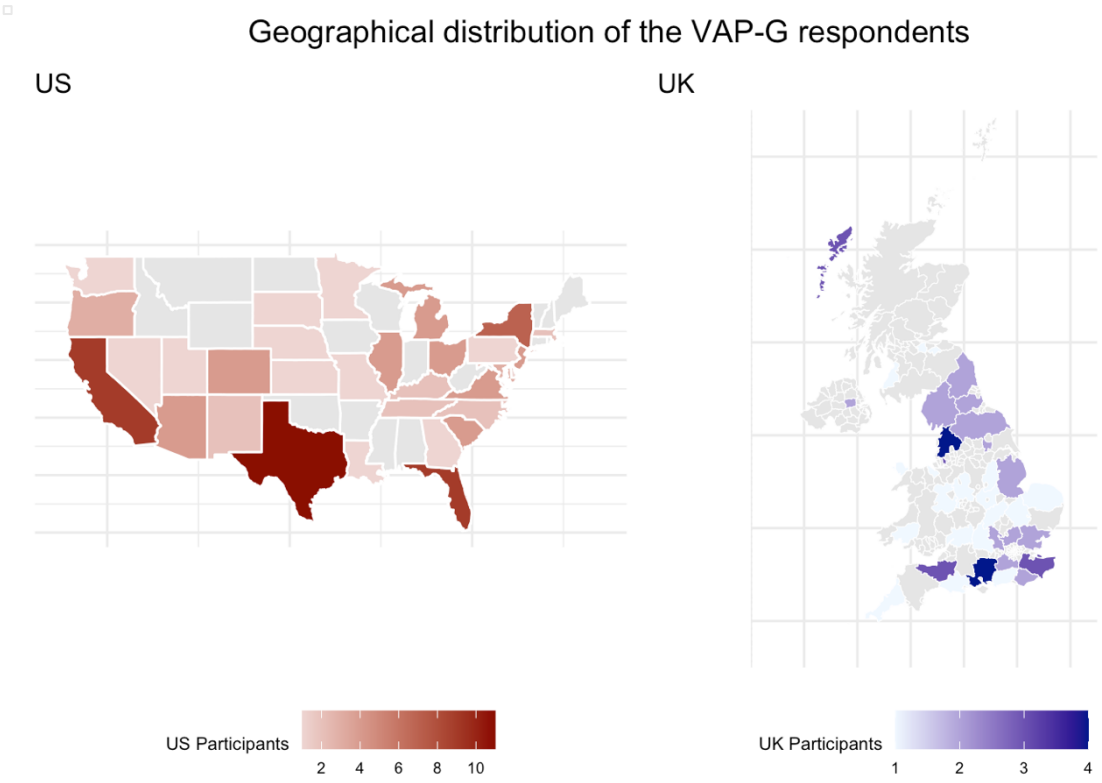


Figure 5.9 – Distribution des participant·es par état (EU) et comté (RU)

Nous remarquons que nous avons une assez grande diversité de lieux de résidence des participant·es, notamment aux EU. Nous pouvons regretter au RU de n'avoir presque aucun·e participant·e écossais·e ni irlandais·e (du Nord).

3.1.2. Les participant·es face au changement linguistique

Premièrement, nous souhaitons présenter la réponse de la cohorte à la question : « What is your opinion regarding language change and the evolution of language nowadays? ». Les participant·es se sont exprimé·es ur une échelle à sept points, allant de « c'est une bonne chose » à « c'est une mauvaise chose ». Deux éléments de comparaison se révèlent particulièrement significatifs sur cette question : le pays dans lequel le·a participant·e habite et sa catégorie d'âge. Regardons d'abord les différences de réponse entre les américain·es et les britanniques (Figure 5.10) :

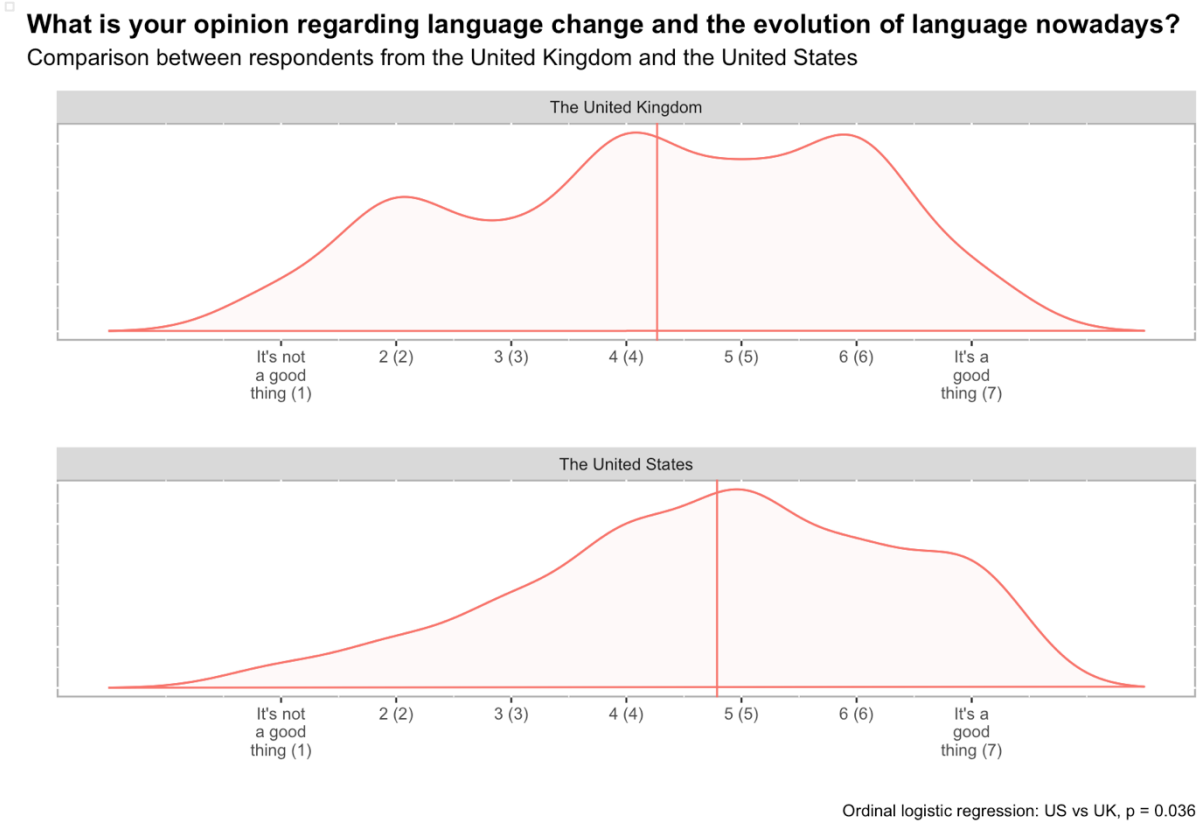


Figure 5.10 – Réponse des participant·es au changement linguistique : comparaison EU/RU (Tâche 3)

Nous observons une plus grande diversité de réponses chez les Britanniques que chez les Américain·es. Néanmoins, en moyenne, les Américain·es ont tendance à juger plus favorablement le changement linguistique que les Britanniques. Des tests de significativité (modèle cumulé logit *clm* du package *ordinal* et des tests paramétriques t-test et non-paramétriques Wilcoxon/Kruskal-Wallis) ont montré respectivement une valeur p = 0,02 (*) et 0,03 (*).

Si nous nous attardons désormais sur ces mêmes réponses en fonction des catégories d'âge (Figure 5.11 ci-dessous), les tests ont montré une p-value de 0,0086 (**), signifiant que la réponse des participant·es dépend en grande partie de leur âge. Nous remarquons un schéma intéressant : plus un·e participant·e est âgé·e, plus iel aura tendance à juger le changement linguistique comme défavorable, et la tendance s'inverse plus un·e participant·e est jeune.

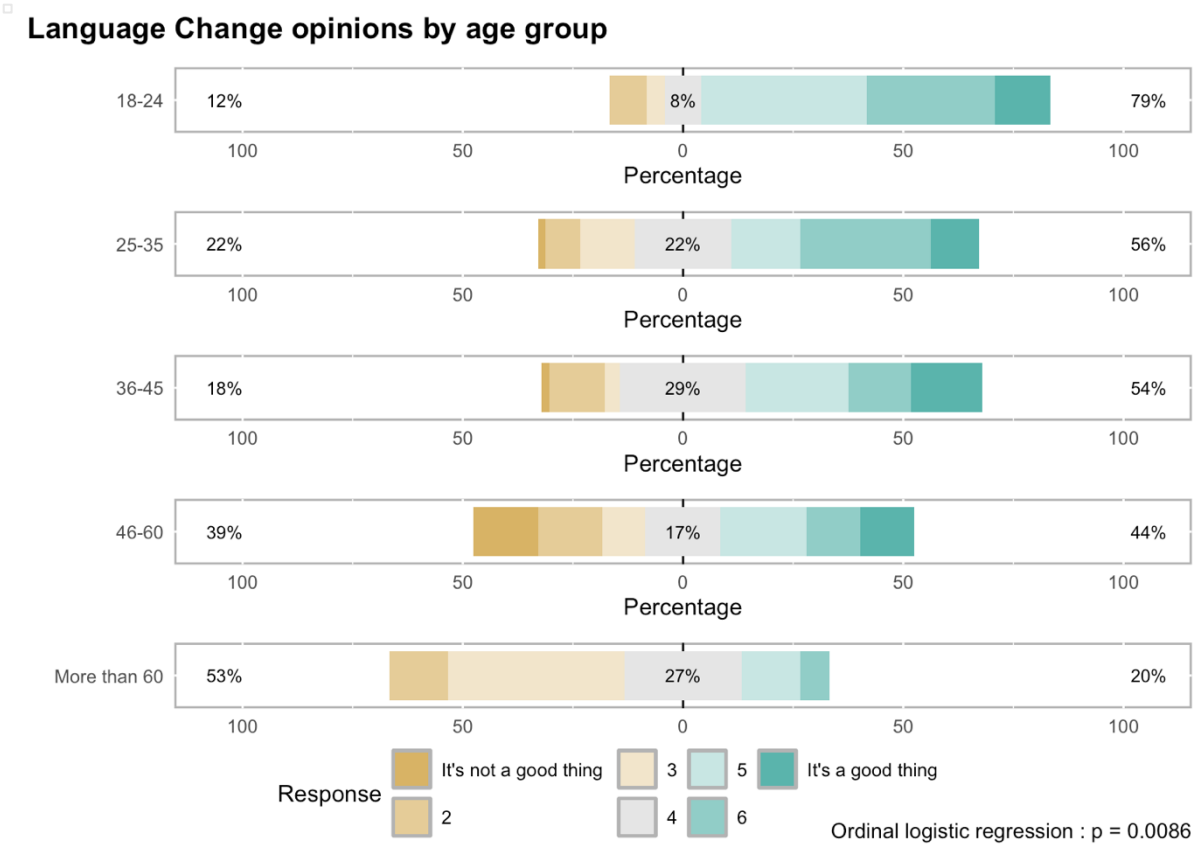


Figure 5.11 – Réponse des participant·es au changement linguistique : comparaison par catégories d'âge (Tâche 3)

Ces résultats confirment le *Golden Age principle* théorisé par Labov, qui montre que des personnes plus âgées auront tendance à regretter tout changement linguistique déviant de ce qu'iels ont connu étant plus jeunes. L'écart se creuse particulièrement – tant en termes de réponses que dans leur significativité – entre la catégorie des plus jeunes (18-24) et celle des personnes plus âgées (60+), mais cette même différence s'observe également entre les 25-35 et les 46-60 ans.

Les résultats des Figure 5.10 et Figure 5.11 sont importants à garder en tête pour être mis en parallèle avec les résultats des participants aux tâches 1 et 2, en fonction du pays ou de la catégorie d'âge. À partir de ces résultats, nous pouvons nous attendre à ce que les personnes plus jeunes et les Américain·es jugent plus favorablement les variants les plus contractés (*gon, ima*, etc.) en termes de « correctness » et « pleasantness » entre autres.

Notre questionnaire nous amène aussi à interroger les participant·es face au prescriptivisme et à l'insécurité linguistique qu'iels peuvent ressentir. Si tous les résultats ne

sont pas montrés ici, nous présentons la réponse générale des participants pour les questions suivantes :

- *Who do you think most dictates or has dictated these rules in your life?* (Figure 5.12) (Ici, « rules » fait référence à la question précédente dans VAP-G : *have you ever been told you shouldn't use such or such grammatical forms?*)
- *Do you feel shame sometimes about the way you speak?*

Tout d'abord, nous nous sommes intéressée à la perception qu'ont nos participant·es des acteur·rices du prescriptivisme dans leur vie (Figure 5.12) :

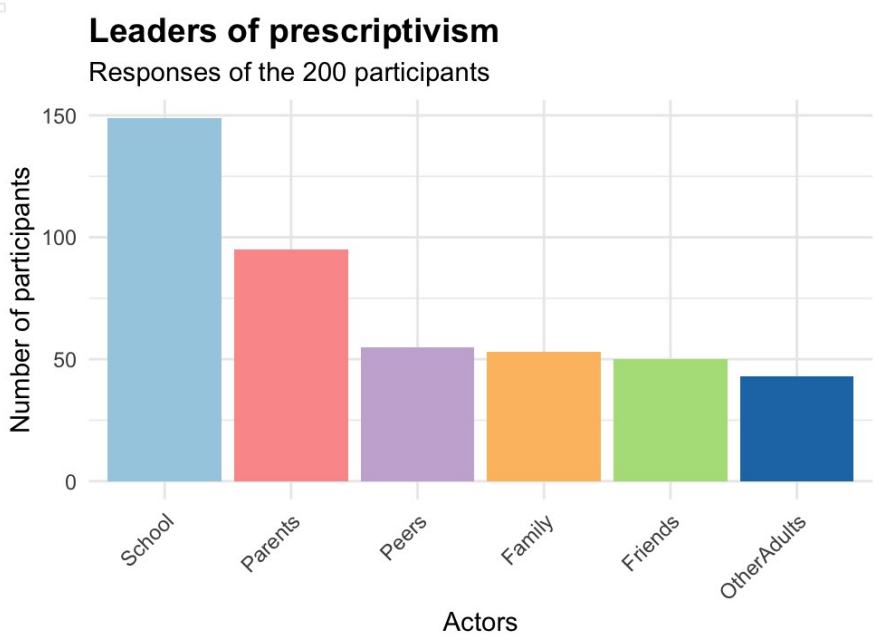


Figure 5.12 – Acteur·rices du prescriptivisme, par ordre d'influence

Nous notons que deux acteurs principaux ressortent de leurs réponses : l'école, puis les parents. Ces acteurs forment deux éléments capitaux dans l'éducation, et il n'est donc pas étonnant que ces derniers soient les principales sources du prescriptivisme. Les autres acteurs – à l'exception de « Other Adults » – représentent néanmoins une figure importante pour au moins un quart des participants, et ne sont donc pas à écarter pour autant. McKenzie & McNeill (2023 : 22) expliquent effectivement que l'école, les parents et les médias jouent un rôle dans le développement des attitudes linguistiques : « some fundamental language attitudes (evaluatively distinguishing a familiar non-standard language variety from a standard one) have been found to become established as we enter the school system as children (e.g. Day 1982). This suggests that parents and teachers can have some role in the development of such attitudes at the person-to-person level, consciously or not. Parents might indicate approval or agreement

at times when their children express attitudes with which they themselves concur. Our experiences of the media may also influence attitudes in some areas ». Il semblerait presque que tout le monde qui nous entoure – autant les adultes que les pairs, notamment lorsque l'on est plus jeunes – forme une sorte de police de régulation du prescriptivisme, et ainsi de la variation. Néanmoins, la présence plus importante de « School » et « Parents » pourrait impliquer que des contextes scolaires ou familiaux sont plus enclins à présenter des conversations souscrivant aux règles traditionnelles de la grammaire anglaise. Dans de tels contextes, les variants plus contractés de notre paradigme seraient alors certainement proscrits.

Dans un second temps, nous avons aussi pris en considération le degré d'insécurité linguistique que pouvait ressentir un·e participant·e. Ce degré peut alors influencer leurs réponses : si le degré d'insécurité linguistique (ici calculé avec la notion de « honte ») est élevé, les participant·es seraient alors plus susceptibles de respecter les règles strictes de la grammaire, afin de se conformer à la majorité. Pour en savoir plus, nous avons posé la question : *Do you feel shame sometimes about the way you speak?* Les participants répondaient sur une échelle de Likert en 7 points, allant de « pas du tout » (1) à « tout à fait » (7). Nous présentons ici les résultats en fonction du pays de naissance des participants (Figure 5.13), puis en fonction de la catégorie d'âge des participants (Figure 5.14), deux facteurs qui se sont révélés significatifs ($p < 0.05$).

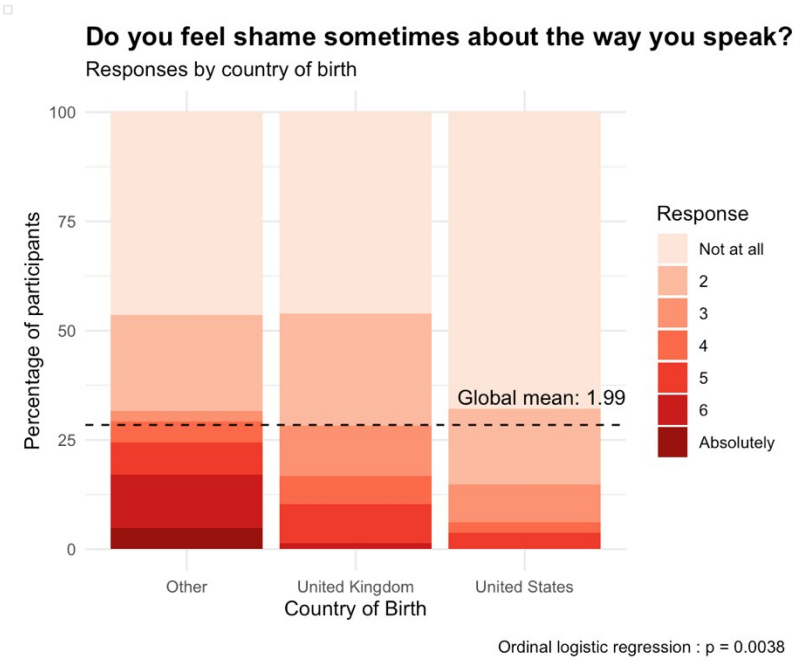


Figure 5.13 – Insécurité linguistique en fonction du pays de naissance

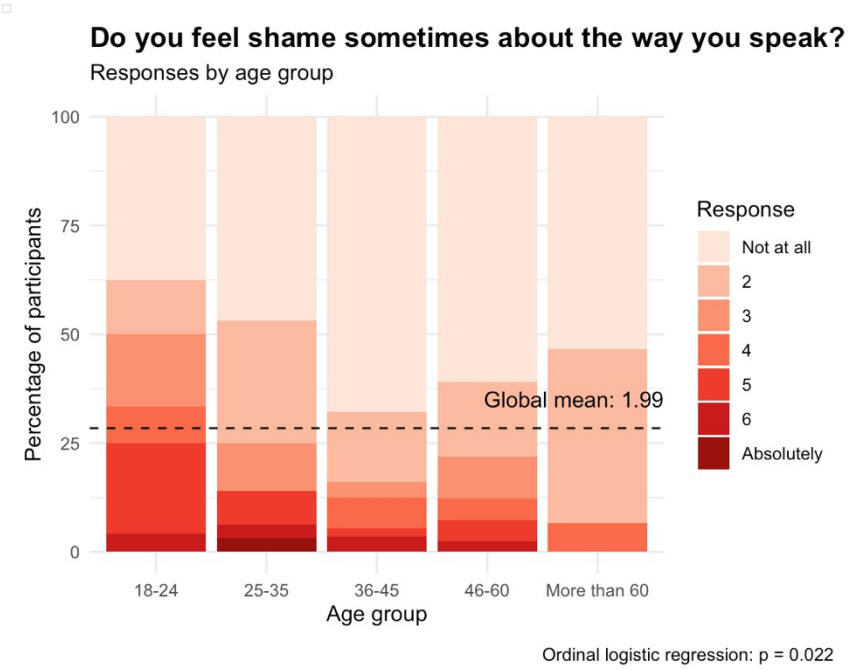


Figure 5.14 – Insécurité linguistique en fonction de la catégorie d'âge

Les deux figures représentent les réponses des participants en pourcentage (axe des ordonnées) en fonction des pays de naissance (Figure 5.13) ou des catégories d'âge (Figure 5.14). Nous remarquons qu'en général les participant·es interrogé·es ne ressentent pas de honte vis-à-vis de la manière dont ils parlent : il n'y a pas d'insécurité linguistique consciente. La moyenne des réponses se situe à 1,99 sur 7. Néanmoins, nous observons que les personnes étant nées dans un autre pays que le RU ou les EU, et n'ayant donc peut-être pas pour langue maternelle l'anglais se sentent plus honteuses dans leur manière de parler, ce qui est également le cas pour les participant·es les plus jeunes (18-24 ans). Les personnes âgées de plus de 60 ans semblent tout à fait confiantes dans leur manière de parler, avec des scores n'excédant pas 3 sur 7. Nous pouvons faire l'hypothèse qu'avec le temps les individus prennent de plus en plus confiance en leur manière de parler, et s'assument davantage au niveau linguistique. Cela pourrait également être représenté dans les perceptions linguistiques de cette catégorie d'âge : nous pourrions envisager de voir des scores plus favorables, ou, du moins, des scores plus radicalement extrêmes (1-2 ou 6-7) dans les échelles sémantiques différentielles, affichant leur confiance linguistique, et également perceptivo-linguistique.

3.1.3. Les participant·es face aux formes à l'étude dans VAP-G

Avant de nous concentrer sur les résultats des participant·es aux tâches 1 et 2, nous souhaitons ici montrer leurs réponses à certaines questions concernant les formes à l'étude. Nous rappelons que ces questions ont été posées après les tâches 1 et 2, afin de ne pas influencer leurs réponses :

- *Is 'gonna' considered slang or non-standard for you?*
- *Are 'ima', 'imma' or 'i'ma' forms that you had seen before today?*
- *If yes, where? (Multiple answers possible)*

Tout d'abord, les résultats de VAP-G montrent que, pour une majorité des participants, *gonna* est considérée comme non-standard (Figure 5.15, en rouge pastel).

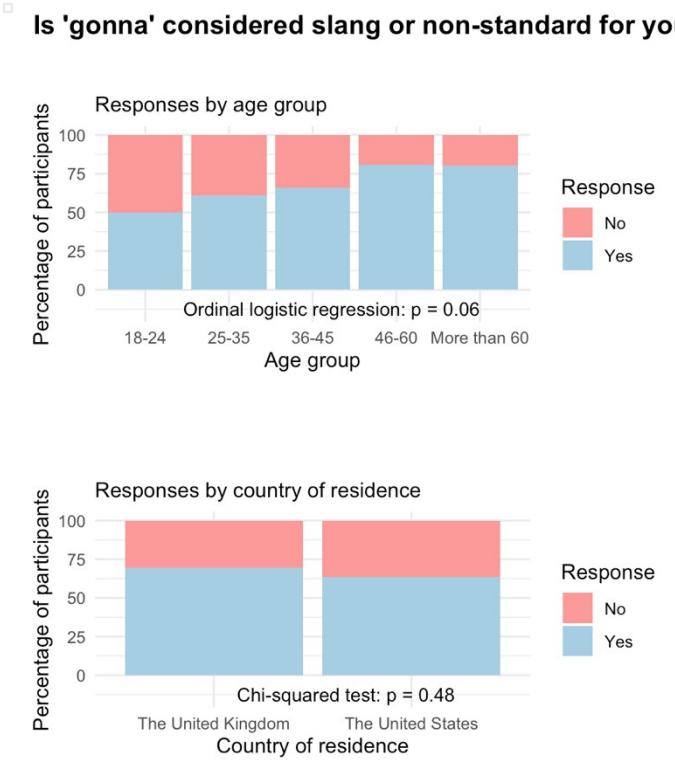


Figure 5.15 – Gonna *et l'association avec une variété non-standard (par pays de résidence et catégories d'âge)*

En réalité, c'est le cas pour 66,5 % des participants (n = 133) mais, pour 33,5 % d'entre eux (n = 67), *gonna* n'est pas considéré comme non-standard, ce qui n'est pas non-négligeable. Nous avons essayé de comprendre quels facteurs peuvent influencer cette perception, en nous focalisant sur l'âge, le pays de résidence et l'ethnicité à travers un modèle de régression logistique. Globalement, une majorité significative (66,5 %, $p < 0,001$ ***) considère *gonna* comme non-standard, comme nous le voyons sur la Figure 5.15. Le modèle n'indique cependant pas d'effet significatif du pays ($p = 0,40$) ni de l'ethnicité ($p = 0,23$), même si nous constatons qu'un peu plus de participant·es vivant au RU estiment *gonna* comme étant non standard. L'âge des participant·es montre une tendance proche du seuil de significativité ($p = 0,064$) : les

individus les plus âgés (46–60 ans et plus de 60 ans) apparaissent plus enclins à considérer *gonna* comme une forme non standard, en comparaison avec les participant·es plus jeunes. Bien que cet effet reste marginal, il suggère que *gonna* est davantage perçu comme un variant standard par les jeunes générations que par les générations plus âgées. Étant donné que *gonna* constitue une forme qui n'est fréquente que depuis peu, ces résultats peuvent être interprétés en termes de temps apparent (*apparent time*), révélant une différence générationnelle dans la catégorisation de cette forme comme standard ou non standard au niveau explicite. La Figure 5.15 ainsi que la Figure 5.11 sur le changement linguistique en fonction des catégories d'âge confirment donc l'hypothèse (d) : les personnes les plus jeunes se montrent plus favorables au changement linguistique.

En ce qui concerne les formes autour du variant *Im(m)a*, nous avons demandé aux participant·es s'iels connaissaient la forme et, si c'était le cas, où iels la rencontraient. Tout d'abord, *i(m)ma* et formes assimilées sont connues de la plupart des participant·es :

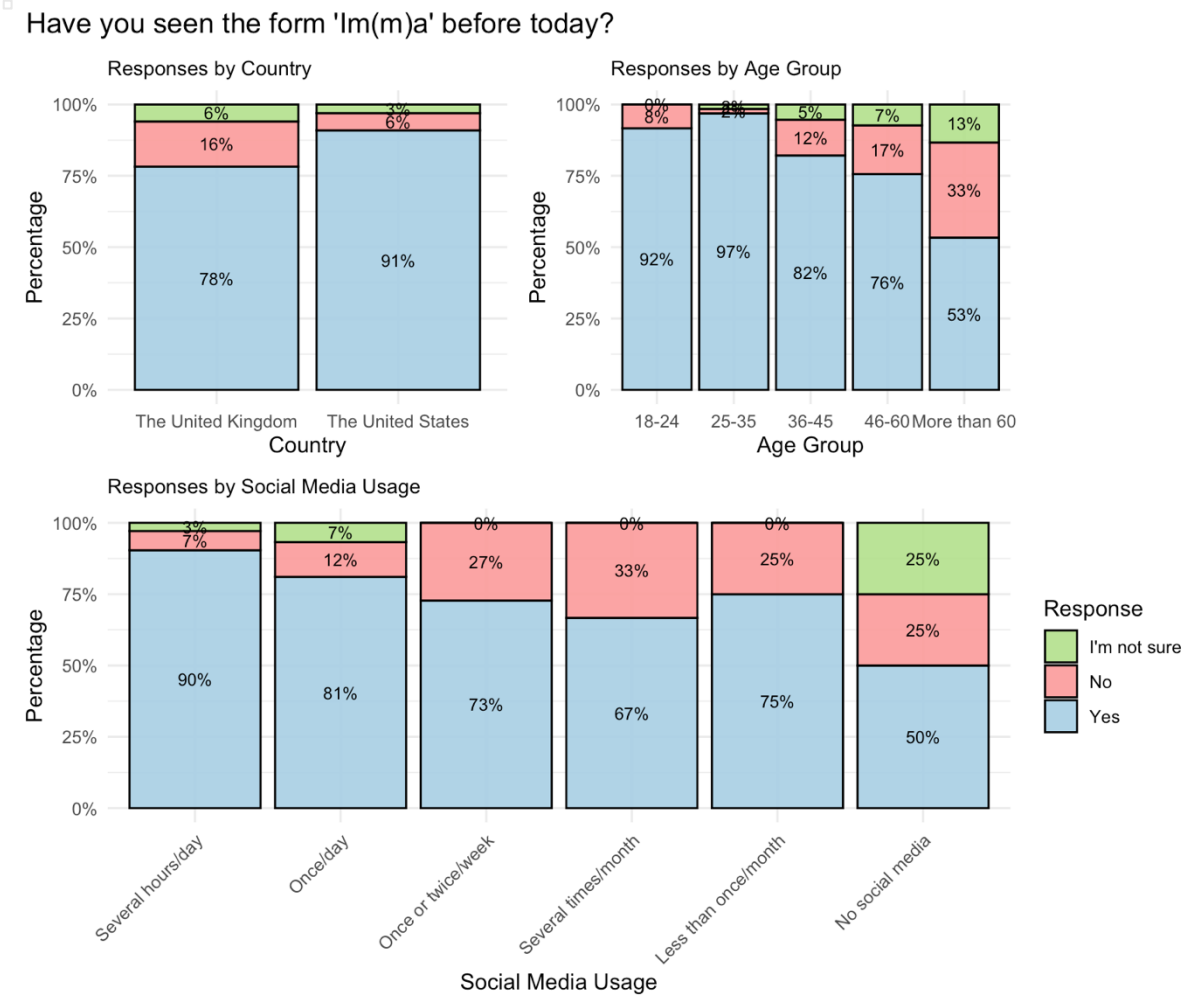


Figure 5.16 – Connaissance des formes I'ma, Ima *et* Imma *par les participant·es, par pays de résidence, catégorie d'âge, et utilisation des réseaux sociaux*

Pour la suite des analyses, nous avons rassemblé sous une même catégorie « No » et « I'm not sure » (car nous avons peu de réponses « I'm not sure », et cela pourrait impacter les tests de significativité) pour distinguer les participant·es connaissant assurément la forme des autres.

Pour évaluer la familiarité avec le formulaire « Im(m)a », nous avons regroupé les réponses négatives et incertaines (« No » et « I'm not sure ») afin de comparer les participants qui connaissaient le formulaire (« Yes ») à ceux qui ne le connaissaient pas ou n'étaient pas sûrs. Nous avons analysé la répartition de ces réponses selon différents critères : pays, tranche d'âge et fréquence d'utilisation des réseaux sociaux. Pour chaque critère, nous avons construit un Tableau de contingence et utilisé des tests statistiques simples pour identifier les différences significatives : test du Chi^2 et résidus standardisés pour identifier quelles catégories sont sur-représentées dans « Yes » ou « No / I'm not sure » (un test exact de Fisher a également été

effectué lorsque cela était nécessaire pour confirmer les résultats quand les effectifs sont faibles). Les principaux résultats sont :

- Pays de résidence : les États-Unis ont plus de participants connaissant *I(m)ma*, tandis que le Royaume-Uni présente davantage de participants dans la catégorie « No/I'm not sure » ($p = 0,01$ **).
- Catégories d'âge : les 25-35 ans sont significativement plus présents dans « Yes », tandis que les participants de plus de 60 ans sont davantage dans « No/I'm not sure. » ($p < 0,001$ *** pour les catégories d'âge).
- Fréquence d'utilisation des réseaux sociaux : les utilisateurs réguliers (plusieurs heures par jour) sont sur-représentés dans « Yes », alors que les non-utilisateurs de réseaux sociaux sont plus souvent dans « No/I'm not sure. » ($p = 0,04$ *).

Ces analyses montrent clairement qu'*I(m)ma* se présente comme un variant plutôt nouveau (méthode *apparent time*), plus affilié aux EU – à mettre en lien avec l'influence de l'AAE et des créoles à base anglaise, où des formes similaires à *I(m)ma* sont présentes (voir Chapitre 1 Section 1.3 et Chapitre 3, Section 8.1) et également plus affilié à la pop-culture et aux réseaux sociaux, une hypothèse que nous suggérons dans le Chapitre 4. Même si cette question n'a été posée qu'à 200 participant·es, il semble que les hypothèses formulées dans les chapitres précédents concernant *I(m)ma* se confirment grâce à VAP-G.

En effet, lorsque nous regardons de plus près les environnements dans lesquels les participant·es affirment avoir vu/entendu/lu *I(m)ma* (Figure 5.16), nous observons que les réseaux sociaux constituent l'environnement numéro 1, suivi de près par Internet en général, puis la musique et les films et séries télévisées. En somme, cela correspond à une grande partie de ce qui constitue la pop-culture au XXI^{e} siècle.

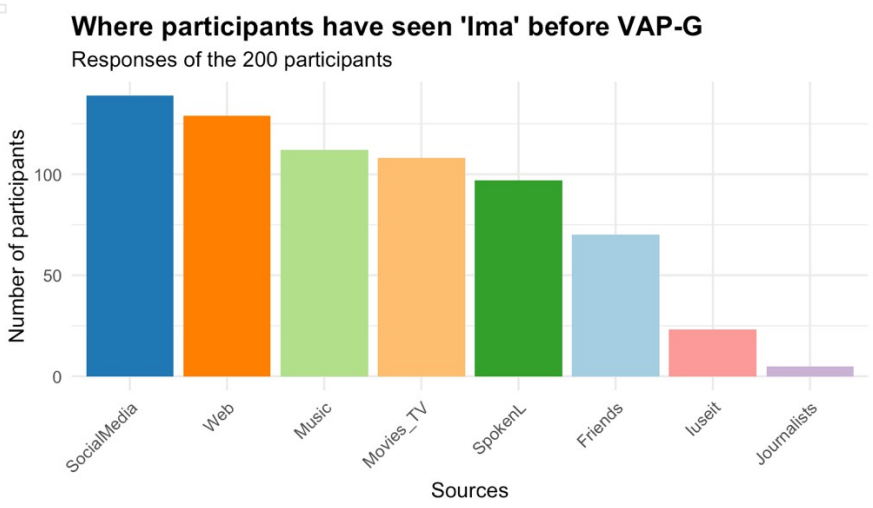


Figure 5.17 – Environnement où i(‘m)ma *est trouvé ou utilisé, selon les participant·es*

Notons que certain·es participant·es affirment entendre la forme dans des contextes réels (*IRL – In Real Life*), à travers les réponses que nous pouvons observer pour « SpokenL » (Spoken Language), « Friends » et « I use it ». Les journalistes constituent la catégorie la moins choisie, montrant que ce variant est associé à un registre moins soutenu.

3.2. Tâches 1 et 2 : comment sont évalués les variants de *BE going to/gonna ?*

Cette section présente les analyses portant sur la perception des variants *de BE going to/gonna*. Deux approches complémentaires sont mobilisées : une perspective *perception-driven*, fondée sur les jugements des participant·es aux différents critères utilisés, et une perspective *participant-driven*, qui prend en compte leurs caractéristiques sociales (âge, origine géographique, exposition culturelle, etc.). Ces deux perspectives permettent d’examiner à la fois comment les variants sont perçus et comment les profils sociaux des participant·es influencent cette perception. Il convient de rappeler que tous les résultats ne peuvent être présentés dans le cadre de ce chapitre. Seule une sélection représentative d’analyses est développée ici, tandis que d’autres résultats pourront faire l’objet de recherches futures et de publications ultérieures.

Les analyses permettent d’examiner comment les variants sont évalués, et dans quelle mesure ces évaluations varient selon le contexte (écrit/oral), le profil des participant·es et les associations sociales ou ethniques mobilisées. Les analyses ont d’abord été effectuées en prenant en compte tous les stimuli séparément (15 stimuli écrits et 17 stimuli oraux). Cependant, même si des distinctions existent entre les différents stimuli, pour une facilité de lecture des

différents graphiques et une meilleure compréhension du système des variants et de leur perception, nous avons ensuite regroupé les stimuli par groupes de variants[76]. Nous avons alors :

- 5 *« going to »*
- 1 *« gojne »*
- 7 « *gonna* »
- 3 *« gunna* »
- 4 *« gon »*
- 2 « *ge »*
- 3 *« imena* »
- 7 *« ima* »

En outre, parmi ces 32 stimuli, cinq présentent une élision de *BE*.

L'analyse statistique repose sur des modèles linéaires mixtes (LMM) complétés par des ANOVA, avec vérification de la normalité (test de Shapiro-Wilk) et comparaisons par t-test ou test de Wilcoxon. Dans la majorité des cas, les deux tests ont été menés en parallèle : les résultats se sont révélés systématiquement convergents. Cette convergence s'explique notamment par la taille de l'échantillon (200 participant·es), qui confère une robustesse suffisante aux t-tests.

3.2.1. Perception globale des variants du paradigme et de la contraction

Avant de croiser différentes variables et facteurs possibles, nous pouvons tenter de répondre à la question principale de VAP-G : comment sont perçus les variants du paradigme *BE going to/gonna* en termes d'acceptabilité et d'attractivité sociale et existe-t-il des différences de perception en fonction des variants ? Ici, l'acceptabilité correspond aux questions portant sur le degré de « correctness » et, dans une certaine mesure, d'« understandability » et le plan social correspond notamment au degré de « pleasantness », le niveau d'éducation perçu (« education ») et, dans une moindre mesure, le caractère sophistiqué ou non du segment (« sophistication »).

Nous avons dans un premier temps examiné les scores moyens de « correctness » et « pleasantness » entre les différents stimuli (Figure 5.18). Pour cela, nous avons utilisé des modèles linéaires mixtes pour examiner l'effet du stimulus sur l'acceptabilité ou l'attractivité sociale, en incluant le·a participant·e comme facteur aléatoire pour contrôler la variabilité inter-participants. Les ANOVA associées, qui permettent de tester si les différences observées entre stimuli sont statistiquement significatives, se sont révélées significatives pour les deux jugements.

[76] Le Tableau « stimuli présenté dans le questionnaire »en annexe (Annexe D) présente les 32 stimuli utilisés dans VAP-G (une transcription pour l'oral) ainsi que la catégorie de variants qui leur a été associée.

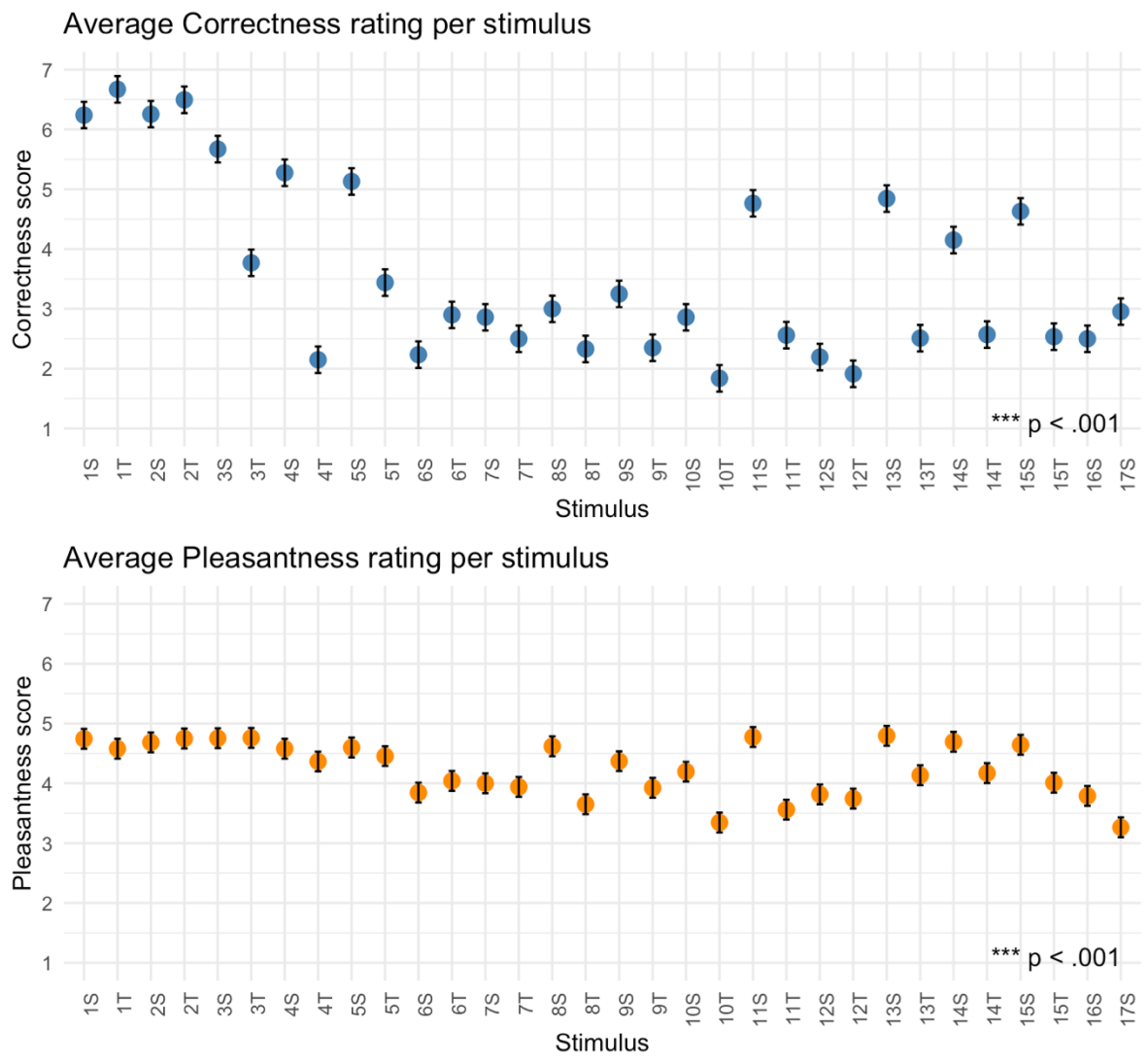


Figure 5.18 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » et « Pleasantness » – par stimulus

Ainsi, les niveaux d'acceptabilité et d'attractivité changent en fonction des stimuli. Il est néanmoins difficile de se rendre compte d'une certaine tendance avec les 32 stimuli. Pour cette raison, la Figure 5.19 ci-dessous reprend la Figure 5.18, mais par groupes de variants.

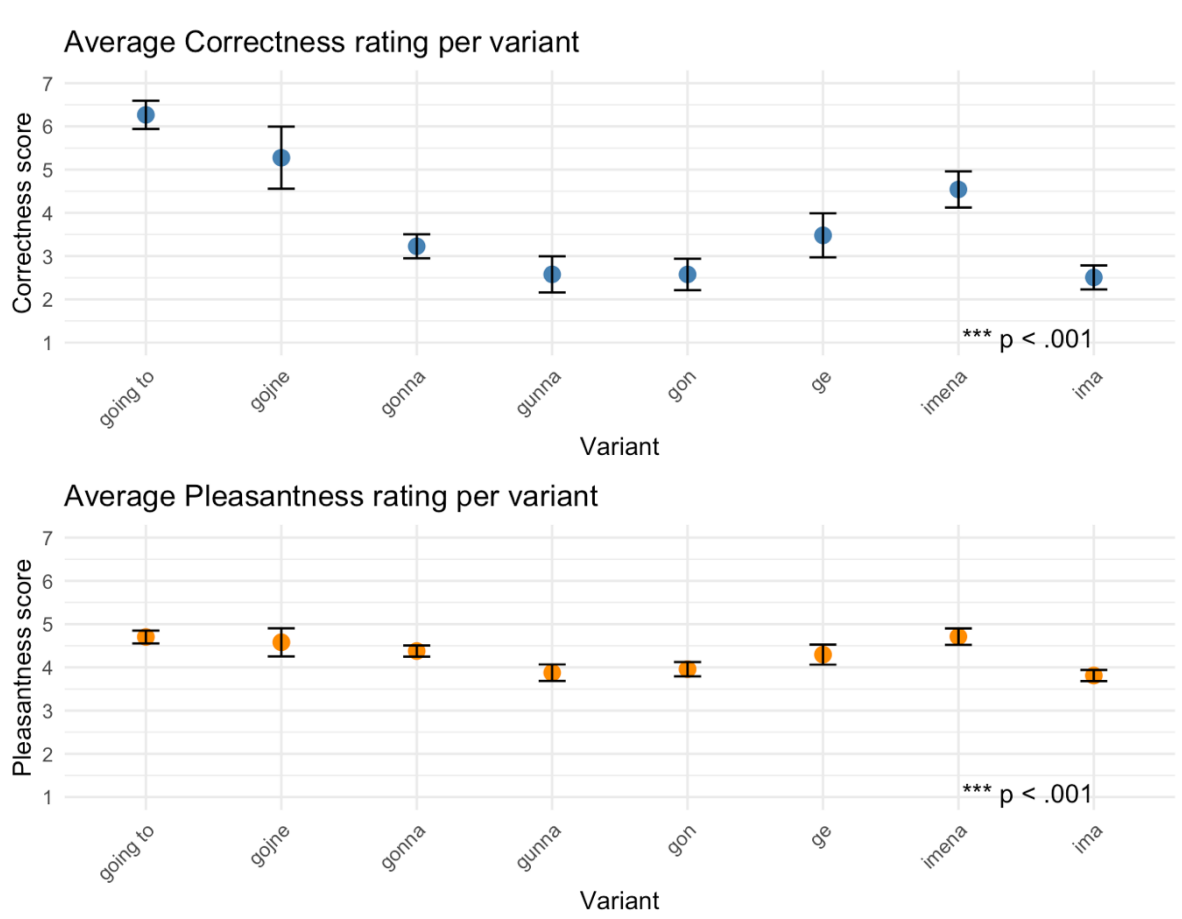


Figure 5.19 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » et « Pleasantness » – par Variant

Ici, nous observons que les différences entre les groupes de variants restent fortement significatives, tant pour les scores d'acceptabilité que d'attractivité ($p < 0.001$ ***). Néanmoins, les scores de « pleasantness » se situent autour du centre de l'échelle de Likert, avec un score médian à 4. Ainsi, aucun stimulus ni variant n'est considéré extrêmement déplaisant (score > 3) ni extrêmement plaisant (score >5). Nous pouvons imaginer que cette question a potentiellement surpris les participant·es, qui n'ont peut-être pas su comment répondre et ont alors choisi la valeur médiane. Certains variants sont vus comme étant plus particulièrement déplaisants que d'autres, comme *ima*, *gunna* et *gon*, des variants très contractés et, pour *gunna*, une variation orthographique qui peut surprendre, calquée sur une prononciation phonétique.

Pour ce qui est des scores d'acceptabilité, nous observons de plus claires différences entre les variants :

- *Going to* est systématiquement considérée comme très correcte (score moyen >6) et son variant affilié à l'oral *gojne* a des scores qui s'en rapprochent.
- *Gunna* et *gon* ont des scores particulièrement bas, montrant que la variation orthographique de *gunna* ou bien la forte contraction de *gon* sont plutôt mal perçues.

- Concernant les variants issus de la contraction de *I'm gonna*, il est étonnant de voir que *imena* est considérée comme plutôt correcte (score moyen = 4,5), quand *ima* obtient un des scores moyens les plus faibles (2,5 sur 7). *Imena* n'étant présente qu'à l'oral, ce variant n'est peut-être pas cognitivement associé à *ima* ou à une variation très contractée pour les participant·es lorsqu'iels l'entendent, ce qui pourrait expliquer sa notation relativement élevée, comparée à *ima*.

Il peut alors être intéressant d'observer s'il existe des différences entre la perception à l'écrit et à l'oral des variants pour les participant·es. Les ANOVA des modèles linéaires équivalents ont révélé une influence du médium (écrit/oral) pour le score de « correctness », mais pas pour le score de « pleasantness ». La Figure 5.20 ci-dessous se focalise plus particulièrement sur les scores de *imena* et *ima* à l'oral, et *ima* à l'écrit.

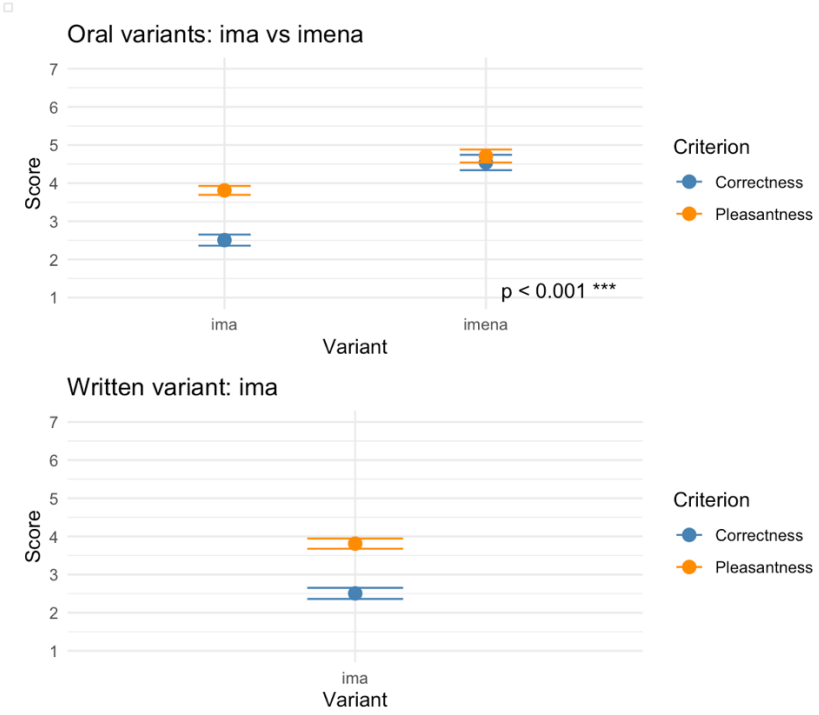


Figure 5.20 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » et « Pleasantness » pour imena *et* ima *à l'oral et à l'écrit*

Pour l'oral, les variants *imena* et *ima* diffèrent significativement en termes d'acceptabilité et de caractère plaisant. Le modèle linéaire mixte indique que le variant *imena* obtient des scores plus élevés que *ima* ($p < 0{,}001$). En revanche, il n'y a pas de différence significative entre les scores d'*ima* dans le SBC et ceux d'*ima* dans le CCT ($p = 0{,}25$ pour « Correctness », et $p = 0{,}16$ pour « Pleasantness »). Cela indique que nous n'observons pas de différence entre les médiums pour ce variant, mais cela permet aussi de confirmer qu'il s'agirait bien d'un seul et même variant

au niveau cognitif, puisque les participant·es le jugent de la même manière entre l'écrit et l'oral sur ces deux critères.

Nous n'entrerons pas ici dans une longue comparaison entre la perception des segments issus du SBC et celle des segments issus du CCT mais nous précisons que tous les facteurs interrogés dans les tâches 1 et 2 (ethnicité, âge, genre, environnement, niveau d'éducation perçu, caractère plaisant, caractère sophistiqué, acceptabilité) présentent dans l'ensemble des différences significatives ($p < 0.05$ et au-delà) entre les deux médiums, même si cela n'est pas le cas pour tous les variants en particulier à chaque fois. A priori, il existerait donc une forte différence de perception entre l'écrit et l'oral pour les variants à l'étude. Cela sera discuté plus spécifiquement dans la section 4.1.

Le Tableau 5.3 ci-dessous résume les scores moyens de « correctness » et de « pleasantness » ainsi que les écart-types pour les différents variants.

Tableau 5.3 – Classement des scores moyens et écarts-types pour « Correctness » et « Pleasantness » – par variant

Correctness				Pleasantness			
Rank	**Variant**	**Mean**	**SD**	**Rank**	**Variant**	**Mean**	**SD**
1	going to	6.27	1.18	1	imena	4.71	1.06
2	gojne	5.28	1.68	2	going to	4.70	1.24
3	imena	4.54	1.89	3	gojne	4.58	1.01
4	ge	3.48	2.10	4	gonna	4.38	1.18
5	gonna	3.23	1.94	5	ge	4.30	1.10
6	gunna	2.58	1.67	6	gon	3.96	1.28
7	gon	2.58	1.63	7	gunna	3.88	1.22
8	ima	2.51	1.65	8	ima	3.81	1.34

Nous pouvons noter que les scores varient beaucoup entre « correctness » et « pleasantness », comme cela était visible dans la Figure 5.19. En revanche, dans les deux cas, les trois variants les mieux acceptés et les plus plaisants sont *going to, gojne* et *imena* – avec des ordres différents ; et les trois variants les moins acceptés et les moins plaisants sont *gon, gunna* et *ima*.

Juste avant, en cinquième et quatrième positions, se trouvent *ge* et *gonna*. Ainsi, il semble bien que les variants plus contractés, ou les variants déviants des normes orthographiques comme *gunna* sont moins bien acceptés, et que cela impacte également – mais à moindre coût – leur score d'attractivité.

Avant de répondre définitivement à l'hypothèse principale de notre étude, nous pouvons observer les moyennes des scores concernant la perception de les participant·es ont du caractère sophistiqué et du niveau d'éducation[77].

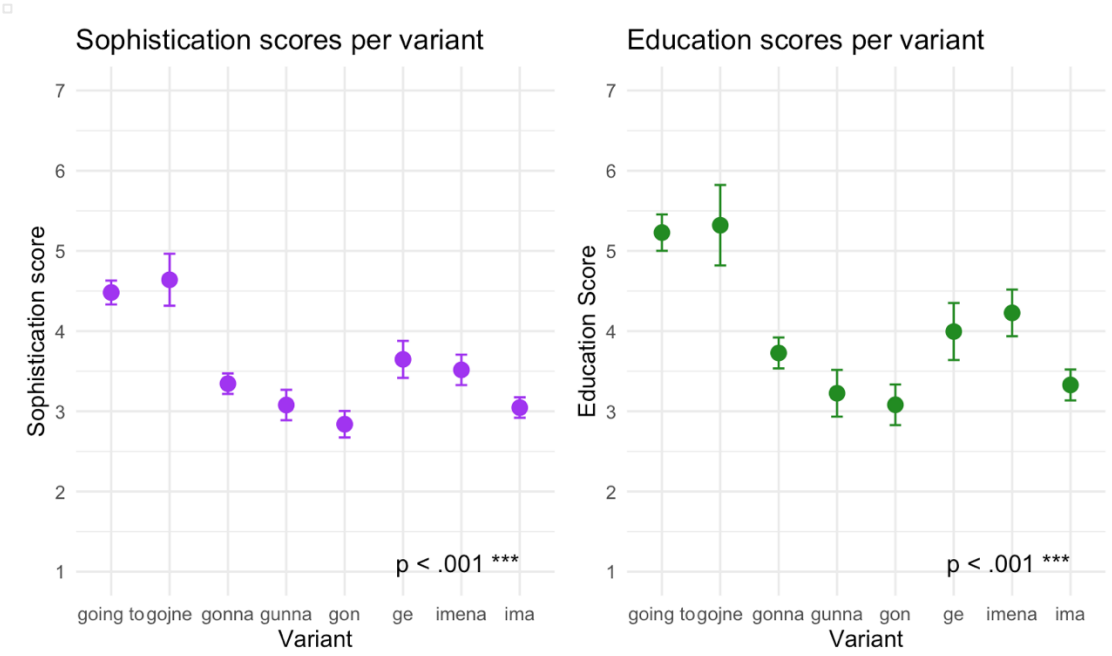


Figure 5.21 – Score moyens et intervalles de confiance (95%) de « Sophistication » et « Education » – par variant

À nouveau, les scores les plus élevés dans les deux critères sont pour les variants *going to* et *gojne*, puis *imena* et *ge*, des variants typiques de l'oral. Le score de *ge* peut surprendre ici, et de plus amples recherches seraient nécessaires pour comprendre la place de ce variant pour les participant·es. Néanmoins, les trois variants les moins bien classés sur les deux critères sont *ima, gon*, puis *gunna*, qui obtient un score légèrement plus élevé que les deux autres, peut-être car il se rapproche un peu plus de la norme du variant *gonna*.

[77] Nous ne nous focalisons par sur le caractère compréhensible des stimuli (« Understandability »). Tous les stimuli ont un score supérieur à 3,5 sur 7, les stimuli les moins bien notés correspondant à des stimuli oraux avec des variants très contractés et un débit de parole élevé, ce qui peut expliquer les scores plus faibles.

En réalité, des analyses *post-hoc* ont montré que les critères analysés dans cette section sont très fortement corrélés (*r* de Pearson > 0.7), comme le montre la matrice de corrélation dans la Figure 5.22 :

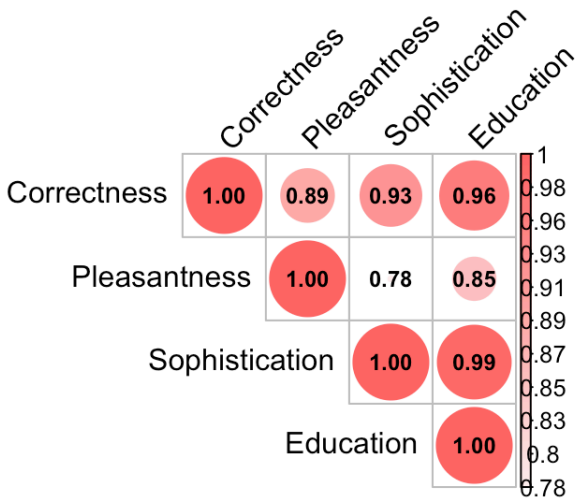


Figure 5.22 – Matrice de corrélation (r de Pearson) entre « Correctness », « Pleasantness », « Sophistication » et « Education »

Si le critère de « Pleasantness » est un peu moins corrélé (r ≈ 0,78–0,89), « correctness », « sophistication » et « education » sont très fortement corrélés (r > 0,9). Cela suggère que les participant·es jugent de la même manière un stimulus en termes de niveau d'éducation, d'acceptabilité, et de niveau de sophistication.

Ces premières analyses sur la totalité des variants nous permettent de confirmer l'hypothèse principale du projet VAP-G : les résultats indiquent que les variants contractés sont globalement moins bien évalués par les locuteur·rices natif·ves américain·es et britanniques[78]. De manière générale, plus un variant présente un degré élevé de contraction, moins il est jugé positivement sur les dimensions de « correctness », « pleasantness », « sophistication » et « level of education ». Dans cette perspective, la forme *imena* semble finalement s'inscrire parmi les variants moins contractés. Ce phénomène pourrait s'expliquer par le fait que *ima*

[78] En réalité, aucune différence significative n'a été observée entre les réponses des participant·es du RU et celles des participant·es des EU sur tous les critères à l'exception de l'environnement (« Setting », p<0.01), que nous avons choisi de ne pas plus développer dans ce chapitre. Ce critère pourrait faire l'objet de recherches plus approfondies, mais comme la différence d'environnement perçu n'a pas été significative pour les autres données sociologiques des participant·es, nous avons pour l'instant mis de côté ce critère.

constitue une hypercontraction (*cf.* Chapitre 3) ce qui, par contraste, confère à *imena* une perception de moindre contraction. Cette interprétation se reflète dans les résultats, puisque *imena* obtient systématiquement des scores relativement élevés, la plaçant parmi les variants les mieux évalués sur l'ensemble des critères.

3.2.2. Ethnicité perçue : l'hypothèse de l'AAE

L'ethnicité perçue par les participant·es constitue une des hypothèses principales à l'origine de VAP-G. Tout d'abord, la Figure 5.23 présente sous forme de carte de chaleur l'ethnicité perçue en fonction des variants.

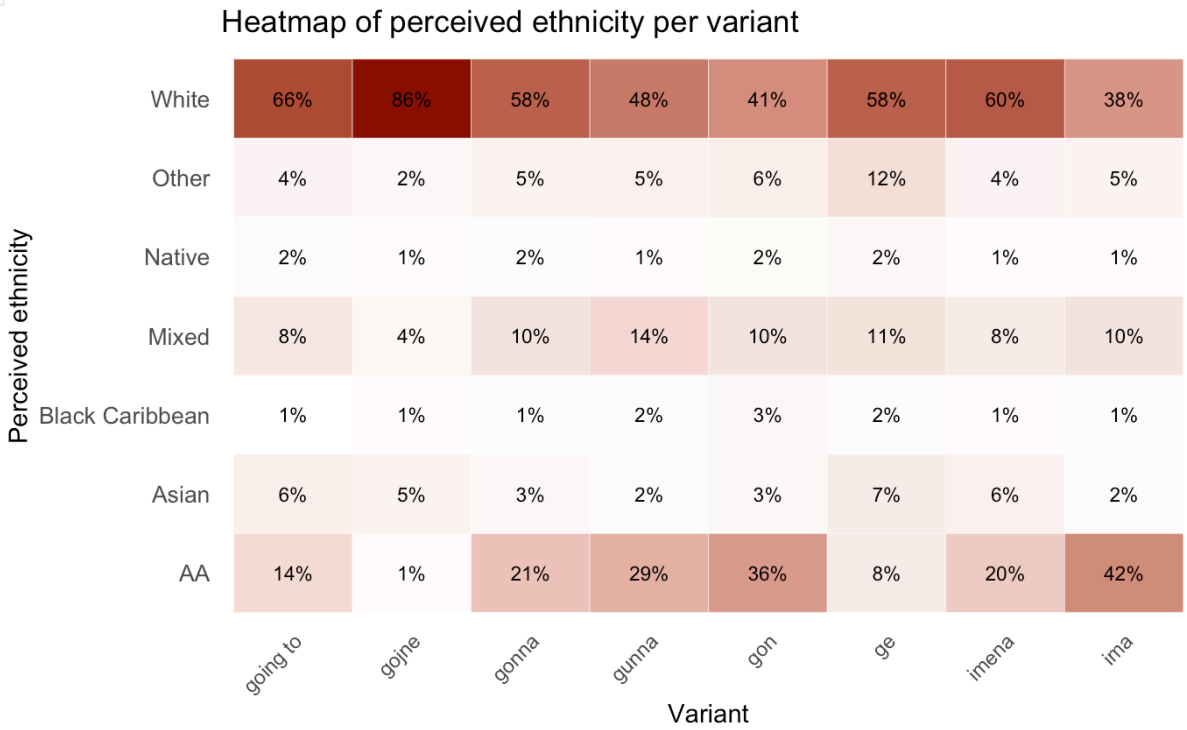


Figure 5.23 – Carte de chaleur de l'ethnicité perçue par variant (en pourcentages)

En grande majorité, l'ethnicité blanche est celle la plus choisie par les participants : elle représente minimum 38% des réponses, et ce jusqu'à 86% des réponses pour *gojne*. L'ethnicité Afro-Américaine (AA) est néanmoins la seconde ethnicité la plus choisie, pouvant représenter jusqu'à 42% des réponses pour *ima*. La carte de chaleur, si elle montre une surreprésentation de l'ethnicité blanche, montre aussi qu'il existe des variations en fonction des variants. Un test du Chi^2 montre en effet une association significative entre variant et ethnicité perçue (Chi^2 = 679.12, df = 42, $p < 0.001$ ***) : la répartition des ethnicités perçues varie selon les variants. Au total, l'ethnicité blanche représente 52,9% des résultats, suivie de l'ethnicité AA (25,6%) puis « Mixed ethnicity » (9,8%) et « Other » (5,1%). Cela montre qu'en dehors des ethnicités

blanches et AA, les participant·es ont plus de mal à faire des distinctions pour les formes à l'étude.

En regardant de plus près les stimuli impliqués dans la forte présence d'AA (Figure 5.24), nous remarquons que la plupart de ces stimuli se trouvent à l'écrit (se terminent par T pour Tweets).

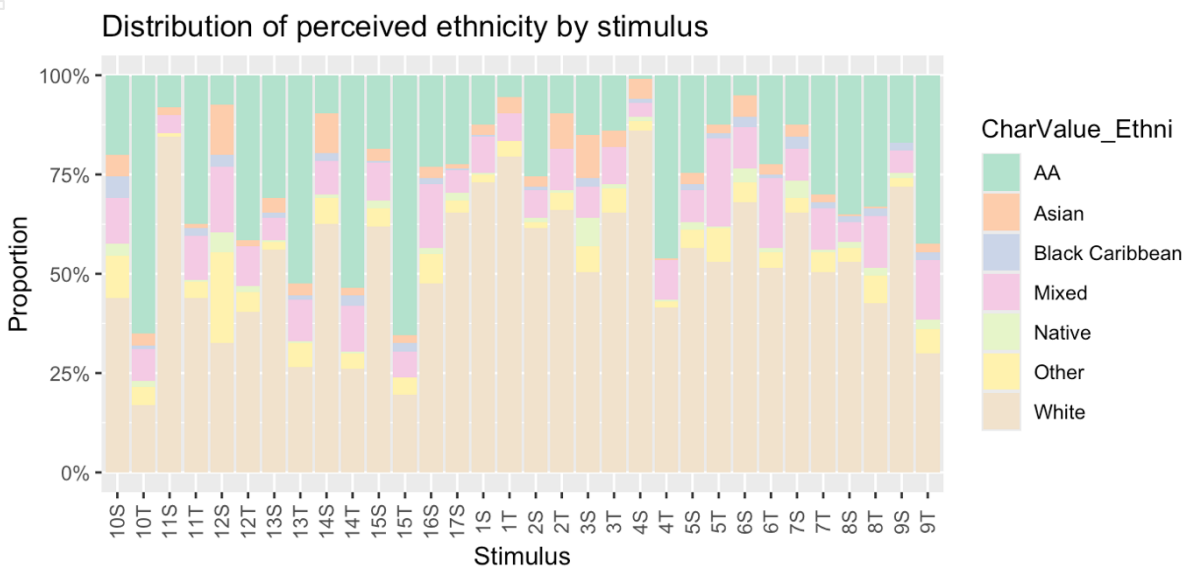


Figure 5.24 – Répartition des ethnicités perçues – par stimulus

Il apparaît que la distribution des ethnicités perçues varie en fonction du médium considéré (écrit ou oral) ($p<0.001$ ***). Ainsi, l'ensemble des stimuli dans lesquels plus de 50 % de l'ethnicité perçue correspond à la catégorie AA provient exclusivement de tweets. De manière plus générale, lorsque l'on observe les stimuli présentant une majorité (+ 50%) de profils perçus comme « non-blancs » (*AA, Asian, Black Caribbean, Mixed, Native* et *Other*), ceux-ci relèvent également principalement de tweets, à l'exception des stimuli 10S et 16S.

Comme nous le développerons un peu plus avant dans la Section 4.1., nous estimons que cette différence entre les médiums est due non pas à une réelle différence de perception des formes linguistiques entre l'écrit et l'oral, mais plutôt au fait que la présence d'indices acoustiques avec la voix influence la réponse des participant·es, plus que la forme linguistique. De nombreuses études ont montré que les auditeur·rices sont capables d'identifier l'ethnicité d'un·e locuteur·rice avec une précision supérieure au hasard[79], y compris à partir de stimuli réduits comme des voyelles isolées (Holt et al., 2024 ; Kushins, 2014 ; Lass et al., 1979 ; Walton & Orlikoff, 1994) : « Listeners can identify Black from White talkers at greater than chance

[79] Dans Kushins (2014), 85.7% des participant·es sont capables d'identifier correctement des voix provenant de personnes noires ; 75.5% pour des personnes blanches, et 46.9% pour des personnes d'origine asiatique.

accuracy in passages (Wolfram et al., 2000), sentences (Lass et al., 1978), and single vowels (Walton & Orlikoff, 1994) » (Holt et al., 2024 : 4617). Ces perceptions reposent sur des indices acoustiques subtils (qualité vocale, prosodie), souvent en dehors de la conscience explicite des auditeurs (Thomas & Reaser, 2004). Par ailleurs, notons que si la distinction entre voix noires et blanches est généralement effectuée avec une grande fiabilité (Kushins, 2014), d'autres groupes, comme les voix asiatiques, tendent à être perçus comme « blancs » (Newman & Wu, 2011). Enfin, la perception ne se limite pas à l'ethnicité : la littérature indique que les jugements liés au sexe et à l'âge des locuteur·rices sont encore plus fiables que ceux concernant la race, et qu'ils sont émis avec davantage de confiance (Lass et al., 1979).

Pour la suite de l'analyse sur l'ethnicité perçue, nous nous concentrerons donc sur les stimuli issus de CCT. La Figure 5.25 montre une carte de chaleur de l'ethnicité perçue pour les stimuli écrits, rangée par groupes de variants :

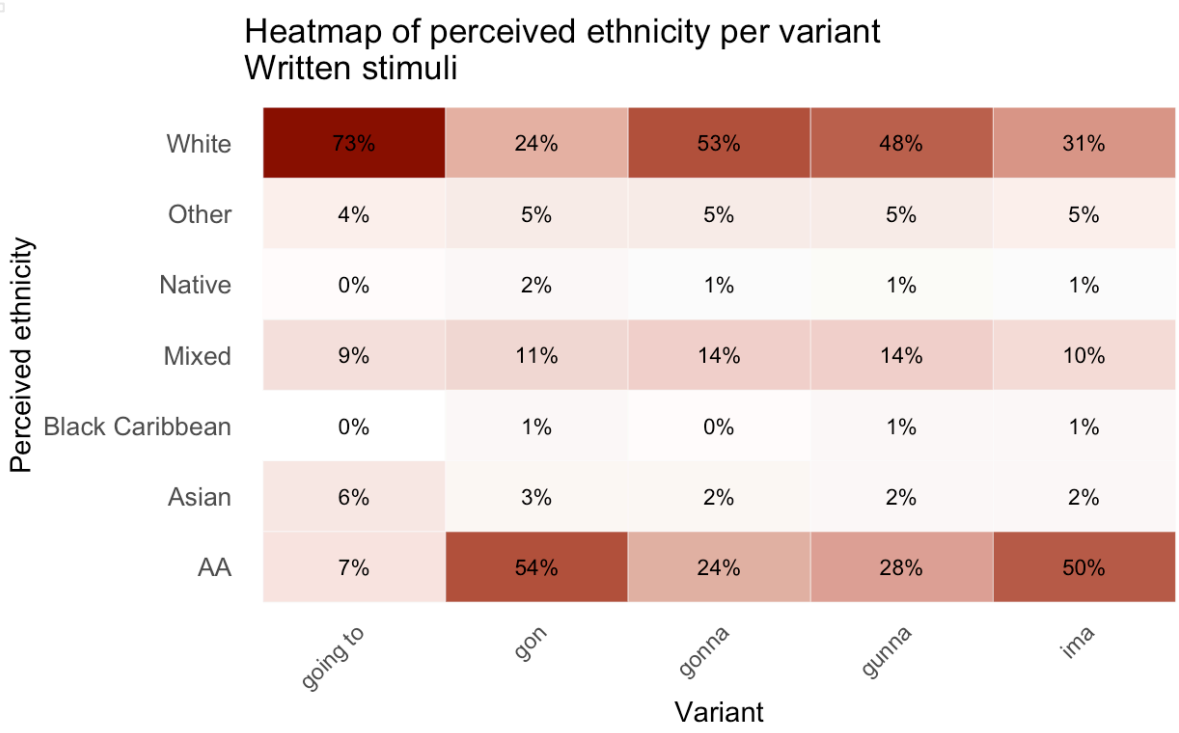


Figure 5.25 – Carte de chaleur de l'ethnicité perçue pour CCT par variant (en pourcentages)

Pour évaluer l'effet de la contraction des variants sur la perception de l'ethnicité, nous avons utilisé un modèle multinomial avec l'ethnicité comme variable dépendante et le variant comme facteur. Les probabilités marginales estimées ont été comparées entre ethnicités et variants via des contrastes *pairwise* (avec correction pour comparaisons multiples). Les analyses montrent plusieurs résultats :

- White *vs*. AA : plus les variants sont contractés, plus ils sont perçus comme étant *AA* et moins comme *White*. Ces différences sont systématiquement très significatives ($p < 0.001$ ***). La différence de proportions entre *going to* et *gonna* montre déjà que *going to* est résolument associé à une ethnicité blanche, quand *gonna* et *gunna* s'en éloignent un peu. Les variants *ima* et *gon* sont alors clairement associés à une ethnicité afro-américaine (plus de 50% des réponses des participant·es).
- Autres ethnicités : les effets sont plus modestes et moins systématiques pour les autres ethnicités. Certains contrastes montrent des différences ponctuelles, mais elles restent faibles par rapport à *AA* et *White*.

Aussi, nous avons examiné la perception de l'ethnicité pour les stimuli du CCT selon que les variants présentent une présence ou une élision de *BE*. Nous avons gardé uniquement les variants présentant les deux conditions dans nos stimuli : cela concerne *gonna* et *gunna*. Le test exact de Fisher a été utilisé pour tester la significativité des différences des proportions. Pour *gonna*, l'absence de BE est associée à une perception plus fréquente de l'ethnicité *AA* (29,3 % *vs*. 14 %) et moins fréquente de *White* (47,3 % *vs*. 65,5 %) ($p < 0.001$ ***). Pour *gunna*, la tendance est similaire mais moins marquée ($p = 0.09$) : les choix de *AA* comme ethnicité perçue sont légèrement plus fréquents quand BE est absent (31,5 % vs. 22,5 %) et *White* est légèrement moins choisie dans ces mêmes conditions (46,5 % *vs*. 51,5 %). Ainsi, les variants présentant une absence de *BE* sont plus jugés comme étant AA que leurs équivalents avec *BE*. Ces résultats suggèrent que l'élision de BE favorise la perception de l'ethnicité AA pour ces variants, comme théorisé dans le chapitre 1.

Pour résumer, sans indice acoustique, les participant·es jugent une partie des variants comme étant plus associés à l'ethnicité AA. Cela confirme donc l'hypothèse (b) : plus les variants sont contractés, plus ils sont associés à cette ethnicité : les données sur *ima* et *gon*, deux variants que nous retrouvons dans l'AAE et des créoles à base anglaise, en sont la preuve.

3.2.3. Âge, prescriptivisme & changement linguistique

Dans cette section, nous souhaitons d'abord mettre en lien l'âge des participant·es avec leur perception des variants, afin de répondre, dans un premier temps, à l'hypothèse (j) : les variants les plus contractés sont considérés comme plus acceptables et plus compréhensibles par une population plus jeune. Est-ce le cas pour les participant·es de VAP-G ? Pour cela, nous avons effectué des modèles linéaires mixtes sur les réponses des participant·es en fonction des catégories d'âge. Individuellement, les catégories d'âge n'ont pas montré de fortes différences

significatives mais nous avons choisi de pousser plus loin les analyses en regroupant les participant·es en deux catégories d'âge : Jeunes (18–35 ans) et Plus âgé·es (36 ans et plus). Ainsi, nous avons testé l'effet de l'âge sur trois dimensions évaluées : Correctness, Understandability, Pleasantness et Sophistication. Le Tableau 5.4 ci-dessous résume les résultats des modèles mixtes.

Tableau 5.4 – Influence de l'âge des participant·es sur « Correctness », « Understandability », « Pleasantness » et « Sophistication », par variant impacté

Critère	Variant	Différence jeunes/plus âgés	P-value	Interprétation
Correctness	gon	-0.3732	**0.036**	Les participant·es plus âgés jugent ce variant moins correct que les plus jeunes
Correctness	gunna	-0.6086	**0.0012**	Les participant·es plus âgés jugent ce variant moins correct que les plus jeunes
Correctness	ima	-0.5833	**0.0004**	Les participant·es plus âgés jugent ce variant moins correct que les plus jeunes
Understandability	ima	-0.5596	**0.00388**	Les participant·es plus âgés jugent ce variant moins compréhensible que les plus jeunes
Pleasantness	-	-	**-**	Aucun effet significatif de l'âge pour le caractère plaisant
Sophistication	going to	-0.247	0.077	Tendance : Les participant·es plus âgés jugent ce variant moins sophistiqué que les plus jeunes

Les résultats des modèles mixtes montrent que :

- L'âge peut influencer le critère d'acceptabilité : les participant·es plus âgé·es donnant des notes légèrement plus basses que les jeunes (au total : p = 0.034 *), et ce particulièrement pour les variants *gon, gunna,* et *ima*, soit deux variants très contractés et une variante orthographique.
- L'âge peut également influencer la compréhension de certains variants (au total : p = 0.05 *), et ce particulièrement pour *ima*.
- Aucune différence significative n'a été observée pour « Pleasantness » (p = 0.574) ni pour « Sophistication » (p = 0.984) sur la totalité des variants.
- Néanmoins, nous remarquons une légère tendance pour le variant *going to* pour le degré de sophistication : *going to* est considéré par les participant·es plus jeunes comme un variant plus sophistiqué que pour les participant·es plus âgé·es.

En résumé, l'âge semble avoir un impact limité sur les résultats, mais néanmoins perceptible pour les jugements d'acceptabilité et la compréhension de *ima*. Les résultats ne permettent alors que de modérément confirmer l'hypothèse selon laquelle les variants plus contractés sont jugés plus acceptables par les participant·es plus jeunes, et également plus compréhensibles.

Qu'en est-il désormais de l'âge perçu ? Les variants plus contractés, plus acceptés et mieux compris par une population plus jeune, le sont-ils aussi parce que c'est la population qui les utilise le plus ? Ou, du moins, les participant·es perçoivent-iels ces variants comme étant majoritairement utilisés par une population jeune ? La Figure 5.26 présente les résultats de l'âge perçu, avec une distinction pour les stimuli audio (à gauche) et les stimuli écrits (à droite).

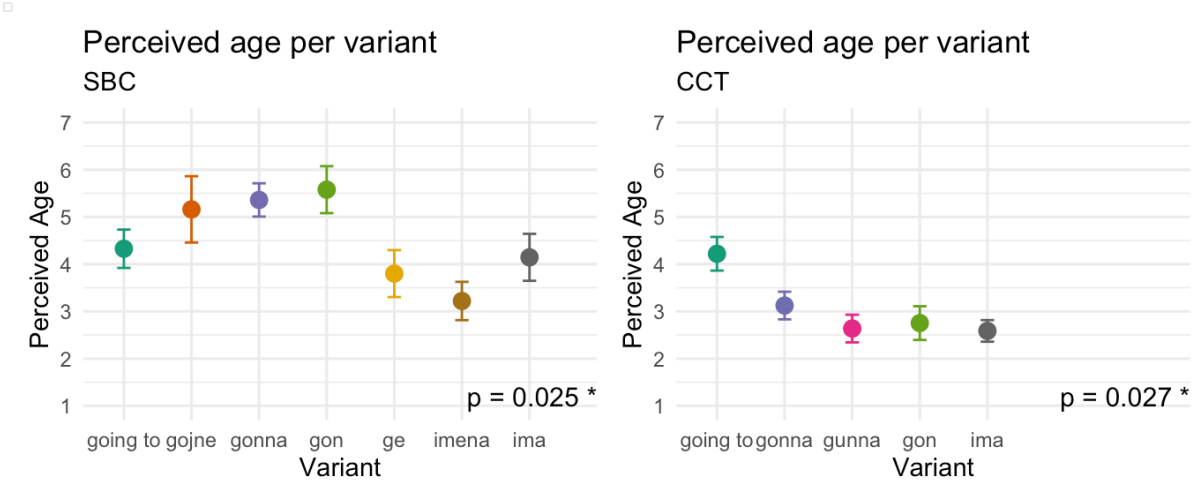


Figure 5.26 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Perceived Age » – par stimulus et par médium

La figure présente les estimations marginales moyennes de l'âge perçu pour chaque variant. Chaque point correspond à la moyenne estimée et les barres d'erreur indiquent l'intervalle de confiance à 95 %. Nous remarquons que dans les deux médiums la perception de l'âge diffère significativement entre les variants ($p < 0.03$ *). Cependant, à nouveau, les données pour l'oral peuvent difficilement (complètement) être prises en compte sur ce point. En effet, les études en perception montrent qu'un individu est capable de jauger de l'âge d'une personne à partir de sa voix (Hunter et al., 2016 ; Moyse, 2014 ; Ptacek & Sander, 1966), et ce avec un très fort taux de réussite (à moins de 10 ans près pour Amilon et al., 2007). Ainsi, il est difficile de savoir si la forme linguistique a pu avoir un impact sur cette perception. Une observation de l'âge perçu pour les variants écrits montrent en revanche une claire tendance : plus un variant est contracté, plus il est considéré comme étant produit par une personne jeune. En outre, les variants en général semblent associés à une population plus jeune, le score moyen le plus élevé se situant à 4,2/7 pour *going to*.

Le fait que certains variants soient systématiquement considérés comme moins corrects (Figure 5.19) et qu'ils soient également perçus comme étant utilisés par un public plus jeune (scores entre 2 et 3 pour les deux critères pour *gunna*, *gon* et *ima*) pointe vers une interaction entre normes prescriptives et perception sociale des formes, en accord avec le *Golden Age principle* de Labov. Ces variants mal évalués pourraient l'être parce qu'ils sont associés à une population plus jeune, ce qui influence le jugement des locuteur·rices. Néanmoins, les légères différences de score observées selon l'âge des participant·es (les participant·es plus jeunes jugeant plus favorablement les variants moins contractés) suggèrent que le changement linguistique est en cours et que la perception de ces formes pourrait évoluer dans le temps, ce qui a pu être examiné avec la méthode du temps apparent ici.

En ce sens, nous pouvons observer que les participant·es qui se sont prononcé·es favorables au changement linguistique et à l'évolution de la langue (score supérieur ou égal à 5 sur l'échelle de Likert en 7 points) jugent systématiquement les variants plus acceptables (Figure 5.27).

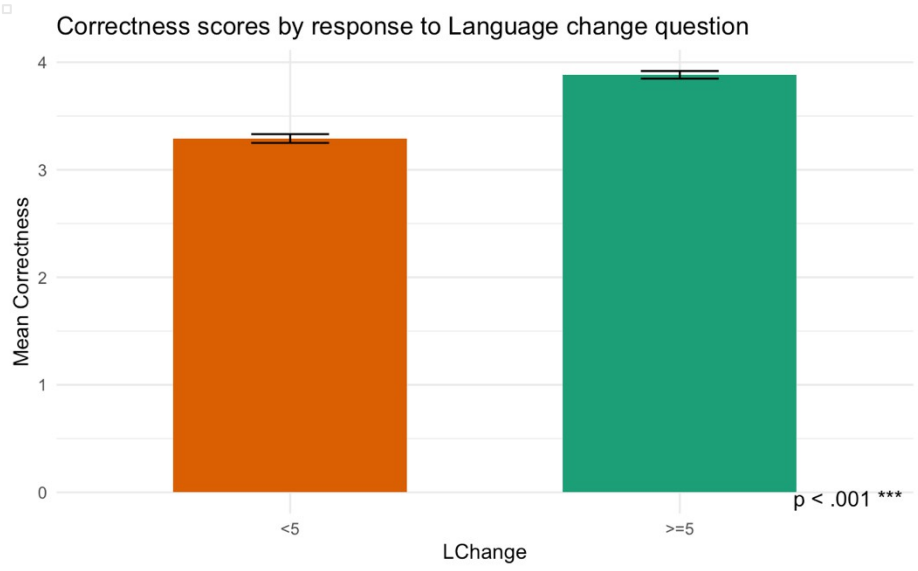


Figure 5.27 – Scores moyens et intervalles de confiance (95%) pour « Correctness » en fonction du score au changement linguistique (tâche 3)

La différence de jugement est très significative ($p < 0{,}001$ ***) entre les participant·es neutres ou défavorables au changement linguistique et ceux favorables au changement linguistique. Il est donc possible que les variants plus contractés de *BE going to/gonna* sont en cours de changement linguistique, et que leur perception varie donc en fonction de la perception du changement linguistique par un individu. Ces analyses valident alors l'hypothèse (e) : les

individus favorables au changement linguistique évaluent plus positivement les variants les plus contractés.

Nous avons également pu tester si les participant·es qui ressentent de la honte dans leur manière de parler jugeaient plus durement l'acceptabilité de certains variants mais les résultats ne sont pas significatifs (p = 0,3). Il en est de même pour l'utilisation fréquente ou non des réseaux sociaux, qui n'a pas d'impact sur les jugements d'acceptabilité (p = 0,8).

Pour conclure, ces premières analyses sur VAPG confirment bien qu'il existe une réelle différence de perception entre les variants pour les participant·es : plus les variants sont contractés, plus ils sont jugés défavorablement en termes d'acceptabilité et d'attractivité sociale (hypothèse principale). Cela ne semble pas concerner *imena* qui pourrait alors être considéré comme un variant peu contracté à côté d'*ima*. Plusieurs hypothèses (Section 2.1) ont pu être confirmées :

- Il existe une réelle différence de perception de certains variants en fonction de l'âge : tant en fonction de l'âge de la personne qui juge le stimulus que de l'âge perçu de la personne qui le prononce (*c*).
- Les variants les plus contractés sont effectivement associés à une ethnicité afro-américaine, et ce plus particulièrement pour *gon* et *ima* (*b*).
- Les individus plus favorables au changement linguistique évaluent plus positivement les variants en termes d'acceptabilité (*e*).

Certaines hypothèses doivent en revanche être infirmées :

- Il n'existe pas de différence majeure entre les réponses des locuteur·rices américain·es et celles des locuteur·rices britanniques (*a*).
- Le contact avec les réseaux sociaux n'a pas d'impact sur l'évaluation des variants en termes d'acceptabilité (*f*).
- Les personnes pouvant ressentir une insécurité linguistique ne semblent pas adopter des jugements plus prescriptivistes que le reste des participant·es (*g*).

4. Conclusion – Discussion des résultats et du protocole

4.1. Étudier la perception à l'écrit et à l'oral

Le croisement des modalités écrite et orale dans l'étude de la perception sociolinguistique s'avère particulièrement intéressant, car il permet de comparer la perception « purement linguistique » et la perception influencée par des indices plus concrets. En effet, les stimuli

oraux véhiculent des informations acoustiques explicites – telles que la qualité de la voix, la prosodie, le timbre ou la fréquence fondamentale – qui facilitent l'identification de l'âge, du genre et de l'ethnicité du locuteur (Gelfer & Bennett, 2013 ; Holliday, 2021 ; Hunter et al., 2016 ; Kushins, 2014 ; Pernet & Belin, 2012 ; Ptacek & Sander, 1966 ; Schweinberger et al., 2014 ; Simpson, 2009 ; Skuk & Schweinberger, 2014 ; Thomas & Reaser, 2004 ; Walton & Orlikoff, 1994, entre autres). Ces indices, plus concrets et immédiatement perceptibles que les formes linguistiques elles-mêmes, permettent aux participant·es de s'appuyer sur des informations fiables pour leurs jugements, ce qui explique la grande exactitude observée à l'oral dans nos données pour la perception de l'âge, du genre et de l'ethnicité, comme constaté dans la littérature.

Cependant, cette précision constitue également une limite : les indices acoustiques peuvent prendre le pas sur l'évaluation des formes linguistiques elles-mêmes. L'analyse des réponses à l'écrit, où ces indices sont absents, permet de révéler des stéréotypes et biais inconscients associés à certains variants. Ainsi, commencer par l'écrit avant de présenter les stimuli oraux permet de mettre en lumière des préjugés et des stéréotypes moins conscients et d'étudier comment ils interagissent avec les informations perceptibles à l'oral. Par exemple, certaines formes linguistiques sont systématiquement associées à des locuteur·rices jeunes ou afro-américain·es, alors que l'évaluation des stimuli oraux montre que ces associations ne reflètent pas nécessairement la réalité sociolinguistique.

En résumé, nous soutenons que les différences observées entre écrit et oral ne reflètent pas une perception fondamentalement différente des formes linguistiques entre les deux médiums, mais traduisent plutôt des mécanismes cognitifs différents selon la modalité. Les réponses des participant·es à l'oral montrent qu'iels s'appuient d'abord sur des indices acoustiques – paramètre plus concret et immédiatement perceptible, éléments paraverbaux – avant de prendre en compte des indices linguistiques. La modalité écrite, en revanche, permet de mettre en lumière les biais implicites et stéréotypes liés aux formes linguistiques. L'association des deux modalités apparaît donc comme une approche complémentaire, permettant à la fois de mesurer la perception linguistique et de détecter les biais sociologiques implicites qui sont indexés à certaines formes linguistiques.

4.2. Implication des résultats pour l'indépendance des formes à l'étude

Les stimuli de notre étude couvrent une période d'environ 30 ans, combinant différentes sources et modalités : les stimuli audio et Twitter distillent une variation d'environ 15–20 ans

(1990-2019), tandis que les données issues de VAP-G proposent la perception de ces stimuli en 2024. Cette diversité permet de saisir l'évolution de la variation de *BE going to/gonna* sur plusieurs décennies, mais en mettant en lumière des angles différents : production (écrite et orale) et perception.

Nos résultats montrent que les variants fortement contractés (*gonna, ima, gon*) sont perçus moins favorablement, notamment en termes de statut social et d'acceptabilité. Cependant, cette perception varie en fonction des profils sociologiques et sociolinguistiques des participant·es : les personnes favorables au changement linguistique perçoivent ces variants de manière moins négative et les participants plus jeunes ne considèrent pas nécessairement ces formes comme non-standard, alors que les participant·es plus âgé·es les jugent plus souvent comme déviantes. Ces observations permettent alors de dégager un profil évolutif de la perception des formes contractées, et, par extension, un profil de l'évolution sociolinguistique de ces variants, de leur grammaticalisation et de leur conventionnalisation dans le paradigme.

Cette approche souligne un aspect souvent négligé dans l'étude de la grammaticalisation, à savoir l'ajout d'un niveau sociolinguistique, comme le soulignent Petré & Van de Velde (2018). En effet, la grammaticalisation implique un changement linguistique à travers les individus d'une communauté, et il paraît essentiel de mesurer comment ces changements sont perçus et acceptés par différents profils sociolinguistiques. Nos données montrent que certaines formes émergentes *(gon, ima*) semblent issues de ces processus de changement linguistique, tandis que d'autres contractions orales (*imena, ge*) ne semblent pas autant impactées. Nous pourrions alors suggérer qu'*imena* et *ge* s'insèrent potentiellement dans un réseau de constructions déjà existant (par exemple *I'm gonna, gonna*), ce qui réduit leur force en tant que variants autonomes, contrairement à *gon* et *ima*. C'est aussi le cas de *gojne* qui, nous le voyons, a les mêmes jugements perceptifs que *going to* pour les participant·es, à savoir une forme plus standard et la forme la plus correcte du paradigme. Ces observations confirment que la grammaticalisation et la conventionnalisation progressent de manière différenciée selon les variants, leur fréquence, et leur statut et intégration dans le réseau constructionnel.

Enfin, nos résultats rejoignent les constats de Tagliamonte (2013 : 151) sur l'évolution rapide de *going to* en Amérique du Nord : « Grammaticalization of *going to* has progressed more quickly in North America than in Britain, and there appears to have been an acceleration of that change among young adults ». À notre échelle, nous n'observons pas de différence majeure entre RU et EU pour les variants de *BE going to/gonna*, mais nous confirmons l'effet générationnel marqué entre participants plus jeunes et plus âgés.

4.3. Limites et intérêt de ce protocole en linguistique

Comme pour toute étude fondée sur des mesures explicites, notre protocole comporte certaines limites, dont nous nous sommes parfois rendue compte après l'analyse des résultats, et que nous souhaitons mentionner ici. Comme suggéré en section 2.4, les réponses auto-rapportées peuvent être influencées par le biais de désirabilité sociale, qui peut affecter la validité des données et limiter la capture des attitudes linguistiques. Nous pouvons supposer que les participant·es comprennent ce que nous attendons d'eux avec les questions du protocole, et que cela impacte par exemple la perception de l'acceptabilité, ou même de l'ethnicité. Une autre limite concerne la sélection des critères évalués dans les échelles sémantiques différentielles : nous avons observé que « correctness », « pleasantness » et « sophistication » sont fortement corrélés dans nos données. Cette corrélation peut indiquer que ces dimensions représentent, pour les participant·es, un même facteur perceptif, bien qu'elles ne devraient pas être considérées comme identiques. D'autres dimensions sémantiques auraient peut-être permis une exploration plus vaste des formes à l'étude. En outre, une critique souvent apportée à l'utilisation de points Likert pour les jugements explicites est qu'ils ne reflètent pas la granularité naturelle de l'évaluation linguistique, ce qu'une échelle de type magnitude aurait permis. Ce type d'échelle est de plus en plus utilisé dans les études sociolinguistiques et les recherches en *language attitude* (McKenzie & McNeill, 2023). Cependant, pour une première étude sociolinguistique et pour faciliter les analyses statistiques, nous avons préféré pour le moment choisir des échelles en plusieurs points. Enfin, l'utilisation de stimuli naturels, avec bruits de fond ou contextes extraits de l'environnement authentique, peut comporter des variations imprévisibles par rapport à des stimuli entièrement artificiels. Cependant, cette approche renforce le réalisme écologique de l'étude.

Malgré ces limites, ce protocole présente plusieurs apports majeurs pour la linguistique. Il permet de compléter l'analyse du changement linguistique après l'étude des niveaux morphologico-phonétiques, syntaxiques et sémantico-pragmatiques (Chapitre 3), de manière similaire à ce que suggère Tagliamonte dans son ouvrage sur la sociolinguistique variationniste : « To this point this discussion has focused on the technical description of the linguistic variable. However, there is an entirely different side to linguistic variation that does not come from the mechanics of the linguistic system but involves issues of stigma and salience that come from the external evaluation of language by its users – us humans. » (Tagliamonte,

2011 : 5). Une analyse de perception permet d'envisager l'autre versant de la variation, pour mieux comprendre son utilisation et son implication.

Le protocole VAP-G offre une base pour l'étude d'un paradigme linguistique à la fois à l'écrit et à l'oral, tout en intégrant un profil sociolinguistique des participant·es. En outre, l'utilisation d'une plateforme en ligne permet de recruter une plus grande diversité de participant·es et ainsi de profils sociolinguistiques, et non uniquement des participant·es intéressé·es par les langues, comme c'est souvent le cas dans les recrutements en « réel », dans les universités ou les laboratoires. La plateforme en ligne engendre néanmoins des limites, comme l'absence de vérification du déroulement du protocole, ou bien de potentiels problèmes de compréhension des questions, qui ne peuvent pas être résolus.

VAP-G, en combinant à la fois des jugements d'acceptabilité, des attitudes linguistiques explicites, et des approches issues de la *folk linguistics*, constitue une approche novatrice et complémentaire aux méthodes traditionnelles d'étude de la variation. Même si elle est perfectible, nous estimons que cette méthodologie ouvre la voie à une investigation plus fine des perceptions sociales et cognitives du changement linguistique.

Conclusion générale

Synthèse générale

L'étude présentée dans cette thèse avait pour ambition de proposer une approche inédite du paradigme *BE going to/gonna* et de ses variants. Loin de nous limiter à une description d'alternances formelles, nous avons cherché à éclairer ce phénomène à la croisée de plusieurs domaines de la linguistique : morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique, phonétique et sociolinguistique. Ce décloisonnement a permis de montrer que seule une démarche véritablement pluridisciplinaire peut rendre compte de la complexité des dynamiques à l'œuvre. Le croisement des deux types de médiums, écrit (web) et oral, y trouve alors tout son intérêt. Comme le rappelle Hanote (2012), « l'analyse de l'oral […] va permettre d'éclairer l'analyse de l'écrit et vice-versa ». Elle parle ici de l'analyse du discours rapporté, mais nous estimons que cette remarque peut être appliquée à tout croisement analytique de l'écrit et de l'oral. Dans le cas du paradigme étudié, l'oral a effectivement permis d'identifier un grand nombre de variants, dont certains rarement décrits dans la littérature, tandis que l'écrit a aidé à mieux saisir leur degré de conventionnalisation et de stabilité. Ainsi, l'instabilité orthographique observée dans les corpus numériques suggère par exemple que certaines formes n'ont pas encore atteint un stade de fixation (*i('m)ma* notamment), contrairement aux formes déjà bien intégrées au système (*BE going to, goin to, gonna, gon*). Nous estimons que cette démarche met également en lumière la nécessité d'une approche sociolinguistique dans l'étude de la grammaticalisation, comme le soulignent Nevalainen & Palander-Collin (2011). Enfin, en intégrant l'analyse des métadonnées et, surtout, une enquête de perception inédite auprès de locuteur·rices natif·ves à notre étude, nous avons cherché à proposer une vision globale de la variation : à la fois intralinguistique et extralinguistique.

Au terme de ce travail, que peut-on dire, *in fine*, de *BE going to/gonna* ? Nos analyses révèlent un paradigme profondément multiforme. Certes, *BE going to* et *gonna* demeurent les

deux formes dominantes, mais elles s'inscrivent dans un continuum de formes où émergent également des variants qui sont à la fois entre *BE going to* et *gonna*, mais dépassent aussi ces formes, comme *ima*. Le chapitre 3 a montré que *gonna* s'est affirmée ces dernières décennies comme la forme la plus avancée dans le processus de grammaticalisation (*cf.* Lorenz, 2013) et qu'elle semble prendre plus de place que ce que ne le laisse penser la littérature. Les analyses du chapitre 3 ont également révélé que d'autres variants, en particulier *gon*, pourraient être encore plus grammaticalisés que *gonna* du fait de l'élision fréquente de *BE* et de l'utilisation majoritaire de *gon* pour marquer l'inférence et le futur programmé. L'indépendance de *gonna* vis-à-vis de *BE going to*, si elle prend de l'ampleur, n'est toutefois pas totale : *gonna* reste une réduction de la périphrase originelle, mais son autonomie constructionnelle se confirme avec l'apparition de variants qui dérivent non plus de *going to* mais bien de *gonna* (*gon* et notamment les hypercontractions *aimene* et *ima*).

Ces formes posent la question du statut mouvant des unités grammaticales. L'existence et l'usage de ces formes permet de confirmer qu'il est important de questionner et reconsidérer le statut des formes grammaticales, et reconnaître que ce statut peut être amené à changer. Au niveau morphologique, syntaxique comme sémantico-pragmatique, *gonna* et ses variants se rapprochent désormais plus d'un auxiliaire à part entière que *going to*, forme périphrastique. Pour tout le paradigme, la complexité syntaxique des contextes dans lesquels les variants apparaissent, ainsi que la diversité des sujets possibles (pronoms ou non, animés ou non-animés), montrent que c'est bien l'ensemble des formes qui évolue vers davantage de grammaticalisation, même si certains variants semblent jouer un rôle moteur. Il faudrait en ce sens des études plus précises sur ce domaine pour mieux comprendre ces dynamiques.

Les analyses conduites dans les chapitres 4 et 5 rappellent le rôle pragmatique joué par le paradigme à l'étude. Sur un plan pragmatique, au-delà de l'expression de la futurité, *BE going to/gonna* s'impose comme un marqueur pragmatique central, impliqué dans la gestion des relations intersubjectives. Nos analyses confirment que ces formes peuvent signaler des degrés différents d'intention, d'inférence, de planification et de certitude. Sur le plan sociolinguistique, certains variants – notamment *gon* et *ima* – semblent jouer un rôle identitaire marqué. Comme le chapitre 4 l'a montré, leur présence dans la pop culture et les réseaux sociaux, en particulier dans des contextes afro-américains et jeunes, les associe à des groupes sociaux spécifiques. Ils deviennent alors des indices d'appartenance, investis d'un prestige caché même si, parallèlement, le chapitre 5 a révélé qu'ils sont également perçus comme des formes stigmatisées par d'autres locuteur·rices. Certains variants semblent ainsi associés à des traits sociologiques spécifiques qui entraînent leur stigmatisation et leur perception comme non-standard. Cette ambivalence reflète toute la complexité des phénomènes de variation : loin

d'être neutres, ces formes portent des charges identitaires et idéologiques fortes et rappellent combien la variation linguistique est inséparable de la variation sociale.

Enfin, sur un plan théorique, les cadres de la grammaticalisation et de la grammaire de construction s'avèrent très fertiles pour explorer et analyser la variation, même s'ils peuvent parfois paraître rigides. L'alliance des différentes approches théoriques nous a permis de contourner cette rigidité, dans la mesure où les approches se révèlent complémentaires. Ainsi, les théories de la grammaticalisation offrent des outils pertinents pour étudier l'évolution des formes, mais cette perspective reste plutôt linéaire et diachronique. C'est en ce sens que la CxG s'avère précieuse, puisqu'elle permet d'envisager les formes en réseau. Une approche fondée sur la grammaticalisation demeure néanmoins nécessaire, car elle aide à préciser le statut de ces formes. Par ailleurs, la CxG repose sur l'idée d'une correspondance entre une forme et un sens. Mais qu'entend-on exactement par « sens » ? Pour tenter de répondre à cette question, nous nous sommes appuyée sur la sociolinguistique variationniste et sur la TOE, en explorant notamment le processus de préconstruction qui régit *BE going to/gonna.* L'articulation de ces différentes approches permet ainsi de mettre au jour des nuances de sens, ainsi que d'éventuelles différences entre les variants.

Apports de la thèse

En reprenant les objectifs élaborés dans l'introduction de ce travail, cette présente thèse apporte plusieurs contributions majeures :

- Apport **théorique :** nous avons, par notre étude, essayé de combler un manque dans la description de l'anglais contemporain. En interrogeant plusieurs cadres théoriques pertinents pour l'étude de la variation (grammaticalisation, CxG et TOE), nous avons envisagé les sens, le statut et le rôle des différents variants de *BE going/gonna.*
- Apport **cognitif :** nous avons dans le chapitre 3 proposé un réseau constructionnel hypothétique permettant de replacer la variation au cœur de la CxG, en envisageant la manière dont les variants s'articulent les uns aux autres, et la manière dont ils pourraient être stockés dans le lexique mental des locuteur·rices. Cette approche, qui reste hypothétique, invite à repenser la place de la variation dans le système linguistique, en considérant les variants comme des constructions ou mini-constructions émergentes à part entières.
- Apport **méthodologique** : cette thèse a permis la mise en place d'une démarche pluridisciplinaire et multidimensionnelle, croisant corpus écrits, corpus oraux et enquête

perceptuelle et différentes dimensions de l'étude linguistique (morphologie, syntaxe, sémantico-pragmatique, phonétique, sociolinguistique).

- Apport **Sociolinguistique** : notre étude, à la fois sur les corpus et sur certaines données issues de la pop-culture, a permis d'interroger la place de certains variants dans l'usage qu'en font les locuteur·rices, notamment au regard de leur localisation géographique, leur âge, leur genre, et leur ethnicité. Nous avons également développé un protocole original de perception sociolinguistique, inspiré des travaux en *folk linguistics* et en *language attitudes*, qui nous a aidé à interroger le rapport des locuteur·rices natif·ves à la norme, au standard, et aux stéréotypes linguistiques pour les formes à l'étude.

Limites de l'étude

Toutefois, plusieurs limites doivent être soulignées dans notre travail. La première concerne la comparabilité des métadonnées des deux corpus à l'étude. En effet, un des intérêts principaux des choix des corpus résidait dans la possibilité de faire des comparaisons entre les corpus. Seulement, il est apparu difficile en réalité d'avoir des corpus de médiums différents véritablement comparables : les métadonnées recensées ne sont pas forcément les mêmes en fonction de l'équipe de recherche. En outre, pour une étude de la variation à l'écrit, il paraît essentiel de s'intéresser à des médias non-traditionnels face aux corpus littéraires ou journalistiques, mais cela implique alors une certaine anonymité des locuteur·rices, et ainsi une difficulté à récupérer des métadonnées analysables. Ainsi, l'hétérogénéité des métadonnées disponibles (SBC *vs.* CCT) a parfois limité la portée des analyses.

L'enquête de perception présentée au chapitre 5 a elle aussi montré certaines limites : si le recours à un questionnaire en ligne a permis de toucher un grand nombre de participant·es, il nous est parfois paru dommageable de ne pas pouvoir interroger les participant·es sur certaines de leurs réponses, afin de mieux comprendre les implicites et les normes intégrées qui pouvaient sous-tendre leurs perceptions et leurs jugements, d'une manière similaire à la *Folk Linguistics.*

Une dernière limite est liée à la variation-même : les données du SBC et du CCT montrent qu'une variation et une diversité de formes existent pour *BE going to/gonna*, et qu'elles sont légitimes et tendent à se conventionnaliser à l'écrit. Néanmoins, la faible fréquence de ces variants dans les corpus choisis ne permet pas des analyses statistiques de grande envergure et il serait intéressant de pouvoir reproduire les analyses sur des corpus présentant de plus fortes fréquences des différents variants.

Pistes et perspectives de recherche

Pour finir, le travail présenté dans ce tapuscrit ouvre plusieurs perspectives de recherche.

Dans le futur, il pourrait être intéressant dans un premier temps d'explorer plus en détail le lien entre les différentes variétés d'anglais pour *BE going to/gonna* : les variants repérés dans le SBC et le CCT montrent une influence quasi-certaine de variétés AA et créoles à base anglaise pour certaines formes. Néanmoins, cette étude impliquerait alors de pouvoir utiliser des corpus comparables dans les différentes variétés d'anglais, notamment à l'écrit, et des corpus relativement récents au vu du développement rapide et récent de certaines formes dans l'anglais américain (*ima* en particulier). Cette étude pourrait être mise en parallèle avec l'évolution du paradigme *fixing to/finna*, particulièrement fréquent dans le Sud des États-Unis et associé à l'AAE et qui, à bien des égards, semble suivre une trajectoire similaire à *going to/gonna*, notamment sur les réseaux sociaux (Smith, 2009).

Les analyses de ce tapuscrit ouvrent également la voie à des études à grande échelle similaires pour d'autres semi-modaux. Si le choix a été fait d'examiner dans notre travail le semi-modal le plus grammaticalisé en anglais, des études sur *want to/wanna* (Boas, 2004 ; Levshina & Lorenz, 2022) et *have to/hafta* (Mélac, 2025 ; Tizón-Couto & Lorenz, 2018), entre autres, confirment que la catégorie entière des semi-modaux semble évoluer vers des dynamiques similaires. Une étude des différents semi-modaux et de la variation pour ces semi-modaux permettrait d'éclairer les dynamiques plus générales de cette catégorie de formes en plein changement – à la fois semi-modaux, semi-auxiliaires – qui tend à devenir une catégorie grammaticale d'importance au XXI^{e} siècle (Daugs, 2017 ; Krug, 2000, 2001 ; Lorenz & Tizón-Couto, 2020).

Enfin, sur le plan didactique, nos résultats invitent à repenser l'enseignement de l'anglais, en questionnant la définition-même de la norme, et en invitant à penser la variation dans notre enseignement de l'anglais. Par exemple, pourquoi continuer à exclure *gonna* de l'enseignement, alors qu'il s'agit d'une forme centrale de l'anglais contemporain, particulièrement à l'oral ? Dans les mots de Kretzschmar & Meyer (2012) : « 'Standard English' is not the language that any of us habitually speak or write in the language interactions of our daily lives. 'Standard English' – Standard American English – continues to be a creation of people who write school grammars and reference books, and apply their own impressions of what is standard to their works ». La question de ce qu'est la norme – produit des grammaires scolaires, fréquence d'usage, emploi des formes pour une diversité de locuteur·rices – reste plus que jamais ouverte.

En définitive, cette thèse confirme que la variation dans le paradigme *BE going to/gonna* constitue un observatoire privilégié du changement linguistique, qui se joue à la fois sur un plan linguistique et sociolinguistique. Comme le souligne Labov (1994 : 26), « to extract evidence for change in progress, we must separate the variation due to change from the variation due to social factors like sex, social class, social networks, and ethnicity, and from the variation due to internal factors like sentence stress, segmental environment, word order, and phrase structure ». Loin d'être un simple phénomène de réduction formelle, la variation étudiée articule en permanence des dynamiques internes au système linguistique et des dynamique externes, sociolinguistiques. À la suite de Gadet (2020) lorsqu'elle cite Eckert (2012), nos résultats soulignent que la variation doit être envisagée comme un ensemble de ressources que les locuteur·rices mobilisent dans leur pratique quotidienne, de manière consciente ou non : « ce sont les locuteurs qui font advenir la variation, mais c'est le système qui la permet. […] À partir du matériau, souple, offert par le système, le locuteur négocie constamment de nouveaux investissements de sens social » (Gadet, 2020 : 30). Dans ce cadre, les frontières entre sémantique, pragmatique et indexicalité apparaissent poreuses : les formes étudiées sont des lieux privilégiés où se jouent à la fois le changement linguistique et l'expression des identités sociales.

La variation, dans toute son instabilité, apparaît ainsi comme l'essence même du paradigme *BE going to/gonna*. C'est dans cette instabilité que réside son intérêt scientifique : elle permet de voir, en acte, un changement linguistique en cours, qui touche à la fois la structure du système, les usages pragmatiques et les représentations sociolinguistiques.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Aarts, B., Close, J., & Wallis, S. (2010). Recent changes in the use of the progressive construction in English. In B. Cappelle & N. Wada (Éds.), *Distinctions in English grammar, offered to Renaat Declerck* (p. 148-167). Kaitakusha.

Abdou, N. F. (2014). A Study in Gullah as a Creole language, Supported with a Text Analysis. *Linguistics and Literature Studies*, *2*(2), 58-64. https://doi.org/10.13189/lls.2014.020203

Aceto, M. (2004). Eastern Caribbean English-derived language varieties : Morphology and syntax. In B. Kortmann & E. W. Schneider (Éds.), *A Handbook of Varieties of English. A Multimedia Reference Tool. Volume 1 : Phonology. Volume 2 : Morphology and Syntax* (p. 1631-1645). Mouton De Gruyter. https://doi.org/doi:10.1515/9783110197181-103

Achard-Bayle, G., & Paveau, M.-A. (2008). Présentation. La linguistique « hors du temple ». *Pratiques*, *139-140*, 3-16. https://doi.org/10.4000/pratiques.1171

Adamczewski, H., & Delmas, C. (1982). Les énoncés au présent et au prétérit de phase 2. *Grammaire Linguistique de l'anglais,* Armand Colin. 53-77.

Ädel, A. (2006). *Metadiscourse in L1 and L2 English*. John Benjamins Publishing Company.

Ädel, A. (2010). *Just to give you kind of a map of where we are going* : A Taxonomy of Metadiscourse in Spoken and Written Academic English. *Nordic Journal of English Studies*, *9*(2), 69-97. https://doi.org/10.35360/njes.218

Ahanda, G.-P., Böhm, J., Creuzberger, L., & Richardt, L. (2022). *Gonna and wanna A Quantitative Corpus-Based Study on the Emancipation of Contractions*.

Aijmer, K. (1997). I think—An English modal particle. In T. Swan & O. J. Westvik (Éds.), *Modality in Germanic Languages : Historical and Comparative Perspectives* (p. 1-48). Mouton De Gruyter.

Aijmer, K. (2009). Seem and evidentiality. *Functions of Language*, *16*(1), 63-88. https://doi.org/10.1075/fol.16.1.05aij

Aijmer, K. (2013). *Understanding Pragmatic Markers : A Variational Pragmatic Approach*. Edinburgh University Press.

Aikhenvald, A. Y. (2004). *Evidentiality*. Oxford University Press.

Aikhenvald, A. Y. (2006). *Evidentiality in grammar* (K. Brown, Éd.; Vol. 1, p. 320-325). Elsevier. http://www1.elsevier.com/homepage/sal/ell2/

Amilon, K., Van de Weijer, J., & Schötz, S. (2007). The impact of visual and auditory cues in age estimation. In C. Müller (Éd.), *Speaker classification II. Lectures notes in artificial intelligence* (p. 10-21). Springer.

Andersen, H. (2001). *Actualization : Linguistic Change in Progress*. John Benjamins Publishing Company.

Anderson, M., & Smith, A. (2018). *Social Media Use in 2018* (Social Media Use in 2018). Pew Research Center. https://www.pewresearch.org/internet/2018/03/01/social-media-use-in-2018/

Angouri, J. (2010). *Quantitative, qualitative or both ? Combining methods in linguistic research* (L. Litosseliti, Éd.; p. 29-49).

Anis, J. (1998). *Texte et ordinateur : L'écriture réinventée?* De Boeck Univ.

Anis, J. (2003). Communication électronique scripturale et formes langagières. *Actes des Quatrièmes Rencontres Réseaux Humains / Réseaux Technologiques.*, 57-70.

Anscombre, J.-C. (1994). *Proverbes et formes proverbiales : Valeur évidentielle et argumentative*. https://doi.org/10.3406/lfr.1994.5717

Anscombre, J.-C. (2015). Verbes d'activité de parole, verbes de parole et verbes de dire : Des catégories linguistiques ? *Langue française*, *186*(2), 103-122. https://doi.org/10.3917/lf.186.0103

Anthony, L. (2021). *Antconc* (Version 4.0.1) [Logiciel]. Waseda University. https://laurenceanthony.net/software

Aslanov, C., Kriegel, S., & Véronique, G. D. (2022). Contact linguistique et glottogenèse. *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, *38*. https://doi.org/10.4000/tipa.5390

Atkins, S., Clear, J., & Ostler, N. (1992). Corpus Design Criteria. *Literary and Linguistic Computing*, *7*(1), 1-16. https://doi.org/10.1093/llc/7.1.1

Ayoun, D., Celle, A., & Lansari, L. (2018). Tense, Aspect, Modality, and Evidentiality. In *Slcs.197*. John Benjamins Publishing Company.

Azorin, L. (2019). *A case-study of grammaticalization : Gonna in a web-based corpus* [Mémoire de Master 2]. Université Paris-Cité.

Azorin, L., & Lansari, L. (2025). How progressive is gonna be Ving? In A. Carlucci & J. Nykiel (Éds.), *The Progressive Revisited : Historical and Quantitative Studies in Germanic and Romance Languages* (p. 98-125). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/slcs.236.04azo

Bard, E. G., Robertson, D., & Sorace, A. (1996). Magnitude Estimation of Linguistic Acceptability. *Language*, *72*(1), 32-68. https://doi.org/10.2307/416793

Baron, N. S. (1984). Computer Mediated Communication as a Force in Language Change. *Visible Language*, *18*(2).

Bates, D., Maechler, M., Bolker, B., & Walker, S. (2003). *lme4 : Linear Mixed-Effects Models using « Eigen » and S4* (p. 1.1-37) https://doi.org/10.32614/CRAN.package.lme4

Bates, S. A. R. (1995). *Towards a definition of schwa : An acoustic investigation of vowel reduction in English*.

Bayard, D., & Wilson, J. (1992). Accent, gender, and the elderly listener : Evaluations of NZE and other English accents by rest home residents. *Te Reo*, *35*(1), 19-56.

Beeching, K. (2016). *Pragmatic Markers in British English : Meaning in Social Interaction*. Cambridge University Press.

Beeching, K. (2017). *Reflexivity and discourse-pragmatic variation and change*. https://doi.org/10.3726/b10950

Beliao, J., & Lacheret, A. (2013). Disfluency and discursive markers : When prosody and syntax plan discourse. *DiSS 2013: The 6th Workshop on Disfluency in Spontaneous Speech*, *54*(1), 5.

Belladelli, A. (2009). The interpersonal function of going to in written American English. *Language and Computers*, 309-325.

Benveniste, É. (1966). *Problèmes de linguistique générale. 1*. Gallimard.

Benveniste, É. (1970). *L'appareil formel de l'énonciation*. https://doi.org/10.3406/lgge.1970.2572

Benveniste, É. (1974). *Problèmes de linguistique générale. 2*. Gallimard.

Bergen, B. K., & Chang, N. (2005). Embodied Construction Grammar in simulation-based language understanding. In J.-O. Östman & M. Fried (Éds.), *Constructional Approaches to Language* (Vol. 3, p. 147-190). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cal.3.08ber

Berglund, Y. (1997). Future in Present-day English : Corpus-based evidence on the rivalry of expressions. *ICAME Journal*.

Berglund, Y. (2000a). *Gonna and going to in the spoken component of the British National Corpus* (p. 35-49). Brill. https://doi.org/10.1163/9789004490758_005

Berglund, Y. (2000b). *« You're gonna, you're not going to » : A corpus-based study of colligation and collocation patterns of the (BE) going to construction in Present-day spoken British English* (p. 161-192).

Berglund, Y. (2005). *Expressions of future in present-day English : A corpus-based approach*. Uppsala Universitet.

Berruto, G. (2004). *The problem of variation*. *21*(3-4), 293-322. https://doi.org/10.1515/tlir.2004.21.3-4.293

Bevilacqua, S. (2016). *Corpus web 2.0 : Quelques enjeux méthodologiques et épistémologiques*. 81-93.

Biber, D., & Egbert, J. (2020). Orality on the searchable web : A comparison of involved web registers and face-to-face conversation. In E. Jonsson & T. Larsson (Éds.), *Studies in Corpus Linguistics* (Vol. 97, p. 318-336). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/scl.97.19bib

Biber, D., Johansson, S., Leech, G. N., Conrad, S., & Finegan, E. (2021). *Grammar of Spoken and Written English*. John Benjamins Publishing Company.

Biber, D., Quirk, R., & Johansson, S. (Éds.). (1999). *Longman grammar of spoken and written English* (10. impression). Longman.

Biber, D., Reppen, R., & Friginal, E. (2010). Research in corpus linguistics. In R. B. Kaplan (Éd.), *The Oxford Handbook of Applied Linguistics* (Second Edition, p. 548-570). Oxford University Press.

Bibie-Emerit, L. (2015). *Description du discours numérique : Étude des bouleversements linguistiques du web 2.0 au travers de l'exemple des souhaits d'anniversaire sur Facebook*. 389.

Bickerton, D. (1973). The Nature of a Creole Continuum. *Language*, *49*(3), 640-669. https://doi.org/10.2307/412355

Binnick, R. I. (1971). Will and be going to. *Papers from the 7th Regional Meeting of the Chicago Linguistic Society, April 16-18, 1971*.

Blanche-Benveniste, C. (1997). *La notion de variation syntaxique dans la langue parlée*. https://doi.org/10.3406/lfr.1997.6219

Blanche-Benveniste, C. (2003). La Langue Parlée. In M. Yaguello (Éd.), *Le grand livre de la langue française* (p. 317-344). Seuil.

Boas, F. (1911). *Handbook of American Indian Languages*. Cambridge Library Collection – Linguistics.

Boas, F. (1947). *Kwakiutl Grammar with a Glossary of the Suffixes. Franz Boas. Edited by Helene Boas Yampolsky with the Collaboration of Zellig S. Harris*. American philosophical society.

Boas, H. C. (2004). *You Wanna Consider a Constructional Approach towards Wanna-contraction?* Achard, M., and S. Kemmer (Eds.), *Language, Culture, and Mind*. 32.

Boas, H. C. (2013). Cognitive Construction Grammar. In T. Hoffmann & G. Trousdale (Éds.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar* (p 233-252). Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780195396683.013.0013

Boas, H. C. (2025). Constructional Syntax. In K. Nikiforidou & M. Fried (Éds.), *The Cambridge Handbook of Construction Grammar* (p. 44-70). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/9781009049139.003

Boas, H. C., Sag, Y. A., & Kay, P. (2012). Introducing Sign-Based Construction Grammar. In *Sign-Based Construction Grammar* (CSLI Publications, p. 1-30).

Boberg, C. (2021). *Accent in North American film and television : A sociophonetic analysis*. Cambridge University Press.

Boersma, C. P., & Weeninck, D. (2024). *Praat, Doing Phonetics by computer* (Version 6.4.25) [Logiciel].

Bohmann, A. (2016). Language change because Twitter? Factors motivating innovative uses of because across the English-speaking Twittersphere. In L. Squires (Éd.), *English in*

Computer-Mediated Communication (p. 149-178). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110490817-008

Bolinger, D. (1981). Consonance, dissonance, and grammaticality : The case of Wanna. *Language & Communication*, *1*(2), 189-206. https://doi.org/10.1016/0271-5309(81)90012-4

Bollée, A. (1982). Die Rolle der Konvergenz bei der Kreolisierung. In P. S. Ureland (Éd.), *Typologische Aspekte der Sprachkontakte Akten des 5. Symposions über Sprachkontakt in Europa/ Mannheim 1982* (p. 391-406). Max Niemeyer Verlag. https://doi.org/doi:10.1515/9783111351810.391

Boogaart, R., & Reuneker, A. (2017). Intersubjectivity and Grammar. In B. Dancygier (Éd.), *The Cambridge Handbook of Cognitive Linguistics* (p. 188-206). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/9781316339732.013

Bouscaren, J., & Chuquet, J. (1987). *Grammaire et textes anglais : Guide pour l'analyse linguistique*. Editions OPHRYS.

Bresnan, J. W. (1971). *Contraction and the Transformational cycle in English* [Unpublished MS]. Indiana University Linguistics Club.

Brisard, F. (2001). *Be going to* : An exercise in grounding. *Journal of Linguistics*, *37*(2), 251-285. https://doi.org/10.1017/S0022226701008866

Broadbent, J. M., & Sifaki, E. (2013). To contract or not to contract ? That is the question. *English Language & Linguistics*, *17*(3), 513-535. https://doi.org/10.1017/S1360674313000142

Browman, C. P., & Goldstein, L. (1992). "Targetless" schwa : An articulatory analysis. In D. R. Ladd & G. J. Docherty (Éds.), *Gesture, Segment, Prosody* (p. 26-67). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9780511519918.003

Budts, S., & Petré, P. (2016). Reading the intentions of be going to. On the subjectification of future markers. *Folia Linguistica*, *50*(Historica-vol-37). https://doi.org/10.1515/flih-2016-0001

Bürki, A. (2018). Variation in the speech signal as a window into the cognitive architecture of language production. *Psychonomic Bulletin & Review*, *25*(6), 1973-2004. https://doi.org/10.3758/s13423-017-1423-4

Bybee, J. (2003). Mechanisms of Change in Grammaticization : The Role of Frequency. In B. D. Joseph & R. D. Janda (Éds.), *The Handbook of Historical Linguistics* (p. 602-623). Wiley. https://doi.org/10.1002/9780470756393.ch19

Bybee, J. (2010). *Language, Usage and Cognition*. Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9780511750526

Bybee, J. L., & Hopper, P. J. (Éds.). (2001). *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure* (Vol. 45). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/tsl.45

Bybee, J. L., & Pagliuca, W. (1985). Cross-linguistic comparison and the development of grammatical meaning. In J. Fisiak (Éd.), *Historical Semantics—Historical Word-Formation* (p. 59-84). Mouton De Gruyter.

Bybee, J. L., & Pagliuca, W. (1987). The evolution of future meaning. In A. Giacalone Ramat, O. Carruba, & G. Bernini (Éds.), *Papers from the 7th International Conference on Historical Linguistics* (p. 109). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cilt.48.09byb

Bybee, J., Perkins, R., & Pagliuca, W. (1994). *The Evolution of Grammar : Tense, Aspect, and Modality in the Languages of the World*. University of Chicago Press.

Bybee, J., & Thompson, S. (1997). Three Frequency Effects in Syntax. *Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 378-388. https://doi.org/10.3765/bls.v23i1.1293

Bybee, J., & Torres, R. (2008). Phonological and Grammatical Variation in Exemplar Models. *Studies in Hispanic and Lusophone Linguistics*, *1*(2), 399-414. https://doi.org/10.1515/shll-2008-1026

Cacoullos, R. T., & Walker, J. A. (2009). The present of the English future : Grammatical variation and collocations in discourse. *Language*, *85*(2), 321-354. https://doi.org/10.1353/lan.0.0110

Campbell, L., & Mixco, M. J. (2007). *A glossary of historical linguistics*. Edinburgh University Press.

Cappeau, P. (2021). *Une grammaire à l'aune de l'oral ?* Presses universitaire de Rennes.

Carrington, V. (2004). Texts and literacies of the Shi Jinrui. *British Journal of Sociology of Education*, *25*(2), 215-228. https://doi.org/10.1080/0142569042000205109

Catasso, N. (2012). Where is going to going to go? A Generative Proposal between Diachrony and Synchrony. *International Journal of Linguistics*, *4*(1), 90-129. https://doi.org/10.5296/ijl.v4i1.1413

Celle, A., & Lansari, L. (2009). La référence à l'avenir en anglais contemporain : Vers une énonciation médiatisée. *Faits de Langues*, *33*(1), 103-109. https://doi.org/10.1163/19589514-033-01-900000013

Celle, A., & Smith, N. (2010). Beyond aspect : *Will be -ing* and *shall be -ing*. *English Language and Linguistics*, *14*(2), 239-269. https://doi.org/10.1017/S1360674310000079

Celle, A. (1997). *Étude contrastive du futur français et de ses réalisations en anglais, Linguistique contrastive et traduction NS.* Editions OPHRYS.

Chafe, W., & Nichols, J. (Éds.). (1986). *Evidentiality : The Linguistic Coding of Epistemology*. Praeger.

Chambers, J. K. (2000). Region and language variation. *English World-Wide*, *21*(2), 169-199. https://doi.org/10.1075/eww.21.2.02cha

Chambers, J. K., & Schilling, N. (Éds.). (2013). *The Handbook of Language Variation and Change* (1re éd.). Wiley. https://doi.org/10.1002/9781118335598

Cheshire, J. (1987). Syntactic variation, the linguistic variable, and sociolinguistic theory. *Linguistics*, *25*(2). https://doi.org/10.1515/ling.1987.25.2.257

Cheshire, J. (2005). Syntactic variation and spoken language. In L. Cornips & K. P. Corrigan (Éds.), *Current Issues in Linguistic Theory* (Vol. 265, p. 81-106). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cilt.265.05che

Cho, T. (2010). Linguistic Features of Electronic Mail in the Workplace : A Comparison with Memoranda. *Language@Internet*, *7*.

Chomsky, N. (1957). *Syntactic Structures*. Mouton De Gruyter.

Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. The MIT Press.

Chomsky, N., & Halle, M. (1968). *The sound pattern of English*. Harper & Row.

Chomsky, N., & Lasnik, H. (1977). Filters and Control. *Linguistic Inquiry*, *8*(3), 425-504.

Christensen, R. H. B. (2010). *ordinal : Regression Models for Ordinal Data* (p. 2023.12-4.1) https://doi.org/10.32614/CRAN.package.ordinal

Chyung, S. Y. (Yonnie), Roberts, K., Swanson, I., & Hankinson, A. (2017). Evidence-Based Survey Design : The Use of a Midpoint on the Likert Scale. *Performance Improvement*, *56*(10), 15-23. https://doi.org/10.1002/pfi.21727

Close, R. A. (1977). Some observations on the meaning and function of verb phrases having future reference. In W.-D. Bald & R. Ilson (Éds.), *Studies in English usage : The resources of a presentday English corpus for linguistic analysis.* (p. 125-156). Peter Lang.

Coates, J. (1983). *The Semantics of the Modal Auxiliaries*. Croom Helm.

Cohen Priva, U., & Strand, E. (2023). Schwa's duration and acoustic position in American English. *Journal of Phonetics*, *96*, 101198. https://doi.org/10.1016/j.wocn.2022.101198

Col, G. (1995). *L'expression de l'avenir en anglais contemporain : Opérations et marqueurs* [These de doctorat, Dijon]. https://theses.fr/1995DIJOL007

Col, G., & Duchet, J.-L. (2000). Éléments pour une définition des valeurs de gonna en anglais, à partir du corpus électronique COLT. *Les Cahiers Forell – Formes et Représentations en Linguistique et Littérature*, *14*, 167-186.

Col, G., & Duchet, J.-L. (2001). Forme non stable et grammaticalisation : Le cas de gonna en anglais contemporain. In *Grammaticalisation, Vol. 2*. Presses universitaires de Rennes.

Coleman, J., Renwick, M. E. L., & Temple, R. A. M. (2016). Probabilistic underspecification in nasal place assimilation. *Phonology*, *33*(3), 425-458. https://doi.org/10.1017/S0952675716000208

Collins, P. (2009). *Modals and Quasi-modals in English*. Rodopi.

Comrie, B. (1976). *Aspect : An Introduction to the Study of Verbal Aspect and Related Problems*. Cambridge University Press.

Cornillie, B. (2009). Evidentiality and epistemic modality : On the close relationship between two different categories. *Functions of Language*, *16*(1), 44-62. https://doi.org/10.1075/fol.16.1.04cor

Crismore, A. (1983). *Metadiscourse : What It Is and How It Is Used in School and Non-School Social Science Texts. Technical Report No. 273*.

Croft, W. (2000). *Explaining Language Change : An Evolutionary Approach*. Pearson Education.

Croft, W. (2001). *Radical Construction Grammar : Syntactic Theory in Typological Perspective*. Oxford University PressOxford. https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780198299554.001.0001

Croft, W. (2012). *Construction Grammar*. Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199738632.013.0018

Crowdy, S. (1995). The BNC spoken corpus. In *Spoken English on Computer*. Routledge.

Crystal, D. (2001). *Language and the Internet*. Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9781139164771

Cukor-Avila, P., & Bailey, G. (2013). Real Time and Apparent Time. In *The Handbook of Language Variation and Change* (p. 237-262). John Wiley & Sons, Ltd. https://doi.org/10.1002/9781118335598.ch11

Culioli, A. (1990). *Pour une linguistique de l'énonciation : Opérations et représentations*. Editions OPHRYS.

Culioli, A. (1999a). *Pour une linguistique de l'énonciation : Domaine notionnel*. Editions OPHRYS.

Culioli, A. (1999b). *Pour une linguistique de l'énonciation : Formalisation et opérations de repérage*. Editions OPHRYS.

Culioli, A. (2018). *Pour une linguistique de l'énonciation : Tours et détours*. Lambert-Lucas.

Curzan, A., Queen, R. M., VanEyk, K., & Weissler, R. E. (2023). Language Standardization & Linguistic Subordination. *Daedalus*, *152*(3), 18-35. https://doi.org/10.1162/daed_a_02015

Dabrowska, E., & Divjak, D. (Éds.). (2015). *Handbook of Cognitive Linguistics*. Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110292022

Dahl, Ö. (1985). *Tense and aspect Systems*. Blackwell.

Dalby, D. (1972). The African element in American English. In Kochman (Éd.), *Rappin' and Stylin' Out : Communication in Urban Black America*. University of Illinois Press.

Danchev, A., & Kytö, M. (1994). The construction be going to + infinitive in Early Modern English. In D. Kastovsky (Éd.), *Studies in Early Modern English* (p. 59-78). Mouton De Gruyter.

Dannenberg, R. B., & Mazzoni, D. (2024). *Audacity* (Version 3.7.1) [Logiciel].

Daugs, R. (2017). On the development of modals and semi-modals in American English in the 19th and 20th centuries. *Studies in Variation, Contacts and Change in English*, *19*. http://www.helsinki.fi/varieng/series/volumes/19/daugs/

Daugs, R. (2021). Contractions, constructions and constructional change : Investigating the constructionhood of English modal contractions from a diachronic perspective. In *Modality and Diachronic Construction Grammar.* (Martin Hilpert, Bert Cappelle&Ilse Depraetere, Vol. 32, p. 12-52). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cal.32.02dau

Davies, M. (2004). *British National Corpus (from Oxford University Press). Available online at https://www.english-corpora.org/bnc/* .

Davies, M. (2008a). *The Corpus of Contemporary American English (COCA). Available online at https://www.english-corpora.org/coca/*

Davies, M. (2008b). *The Corpus of Contemporary American English (COCA) : One billion words, 1990-2019*. https://www.english-corpora.org/coca/

Davies, M. (2010). *The Corpus of Historical American English (COHA). Available online at https://www.english-corpora.org/coha/*

Davies, M. (2018). *The iWeb Corpus. Available online at https://www.english-corpora.org/iWeb/*

De Haan, F. (2001). The Place of Inference within the Evidential System. *International Journal of American Linguistics*, *67*(2), 193-219. https://doi.org/10.1086/466455

De Vogüé, S. (1992). *Culioli après Benveniste : Énonciation, langage, intégration*. https://doi.org/10.3406/linx.1992.1238

DeBose, C. E. (2015). The Systematic Marking of Tense, Modality, and Aspect in African American Language. In S. Lanehart (Éd.), *The Oxford handbook of African American Language* (p. 371-386). Oxford University Press.

de Haan, F. (1999). Evidentiality and Epistemic Modality : Setting Boundaries. *Southwest Journal of Linguistics*, *18*, 83-101.

de Haan, F. (2005). Evidentials : Encoding speaker perspective. In Z. Frajzyngier, A. Hodges, & D. S. Rood (Éds.), *Linguistic Diversity and Language Theories* (p. 379-397). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/slcs.72.18haa

Dendale, P. (2000). Devoir épistémique à l'indicatif et au conditionnel : Inférence ou prédiction? In A. Englebert (Éd.), *Actes du XXIIe Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes : Bruxelles, 23—29 juillet 1998* (p. 159-170). Niemeyer.

Denison, D. (1993). *English historical syntax : Verbal constructions*. Routledge.

Depraetere, I., Hilpert, M., & Cappelle, B. (2021). *Modality and Diachronic Construction Grammar* (Vol. 32). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cal.32

Diewald, G. (2013). "Same same but different" – Modal particles, discourse markers and the art (and purpose) of categorization. In L. Degand, B. Cornillie, & P. Pietrandrea (Éds.), *Pragmatics & Beyond New Series* (Vol. 234, p. 19-46). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/pbns.234.02die

Diewald, G., & Smirnova, E. (2010). *Linguistic Realization of Evidentiality in European Languages*. Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110223972

Dion, N., & Poplack, S. (2007). *Linguistic Mythbusting : The Role of the Media in Diffusing Change.* NWAV 36.

Disney, S. J. (2009a). A domain matrix view of the uses and development of BE going to + infinitive. *Papers from LAEL PG 2008: Volume 3*, 24-44.

Disney, S. J. (2009b). The Grammaticalisation of "Be Going To". *Newcastle Working Papers in Linguistics*, *15*, 63-81.

Dixon, S. J. (2025, mai 9). *X/Twitter user distribution by gender in the U.S. 2025*. Statista. https://www.statista.com/statistics/678794/united-states-twitter-gender-distribution/

D'Jaris, C. (1996, juin). *Immediate and remote future interpretations of « Ima » among African American English speakers*.

Documenting the Now. (2021). *Hydrator* (Version 0.0.13) [JavaScript]. Documenting the Now. https://github.com/DocNow/hydrator (Édition originale 2016)

Dostie, G., & Pusch, C. D. (2007). Présentation. Les marqueurs discursifs. Sens et variation. *Langue française*, *154*(2), 3-12. https://doi.org/10.3917/lf.154.0003

Doueihi, M. (2008). *La grande conversion numérique*. Éd. du Seuil.

Du Bois, J. W., Chafe, W. L., Meyer, C., Thompson, S. A., Englebretson, R., & Martey, N. (2000-2005). *Santa Barbara corpus of spoken American English: Vol. Parts 1-4*

Ducard, D. (2018). Introduction. Représentations et opérations dans le langage, Histoire Épistémologie Langage, 40(1), 7-12.

Ducrot, O. (1985). *Le dire et le dit*. Ed. de Minuit.

Ducrot, O., & al. (Éds.). (1980). *Les Mots du discours*. Editions de Minuit.

Durand, J. (2014). À la recherche du schwa : Données, méthodes et théories. *SHS Web of Conferences*, *8*, 23-43. https://doi.org/10.1051/shsconf/20140801396

Eckert, P. (2011, octobre 28). The Future of Variation Studies. *All Star Panel on the past, present and future of NWAV and Variation Studies*. NWAV40 (New Ways of Analyzing Variation), Georgetown University.

Eckert, P. (2012). Three Waves of Variation Study : The Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation. *Annual Review of Anthropology*, *41*(1), 87-100. https://doi.org/10.1146/annurev-anthro-092611-145828

Edison Research. (2020). *The Infinite Dial 2020* (The Infinite Dial). https://www.edisonresearch.com/the-infinite-dial-2020/

Eisenstein, J. (2013). Phonological Factors in Social Media Writing. *Proceedings of the Workshop on Language Analysis in Social Media*, 11-19.

Eisenstein, J. (2015). Systematic patterning in phonologically-motivated orthographic variation. *Journal of Sociolinguistics*, *19*(2), 161-188. https://doi.org/10.1111/josl.12119

Eisenstein, J., O'Connor, B., Smith, N. A., & Xing, E. P. (2014). Diffusion of lexical change in social media. *PloS one*, *9*(11). https://doi.org/10.1371/journal.pone.0113114

Eisenstein, J., O'Connor, B., Smith, N., & Xing, E. (2012). Mapping the geographical diffusion of new words. *PLOS ONE*, *9*. https://doi.org/10.1371/journal.pone.0113114

Elsness, J. (1994). On the progression of the progressive in early Modern English. *ICAME 18*, 5-25.

Ernestus, M. (2014). Acoustic reduction and the roles of abstractions and exemplars in speech processing. *Lingua*, *142*, 27-41. https://doi.org/10.1016/j.lingua.2012.12.006

Facchinetti, R. (1998). Expressions of futurity in British Caribbean Creole. *ICAME Journal*, *22*, 7-22.

Faller, M. (2002). *Semantics and Pragmatics of Evidentials in Cuzco Quechua*. University of Manchester.

Ferragne, E. (2017). *CminR-Praatik* (Version 1.0) [..Praat; .r]. https://doi.org/10.5281/zenodo.15745534

Fillmore, C. J. (2013). Berkeley Construction Grammar. In T. Hoffmann & G. Trousdale (Éds.), *The Oxford Handbook of Construction Grammar* (p. 0). Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780195396683.013.0007

Fischer, K. (2006). *Chapter 1 Towards an understanding of the spectrum of approaches to discourse particles : Introduction to the volume*. Brill. https://doi.org/10.1163/9780080461588_002

Fleischman, S. (1982). *The future in thought and language : Diachronic evidence from Romance*. Cambridge University Press.

Flemming, E. (2009). The Phonetics of Schwa Vowels. In D. Minkova (Éd.), *Phonological Weakness in English* (p. 78-95). Palgrave Macmillan UK. https://doi.org/10.1007/978-0-230-29686-2_5

Flemming, E., & Johnson, S. (2007). Rosa's roses : Reduced vowels in American English. *Journal of the International Phonetic Association*, *37*(01), 83. https://doi.org/10.1017/S0025100306002817

Foucault, M. (1971). *L'ordre du discours : Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Gallimard.

Fought, C. (2011). Language and ethnicity. In R. Mesthrie (Éd.), *The Cambridge Handbook of Sociolinguistics* (1re éd., p. 238-258). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9780511997068.019

Fox, J., & Weisberg, S. (2019). *An R Companion to Applied Regression* (Third). Sage.

Fox, J., Weisberg, S., & Price, B. (2001). *car : Companion to Applied Regression*. https://doi.org/10.32614/CRAN.package.car

Fox, R. A., & Jacewicz, E. (2009). Cross-dialectal variation in formant dynamics of American English vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, *126*(5), 2603-2618. https://doi.org/10.1121/1.3212921

Frei, H. (2011). *La grammaire des fautes*. Presses universitaires de Rennes.

Fried, M., & Nikiforidou, K. (2025a). Constructions in Sociocultural and Typological Variation. In *The Cambridge Handbook of Construction Grammar* (p. 437-540). Cambridge University Press.

Fried, M., & Nikiforidou, K. (Éds.). (2025b). *The Cambridge Handbook of Construction Grammar*. Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/9781009049139

Fries, C. C. (1927). The Expression of the Future. *Language*, *3*(2), 87. https://doi.org/10.2307/408960

Gadet, F. (1992). Variation Et Hétérogénéité. *Langages*, *108*, 5-15.

Gadet, F. (1995). Norme, variation, évaluation. *Archives et documents de la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage*, *11*(1), 18-22. https://doi.org/10.3406/hel.1995.3399

Gadet, F. (1997). La Variation, Plus Qu'une Écume. *Langue Française*, *115*, 5-18.

Gadet, F. (2017). L'oralité ordinaire à l'épreuve de la mise en écrit : Ce que montre la proximité. *Langages*, *208*(4), 113-129. https://doi.org/10.3917/lang.208.0113

Gadet, F. (2020). Langue et Variation. In *Encyclopédie Grammaticale du Français* (Version 1). NAKALA - https://nakala.fr (Huma-Num - CNRS). http://encyclogram.fr/

Gadet, F. (2024) [2003]. *La variation sociale en français* (3e ed). Editions OPHRYS.

Garrett, P. (2010). *Attitudes to Language*. Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9780511844713

Garric, N., & Longhi, J. (2012). L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données : D'une difficulté méthodologique à une nécessité épistémologique. *Langages*, *187*(3), 3-11.

Gass, R. H., & Seiter, J. S. (1999). *Persuasion, Social Influence, and Compliance Gaining*. Allyn and Bacon.

Gauchat, L. (1905). *L'unité phonétique dans le patois d'une commune*. Niemeyer.

Gee, J., & Savasir, I. (1985). On the use of *will* and *gonna:* Toward a description of activity-types for child language∗. *Discourse Processes*, *8*(2), 143-175. https://doi.org/10.1080/01638538509544612

Geeraerts, D. (2005). Lectal variation and empirical data in Cognitive Linguistics. In F. J. Ruiz De Mendoza Ibáñez & M. S. Peña Cervel (Éds.), *Cognitive Linguistics : Internal*

Dynamics and Interdisciplinary Interaction (p. 163-190). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110197716.2.163

Geeraerts, D., & Kristiansen, G. (2015). Variationist linguistics. In E. Dabrowska & D. Divjak (Éds.), *Handbook of Cognitive Linguistics* (p. 366-389). Mouton De Gruyter. https://doi.org/doi:10.1515/9783110292022-018

Gelfer, M. P., & Bennett, Q. E. (2013). Speaking Fundamental Frequency and Vowel Formant Frequencies : Effects on Perception of Gender. *Journal of Voice*, *27*(5), 556-566. https://doi.org/10.1016/j.jvoice.2012.11.008

Gesuato, S. (2009). *The Progressive Form of the « be going to » future : A preliminary report*.

Gesuato, S., & Facchinetti, R. (2011). GOING TO V vs GOING TO BE V-ing : Two equivalent patterns? *ICAME JOURNAL*, 59-94.

Gilbert, E. (1993). La théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli. *La théorie de la grammaire anglaise en France* ⟨hal-02153004⟩.

Givón, T. (1979). *On Understanding Grammar*. Elsevier. https://doi.org/10.1016/C2013-0-10728-3

Givón, T. (1984). *Syntax : A functional-typological introduction*. John Benjamins Publishing Company.

Gold, N. (2020). *Using Twitter data in research : Guidance for researchers and ethics reviewers*.

Goldberg, A. E. (1995). *Constructions : A Construction Grammar Approach to Argument Structure*. University of Chicago Press.

Google. (2022, septembre 28). *Google Maps Platform Documentation | Geocoding API*. Google for Developers. https://developers.google.com/maps/documentation/geocoding

Green, L. (2002). *African American English : A linguistic introduction*. Cambridge University Press.

Grice, H. P. (1975a). *Logic and Conversation*. Brill. https://doi.org/10.1163/9789004368811_003

Grice, H. P. (1975b). Logic and Conversation. In P. Cole & Morgan, Jerry L. (Éds.), *Syntax and Semantics 3 : Speech Acts* (p. 41-58). New-York : Academic Press.

Gries, S. T. (2024). *Coll.analysis 4.1. A script for R to compute perform collostructional analyses.* (Version 4.1). https://www.stgries.info/teaching/groningen/index.html

Gries, S. Th., & Ellis, N. C. (2015). Statistical Measures for Usage-Based Linguistics. *Language Learning*, *65*(S1), 228-255. https://doi.org/10.1111/lang.12119

Guentchéva, Z. (2014). Catégorisation et conceptualisation : « évidentialité » et médiativité. In S. Archaimbault, J.-M. Fournier, & V. Raby (Éds.), *Penser l'histoire des savoirs linguistiques : Hommage à Sylvain Auroux* (p. 163-177). ENS Éditions. https://doi.org/10.4000/books.enseditions.32095

Haegeman, L. (1989). Be going to and will : A pragmatic account. *Journal of Linguistics*, *25*(2), 291-317. https://doi.org/10.1017/S0022226700014110

Halliday, A. K. (1978). *Language as social semiotic : The social interpretation of language and meaning*. University Park Press.

Halliday, A. K. (1989). *Spoken and written language*. Oxford University Press.

Hanique, I., & Ernestus, M. (2012). The role of morphology in acoustic reduction. *Lingue e linguaggio*, 2012(2), 147-164. https://doi.org/10.1418/38783

Hanote, S. (2001). Say : Processus de grammaticalisation ? *Travaux linguistiques du CerLiCO*, *14*.

Hanote, S. (2015). La saillance à l'oral : Quels marqueurs ? In M. Boisseau & A. Hamm (Éds.), *Saillance. Volume 2 : La saillance en langue et en discours* (p. 31-56). Presses universitaires de Franche-Comté. https://doi.org/10.4000/books.pufc.43870

Hanote, S. (2019). Le discours rapporté dans un corpus d'anglais oral : Formes et frontières. *e-Rea. Revue électronique d'études sur le monde anglophone*, *17.1*. https://doi.org/10.4000/erea.8858

Harris, J. (2005). Vowel Reduction as Information Loss. In P. Carr, J. Durand, & C. J. Ewen (Éds.), *Current Issues in Linguistic Theory* (Vol. 259, p. 119-132). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cilt.259.10har

Hasko, V. (2020). Qualitative Corpus Analysis. In *The Encyclopedia of Applied Linguistics* (p. 1-7). John Wiley & Sons, Ltd. https://doi.org/10.1002/9781405198431.wbeal0974.pub2

Haspelmath, M. (1989). From Purposive to Infinitive—A universal path of grammaticization. *Folia Linguistica Historica*, *23*(10-1-2), 287-310. https://doi.org/10.1515/flih.1989.10.1-2.287

Haspelmath, M. (1999). Why is grammaticalization irreversible? *Linguistics*, *37*(6). https://doi.org/10.1515/ling.37.6.1043

Haspelmath, M. (2004). On directionality in language change with particular reference to grammaticalization. In O. Fischer, M. Norde, & H. Perridon (Éds.), *Up and down the Cline – The Nature of Grammaticalization* (p. 17-44). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/tsl.59.03has

Heine, B., Claudi, U., & Hünnemeyer, F. (1991). *Grammaticalization : A conceptual framework*. Univ. of Chicago Press.

Herment, S. (2013). *De l'emphase à la phonologie de la proéminence, pour une approche perceptuelle de la prosodie de corpus* [HDR, Université Paris Diderot (Paris 7) Sorbonne Paris Cité].

Herring, S. C. (2001). Computer-mediated discourse. In D. Schiffrin, D. Tannen, & H. E. Hamilton (Éds.), *The Handbook of Discourse Analysis* (p. 612-634). Blackwell Publishing Ltd.

Herring, S. C. (2012). Grammar and Electronic Communication. In C. A. Chapelle (Éd.), *The Encyclopedia of Applied Linguistics.* Blackwell Publishing Ltd. https://doi.org/10.1002/9781405198431.wbeal0466

Herring, S. C. (2013). *Discourse in Web 2.0 : Familiar, Reconfigured, and Emergent*. 29.

Herring, S. C., & Androutsopoulos, J. (2015). Computer-mediated discourse 2.0. In D. Schiffrin, D. Tannen, & H. E. Hamilton (Éds.), *The Handbook of Discourse Analysis* (2nd edition, p. 127-151). John Wiley & Sons.

Herry-Benit, N., Nikolov, R., & Tortel, A. (2009). Positional Determination of the Quality of the Schwa in English. *Scientific Works*, *47*, 247-257.

Hillenbrand, J., Getty, L. A., Clark, M. J., & Wheeler, K. (1995). Acoustic characteristics of American English vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, *97*(5 Pt 1), 3099-3111. https://doi.org/10.1121/1.411872

Hilpert, M. (2008). *Germanic Future Constructions : A Usage-based Approach to Language Change*. John Benjamins Publishing Company.

Hilpert, M. (2014). *Construction grammar and its application to English*. Edinburgh University Press.

Hoenigswald, H. (1966). A proposal for the study of folk-linguistics. In W. Bright (Éd.), *Sociolinguistics* (p. 16-26). Mouton De Gruyter.

Hoffmann, T. (2022). *Construction Grammar*. Cambridge University Press.

Holliday, N. R. (2021). Perception in Black and White : Effects of Intonational Variables and Filtering Conditions on Sociolinguistic Judgments With Implications for ASR. *Frontiers in Artificial Intelligence*, *4*. https://doi.org/10.3389/frai.2021.642783

Holm, J. (1984). Variability of the Copula in Black English and Its Creole Kin. *American Speech*, *59*(4), 291-309. https://doi.org/10.2307/454782

Holt, Y. F., Bent, T., Baese-Berk, M., & Rothermich, K. (2024). Race Identification in American English. *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*, *67*(12), 4614-4627. https://doi.org/10.1044/2024_JSLHR-24-00228

Hopper, P. J. (1991). On some principles of grammaticization. In E. C. Traugott & B. Heine (Éds.), *Approaches to Grammaticalization : Volume I. Theoretical and methodological issues* (p. 17). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/tsl.19.1.04hop

Hopper, P. J., & Traugott, E. C. (2003) [1993]. *Grammaticalization* (2e éd.). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9781139165525

Howe, K. (2003). Degrés de grammaticalisation et Typologie créole et universelle : Le cas des systèmes TAM du créole haïtien et du papiamento. In S. Kriegel (Ed.), *Grammaticalisation et réanalyse : Approches de la variation créole et française* (p. 317-232). CNRS Éditions.

Huart, R. (2016). À la recherche d'une valeur invariante de la réduction : I kinda wanna think there coulda been one. In I. Gaudy-Campbell & Y. Keromnes (Éds.), *Variation, invariant et plasticité langagière* (p. 183-194). Presses universitaires de Franche-Comté.

Huddleston, R. (1995). The Case Against a Future Tense in English. *Studies in Language*, *19*(2), 399-446. https://doi.org/10.1075/sl.19.2.04hud

Huddleston, R. D. (1976). Some theoretical issues in the description of the English verb. *Lingua*, *40*, 331-383.

Huddleston, R., & Pullum, G. K. (2002). *The Cambridge Grammar of the English Language*. Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/9781316423530

Hudson, R. A. (Éd.). (2007). *Language Networks : The New Word Grammar*. Oxford University Press.

Hundt, M., & Mair, C. (1999). « Agile » and « Uptight » Genres : The Corpus-based Approach to Language Change in Progress. *International Journal of Corpus Linguistics*, *4*(2), 221-242. https://doi.org/10.1075/ijcl.4.2.02hun

Hunter, E. J., Ferguson, S. H., & Newman, C. A. (2016). Listener Estimations of Talker Age : A Meta-Analysis of the Literature. *Logopedics, phoniatrics, vocology*, *41*(3), 101-105. https://doi.org/10.3109/14015439.2015.1009160

Hyland, K. (2017). Metadiscourse : What is it and where is it going? *Journal of Pragmatics*, *113*, 16-29. https://doi.org/10.1016/j.pragma.2017.03.007

Itkonen, E. (1980). Qualitative vs. Quantitative Analysis in Linguistics. In T. A. Perry (Éd.), *Evidence and Argumentation in Linguistics* (p. 334-366). Mouton De Gruyter.

Jackendoff, R. (1990). *Semantic structures* (p. xiv, 322). The MIT Press.

Jamet, D. (2009). La grammaticalisation de deux structures modalisantes : Happen to et appear to. *Faits de langues : revue de linguistique. Les cahiers*, *34*.

Jamieson, E. (2020). Viewing dialect change through acceptability judgments : A case study in Shetland dialect. *Glossa: a journal of general linguistics*, *5*(1). https://doi.org/10.5334/gjgl.979

Johnson, K. (2004). Massive reduction in conversational American English. *Proceedings Spontaneous Speech: Data and Analysis. Proceedings of the 1st Session of the 10th International Symposium*.

Jones-Jackson, P. A. (1978). Gullah : On the Question of Afro-American Language. *Anthropological Linguistics*, *20*(9), 422-429.

Joos, M. (1964). *The English Verb : Form and Meanings*. University of Wisconsin Press.

Kahn, D. (1976). *Syllable-based generalizations in English phonology.* [Thesis, Massachusetts Institute of Technology].

Kärkkäinen, E. (2003). *Epistemic Stance in English Conversation : A description of its interactional functions, with a focus on I think* (Vol. 115). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/pbns.115

Karlsson, E. (2018). Some theoretical preliminaries : A Radical Construction Grammar approach to construction split in the diachrony of the spatial particles of Ancient Greek. In E. Coussé, P. Andersson, & J. Olofsson (Éds.), *Grammaticalization meets Construction Grammar* (p. 277-311). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cal.21.c10

Kiefer, F. (1994). Modality. In R. E. Asher (Ed.), *The Encyclopedia of language and linguistics* (p. 2515-2520). Pergamon Press.

Klinge, A. (1993). The English modal auxiliaries : From lexical semantics to utterance interpretation. *Journal of Linguistics*, *29*(2), 315-357. https://doi.org/10.1017/S0022226700000359

Knight, D., & Adolphs, S. (2022). Building a spoken corpus : What are the basics? In *The Routledge Handbook of Corpus Linguistics* (2e éd.). Routledge.

Koch, P., & Oesterreicher, W. (2001). Langage oral et langage écrit. In G. Holtus, M. Metzeltin, & C. Schmitt (Éds.), *Lexikon der romanistischen Linguistik (LRL). Band I, 2 : Methodologie* (p. 584-627). Max Niemeyer Verlag.

Kopple, W. V. (1985). Some Exploratory Discourse on Metadiscourse. *College Composition & Communication*, *36*(1), 82-93. https://doi.org/10.58680/ccc198511781

Kortmann, B. (2021). Reflecting on the quantitative turn in linguistics. *Linguistics*, *59*(5), 1207-1226. https://doi.org/10.1515/ling-2019-0046

Kranich, S. (2010). *The Progressive in Modern English : A Corpus-Based Study of Grammaticalization and Related Changes*. Rodopi.

Kretzschmar, W. A., & Meyer, C. F. (2012). The idea of Standard American English. In R. Hickey (Éd.), *Standards of English : Codified Varieties around the World* (p. 139-158). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9781139023832.008

Kriegel, S. (2003). *Grammaticalisation et réanalyse : Approches de la variation créole et française*. CNRS Éditions.

Kroskrity, P. V. (2016). *Language Ideologies and Language Attitudes* https://doi.org/10.1093/obo/9780199772810-0122

Krug, M. (1998). String Frequency : A Cognitive Motivating Factor in Coalescence, Language Processing, and Linguistic Change. *Journal of English Linguistics*, *26*(4), 286-320. https://doi.org/10.1177/007542429802600402

Krug, M. (2000). *Emerging English Modals : A Corpus-Based Study of Grammaticalization*. Mouton de Gruyter.

Krug, M. (2001). Frequency, iconicity, categorization : Evidence from emerging modals. *TYPOLOGICAL STUDIES IN LANGUAGE*, *45*, 309-336.

Krug, M. (2009). Modality and the history of English adhortatives. In R. Salkie, P. Busuttil, & J. van der Auwera (Éds.), *Modality in English : Theory and Description* (p. 315-348). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110213331.315

Krug, M. (2011). Auxiliaries and grammaticalization. In B. Heine & H. Narrog (Éds.), *The Oxford Handbook of Grammaticalization* (p. 0). Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199586783.013.0044

Kushins, E. R. (2014). Sounding Like Your Race in the Employment Process : An Experiment on Speaker Voice, Race Identification, and Stereotyping. *Race and Social Problems*, *6*(3), 237-248. https://doi.org/10.1007/s12552-014-9123-4

Kuteva, T. (2001). *Auxiliation : An Enquiry into the Nature of Grammaticalization*. Oxford University Press.

Kuznetsova, A., Bruun Brockhoff, P., & Haubo Bojesen Christensen, R. (2013). *lmerTest : Tests in Linear Mixed Effects Models*. https://doi.org/10.32614/CRAN.package.lmerTest

Labov, W. (1966). *The social Stratification of English in New York City*. Center for Applied Linguistics.

Labov, W. (1969). Contraction, Deletion, and Inherent Variability of the English Copula. *Language*, *45*(4), 715-762. https://doi.org/10.2307/412333

Labov, W. (1972a). *Language in the Inner City : Studies in the Black English Vernacular*. University of Pennsylvania Press.

Labov, W. (1972b). *Sociolinguistic Patterns*. University of Pennsylvania Press.

Labov, W. (1982). Objectivity and Commitment in Linguistic Science : The Case of the Black English Trial in Ann Arbor. *Language in Society*, *11*(2), 165-201.

Labov, W. (1990). The intersection of sex and social class in the course of linguistic change. *Language Variation and Change*, *2*(2), 205-254. https://doi.org/10.1017/S0954394500000338

Labov, W. (1994). *Internal factors* (Vol. 1). Blackwell.

Labov, W. (2001). *Social Factors* (Vol. 2). Blackwell.

Labov, W. (2010). *Cognitive and Cultural Factors* (Vol. 3). Blackwell.

Labov, W., Ash, S., & Boberg, C. (2006). *The Atlas of North American English : Phonetics, Phonology and Sound Change*. Mouton de Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110167467

Labov, W., Cohen, P., Robins, C., & Lewis, J. (1968). *A study of the non-standard English of Negro and Puerto Rican speakers in New York City. Vol. 1 : Phonological and*

grammatical analysis (US Department of Health, Education & Welfare, Office of Education No. CRP-3288). Columbia University.

Lakoff, G. (1970). Global Rules. *Language*, *46*(3), 627-639. https://doi.org/10.2307/412310

Laks, B. (1992). *La linguistique variationniste comme méthode*. https://doi.org/10.3406/lgge.1992.1649

Laks, B. (2002). Description de l'oral et variation : La phonologie et la norme. *L'Information Grammaticale*, *94*(1), 5-10. https://doi.org/10.3406/igram.2002.2664

Lamsal, R. (2020). *Corona Virus (COVID-19) Tweets Dataset (en)*. IEEE DataPort. https://doi.org/10.21227/781W-EF42

Langacker, R. (1977). 2. Syntactic Reanalysis. In C. N. Li (Éd.), *Mechanisms of Syntactic Change* (p. 57-140). University of Texas Press.

Langacker, R. (1987). *Foundations of Cognitive Grammar : Volume I: Theoretical Prerequisites*. Stanford University Press.

Lansari, L. (2006). *Les périphrases « aller » + inf. Et « be going to » en français et en anglais contemporains* [These de doctorat, Poitiers].

Lansari, L. (2009a). *Linguistique contrastive et traduction : Les périphrases verbales « aller + infinitif » et « be going to »*. Éditions OPHRYS.

Lansari, L. (2009b). The be going to periphrasis in if-clauses : A comparison with the aller + infinitive periphrasis in French. *Languages in Contrast*, *9*(2), 202-224. https://doi.org/10.1075/lic.9.2.02lan

Lansari, L. (2017). I was going to say / j'allais dire as discourse markers in contemporary English and French. *Languages in Contrast*, *17*(2), 205-228. https://doi.org/10.1075/lic.17.2.03lan

Lansari, L. (2020). *A Contrastive View of Discourse Markers : Discourse Markers of Saying in English and French*. Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-24896-3

Lass, N. J., Tecca, J. E., Mancuso, R. A., & Black, W. I. (1979). The effect of phonetic complexity on speaker race and sex identifications. *Journal of Phonetics*, *7*(2), 105-118. https://doi.org/10.1016/S0095-4470(19)31044-7

Lazard, G. (1999). *Mirativity, evidentiality, mediativity, or other? 3*(1), 91-110. https://doi.org/10.1515/lity.1999.3.1.91

Ledegen, G., & Léglise, I. (2013). Variations et changements linguistiques. In S. Wharton & J. Simonin (Éds.), *Sociolinguistique des langues en contact* (p. 315-329). ENS Editions.

Leech, G. (1998). English grammar in conversation. In J. Schmied & A. Wilson (Éds.), *Proceedings of the Chemnitz Symposium 20-21 February 1998*. Chemnitz University of Technology.

Leech, G., Rayson, P., & Wilson, A. (2001). *Word Frequencies in Written and Spoken English : Based on the British National Corpus*. Taylor and Francis.

Leech, G. (2004). *Meaning and the English Verb*. Pearson Education.

Leech, G. (2012). Modality on the move : The English modal auxiliaries 1961-1992. In *Modality on the move : The English modal auxiliaries 1961-1992* (p. 223-240). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110895339.223

Leech, G., Hundt, M., Mair, C., & Smith, N. (2009). Change in Contemporary English. A Grammatical Study. In *Change in Contemporary English : A Grammatical Study*. Cambridge university press. https://doi.org/10.1017/CBO9780511642210

Lehmann, C. (1985). Grammaticalization : Synchronic Variation and Diachronic Change. *Grammaticalization : Synchronic Variation and Diachronic Change*, *20*(3), 303-318.

Lehmann, C. (1995). *Thoughts on grammaticalization* (3rd edition). Language Science Press.

Leino, J., & Östman, J.-O. (2005). Constructions and variability. In M. Fried & H. C. Boas (Éds.), *Constructional Approaches to Language* (Vol. 4, p. 191-213). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cal.4.12lei

Lenth, R. V. (2017). *emmeans : Estimated Marginal Means, aka Least-Squares Means* (p. 1.11.2-8) https://doi.org/10.32614/CRAN.package.emmeans

Levshina, N., & Lorenz, D. (2022). Communicative efficiency and the Principle of No Synonymy : Predictability effects and the variation of want to and wanna. *Language and Cognition*, *14*(2), 249-274. https://doi.org/10.1017/langcog.2022.7

Lewis, J. R. (1993). Multipoint scales : Mean and median differences and observed significance levels. *International Journal of Human-Computer Interaction*, *5*(4), 383-392. https://doi.org/10.1080/10447319309526075

Liberman, M. (2005, 4 août). « on » time. *Language Log*. http://itre.cis.upenn.edu/~myl/languagelog/archives/002377.html

Liberman, M. (2009, 19 septembre). I'm a? *Language Log*. https://languagelog.ldc.upenn.edu/nll/?p=1752

Liberman, M. (2010, 19 mai). Mapping the Demographics of American English with Twitter. *Language Log*. https://languagelog.ldc.upenn.edu/nll/?p=2334

Liberman, M. (2012, 10 août). Gonna, gone, onna, a—On? *Language Log*. https://languagelog.ldc.upenn.edu/nll/?p=4121

Liberman, M. (2024, 16 décembre). Not gonna lie. *Language Log*. https://languagelog.ldc.upenn.edu/nll/?p=67350

Likert, R. (1932). A technique for the measurement of attitudes. *Archives of Psychology*, *22(140)*, 55-55.

Lindblom, B. (1963). Spectrographic Study of Vowel Reduction. *The Journal of the Acoustical Society of America*, *35*(11), 1773-1781. https://doi.org/10.1121/1.1918816

Lindström, A., & Sorjonen, M. (2012). Affiliation in Conversation. In J. Sidnell & T. Stivers (Éds.), *The Handbook of Conversation Analysis* (p. 250-369). Wiley. https://doi.org/10.1002/9781118325001.ch17

Lindström, J. (2025). Constructions in Spoken Interaction. In K. Nikiforidou & M. Fried (Éds.), *The Cambridge Handbook of Construction Grammar* (p. 309-334). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/9781009049139.013

Linell, P. (2004). *The written language bias in linguistics : Its nature, origins and transformations*. Routledge.

Littman, J. (2018). *Winter Olympics 2018 Tweet Ids* (Version 1.0) Harvard Dataverse. https://doi.org/10.7910/DVN/YMJPFC

Littman, J., Kerchner, D., & Wrubel, L. (2017). *End of Term 2016 U.S. Government Twitter Archive* (Version 1.0) Harvard Dataverse. https://doi.org/10.7910/DVN/TQBLWZ

Littman, J., & Park, S. (2017). *Women's March Tweet Ids* (Version 1.1) Harvard Dataverse. https://doi.org/10.7910/DVN/5ZVMOR

Littman, J., & Wrubel, L. (2019). *Climate Change Tweets Ids* (Version 1). Harvard Dataverse. https://doi.org/10.7910/DVN/5QCCUU

Longhi, J. (2012). Discours, style, format : Contraintes et niveaux de structuration de la textualité des Tweets de Mouloud. *SHS Web of Conferences*, *1*, 1127-1141. https://doi.org/10.1051/shsconf/20120100022

Longhi, J. (2013). *Essai de caractérisation du tweet politique*. https://doi.org/10.3406/igram.2013.4238

Lorenz, D. (2012). *Contractions of English semi-modals : The emancipating effect of frequency* [Thèse de Doctorat]. Albert-Ludwigs-Universität Freiburg.

Lorenz, D. (2013). From reduction to emancipation : Is *gonna* a word? In H. Hasselgård, J. Ebeling, & S. Oksefjell Ebeling (Éds.), *Studies in Corpus Linguistics* (Vol. 57, p. 133-152). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/scl.57.11lor

Lorenz, D. (2019). *The perception of gonna and gotta – a study of emancipation in progress*. 77-80. https://doi.org/10.36505/ExLing-2012/05/0020/000226

Lorenz, D. (2020a). Converging variations and the emergence of horizontal links : To-contraction in American English. In L. Sommerer & E. Smirnova (Éds.), *Constructional Approaches to Language* (Vol. 27, p. 244-274). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cal.27.07lor

Lorenz, D. (2020b). To-contraction in American English : Converging variations and the emergence of horizontal links. In L. Sommerer & E. Smirnova (Éds.), *Nodes and Networks in Diachronic Construction Grammar* (p. 243-274). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cal.27.07lor

Lorenz, D., & Tizón-Couto, D. (2016). *Perception of reduced words : Chunking and predictability* (p. 102). https://doi.org/10.36505/ExLing-2016/07/0021/000280

Lorenz, D., & Tizón-Couto, D. (2020). Not just frequency, not just modality : Production and perception of English semi-modals. In P. Hohaus & R. Schulze (Éds.), *Studies in Language Companion Series* (Vol. 216, p. 79-108). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/slcs.216.04lor

Lorenz, D., & Tizón-Couto, D. (2024). Coalescence and contraction of V- *to* -V $_{inf}$ sequences in American English – Evidence from spoken language. *Corpus Linguistics and Linguistic Theory*, *20*(1), 1-36. https://doi.org/10.1515/cllt-2015-0067

Love, R., Dembry, C., Hardie, A., Brezina, V., & McEnery, T. (2017). The Spoken BNC2014 : Designing and building a spoken corpus of everyday conversations. *International Journal of Corpus Linguistics*, *22*(3), 319-344. https://doi.org/10.1075/ijcl.22.3.02lov

Lyons, J. (1977). *Semantics* (Vol. 2). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9780511620614

Lyons, J. (1981). *Language and Linguistics*. Cambridge University Press.

Machová, D. (2015). The degree of grammaticalization of gotta, gonna, wanna and better : A corpus study. *Topics in Linguistics*, *15*(1). https://doi.org/10.2478/topling-2015-0005

Mair, C. (1997). The spread of the going to-future in written English : A corpus-based investigation into language change. In *Language history and linguistic modelling : A festschrift for Jacek Fisiak on his 60th birthday* (p. 1537-1543). Mouton De Gruyter.

Mair, C., & Hundt, M. (1995). Why is the Progressive Becoming More Frequent in English? A Corpus-Based Investigation of Language Change in Progress. *Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik*, *43*, 111-122.

Marín-Arrese, J. I., Carretero, M., Hita, J. A., & Auwera, J. van der. (2013). *English Modality : Core, Periphery and Evidentiality*. Mouton De Gruyter.

Martin Haspelmath. (2020). *Acceptability judgements tell us about social norms, not about internal systems*. https://doi.org/10.58079/NSW2

Maschler, Y., Lindström, J., & De Stefani, E. (2023). Pseudo-clefts : An interactional analysis across languages. *Lingua*, *291*, 103538. https://doi.org/10.1016/j.lingua.2023.103538

Mauranen, A. (1993). *Cultural Differences in Academic Rhetoric. : A Textlinguistic Study.* Peter Lang.

Mauranen, A. (2001). Reflexive Academic Talk : Observations from MICASE. In J. M. Swales & R. Simpson (Éds.), *Corpus Linguistics in North America* (p. 165-178). University of Michigan Press.

Mauranen, A. (2021). “Gonna write about it on my blog too” Metadiscourse in Research Blog Discussions. In L. D’Angelo, A. Mauranen, & S. Maci (Éds.), *Metadiscourse in Digital*

Communication : New Research, Approaches and Methodologies (p. 11-35). Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-030-85814-8_2

McCloy, D. R. (2016). *phonR: tools for phoneticians and phonologists* [Logiciel].

McCulloch, G. (2019). *Because Internet : Understanding the New Rules of Language*. Riverhead Books.

McKenzie, R. M. (2015). The sociolinguistics of variety identification and categorisation : Free classification of varieties of spoken English amongst non-linguist listeners. *Language Awareness*, *24*(2), 150-168. https://doi.org/10.1080/09658416.2014.998232

McKenzie, R. M., & Carrie, E. (2018). Implicit–explicit attitudinal discrepancy and the investigation of language attitude change in progress. *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, *39*(9), 830-844. https://doi.org/10.1080/01434632.2018.1445744

McKenzie R. M., & Gilmore A. (2017). "The people who are out of 'right' English" : Japanese university students' social evaluations of English language diversity and the internationalisation of Japanese higher education. *International Journal of Applied Linguistics*, *27*(1), 152-175. https://doi.org/10.1111/ijal.12110

McKenzie, R. M., & McNeill, A. (2023). *Implicit and explicit language attitudes : Mapping linguistic prejudice and attitude change in England*. Routledge, Taylor & Francis Group. https://doi.org/10.4324/9781003145844

Meillet, A. (1912). *L'évolution des formes grammaticales*. Zanichelli.

Mélac, E. (2024). The links between evidentiality, modality, and grammaticalization. *Studies in Language*, *48*(3), 513-542. https://doi.org/10.1075/sl.24011.mel

Mélac, E. (2025). Emerging inferentials in English? : A study of the evolving uses of the present perfect and have to. *Functions of Language*. https://doi.org/10.1075/fol.23017.mel

Miller, J. (2006). Spoken and Written English. In *The Handbook of English Linguistics* (p. 670-691). John Wiley & Sons, Ltd. https://doi.org/10.1002/9780470753002.ch28

Miller, J. E., & Weinert, R. (1998). *Spontaneous Spoken Language : Syntax and Discourse*. Clarendon Press.

Millerand, F., Rueff, J., & Proulx, S. (avec Association francophone pour le savoir). (2010). *Web social : Mutation de la communication*. Presses de l'Université du Québec.

Milroy, J. (2001). Language ideologies and the consequences of standardization. *Journal of Sociolinguistics*, *5*(4), 530-555. https://doi.org/10.1111/1467-9481.00163

Milroy, J. (2006). The Ideology of the Standard Language. In *The Routledge Companion to Sociolinguistics*. Routledge.

Milroy, J., & Milroy, L. (1985). *Authority in language : Investigating standard English*. Routledge.

Misnawati, M., Nur, S., & Tahir, S. Z. B. (2024). Corpus Linguistics Today : A Qualitative Approach. *Research and Innovation in Applied Linguistics-Electronic Journal*, *2*(1), 45. https://doi.org/10.31963/rial.v2i1.4486

Mitchell, B., & Robinson, F. C. (1986). *A Guide to Old English*. Blackwell.

Moncomble, F. (2024a). *𝕏-scraper* (Version 0.6) [JavaScript]. https://fmoncomble.github.io/X-scraper/

Moncomble, F. (2024b, avril 26). Constitution de corpus issus des réseaux sociaux (𝕏/Twitter) [26/04/2024]. *SIDF - Société Internationale de Diachronie du Français*. https://diachronie.org/2024/04/26/constitution-de-corpus-issus-des-reseaux-sociaux-%F0%9D%95%8F-twitter/

Montgomery, M. (1997). A Tale of Two Georges : The Language of Irish Indian Traders in Colonial North America. In J. L. Kallen (Éd.), *Varieties of English Around the World*

(Vol. G21, p. 227-254). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/veaw.g21.15mon

Montgomery, M. (1999). Eighteenth-Century Sierra Leone English : Another Exported Variety of African American English. *English World-Wide. A Journal of Varieties of English*, *20*(1), 1-34. https://doi.org/10.1075/eww.20.1.01mon

Moon, S.-J., & Lindblom, B. (1994). Interaction between duration, context, and speaking style in English stressed vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, *96*(1), 40-55. https://doi.org/10.1121/1.410492

Moyse, E. (2014). Age Estimation from Faces and Voices : A Review. *Psychologica Belgica*, *54*(3). https://doi.org/10.5334/pb.aq

Mufwene, S. S. (1994). On the Status of Auxiliary Verbs in Gullah. *American Speech*, *69*(1), 58-70. https://doi.org/10.2307/455949

Mufwene, S. S. (1996). Creolization and grammaticization : What creolistics could contribute to research on grammaticization. In P. Baker & A. Syea, *Changing Meanings, Changing Functions : Papers Relating to Grammaticalization in Contact Languages*. University of Westminster.

Mufwene, S. S. (2001). *Review—Spoken Soul : The story of Black English, by John Russel Rickford and Russel John Rickford. New Yok; John Wiley & Sons, Inc. Cloth, xii + 267 pp. 3*, 479-487.

Mufwene, S. S. (2008). Gullah : Morphology and syntax. In B. Kortmann & E. W. Schneider (Éds.), *The Americas and the Caribbean* (p. 551-571). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110208405.2.551

Mufwene, S. S., Rickford, J. R., Bailey, G., & Baugh, J. (1998). *African-American English : Structure, History, and Use*. Psychology Press.

Myers, J. (2017). Acceptability Judgments. In J. Myers, *Oxford Research Encyclopedia of Linguistics*. Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/acrefore/9780199384655.013.333

Narrog, H., & Heine, B. (2011). *The Oxford Handbook of Grammaticalization*. Oxford University Press.

Nesselhauf, N. (2007). The spread of the progressive and its 'future' use. *English Language and Linguistics*, *11*(1), 191-207. https://doi.org/10.1017/S1360674306002152

Nevalainen, T., & Palander-Collin, M. (2011). Grammaticalization and sociolinguistics. In B. Heine & H. Narrog (Éds.), *The Oxford Handbook of Grammaticalization* (p. 118-129). Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/oxfordhb/9780199586783.013.0010

Newman, M., & Wu, A. (2011). "Do you sound Asian when you speak English?" Racial identification and voice in Chinese and Korean Americans' English. *American Speech*, *86*(2), 152-178.

Nicolle, S. (1997). A relevance-theoretic account of *be going to*. *Journal of Linguistics*, *33*(2), 355-377. https://doi.org/10.1017/S0022226797006567

Niedzielski, N. A., & Preston, D. R. (2000). *Folk Linguistics*. Mouton De Gruyter.

NIST. (2011). *Tweets2011 Twitter Collection*. National Institue of Standards and Technology. https://trec.nist.gov/data/tweets/

Nuyts, J. (2001). Epistemic Modality, Language, and Conceptualization. In *Hcp.5*. John Benjamins Publishing Company.

Okazaki, M. (2002). Contraction and Grammaticalization. *Tsubaka English Studies*, *21*, 19-60.

Ono, A. (2007). *La notion d'énonciation chez Émile Benveniste*. Lambert-Lucas.

O'Reilly, T. (2005, 30 septembre). *What Is Web 2.0*. https://www.oreilly.com/pub/a/web2/archive/what-is-web-20.html

Osgood, C. E., Suci, G. J., & Tannenbaum, P. H. (1957). *The measurement of meaning* (p. 342). Univer. Illinois Press.

Paillard, D. (2011). *Marqueurs discursifs et scène énonciative*. Presses Universitaires de Rouen.

Palmer, F. R. (1974). *The English verb*. Longman.

Palmer, F. R. (1979). *Modality and the English modals*. Longman.

Palmer, F. R. (1986). *Mood and Modality*. Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9781139167178

Panckhurst, R. (1997). La communication médiatisée par ordinateur ou la communication médiée par ordinateur ? *Terminologies nouvelles*, *17*, 56.

Panckhurst, R. (2006). Le discours électronique médié : Bilan et perspectives. In *Lire, Écrire, Communiquer et Apprendre avec Internet* (p. 345-366). Solal Éditeurs.

Panckhurst, R. (2007). Discours électronique médié : Quelle évolution depuis une décennie ? In G. Jeannine (Éd.), *La langue du cyberespace : De la diversité aux normes* (p. 121-136). l'Harmattan.

Pastinelli, M. (2011). Pour en finir avec l'ethnographie du virtuel ! Des enjeux méthodologiques de l'enquête de terrain en ligne. *Anthropologie et Sociétés*, *35*(1-2), 35-52. https://doi.org/10.7202/1006367ar

Patterson, D., LoCasto, P. C., & Connine, C. M. (2003). Corpora Analyses of Frequency of Schwa Deletion in Conversational American English. *Phonetica*, *60*(1), 45-69. https://doi.org/10.1159/000070453

Paveau, M.-A. (2007). Les normes perceptives de la linguistique populaire. *Langage et société*, *119*(1), 93-109.

Paveau, M.-A. (2008). Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, *139-140*, Article 139-140. https://doi.org/10.4000/pratiques.1200

Paveau, M.-A. (2012, février 27). Activités langagières et technologie discursive. L'exemple de Twitter [Billet]. *La pensée du discours*. https://doi.org/10.58079/ssle

Paveau, M.-A. (2013a). Technodiscursivités natives sur Twitter. Une écologie du discours numérique. *Epistémè : revue internationale de sciences humaines et sociales appliquées / 에피스테메*, *9*, 139-176.

Paveau, M.-A. (2013b, 5 avril). « Du contexte à l'environnement : Une approche écologique du discours », conférence à la Journée Doscila Paris Diderot, 5 avril 2013 [Billet]. *La pensée du discours*. https://penseedudiscours.hypotheses.org/11322

Paveau, M.-A. (2015). Ce qui s'écrit dans les univers numériques. *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, *2014-1*. https://doi.org/10.4000/itineraires.2313

Paveau, M.-A. (2017). *L'analyse du discours numérique*. Hermann.

Perez, A. (1990). *Time in motion : Grammaticalisation of the be going to construction in English*. https://doi.org/10.26181/22202026.v1

Pernet, C. R., & Belin, P. (2012). The role of pitch and timbre in voice gender categorization. *Frontiers in psychology*, *3*, 23.

Peterson, G. E., & Barney, H. L. (1952). Control Methods Used in a Study of the Vowels. *The Journal of the Acoustical Society of America*, *24*(2), 176-184.

Petré, P. (2019). How constructions are born. The role of patterns in the constructionalization of be going to INF. In B. Busse & R. Moehlig-Falke (Éds.), *Patterns in Language and Linguistics* (p. 157-192). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110596656-007

Petré, P., & Van de Velde, F. (2018). The real-time dynamics of the individual and the community in grammaticalization. *Language*, *94*(4), 867-901.

Piazza, R., Bednarek, M., & Rossi, F. (Éds.). (2011). *Telecinematic Discourse : Approaches to the language of films and television series* (Vol. 211). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/pbns.211

Pinson, M. (2017). Grammaticalité et changement d'acceptabilité : Le cas de help. *Anglophonia. French Journal of English Linguistics*, *23*, Article 23. https://doi.org/10.4000/anglophonia.1175

Poplack, S. (2000). *The English history of African American English*. Blackwell publ.

Poplack, S., & Tagliamonte, S. (1999). The grammaticization of going to in (African American) English. *Language Variation and Change*, *11*(3), 315-342. https://doi.org/10.1017/S0954394599113048

Preston, D. R. (1985). *The Li'l Abner Syndrome : Written Representations of Speech*. https://doi.org/10.2307/454910

Preston, D. R. (1996a). Whaddayaknow? : The modes of folk linguistic awareness 1. *Language Awareness*, *5*(1), 40-74. https://doi.org/10.1080/09658416.1996.9959890

Preston, D. R. (1996b). Where the worst English is spoken. In E. W. Schneider (Éd.), *Focus on the USA* (p. 297). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/veaw.g16.16pre

Preston, D. R. (2011). The power of language regard—Discrimination, classification, comprehension, and production. *Dialectologia: revista electrònica*, 9-33.

Preston, D. R. (2013). The influence of regard on language variation and change. *Journal of Pragmatics*, *52*, 93-104. https://doi.org/10.1016/j.pragma.2012.12.015

Preston, D. R. (2017). Folk Linguistics and Language Awareness. In *The Routledge Handbook of Language Awareness*. Routledge.

Prevost, S. (2006). Grammaticalisation, lexicalisation et dégrammaticalisation : Des relations complexes. *Cahiers de praxématique*, *46*, 121-140. https://doi.org/10.4000/praxematique.638

Priego-Valverde, B., Nguyen, N., & Bertrand, R. (2022). Alignement, affiliation et trajectoire interactionnelle dans la conversation. *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage*, *38*, Article 38. https://doi.org/10.4000/tipa.4819

Ptacek, P. H., & Sander, E. K. (1966). Age Recognition from Voice. *Journal of Speech and Hearing Research*, *9*(2), 273-277. https://doi.org/10.1044/jshr.0902.273

Pullum, G. K. (1997). The Morpholexical Nature of English to-Contraction. *Language*, *73*(1), 79-102. https://doi.org/10.2307/416594

Pullum, G. K. (2003, 27 octobre). *Phrases for lazy writers in kit form*. Language Log. http://itre.cis.upenn.edu/myl/languagelog/archives/000061.html

Pusch, C. D. (2007). Faut dire : Variation et sens d'un marqueur parenthétique entre connectivité et (inter)subjectivité. *Langue française*, *154*(2), 29-44. https://doi.org/10.3917/lf.154.0029

Quirk, R., Greenbaum, S., Leech, G., & Svartvik, J. (Éds.). (1985). *A Comprehensive grammar of the English language*. Longman.

R Core Team. (2025). *R: A Language and Environment for Statistical Computing* (Version 4.5.0 (2025-04-11)) [Logiciel]. R Foundation for Statistical Computing. https://www.R-project.org/

Raible, W. (2003). Bioprogramme et Grammaticalisation. In S. Kriegel (Ed.), *Grammaticalisation et réanalyse : Approches de la variation créole et française* (p. 143-161). CNRS Éditions.

Rakić, T., Steffens, M. C., & Mummendey, A. (2011). Blinded by the accent ! The minor role of looks in ethnic categorization. *Journal of Personality and Social Psychology*, *100*(1), 16-29. https://doi.org/10.1037/a0021522

Ranger, G. (2018). *Discourse Markers : An enunciative approach*. Springer International Publishing. https://doi.org/10.1007/978-3-319-70905-5

Recasens, D. (2022). Acoustic characteristics and placement within vowel space of full schwa in the world's languages : A survey. *Journal of the International Phonetic Association*, *52*(1), 59-94. https://doi.org/10.1017/S0025100320000122

Rickford, J. R. (1974). The insights of the mesoclect. In D. DeCamp & I. Hancock (Éds.), *Pidgins and Creoles : Current trends and prospects* (p. 92-117). Georgetown University Press.

Rickford, J. R. (1999). *African American Vernacular English : Features, Evolution, Educational Implications*. Wiley.

Rickford, J. R. (2015). The Creole Origins Hypothesis. In S. Lanehart (Éd.), *The Oxford handbook of African American Language* (p. 35-56). Oxford University Press.

Rickford, J. R., & Blake, R. (1990). Copula Contraction and Absence in Barbadian English, Samaná English and Vernacular Black English. *Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, *16*(1), 257-268. https://doi.org/10.3765/bls.v16i0.1683

Rickford, J. R., & Rickford, R. J. (2000). *Spoken Soul : The Story of Black English*. Turner Publishing Company.

Ripley, B. (2009). *nnet : Feed-Forward Neural Networks and Multinomial Log-Linear Models*. https://doi.org/10.32614/CRAN.package.nnet

Rittenhouse, B., Mi, X., & Allen, C. (2019, 16 octobre). Beginner's Guide to Twitter Data. *Programming Historian*. https://programminghistorian.org/en/lessons/beginners-guide-to-twitter-data

Roberts, I., & Roussou, A. (2003). *Syntactic Change : A Minimalist Approach to Grammaticalization*. Cambridge University Press.

Rosier, L. (2004). La circulation des discours à la lumière de « l'effacement énonciatif » : L'exemple du discours puriste sur la langue. *Langages*, *156*(4), 65-78. https://doi.org/10.3917/lang.156.0065

Rossi, C., Caët, S., & Morgenstern, A. (2013). Le futur en construction—Premiers usages de will et be going to chez l'enfant anglophone. *Revue Pluridisciplinaire du Monde Anglophone*, *29*, 265-285.

Royster, J., & Steadman, J. M. (1923). The « going-to » future. *Manly anniversery studies in languages and literature*, 394-403.

Ryu, N.-Y., & Hong, S. (2013). Schwa deletion in the conversational speech of English : The role of linguistic factors. *Linguistic Research*, *30*(2), 313-333. https://doi.org/10.17250/KHISLI.30.2.201308.008

Sakoda, K., & Siegel, J. (2004). Hawai'i Creole : Morphology and syntax. In B. Kortmann & E. W. Schneider (Éds.), *A Handbook of Varieties of English. A Multimedia Reference Tool. Volume 1 : Phonology. Volume 2 : Morphology and Syntax* (p. 1946-1972). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110208412.2.514

SAMPA computer readable phonetic alphabet. (1989). https://www.phon.ucl.ac.uk/home/sampa/

Sankoff, D. (1988). Sociolinguistics and syntactic variation. In F. J. Newmeyer (Éd.), *Linguistics : The Cambridge survey* (Vol. 4, p. 140-161). Cambridge University Press.

Sankoff, D., & Thibault, P. (1981). Weak complementarity : Tense and aspect in Montreal French. *Syntactic Change, 25*, 205-216.

Scheffer, J. (1975). *The progressive in English*. North-Holland Publ. Co.

Schiffrin, D. (1987). *Discourse Markers*. Cambridge University Press.

Schmid, H. (1995). Improvements in Part-of-Speech Tagging with an Application to German. In S. Armstrong, K. Church, P. Isabelle, S. Manzi, E. Tzoukermann, & D. Yarowsky (Éds.), *Natural Language Processing Using Very Large Corpora* (Vol. 11, p. 13-25). Springer Netherlands. https://doi.org/10.1007/978-94-017-2390-9_2

Schmid, H.-J. (2000). *English Abstract Nouns as Conceptual Shells : From Corpus to Cognition*. Mouton De Gruyter.

Schneider, E. W. (1989). *American Earlier Black English : Morphological and Syntactic Variables*. University of Alabama Press.

Schneider, E. W. (2004). Synopsis : Morphological and syntactic variation in the Americas and the Caribbean. In B. Kortmann & E. W. Schneider (Éds.), *A Handbook of Varieties of English* (p. 1104-1115). Mouton De Gruyter.

Schneider, E. W. (2013). Investigating Historical Variation and Change in Written Documents. In *The Handbook of Language Variation and Change* (p. 57-82). John Wiley & Sons, Ltd. https://doi.org/10.1002/9781118335598.ch3

Schuman, H., & Presser, S. (1981). *Questions and answers in attitude surveys*. Academic Press.

Schütze, C. T. (2016). The empirical base of linguistics. In *Language Science Press*. Language Science Press. https://doi.org/10.17169/langsci.b89.100

Schweinberger, S. R., Kawahara, H., Simpson, A. P., Skuk, V. G., & Zäske, R. (2014). Speaker perception. *WIREs Cognitive Science*, *5*(1), 15-25. https://doi.org/10.1002/wcs.1261

Shinzato, R. (2004). Some observations concerning mental verbs and speech act verbs. *Journal of Pragmatics*, *36*(5), 861-882. https://doi.org/10.1016/S0378-2166(03)00002-X

Shoulson, O. (2020). *« You do you »*. Yale Grammatical Diversity Project: English in North America. https://ygdp.yale.edu/phenomena/you-do-you

Silverstein, M. (2003). Indexical order and the dialectics of sociolinguistic life. *Language & Communication*, *23*(3), 193-229. https://doi.org/10.1016/S0271-5309(03)00013-2

Simpson, A. P. (2009). Phonetic differences between male and female speech. *Language and Linguistics Compass*, *3*(2), 621-640. https://doi.org/10.1111/j.1749-818X.2009.00125.x

Skuk, V. G., & Schweinberger, S. R. (2014). Influences of Fundamental Frequency, Formant Frequencies, Aperiodicity, and Spectrum Level on the Perception of Voice Gender. *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*, *57*(1), 285-296. https://doi.org/10.1044/1092-4388(2013/12-0314)

Smith, K. A. (2009). The history of be fixing to : Grammaticization, sociolinguistic distribution and emerging literary spaces. *English Today*, *25*(1), 12-18. https://doi.org/10.1017/S0266078409000030

Smith, N. V. (1981). Grammaticality, time and tense. *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, *295*(1077, Series B), 253-265. https://doi.org/10.1098/rstb.1981.0138

Sperber, D., & Wilson, D. (1986). *Relevance : Communication and Cognition*. Harvard University Press.

Sprouse, J. (2011). A validation of Amazon Mechanical Turk for the collection of acceptability judgments in linguistic theory. *Behavior Research Methods*, *43*(1), 155-167. https://doi.org/10.3758/s13428-010-0039-7

Steels, L. (2011). *Design Patterns in Fluid Construction Grammar*. John Benjamins Publishing Company.

Stegu, M. (2008). Linguistique populaire, language awareness, linguistique appliquée : Interrelations et transitions. *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique*, *139-140*, Article 139-140. https://doi.org/10.4000/pratiques.1193

Stegu, M. (2024). Language Ideologies, Language Awareness, Language Attitudes, Folk Linguistics : (Meta-)reflections on overlapping research fields. *European Journal of Applied Linguistics*, *12*(1), 14-33. https://doi.org/10.1515/eujal-2024-0011

Stegu, M., Preston, D. R., Wilton, A., & Finkbeiner, C. (2018). Panel discussion : Language awareness vs. folk linguistics vs. applied linguistics. *Language Awareness*, *27*(1-2), 186-196. https://doi.org/10.1080/09658416.2018.1434921

Stewart, W. A. (1965). Urban Negro Speech : Sociolinguistic Factors Affecting English Teaching. *Florida F L Rep*, *7*, 50-53.

Stivers, T. (2008). Stance, Alignment, and Affiliation During Storytelling : When Nodding Is a Token of Affiliation. *Research on Language & Social Interaction*, *41*(1), 31-57. https://doi.org/10.1080/08351810701691123

Suiko, M. (1978). A Phonological Analysis of Wanna Formation. *Eibungaku Kenkyu (Studies in English Literature)*, *55*, 303-317.

Svenningson Elm, M. (2009). How Do Various Notions of Privacy Influence Decisions in Qualitative Internet Research? In A. Markham & N. Baym, *Internet Inquiry : Conversations About Method* (p. 69-87). SAGE Publications, Inc. https://doi.org/10.4135/9781483329086.n7

Swann, J. (2009). Transcribing spoken interaction. In S. Hunston & D. Oakey (Éds.), *Introducing Applied Linguistics* (p. 163-176). Routledge.

Sweetser, E. E. (1988). Grammaticalization and Semantic Bleaching. *Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*, 389-405. https://doi.org/10.3765/bls.v14i0.1774

Szmrecsanyi, B. (2003). Be Going to Versus Will/Shall : Does Syntax Matter? *Journal of English Linguistics*, *31*(4), 295-323. https://doi.org/10.1177/0075424203257830

Tagliamonte, S. (2006). *Analysing Sociolinguistic Variation*. Cambridge University Press.

Tagliamonte, S. (2011). *Variationist Sociolinguistics : Change, Observation, Interpretation*. John Wiley & Sons.

Tagliamonte, S. (2013). Comparative Sociolinguistics. In J. K. Chambers & N. Schilling (Éds.), *The Handbook of Language Variation and Change* (1re éd., p. 128-156). Wiley. https://doi.org/10.1002/9781118335598

Tagliamonte, S., & D'Arcy, A. (2009). Peaks Beyond Phonology : Adolescence, Incrementation, and Language Change. *Language*, *85*(1), 58-108.

Tagliamonte, S., & Denis, D. (2008). LINGUISTIC RUIN? LOL! INSTANT MESSAGING AND TEEN LANGUAGE. *American Speech*, *83*(1), 3-34. https://doi.org/10.1215/00031283-2008-001

Tagliamonte, S., & Roberts, C. (2005). So weird, so cool, so innovative : The Use of Intensifiers in the television series « Friends ». *American Speech*, *80*(3), 280-300. https://doi.org/10.1215/00031283-80-3-280

Thomas, E. R., & Reaser, J. (2004). Delimiting perceptual cues used for the ethnic labeling of African American and European American voices. *Journal of sociolinguistics*, *8*(1), 54-87.

Tizón-Couto, D., & Lorenz, D. (2018). Realisations and variants of *have to* : What corpora can tell us about usage-based experience. *Corpora*, *13*(3), 371-392. https://doi.org/10.3366/cor.2018.0154

Traugott, E. C. (1982). From propositional to textual and expressive meanings; some semantic-pragmatic aspects ofgrammaticalization. In W. P. Lehmann & Y. Malkiel (Éds.), *Current Issues in Linguistic Theory* (Vol. 24, p. 245-272). John Benjamins Publishing Company. https://doi.org/10.1075/cilt.24.09clo

Traugott, E. C. (1997). Subjectification and the development of epistemic meaning : The case of promise and threaten. In *Modality in Germanic Languages* (p. 185-210). Mouton De Gruyter.

Traugott, E. C. (2003). From subjectification to intersubjectification. In R. Hickey (Éd.), *Motives for Language Change* (p. 124-140). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/CBO9780511486937.009

Traugott, E. C. (2010). (Inter)subjectivity and (inter)subjectification : A reassessment. In K. Davidse, L. Vandelanotte, & H. Cuyckens (Éds.), *Subjectification, Intersubjectification and Grammaticalization* (p. 29-74). Mouton De Gruyter. https://doi.org/10.1515/9783110226102.1.29

Traugott, E. C., & Dasher, R. B. (2002). *Regularity in semantic change*. Cambridge University Press.

Traugott, E. C., & Trousdale, G. (2013). *Constructionalization and Constructional Changes*. Oxford University Press. https://doi.org/10.1093/acprof:oso/9780199679898.001.0001

Trudgill, P. (1972). Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English of Norwich. *Language in Society*, *1*(2), 179-195. https://doi.org/10.1017/S0047404500000488

Trudgill, P. (1984). Standard english in England. In *Language in the British Isles* (p. 32-44). CUP Archive.

Tyler, A., & Jan, H. (2017). *Be going to* and *will* : Talking about the future using embodied experience. *Language and Cognition*, *9*(3), 412-445. https://doi.org/10.1017/langcog.2016.10

Van Der Auwera, J., Auwera, J. V. D., & Plungian, V. A. (1998). Modality's semantic map. *Linguistic Typology*, *2*(1), 79-124.

Van Herke, G. (2015). The English Origins Hypothesis. In S. Lanehart (Éd.), *The Oxford handbook of African American Language* (p. 23-34). Oxford University Press.

van Oostendorp, M. (1995). *Vowel Quality and Phonological Projection*. Tilburg University.

van Oostendorp, M. (2003). Schwa in phonological theory. In L. Cheng & R. Sybesma (Éds.), *The Second Glot International State-of-the-Article Book : The Latest in Linguistics* (p. 431-462). Mouton De Gruyter. https://doi.org/doi:10.1515/9783110890952.431

Vendler, Z. (1957). Verbs and Times. *The Philosophical Review 66(2)*, 143-160.

Viennot, E. (2014). *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !* Editions IXE.

Viollain, C. (2023). What TV series "do" to phonology and vice-versa – or should TV series be used as phonological corpora? *TV/Series*, *22*. https://doi.org/10.4000/tvseries.7368

Von Schneidemesser, L. (1996). Soda or Pop? *Journal of English Linguistics*, 24(4), 270-287. https://doi.org/10.1177/007542429602400403

Wada, N. (2000). *BE GOING TO* AND *BE ABOUT TO*. *English Linguistics*, *17*(2), 386-416. https://doi.org/10.9793/elsj1984.17.386

Walton, J. H., & Orlikoff, R. F. (1994). Speaker Race Identification From Acoustic Cues in the Vocal Signal. *Journal of Speech, Language, and Hearing Research*, *37*(4), 738-745. https://doi.org/10.1044/jshr.3704.738

Wang, Y., & Kaatari, H. (2021). *Let's say* : Phraseological patterns of say in academic ELF communication. *Journal of English for Academic Purposes*, *54*, 101046. https://doi.org/10.1016/j.jeap.2021.101046

Ward, W. (1765). *An Essay on Grammar*. Scolar Press.

Weinreich, U., Labov, W., & Herzog, M. I. (1968). Empirical foundations for a theory of language change. In W. P. Lehmann & Y. Malkiel (Éds.), *Directions for Historical Linguistics : A Symposium* (p. 97-195). University of Texas Press.

Wekker, H. C. (1976). *The expression of future time in contemporary British English : An investigation into the syntax and semantics of five verbal constructions expressing futurity*. North-Holland Publishing Company.

Weldon, T. L. (2003). Copula variability in Gullah. *Language Variation and Change*, *15*(01). https://doi.org/10.1017/S0954394503151022

Wells, J. C. (1982). *An introduction* (Vol. 1). Cambridge University Press.

Westney, P. (1995). *Modals and Periphrastics in English : An Investigation into the Semantic Correspondence between Certain English Modal Verbs and Their Periphrastic Equivalents*. Mouton De Gruyter.

Whitman, G. (2005, juin 12). Phrases for Lazy Writers in Kit Form Are the New Clichés. *Agoraphilia*. https://agoraphilia.blogspot.com/2004/01/phrases-for-lazy-writers-in-kit-form.html

Whitman, N. (2010, avril 26). *Prime Time for « Imma »*. Behind the Dictionary. https://www.visualthesaurus.com/cm/dictionary/prime-time-for-imma/

Whyte, J. (1944). The Future Tense in English Future and Modal Auxiliaries : « Shall » and « Will, » « To Be Going ». *College English*, *5*(6), 333. https://doi.org/10.2307/370849

Wickham, H. (2016). *ggplot2 : Elegant Graphics for Data Analysis*. Springer-Verlag New York. https://ggplot2.tidyverse.org

Wickham, H., Averick, M., Bryan, J., Chang, W., McGowan, L. D., François, R., Grolemund, G., Hayes, A., Henry, L., Hester, J., Kuhn, M., Pedersen, T. L., Miller, E., Bache, S. M., Müller, K., Ooms, J., Robinson, D., Seidel, D. P., Spinu, V., … Yutani, H. (2019). Welcome to the tidyverse. *Journal of Open Source Software*, *4*(43), 1686. https://doi.org/10.21105/joss.01686

Wilkinson, M. D., Dumontier, M., Aalbersberg, Ij. J., Appleton, G., Axton, M., Baak, A., Blomberg, N., Boiten, J.-W., da Silva Santos, L. B., Bourne, P. E., Bouwman, J.,

Brookes, A. J., Clark, T., Crosas, M., Dillo, I., Dumon, O., Edmunds, S., Evelo, C. T., Finkers, R., … Mons, B. (2016). The FAIR Guiding Principles for scientific data management and stewardship. *Scientific Data*, *3*(1), 160018. https://doi.org/10.1038/sdata.2016.18

Willett, T. (1988). A Cross-Linguistic Survey of the Grammaticization of Evidentiality. *Studies in Language*, *12*(1), 51-97. https://doi.org/10.1075/sl.12.1.04wil

Williams, C. (2001). The progressive form and the non-progressive form in English : The theory of « Susceptibility to Change ». *Cauce*, *24*, 87-117.

Williams, C. (2002). *Non-progressive and progressive aspect in English*. Schena.

Williams, R. L. (1975). *Ebonics : The True Language of Black Folks*. Institute of Black Studies.

Winford, D. (1992). Another Look at the Copula in Black English and Caribbean Creoles. *American Speech*, *67*(1), 21-60. https://doi.org/10.2307/455757

Winford, D. (1997). On the Origins of African American Vernacular English — A Creolist Perspective : Part I: The Sociohistorical Background. *Diachronica*, *14*(2), 305-344. https://doi.org/10.1075/dia.14.2.05win

Winford, D. (1998). On The Origins of African American Vernacular English — A Creolist Perspective : Part II: Linguistic Features. *Diachronica*, *15*(1), 99-154. https://doi.org/10.1075/dia.15.1.05win

Wolfram, W. (2004). The grammar of urban African American Vernacular English. In B. Kortmann & E. Schneider (Éds.), *Handbook of Varieties of English* (p. 111-132). Mouton De Gruyter.

Wood, J. (2019). Quantifying geographical variation in acceptability judgments in regional American English dialect syntax. *Linguistics*, *57*(6), 1367-1402. https://doi.org/10.1515/ling-2019-0031

Yule, G. (2022). Social Variation in Language. In *The Study of Language (*8e éd., p. 308-324). Cambridge University Press. https://doi.org/10.1017/9781009233446

Zanuttini, R., Wood, J., Zentz, J., & Horn, L. (2018). The Yale Grammatical Diversity Project : Morphosyntactic variation in North American English. *Linguistics Vanguard*, *4*(1). https://doi.org/10.1515/lingvan-2016-0070

Zeisler, B. (2018). Don't believe in a paradigm that you haven't manipulated yourself ! – Evidentiality, speaker attitude, and admirativity in Ladakhi. *Himalayan Linguistics*, *17*(1). https://doi.org/10.5070/H917136797

ANNEXES

A. Tableau détaillé des utilisateur·rices des différents réseaux sociaux, par facteur démographique (Pew Research Center, 2018)

Use of different online platforms by demographic groups

% of U.S. adults who say they use ...

	Facebook	YouTube	Pinterest	Instagram	Snapchat	LinkedIn	Twitter	WhatsApp
Total	68%	73%	29%	35%	27%	25%	24%	22%
Men	62	75	16	30	23	25	23	20
Women	74	72	41	39	31	25	24	24
White	67	71	32	32	24	26	24	14
Black	70	76	23	43	36	28	26	21
Hispanic	73	78	23	38	31	13	20	49
Ages 18-29	81	91	34	64	68	29	40	27
18-24	80	94	31	71	78	25	45	25
25-29	82	88	39	54	54	34	33	31
30-49	78	85	34	40	26	33	27	32
50-64	65	68	26	21	10	24	19	17
65+	41	40	16	10	3	9	8	6
<$30,000	66	68	20	30	23	13	20	20
$30,000-$49,999	74	78	32	42	33	20	21	19
$50,000-$74,999	70	77	34	32	26	24	26	21
$75,000+	75	84	39	42	30	45	32	25
High school or less	60	65	18	29	24	9	18	20
Some college	71	74	32	36	31	22	25	18
College+	77	85	40	42	26	50	32	29
Urban	75	80	29	42	32	30	29	28
Suburban	67	74	31	34	26	27	23	19
Rural	58	59	28	25	18	13	17	9

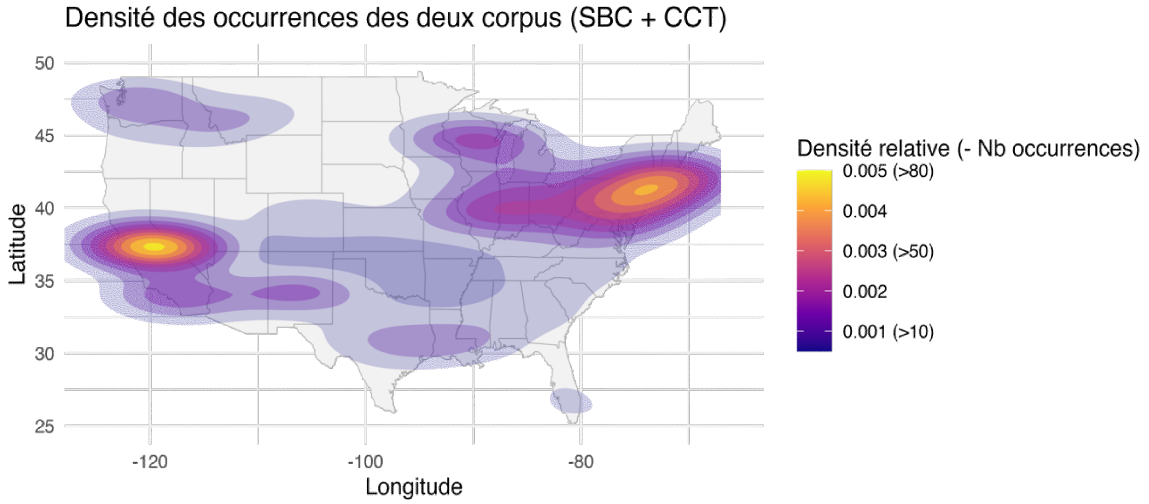
Note: Whites and blacks include only non-Hispanics. Hispanics are of any race.
Source: Survey conducted Jan. 3-10. 2018
"Social Media Use in 2018"

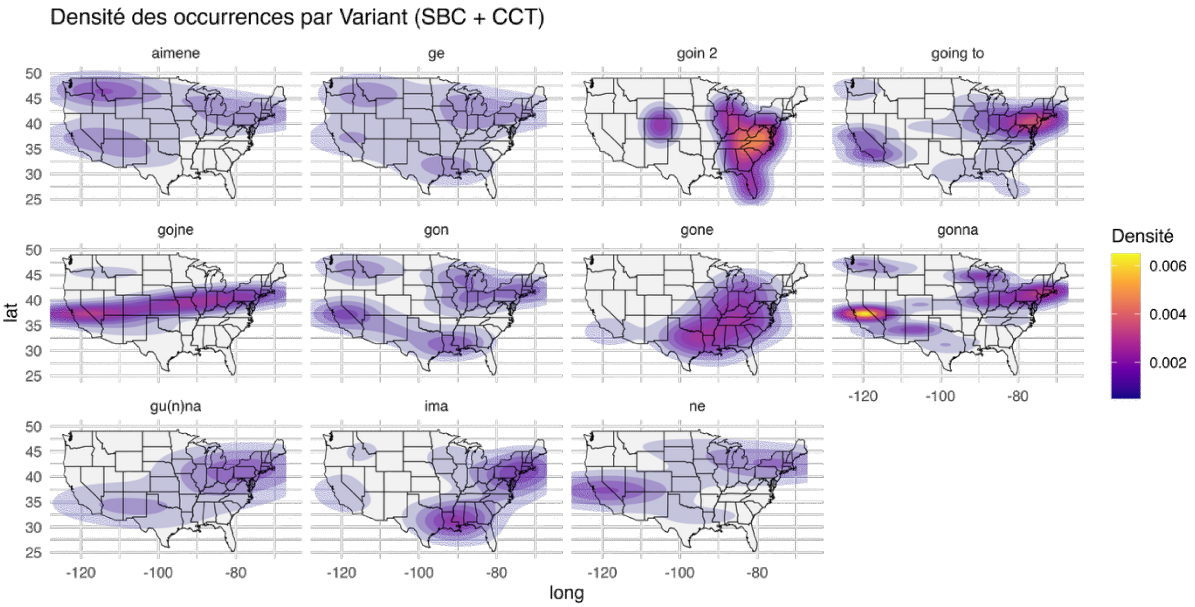
PEW RESEARCH CENTER

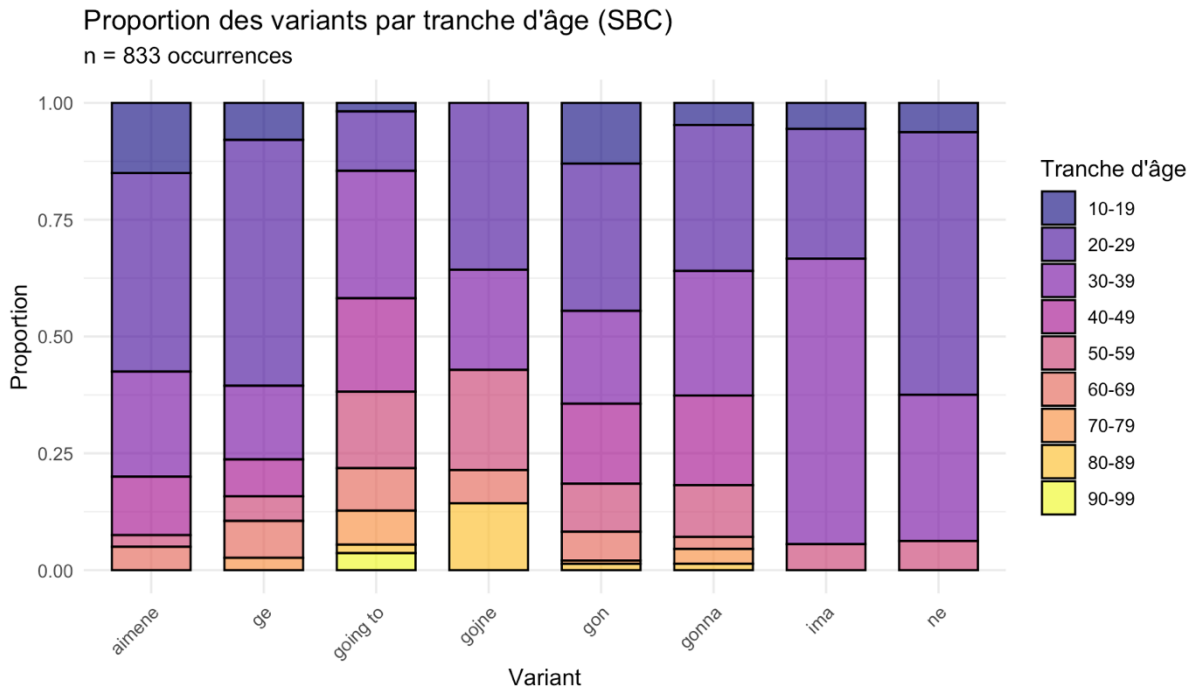
B. Analyse de collexèmes distincts pour *BE going to/gonna* – Résultats du Script de Gries (2024)

WORD	gonna	going.to	PREFERENCE	LLR	PEARSONRESID	LOGODDSRATIO	PMI	DELTAPC2	DELTAPW2C	KLDC2W	KLDW2C	FYE
BRING	6	4	going,to	0,033	-0,111	-0,118	-0,065	-0,001	-0,028	0,000	0,002	0,000
DO	60	40	going,to	0,350	-0,350	-0,126	-0,065	-0,008	-0,030	0,000	0,002	0,228
HELP	7	5	going,to	0,100	-0,194	-0,187	-0,106	-0,002	-0,045	0,000	0,006	0,114
BE	255	187	going,to	6,981	-1,347	-0,310	-0,122	-0,067	-0,073	0,002	0,008	2,034
DIE	34	28	going,to	1,705	-0,788	-0,344	-0,195	-0,015	-0,083	0,001	0,019	0,645
SEE	8	8	going,to	1,092	-0,645	-0,529	-0,328	-0,006	-0,129	0,000	0,049	0,514
GIVE	11	11	going,to	1,508	-0,756	-0,531	-0,328	-0,008	-0,130	0,000	0,049	0,575
GET	55	55	going,to	8,058	-1,690	-0,568	-0,328	-0,042	-0,138	0,003	0,049	2,378
START	11	12	going,to	2,153	-0,905	-0,620	-0,392	-0,010	-0,152	0,001	0,066	0,720
HAPPEN	10	11	going,to	2,017	-0,876	-0,627	-0,399	-0,009	-0,154	0,001	0,068	0,760
CHANGE	6	8	going,to	2,299	-0,940	-0,818	-0,551	-0,008	-0,201	0,001	0,117	0,787
KILL	23	30	going,to	8,485	-1,780	-0,820	-0,532	-0,031	-0,201	0,003	0,111	2,436
END	7	12	going,to	5,298	-1,426	-1,076	-0,769	-0,015	-0,263	0,002	0,198	1,540
LET	9	0	gonna	8,416	1,410	24,514	0,672	0,010	0,375	0,001	0,672	1,510
BLOW	7	0	gonna	6,540	1,243	24,296	0,672	0,008	0,374	0,001	0,672	1,296
READ	6	0	gonna	5,603	1,151	24,167	0,672	0,007	0,374	0,001	0,672	1,045
COME	17	2	gonna	7,077	1,469	1,633	0,511	0,015	0,271	0,002	0,266	1,810
ASK	8	1	gonna	3,165	0,989	1,564	0,502	0,007	0,263	0,001	0,252	0,780
CALL	7	1	gonna	2,479	0,883	1,429	0,479	0,006	0,249	0,001	0,222	0,567
GO	58	10	gonna	17,722	2,344	1,283	0,442	0,046	0,236	0,004	0,180	4,039
PASS	6	1	gonna	1,831	0,766	1,274	0,449	0,005	0,231	0,000	0,188	0,571
WANT_TO	6	1	gonna	1,831	0,766	1,274	0,449	0,005	0,231	0,000	0,188	0,571
HAVE	86	30	gonna	7,331	1,545	0,573	0,240	0,039	0,124	0,002	0,042	2,047
NO VERB	32	11	gonna	2,716	0,964	0,561	0,246	0,015	0,120	0,001	0,044	0,948
SAY	28	10	gonna	2,091	0,849	0,520	0,231	0,012	0,112	0,001	0,039	0,753
MAKE	36	13	gonna	2,608	0,945	0,512	0,227	0,016	0,111	0,001	0,037	0,876
TAKE	43	16	gonna	2,815	0,980	0,485	0,215	0,018	0,105	0,001	0,033	0,887
TELL	15	6	gonna	0,710	0,501	0,399	0,186	0,005	0,088	0,000	0,024	0,302
WORK	7	3	gonna	0,232	0,289	0,327	0,157	0,002	0,073	0,000	0,017	0,124
USE	9	4	gonna	0,241	0,294	0,291	0,141	0,003	0,065	0,000	0,013	0,110
PUT	12	6	gonna	0,120	0,209	0,173	0,087	0,002	0,039	0,000	0,005	0,091
NEED	10	5	gonna	0,100	0,191	0,173	0,087	0,002	0,039	0,000	0,005	0,098
TALK	7	4	gonna	0,004	0,036	0,038	0,020	0,000	0,009	0,000	0,000	0,000

C. Chapitre 4 : Analyses supplémentaires






Proportion des variants par tranche d'âge (SBC)
n = 833 occurrences
Proportion
1.00
0.75
0.50
0.25
0.00
aimene
ge
going to
gojne
gon
gonna
ima
ne
Variant
Tranche d'âge
10-19
20-29
30-39
40-49
50-59
60-69
70-79
80-89
90-99

D. Chapitre 5 : VAP-G – Données complémentaire

Stimuli présentés dans le questionnaire

Stimulus	Écrit (T) ou Oral (S)	Groupe de variants associé
I'm **going to** say something crazy.	1T	**Going to**
When are you guys finally **going to** wake up and start calling climate change what it is?	2T	**Going to**
I'm **gonna** propose that plan at the sustainability symposium	3T	**Gonna**
I want to wear cute sweaters for fall but global warming has literally already ruined fall we all **gonna** be hot as hell this fall	4T	**Gonna**
Political debate tonight: Geraldina Perez v Merary Perez. Stay tuned for results. Topic: Global Climate Change... **gonna** be interesting	5T	**Gonna**
So we're just **gunna** ignore climate change and act like it isn't real?	6T	**Gunna**
Like if we **gunna** have climate change anyways can Michigan just be warm	7T	**Gunna**
Never **gunna** grow up...never **gunna** slow down...	8T	**Gunna**
Why not risk life when it's gon' keep **goin'**?	9T	**Gon**
I know I'm **gon'** get got.	10T	**Gon**
I'ma need global warming to do its thing & shorten this bullshit winter by a few months	11T	**Ima**
I am.... maaaaaybe 1/4th passed tipsy... but **Ima** speak my sober mind....	12T	**Ima**
your takes are so hot this evening **ima** need you to stop contributing to climate change	13T	**Ima**
IMMA NEED Y'ALL TO START RECYCLING PLEASE	14T	**Ima**

Yo **imma** let you finish but transformational global change is the best climate change solution of all time	15T	**Ima**
All of you animals are **going to** go off the edge of the earth	1S	**Going to**
I'm also **going to** suggest weekly house meetings	2S	**Going to**
So you're **going to** host them are you ?	3S	**Going to**
I'm **going to** assign things	4S	**Gojne**
What was I **gonna** do?	5S	**Gonna**
We've been **gonna** come in and gone come in and gone come in	6S	**Gonna**
Now I'm **gonna** lead us outta here	7S	**Gonna**
Ain't **gonna** weigh up to 8 dollars worth	8S	**Gonna**
If they've been hurt they **gonna** hurt when you stretch em	9S	**Gon**
It's **gonna** be a while before we eat	10S	**Gon**
So that's **gonna** be good	11S	**Ge**
What am I **gonna** do ?	12S	**Ge**
I'm gonna open this now	13S	**Imena**
I'm not saying **I'm gonna** pay for everything	14S	**Imena**
And **I'm gonna** take this pizza crust off the dishrack	15S	**Imena**
And **I'm gonna** start dancing with those brazilian women	16S	**Ima**
I'm gonna give him sthg watch now	17S	**Ima**

Questions de la tâche 4 et justification des données collectées

1. ***How old are you ?***
   Possible answers:

   Between 18-24 years old / 24-35 / 35-45 / 45-60 / More than 60 years old

   → **l'âge** est collecté car l'intérêt de cette étude est d'analyser le changement linguistique et la variation linguistique (comment plusieurs formes peuvent être utilisées pour un même mot, et quelle forme est préférée, pour voir quelle nouvelle forme pourrait potentiellement prendre la place de celle plus 'traditionnellement' acceptée). Ainsi, l'âge du participant pourrait montrer des préférences pour une forme plus traditionnelle (souvent les personnes plus âgées) ou bien une forme plus innovante (souvent des générations plus jeunes) (Labov, 2001).

2. ***Where were you born? (Country + County)***
   Possible answers:

   Drop-down list (*liste déroulante*) with the different countries in the world

   If you were born in the US or the UK, please specify the county:

   Drop-down list for counties (liste déroulante où le participant ou la participante devra sélectionner sa province de naissance).

3. ***Where do you live? (Country + County/State)***
   Possible answers: US / UK / Other

   + liste déroulante où le·a participant·e doit sélectionner son comté ou état d'habitation.

   → Le **Pays et la région de naissance ainsi que le pays et la région d'habitation** sont des données importantes pour notre étude. Notre étude se focalise sur des personnes anglophones des Etats-Unis et du Royaume-Uni. La spécificité de cette étude fait qu'il est important de savoir où ces personnes sont nées de manière plutôt précise : en effet, on ne parle pas de la même manière selon si l'on est né et l'on a vécu dans le sud des Etats-Unis, ou bien sur la côte Ouest (Labov *et al.*, 2005). La littérature admet par exemple que certains mots ne sont utilisés que dans certaines parties des Etats-Unis (*pop/soda/coke merger* Von Schneidemesser, 1996, Chambers, 2000). De même, il est intéressant de savoir si les participants ont changé de lieu entre leur lieu de naissance et

leur lieu d'habitation actuel, puisque cela a pu influencer certaines de leurs habitudes linguistiques (ce qui pourrait se voir dans leurs réponses à la tache 2).

4. ***Would you say you live in a (more) rural or urban environment?***
   Possible answers: Rural/Urban

   → Le caractère **urbain ou rural** de l'environnement d'habitation des participants est tout particulièrement intéressant. La littérature montre que le changement linguistique a lieu plus rapidement et d'abord dans des milieux urbains (Labov, 1972). Cette donnée est donc importante pour analyser les réponses des participants à la tâche 2.

5. ***Have you spent more than 3 consecutive years elsewhere?***
   Yes/No

6. ***If yes, where and how long? (Country + State)***
   Possible answer :

   Liste déroulante comprenant tous les pays du monde.

   If in the US or the UK, please specify the state:

   Liste déroulante où le participant ou la participante devra sélectionner l'état).

   + Possible answers :

   3-4 years / 5-7 years / 7-10 years / More than 10 years

   → **Avoir habité dans un autre pays pendant une assez longue période (3 ans et plus)** : cette donnée est collectée car cela pourrait avoir une influence sur les réponses des participants. L'influence de l'environnement sur la langue que nous utilisons est très forte (Labov, 2001) et le fait d'avoir habité dans un autre État, ou dans un autre pays, peut avoir influencé notre manière de parler (les expressions utilisées, mais aussi les formes verbales utilisées.

7. ***What is your gender?***
   Possible answers: Male / Female / non-binary / Other

   → **Genre**. Il est attesté que le changement linguistique n'est pas homogène au sein des genres. Par exemple, les femmes sont souvent au-devant du changement linguistique et des innovations linguistique (Labov, 2001, McCulloch, 2019). Cette donnée est donc collectée pour voir si cela est également le cas dans les formes étudiées dans la thèse.

8. ***What is your ethnicity?***
Possible answers:

Asian

Black or African American

Native Hawaiin or Other Pacific Islander (Black Caribbean)

American Indian or Alaska Native

White and Black Caribbean or African

White and Asian

Any other Mixed or multiple ethnic background

White

Other ethnic group

→ **Ethnicité** : l'ethnicité du participant ou de la participante est collectée, tout particulièrement car la forme étudiée dans cette thèse (*BE going to/gonna* et formes associées) est particulièrement employée par une population Afro-Américaine aux Etats-Unis. Cette même communauté serait à l'origine d'une forme contractée de *I'm going to* : *im(m)a*. Ainsi, connaître l'ethnicité du participant me permettra de mieux comprendre si certaines variations sont d'ordre ethniques, ou bien si elles participent d'un changement linguistique plus global, aux Etats-Unis et au Royaume-Uni. En outre, de nombreux chercheurs ont pu montrer la force que pouvait avoir l'éthnicité dans la manière dont quelqu'un parle, et performe linguistiquement parlant (Fought, 2011). Ainsi, l'ethnicité sera mise en relation et analysée au regard des réponses aux tests d'acceptabilité de la tâche 2.

Concernant le choix des catégories pour l'ethnicité, les catégories ont été reprises des recensements faits aux Etats-Unis (par le US Census Bureau) et au Royaume-Uni (2021 Census), avec quelques ajustements et simplifications.

US :

https://www.census.gov/topics/population/race/about.html

UK :

https://www.ons.gov.uk/datasets/TS021/editions/2021/versions/3

https://www.ethnicity-facts-figures.service.gov.uk/style-guide/ethnic-groups

9. ***Which of these categories best describe your current or most-recent employment status?***

Possible answers:

unemployed / Farmers and growers / Craftsmen, tradesmen and business owners / Executives and higher intellectual professions / Intermediate professions / Employees / Workers / Unemployed

→ **Catégorie socio-professionnelle**

10. Years of education / What is your educational attainment (highest degree)?

Possible answers:

None / 1st - 8th grade / 9th grade / 10th grade /11th grade /High school graduate / Some college, no degree / Associate's degree, occupational / Associate's degree, academic / Bachelor's degree / Master's degree / Professional degree / Doctoral degree

→ **degré d'éducation** : la catégorie socio-professionnelle ainsi que le degré d'éducation du·de la participant·e permet d'établir la classe sociale à laquelle la personne semble appartenir. Cette classe sociale, liée à l'âge et au genre de la personne, peut avoir de nombreuses influences sur la manière dont quelqu'un parle, et sur son appréciation de formes verbales plus innovantes ou plus traditionnelles (Labov, 1991, Yule, 2022).

11. Is English your native language?

Answers : Yes/No

→ **langue maternelle**

12. Are you bilingual/plurilingual?

Answers: Yes/No

→ **bilinguisme et plurilinguisme**

Pour des raisons de prestige social, il est admis par certain·es linguistes que des personnes ayant des origines ethniques et des langues parlées à la maison différentes de la langue de la majorité (l'anglais américain et britannique ici ; ethnicité blanche en majorité) peut avoir des influences sur leur appréciation de certaines formes traditionnelles et innovantes. La notion de 'covert prestige' en sociolinguistique montre que l'on peut avoir tendance à parler « comme la majorité », afin de se faire mieux accepter socialement. Cette notion est donc fortement liée à la classe sociale, mais également à l'appartenance linguistique de la personne.

13. If yes, what other language(s) do you speak?
Open answer

14. Have you struggled with dyslexia and/or dysorthographia? (only medically confirmed answers)
Yes / No

→ problèmes de dyslexie et de dysorthographie :

Certaines réponses collectées dans la tâche 2 portent notamment sur des différences d'ordre orthographique entre différentes formes verbales. Ainsi, la réponse à la question 14 de ce questionnaire pourrait expliquer certaines réponses des participants.

Pour les questions avec champs « libres » (cela concerne seulement 1 question : langues parlées) : mesures de sécurité mises en place :

- *Modération : chaque réponse au questionnaire sera lue et analysée par la chercheuse dès qu'un participant valide sa participation au questionnaire.*
- *Les réponses collectées seront analysées individuellement, et sont anonymisées. Si certaines réponses ne sont pas en accord avec des principes de sécurité, ces réponses seront supprimées.*

Répartition des données démographique des participant·es

Demographic	Category	Raw_fq	Percent
Gender	Female	95	47.5
	Male	101	50.5
	Non-binary	4	2.0
Age	18-24	24	12.0
	25-35	64	32.0
	36-45	56	28.0
	46-60	41	20.5
	More than 60	15	7.5
Ethnicity	AA	24	12.0
	Asian	14	7.0
	Black Caribbean	2	1.0
	Mixed or multiple ethnic background	7	3.5
	Other ethnic group	4	2.0
	White	149	74.5
Born in	Others	41	20.5
	The United Kingdom	78	39.0
	The United States	81	40.5
Live	The United Kingdom	101	50.5
	The United States	99	49.5
Setting	Rural	63	31.5
	Urban	137	68.5
Education	10th grade	1	0.5
	Associate's degree, academic	10	5.0
	Associate's degree, occupational	2	1.0
	Bachelor's degree	77	38.5

Demographic	Category	Raw_fq	Percent
	Doctoral degree	3	1.5
	High school graduate	27	13.5
	Master's degree	28	14.0
	None	2	1.0
	Professional degree	6	3.0
	Some college, no degree	44	22.0